

Helliconia 01 - Le Printemps D'Helliconia

Aldiss Brian

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Brian Aldiss

Le printemps d'Helliconia

Ailleurs & Demain



Robert Laffont



BRIAN ALDISS

LE PRINTEMPS D'HELLICONIA

Traduit de l'anglais par Jacques Chambon

ROBERT LAFFONT

Titre original : HELLICONIA SPRING © Brian Aldiss, 1982
Traduction française : Éditions Robert Laffont, S. A., Paris, 1984
ISBN 2-221-10703-9
(édition originale : ISBN 0-224-01843-4 Jonathan Cape Ltd., Londres)

Mon cher Clive,

Dans mon précédent roman, Life in the West{i}, j'ai cherché à traduire quelque chose du malaise qui est en train de s'étendre sur le monde, en un tableau aussi vaste que je me sentais raisonnablement capable de l'entreprendre.

Ma demi-réussite m'a laissé plein d'ambition et d'insatisfaction ; j'ai décidé de recommencer. Chaque produit de l'art est une métaphore, mais certaines formes d'art sont plus métaphoriques que d'autres ; peut-être, me suis-je dit, pourrais-je mieux faire en adoptant une approche plus oblique. J'ai donc créé Helliconia : un monde fort semblable au nôtre à une différence près – la longueur de l'année. Ce devait être la scène de l'espèce de drame auquel nous sommes mêlés en ce siècle.

Afin d'atteindre à quelque vraisemblance, j'ai consulté des experts, qui m'ont convaincu que ma petite Helliconia n'était que douce rêverie ; j'avais besoin de quelque chose de plus consistant.

L'invention a pris le pas sur l'allégorie. Une bonne chose là aussi. Avec le fait scientifique promu au rôle de souffleur, des séries entières de nouvelles images sont venues se presser dans mon esprit. Je les ai déployées du mieux que j'ai pu. Quand je me suis retrouvé fort éloigné de mon projet original – à l'apogée de mes intentions premières –, j'ai découvert que j'exprimais des dualités qui concernaient aussi bien notre temps que celui d'Helliconia.

Il ne pouvait guère en être autrement. Car le peuple d'Helliconia, et le non-peuple, les bêtes et autres personnages ne peuvent nous intéresser que s'ils reflètent nos préoccupations. Qui voudrait d'un passeport pour une nation de limaces parlantes ?

Je t'offre donc ce volume pour ton agrément, en espérant que tu y trouveras plus de choses à ta convenance que dans Life in the West – et peut-être encore plus de choses pour ton divertissement.

Ton père affectionné.

*Begbroke
Oxford*

Ce volume est le premier d'une trilogie.
Le second aura pour titre *L'Été d'Helliconia*
et le troisième *L'Hiver d'Helliconia*

Où donc sont allés tant de fois se perdre les exploits de tant de héros, et pourquoi ne voit-on nulle part fleurir leur gloire, gravée dans des monuments éternels ? La réponse, pour moi évidente, est que *le monde est de création récente* ; c'est un nouveau-né, son origine ne se perd pas dans la nuit des temps.

Voilà pourquoi encore aujourd'hui certains arts se perfectionnent, et aujourd'hui encore vont en progressant. (...) Ce système de la nature que j'expose ici est une découverte récente, et moi-même aujourd'hui je me trouve être le tout premier à pouvoir le traduire dans ma langue maternelle...

LUCRÈCE, *De Rerum Natura*, 55 av. J. -C.

PRÉLUDE : YULI

Voici comment Yuli, fils d'Alehaw, parvint à un endroit du nom d'Oldorando, où ses descendants prospérèrent au cours des jours meilleurs qui devaient venir.

Yuli avait sept ans, pratiquement l'âge d'un homme fait, quand, accroupi sous un abri de peau en compagnie de son père, il embrassa du regard la désolation d'une terre que l'on connaissait encore à cette époque sous le nom de Campannlat. Il avait été tiré d'un léger assoupissement par un coup de coude de son père dans les côtes et le son rude de sa voix qui disait : « La tempête se calme. »

Il y avait trois jours que la tempête soufflait de l'ouest, charriant de la neige et des particules de glace arrachées aux Grandes Murailles. Elle remplissait le monde d'un hurlement furieux, le transformant en une nuit blanc-gris, immense voix qu'aucun homme n'arrivait à supporter. La corniche sur laquelle se dressait le bivouac n'offrait qu'une maigre protection contre le plus fort de la bourrasque ; le père et le fils ne pouvaient que rester où ils étaient sous leur abri de peau, à somnoler, mastiquant de temps en temps un morceau de poisson séché, tandis que la tourmente faisait rage au-dessus de leurs têtes.

Comme le vent tombait, la neige arriva par saccades, palpitant en brèves envolées de plumes à travers le paysage grisâtre. Bien que Freyr fût haut dans le ciel – car les chasseurs se trouvaient dans la région des tropiques – il paraissait suspendu là, comme gelé. Les lumières ondulaient là-haut en écharpes dorées dont les bords semblaient toucher le sol, tandis que les pluies s'élevaient à des hauteurs de plus en plus grandes pour s'évanouir enfin au zénith plombé des deux. Les lumières ne diffusaient qu'une maigre clarté, aucune chaleur.

Le père et le fils se dressèrent tous deux d'instinct, s'étirant, battant la semelle, fouettant violemment de leurs bras les barriques massives de leurs corps. Aucune parole ne fut échangée. Il n'y avait rien à dire. La tempête était finie. Il n'y avait plus qu'à attendre. Bientôt, ils le savaient, les yelks seraient là. Ils n'auraient pas à faire le guet encore bien longtemps.

Quoique accidenté, le terrain donnait une impression d'uniformité en raison de la couche de glace et de neige qui le recouvrait. Derrière les deux hommes c'était la montagne, elle aussi tapissée de blanc. Seul le nord était marqué par une tache d'un gris lugubre, là où le ciel, comme un bras meurtri, venait rencontrer la mer. Les yeux des hommes, toutefois, restaient fixés sur l'est. Au bout d'un certain temps passé à marteler le sol et à s'expédier des claques, quand l'air environnant fut rempli de la vapeur de leur respiration, ils se réinstallèrent sous les peaux pour attendre.

Alehaw cala un coude matelassé de fourrure contre le rocher, de manière à pouvoir enfoncer son pouce dans le creux de la joue gauche,

tout le poids de son crâne portant sur son os malaire, un arc fait de quatre doigts gantés lui servant à abriter ses yeux.

Son fils faisait preuve de moins de patience dans l'attente. Il se contorsionnait à l'intérieur de son assemblage de peaux. Ni lui ni son père n'étaient faits pour ce genre de chasse. Chasser l'ours dans les Grandes Murailles, tel était leur mode de vie, et avant eux celui de leurs pères. Mais l'intensité du froid soufflé par les bouches porte-ouragans des Grandes Murailles les avait chassés, eux et Onesa malade, vers le ciel plus clément des plaines. Aussi Yuli était-il énervé et mal à l'aise.

Sa mère souffrante et sa sœur, ainsi que la famille de sa mère, se trouvaient à des milles de là, les oncles ayant préféré s'aventurer du côté de la mer de glace, avec le traîneau et leurs épieux d'ivoire. Yuli se demanda comment ils avaient traversé les jours de tempête, s'ils étaient en train de festoyer en ce moment même, de faire cuire du poisson ou des pièces de viande de phoque dans la marmite de bronze de sa mère. Il songea au parfum de la viande dans sa bouche, à l'effet de râpe sur son gosier tandis qu'il l'avalait, enrobée de salive, à la saveur... À cette pensée quelque chose fit *bing* dans son ventre creux.

« Là, regarde ! » Le coude de son père lui heurta le bras.

Un front de nuages gris fer s'éleva rapidement dans le ciel, voilant Freyr, jetant un manteau d'ombre sur le paysage. Tout n'était que brouillard blanc, totale absence de visibilité. Au-dessous de l'à-pic où ils se tenaient s'étendait un grand fleuve gelé – le Vark, comme Yuli l'avait entendu appeler. Recouvert d'une telle épaisseur de neige que personne n'aurait pu penser que c'était un fleuve, à moins de le traverser. Enfoncés jusqu'aux genoux dans la poudreuse, ils avaient entendu un léger carillon sous leurs talons ; Alehaw avait fait halte, la pointe de son épieu en contact avec la glace et l'autre bout collé à son oreille, et écouté l'obscur écoulement de l'eau quelque part sous leurs pieds. La rive opposée du Vark était vaguement marquée par des monticules, brisée par endroits de taches noires, là où des arbres abattus gisaient à demi dissimulés par la neige. Au-delà c'était la plaine, rien que la morne plaine, jusqu'à une ligne de brun à peine distincte au-dessous des tristes écharpes qui s'étiraient à l'horizon extrême-oriental.

Clignant des yeux, il fixa la ligne à plusieurs reprises. Naturellement son père avait raison. Son père savait tout. Son cœur s'enfla de fierté à la pensée qu'il était Yuli, fils d'Alehaw. Les *yelks* arrivaient.

Au bout de quelques minutes, il devint possible de distinguer les animaux de tête ; ils avançaient en bloc sur un large front, précédés d'une vague d'étrave formée par la neige que soulevaient leurs élégants sabots. Ils allaient tête basse, suivis par leurs congénères, en un troupeau qui n'en finissait plus. Yuli crut un instant qu'ils les avaient

vus, lui et son père, et qu'ils venaient directement sur eux. Il jeta un regard anxieux à Alehaw, qui lui commanda la prudence d'un geste du doigt.

« Attends. »

Yuli frémit à l'intérieur de ses peaux d'ours. C'était de la nourriture qui approchait, assez de nourriture pour nourrir chaque membre de chaque tribu sur laquelle Freyr ou Batalix eût jamais brillé, ou Wutra souri.

Comme les animaux se rapprochaient, avançant régulièrement à ce qui était à peu près l'allure d'un homme marchant d'un pas vif, il essaya de se faire une idée de l'énormité du troupeau. Désormais, la moitié du paysage était remplie d'animaux en mouvement, du moutonnement blanc et feu de leur pelage, tandis que d'autres bêtes affleuraient à l'horizon oriental. Qui savait ce qu'il y avait de ce côté-là, quels mystères, quelles terreurs ? Et pourtant, rien ne pouvait être pire que les Grandes Murailles, avec leur froid dévastateur et cette grande bouche rouge que Yuli avait aperçue un jour à travers la course précipitée des nuages, vomissant de la lave le long du flanc fumant de la montagne...

À présent il était possible de voir que la masse vivante des animaux n'était pas uniquement composée de yelks, même s'ils étaient majoritaires. Au milieu du troupeau se trouvaient des foyers d'animaux plus imposants, qui faisaient saillie comme des conglomérats rocheux sur une plaine mouvante. Ils avaient tout du yelk, le même crâne allongé pourvu de cornes élégantes recourbées de chaque côté en manière de protection, la même crinière broussailleuse qui retombait sur une épaisse fourrure, la même bosse sur le dos, à la naissance de la croupe. Mais ces animaux étaient une fois et demie plus grands que les yelks qui les entouraient. C'étaient les biyelks géants, formidables bêtes capables de porter deux hommes sur leur dos comme Yuli se l'était laissé dire par un de ses oncles.

Un troisième animal s'ajoutait au troupeau. Le gunnadu, dont Yuli voyait le cou se dresser un peu partout sur les flancs du troupeau. Tandis que la masse des yelks allait indifféremment de l'avant, les gunnadus couraient fiévreusement de chaque côté, leurs petites têtes dansant au bout de leurs longs cous. Leur attribut le plus caractéristique, une paire de gigantesque oreilles, virevoltait ici et là, à l'affût de dangers insoupçonnés. C'était le premier animal à deux pattes que Yuli eût jamais vu ; son corps à longs poils reposait sur deux espèces d'immenses pistons qui lui servaient à se propulser. Les gunnadus se déplaçaient deux fois plus vite que les yelks et les biyelks, couvrant par là même deux fois plus de terrain, ce qui n'empêchait pas chaque animal de rester constamment en contact avec le troupeau.

Un grondement sourd et continu accompagnait l'approche des bêtes.

De l'endroit où Yuli se tenait tout contre son père, les trois espèces animales ne pouvaient se distinguer que parce qu'il savait sur quoi faire porter son attention. Toutes les bêtes se confondaient dans la lumière brouillée. Le noir front nuageux avait battu le troupeau de vitesse et masquait désormais entièrement Batalix : il ne fallait pas compter revoir cette brave sentinelle avant plusieurs jours. C'était tout un tapis froissé d'animaux qui se déroulait sur la plaine, un tapis dans lequel les mouvements individuels n'étaient pas plus visibles que les différents courants d'un fleuve turbulent.

Un nuage de brume flottait au-dessus des bêtes, les dérobaient un peu plus à la vue. Effet de la sueur, de la chaleur et de petits insectes piqueurs qui ne pouvaient procréer que dans la chaleur des bêtes à lourds sabots.

Sa respiration s'accélérait, Yuli regarda de nouveau et— rendez-vous compte ! — les créatures de tête arrivaient déjà au bord du fleuve enseveli sous la neige. Elles étaient tout proches, de plus en plus proches — le monde n'était plus qu'un inéluctable foisonnement animal. Il lança un regard suppliant à son père. Bien qu'il eût vu le mouvement de tête de son fils, Alehaw garda les yeux fixés droit devant lui, les dents serrées, les yeux plissés contre la morsure du froid sous ses lourdes arcades sourcilières.

« Reste tranquille », ordonna-t-il.

La marée vivante envahit les berges du Vark, passa par-dessus, cascada sur la couche de glace invisible. Certains animaux, des adultes lourdauds, des faons gambadants, trébuchaient contre des troncs d'arbres cachés par la neige, agitant furieusement leurs pattes délicates avant d'être piétinés sous la poussée de leurs congénères.

Il était désormais possible de repérer individuellement tel ou tel animal. Ils allaient la tête basse. Leurs yeux fixes étaient cernés de blanc. D'épais filaments de bave verte pendaient de plus d'une bouche. Le froid gelait la vapeur qui s'échappait de leurs naseaux en saillie, striant de glace le pelage de leur crâne. Beaucoup de bêtes peinaient, mal en point, leur robe couverte de boue, d'excréments et de sang, ou pendant en lambeaux, là où les cornes d'une bête voisine avaient porté.

Les biyelks en particulier, qui cheminaient entourés de leurs moindres frères, leurs énormes épaules disparaissant sous de gros paquets de poils gris, marchaient avec une espèce de malaise contenu et roulaient des yeux en entendant les meuglements de ceux qui tombaient, comprenant qu'un danger quelconque, vers lequel ils étaient forcés de se diriger, menaçait devant.

Les animaux traversaient en masse le fleuve gelé, brassant la neige. Leur vacarme était nettement audible pour les deux guetteurs. Pas seulement le raclement des sabots, mais aussi le bruit des respirations et un concert continu de grognements, de renâclements, de

toussements, de cornes entrechoquées, d'oreilles brusquement agitées pour chasser des mouchérons tenaces.

Trois biyelks s'avancèrent en même temps sur le fleuve gelé. Dans une explosion de craquements secs, la glace céda. Des plaques de près d'un mètre d'épaisseur se dressèrent tandis que les lourdes bêtes tombaient en avant. Ce fut la panique parmi les yelks. Ceux qui étaient sur la glace se lancèrent dans une fuite désordonnée. Beaucoup trébuchèrent et disparurent sous d'autres animaux. La brèche s'élargit. Une gerbe d'eau grise et impétueuse jaillit — rapide et glacial, le fleuve continuait de couler. Il se précipitait, déferlait, écumait, comme heureux d'être libre, et les animaux tombaient dedans la bouche ouverte, en beuglant.

Les nouveaux arrivants ne se laissèrent pas décourager pour autant. Ils constituaient une force naturelle au même titre que le fleuve. Ils continuaient d'affluer, faisant disparaître leurs compagnons en difficulté et jusqu'aux brèches ouvertes dans le Vark, formant un pont du corps des tombés, tant et si bien que le troupeau commença à se répandre sur l'autre rive.

Yuli se dressa alors sur les genoux et brandit son épieu d'ivoire, des éclairs dans les yeux. Son père lui saisit le bras et le ramena dans sa position première.

« Regarde, des phagors, imbécile », dit-il en lançant à son fils un regard mêlé de colère et de mépris et en pointant son épieu en direction du danger.

Ébranlé, Yuli se tassa de nouveau sur lui-même, aussi effrayé par le courroux de son père que par la pensée des phagors.

Les yelks se pressaient autour de leur éminence rocheuse, pas très solides sur leurs pattes, rasant les deux côtés de sa base croulante. Le nuage de mouchérons et de bestioles à aiguillon qui bourdonnaient au-dessus de leurs échines frémissantes enveloppait à présent Yuli et Alehaw, formant un voile à travers lequel Yuli essayait d'apercevoir les phagors. Tout d'abord il n'en distingua aucun.

Il n'y avait rien en vue en dehors de l'avalanche de vie hirsute animée par des impératifs inaccessibles à l'esprit humain. Elle recouvrait le fleuve gelé, recouvrait les rives, recouvrait le monde gris jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon, où elle se glissait sous les nuages sombres comme une couverture sous un oreiller. Il y avait là des centaines de milliers d'animaux, au-dessus desquels les mouchérons formaient comme une noire exhalaison.

Alehaw força son fils à s'aplatir et, d'un sourcil broussailleux, lui indiqua un endroit précis sur la gauche. À demi caché sous la peau qui leur servait d'abri, Yuli braqua son regard sur le défilé des animaux. Deux biyelks géants avançaient pesamment en direction de leur poste de guet. Leurs massives épaules couronnées de fourrure blanche

étaient presque de niveau avec la corniche. À l'instant où Yuli chassait d'un souffle les mouchérons qui dansaient devant ses yeux, les paquets de poils blancs se transformèrent en phagors. Ils étaient quatre, deux sur chaque biyelk, cramponnés au pelage de leur monture.

Il se demanda comment ils avaient pu échapper à ses regards. Bien que faisant corps avec leurs destriers géants, ils avaient le maintien de tous ceux qui voyagent à dos d'animal tandis que les autres vont à pied. Ils étaient agglutinés sur les épaules des biyelks, leur faciès taurin rechigné dirigé droit devant, vers les régions plus élevées où le troupeau ferait halte pour paître. Leurs yeux flamboyaient sous des cornes recourbées vers le haut. De temps en temps, l'un d'eux sortait sa langue blanche, la recourbant jusqu'à ses puissants naseaux pour chasser les mouchérons qui en faisaient le siège.

Leurs têtes disgracieuses étaient plantées sur des corps massifs, entièrement recouverts de longs poils blancs. Les créatures étaient d'ailleurs entièrement blanches, à l'exception de leurs yeux cramoisis. Ils semblaient faire partie des biyelks qu'ils montaient. Derrière eux ballottait une grossière sacoche de cuir contenant des massues et des armes diverses.

Désormais prévenu de la nature du danger, Yuli distingua d'autres phagors. Seuls les privilégiés avaient des montures. Le gros de la troupe allait à pied, réglant son pas sur celui des animaux. Tandis qu'il était occupé à regarder, si tendu qu'il n'osait même pas chasser les mouches de ses paupières, Yuli vit un groupe de quatre phagors passer à quelques mètres de l'endroit où son père et lui se tenaient. Il lui aurait été facile de planter son épieu entre les deux épaules de la créature de tête, si Alehaw lui en avait donné l'ordre.

Yuli observa avec un intérêt tout particulier les cornes qui passaient devant lui, deux par deux. Dans la lumière terne on aurait pu les croire de section circulaire, mais les faces externe et interne de chaque corne présentaient en fait une arête tranchante de la base à la pointe.

Il convoitait une de ces cornes. Les cornes de phagor étaient utilisées comme armes dans les profondeurs sauvages des Grandes Murailles. C'était à cause de ces cornes que les hommes instruits des villes lointaines – tapis dans leurs tanières à l'écart de la tempête – parlaient de la race ancipitée, autrement dit la race à double tranchant, pour désigner les phagors.

Le phagor de tête avançait à grands pas, impavide. L'absence d'une articulation normale au niveau du genou lui donnait une démarche peu naturelle. Il marchait mécaniquement, comme il n'avait pas dû cesser de le faire pendant des milles et des milles. La distance n'était pas un obstacle.

Son long crâne était pointé en avant en une attitude typique des phagors, bas entre les épaules. Ses bras étaient encerclés de sangles de

cuir auxquelles étaient fixées des cornes pointant vers l'extérieur, coiffées à leur extrémité de petits chapeaux en métal. Ce harnachement lui permettait de repousser tout animal qui le serrait de trop près. Par ailleurs, la créature n'était porteuse d'aucune arme, mais on pouvait voir, attaché à un yelk tout proche, un ballot d'effets divers, dont des épieux et un harpon. Des animaux voisins transportaient eux aussi bon gré mal gré des affaires appartenant aux autres phagors du groupe.

Derrière la créature de tête marchaient deux autres mâles – du moins Yuli le supposait-il – suivis d'une femelle. Elle était moins forte de carrure et portait une espèce de sac attaché autour de la taille. Sous ses longs poils blancs, on voyait balloter des mamelles rosâtres. Un bébé phagor était perché sur ses épaules, incommodément agrippé au pelage qui recouvrait la nuque de sa mère, la tête de celle-ci lui servant d'oreiller. Il avait les yeux fermés. La femelle avançait machinalement, dans un état de quasi-hébétude. C'était à se demander depuis combien de jours elle et les autres marchaient.

Et il y avait d'autres phagors, disséminés à la périphérie de la masse mouvante. Les animaux ne faisaient plus attention à eux ; ils les acceptaient comme ils acceptaient les insectes, parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement.

Le martèlement des sabots était ponctué d'âpres bruits de respiration, de toux et de pets. Un autre bruit s'éleva. Le phagor qui marchait en tête du petit groupe émettait une sorte de grondement ou de grognement, un son rauque accompagné de vibrations de la langue qui en faisaient varier la hauteur ; peut-être était-il destiné à encourager les trois qui suivaient. Ce bruit terrifia Yuli. Puis il disparut, et les phagors avec lui. Et il en arrivait toujours d'autres, des animaux et éventuellement des phagors, en un flot intarissable. Yuli et son père restèrent où ils étaient, crachant des moucherons par intervalles, attendant le moment de frapper et de rafler la viande dont ils avaient désespérément besoin.

À l'approche du crépuscule, le vent refit son apparition ; il soufflait comme auparavant des sommets glacés des Grandes Murailles, prenant de front l'armée migratrice. Les phagors qui l'accompagnaient marchaient tête baissée, les yeux réduits à de minces fentes, les coins de leur bouche festonnés de longues traînées de bave qui gelaient sur leur poitrine, comme de la graisse brusquement jetée sur de la glace.

L'atmosphère avait la couleur du fer. Wutra, dieu des cieux, avait ramené ses écharpes de lumière et étendu sur son domaine un voile de nuages. Peut-être avait-il encore perdu une bataille.

De sous ce sombre rideau, Freyr ne devint visible qu'au moment où il atteignit l'horizon. Des pans de nuages se chiffonnèrent pour révéler la sentinelle, charbon ardent sur fond de cendres dorées. Elle brillait

courageusement sur les étendues désolées – petite mais vive, offrant l'image d'un disque trois fois moins grand que celui de son étoile compagne, Batalix, et dispensant pourtant une clarté plus puissante.

Freyr sombra dans les entrailles de la terre et disparut.

C'était à présent le pâlejour, celui qui régnait en été et en automne, le seul détail ou presque qui permettait de faire la différence entre ces saisons et des temps encore moins cléments. Le pâlejour imprégnait le ciel nocturne d'une sourde clarté. Ce serait seulement au moment de la Nouvelle Année que Batalix et Freyr se lèveraient et se coucheraient ensemble. Pour le moment les deux astres menaient des existences solitaires, fréquemment cachés derrière les nuages que formaient les fumées houleuses dégagées par les batailles de Wutra.

Ainsi que le voulait la coutume au moment du passage du jour au pâlejour, Yuli interrogea les signes météorologiques. Les vents cinglants seraient bientôt chassés par la neige qui se devinait dans leur haleine. Il se souvint de la comptine que l'on chantait en Vieil Olonets, la langue de la magie, des choses du passé, de la rouge destruction, la langue de la catastrophe, des femmes fidèles, des géants et de la bonne chère, la langue d'un hier inaccessible. La comptine avait été conservée par les mémoires dans les cavernes striduleuses des Grandes Murailles :

Wutra en sanglots

Mettra Freyr au tombeau

Et pleurs en nos hameaux.

Comme en réponse au changement de luminosité, un frisson général passa sur la masse des yelks, et ils s'arrêtèrent. Dans un concert de gémissements, ils s'affalèrent où ils étaient, sur le sol piétiné, repliant leurs pattes sous leur corps. Pour les énormes biyelks, cette manœuvre n'était pas possible. Ils demeurèrent sur place et s'endormirent, leurs oreilles rabattues sur les yeux. Quelques groupes de phagors se rassemblèrent pour se tenir compagnie ; mais dans l'ensemble ils se laissaient tout simplement tomber par terre et s'endormaient sur place, pressant leur dos contre le flanc d'un yelk couché.

Tout dormait. Les deux silhouettes tapies sur la saillie rocheuse tirèrent sur leurs têtes la peau qui leur servait d'abri et se mirent à rêver, le ventre vide, le visage enfoui dans leurs bras croisés. Tout dormait, hormis la nuée d'insectes piqueurs et suceurs qui continuaient de s'affairer.

Des choses qui étaient capables de rêver se frayèrent un passage à travers les inquiétants mirages qui accompagnaient le pâlejour.

De façon générale, le paysage, aussi dépourvu d'ombre que constamment tourmenté, aurait pu paraître à quiconque l'eût

contemplé pour la première fois moins proche d'un véritable monde que d'un endroit plongé dans l'attente d'une création en règle.

À ce point de l'immobilité générale il y eut un mouvement dans le ciel, à peine plus vif que le déploiement de l'aurore qui avait baigné la scène un peu plus tôt. De la direction de la mer arriva un dourève solitaire, qui survola à quelques mètres de hauteur la masse prostrée de choses vivantes. Ce n'était en apparence rien de plus qu'une aile immense, rougeoyante comme les braises d'un feu mourant, qui battait l'air avec une tranquille mollesse. Au moment où la chose passa au-dessus des cervidés, les animaux tressaillirent et s'agitèrent. Elle rasa le rocher où étaient blottis les deux humains, et Yuli et son père tressaillirent et s'agitèrent, comme les yelks auxquels venaient d'étranges visions dans leur sommeil. Puis l'apparition s'évanouit, poursuivant sa route solitaire vers les montagnes du sud, sans rien laisser derrière elle qu'une traînée de rouges étincelles qui mouraient dans l'atmosphère comme un écho de sa présence.

Au bout de quelque temps les animaux se réveillèrent et se mirent debout. Ils secouèrent leurs oreilles, qu'ils avaient saignantes grâce aux bons soins des moucherons, et reprirent leur marche en avant. Avec eux s'ébranlèrent les biyelks et les gunnadus, toujours à courir çà et là. Et avec eux les phagors. Les deux humains sortirent de leur torpeur et regardèrent tout le monde partir.

Durant encore une journée entière la vaste procession se poursuivait, et les blizzards firent rage, enveloppant les animaux d'une carapace de neige. Vers le soir, alors que le vent poussait des lambeaux de nuages dans le ciel et que le froid se faisait coupant, Alehaw aperçut l'arrière-garde du troupeau.

Elle n'était pas aussi soudée que l'avant-garde. Des traînardes s'échelonnaient sur plusieurs milles, les uns claudiquant, les autres toussant lamentablement. Derrière eux et sur leurs flancs galopaient de longues choses à fourrure dont le ventre traînait par terre, guettant l'occasion de mordre un jarret et de faire s'effondrer une victime.

Les derniers phagors défilèrent. Ils ne marchaient pas à la queue du troupeau, soit par crainte des carnivores au ventre pendant, soit à cause de la difficulté qu'il y avait à avancer sur un sol pareillement piétiné et souillé.

Alors Alehaw se dressa, tout en faisant signe à son fils de l'imiter. Ils se campèrent sur leurs pieds, leurs armes bien en main, puis se laissèrent glisser au bas de leur poste d'observation.

« Bien ! » dit Alehaw.

La neige était jonchée de cadavres d'animaux, notamment aux abords du Vark. La brèche dans la glace était encombrée de bêtes noyées. Beaucoup de créatures qui n'avaient pu faire autrement que s'écrouler sur place étaient mortes de froid pendant leur sommeil et se

trouvaient désormais réduites à l'état de blocs de glace. Les masses qu'elles composaient n'avaient plus de forme reconnaissable après le blizzard.

Ravi de pouvoir bouger, le jeune Yuli se mit à courir, à sauter et à pousser de grands cris. S'élançant vers la rivière gelée, il se livra à une série de bonds dangereux d'une masse anonyme à une autre en agitant les mains et en riant. Son père le rappela sèchement à l'ordre.

Alehaw attira son attention sur ce qui se passait sous la glace. Des formes noires s'agitaient, à peine visibles, en partie délimitées par des traînées de bulles. Elles veinaient de pourpre le milieu trouble dans lequel elles nageaient, forant sous les couches gelées pour attaquer le banquet qui leur était offert.

D'autres prédateurs arrivaient par la voie des airs, de grands volatiles blancs surgis de l'est et des sombres régions du nord, qui s'abattaient lourdement, pointant des becs tarabiscotés avec lesquels ils perçaient la glace pour atteindre la chair cachée au-dessous. Tout en se gavant, ils fixaient sur le chasseur et son fils des yeux lourds de spéculations aviennes.

Mais Alehaw n'avait pas de temps à perdre avec eux. Ordonnant à Yuli de le suivre, il se dirigea vers l'endroit où le troupeau avait trébuché sur les arbres abattus, tout en criant et en agitant son épieu pour faire fuir les prédateurs. Il y avait là des animaux aisément accessibles. Bien qu'affreusement piétinés, ils conservaient encore une partie de leur anatomie intacte, leur crâne. Ce fut sur eux que se concentra l'attention d'Alehaw. Il écarta les mâchoires mortes à l'aide d'un couteau et trancha adroitement les langues épaisses qu'elles abritaient. Du sang lui ruisselait sur les poignets, maculant la neige à l'entour.

Pendant ce temps Yuli grimpa parmi les troncs d'arbres pour ramasser du bois mort. Il fit tomber d'un coup de pied la neige qui recouvrait un tronc déraciné, dégageant un endroit abrité où il pourrait faire un petit feu. Après avoir passé la corde de son arc à feu autour d'un bâton pointu, il le fit aller et venir. Le bois pulvérisé se mit à chauffer. Il souffla doucement dessus. Une flamme minuscule naquit, comme celles qu'il avait souvent vues s'animer sous le souffle magique d'Onesa. Une fois le feu bien parti, il installa sa marmite de bronze au-dessus et y mit de la neige à fondre, ajoutant un peu de sel puisé dans un sachet de cuir qu'il portait à l'intérieur de ses fourrures. Il était prêt quand son père rapporta sept langues visqueuses dans ses bras et les fit glisser dans la marmite.

Quatre langues allèrent à Alehaw, trois à Yuli. Ils mangèrent avec des grognements de satisfaction. Yuli guettait l'expression de son père, à la recherche d'un regard ou d'un sourire l'invitant à témoigner de sa satisfaction, mais Alehaw se contentait de mastiquer, les sourcils

fronçés, les yeux obstinément fixés sur le sol piétiné.

Il y avait encore du travail à faire. Avant même qu'ils eussent fini de manger, Alehaw se leva et éparpilla à coups de pied les braises mourantes. Les charognards les plus proches s'envolèrent provisoirement, puis revinrent à leur festin. Yuli vida la marmite de bronze et la fixa à sa ceinture.

Ils se trouvaient presque à l'endroit où l'immense troupeau touchait à la limite occidentale de sa migration. Là, sur les hauteurs, ils allaient dénicher du lichen sous la neige et tondre les plaques pelucheuses de mousse verte qui tapissaient les forêts de mélèzes. C'était là aussi, sur un plateau de faible altitude, que certains animaux atteindraient leur terme et mettraient leurs petits au monde. Ce plateau, distant d'un mille tout au plus, constituait l'objectif d'Alehaw et de son fils ; ils en prirent la direction dans la grise lumière du jour. Au loin, ils aperçurent d'autres groupes de chasseurs qui faisaient de même ; chaque groupe ignorait délibérément les autres. Son père et lui formaient le seul groupe ne comptant que deux personnes, remarqua Yuli ; c'était la rançon payée par sa famille pour ne pas être de la plaine mais des Grandes Murailles. Pour eux, tout était plus difficile.

Pliés en deux, ils se mirent à graver la pente. Le terrain était jonché de pierres roulées, restes d'une ancienne mer qui s'était jadis retirée sous la poussée du froid – mais de cet aspect des choses ils n'avaient nulle connaissance et nul souci ; seul le présent comptait pour Alehaw et son fils.

Ils s'arrêtèrent au bord du plateau, se protégeant les yeux du froid mordant pour regarder autour d'eux. La plus grande partie du troupeau avait disparu. Il ne restait comme éléments encore actifs que des nuées d'insectes et une âcre puanteur. Les bêtes abandonnées sur le plateau étaient celles que requérait la propagation de l'espèce.

Au nombre de ces animaux condamnés on trouvait non seulement des yelks, mais aussi la silhouette plus gracieuse du gunnadu et la masse impressionnante du biyelk géant. Ils gisaient immobiles, couvrant une vaste surface, morts ou mourants, leurs flancs se soulevant et s'abaissant régulièrement dans certains cas. Un autre groupe de chasseurs s'avancait au milieu des bêtes à l'agonie. Lâchant un grognement, Alehaw fit un geste de côté et Yuli et lui se dirigèrent vers un bouquet de pins brisés près duquel gisaient quelques yelks. Yuli se posta auprès de l'un d'eux pour regarder son père tuer la bête sans défense, déjà en route pour le monde gris de l'éternité.

Comme son monstrueux cousin, le biyelk, et comme le gunnadu, le yelk était un animal nécrogène, qui ne donnait la vie qu'au prix de sa mort. C'étaient des créatures hermaphrodites, tantôt mâles, tantôt femelles. De constitution trop grossière pour posséder en leur sein l'appareil ordinaire des mammifères, que ce soit des ovaires ou une

matrice. Après l'accouplement, le sperme éjecté se développait dans la chaleur du corps, se transformant en larves minuscules, genre asticot, qui grossissaient en dévorant la panse de leur hôte maternel.

Un temps venait où la larve atteignait une artère principale. Elle pouvait alors se répandre en nombre, comme des graines dans le vent, à travers tout le corps de l'hôte, causant rapidement sa mort. La chose arrivait infailliblement quand les grands troupeaux atteignaient le plateau situé à la limite occidentale de leur rayon d'action. Et il en était ainsi depuis des temps immémoriaux.

Au moment même où Alehaw et Yuli se penchaient sur la bête, son ventre s'affaissa comme un vieux sac. Elle releva un instant la tête et mourut. Alehaw lui planta son épieu dans le corps, sacrifiant au rituel. Les deux hommes s'agenouillèrent dans la neige et ouvrirent le ventre de l'animal à l'aide de leurs poignards.

Les larves étaient là, pas plus grosses que le bout du petit doigt — presque trop petites pour frapper le regard, mais collectivement délicieuses au palais, et hautement nourrissantes. Elles soutiendraient Onesa dans sa maladie. Le contact de l'air glacial suffisait à les tuer.

Abandonnées à elles-mêmes, les larves vivaient en sécurité à l'intérieur de leur hôte. Au sein de leur petit univers ténébreux, elles n'hésitaient pas à se dévorer entre elles, et nombreuses étaient les batailles sanglantes livrées dans le tunnel de l'aorte et les artères mésentériques. Les survivants passaient par diverses métamorphoses, croissant en taille à mesure qu'ils décroissaient en nombre. Enfin, deux ou trois petits yelks frétilants émergeaient de la gorge ou de l'anus, pour affronter le monde de la famine qui s'étendait à l'extérieur. Emergence qui s'accomplissait juste à temps pour éviter la mort par piétinement, lorsque les troupeaux se rassemblaient lentement sur le plateau pour leur migration en sens inverse, en direction du nord-ouest, tout là-bas, vers Chalce.

Çà et là, au milieu des animaux simultanément procréants et mourants, se dressaient d'épais piliers de pierre. Ils avaient été placés en ces lieux par une ancienne race d'hommes. Sur chaque pilier était gravée une figure très simple : un cercle, ou une roue, avec un cercle plus petit en son centre. Du cercle central, deux rayons courbes situés l'un en face de l'autre partaient vers le cercle extérieur. Aucun être présent sur le plateau sculpté par la mer, animal ou chasseur, ne se souciait le moins du monde de ces piliers ainsi décorés.

Yuli était tout entier à sa tâche. Il arracha des lambeaux de cuir et les assembla en un sac grossier dans lequel il fourra les larves mourantes. Pendant ce temps son père disposait de la carcasse. Chaque morceau du cadavre pouvait être utilisé. Les os les plus longs, liés les uns aux autres par des lanières de peau, donneraient un traîneau. Les cornes

serviraient de patins, facilitant leur tâche lorsqu'ils auraient à tirer le traîneau sur le chemin du retour. Car d'ici là le petit véhicule serait chargé de bons gros morceaux d'épaule, de côte et d'aloïau, recouverts du reste de la peau.

Tous deux travaillaient de concert, grognant sous l'effort, les mains rouges de sang, leur respiration formant au-dessus de leurs têtes un nuage où s'attroupaient subrepticement des vols de moucheron.

Soudain, Alehaw poussa un cri terrible, tomba en arrière, essaya de s'enfuir en courant.

Yuli jeta des regards épouvantés autour de lui. Trois grands phagors blancs, furtivement sortis d'une cachette parmi les pins, les menaçaient. Deux d'entre eux bondirent sur Alehaw au moment où il se relevait et l'étendirent sur la neige d'un coup de massue. Le troisième porta un coup à Yuli. Il roula sur le côté en hurlant.

Ils avaient complètement oublié le danger que représentaient les phagors et avaient négligé de se tenir sur leurs gardes d'une façon ou d'une autre. Dans le mouvement qu'il fit pour éviter la massue, Yuli vit les autres chasseurs tout près, en train de travailler calmement sur le yelk vers qui était allé leur choix, exactement comme son père et lui avaient procédé. Si grande était leur détermination d'en finir avec leur ouvrage, de construire leurs traîneaux et de partir – tant était proche le spectre de la famine – qu'ils poursuivirent leur tâche sans se déranger, ne jetant que des coups d'œil occasionnels sur le combat. C'eût été une autre histoire s'ils avaient été de la race d'Alehaw et Yuli. Mais c'étaient des gens de la plaine, des hommes courtauds étrangers à tout sentiment amical. Yuli leur cria vainement à l'aide. Un homme parmi les plus proches lança un os sanglant sur les phagors. Ce fut tout.

S'écartant du gourdin, Yuli s'enfuit en courant, glissa, tomba. Tout là-haut, le phagor fit un bruit de tonnerre. Yuli se plaça instinctivement en position de défense, un genou dans la neige. Au moment où le phagor plongeait sur lui, il porta un coup de poignard de bas en haut, l'enfonçant en plein dans le ventre de son assaillant. Il regarda avec un étonnement mêlé de stupeur son bras disparaître dans un enchevêtrement de poils raides d'où gicla aussitôt le flot épais d'un sang doré. Puis le corps le heurta, et il effectua un roulé-boulé – volontaire cette fois – pour échapper au danger, un roulé-boulé vers le premier abri venu, un roulé-boulé qui le mena haletant derrière l'épaule en saillie d'un yelk mort, face à un monde devenu soudain ennemi.

Son assaillant s'était écroulé. Mais voilà qu'il se relevait, comprimant cette tache dorée sur son ventre avec d'énormes pattes cornées, et s'avavançait mécaniquement, d'un pas incertain, en criant : « Aoh, aoh, aohhh, aohhhh... » Il finit par tomber la tête la première et ne bougea

plus.

Derrière le corps étendu, Alehaw avait été terrassé. Il gisait replié sur lui-même, mais les deux phagors le saisirent aussitôt et l'un d'eux l'installa sur ses épaules. Puis ils jetèrent un coup d'œil autour d'eux, fixèrent un instant leur camarade tombé, échangèrent un bref regard, grognèrent, tournèrent le dos à Yuli et commencèrent à s'éloigner.

Yuli se mit debout. Il se rendit compte que ses jambes tremblaient à l'intérieur de son pantalon de fourrure. Il ne savait que faire. Pris d'affolement, il contourna le corps du phagor qu'il avait tué – il ne se vanterait pas un peu de cela devant sa mère et ses oncles – et regagna en courant la scène de l'échauffourée. Il ramassa son épieu, puis, après une certaine hésitation, récupéra aussi celui de son père. Puis il se lança derrière les phagors.

Ils cheminaient un peu plus loin, ayant toutes les peines du monde à gravir la pente avec leur fardeau. Ils s'aperçurent bientôt que le garçon les suivait et se retournaient de temps en temps, s'efforçant mollement de le chasser avec des gestes de menace. De toute évidence, ils ne le jugeaient pas digne de l'épieu qu'il fallait pour l'abattre.

Quand Alehaw reprit conscience, les deux phagors s'arrêtèrent, le mirent sur ses pieds et le firent marcher entre eux, le bourrant de coups pour l'encourager. Yuli émit une série de sifflements pour faire savoir à son père qu'il n'était pas loin ; mais chaque fois que le vieux se risquait à regarder par-dessus son épaule, il recevait une taloche qui le faisait chanceler.

Les phagors rejoignirent un autre groupe des leurs, formé d'une femelle et de deux mâles ; un de ces derniers était d'un âge avancé et marchait avec un bâton aussi grand que lui, sur lequel il s'appuyait de tout son poids pour gravir la pente. De temps en temps, il trébuchait dans les laissées des yelks.

Enfin, les jonchées d'excréments disparurent et la puanteur cessa de frapper leurs narines. Ils suivaient un raidillon que le troupeau migrateur n'avait pas emprunté. Les vents étaient tombés, et des épicéas poussaient sur la pente. Plusieurs groupes de phagors étaient désormais visibles à flanc de coteau, beaucoup d'entre eux ployant sous des carcasses de yelks. Et derrière eux, les suivant dans leur ascension, traînait un être humain âgé de sept ans, la peur au cœur, essayant désespérément de ne pas perdre son père de vue.

L'atmosphère se fit lourde et épaisse, comme par enchantement. L'allure devint plus lente, les mélèzes plus serrés, et les phagors furent obligés de resserrer leurs rangs. Leur rude mélodie, grattée sur leurs langues calleuses, résonnait bruyamment, bourdonnement qui s'enflait parfois en un bouillant crescendo pour retomber ensuite. Terrifié, Yuli se tint un peu plus en arrière, filant d'un arbre à l'autre.

Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Alehaw n'essayait pas

d'échapper à ses ravisseurs et de dévaler la pente à toutes jambes ; il pourrait alors se ressaisir de son épieu, et ensemble, côte à côte, ils tueraient tous ces tas de poils de phagors. Au lieu de cela, son père restait prisonnier, et sa silhouette plus mince se perdait désormais au milieu de la presse dans le crépuscule qui régnait sous les arbres.

Le chant bourdonnant s'enfla brusquement et mourut. Une lumière verdâtre voilée de fumée palpita droit devant, promesse d'un nouvel instant décisif. Yuli se rapprocha furtivement, courant le dos courbé jusqu'à l'arbre suivant. Une espèce de bâtiment se dressait devant lui, muni sur sa façade d'une double porte qui s'ouvrit légèrement. À l'intérieur, le maigre feu se montra. Les phagors poussaient des cris, et la porte s'ouvrit davantage. Ils commencèrent à s'y presser. La lumière se révéla être un tison que l'un des leurs tenait en l'air.

« Père, père ! » hurla Yuli. « Cours, père ! Je suis là. »

Il n'y eut pas de réponse. Dans l'obscurité, que la torche ne faisait que brouiller davantage, il était impossible de voir si Alehaw avait été poussé ou non de l'autre côté de la porte. Deux ou trois phagors se tournèrent avec indifférence vers l'endroit d'où venaient les cris et lui lancèrent des *pschtt* dépourvus d'animosité pour le faire partir.

« Va crier après le vent ! » s'exclama l'un d'eux en Olonets. Ils ne voulaient comme esclaves que des humains adultes.

La dernière silhouette épaisse entra dans le bâtiment. Dans un nouveau concert de braillements les portes se refermèrent. Yuli se précipita vers elles en criant ; au moment même où il heurtait le bois mal dégrossi, il entendit un verrou se mettre en place de l'autre côté. Il demeura là un long moment, le front contre les veines du bois, incapable d'accepter ce qui venait de se passer.

Les portes étaient fixées dans une fortification de pierre dont les blocs, grossièrement assemblés, étaient couverts çà et là de plaques de mousse à longue tige. L'édifice n'était rien de plus qu'une entrée menant à une des cavernes souterraines où, comme le savait Yuli, vivaient les phagors. C'étaient des créatures indolentes qui préféraient faire travailler les humains pour elles.

Durant un moment, il erra près de la porte, gravissant l'escarpement, jusqu'au moment où il trouva ce qu'il s'attendait à trouver. C'était une cheminée, trois fois plus grande que lui et d'une circonférence impressionnante. Il en fit facilement l'ascension, vu qu'elle allait en s'amincissant et que les blocs de pierre dont elle était faite étaient grossièrement joints, offrant un grand nombre de prises. Les pierres n'étaient pas aussi glaciales qu'on aurait pu s'y attendre, et dépourvues de givre.

Parvenu au sommet, il avança imprudemment la tête au-dessus de l'ouverture et fut immédiatement rejeté en arrière ; il lâcha prise, se meurtrissant l'épaule droite dans sa chute, et alla rouler dans la neige.

Une bouffée d'air chaud et fétide, mêlée de fumée et de rances exhalaisons, lui avait sauté au visage. La cheminée était un puits d'aération qui servait à ventiler le terrier des phagors. Il comprit qu'il ne pourrait pas y pénétrer par là. Il était condamné à rester dehors, et son père était perdu pour lui à jamais.

Il s'assit misérablement dans la neige. Ses pieds étaient enveloppés de peaux, maintenues par des lacets qui s'entrecroisaient autour de ses jambes. Il portait une paire de pantalons et une tunique en peau d'ours, cousus par sa mère, la fourrure tournée vers la peau. Lui procurant un supplément de chaleur, il avait un parka muni d'un capuchon de fourrure. Onesa, en un temps où sa santé était satisfaisante, avait orné le parka de couettes de lapins des neiges autour des épaules, trois couettes à chaque épaule, et enjolivé le cou d'un motif de perles rouges et bleues. Ce qui n'empêchait pas Yuli d'offrir un triste spectacle. Son parka était maculé de restes de nourriture et de taches de graisse, tandis que la fourrure de ses vêtements était encollée de crasse ; le tout sentait fort son Yuli. Son visage, dans les tons de jaune ou de beige clairs quand il était propre, était strié de traînées brunes et noires, et ses cheveux grasseyeux pendaient en désordre sur ses tempes et dans son cou. Il avait un nez épaté, qu'il commença à frotter, et une large bouche sensuelle, qui commença à se tordre, révélant une dent cassée au milieu de ses blanches compagnes, comme il se mettait à pleurer et à marteler la neige.

Au bout d'un moment, il se releva et s'enfonça parmi les mélèzes chagrins, traînant derrière lui l'épieu de son père. Il n'avait plus qu'à revenir sur ses pas et à retourner auprès de sa mère malade, s'il pouvait du moins retrouver son chemin dans l'immensité neigeuse.

Il se rendit compte aussi qu'il avait faim.

Dans le désespoir de sa solitude, il se mit à faire un chahut de tous les diables en direction des portes closes. Il ne reçut aucune sorte de réponse. La neige commença à tomber, lentement mais continûment. Il se campa sur ses pieds, les poings brandis au-dessus de sa tête, et cracha sur les vantaux. C'était pour son père. Il lui en voulait de s'être conduit en mauviette. Il se souvenait de toutes les rossées qu'il avait reçues de la main du bonhomme – pourquoi celui-ci n'avait-il pas rossé les phagors ?

À la fin, dégoûté, il fit demi-tour sous les flocons et se mit à redescendre la pente.

Il lança l'épieu de son père dans un taillis.

La faim le disputa à la fatigue et le mena jusqu'au Vark. Ses espoirs sombrèrent aussitôt. Pas un cadavre de yelk qui n'eût été nettoyé. Des prédateurs étaient accourus de toute part et les avaient dépouillés de

leur chair. Seuls des carcasses et des monceaux d'os à nu l'attendaient près du fleuve. Il hurla de colère et de consternation.

Une solide couche de glace, recouverte de neige, s'était reformée sur le fleuve. Il écarta la neige du pied et fixa la surface ainsi dégagée. Les corps de certains animaux noyés étaient toujours là dans la glace ; il vit un yelk dont la tête pendait dans le sombre courant au-dessous ; de gros poissons lui grignotaient les yeux.

Faisant vigoureusement usage de son épieu et d'une corne acérée, Yuli forait un trou dans la glace, l'élargit, et attendit au-dessus de l'ouverture, prêt à lancer son épieu. Des nageoires miroitèrent dans l'eau. Il frappa. Un poisson moucheté de bleu, la bouche ouverte en une expression d'étonnement, brilla à la pointe de l'épieu comme il le ramenait tout ruisselant. Il était grand comme ses deux mains écartées placées pouce contre pouce. Il le fit cuire sur un petit feu et lui trouva un goût délicieux. Il rota, et dormit une heure, calé entre des rondins. Puis il se mit en route vers le sud, suivant une piste que la migration avait presque effacée.

Freyr et Batalix se relayèrent à leur poste de sentinelle dans le ciel, et il marchait toujours, seule silhouette en mouvement dans la morne immensité.

« Maman », cria le vieil Hasele à sa femme, avant même d'être rendu à sa cabane, « maman, regarde ce que j'ai trouvé près des Trois Arlequins. »

Et sa vieille relique de femme, boiteuse depuis son enfance, clopina jusqu'à la porte, pointa son nez dans le froid mordant et dit : « Peu importe ce que tu as trouvé. Il y a des messieurs de Pannoval qui t'attendent pour affaires. »

« De Pannoval, hein ? Attends un peu qu'ils voient ce que j'ai trouvé près des Trois Arlequins. J'aurais besoin d'un petit coup de main par ici, maman. Viens, il ne fait pas froid. Tu te détruis la vie à rester enfermée dans cette maison. »

La maison en question était on ne peut plus rudimentaire. Elle était formée d'un entassement de grosses pierres, plusieurs d'entre elles dépassant la taille d'un homme, entremêlées de planches et de madriers avec, en guise de toit, des peaux de bêtes sur lesquelles poussait l'herbe. Les interstices de la maçonnerie étaient bouchés avec du lichen et de la boue, pour éviter les courants d'air, tandis que des poteaux et des troncs d'arbres entiers soutenaient l'édifice en de nombreux points – de sorte que l'ensemble ressemblait plutôt à un porc-épic défunt. Des pièces supplémentaires avaient été ajoutées à la structure principale dans le même esprit d'improvisation qui avait présidé à la construction de cette dernière. Des cheminées de bronze pointaient dans le ciel maussade, fumant gentiment ; dans certaines

pièces, peaux et dépouilles étaient mises à sécher, dans d'autres elles étaient proposées à la vente. Hasele était un négociant et un trappeur, et s'était assez bien débrouillé dans sa partie pour se permettre désormais, vers la fin de sa vie, le luxe d'une femme et d'un traîneau tiré par trois chiens.

La maison d'Hasele était perchée sur un petit escarpement qui s'incurvait vers l'est sur plusieurs milles. L'endroit était jonché de blocs erratiques, tantôt isolés, tantôt entassés les uns sur les autres. Ces blocs servaient d'abris à de petits animaux et constituaient autant de bons terrains de chasse pour le vieux trappeur, qui n'était plus enclin à s'aventurer aussi loin qu'autrefois, du temps de la jeunesse. Il avait donné des noms à quelques-uns des plus monumentaux entassements rocheux ; les Trois Arlequins étaient de ceux-là. C'était aux Trois Arlequins qu'il piochait dans des dépôts de sel, source des minéraux dont il avait besoin pour traiter ses peaux.

Des pierres de moindre taille parsemaient l'escarpement, chacune d'elles sous-tendant sur sa face est un cône de neige unie, de taille variée selon la nature de la pierre, sa pointe tournée dans une direction rigoureusement opposée à celle du vent d'ouest, celui qui soufflait des lointaines Grandes Murailles. Cet endroit avait été un jour une plage, appartenant à une côte maritime depuis longtemps disparue, la côte nord du continent de Campannlat, quand il faisait meilleur vivre.

Du côté est des Trois Arlequins se dressait un petit fourré d'épineux, qui profitait de l'abri du granit pour émettre occasionnellement une feuille verte. Le vieil Hasele appréciait ces feuilles dans sa soupe et tenait des pièges tendus tout autour des arbustes pour en éloigner les animaux. Inconscient et empêtré dans les rameaux piquants, tel était l'état dans lequel se trouvait le jeune homme qu'il avait découvert et qu'il traînait à présent avec l'aide de Lorel dans le sanctuaire enfumé de sa cabane.

« C'est pas un sauvage », remarqua admirativement Lorel. « Regarde comme son parka est décoré de perles, des rouges et des bleues. Sont-elles pas jolies ? »

« T'occupe pas de ça. Donne-lui un peu de soupe, maman. »

Elle s'exécuta, massant la gorge du jeune homme pour faire descendre le bouillon ; alors son patient s'anima, toussa, se dressa sur son séant et en redemanda dans un murmure. Tout en le nourrissant, Lorel promena son regard, avec un froncement des lèvres, sur les joues, les yeux et les oreilles gonflés, où d'innombrables morsures d'insectes avaient fait couler le sang jusque sous son col, où il formait croûte. Il reprit de la soupe, puis laissa échapper un gémissement avant de retomber dans une espèce de coma. Lorel le prit contre elle, un bras passé sous son aisselle, le berçant, se remémorant d'anciens bonheurs auxquels elle ne pouvait plus donner de nom.

Cédant à un léger sentiment de culpabilité, elle chercha Hasele des yeux et découvrit qu'il était déjà parti sur la pointe des pieds, impatient d'aller discuter affaires avec les messieurs de Pannoval.

Avec un soupir, elle laissa retomber la tête brune du jeune homme et suivit son mari. Il sirotait de l'eau-de-vie avec les deux imposants marchands. Leurs parkas fumaient dans la chaleur. Lorel tira Hasele par la manche.

« Peut-être que ces deux messieurs accepteront de ramener ce pauvre jeune homme que tu as trouvé avec eux à Pannoval. On n'a pas de quoi le nourrir ici. On crève déjà de faim. Pannoval est riche et prospère. »

« Laisse-nous, maman. On est en pourparlers », dit Hasele d'un ton seigneurial.

Elle boitilla jusqu'à la porte qui donnait derrière la bâtisse et observa le phagor qu'ils tenaient en captivité ; traînant la patte sous ses chaînes, il était en train d'enfermer les chiens dans le chenil de neige. Son regard se porta au-delà du dos courbé de la créature, sur le paysage gris cendré, sur les milles de désolation qui s'évanouissaient dans la désolation du ciel. C'était de quelque part dans cette immensité que le jeune homme était venu. Peut-être une ou deux fois par an, seuls ou à deux, des égarés arrivaient mourants des déserts de glace. Lorel n'arrivait jamais à se faire une idée claire de là où ils venaient ; elle savait seulement qu'au-delà du désert il y avait des montagnes encore plus froides. Un fugitif avait vaguement parlé d'une mer gelée que l'on pouvait traverser. Elle fit le cercle saint sur sa poitrine desséchée.

Quand elle était plus jeune, cela l'agaçait de ne pas avoir d'image plus nette. Alors elle s'emmitouflait pour aller se poster sur l'escarpement, les yeux fixés vers le nord. Et les dourêves passaient au-dessus de sa tête, agitant leur aile solitaire, jusqu'au jour où elle était tombée à genoux avec une vision stupéfiante d'hommes — toute une sainte foule, en train de conduire à la rame la grande roue plate du monde vers un endroit où la neige ne s'entêtait pas à tomber et le vent à souffler. Elle rentra en pleurant, détestant l'espoir que lui apportaient les dourêves.

Bien que le vieil Hasele eût congédié sa femme de seigneuriale façon, il tint compte de ce qu'elle avait dit, comme il le faisait toujours. Quand son affaire avec les deux messieurs de Pannoval fut conclue et qu'un précieux petit tas d'herbes et d'épices, de fibres de laine et de farine eut fait contrepoids aux peaux que les hommes chargeraient sur leur traîneau, Hasele souleva la question du malheureux jeune homme et de son retour avec eux vers la civilisation. Il fit remarquer qu'il portait un parka décoré d'excellente qualité et qu'il était peut-être — simple hypothèse, messieurs — quelqu'un d'important, ou à tout le

moins le fils de quelqu'un d'important.

À sa grande surprise, les deux messieurs déclarèrent qu'ils seraient très heureux d'emmener ce jeune homme avec eux. Ils se voyaient seulement obligés de lui réclamer une peau de yelk en supplément, pour y envelopper le jeune homme et couvrir leurs frais.

Hasele grogna un peu dans sa barbe, puis céda de bonne grâce ; il n'avait pas de quoi nourrir le garçon si celui-ci vivait, et s'il mourait... il n'aimait pas nourrir ses chiens de restes humains, et la coutume locale de la momification et de la sépulture aérienne n'était pas son affaire.

« Marché conclu », dit-il, et il alla chercher la peau la moins bonne sur laquelle il put mettre la main.

Le jeune homme était réveillé à présent. Il avait accepté un peu plus de soupe de Lorel, ainsi qu'une cuisse de lapin des neiges réchauffée. Quand il entendit les hommes arriver, il se remit sur le dos et ferma les yeux, une main glissée sous son parka.

Ils ne le soumirent qu'à un examen superficiel, tournant presque aussitôt les talons. Leur intention était de charger leurs acquisitions sur le traîneau, de passer quelques heures ici à se faire régaler par Hasele et sa femme, à s'enivrer, à cuver leur vin, et de se lancer dans leur hardi voyage vers le sud en direction de Pannoval.

Le programme fut mis à exécution. Il y eut un beau chahut pendant que les alcools de Hasele se buvaient. Même quand les messieurs cédèrent au sommeil sur un tas de peaux, il fallut compter avec leurs ronflements sonores. Et Lorel fit secrètement la garde-malade, nourrissant Yuli, lui baignant le visage, lissant ses cheveux épais, le serrant contre elle.

Au début du pâlejourn, alors que Batalix était bas sur l'horizon, il l'avait quittée, continuant de feindre l'inconscience tandis que les messieurs l'installaient sur leur traîneau, faisaient claquer leur fouet, fronçaient le sourcil pour établir une sorte de barricade entre leur migraine et le froid cramponne-front, et portaient.

Les deux messieurs, qui menaient rude existence, volaient Hasele, comme tous les autres trappeurs auxquels ils rendaient visite, autant qu'un trappeur pouvait se laisser voler, sûrs qu'ils étaient de se faire voler et rouler quand, à leur tour, il leur faudrait négocier les peaux. La filouterie était une de leurs techniques de survie, comme de bien se couvrir. Leur plan était simple : sitôt hors de vue de la bicoque de Hasele, trancher le gosier de l'invalides dont ils venaient de faire l'acquisition, jeter son corps dans la congère la plus proche, et veiller à ce que seul l'excellent parka décoré – avec si possible la tunique de dessous et les pantalons – atteigne les lieux sûrs du marché à Pannoval.

Ils arrêtaient les chiens et bloquaient le traîneau. L'un d'eux tira un poignard de métal étincelant et se retourna vers la forme prostrée.

À cet instant précis, la forme prostrée se dressa avec un hurlement, lançant la peau qui la recouvrait sur la tête de l'agresseur, lui expédiant un féroce coup de pied dans l'estomac, et s'enfuit à toute allure en faisant des zigzags pour éviter d'éventuels épieux lancés dans sa direction.

Quand Yuli jugea avoir mis une distance suffisante entre les deux hommes et lui, il se retourna, tapi derrière un rocher gris, pour voir s'il était suivi. Dans la terne lumière, le traîneau était déjà hors de vue. Aucun signe des deux messieurs. Pas un bruit en dehors du sifflement du vent d'ouest. Il était seul dans l'immensité gelée, quelques heures avant le lever de Freyr.

Une terreur affreuse s'empara de Yuli. Après la disparition de son père dans la tanière des phagors, il avait erré dans l'enfer blanc pendant plus de jours qu'il n'aurait su en compter, hébété de froid et de manque de sommeil, rendu fou par les insectes. Il avait complètement perdu sa route et n'était pas loin de la mort quand il s'était écroulé dans le massif épineux.

Un peu de repos et de nourriture lui avait rapidement rendu la santé. Il s'était laissé charger sur le traîneau, non parce qu'il faisait confiance aux deux messieurs de Pannoval, qui sentaient l'entourloupe à plein nez, mais parce qu'il ne supportait pas la vieille taupe qui s'acharnait à le toucher d'une façon qu'il n'aimait pas du tout.

À présent, après ce bref intermède, voilà qu'il était rendu à la nature sauvage, avec un vent au-dessous de zéro qui lui pelait les oreilles. Il pensa une fois de plus à sa mère, Onesa, et à sa maladie. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle avait toussé et du sang avait moussé à sa bouche. Elle avait posé sur lui un regard tellement déchirant quand il était parti avec Alehaw ! Ce n'était que maintenant que Yuli se rendait compte de ce que signifiait ce regard déchirant : elle savait qu'elle ne reverrait plus son fils. Inutile de chercher à revenir auprès de sa mère si celle-ci n'était plus qu'un cadavre.

Alors quoi ?

S'il devait survivre, il n'y avait qu'une possibilité.

Il se mit debout et, à petites foulées régulières, il se lança sur les traces du traîneau.

Sept gros chiens à cornes, des asokins comme on les appelait, tiraient le traîneau. L'animal de tête était une chienne du nom de Gripsy – l'accrocheuse. On parlait d'eux en disant l'attelage de Gripsy. Ils se reposaient dix minutes toutes les heures ; à chaque période de repos, ils recevaient à manger du poisson séché nauséabond contenu dans un grand sac. Les deux messieurs se relayaient derrière les chiens, l'un marchant à côté du traîneau tandis que l'autre était couché dessus.

C'était une routine que Yuli eut vite fait de comprendre. Il suivait assez loin derrière. Même quand le traîneau était hors de vue, son odorat aiguisé pouvait, tant que l'air était immobile, lui faire sentir la puanteur des hommes et des chiens en train de courir devant. Quelquefois il s'approchait pour voir comment les choses se passaient. Il voulait être capable de mener tout seul un attelage de chiens.

Au bout de trois jours de voyage ininterrompu, alors que les asokins commençaient à avoir besoin de se reposer plus longtemps, ils atteignirent un autre comptoir de trappeur. Ici le trappeur s'était construit un petit fortin de bois, décoré de cornes et d'andouillers d'animaux sauvages. Des rangées de peaux raides claquaient au vent. Les messieurs s'arrêtèrent là, tandis que Freyr se couchait, que le pâle Batalix sombrait de même, et que la sentinelle la plus brillante se levait de nouveau. Les deux messieurs braillèrent avec le trappeur dans leur ivresse, ou dormirent. Yuli déroba quelques biscuits sur le traîneau et dormit d'un sommeil irrégulier, roulé dans une peau, du côté du traîneau qui se trouvait à l'abri du vent.

On repartit.

Il y eut deux autres haltes, entrecoupant chaque fois plusieurs jours de voyage. L'attelage de Gripsy fonçait toujours vers le sud. Le vent se fit moins glacial.

Enfin, il devint évident qu'ils n'étaient plus très loin de Pannoval. Les brumes vers lesquelles l'attelage se dirigeait se révélèrent être du bon granit.

Des montagnes se dressaient au bout de la plaine, leurs flancs couverts d'une épaisse couche de neige. La plaine elle-même se mit à monter ; ça peinait dans les côtes, où les deux messieurs devaient marcher à côté du traîneau, ou même le pousser. Et il y avait des tours de pierre, certaines avec des factionnaires qui les interpellaient. Ils interpellèrent aussi Yuli.

« Je suis mon père et mon oncle », cria-t-il.

« Tu es à la traîne. Tu vas te faire avoir par les dourêves. »

« Je sais, je sais. Père est impatient de revoir Maman. Et moi aussi. »

Ils lui firent signe de continuer son chemin, souriant de sa jeunesse.

Enfin, les deux messieurs firent halte. Gripsy et son attelage reçurent leur ration de poisson séché, et les chiens furent attachés. Les deux messieurs se creusèrent un petit trou moelleux à flanc de coteau, se couvrirent de fourrures, s'arrosèrent les intérieurs d'alcool et s'endormirent.

Dès qu'il les entendit ronfler, Yuli s'approcha en rampant.

Il fallait liquider les deux hommes presque en même temps. Il n'était pas de force à lutter avec l'un ou l'autre, d'où la nécessité de les prendre par surprise. Il songea à les frapper de son poignard ou à leur écraser la tête avec une grosse pierre ; chaque tactique avait ses

dangers.

Il regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'était pas observé. Détachant une courroie du traîneau, il se glissa près des deux messieurs et réussit à nouer la courroie autour de la cheville droite de l'un et de la cheville gauche de l'autre ; ainsi, le premier qui bondirait sur ses pieds serait automatiquement entravé par son compagnon. Les messieurs continuèrent de ronfler.

En détachant la courroie du traîneau, Yuli avait remarqué un certain nombre d'épieux au milieu du chargement. Peut-être des articles qui ne s'étaient pas vendus. Il ne s'interrogea pas longtemps là-dessus. Il en prit un dans le tas, le soupesa et le trouva mal équilibré. À part ça, la pointe était effilée à souhait.

Revenant vers le petit creux dans la neige, il poussa l'un des hommes du pied jusqu'à ce que celui-ci se retourne sur le dos en grognant. Levant l'épieu comme pour transpercer un poisson, Yuli transperça le dormeur, parka, cage thoracique et cœur. L'homme eut un terrible soubresaut. Grimaçant horriblement, les yeux grands ouverts, il se redressa, empoigna la hampe de l'épieu, força dessus, puis retomba lentement en arrière avec un long soupir qui s'acheva en une quinte de toux. Du sang mêlé de vomi s'échappa de ses lèvres. Son compagnon ne fit que s'agiter un peu dans son sommeil en marmonnant.

Yuli s'aperçut qu'il avait enfoncé son épieu avec une telle violence qu'il avait cloué l'homme au sol. Il retourna au traîneau prendre un second épieu et s'occupa du deuxième larron comme il l'avait fait du premier – avec un égal succès. Le traîneau était à lui. Ainsi que l'attelage.

Une veine palpitait à sa tempe. Il regrettait que les messieurs n'eussent pas été des phagors.

Il harnacha les asokins dans un concert de grondements et de jappements, et quitta les lieux.

De pâles écharpes de lumière ondulaient dans le ciel, bientôt éclipsées par la haute masse d'un contrefort rocheux. Un sentier était maintenant nettement visible, une piste qui s'élargissait de mille en mille. Elle grimpa en lacet jusqu'au moment où elle virait derrière un éperon rocheux. Là, au détour du chemin, on découvrait une haute vallée abritée, gardée par un formidable château.

Le château était en partie formé de pierres, en partie taillé dans le rocher. De larges avant-toits permettaient à la neige de dévaler sur la route en contrebas. Devant le château se tenait une garde armée de quatre hommes, alignés devant une barrière de bois qui coupait la route.

Yuli s'arrêta tandis qu'un garde, ses fourrures décorées de cuivres rutilants, s'avancait.

« Qui es-tu, petit ? »

« Je suis avec mes deux amis. On revient de faire un peu de commerce, comme vous voyez. Ils sont derrière avec un autre traîneau. »

« Je ne les vois pas. » Il avait un étrange accent ; rien à voir avec l'Olonets auquel Yuli était habitué dans la région des Grandes Murailles.

« Ils ne devraient pas tarder. Vous ne reconnaissez pas l'attelage de Gripsy ? » Il donna un petit coup de fouet en direction des bêtes.

« Si, bien sûr. Je le connais bien. Cette chienne ne s'appelle pas Gripsy pour rien. » Il fit un pas de côté en levant le bras droit, que l'on devinait robuste.

« Laissez passer, là-bas », cria-t-il. La barrière se releva, le fouet claqua, Yuli poussa son cri et ils passèrent.

Il respira un grand coup à sa première vision de Pannoval.

Droit devant se dressait une haute falaise, si abrupte qu'aucune neige ne pouvait y tenir. Sur la paroi était sculptée une énorme représentation d'Akha le Grand. Akha était accroupi dans l'attitude traditionnelle, les genoux près des oreilles, les bras autour des genoux, les mains jointes paumes tournées vers le haut, tenant la flamme sacrée de la vie. La tête était large, surmontée d'un chignon. La face à demi humaine frappait le spectateur de terreur. Même les joues en imposaient. Et pourtant les grands yeux en amandes étaient vides, et on sentait autant de sérénité que de férocité dans cette remontée des coins de la bouche et ces sourcils majestueux.

À côté de son pied gauche, minuscule en comparaison, une ouverture apparaissait dans le rocher. Comme le traîneau se rapprochait, Yuli vit que cet orifice était lui-même gigantesque ; on pouvait l'estimer à trois hauteurs d'homme. À l'intérieur, on apercevait des lumières et des gardes avec des vêtements et un accent étranges, et d'étranges pensées dans leur tête.

Il carra ses jeunes épaules et s'avança d'un pas décidé.

C'est ainsi que Yuli arriva à Pannoval.

Il ne devait jamais oublier son entrée à Pannoval et son adieu au monde à ciel ouvert. Dans un état de complète hébétude, il passa devant les gardes, devant un bosquet d'arbres chétifs et s'arrêta pour embrasser du regard l'espace abrité dans lequel tant de gens coulaient leurs jours. Au-delà de l'entrée, désormais dans son dos, la brume s'alliait à l'obscurité pour créer un monde brouillon de ormes sans contours. C'était la nuit ; les quelques personnes qui allaient çà et là étaient emmitouflées dans d'épais vêtements eux-mêmes nimbés d'écharpes de brume qui les encerclaient, leur flottaient autour de la tête, les suivaient en lents tourbillons à la manière de traînes loqueteuses. Tout n'était que pierre, pierre taillée en murs et cloisons,

compartiments, maisons, enclos et volées de marches – car cette immense et mystérieuse caverne allait en montant à l'intérieur de la montagne et avait été découpée au cours des siècles en petits paliers séparés les uns des autres par des escaliers et des murs latéraux.

Par mesure d'économie, une seule torche brûlait au sommet de chaque volée de marches, ses flammes vacillantes rabattues par un léger courant d'air, éclairant moins le passage que l'air brumeux, dont la fumée dégagée ne faisait qu'accentuer l'opacité.

Des siècles et des siècles de ruissellement ininterrompu avaient creusé dans le roc des grottes qui communiquaient entre elles, de différentes tailles et à différents niveaux. Certaines étaient habitées et avaient été égalisées par la main de l'homme. Elles étaient pourvues de noms et du minimum de choses qu'exigeait une existence humaine rudimentaire.

Le sauvage fit halte, incapable de continuer plus avant dans cet immense foyer d'obscurité tant qu'il n'eut pas trouvé quelqu'un pour l'accompagner. Les rares étrangers qui, comme Yuli, visitaient Pannoval se retrouvaient dans l'une des plus vastes grottes, que les habitants connaissaient sous le nom de Marché. C'était là que se déroulaient bon nombre des activités indispensables de la communauté, aucun éclairage artificiel n'étant nécessaire, ou très peu, une fois que les yeux s'étaient accoutumés à la demi-obscurité. Le jour, l'endroit résonnait de bruits de voix et de petits coups de marteaux irréguliers. À Marché, Yuli fut en mesure d'échanger les asokins et les marchandises que transportait le traîneau contre ce dont il avait besoin pour sa nouvelle vie. Il était forcé de rester ici. Il n'y avait pas d'autre solution. Peu à peu, il s'accoutuma à l'obscurité, à la fumée, aux picotements dans les yeux et à la toux des habitants ; il accepta tout, comme prix de sa sécurité.

Il eut la chance de rencontrer un brave marchand plein de sollicitude appelé Kyale qui, avec sa femme, tenait une échoppe dans une des petites subdivisions de Marché. Kyale était un homme à la mine chagrine dont la bouche tombante disparaissait en partie sous des moustaches noirâtres. Il vint en aide à Yuli pour des raisons que celui-ci ne pouvait comprendre et le protégea des filous. Il se donna aussi la peine d'introduire Yuli dans un monde tout nouveau pour lui.

Une des composantes sonores de Marché était à mettre au compte d'un ruisseau, le Vakk, qui coulait à l'extrémité de la place, profondément encaissé entre deux murailles rocheuses. C'était le premier cours d'eau courante que Yuli eût jamais vu, et cela resta pour lui une des merveilles de l'endroit. Les eaux bondissantes le remplissaient de joie et, en sa foi animiste, il considérait le Vakk presque comme un être vivant.

Un pont enjambait le cours d'eau, de façon à ménager un accès à la

partie la plus reculée de Marché, où l'accentuation de la pente nécessitait nombre de marches qui aboutissaient à un large balcon abritant une énorme statue d'Akha, taillée à même le roc. On pouvait la voir, ses épaules émergeant de l'ombre, de l'autre bout de Marché. Akha tenait dans ses mains ouvertes un vrai feu, qu'un prêtre venait alimenter à intervalles réguliers par une porte ménagée dans l'estomac de la statue. Les adorateurs d'Akha se présentaient régulièrement au pied de leur divinité ; ils lui offraient toutes sortes de présents qui étaient reçus par les prêtres, extrêmement discrets dans leurs robes à rayures blanches et noires. Les suppliants se prosternaient, et un novice balayait le sol avec un plumeau, avant qu'ils n'osent lever un regard plein d'espoir vers les yeux de pierre noire, tout là-haut dans le lacs d'ombres, et se retirer en des lieux moins sacrés.

De tels cérémoniaux étaient un mystère pour Yuli. Il interrogea Kyale à ce propos et obtint un discours qui le laissa encore plus perplexe qu'avant. Personne ne peut expliquer sa religion à un étranger. Néanmoins, Yuli en retira la nette impression que cet être ancien, figuré dans la pierre, combattait les puissances qui faisaient rage dans le monde extérieur, à commencer par Wutra, maître des cieux et de tous les maux en rapport avec eux. Akha ne s'intéressait guère aux humains ; ils étaient trop chétifs pour mériter son attention. Tout ce qu'il désirait, c'était leurs offrandes régulières, pour le garder fort dans sa lutte contre Wutra, et il existait un corps ecclésiastique puissant pour veiller à ce que les désirs d'Akha fussent satisfaits en ce sens, afin qu'aucun désastre ne s'abattît sur la communauté.

Le clergé, appuyé par la milice, gouvernait Pannoval ; il n'existait pas de dirigeant suprême, à moins de considérer comme tel Akha lui-même, qui était généralement censé rôder dehors, dans les montagnes, armé d'une massue céleste, à la recherche de Wutra et de certains de ses redoutables acolytes comme le ver.

Cela ne laissait pas d'étonner Yuli. Il connaissait Wutra. Wutra était le grand esprit auquel ses parents, Alehaw et Onesa, adressaient leurs prières en cas de danger. Wutra était à leurs yeux un dieu bienveillant, le porteur de lumière. Et, aussi loin que remontaient ses souvenirs, il ne les avait jamais entendus parler d'Akha.

Divers passages, aussi labyrinthiques que les lois édictées par le clergé, conduisaient à diverses salles avoisinant Marché. Certaines de ces salles étaient ouvertes à tous, d'autres étaient interdites au profane. De ces régions interdites les gens ne parlaient qu'à contrecœur. Mais il eut tôt fait de remarquer que c'était là qu'on emmenait les délinquants, les mains liées derrière le dos, en files qui gravissaient les escaliers en lacet pour disparaître dans les ombres auliques, les unes à destination des Lieux Saints, les autres à destination d'une ferme disciplinaire derrière Marché appelée Twink.

Vint le moment où Yuli traversa un étroit passage encombré de marches qui menait à une vaste caverne égalisée : appelée Reck. Reck possédait aussi son énorme statue d'Akha, représenté ici avec un animal qui pendait à son cou au bout d'une chaîne, et dans l'attitude du chasseur ; Reck était le théâtre de batailles pour rire, de parades, de concours athlétiques et de combats de gladiateurs. Ses murs étaient peints en rouge sang et décorés d'arabesques. La plupart du temps ces lieux étaient presque déserts et les voix résonnaient formidablement dans le vide lorsque les citoyens particulièrement soucieux de sainteté venaient se lamenter de toute la force de leurs poumons dans le noir des hautes voûtes. Mais dans les occasions où les jeux brillaient de tous leurs feux... alors la musique éclatait, et la caverne était pleine à craquer.

Marché donnait sur d'autres cavernes de taille. Du côté est, un nid de petits dégagements ou de grandes mezzanines menait, entre des volées de marches chargées de lourdes balustrades, à une immense caverne résidentielle appelée Vakk, du nom du cours d'eau qui surgissait là, tout au fond de son ravin gargouillant. Au-dessus de la grande entrée cintrée de Vakk se détachait tout un complexe sculpté, avec des corps globulaires auxquels se mêlaient des déferlements de vagues et d'étoiles, mais une grande partie en avait été détruite lors de quelque affaissement oublié du plafond.

Vakk, la plus ancienne caverne après Marché, était rempli de « vivoirs », comme on les appelait, vieux de plusieurs siècles. Pour quelqu'un qui arrivait sur son seuil du monde extérieur et découvrait – ou plutôt devinait – son enchevêtrement de terrasses qui s'étagaient dans l'obscurité, Vakk était un rêve affolant où il devenait impossible de faire le partage entre la matière et l'ombre, et l'enfant des Grandes Murailles sentit son cœur défaillir dans sa poitrine. Il fallait une force comme Akha pour sauver quiconque s'aventurait dans le fourmillement d'une telle nécropole !

Mais il s'adapta avec la souplesse propre à la jeunesse. Il en vint à considérer Vakk comme une ville prodigue. Le hasard lui ayant fait rencontrer des apprentis de son âge, il parcourut le fouillis de vivoirs qui s'entassaient sur plusieurs étages, communiquant souvent les uns avec les autres. Les alcôves s'empilaient les unes sur les autres à profusion, chacune pourvue d'un mobilier inamovible car taillé dans le même roc que le sol et les murs, tout d'un tenant. L'histoire des droits de passage et de propriété dans ces terriers organisés était complexe, mais toujours en rapport avec le système de guildes propre à Vakk, et toujours soumise, en cas de contestation, à l'arbitrage d'un prêtre.

Dans un de ces vivoirs, Tusca, la sympathique épouse de Kyale, trouva une chambre seule pour Yuli, à seulement trois portes de l'endroit où elle-même et Kyale vivaient. Elle ne possédait pas de toit

et ses murs étaient concaves ; il avait l'impression d'être installé à l'intérieur d'une fleur de pierre.

Vakk montait en pente raide et n'était que faiblement éclairé par la lumière naturelle – encore plus faiblement que Marché. L'air était noir des exhalaisons des lampes à huile, mais les ministres du culte prélevaient une taxe sur chaque lampe, dont le support d'argile était marqué d'un numéro, de sorte qu'on en faisait un usage parcimonieux. Les mystérieux brouillards qui affligeaient Marché avaient moins de force dans Vakk.

De Vakk, une galerie conduisait directement à Reck. Il y avait aussi, en contrebas, des arcs déchiquetés qui menaient à une haute caverne appelée Groyne, où l'on trouvait du bon air pur, encore que les habitants de Vakk eussent tendance à tenir ceux de Groyne pour des barbares, simplement parce qu'ils appartenaient à des guildes plus obscures – équarisseurs, tanneurs, ramasseurs de silex, d'argile et de bois fossile.

Dans le roc alvéolé attendant à la fois à Groyne et à Reck existait une autre vaste caverne pleine d'habitations et de bétail. C'était Prayn, que presque tout le monde évitait. La guilde des sapeurs s'occupait activement de l'agrandir à l'arrivée de Yuli. Prayn ramassait toutes les gadoues des autres communautés pour leurs élevages de porcs et leurs cultures de céréales noctiflores, auxquelles il ne fallait que de la chaleur pour prospérer. Certains fermiers de Prayn élevaient accessoirement une race d'oiseaux appelés preets, qui avaient des yeux lumineux et des taches luminescentes sur les ailes. Les preets étaient très appréciés comme oiseaux domestiques ; dans leurs cages, ils apportaient un peu d'éclat aux vivoirs de Vakk et de Groyne – bien qu'ils fussent eux aussi assujettis à des taxes prélevées par les prêtres d'Akha.

« Dans Groyne ce sont des rudes, dans Prayn de sombres brutes », affirmait un dicton local. Mais Yuli trouvait tous ces gens plutôt amorphes, sauf quand ils étaient excités par les jeux, aux rares exceptions près des quelques commerçants et trappeurs qui vivaient dans Marché, sur les terrasses de leur guilde, et avaient régulièrement l'occasion d'être bénis par Akha et envoyés en expédition dans le monde extérieur, comme cela avait été le cas des deux messieurs dont il avait fait connaissance.

De toutes les grandes cavernes, comme des petites, partaient des passages et des tunnels qui s'enfonçaient en plein roc, les uns en pente montante, les autres en pente descendante. Pannoal était plein de légendes de monstres fantastiques issus du noir primordial du roc, ou de gens qui disparaissaient comme par enchantement de leurs vivoirs, aspirés à l'intérieur de la montagne. Mieux valait rester fixé à Pannoal, où Akha surveillait les siens de ses yeux aveugles. Mieux

valait Pannoval, aussi, et ses taxes, que l'éclat glacé de l'extérieur.

Ces légendes étaient entretenues par la guilde des diseurs, dont les membres se tenaient sur chaque escalier, ou attendaient sur les terrasses, où ils contaient de fabuleuses histoires. Dans ce monde de ténèbres nébuleuses, les mots étaient comme des lumières.

Une section de Pannoval, dont il était souvent question dans les conversations à voix basse qu'échangeaient les gens, resta interdite à Yuli. Ils s'agissait des Lieux Saints. On pouvait y accéder par une galerie et des escaliers qui partaient de Marché, mais les Lieux Saints étaient gardés par la milice, et il était de mise de s'en tenir éloigné. Personne ne se serait engagé délibérément sur le chemin tortueux qui y menait. C'était dans les Lieux Saints que vivaient la milice, gardienne éternelle de la loi de Pannoval, et le clergé, gardien éternel de son âme.

Toute cette organisation paraissait si magnifique aux yeux de Yuli qu'il n'arrivait pas à en voir la mesquinerie.

Il ne lui fallut pas bien longtemps pour découvrir combien les gens étaient gouvernés de près. Ils ne s'étonnaient aucunement d'un système dans lequel ils étaient nés ; mais Yuli, habitué aux grands espaces et à la loi facilement compréhensible de la survie, était sidéré par le peu de liberté de mouvement qui leur était laissé. Ce qui ne les empêchait pas de s'estimer exceptionnellement privilégiés.

Avec la provision de peaux dont il s'était légitimement rendu propriétaire, Yuli décida d'acquérir une échoppe près de celle de Kyale et de se lancer dans le commerce. Il découvrit qu'il existait une foule de réglementations qui s'opposaient à une chose aussi simple. Il ne pouvait pas davantage faire du commerce sans une échoppe – à moins d'avoir une licence spéciale – et il lui aurait fallu pour cela appartenir de naissance à une guilde de colporteurs. Il avait besoin d'une guilde, d'un temps d'apprentissage et de certaines qualifications – une sorte d'examen – que seul le clergé pouvait lui décerner. Il avait aussi besoin d'un double certificat de la milice, ainsi que d'une assurance et de références. Il lui était pareillement impossible de faire du commerce tant qu'il n'était pas propriétaire d'un vivoir. Mais il ne pouvait pas posséder la pièce que Tusca lui avait louée tant qu'il n'était pas complètement accrédité auprès de la milice. Il était incapable de présenter jusqu'à la plus élémentaire des qualifications : la foi en Akha et une preuve de sacrifices réguliers à la divinité.

« C'est simple. Tu es un sauvage. La première chose à faire est de te rendre auprès d'un prêtre. » Tel était l'arrêt d'un milicien au visage anguleux devant qui Yuli avait dû comparaître. Il lui faisait face dans une petite pièce de pierre, dont le balcon s'avancait d'environ un mètre au-dessus d'une des terrasses de Marché, et d'où l'on pouvait surveiller toute la scène.

Le capitaine portait une longue cape noir et blanc par-dessus les

habituels vêtements de peau. Il était coiffé d'un casque de bronze frappé du symbole sacré d'Akha, une sorte de roue à deux rayons. Ses bottes de cuir lui montaient à mi-mollet. Derrière lui se tenait un phagor, un bandeau tressé noir et blanc autour de son front hérissé de poils blancs.

« Regarde-moi », grogna le capitaine. Mais Yuli ne pouvait empêcher ses yeux de dériver vers le phagor silencieux, dont la présence l'intriguait profondément.

L'ancipité se tenait dans une attitude de repos taciturne, sa tête disgracieuse pointée en avant. Ses cornes étaient épointées ; elles avaient été sciées au plus court, et leurs arêtes tranchantes émoussées à la lime. Yuli vit qu'il portait un collier et une courroie de cuir au cou, à peines visibles sous son pelage blanc, signes de sa soumission à la loi de l'homme. Il n'en constituait pas moins une menace pour les citoyens de Pannoval. Beaucoup d'officiers se promenaient partout avec un phagor asservi à leurs côtés ; ceux-ci étaient appréciés pour leur aptitude supérieure à voir dans le noir. L'individu moyen avait une peur bleue de ces animaux à la démarche traînante qui parlaient l'Olonets fondamental. Comment était-il possible, se demandait Yuli, que des hommes pussent se lier avec les mêmes bêtes qui avaient capturé son père – des bêtes que tout le monde dans les espaces sauvages détestait dès la naissance.

Son entretien avec le capitaine le découragea, et le pire ne lui était pas encore arrivé. Il lui était impossible de vivre sans obéir aux règlements, et ils se révélaient interminables ; il n'y avait rien d'autre à faire – comme Kyale le lui fit bien comprendre – qu'à s'y conformer. Pour être un citoyen de Pannoval, il fallait penser et sentir comme un Pannovalien.

Il fut donc obligé d'aller voir le prêtre dans l'allée de vivoirs où il avait sa chambre. Ce fut le début d'une longue série de séances au cours desquelles il fut introduit à une histoire confessionnalisée de Pannoval (« né de l'ombre du Grand Akha sur les neiges éternelles... ») et forcé d'apprendre par cœur de nombreux passages des écritures. Il devait aussi faire tout ce que Sataal, le prêtre, lui ordonnait de faire, y compris le tas de commissions pénibles que celui-ci lui confiait, car Sataal était paresseux. Ce ne fut pas une grande consolation pour Yuli de découvrir que les enfants de Pannoval passaient dès leur plus jeune âge par un semblable programme d'instruction.

Sataal était un homme solidement bâti, au teint pâle, avec de petites oreilles et de fortes mains. Il avait le crâne rasé et la barbe tressée, comme beaucoup de prêtres de son ordre. Il avait des filets de blanc dans ses tresses. Il portait un sarrau noir et blanc qui lui arrivait aux genoux. Sa figure était toute grêlée. Il fallut un certain temps à Yuli pour se rendre compte qu'en dépit des poils blancs Sataal n'avait pas

franchi le cap de l'âge mûr ; il approchait tout juste des vingt ans. Il marchait pourtant le dos voûté, d'une façon qui suggérait à la fois l'âge et la piété.

Quand il s'adressait à Yuli, Sataal parlait toujours d'un ton aimable mais distant, maintenant un véritable gouffre entre eux. Yuli était rassuré par l'attitude de l'homme, qui semblait dire : C'est ton travail et c'est le mien, mais je ne le compliquerai pas en approfondissant ce que tu éprouves intérieurement. Aussi Yuli se taisait-il, ne s'occupant que d'apprendre tous les vers ampoulés qui lui étaient imposés.

« Mais qu'est-ce que ça signifie ? » demanda-t-il en une occasion, tout désorienté.

Sataal se dressa lentement sur ses pieds dans la petite pièce, et se retourna, de sorte que ses épaules se découpaient en noir dans une lointaine source de lumière, tandis que tout le reste de sa personne se fondait dans l'ombre environnante. Un vague reflet apparut sur son crâne quand il inclina la tête vers Yuli en disant, sur le ton de la remontrance : « D'abord l'acquisition, jeune homme, puis l'interprétation. Après l'acquisition, il y a moins de difficulté à interpréter. Apprends tout par cœur, ta tête n'a pratiquement rien à faire là-dedans. Akha ne cherche pas à se faire comprendre de ses fidèles, seulement obéir. »

« Akha ne s'inquiète de personne à Pannoal ; je vous l'ai entendu dire. »

« L'important, Yuli, est que Pannoal s'inquiète d'Akha. Et maintenant, encore une fois :

*Qui de Freyr lape le mal
Comme poisson gobe un funeste appât :
Tôt ou tard, mais c'est fatal,
Nos faibles fondations il brûlera. »*

« Mais qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda de nouveau Yuli.
« Comment puis-je apprendre cela si je n'y comprends rien ? »

« Répète, mon enfant », répondit sévèrement Sataal. « “Qui de Freyr...” »

Yuli était noyé dans la sombre cité. Ses réseaux d'ombre se refermaient autour de son esprit comme les filets dont il avait vu les hommes se servir dans le monde extérieur pour attraper les poissons sous la glace. En rêve, sa mère venait à lui, des flots de sang s'échappant de sa bouche. Alors il se réveillait, pour rester étendu sur son étroite couchette, les yeux fixés tout là-haut, au-delà des limites de sa chambre en forme de fleur, sur le plafond de Vakk. parfois, quand l'atmosphère était à peu près claire, il arrivait à en distinguer le détail, chauve-souris au repos, stalactites, miroitement du roc baigné d'un liquide qui avait cessé d'être liquide ; et l'envie lui venait d'être un oiseau pour pouvoir s'échapper du piège dans lequel il se trouvait.

Mais il n'y avait pour lui nul autre endroit où aller.

Une fois, en son désespoir nocturne, il se traîna jusque chez Kyale en quête de réconfort. Kyale se montra fâché d'être ainsi réveillé et lui commanda de partir, mais Tusca lui parla avec douceur, comme s'il eût été son fils. Elle lui tapota le bras et lui pressa la main.

Au bout d'un certain temps, elle se mit à pleurer doucement et lui raconta qu'en vérité elle avait un fils, un gentil garçon d'à peu près l'âge de Yuli, du nom d'Usilk. Mais Usilk lui avait été enlevé par la police pour un crime dont elle le savait innocent. Chaque nuit, elle restait éveillée à penser à lui, au secret dans un de ces endroits terrifiants dans les Lieux Saints, gardé par des phagors, et à se demander si elle le reverrait jamais.

« La milice et les prêtres sont tellement injustes ici », lui dit Yuli à voix basse. « Mon peuple a tout juste de quoi vivre dans les espaces sauvages, mais nous sommes tous égaux en face du froid. »

Après avoir marqué un temps, Tusca dit : « Il y a des gens à Pannoal, des hommes aussi bien que des femmes, qui n'apprennent pas les écritures et songent à renverser ceux qui nous dirigent. Mais sans nos dirigeants, nous serions détruits par Akha. »

Yuli scruta la masse sombre de son visage. « Et vous pensez qu'Usilk a été emmené... Parce qu'il voulait renverser les dirigeants ? »

Elle lui répondit d'une voix étouffée en lui étreignant la main : « Tu ne dois pas poser de telles questions sous peine d'avoir des ennuis. Usilk a toujours été rebelle... oui, peut-être qu'il avait de Mauvaises fréquentations... »

« Arrêtez vos parlottes », lança Kyale. « Retourne te coucher, femme... et toi aussi, Yuli. »

Yuli laissa tout cela mijoter en lui-même pendant ses séances avec Sataal. Extérieurement, il se montrait obéissant envers le prêtre.

« Tu n'es pas un imbécile, même si tu es un sauvage – et ça, nous pouvons y porter remède », lui dit un jour Sataal. « Bientôt tu passeras l'étape suivante. Car Akha est le dieu de la terre et des souterrains, et tu comprendras quelque chose de la façon dont la terre vit, et nous dans ses veines. Ces veines sont appelées octaves d'étendue, et personne ne peut être heureux ou en bonne santé s'il ne suit pas ses propres octaves d'étendue. Lentement, tu accèderas à la révélation, Yuli. Peut-être, si tu te conduis comme il faut, pourrais-tu devenir prêtre toi-même, et servir Akha d'une façon supérieure. »

Yuli ne desserra pas les lèvres. Il ne pouvait se permettre de dire au prêtre qu'il n'avait pas besoin d'attentions particulières de la part d'Akha : tout son nouveau mode de vie à Pannoal était une révélation.

Les jours succédaient paisiblement aux jours. Yuli se laissa finalement impressionner par l'imperturbable patience de Sataal, et se mit à avoir moins d'aversion pour ses périodes d'instruction. Même

loin du prêtre, il pensait à son enseignement. Tout était nouveau et curieusement stimulant. Sataal lui avait dit que certains prêtres, à force de jeûner, étaient capables de communiquer avec les morts, ou même avec des personnages de l'histoire ; Yuli n'avait jamais entendu parler de telles choses, mais hésitait à n'y voir que sottises.

Il prit l'habitude d'errer par les faubourgs de la cité, jusqu'à ce que les ombres épaisses se parent pour lui de couleurs familières. Il écoutait les gens, qui parlaient souvent de religion, ou les diseurs postés aux coins des rues, qui mêlaient souvent la religion à leurs récits.

La religion était le romanesque des ténèbres, comme la terreur était celui des Grandes Murailles, où les tambours tribaux tenaient à l'écart les mauvais esprits. Lentement, Yuli commença à percevoir dans le discours religieux tout autre chose qu'un grand vide, un noyau de vérité : la façon dont les gens vivaient et mouraient devait être expliquée. Seuls les sauvages n'avaient nul besoin d'explication. Cette perception ressemblait à la découverte de la piste d'un animal dans la neige.

Il se trouva un jour dans un quartier malodorant de Prayn, où les excréments humains étaient déversés dans de longs fossés qui servaient à la culture des céréales noctiflores. Là, les gens étaient de sombres brutes, comme le voulait le dicton. Un homme aux cheveux libres coupés court, et par conséquent ni un prêtre ni un diseur, s'élança sur une voiture d'excréments.

« Amis », lança-t-il à ses congénères. « Ecoutez-moi un instant, voulez-vous ? Laissez tomber vos tâches et écoutez ce que j'ai à dire. Je ne parle pas pour mon compte mais pour celui du Grand Akha, dont l'esprit m'anime. Il faut que je parle pour lui, bien que je mette ainsi ma vie en danger, car les prêtres déforment les paroles d'Akha à leur profit. »

Les gens s'immobilisèrent. Deux d'entre eux risquèrent une plaisanterie aux dépens du jeune homme, mais les autres lui accordèrent toute leur attention, Yuli inclus.

« Amis, les prêtres disent que nous devons faire des sacrifices à Akha et rien d'autre, et qu'il nous gardera sains et saufs dans le vaste sein de sa montagne. Je dis que c'est un mensonge. Les prêtres ont tout ce qu'il leur faut et ne se soucient pas de nos souffrances à nous, gens du commun. Akha vous dit par ma bouche que nous devrions faire plus. Nous devrions être meilleurs en nous-mêmes. Nos vies sont trop faciles – une fois les sacrifices accomplis et les taxes payées, nous ne nous inquiétons plus de rien. Nous nous contentons de prendre du bon temps, ou d'aller aux jeux. On vous rabâche que le Grand Akha ne se soucie pas de vous, qu'il ne s'intéresse qu'à son combat contre Wutra. Nous devons l'amener à s'intéresser à nous – nous devons mériter son

intérêt. Nous devons nous réformer ! Oui, nous réformer ! Et les prêtres qui se la coulent douce doivent se réformer aussi... »

Quelqu'un cria pour signaler l'arrivée de la milice.

Le jeune homme marqua un temps. « Je m'appelle Naab. Souvenez-vous de ce que je dis. Nous avons aussi un rôle à jouer dans la grande guerre entre le Ciel et la Terre. Je reviendrai parler si je le peux – lancer mon message à tout Pannoal. Réformez-vous, réformez-vous ! Avant qu'il ne soit trop tard... » Comme il sautait à terre, la foule fut parcourue d'un mouvement houleux. Un grand phagor à l'attache se rua en avant, un soldat à l'autre bout de sa laisse. Lançant devant lui ses puissantes mains cornées, il les referma autour du bras de Naab. Celui-ci poussa un cri de douleur, mais un bras hérissé de poils blancs lui fit un étau autour de la gorge et il fut entraîné en direction de Marché et des Lieux Saints.

« Il n'aurait pas dû dire des choses pareilles », marmonna un homme grisonnant tandis que la foule se dispersait.

Yuli suivit l'homme sans réfléchir et le saisit par la manche.

« Cet homme, Naab, ne disait rien contre Akha... pourquoi a-t-il fallu que la milice l'emmène ? »

L'homme jeta un regard furtif autour de lui. « Je te reconnais. Tu es un sauvage, sinon tu ne poserais pas des questions aussi stupides. »

En réponse, Yuli leva le poing. « Je ne suis pas stupide, sinon je ne poserais pas cette question. »

« Si tu n'étais pas stupide, tu te tairais. À qui crois-tu qu'appartient le pouvoir ici ? Au clergé, bien sûr. Si tu parles contre eux... »

« Mais c'est le pouvoir d'Akha... »

L'homme grisonnant s'était déjà éclipsé dans l'obscurité. Et là, dans cette obscurité, cette obscurité perpétuellement aux aguets, se devinait la présence de quelque chose de monstrueux. Akha ?

Un jour, une grande manifestation sportive devait se tenir à Reck. C'est alors que Yuli, désormais acclimaté à Pannoal, subit une remarquable cristallisation émotive. Il se précipita à la fête en compagnie de Kyale et de Tusca. Des lampes à huile brûlaient dans leurs niches, éclairant le chemin de Vakk à Reck, et des foules de gens gravissaient les étroits passages, se pressaient sur les marches usées, s'interpellaient d'un bout à l'autre des files qui pénétraient dans l'enceinte sportive.

Porté par le flot humain, Yuli eut soudain devant lui un aperçu de l'intérieur de Reck, ses murs incurvés palpitant de flaques de lumière. Il ne vit d'abord qu'une tranche de la vaste caverne, prise entre les murs veinés du passage que la cohue devait emprunter. À mesure qu'il avançait, Akha avançait de même dans le cadre ainsi délimité au loin, tout là-haut au-dessus de la foule.

Il cessa d'écouter ce que disait Kyale. Le regard d'Akha était fixé sur

lui ; la monstrueuse présence de l'obscurité s'était faite visible.

De la musique jouait là-bas, stridente et entraînante. Elle jouait pour Akha. Akha qui se dressait dans la caverne, le front aussi large qu'horrible, ses grands yeux de pierre privés de la vue et pourtant voyant tout, éclairés par en dessous par une lumière irrégulière, ses lèvres suant le dédain.

Les espaces sauvages ne contenaient rien de tel. Les genoux de Yuli avaient du mal à le porter. Une voix puissante à l'intérieur de lui, une voix qu'il eut de la peine à reconnaître pour la sienne, s'exclama : « Oh, Akha, enfin je crois en toi. À toi appartient le pouvoir. Pardonne-moi, laisse-moi être ton serviteur. »

Pourtant, à côté de la voix de celui qui brûlait de se réduire en esclavage, il y en avait une autre qui parlait simultanément d'une façon plus réfléchie. Elle disait : « Le peuple de Pannoval doit comprendre une grande vérité qu'il serait urgent de saisir en suivant Akha. »

Il fut stupéfait de la confusion qui régnait en lui, véritable guerre qui fut loin de se calmer comme ils entraient dans la caverne et que le dieu de pierre se révélait plus complètement. Naab avait dit : « Les humains ont un rôle à jouer dans la guerre entre le Ciel et la Terre. » À présent il pouvait sentir cette guerre se dérouler en lui.

Les jeux étaient tout à fait passionnants. Des épreuves de course à pied et de lancer de javelot furent suivies par des parties de lutte à mains plates entre humains et phagors, ces derniers amputés de leurs cornes. Puis vint l'épreuve de tir à la chauve-souris, et Yuli émergea de ses conflits religieux pour suivre le concours. Il avait peur des chauves-souris. Tout là-haut au-dessus de la foule, la voûte de Reck était tapissée de ces créatures velues, suspendues la tête en bas dans le cocon que leur faisaient leurs ailes de cuir. Des archers s'avancèrent et, chacun à son tour, tirèrent sur les bestioles des flèches auxquelles étaient attachés des fils de soie. Les chauves-souris transpercées tombaient en battant de l'aile pour être aussitôt comptabilisées.

Ce fut une fille qui l'emporta. Elle portait un vêtement rouge vif serré au cou qui lui descendait jusqu'aux pieds, et tendait son arc et tirait plus adroitement que n'importe quel homme. Elle avait de longs cheveux noirs. Elle s'appelait Iskador, et la foule l'applaudit à tout rompre, Yuli le premier.

Puis il y eut les combats de gladiateurs, hommes contre hommes, hommes contre phagors, et le sang et la mort envahirent l'arène. Cependant, même quand Iskador tendait son arc et son joli torse — même à ce moment-là, Yuli pensait avec euphorie qu'il avait trouvé une foi extraordinaire. Son trouble intérieur serait banni par une connaissance plus grande, supposait-il.

Il se souvenait des légendes entendues autour du feu de son père. Les vieux parlaient des deux sentinelles dans le ciel, et de l'offense dont les

hommes de la surface s'étaient un jour rendus coupables envers le Dieu des Cieux, celui que l'on appelait Wutra. De sorte que Wutra avait banni la terre de sa chaleur. À présent les sentinelles guettaient l'heure où Wutra reviendrait, pour jeter encore un regard affectueux sur la terre et voir si les gens se conduisaient mieux. S'il jugeait que c'était le cas, alors il chasserait les frimas.

Certes, Yuli devait reconnaître que son peuple était un peuple de sauvages, comme Sataal l'affirmait ; sinon comment son père se serait-il laissé emmener par les phagors ? Pourtant il devait y avoir un embryon de vérité dans ces contes. Car ici, à Pannoal, existait une version plus rationnelle de l'histoire. Wutra n'était désormais qu'une déité mineure, mais il avait soif de vengeance et flottait en liberté dans le ciel. C'était des cieux que venait le péril Akha était le dieu de la terre, souverain de ses entrailles, où l'on était en sécurité. Les Deux Sentinelles n'avaient rien de bienveillant ; se trouvant dans le ciel, elles appartenaient à Wutra, et pouvaient se tourner contre l'humanité.

À présent les vers mémorisés commençaient à prendre du sens. Ils acquéraient quelque chose de lumineux, de sorte que Yuli murmurait avec plaisir ce qui lui avait précédemment donné de la peine, les yeux fixés sur Akha :

*Les cieux donnent de faux espoirs,
Les cieux font pleuvoir des fléaux :
Contre tant d'horribles complots Akha nous
offre son rempart.*

Le jour suivant, il alla humblement voir Sataal et lui dit qu'il était converti.

La lourde face blême du prêtre le considéra, et ses doigts tambourinèrent sur ses genoux.

« Comment t'es venue ta conversion ? Le mensonge floue parmi les vivoirs en ce moment. »

« J'ai regardé Akha en face. Pour la première fois j'y ai vu clair. À présent mon cœur est ouvert. »

« On a encore arrêté un faux prophète l'autre jour. »

Yuli se frappa la poitrine. « Ce que je sens en moi n'est pas faux, mon père. »

« Ce n'est pas si facile », dit le prêtre.

« Oh, c'est facile, c'est facile... à présent, tout sera facile ! » Il tomba aux pieds du prêtre, pleurant sa joie.

« Rien n'est si facile. »

« Maître, je vous dois tout. Aidez-moi. Je veux devenir prêtre, comme vous. »

Les jours suivants, il parcourut les passages et les vivoirs, remarquant de nouvelles choses. Il ne se sentait plus enfermé dans le noir, enterré. Il se trouvait dans une région favorisée, protégée de tous les cruels éléments qui avaient fait de lui un sauvage. Il voyait à quel point la faible lumière était agréable.

Il voyait aussi combien Pannoval était beau, dans toutes les cavernes que comptait la cité. Au cours de leur longue occupation, elles avaient été décorées par des artistes. Des murs entiers étaient couverts de peintures et de sculptures, nombre d'entre elles illustrant la vie d'Akha et les grands combats qu'il avait livrés aussi bien que ceux qu'il livrerait quand suffisamment d'humains auraient de nouveau foi dans sa force. Là où les peintures avaient pâli, de nouveaux tableaux avaient été peints. Des artistes continuaient de travailler, souvent dangereusement perchés au sommet d'échafaudages qui s'élançaient vers le plafond comme le squelette de quelque animal mythique au cou démesuré.

« Qu'est-ce que tu as, Yuli ? Tu ne t'occupes plus de rien », lui dit Kyale.

« Je vais être prêtre. Ma décision est prise. »

« On ne t'en laissera pas la possibilité – tu es de l'extérieur. » « Mon prêtre est en train de parler aux autorités. »

Kyale tira sur son nez mélancolique, abaissant légèrement sa main jusqu'à ce qu'un côté de sa moustache fasse les frais de l'opération, tandis qu'il considérait Yuli. Désormais, la vue de Yuli était si bien adaptée à l'obscurité qu'il arrivait à saisir chaque nuance d'expression sur le visage de son ami. Lorsque Kyale, sans un mot, gagna le fond de son échoppe, Yuli le suivit.

Se saisissant de nouveau de sa moustache pour se sécuriser, Kyale plaça son autre main sur l'épaule de Yuli. « Tu es un brave garçon. Tu me rappelles Usilk, mais là n'est pas la question...

Écoute-moi : Pannoval n'est plus ce que c'était quand j'étais gosse, à courir pieds nus dans les souks. Je ne sais pas ce qui est arrivé, mais il n'y a plus moyen d'avoir la paix. Toutes ces histoires de changement – sottises à mon avis. Même les prêtres s'y mettent, avec tous ces fous qui ne parlent que de réforme. Moi je dis : le mieux est souvent l'ennemi du bien. Tu vois ce que je veux dire ? »

« Oui, je vois ce que tu veux dire. »

« Très bien. Tu crois peut-être que ce serait une sinécure d'être prêtre. Et il se peut que ce le soit. Mais je ne te le conseillerais pas à présent. Ce n'est pas aussi... aussi sûr qu'autrefois, si tu me suis bien. Ils sont devenus susceptibles. J'ai entendu dire qu'on exécutait souvent des prêtres hérétiques dans les Lieux Saints. Tu serais bien mieux chez moi en apprentissage, à te rendre utile. Tu comprends ? Je te dis tout ça pour ton bien. »

Yuli abaissa son regard sur le sol patiné.

« Je suis incapable d'expliquer ce que j'éprouve, Kyale. Quelque chose comme un grand espoir... je crois que les choses devraient changer. Je veux changer moi-même, je ne sais pas comment. »

Avec un soupir, Kyale retira sa main de l'épaule de Yuli. « Eh bien, mon garçon, si tu tiens à prendre cette attitude, ne dis pas que je ne t'aurai pas averti... »

En dépit de l'air bougon du vieil homme, Yuli était touché par la sollicitude de Kyale. Celui-ci informa sa femme des intentions de Yuli. Et le soir même, quand Yuli eut regagné sa petite chambre circulaire, Tusca apparut dans l'entrée.

« Les prêtres peuvent aller partout. Si tu deviens un initié, tu seras libre de tes mouvements. Tu pourras aller et venir à ta guise dans les Lieux Saints. »

« Je suppose. »

« Ce qui te permettra peut-être de découvrir ce qui est arrivé à Usilk. Essaie de faire ça pour moi. Dis-lui que je pense toujours à lui. Et si tu réussis à avoir des nouvelles de lui, viens vite me le dire. »

Elle posa une main sur son bras. Il lui sourit. « Tu es bonne, Tusca. Ces rebelles qui veulent renverser les dirigeants de Pannoval n'ont-ils aucune nouvelle de ton fils ? »

Elle prit aussitôt peur. « Yuli, tu changeras du tout au tout quand tu seras prêtre. Je n'en dirai donc pas plus, de peur que le reste de la famille n'ait à en souffrir. »

Il baissa les yeux. « Que je sois écrasé par Akha, s'il m'arrive jamais de te faire du mal. »

Lorsqu'il se représenta devant le prêtre, un soldat était là, debout dans l'ombre derrière Sataal, un phagor en laisse. Le prêtre demanda à Yuli s'il acceptait de renoncer à tout ce qu'il possédait pour marcher dans les pas d'Akha. Yuli répondit que oui.

« Alors il en sera ainsi. » Le prêtre frappa dans ses mains, et le soldat décampa. Yuli comprit alors qu'il avait définitivement perdu ses quelques possessions ; en dehors des vêtements qu'il portait et du couteau que sa mère lui avait fabriqué, la milice lui prendrait tout. Sans ajouter un mot, Sataal se retourna, fit un geste du doigt et se dirigea vers l'arrière de Marché. Yuli ne put faire autrement que de le suivre, le cœur battant.

Comme ils arrivaient au pont de bois qui enjambait l'abîme au fond duquel le Vakk bondissait et cascadaient, Yuli jeta un regard en arrière, au-delà du théâtre animé des échanges et des tractations, dans le lointain demi-cercle de l'entrée, où il saisit un aperçu de neige.

Sans savoir pourquoi, il pensa à Iskador, la fille aux longs cheveux noirs. Puis il se hâta à la suite du prêtre.

Ils gravirent les terrasses consacrées au culte, où les gens se

pressaient pour laisser leurs sacrifices au pied de l'image d'Akha. Des rideaux pendaient au fond, peints de motifs compliqués. Sataal les écarta d'un geste vif et s'engagea dans un passage étroit, le long d'une série de marches de faible hauteur. La lumière baissa rapidement au premier angle qu'ils contournèrent. Une cloche tinta. Dans son angoisse, Yuli trébucha. Il avait atteint les Lieux Saints plus tôt qu'il ne s'y attendait.

Pour une fois dans un Pannoval habituellement grouillant, il n'y avait personne en vue. Seul l'écho de leurs pas était perceptible. Yuli n'y voyait rien ; devant lui le prêtre n'était qu'une impression, rien, du noir dans le noir. Il n'osait ni s'arrêter, ni tâtonner devant lui, ni appeler – on ne lui demandait que de suivre aveuglément, et il devait prendre tout ce qui arrivait comme une mise à l'épreuve de ses intentions. Si Akha aimait les ténèbres chtoniennes, lui aussi devait les aimer. De la même façon, le *manque* de tout, le vide que ses sens n'enregistraient que sous la forme d'un vague chuchotis, l'agressait véritablement.

Ils s'enfoncèrent à l'intérieur de la terre durant une éternité. Du moins le semblait-il.

En douceur, puis brusquement, le jour se fit – sous la forme d'une colonne de clarté qui tombait à travers un lac dormant de ténèbres, créant dans son lit un cercle lumineux vers lequel deux créatures immergées s'avançaient. La lourde silhouette du prêtre se découpa sur la coulée de lumière, son habit noir et blanc flottant autour de lui. Et Yuli put se faire une idée de l'endroit où il se trouvait.

Il n'y avait pas de murs.

C'était encore plus effrayant que la complète obscurité. Il était désormais tellement habitué aux confins de l'agglomération, à toujours avoir une paroi, une séparation, un dos d'homme, une épaule de femme à quoi se heurter, qu'il se sentit pris d'agoraphobie. Il s'étala par terre, le souffle coupé.

Le prêtre ne se retourna pas. Il atteignit l'endroit où tombait la lumière et marcha fermement dessus, faisant résonner ses chaussures, clac, clac, de sorte que sa silhouette se perdit presque immédiatement derrière le puits de clarté brumeuse.

Terrifié à l'idée d'être abandonné à lui-même, le jeune homme se releva et s'élança en avant. Comme le puits de lumière l'épinglait, il leva les yeux. Très loin au-dessus de sa tête s'ouvrait un trou à travers lequel brillait la lumière ordinaire du jour. Là-haut se trouvaient les choses qu'il avait connues toute sa vie, les choses auxquelles il renonçait pour un dieu de ténèbres.

Il vit des aspérités rocheuses. Il pouvait à présent se rendre compte qu'il se trouvait dans une caverne plus grande que le reste de Pannoval, et plus haute. À un signal donné – peut-être le tintement de cloche

qu'il avait entendu – quelqu'un quelque part avait ouvert une porte lointaine sur le monde extérieur. À titre d'avertissement ? De tentation ? Ou seulement pour l'effet dramatique ?

Peut-être les trois, pensa-t-il, vu qu'ils étaient beaucoup plus intelligents que lui, et il se hâta à la suite de la silhouette évanescence du prêtre. Peu après, il sentit plutôt qu'il ne vit disparaître la lumière derrière lui ; là-haut, l'ouverture s'était refermée. Il était de nouveau plongé dans une obscurité totale.

Ils atteignirent enfin l'extrémité de la gigantesque caverne. Yuli entendit le prêtre ralentir le pas. Sans la moindre hésitation, Sataal avait atteint une porte sur le panneau de laquelle il frappa. Au bout d'un certain temps, la porte s'ouvrit. Une lampe à huile flotta dans l'air, surplombant la tête d'une femme vieillissante qui ne cessait de renifler. Elle les laissa pénétrer dans un corridor de pierre avant de verrouiller la porte derrière elle.

Le sol était recouvert d'une espèce de natte. Plusieurs portes se dressaient devant eux. Le long des deux murs, à hauteur de hanche, courait un étroit bas-relief que Yuli eut envie de regarder de plus près sans oser le faire ; par ailleurs les murs ne présentaient pas la moindre décoration. La femme reniflante frappa à l'une des portes. Quand vint la réponse, Sataal la poussa et fit signe à Yuli d'entrer. Le jeune homme se courba pour passer sous le bras tendu de son mentor et s'avança dans la pièce. La porte se referma derrière lui. Il ne devait plus revoir Sataal.

La pièce était pourvue de meubles de pierre amovibles couverts de housses colorées. Elle était éclairée par une double lampe fixée sur un support de fer. Deux hommes étaient assis à une table de pierre ; sans sourire, ils levèrent les yeux d'un certain nombre de documents placés devant eux. L'un était un capitaine de la milice, son casque marqué de la fameuse roue reposant sur le dessus de la table à côté de son coude. L'autre était un prêtre malingre, grisonnant, au visage dépourvu d'affabilité, qui cligna des yeux comme si la seule vue de Yuli l'éblouissait.

« Yuli de l'Extérieur ? En arrivant jusqu'ici, tu as déjà fait un pas sur la route qui doit faire de toi un prêtre du Grand Akha », dit le prêtre d'une petite voix flûtée. « Je suis le Père Sifans, et je dois tout d'abord te demander si tu as des péchés qui troublent la paix de ton esprit et dont tu voudrais te confesser. »

Yuli était déconcerté que Sataal l'eût quitté si brusquement, sans même un mot d'adieu, bien qu'il comprît qu'il devait désormais renoncer à des choses aussi profanes que l'amour et l'amitié.

« Je n'ai rien à confesser », dit-il d'un ton boudeur, en évitant de regarder le prêtre émacié dans les yeux.

Celui-ci s'éclaircit la gorge. Le capitaine prit la parole.

« Jeune homme, regarde-moi. Je suis le Capitaine Ebron de la Garde du Nord. Tu es entré à Pannoval sur un traîneau tiré par des asokins connus sous le nom d'attelage de Gripsy. Il a été volé à deux marchands renommés de cette cité appelés Atrimb et Prast, tous les deux de Vakk. Leurs corps ont été retrouvés à quelques milles d'ici, transpercés par des épieux, comme s'ils avaient été assassinés pendant leur sommeil. Qu'as-tu à dire sur ce crime ? »

Yuli fixa le sol.

« J'en ignore tout. »

« Nous pensons que tu n'en ignores rien... Si ce crime avait été commis sur le territoire de Pannoval, il serait puni de mort. Qu'as-tu à dire ? »

Il se sentit pris de tremblements. Il ne s'attendait pas du tout à cela.

« Je n'ai rien à dire. »

« Très bien. Tu ne peux pas devenir prêtre tant que ce crime pèse sur ta conscience. Tu dois t'en confesser. Tu seras enfermé jusqu'à ce que tu te décides à parler. »

Le Capitaine Ebron frappa dans ses mains. Deux soldats entrèrent et se saisirent de Yuli. Il se débattit un peu, pour éprouver leur force, se fit rudement tordre les bras et se laissa finalement emmener.

Oui, pensa-t-il, les Lieux Saints – remplis de prêtres et de soldats. Ils m'ont bien eu. Quel idiot je suis, me voilà leur victime. Oh, Père, tu m'as abandonné...

Ce n'était même pas comme s'il avait eu la capacité d'oublier les deux messieurs. Le double meurtre restait pour lui un lourd fardeau à porter, bien qu'il eût souvent essayé de le rationaliser en se rappelant qu'ils avaient tenté de le tuer. Plus d'une fois, la nuit, alors qu'il était étendu sur sa couche à Vakk, les yeux fixés sur la haute voûte, il avait revu les yeux du marchand au moment où il se redressait en essayant d'arracher l'épieu de ses entrailles.

La cellule était petite, humide et ténébreuse.

Quand il se fut remis du choc causé par sa solitude, il se livra à une exploration prudente de son environnement. Sa prison n'offrait aucune particularité en dehors d'une rigole malodorante et d'un bat-flanc pour dormir. Yuli s'assit dessus et enfouit son visage dans ses mains.

Il eut tout le temps de réfléchir. Ses pensées, dans le noir impénétrable, acquirent une vie indépendante, comme autant de créations du délire. Des gens qu'il connaissait, des gens qu'il n'avait jamais vus, évoluaient autour de lui, engagés dans de mystérieuses activités.

« Mère ! » s'exclama-t-il. Onesa était là, comme elle était avant sa maladie, mince et dynamique, avec son long visage sérieux qui se

fendait volontiers d'un sourire pour son fils – encore que ce fût un sourire réservé, qui ne lui écartait qu'à peine les lèvres. Elle portait un énorme fagot sur les épaules. Une portée de petits cochons noirs à cornes marchaient devant elle. Le ciel était d'un bleu éclatant ; Batalix et Freyr y brillaient ensemble. Onesa et Yuli s'avancèrent le long d'un sentier hors d'une sombre forêt de mélèzes, éblouis par tant de clarté. Un tel bleu ne s'était jamais vu ; il semblait teinter l'amoncellement de neige et remplir le monde entier.

Devant eux se dressait un édifice en ruine. Bien que de construction solide à l'origine, les intempéries l'avaient fait éclater comme une vieille langue-de-bœuf. Une volée de marches basses, à présent en ruine, donnait accès. Onesa jeta son fagot à terre et escalada les marches avec un tel empressement qu'elle paraissait voler. Elle s'élança en levant ses mains gantées et offrit même un bout de chanson à l'air vif.

Yuli avait rarement vu un tel entrain à sa mère. D'où lui venait-il ? Pourquoi cela ne lui arrivait-il pas plus souvent ? N'osant pas poser directement ces questions, mais brûlant d'avoir un mot d'explication, il demanda : « Qui a construit ça, Mère ? »

« Oh, ça a toujours été là. C'est aussi vieux que les collines... »

« Mais qui l'a construit, Mère ? »

« Je ne sais pas... la famille de mon père, probablement, il y a longtemps. C'étaient des grands, avec de pleines provisions de grain. »

Cette légende sur la grandeur de la famille de sa mère lui était familière, ainsi que le détail des provisions de grain. Il gravit les Marches en ruine et poussa une porte rebelle à s'ouvrir. De la neige s'éparpilla en un nuage comme elle cédait sous son épaule. Le grain était là, doré, des monceaux et des monceaux de grain, de quoi tous les contenter durant une éternité. Il se mit à glisser vers lui, à cascader eu énormes vagues le long des marches. Et de sous le grain, deux cadavres émergèrent, se frayant aveuglément un passage vers la lumière.

Il se redressa avec un grand cri, sauta au bas de sa couche et marcha vers la porte de sa cellule. Il n'arrivait pas à comprendre d'où lui venaient ces inquiétantes visions ; elles ne semblaient pas lui appartenir.

Il songea en lui-même : *Les rêves ne sont pas pour toi, petit futé. Tu es trop coriace. Tu penses à ta mère maintenant, et pourtant tu ne lui a jamais témoigné la moindre affection. Tu avais trop peur du poing de ton père. Tu sais, je crois vraiment que je détestais mon père. Je crois qu'au fond ça m'a fait plaisir quand les phagors l'ont emmené...*

Non, non... C'est seulement que les épreuves que j'ai traversées m'ont endurci. Tu es dur, petit futé, dur et cruel. Tu as tué ces deux messieurs. Qu'est-ce que tu vas devenir ? Autant te confesser de ces

meurtres et voir comment tournent les choses. Essai de m'aimer, essai de m'aimer...

Je suis tellement ignorant. C'est ça. Le vaste monde... tu as envie de savoir. Akha doit savoir. Ces yeux-là voient tout. Mais moi... tu es tellement chétif, petit futé... la vie n'est rien d'autre qu'une de ces drôles d'impressions quand le dourève te survole.

Il s'étonna de ses propres pensées. Enfin il cria aux gardes de lui ouvrir la porte et découvrit que son incarcération avait duré trois jours.

Pendant un an et un jour, Yuli accomplit son noviciat dans les Lieux Saints. Il n'avait pas l'autorisation de quitter les salles, vivant au sein d'une vie monastique sans savoir si Freyr et Batalix flottaient séparément ou ensemble dans le ciel. Son désir de courir à travers les grands espaces blancs le quitta progressivement, effacé par la ténébreuse majesté des Lieux Saints.

Il avait confessé le meurtre des deux messieurs. Aucun châtement ne s'ensuivit.

Le prêtre grisonnant et décharné aux yeux clignotants, Père Sifans, avait la charge de Yuli et des autres novices. Il joignit les mains et dit à Yuli : « Ce malheureux incident est maintenant scellé derrière le mur du passé. Mais ne te crois pas pour autant autorisé à l'oublier car, en l'oubliant, tu finirais par croire qu'il ne s'est jamais produit. Comme les nombreuses subdivisions de Pannoal, toutes les choses de la vie sont imbriquées entre elles. Ton péché et ton désir de servir Akha forment un tout. T'imaginais-tu que c'était la sainteté qui poussait un homme à servir Akha ? Non. Le péché est un moteur puissant. Embrasse les ténèbres – à travers le péché tu t'accommoderas de ta propre imperfection. »

Il y eut un temps où le terme de « péché » revenait souvent sur les lèvres de Père Sifans. L'attention de Yuli était braquée dans cette direction, avec cette dévotion qu'ont les élèves pour leurs maîtres. Le mouvement de ces lèvres était quelque chose qu'il imitait ensuite, tout seul, pour répéter tout ce qu'il devait apprendre par cœur.

Alors que le père avait un logement à lui dans lequel il se retirait après les leçons, Yuli dormait dans un dortoir avec ses compagnons d'étude, dans un nid de ténèbres à l'intérieur des ténèbres. Contrairement aux pères, ils n'avaient droit à aucun plaisir ; chanter, boire, se frotter aux filles, se distraire leur était rigoureusement interdit, et leur régime alimentaire, prélevé sur les offrandes quotidiennes des suppliants d'Akha, était tout ce qu'il y avait de spartiate.

« Je n'arrive pas à me concentrer. J'ai faim », se plaignit-il un jour à son directeur.

« La faim est chose universelle. Nous ne pouvons attendre d'Akha

qu'il nous engraisse. Il nous défend contre l'hostilité des forces extérieures, de génération en génération. »

« Qu'est-ce qui est le plus important, la survie ou l'individu ? » « Un individu a de l'importance à ses propres yeux, mais les générations ont la priorité. »

Il apprenait petit à petit à discuter le point de vue du prêtre. « Mais les générations sont faites d'individus. »

« Les générations ne sont pas seulement la somme des individus. Elles contiennent aussi des aspirations, des projets, une histoire, des lois – et par-dessus tout des continuités. Elles contiennent le passé aussi bien que le futur. Akha refuse de travailler avec seulement des individus, aussi les individus doivent-ils plier – être écrasés, si nécessaire. »

Subtilement, le père apprenait à Yuli à discuter. D'un côté, celui-ci devait avoir une foi aveugle ; de l'autre, il avait besoin de savoir raisonner. Pour son long voyage à travers les ans, la communauté ensevelie avait besoin de toutes les défenses, à la fois de la prière et des facultés de raisonnement. Les versets sacrés affirmaient qu'en un point du futur, Akha, en son combat solitaire, connaîtrait peut-être la défaite et le monde une période de feu intense descendant des cieux. L'individu devait être étouffé pour éviter l'incendie.

Ainsi Yuli allait-il par les grandes salles sépulcrales, avec toutes ces idées qui se dévadaient d'elles-mêmes dans sa tête. Elles bouleversaient sa compréhension du monde – mais là résidait l'essentiel de leur intérêt, étant donné que chaque nouvel aperçu révolutionnaire ne faisait que mettre en relief son état d'ignorance antérieur. Au milieu de son dénuement, un plaisir sensoriel prit progressivement le pas sur sa confusion pour adoucir son sort. Les prêtres se dirigeaient dans le noir labyrinthe en « lisant les murs », un haut mystère auquel Yuli devait bientôt être initié. Il existait aussi un autre moyen de se repérer, destiné à procurer du plaisir. La musique. Dans son innocence, Yuli s'imagina d'abord entendre le bruit des esprits au-dessus de sa tête. Il ne tirait rien du chatouillis de la ligne mélodique jouée sur un vrach à une corde. Il n'avait jamais vu de vrach. Si ce n'était pas un esprit, se pouvait-il que ce fût le gémissement du vent à travers une fissure dans le roc ?

Son plaisir était si secret qu'il ne demanda à personne l'origine de ces sons, pas même à ses compagnons de noviciat, jusqu'au jour où il débarqua inopinément avec Sifans au milieu d'un service religieux. Les chœurs étaient impressionnants, et la monodie encore plus, avec cette voix unique qui s'élevait dans les poches de ténèbres ; mais ce que Yuli en vint à aimer le plus était l'intervention des voix non humaines, celles des instruments de Pannoval.

Il n'avait jamais rien entendu de semblable dans les Grandes

Murailles. La seule musique que connaissaient les tribus confinées là était un tambourinement continu sur un tam-tam fait de peau tendue, un entrechoquement d'os d'animaux et le claquement des mains qui accompagnait un chant monotone. C'était l'extraordinaire complexité de cette nouvelle musique qui convainquit Yuli de son éveil à la vie spirituelle. Un grand morceau en particulier avait le don de soulever son enthousiasme, « Oldorando », où il y avait une partie pour un instrument qui s'élevait au-dessus des autres, puis replongeait au milieu d'eux, avant de se retirer dans la sécurité d'une mélodie à lui.

La musique devint bientôt pour Yuli un succédané de la lumière. Quand il parlait à ses camarades de noviciat, il découvrait qu'ils ne partageaient pas grand-chose de son ivresse. Mais – comme il put le constater – leur dévouement à Akha était beaucoup plus grand que le sien. La plupart des novices avaient aimé ou détesté Akha depuis leur naissance ; Akha s'identifiait pour eux avec la nature, ce qui n'était pas le cas pour Yuli.

Quand il se colletait avec de telles questions durant les maigres heures allouées au sommeil, Yuli se sentait coupable de ne pas être comme les autres novices. Il aimait la musique d'Akha. C'était un nouveau langage. Mais la musique n'était-elle pas une création des hommes plutôt que celle de...

Au moment où il chassait ce doute, voilà qu'il lui en venait un autre. Et le langage de la religion ? N'était-ce pas là aussi une invention des hommes – d'hommes aimables et inefficaces comme Père Sifans ?

« Croire n'est pas source de paix mais de tourment ; seule la grande Guerre est source de paix. » Cette partie du credo, au moins, était vraie.

En attendant, Yuli garda ses idées pour lui et ne fraternisa que superficiellement avec ses camarades.

Ils se rencontraient pour les leçons dans une salle basse, humide, brumeuse, appelée Cleft. Tantôt ils s'y rendaient dans une obscurité totale, tantôt à la lueur rougeoyante de mèches portées par les pères. Chaque séance se terminait par une imposition de la main du prêtre sur le front du novice, accompagnée d'un geste en direction de son cerveau, rituel dont les novices riaient plus tard dans leur dortoir. Les doigts des prêtres étaient rugueux, conséquence de cette lecture des murs qui leur permettait de se déplacer d'un pas alerte dans les labyrinthes des Lieux Saints, même dans le noir le plus épais.

Chaque novice se tenait assis dans une vasque de forme curieuse, faite de briques d'argile, face à son instructeur. Chaque vasque était décorée de bas-reliefs originaux, pour faciliter leur identification dans l'obscurité. L'instructeur était assis plus haut que son disciple, à cheval sur une selle d'argile.

Au bout de seulement quelques semaines d'instruction, Père Sifans

aborda le sujet de l'hérésie. Il parlait d'une voix basse, entrecoupée de tousséments. Pires que l'absence de croyance étaient les fausses croyances. Yuli se pencha en avant. Sifans et lui n'avaient pas de lumière, mais le prêtre en fonction dans le compartiment voisin en avait une, une flamme tremblotante qui nimbaît la tête de Sifans d'un halo orangé et masquait son visage d'ombre. La robe noir et blanc du vieil homme achevait de brouiller sa silhouette, de sorte qu'il se fondait dans l'obscurité de la salle. Des paquets de brume roulaient autour d'eux, faisant une traîne à quiconque passait lentement par là, s'exerçant à lire les murs. La caverne basse était remplie de bruits de toux et de marmottements ; l'eau faisait entendre son goutte-à-goutte sans fin, pareil à des tintements de clochettes.

« Un sacrifice humain, mon Père, vous avez dit un sacrifice humain ? »

« Le corps est précieux, l'esprit facilement remplaçable. Quelqu'un qui a critiqué le clergé en disant qu'il pourrait être plus frugal pour aider Akha... Tu es suffisamment avancé dans tes études pour assister à cette exécution... Un rite des temps barbares... »

Les yeux agités, deux minuscules points orange, clignotèrent dans l'obscurité comme un lointain signal.

Quand ce fut le moment, Yuli suivit les lugubres galeries, essayant nerveusement de lire les murs de ses doigts. Ils pénétrèrent dans la plus grande caverne des Lieux Saints, celle que l'on appelait État. Aucune lumière n'y était admise. L'air s'emplit de murmures tandis que le clergé s'assemblait. Yuli se saisit subrepticement de l'ourlet de la robe de Père Sifans afin de ne pas le perdre. Puis la voix d'un prêtre s'éleva, récitant l'histoire de la longue guerre entre Akha et Wutra. La nuit appartenait à Akha, et les prêtres avaient pour tâche de protéger leurs ouailles à travers la longue bataille de la nuit. Ceux qui se dressaient contre les gardiens devaient mourir.

« Faites avancer le prisonnier. »

On parlait beaucoup de prisonniers dans les Lieux Saints, mais celui-ci était spécial. Le martèlement des lourdes sandales de la milice se fit entendre. Raclements de pieds. Puis la clarté.

Un puits de lumière jaillit du plafond. Les novices s'étranglèrent. Yuli se rendit compte qu'ils se tenaient dans la vaste salle que lui avait fait traverser Sataal, longtemps auparavant. La source lumineuse était située comme précédemment, très haut au-dessus de la multitude des têtes ; elle paraissait aveuglante.

À sa base se tenait une forme humaine, attachée à une construction en bois, bras et jambes écartés. Le prisonnier était en position verticale, et nu.

Au moment même où celui-ci laissait échapper un cri, Yuli reconnut le visage carré, plein de passion, encadré de cheveux coupés court.

C'était le jeune homme qu'il avait un jour entendu parler dans Prayn – Naab.

Sa voix et son message étaient tout aussi reconnaissables. « Prêtres, je ne suis pas votre ennemi, bien que vous me traitiez comme tel, mais votre ami. À mesure que se succèdent les générations, vous sombrez dans l'inaction, vos effectifs diminuent, Pannoval meurt. Nous ne sommes pas seulement des adorateurs passifs du Grand Akha. Non ! Nous devons combattre avec lui. Nous devons aussi souffrir. Dans la grande Guerre qui oppose le Ciel et la Terre, nous avons notre rôle à jouer. Nous devons nous réformer et nous purifier. »

Derrière la forme ligotée, la gardant, se tenaient des miliciens coiffés de casques étincelants. Il en arriva d'autres, porteurs de brandons fumants. Ils étaient accompagnés de leurs phagors, tenus au bout de lattes de cuir. Ils firent halte. Se tournèrent vers l'intérieur. Ils élevèrent leurs brandons au-dessus de leurs têtes, et la fumée s'éleva en volutes paresseuses. Un cardinal raidi par l'ankylose s'avança en craquant de toutes ses articulations, courbé sous son habit noir et blanc et une mitre ouvragée. Il frappa trois fois le sol d'un grand bâton doré, criant d'une voix perçante en Olonets Sacerdotal : « Qu'on en finisse, qu'on en finisse, qu'on en finisse... O Grand Akha, notre Dieu Guerrier, apparais-nous ! » Une cloche tinta.

Une seconde colonne de cette éclatante lumière, qui solidifiait plutôt qu'elle ne bannissait la nuit environnante, jaillit. Derrière le prisonnier, derrière les phagors et les soldats, Akha apparut, immense. Un murmure d'appréhension s'éleva dans la foule. C'était une scène fantomatique – la milice et les lourdes bêtes blanches presque transparentes, Akha franchement crayeux dans la colonne de lumière, le tout enchâssé dans l'obsidienne. Dans cette représentation, la tête semi-humaine du dieu pointait en avant, la bouche ouverte. Les yeux étaient comme toujours dépourvus de regard.

« Prends cette vie décevante, O Grand Akha, et sers-t'en à ta guise. »

Des préposés s'avancèrent promptement. L'un d'eux se mit à tourner une manivelle située sur le côté de la construction de bois retenant le prisonnier. La structure commença à se modifier en grinçant. Le prisonnier laissa échapper un cri étouffé tandis que son corps était forcé de s'arquer en arrière. Au moment où les charnières béaient, son corps se cambra, affichant son impuissance.

Deux capitaines s'avancèrent, encadrant un phagor. Les cornes rognées du grand animal étaient munies d'embouts d'argent et arrivaient presque au niveau des sourcils des soldats. Il se tenait de cette façon habituelle aux phagors, la tête et le haut de la poitrine en avant, son long pelage blanc frémissant légèrement dans le courant d'air qui balayait l'état.

La musique reprit, tambour, gongs, vrachs, noyant la voix de Naab,

tandis que le gazouillis continu d'un fluggel s'élevait tout là-haut au-dessus de l'ensemble. Puis tout s'arrêta.

Le corps était à présent plié en deux, les jambes et les pieds tordus quelque part, hors de vue, la tête complètement rejetée en arrière, la gorge et le thorax frappant seuls le regard, renvoyant un pâle reflet dans la colonne de lumière.

« Prends, O Grand Akha ! Prends ce qui est déjà Tien ! Supprime cet homme. »

Au cri du prêtre, le phagor fit un pas en avant et se pencha. Il ouvrit sa gueule prognathe et appliqua deux rangées de dents carrées de chaque côté de la gorge offerte. Il mordit. Il releva la tête ; un grand morceau de chair suivit. Il reprit place entre les deux soldats en avalant posément. Un filet de rouge lui dégoulinait sur le devant, maculant le blanc de son pelage. La colonne lumineuse du fond s'éteignit. Akha réintégra ses nourissantes ténèbres. De nombreux novices s'évanouirent.

Dans la bousculade générale vers la sortie, Yuli demanda : « Mais pourquoi se sert-on de ces maudits phagors ? Ce sont des ennemis de l'homme. On devrait tous les tuer. »

« Ce sont les créatures de Wutra, comme le montre leur couleur. Nous les gardons pour qu'ils nous rappellent l'ennemi », dit Sifans.

« Et que va-t-on faire du... du corps de Naab ? »

« Il ne sera pas perdu. Chaque chose a son utilité. Le cadavre servira peut-être en entier de combustible – peut-être ira-t-il aux potiers qui ont toujours besoin de faire marcher leurs fours. Je ne sais pas exactement. Je préfère ne pas me mêler des détails administratifs. »

Yuli n'osa pas interroger davantage Père Sifans, percevant le dégoût qu'il y avait dans la voix du vieux prêtre. En lui-même il ne cessait de se répéter : « Les sales brutes. Les sales brutes. Akha ne devrait rien avoir à faire avec cette engeance. » Mais les phagors pullulaient dans les Lieux Saints, accompagnant docilement les miliciens, leurs yeux noctiluques fouillant l'obscurité sous leurs massives arcades sourcilières.

Un jour Yuli essaya d'expliquer à son instructeur comment son père avait été capturé et tué par les phagors dans les espaces sauvages.

« Tu n'es pas certain qu'ils l'ont tué. Les phagors ne sont pas toujours entièrement mauvais. Akha leur adoucit parfois le caractère. »

« Je suis certain qu'il est mort à présent. Mais n'y a-t-il pas un moyen d'en être absolument sûr ? »

Il entendit le père s'humecter les lèvres tandis qu'il hésitait, puis se penchait vers Yuli dans le noir.

« Il y a un moyen d'en être sûr, mon fils. »

« Oh, oui, si on organise une grande expédition vers le nord... »

« Non, non... d'autres moyens, plus subtils. Un jour viendra où tu comprendras mieux la complexité de Pannoval. À moins qu'il ne vienne jamais. Car il y a d'autres ordres que le clergé, les mystiques guerriers, par exemple, dont tu ignores tout. Peut-être ferais-je bien de ne pas en dire davantage... »

Yuli le pressa de continuer. La voix du prêtre se fit encore plus basse, jusqu'à être presque couverte par un égouttement d'eau tout près d'eux.

« Oui, les mystiques guerriers, qui renoncent aux plaisirs de la chair et acquièrent en retour de mystérieux pouvoirs... »

« C'est ce dont Naab se faisait l'avocat, et il a été assassiné pour cela. »

« Exécuté après avoir été jugé. Les ordres supérieurs préfèrent que nous, qui faisons partie des ordres administratifs, restions comme nous sommes... Mais eux... ils communiquent avec les morts. Si tu étais l'un d'entre eux, tu pourrais parler avec ton père par-delà la mort. »

Dans le noir, Yuli ne put que bégayer sa stupéfaction.

« Il y a beaucoup de facultés humaines et divines qui peuvent être développées, mon fils. Moi-même, quand mon père est mort, je me suis mis à jeûner sous le coup du chagrin, et au bout d'une longue suite de jours, je l'ai vu clairement, suspendu dans la terre, propriété d'Akha, comme dans un autre élément, les mains sur ses oreilles, comme pour se protéger d'un bruit qui lui déplaisait. La mort n'est pas une fin, mais un prolongement de nous-même en Akha – souviens-toi de l'enseignement, mon fils. »

« J'en veux toujours à mon père. Peut-être est-ce là la raison de mes difficultés. Il était faible à la fin. Je veux être fort. Où sont ces... ces mystiques guerriers dont vous parlez, mon Père ? »

« Si tu n'as pas foi en mes paroles, comme je le sens, il est vain que je t'en dise davantage. » La voix présentait une ombre d'irritation soigneusement calculée.

« Excusez-moi, mon Père. Je suis un sauvage, comme vous dites... Vous pensez que le clergé devrait se réformer, comme Naab le soutenait, n'est-ce pas ? »

« Je suis partisan d'un juste milieu. » Il resta quelques instants penché en avant, le corps raide, clignant des yeux comme s'il avait encore des choses à dire ; Yuli entendait battre ses paupières desséchées. « De nombreux schismes déchirent les Lieux Saints, Yuli, comme tu t'en apercevras si tu te fais ordonner. Les choses sont moins faciles qu'elles ne l'étaient du temps de ma jeunesse. Quelquefois il me semble... »

L'eau continua de goutter, plie, plie, plie, et quelqu'un toussa dans le lointain.

« Quoi, mon Père ? »

« Oh... tu as assez de pensées hérétiques sans que je t'en mette d'autres dans la tête. Je me demande pourquoi je te parle comme ça. La leçon est finie pour aujourd'hui, mon garçon. »

En parlant non avec Sifans, qui aimait manier l'équivoque, mais avec ses camarades, Yuli en apprit progressivement un peu plus sur les structures dirigeantes qui assuraient l'unité de la communauté de Pannoval. L'administration était aux mains des prêtres, lesquels travaillaient de concert avec la milice, les uns renforçant les autres. Il n'existait pas d'arbitre suprême, pas de grand chef, comme dans les tribus des espaces sauvages. Derrière chaque ordre clérical s'en cachait un autre. Ils se perdaient dans les ténèbres métaphysiques, en d'obscures hiérarchies, aucun n'ayant en définitive le pouvoir de commander à tous les autres.

Certains ordres, à en croire les bruits qui couraient, vivaient dans des cavernes encore plus lointaines à l'intérieur de la chaîne de Montagnes. Dans les Lieux Saints, les mœurs étaient relâchées. Les Prêtres pouvaient faire fonction de soldats et réciproquement. Les femmes allaient et venaient parmi eux. Sous la prière et l'étude régnait la confusion. Akha était ailleurs. Quelque part – quelque part il existait une foi plus grande.

Quelque part le long de la chaîne fuyante du commandement, pensait Yuli, devait exister l'ordre des mystiques guerriers de Sifans, qui pouvaient communiquer avec les morts et accomplir d'autres actions stupéfiantes. La rumeur, pas plus digne d'attention que l'égouttement de l'eau le long d'un mur, parlait tout bas d'un autre ordre, ailleurs, situé au-dessus des habitants des Lieux Saints, que l'on désignait, quand on le désignait, sous le nom de Gardiens.

Les Gardiens, selon ce qui se murmurait, formaient une secte dont on devenait membre par cooptation. Ils cumulaient la double fonction de soldats et de prêtres. Ce qu'ils gardaient était la connaissance. Ils savaient des choses dont on ignorait tout, même dans les Lieux Saints, et cette connaissance était à la base de leur pouvoir. En gardant le passé, ils avaient prise sur le futur.

« Qui sont ces Gardiens ? Est-ce que nous les voyons ? » demanda Yuli. Le mystère l'échauffait, et dès qu'il entendit parler d'eux il brûla de faire partie de la mystérieuse secte.

Il parlait de nouveau à Père Sifans, presque à la fin de son temps de noviciat. Le passage des jours l'avait mûri ; il ne pleurait plus ses parents, et les Lieux Saints le tenaient occupé. Il avait récemment découvert chez son instructeur un goût prononcé pour le commérage. Les yeux clignaient plus vite, les lèvres tremblaient et des choses s'en échappaient par bribes. Chaque jour, tandis que les deux hommes travaillaient ensemble dans la salle de prière de leur ordre, Père Sifans

se laissait aller à livrer une petite portion de révélation.

« Les Gardiens peuvent se mêler à nous. Nous ne savons pas qui ils sont. Extérieurement, ils ne diffèrent pas de nous. Je pourrais tout aussi bien être un Gardien, vu ce que tu en sais... »

Le jour suivant, après la prière, Père Sifans fit signe à Yuli d'une main portant mitaine et dit : « Viens, ton temps de noviciat étant presque terminé, je vais te montrer quelque chose. Tu te souviens de notre conversation d'hier ? »

« Bien sûr. »

Père Sifans pinça les lèvres, plissa les paupières sur ses yeux, leva son petit nez pointu de musaraigne vers le plafond et hochait sèchement la tête une douzaine de fois. Puis il se mit en route à petits pas raides, laissant Yuli le suivre.

Les lumières étaient rares dans cette partie des Lieux Saints et, en certains endroits, rigoureusement interdites. Les deux hommes se déplaçaient désormais avec assurance à travers le noir absolu. Yuli gardait les doigts de sa main droite tendus, effleurant l'écheveau sculpté qui se dévidait sur la paroi du corridor. Ils étaient en train de traverser Warrborw ; à présent Yuli savait lire les murs.

Des marches étaient signalées un peu plus loin. Deux preets aux yeux luminescents voletaient dans une cage d'osier, ponctuant la jonction entre le passage principal, une voie secondaire et les escaliers. Yuli et son vieil instructeur continuèrent d'avancer fermement, clac, clac, clac, jusqu'en haut des escaliers, le long de passages ponctués par d'autres escaliers, évitant par habitude les autres personnes qui marchaient dans l'obscurité de pierre.

À présent ils étaient dans Tangwild. C'est ce que dirent à Yuli les motifs muraux qui couraient sous ses doigts. En un entrelacement de frises qui ne se répétait jamais gambadaient de petits animaux qui, pour Yuli, ne pouvaient être issus que de l'imagination de quelque artiste depuis longtemps disparu – des animaux qui sautaient, nageaient, grimpaient et batifolaient. Pour il ne savait quelle raison, Yuli se les représentait tous en couleurs éclatantes. Le ruban sculpté courait sur des milles dans toutes les directions, ne dépassant jamais la largeur d'une main. C'était l'un des secrets des Lieux Saints ; personne ne pouvait se perdre dans l'obscurité labyrinthique une fois qu'on avait mémorisé les divers motifs qui identifiaient les secteurs et les signaux codés indiquant tournants, escaliers ou embranchements, tous intégrés au dessin.

Ils virèrent dans une galerie basse dont la résonance particulière leur indiqua qu'ils étaient les seuls à s'y trouver. Là, la frise murale représentait de curieux hommes accroupis, la paume des mains en l'air, au milieu de huttes en bois. Ils devaient être quelque part à l'extérieur, pensa Yuli en savourant la scène qui se déroulait sous ses

doigts.

Sifans s'arrêta brusquement et Yuli le heurta. Comme il s'excusait, le vieil homme s'appuya contre le mur.

« Tais-toi et laisse-moi souffler un bon coup. »

Un instant plus tard, comme s'il regrettait la brusquerie de son ton, il dit : « Je me fais vieux. Mon prochain anniversaire sera celui de mes vingt-cinq ans. Mais la mort d'un individu n'est rien aux yeux de notre Seigneur Akha. »

Yuli craignit pour lui.

Le père explora le mur à tâtons. Le roc était tout ruisselant d'humidité.

« Ah, oui, là... »

Il ouvrit un petit volet, faisant tomber sur eux un rayon de lumière. Yuli dut s'abriter un instant les yeux. Puis il vint se placer à côté de Père Sifans et regarda dehors.

Un grognement d'étonnement lui échappa.

Au-dessous d'eux s'étendait une petite ville, bâtie sur une colline. Elle était parcourue de ruelles tortueuses, parfois bordées de maisons assez importantes, entrecoupées elles-mêmes de venelles où une construction désordonnée composait un labyrinthe d'habitations. Sur l'un des côtés, une rivière coulait au fond d'un ravin ; des maisons étaient dangereusement perchées juste au bord de l'abîme. Des gens, comme autant de fourmis, se déplaçaient dans les rues et se pressaient à l'intérieur de pièces sans toit. Le bruit de leur circulation était faiblement perceptible de l'endroit où les deux hommes se tenaient en observateurs.

« Où sommes-nous ? »

Sifans fit un geste de la main. « C'est Vakk. Tu as oublié, n'est-ce pas ? »

Il fixa un regard amusé sur Yuli, fronçant le nez, tandis que celui-ci regardait en bas, bouche bée.

Qu'il était bête, se dit-il. Il aurait dû reconnaître Vakk sans avoir besoin de poser la question, comme un sauvage. Il pouvait voir le passage voûté qui conduisait à Reck, pâle comme de la glace dans le lointain. Plus près, en plissant les yeux, il aperçut les vivoirs familiers, la venelle où il avait sa chambre autrefois, et la demeure de Kyale et Tusca. Il se souvenait d'eux – et de la belle Iskador aux cheveux noirs – avec nostalgie, mais ses sentiments restaient peu prononcés, car il était inutile de soupirer après un monde enfui. Kyale et Tusca l'avaient sans doute oublié, comme lui-même les avait oubliés. Ce qui le frappait surtout, c'était à quel point Vakk paraissait lumineux, car il s'en souvenait comme d'un endroit plongé dans l'ombre, complètement dépourvu de couleurs. La différence signalait combien sa vue s'était améliorée durant son séjour dans les Lieux Saints.

« Tu te souviens lorsque tu m’as demandé qui étaient les Gardiens », dit Père Sifans. « Tu m’as demandé si nous les voyions. Voici ma réponse. » Il fit un geste en direction du monde qui s’étendait au-dessous d’eux. « Les gens qui sont là en bas ne nous voient pas. Même s’ils regardent en l’air, ils n’arriveront toujours pas à nous repérer. Nous leur sommes supérieurs. Ainsi les Gardiens sont-ils supérieurs aux simples membres du clergé. À l’intérieur de notre forteresse se trouve une forteresse secrète. »

« Père Sifans, aidez-moi. Est-ce que cette forteresse secrète... est-ce qu’elle est bien disposée envers nous ? Le secret n’implique pas toujours de bonnes dispositions. »

Le père cligna des yeux. « La question devrait plutôt être : Est-ce que cette forteresse secrète est nécessaire à notre survie ? Et la réponse est : Oui, quoi qu’il en coûte. Il se peut que tu trouves cette réponse étrange, venant de moi. Je suis pour le juste milieu en toute chose, sauf celle-ci. Contre les extrémités de notre existence, extrémités dont Akha s’efforce de nous protéger, il n’y a que les positions extrêmes de valable.

« Les Gardiens gardent la Vérité. D’après les écritures, notre monde a été soustrait au feu de Wutra. Il y a bien des générations, les gens de Pannoal ont osé défier le Grand Akha et sont allés vivre à l’extérieur de l’abri de notre sainte montagne. Des villes comme Vakk, que nous voyons devant nous, ont été construites à ciel ouvert. Puis nous avons été punis par le feu, que Wutra et ses cohortes ont précipité sur nous. Quelques survivants ont pu regagner notre demeure naturelle, qui est ici.

« Ceci n’est pas simple écriture, Yuli. Pardonne le blasphème que constitue ce “simple”. Ceci est écriture, devrais-je dire. Mais c’est aussi l’histoire même qu’a vécue notre peuple. Les Gardiens gardent cette histoire dans leur forteresse secrète, et beaucoup de choses qui restent encore de ce temps passé à ciel ouvert. Je crois qu’ils voient sans voiles ce que nous voyons voilé. »

« Pourquoi nous autres, dans les Lieux Saints, ne sommes-nous pas jugés dignes de connaître ces choses ? »

« Il suffit de les connaître en tant qu’écriture, que parabole. Pour ma part, je crois que la connaissance sans fard nous est refusée, d’abord parce que ceux qui détiennent le pouvoir préfèrent toujours avoir le monopole de la connaissance, qui est pouvoir, ensuite parce qu’ils pensent qu’armés d’une telle connaissance nous pourrions bien tenter une nouvelle fois de gagner le monde extérieur et de vivre à ciel ouvert au cas où le Grand Akha bannirait un jour les neiges. »

Yuli se mit à réfléchir à toute allure. La franchise de Père Sifans le remplissait d’étonnement. Si la connaissance était pouvoir, où se situait la foi ? Il lui vint à l’idée qu’on le mettait peut-être à l’épreuve et

s'avisait que le prêtre attendait sa réponse avec un vif intérêt. Jouant la prudence, il relança le nom d'Akha.

« Si Akha bannit les neiges, n'est-ce pas une invitation de sa part à regagner le monde des cieux ? Il n'est pas naturel pour les hommes et les femmes de naître et de mourir dans le noir. »

Père Sifans soupira. « Telle est ton opinion... mais tu es né sous les cieux. »

« Et j'espère bien y mourir aussi », dit Yuli, avec une ferveur qui le surprit lui-même. Il craignait que sa réponse irréfléchie ne déclenche la colère de son directeur ; mais le vieil homme se contenta de placer une main portant mitaine sur son épaule.

« Nous avons tous des désirs contradictoires... » Un conflit intérieur l'agita – devait-il parler ou se taire ? – puis il dit calmement : « Viens, nous allons rentrer, et c'est toi qui ouvriras la route. Ta lecture des frises murales est en train de devenir excellente. » Il referma le volet sur Vakk. Ils échangèrent un regard au moment où la nuit les reprenait d'assaut. Puis ils rebroussèrent chemin à travers le noir manchon de la galerie.

L'ordination de Yuli fut un grand événement. Il jeûna quatre jours et se présenta le cerveau vide à son cardinal dans Lathom. Trois jeunes gens de son âge l'accompagnaient, qui devaient eux aussi prononcer leurs vœux et chanter pendant deux heures, debout dans des vêtements raides et sans accompagnement musical, les paroles liturgiques mémorisées pour la circonstance.

Leurs voix s'élevèrent, toutes fluettes dans la grande église sombre, pareille à une citerne vide.

*Que le noir à jamais soit notre vêtement
Et pique le pécheur au-dedans pour qu'il chante.
Répandant des clartés toutes phosphorescentes,
Prêtres nous devenons, prêtres de premier rang,
Dorés du vieil éclat tombant des yeux d'Akha,
Cuirassés au milieu du vieux bastion du droit.*

Une chandelle solitaire se dressait entre eux et la forme assise du cardinal. Le vieillard resta immobile durant toute la cérémonie ; peut-être dormait-il. Un courant d'air faisait vaciller la flamme de la chandelle dans sa direction. À l'arrière-plan se tenaient les trois instructeurs qui avaient parrainé les jeunes gens. Yuli voyait vaguement Sifans, le nez froncé de plaisir comme celui d'une souris, en train de hocher la tête tandis qu'ils chantaient. Aucun milicien n'était présent, ni aucun phagor.

À la fin de l'initiation, la vieille forme raide parée de ses atours noirs et blancs et de chaînes d'or se dressa sur ses pieds et entonna la prière

à l'intention des initiés :

« ... et accorde-nous enfin, O Vénérable Akha, de pouvoir pénétrer encore plus profondément dans les cavernes de ta pensée, jusqu'à ce que nous découvriions en nous-mêmes les secrets de cet océan illimité, sans borne ni dimension, que le monde appelle la vie, mais qui est pour nous, rares privilégiés du savoir, Tout ce qui est au-delà de la Mort et de la Vie... »

Des fluggels commencèrent à jouer, une musique qui allait en s'enflant emplir Lathorn et le cœur de Yuli.

Le jour suivant, il se vit confier sa première tâche ; elle consistait à se promener parmi les prisonniers de Pannoal pour écouter leurs problèmes.

Un programme bien précis était prévu pour les prêtres nouvellement ordonnés. Ils servaient d'abord dans la zone de Pénitence, puis étaient transférés à la sécurité avant d'être autorisés à travailler parmi les gens du commun. Ce processus d'endurcissement avait pour but de les fortifier au sein de la distance appelée à s'établir entre eux et les gens qui avaient contribué à leur ordination.

Pénitence était plein de bruit et de brandons enflammés. L'endroit avait aussi son contingent de surveillants, recrutés dans la milice, accompagnés de leurs phagors. Il était situé dans une caverne particulièrement humide. Une pluie fine y tombait la plupart du temps. En levant les yeux, on pouvait voir les gouttelettes de buée couler tortueusement, taquinées par le vent qui soufflait tout là-haut, entre les stalactites.

Les surveillants portaient des bottes à lourde semelle, qui résonnaient sur le pavage. Les phagors à pelage blanc qui les accompagnaient ne portaient rien, s'en remettant à leur protection naturelle.

Le travail de Frère Yuli consistait à assurer la relève d'un des trois surveillants en chef, une brute épaisse du nom de Dravog qui marchait comme s'il écrasait des cafards et parlait comme s'il était en train d'en mâcher. Il frappait constamment ses jambières de son bâton, en un tambourinement des plus énervants. Tout ce qui concernait les prisonniers – y compris les prisonniers eux-mêmes – était censé marcher à la baguette. Tous les mouvements étaient exécutés au son d'un gong, le moindre retard était puni à coups de bâton. Le bruit régnait en maître. Les prisonniers formaient une masse rétive. Yuli devait légitimer chaque violence et, souvent, en rafistoler les victimes.

Il ne tarda pas à se trouver en opposition avec la brutalité aveugle de Dravog, cependant que l'hostilité sans relâche des prisonniers lui usait les nerfs. Les jours passés sous les ordres de Père Sifans avaient été des jours heureux, même s'il ne s'en était pas toujours rendu compte à

l'époque. Dans la dureté de son nouvel environnement, il regrettait les épaisses ténèbres, les silences, la piété et jusqu'à Sifans lui-même, avec sa bienveillance réservée. L'amitié était un sentiment inconnu de Dravog.

L'un des secteurs de Pénitence était une caverne appelée Twink. Là, des équipes de prisonniers travaillaient à la démolition de la paroi du fond pour agrandir les lieux. Un labeur qui n'en finissait plus. « Ce sont des esclaves, et il faut les frapper pour les tenir au travail », disait Dravog. La remarque donna à Yuli un désagréable aperçu d'histoire – il était probable qu'une grande partie de Pannoval avait été excavée de cette façon.

La pierraille était enlevée dans de grossiers chariots de bois qui nécessitaient les efforts conjugués de deux hommes pour être remués. Les chariots étaient bruyamment menés jusqu'à un endroit perdu dans le dédale des Lieux Saints, où le Vakk coulait loin au-dessous du niveau du sol et où un puits profond attendait de recevoir les gravats.

Twink contenait une ferme dont les prisonniers assuraient l'exploitation. On y cultivait de l'orge noctiflore pour le pain, on y élevait des poissons dans un bassin alimenté par un petit ruisseau qui jaillissait du roc. Un certain nombre de poissons parmi les plus gros étaient prélevés chaque jour. Les poissons malsains étaient enfouis dans de longues plates-bandes où poussaient d'énormes champignons comestibles. Leur âcre odeur assaillait immédiatement quiconque pénétrait dans Twink.

Tout près, dans d'autres cavernes, on trouvait d'autres fermes et des mines de silex. Mais la liberté de mouvement de Yuli était presque aussi réduite que celle des prisonniers ; Twink constituait la limite de son secteur. Grande fut sa surprise quand Dravog, en conversation avec un autre surveillant, signala l'existence d'un passage latéral qui, s'il l'empruntait, le mènerait à Marché. Marché ! Le mot fit surgir dans son esprit l'image d'un monde grouillant qu'il avait laissé derrière lui dans une autre vie, et il pensa avec nostalgie à Kyale et à sa femme. « Tu ne seras jamais un vrai prêtre », se dit-il.

Les gongs retentirent, les surveillants braillèrent, les prisonniers étirèrent leurs corps réticents. Les phagors se mirent à aller et venir de leur démarche traînante, remontant leur langue blanche jusqu'à leurs naseaux et échangeant occasionnellement un grognement. Yuli ne pouvait supporter leur présence. Il regardait quatre prisonniers pêcher à la traille dans le vivier sous l'œil d'un des hommes de Dravog. Pour ce faire ils étaient obligés d'entrer dans l'eau glacée jusqu'à la taille. Quand leur filet fut plein, il leur fut permis de sortir et de tirer leur prise sur le bord.

Les poissons, tous semblables, étaient d'un blanc jaunâtre très pâle, avec des yeux bleus aveugles. Ils se débattaient désespérément tandis

qu'on les arrachait à leur élément naturel.

Un chariot de pierraille était en train de passer, poussé par deux prisonniers. Une de ses roues heurta une pierre. Le prisonnier arc-bouté sur le brancard gauche trébucha et tomba. Dans sa chute, il heurta l'un des pêcheurs, un jeune homme qui se tenait penché pour saisir l'extrémité du filet, l'expédiant dans l'eau la tête la première.

Le surveillant se mit à crier et à lui cogner dessus avec son bâton. Son phagor bondit en avant et attrapa le prisonnier qui avait glissé, le soulevant de terre. Dravog et un autre surveillant accoururent à temps pour frapper le jeune prisonnier sur la tête tandis qu'il se hissait hors du bassin.

Yuli bloqua le bras de Dravog.

« Laissez-le tranquille. C'était un accident. Aidez-le à sortir de l'eau. »

« Il n'a pas à aller dans le vivier sans permission », dit férocelement Dravog en repoussant Yuli du coude et en se remettant à frapper.

Le prisonnier s'extirpa du bassin, la tête ruisselante d'eau et de sang. Un autre surveillant se précipita, son brandon enflammé sifflant sous la pluie, son phagor derrière lui, les points roses de ses yeux se détachant dans l'ombre. Désolé d'avoir manqué la fête, cria-t-il. Et il joignit ses coups de pied à ceux de Dravog et des autres surveillants pour ramener le prisonnier à demi noyé à sa cellule dans la caverne à côté.

Une fois l'agitation retombée et l'attroupement dispersé, Yuli s'approcha précautionneusement de la cellule, juste à temps pour entendre un prisonnier appeler de la cellule voisine : « Ça va, Usilk ? » Yuli alla chercher le passe-partout dans la loge de Dravog. Il ouvrit la porte de la cellule, prit une lampe à huile dans une niche et entra.

Le prisonnier était étendu par terre dans une flaque d'eau. Il soutenait son torse de ses bras, ce qui faisait saillir douloureusement le contour de ses omoplates à travers sa chemise. Il avait le front et les joues en sang.

Il leva un regard sombre vers Yuli, puis, sans changer d'expression, laissa retomber sa tête.

Yuli abaissa les yeux sur le crâne trempé et meurtri. Rongé d'inquiétude, il s'accroupit auprès de l'homme et posa la lampe sur le sol crasseux.

« Dégage, moine », grogna l'homme.

« Je t'aiderai si j'en ai la possibilité. »

« Tu n'en as pas la possibilité. Dégage ! »

Chacun demeura dans sa position, sans faire un geste ni prononcer un mot. Du sang se mêlait à l'eau dans la flaque.

« Tu t'appelles Usilk, je crois ? »

Pas de réponse. La maigre figure restait obstinément tournée vers le

sol.

« Est-ce que ton père s'appelle Kyale ? Habitant de Vakk ? »

« Laisse-moi tranquille. »

« Je le connais... c'est-à-dire que je l'ai bien connu. Ainsi que ta mère. Elle s'est occupée de moi. »

« Tu as entendu ce que j'ai dit... » Dans un brusque sursaut d'énergie, le prisonnier se jeta sur Yuli, le martelant de coups qui ne pouvaient pas lui faire grand mal. Yuli roula sur lui-même et se dégagea, bondissant sur ses pieds comme un asokin. Il était sur le point de riposter quand il s'arrêta. Par un effort de volonté, il se contrôla et fit un pas en arrière. Sans un mot de plus, il ramassa la lampe et quitta la cellule.

« Un dangereux numéro, celui-là », lui dit Dravog en se laissant aller à un petit sourire moqueur devant la mine déconfite du prêtre. Yuli se retira dans la chapelle des frères et pria dans le noir un Akha impassible.

Il y avait une histoire que Yuli avait entendue à Marché, une histoire qui n'était pas inconnue des ecclésiastiques dans les Lieux Saints, au sujet d'un certain ver.

Le ver était un envoyé de Wutra, mauvais dieu des cieux. Wutra l'avait placé dans le dédale de passages qui s'étendait à l'intérieur de la sainte montagne d'Akha. Le ver est long et épais ; son tour est à peu près égal à celui d'un passage. Il est gluant et rampe silencieusement dans le noir. On entend seulement son souffle, sortant de ses lèvres molles. Il dévore les gens. Un instant, ils sont en sécurité ; et puis les voilà qui entendent l'horrible respiration, le bruissement des longues moustaches, et ils sont avalés.

Un équivalent spirituel du ver de Wutra était désormais lâché dans le labyrinthe des pensées de Yuli. Il ne pouvait s'empêcher de voir, dans les maigres épaules et le sang du prisonnier, le gouffre qui, chez Akha, séparait la prédication de la pratique. Ce n'était pas que la prédication fût tellement pieuse, car elle était essentiellement d'ordre pratique, centrée sur le service religieux ; et ce n'était pas que cette vie fût tellement mauvaise ; non, ce qui le troublait, c'était la contradiction qu'il y avait entre les deux.

Il lui revint en mémoire quelque chose que Père Sifans lui avait dit : « Ce n'est pas la bonté et la sainteté qui poussent un homme à servir Akha. C'est plus souvent le péché, dans le genre du tien. » Ce qui impliquait que beaucoup de membres du clergé étaient des meurtriers et des criminels – rien de bien supérieur aux prisonniers. Et pourtant ils avaient toute autorité sur eux. Ils possédaient le pouvoir.

Il s'acquitta tristement de ses devoirs. Il souriait moins que jamais. Il n'éprouvait aucun plaisir à faire son métier de prêtre. Il passait ses nuits à prier, ses jours à réfléchir – et à essayer, quand il le pouvait,

d'établir quelque forme de contact entre Usilk et lui.

Usilk le fuyait.

Finalement, le temps de Yuli à Pénitence s'acheva. Il entra dans une période de méditation avant d'aller travailler avec, la Sécurité. Cette branche de la milice avait attiré son attention pendant qu'il travaillait dans les cellules, et il découvrit au fond de lui le fantôme d'une dangereuse idée.

Au bout de seulement quelques jours dans la Sécurité, le ver de Wutra se fit plus actif que jamais dans son esprit. Sa tâche consistait à voir des hommes se faire rosser et interroger et à leur administrer une ultime bénédiction quand ils mouraient. Son personnage devint de plus en plus sévère, jusqu'au jour où ses supérieurs, n'ayant qu'à se louer de lui, lui confièrent l'entière responsabilité de certains cas.

Les interrogatoires n'avaient rien de compliqué, car il n'existait que peu de sortes de crime. Les gens fraudaient, volaient ou tenaient des propos hérétiques. Se rendaient dans des endroits interdits ou fomentaient la révolution – le crime dont Usilk s'était rendu coupable. Certains essayaient même de fuir pour gagner le royaume de Wutra, sous les cieux. C'est alors que Yuli se rendit compte que ce monde de ténèbres était en proie à une sorte de maladie ; tous ceux qui étaient investis de quelque autorité flairaient partout des velléités de révolution. Cette maladie tenait son caractère endémique des ténèbres et expliquait le nombre impressionnant de lois tatillonnes qui régissaient la vie à Pannoval. En comptant le clergé, la population s'élevait à quelque six mille sept cent cinquante individus, chacun appartenant obligatoirement à une guilde ou à un ordre. Chaque vivoir, guilde, ordre, dortoir était plein d'espions infiltrés, qui eux-mêmes n'étaient pas jugés dignes de confiance, et étaient à leur tour espionnés par des agents infiltrés. Les ténèbres favorisaient la méfiance, et certaines de ses victimes défilaient, l'air de chiens battus, devant Frère Yuli.

Bien que la chose lui fût odieuse, Yuli se rendit compte qu'il excellait dans sa tâche. Il éprouvait assez de sympathie à l'endroit de sa victime pour l'amener à baisser sa garde, assez de colère dévastatrice pour lui arracher la vérité. À son corps défendant, il en vint à éprouver un intérêt professionnel pour son travail. C'est seulement lorsqu'il se sentit sûr de lui qu'il fit comparaître Usilk devant lui.

À la fin de chaque journée de travail, un service était célébré dans la caverne du nom de Lathorn. L'assistance y était obligatoire pour le clergé, facultative pour la milice. L'acoustique de Lathorn était excellente : chœur et instruments veinaient les ténèbres de musique. Yuli s'était mis récemment à jouer d'un instrument. Il était en train de devenir très habile au fluggel, un instrument de bronze pas plus gros

que sa main qu'il avait commencé par mépriser en voyant d'autres musiciens jouer d'instruments aussi énormes que les piites, vrachs, baranboims et autres doubles-clots. Mais le minuscule fluggel pouvait changer son souffle en une note qui volait aussi haut qu'un dourêve, s'élevant jusqu'au plafond nébuleux de Lathorn au-dessus de l'harmonie générale. Avec lui l'esprit de Yuli s'envolait de même, aux accents traditionnels de « Caparaçonné », « En Sa Pénombre », et de son morceau préféré, si riche en contreponts, « Oldorando ».

Un soir, après le service, Yuli quitta Lathorn avec quelqu'un de sa connaissance, un confrère repenté du nom de Bervin. Ils s'engagèrent dans les avenues sépulcrales des Lieux Saints dans l'intention d'aller passer leurs doigts sur de nouveaux bas-reliefs qu'étaient en train de ciseler les trois Frères Kilandar. Le hasard voulut qu'ils rencontrent Frère Sifans, qui se promenait lui aussi, plongé dans une litanie qu'il récitait à voix basse. Ils se saluèrent cordialement. Bervin s'excusa poliment, de sorte que Yuli et Père Sifans purent s'entretenir tranquillement tout en marchant.

« Je ne suis pas content de mon travail de la journée, mon Père. J'ai apprécié le service. »

À son habitude, Sifans biaisa.

« Je n'entends que des compliments sur toi, Frère Yuli. Tâche de monter encore en grade. À ce moment-là, je t'aiderai. »

« Vous êtes bon, mon Père. Je me rappelle ce que vous m'avez dit » – il baissa la voix – « au sujet des Gardiens. Une organisation pour laquelle on peut être volontaire, m'avez-vous dit ? »

« Non, j'ai dit qu'on pouvait seulement être élu des Gardiens. »

« Comment pourrais-je proposer mon nom ? »

« Akha t'aidera quand ce sera nécessaire. » Il eut un reniflement amusé. « Maintenant que tu es des nôtres, je me demande... n'as-tu pas eu vent d'un ordre qui serait encore au-dessus des Gardiens ? »

« Non, mon Père. Vous savez que je ne prête pas l'oreille aux bruits qui courent. »

« Hah, tu devrais. Les bruits qui courent servent d'yeux à l'aveugle. Mais puisque tu es si vertueux, je ne dirai rien des Preneurs. »

« Les Preneurs ? Qui sont-ils ? »

« Non, non, laisse faire, je ne dirai plus un mot. Pourquoi irais-tu te mettre martel en tête avec des organisations secrètes ou des histoires de lacs cachés, dépourvus de glace ? Il se peut que ce ne soit que des mensonges, après tout. Des légendes, comme le ver de Wutra. »

Yuli se mit à rire. « Très bien, mon Père, vous avez suffisamment éveillé ma curiosité. Vous pouvez tout me dire. »

Sifans fit de petits tss-tss du bout de ses lèvres minces. Il ralentit le pas et se glissa dans un renfoncement.

« Puisque tu insistes. Très regrettable... Peut-être te souviens-tu de

Vakk et de tout ce monde qui y habite, de son fouillis de pièces, entassées les unes sur les autres, sans aucun ordre. Suppose que cette portion de montagne à l'intérieur de laquelle se trouve Pannonval soit comme Vakk – ou mieux, comme un corps avec ses différents organes, tous en relation les uns avec les autres, rate, poumons, parties vitales, cœur. Suppose qu'il y ait des cavernes aussi grandes que les nôtres au-dessus et au-dessous de nous. Ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? »

« Non. »

« Et moi je dis que c'est possible. C'est une hypothèse. Disons que quelque part au-delà de Twink existe une cascade qui tombe d'une caverne au-dessus de la nôtre. Et que cette cascade finit quelque part au-dessous de nous. L'eau gambade où elle veut. Disons qu'elle tombe dans un lac dont les eaux sont pures et trop chaudes pour que la glace puisse se former à leur surface... Imaginons qu'en ces lieux abrités et enviables vivent les plus favorisés, les plus puissants, les Preneurs. Ils prennent tout ce qu'il y a de mieux, la connaissance et le pouvoir, et le conservent précieusement pour nous, en attendant la victoire d'Akha. »

« Et *nous* privent de tout cela... »

« Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? Je n'ai pas fait attention à ce que tu disais, Frère Yuli. Enfin, c'est juste une petite histoire que je te raconte. »

« Et est-ce qu'on doit être élu pour faire partie des Preneurs ? »

Le père fit claquer sa langue. « Qui pourrait accéder à un tel privilège, en supposant qu'il existe ? Non, mon garçon, c'est un état dont on jouit de naissance – un certain nombre de puissantes familles, avec de belles femmes pour leur tenir chaud, et peut-être des artifices secrets pour aller et venir dans le royaume d'Akha, et au-delà si ça se trouve... Non, il faudrait... franchement, il faudrait une révolution pour approcher un endroit aussi hypothétique. »

Il pointa son nez en l'air et laissa échapper un petit rire.

« Mon Père, vous taquinez les pauvres prêtres naïfs placés au-dessous de vous. »

La tête du vieux prêtre fit un mouvement de côté en signe de doute. « Pauvre tu es, mon jeune ami, et sans doute le resteras-tu. Mais naïf, tu ne l'es pas – et c'est pourquoi tu ne feras jamais un bon prêtre, aussi longtemps que ça durera. C'est la raison de mon affection pour toi. »

Ils se séparèrent. La déclaration du prêtre tourmentait Yuli. Effectivement, il était un mauvais prêtre. Un passionné de musique, rien de plus.

Il baigna son visage dans l'eau aussi glacée que ses pensées étaient brûlantes. Toutes ces hiérarchies – si elles existaient – ne menaient qu'au pouvoir. Elles ne menaient pas à Akha. La foi n'expliquait jamais avec précision, avec une précision capable de rivaliser avec celle de la

musique, comment la dévotion pouvait émouvoir une effigie de pierre ; le langage de la foi ne menait qu'à une obscurité brumeuse appelée sainteté. Cette découverte était aussi rude que la serviette dont il se sécha les joues.

Etendu dans le dortoir sans parvenir à trouver le sommeil, il vit à quel point le vieux Sifans avait été dépouillé de sa vie, privé de véritable amour, pour n'avoir plus comme compagnie que de vagues élans d'affection. Il ne se souciait pas vraiment – ou avait peut-être cessé de se soucier – que ses subordonnés eussent la foi ou non. Ses allusions et ses énigmes exprimaient le profond mécontentement que lui inspirait sa vie.

En proie à une peur soudaine, Yuli se dit qu'il valait mieux mourir en homme dans les espaces sauvages qu'en cynique ici, dans l'ombre protectrice de Pannoval. Même si cela signifiait l'abandon de son flugget et des doux accents d'« Oldorando ».

La peur le dressa sur son séant et lui fit rejeter sa couverture. Des vents mystérieux, habitants perpétuellement agités du dortoir, soufflaient au-dessus de sa tête. Il frissonna.

Dans un accès d'allégresse proche de celui qui l'avait saisi à son entrée dans Reck longtemps auparavant, il murmura : « Je ne crois pas, je ne crois en rien. »

Le pouvoir sur autrui, ça il y croyait. Il le voyait s'exercer tous les jours. Mais c'était quelque chose de purement humain. Peut-être avait-il cessé de croire à autre chose qu'à l'oppression humaine durant cette cérémonie dans Etat, lorsque des hommes avaient permis à un exécration phagor d'arracher les mots à coups de dents de la gorge du jeune Naab. Peut-être les paroles de Naab pourraient-elles encore triompher, et les prêtres se réformer jusqu'à ce que leur vie ait un sens. Mots, prêtres – tout cela était réel. C'était Akha qui n'était rien.

Au milieu des ténèbres mobiles il murmura les mots : « Akha, tu n'es rien ! »

Il ne mourut pas sur place, les vents continuèrent de bruire dans ses cheveux.

Il sauta sur ses pieds et courut. Ses doigts suivant la frise murale, il courut, courut jusqu'à épuisement et jusqu'à avoir les doigts en sang. Il revint sur ses pas en haletant. C'était le pouvoir qu'il voulait, non l'asservissement.

La tempête s'était calmée sous son crâne. Il retourna à sa couverture. Demain, il agirait. Finis les prêtres.

Il était en train de s'assoupir quand il se leva une nouvelle fois en sursaut. Il était de retour sur une pente gelée. Son père l'avait quitté, capturé par les phagors, et il jetait l'épieu du bonhomme dans un buisson le cœur rempli de mépris. Il se souvenait de tout, il se souvenait du mouvement de son bras, du sifflement de l'épieu au

moment où il s'enfonçait au milieu des branches loqueteuses, de l'air coupant dans ses poumons.

Pourquoi ce détail insignifiant lui revenait-il soudain à la mémoire ?

L'auto-analyse n'étant pas à sa portée, la question resta sans réponse pendant qu'il glissait dans le sommeil.

Le lendemain était le dernier jour de son interrogatoire d'Usilk ; les interrogatoires ne pouvaient être menés que pendant six jours consécutifs, au bout desquels la victime était autorisée à prendre un peu de repos. Le règlement était très strict sur ce point, et la milice avait le clergé à l'œil pour tout ce qui touchait à ces questions.

Usilk n'avait rien dit d'intéressant, et restait pareillement insensible à la violence et à la douceur.

Il se tenait devant Yuli, qui était assis dans un fauteuil inquisitorial taillé avec art dans une solide souche de bois ; ce siège servait à accentuer la différence des situations, avec Yuli d'un côté, ouvertement à l'aise, et Usilk de l'autre, à demi affamé, en loques, les épaules voûtées, le visage blême et dépourvu d'expression.

« Nous savons que tu as été approché par des hommes qui menacent la sécurité de Pannoval. Tout ce que nous voulons, c'est leurs noms ; ensuite tu seras libre de retourner à Vakk. »

« Je ne les connaissais pas. C'était un mot qui circulait comme ça. »

La question et la réponse étaient devenues traditionnelles.

Yuli se leva de son fauteuil et marcha autour du prisonnier sans rien laisser percer de ses émotions.

« Écoute, Usilk. Je n'éprouve aucune animosité envers toi. Je respecte tes parents, comme je te l'ai déjà dit. C'est notre dernière séance ensemble. Nous ne nous rencontrerons plus, et tu mourras certainement dans cet endroit sordide, sans aucune raison. »

« J'ai mes raisons, moine. »

Yuli fut surpris. Il ne s'attendait pas à une réponse. Il baissa la voix.

« Nous avons tous nos raisons... Ainsi je vais mettre ma vie entre tes mains. Je ne suis pas fait pour être prêtre, Usilk. Je suis né dans les grands espaces blancs, sous les cieux, très loin au nord de Pannoval, et je veux retourner là-bas. Je t'emmènerai avec moi, je t'aiderai à t'échapper. C'est la vérité. »

Usilk leva les yeux vers ceux de Yuli. « N'insiste pas, moine. Ce truc ne marchera pas avec moi. »

« Je suis parfaitement sincère. Comment te le prouver ? Tu veux que je blasphème contre le dieu devant qui j'ai prononcé mes vœux ? Tu crois que je peux dire ces choses à la légère ? Pannoval m'a façonné, et pourtant quelque chose au fond de moi me pousse à me rebeller contre cette cité et ses institutions. Elles donnent protection et satisfaction à la multitude, mais pas à moi, même dans la situation privilégiée qui est

la mienne. Pourquoi, je ne saurais le dire, il se trouve seulement que je suis ainsi fait... »

Il réprima son flot de paroles.

« Je serai pratique. Je peux te procurer une robe de moine. Quand nous quitterons cette cellule plus tard, je t'aiderai à te faufiler dans les Lieux Saints et nous nous enfuirons ensemble. »

« Range tes ficelles. »

Un accès de fureur s'empara de Yuli. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour s'empêcher de tomber à bras raccourcis sur l'autre entêté. Il se rua vers les instruments qui pendaient au mur et se mit à frapper son fauteuil à coups de fouet. Il saisit la lampe à huile qui reposait sur la table et la fourra sous le nez d'Usilk... Il se martela la poitrine.

« Pourquoi te mentirais-je ? Pourquoi irais-je me trahir ? Qu'est-ce que tu sais, après tout ? Rien, rien qui vaille la peine. Tu n'es qu'une chose qui s'est fait ramasser dans Vakk, ta vie n'a aucune signification ni aucune importance. Il faut que tu sois torturé et que tu crèves, parce que c'est ton destin. Très bien, vas-y, jouis de sentir tes forces diminuer de jour en jour – c'est le prix que tu paies pour ta fierté et ta qualité de crétin. Fais ce que tu veux, meurs un millier de fois. J'en ai assez. Je ne supporte pas la torture. Je m'en vais. Pense à moi au fond de ton ordure – je serai dehors, libre, libre, sous le ciel, là où le pouvoir d'Akha ne peut atteindre. »

Il hurla ces mots, sans se soucier de qui pouvait l'entendre, fulminant devant la pâleur navrée du visage d'Usilk.

« N'insiste pas, moine. » Toujours la même phrase obstinée qu'il avait employée toute la semaine.

Reculant d'un pas, Yuli leva le fouet et en abattit le manche sur la joue éclatée d'Usilk. Il mit dans son coup toute sa force et toute sa rage. À la lumière incertaine de la lampe, ses yeux pleins de fureur virent exactement où le manche du fouet avait porté, juste sous l'œil et en travers de l'arête du nez. Debout, le fouet à demi levé, il regarda Usilk appliquer ses mains sur sa blessure tandis que ses genoux se dérobaient sous lui. Il vacilla et tomba à terre, en appui sur les genoux et les coudes.

Sans lâcher le fouet, Yuli enjamba le corps et quitta la cellule.

Dans sa propre confusion, il remarqua à peine celle qui régnait autour de lui. Surveillants et miliciens couraient çà et là de façon tout à fait inhabituelle – les déplacements à l'intérieur des veines ténébreuses des Lieux Saints s'effectuaient normalement à un pas d'enterrement.

Un capitaine surgit, tenant une torche à la flamme irrégulière dans une main et hurlant des ordres.

« Vous faites partie des prêtres-interrogateurs ? » lança-t-il à Yuli.

« Et alors ? »

« Je ne veux plus voir de prisonniers dans ces pièces. Ramenez-les à leurs cellules. On va mettre les blessés là-dedans. Grouillez-vous. »

« Les blessés ? Quels blessés ? »

Le capitaine éclata : « Vous êtes sourd, mon Frère ? Quelle est la cause de tout ce boucan à votre avis ? Les nouveaux chantiers de Twink se sont effondrés, et beaucoup de bons ouvriers sont sous les décombres. C'est un véritable champ de bataille là-bas. Alors dépêchez-vous de ramener votre prisonnier dans sa cellule. Je veux voir ce corridor dégagé dans deux minutes. »

Il poursuivit son chemin, toujours criant et jurant.

Yuli revint sur ses pas. Usilk était toujours recroquevillé sur le sol de la salle d'interrogatoire. Se penchant en avant, il le saisit sous les épaules et le mit debout. Usilk gémit, à demi conscient. Glissant sa nuque sous un des bras du prisonnier, Yuli arriva à le faire marcher tant bien que mal. Dans le corridor, où le capitaine continuait de vociférer, d'autres interrogateurs emportaient leurs victimes à la hâte ; personne ne paraissait fâché de cette rupture de la routine.

Ils s'enfoncèrent dans le noir. C'était l'occasion ou jamais de disparaître, pendant que l'agitation était à son comble. Et Usilk ?

Sa fureur s'apaisait en même temps que sa culpabilité revenait. Il avait conscience de son désir de montrer à Usilk qu'il était sincère lorsqu'il lui avait proposé son aide.

Sa décision était prise. Au lieu de continuer vers les cellules, il prit la direction de ses propres quartiers. Un plan germa dans son esprit. Pour commencer, il fallait ranimer Usilk, le préparer pour la fuite. Il était hors de question de le conduire au dortoir des frères, où ils seraient immanquablement découverts ; il y avait un endroit plus sûr.

Lisant les murs, il tourna avant les dortoirs et poussa Usilk le long d'un escalier en colimaçon qui donnait sur les chambres, formant terrier, d'un certain nombre de pères. La frise sculptée qui défilait sous ses doigts lui permettait de se repérer, même quand l'obscurité s'épaissit au point que des traînées pourpres semblaient y flotter comme des herbes sous-marines. Arrivé à la porte de Père Sifans, il frappa et entra.

Comme il l'avait prévu, il n'y eut pas de réponse. À ce moment de la journée, Sifans devait être occupé ailleurs. Il tira Usilk à l'intérieur.

Il s'était tenu devant cette porte bien des fois, mais ne l'avait jamais franchie. Il était désorienté. Il aida Usilk à s'asseoir, le dos appuyé contre un mur, et chercha à l'aveuglette l'endroit où se trouvait la lampe.

Après quelques tâtonnements infructueux, il le trouva et battit le briquet attaché au support. Une étincelle jaillit, une langue de feu s'éleva, et il souleva la lampe de son socle pour regarder autour de lui. Tout ce que Père Sifans possédait ici-bas était là, c'est-à-dire pas

grand-chose. Dans un coin se dressait un petit autel avec une statue d'Akha tout encrassée à force d'attouchements. Il y avait un endroit pour les ablutions, une étagère sur laquelle étaient rangés deux ou trois objets, dont un instrument de musique, et une natte sur le sol. Rien d'autre. Ni table, ni chaises. Noyée dans l'ombre se trouvait une alcôve dont Yuli savait sans avoir besoin d'aller y voir qu'elle contenait une couchette où dormait le vieux prêtre.

Il passa à l'action. Avec l'eau de l'évier, qui sortait du rocher par un tuyau, il nettoya le visage d'Usilk et essaya de le ranimer. L'homme but un peu d'eau qu'il rejeta aussitôt. Sur l'étagère, dans un récipient en fer-blanc, Yuli trouva du pain d'orge pâteux ; il en fit manger un peu à Usilk et en prit lui-même un morceau.

Il secoua doucement l'épaule d'Usilk. « Il faut que tu me pardonnes ma colère. Tu as tout fait pour la provoquer. Je ne suis qu'un sauvage, au fond, inapte à faire un prêtre. Maintenant tu vois que je disais la vérité – nous allons nous enfuir d'ici. Avec cet éboulement dans Twink, ça ne devrait pas être difficile. »

Usilk se contenta de gémir.

« Qu'est-ce que tu en dis ? Tu n'es pas si mal en point. Il va falloir te débrouiller pour marcher. »

« Tu ne m'auras jamais, moine. » Les yeux réduits à deux minces fentes, il regarda Yuli.

Celui-ci s'accroupit auprès de lui. Usilk eut un mouvement de recul. « Ecoute, nous nous sommes d'ores et déjà compromis. Je me suis moi-même compromis. Essaie de comprendre. Je ne te demande rien, Usilk – je vais juste t'aider à sortir d'ici. Il doit y avoir un moyen de s'échapper par la porte nord habillés en moines. Je connais la femme d'un vieux trappeur appelée Lorel, à quelques jours de voyage d'ici en direction du nord ; elle nous hébergera le temps qu'on s'habitue au froid. »

« Je ne bouge pas d'ici, mon vieux. »

Se frappant le front, Yuli dit : « Il le faudra pourtant. Nous voilà cachés pour l'instant dans la chambre d'un père. Nous ne pouvons rester ici. Ce n'est pas un mauvais type, mais il nous dénoncerait sûrement s'il nous découvrait. »

« Pas du tout, Frère Yuli. Ton pas-si-mauvais-type est un tombeau de secrets. »

Sautant sur ses pieds, Yuli se retourna pour se trouver face à face avec Père Sifans, qui avait émergé sans bruit de l'alcôve. Il avança une main parcheminée en un geste de défense, redoutant une attaque.

« Père... »

Le geste se fit plus rassurant tandis que les yeux du vieillard clignaient dans la lumière blafarde.

« Je me reposais. J'étais dans Twink quand le plafond s'est écroulé –

quel bazar ! Heureusement, je ne courais pas grand danger, mais un morceau de rocher m'a atterri sur la jambe. Je peux vous avertir que vous n'arriverez jamais à passer par la porte nord ; la garde l'a fermée et a proclamé l'état d'urgence, au cas où les braves citoyens ne seraient pas sages. »

« Vous allez nous dénoncer, mon Père ? » Depuis les anciens jours, les jours de son adolescence, il avait gardé une chose en sa possession, le couteau en os que sa mère lui avait façonné au temps où elle allait bien. Sa main se glissa sous sa robe et se referma sur le couteau au moment où il posait la question.

Sifans souffla par le nez. « Comme toi, je vais faire quelque chose de très imprudent. Je vais t'indiquer la meilleure route à prendre pour quitter notre contrée. Je vais aussi te conseiller de ne pas emmener cet homme avec toi. Laisse-le ici, je veillerai sur lui. Il est à l'agonie. »

« Non, il est résistant, mon Père. Il aura vite fait de récupérer quand l'idée d'être libre lui sera rentrée dans la tête. Il en a vu de dures, n'est-ce pas, Usilk ? »

Le prisonnier les dévisagea par-dessus une joue noircie qui était déjà assez gonflée pour fermer l'œil.

« Et puis, c'est ton ennemi, Yuli, et il le restera. Méfie-toi de lui. Laisse-le-moi. »

« C'est de ma faute s'il est mon ennemi. Je me rachèterai et il me pardonnera quand nous serons tirés d'affaire. »

« Il y a des hommes qui ne pardonnent jamais. »

Tandis qu'ils étaient là à s'affronter du regard, Usilk se remit gauchement debout et resta là à haleter, le front appuyé contre le mur.

« Mon Père, je puis difficilement vous demander ça, » dit Yuli. « Pour autant que je sache, vous êtes un Gardien. Mais voulez-vous venir avec nous dans le monde du dehors ? »

Les yeux clignèrent rapidement. « Avant mon initiation, j'avais l'impression que je ne pourrais pas servir Akha, et j'ai essayé une fois de quitter Pannoal. Mais j'ai été pris, parce que j'ai toujours fait partie de la race des dociles, et non des sauvages comme toi. »

« Vous n'oubliez jamais mes origines. »

« Oh, j'enviais la sauvagerie. Je l'envie toujours. Mais j'ai échoué ; mes désirs ont été contrariés par ma nature. J'ai été pris et traité... eh bien, comme j'ai été traité, disons simplement que moi aussi je suis un homme qui ne peut pas pardonner. C'était il y a longtemps. Depuis, je suis monté en grade. »

« Venez avec nous. »

« Mon désir est de rester ici et de soigner ma jambe blessée. J'ai toujours eu mes excuses, Yuli. »

Le prêtre ramassa une pierre sur le sol et s'en servit pour faire un croquis sur le mur, expliquant à Yuli l'itinéraire qu'il devait prendre

pour s'enfuir. « C'est un long voyage. Il te faudra passer au pied des Monts Quzint. Au bout du compte tu ne te retrouveras pas au nord mais sous les cieux plus cléments du sud. Porte-toi bien, et puisses-tu prospérer. » Crachant dans sa main, il effaça les marques sur le mur et jeta la pierre dans un coin.

Ne trouvant rien à dire, Yuli entoura le vieillard de ses bras, plaquant les bras frères du prêtre contre ses flancs, et l'étreignit. « Nous partons tout de suite. Adieu. »

Usilk dit, non sans difficulté : « Il faut que tu tues ce type, que tu le tues tout de suite. Ou il donnera l'alarme dès que nous serons partis. »

« Je le connais et j'ai confiance en lui. »

« C'est un piège. »

« Toujours tes satanés pièges ! Je ne te laisserai pas toucher à Père Sifans. » Une certaine agitation avait accompagné ce dialogue, Usilk s'avancant tandis que Yuli tendait un bras pour le tenir à distance du vieillard. Usilk frappa le bras qui lui faisait obstacle et les deux hommes luttèrent un instant, jusqu'à ce que Yuli repousse son adversaire avec autant de ménagement possible.

« Allez, Usilk, si tu es en état de te battre, c'est le moment de partir. »

« Attends. Que je voie si je peux te faire confiance, moine. Prouve-moi ta sincérité en libérant un de mes camarades. Il s'appelle Scoraw et travaillait avec moi au vivier. Tu le trouveras dans la cellule 65. Et tu iras aussi me chercher quelqu'un à Vakk. »

Se caressant le menton, Yuli dit : « Je n'ai aucun ordre à recevoir de toi. » Le moindre retard était dangereux. Et pourtant il voyait bien qu'il était nécessaire de faire un geste pour apaiser Usilk, si jamais ils devaient parvenir à quelque entente. Le plan de Sifans indiquait clairement qu'un périlleux voyage les attendait.

« Bon, Scoraw. Je me souviens de l'homme. C'était ton contact, hein ? »

« Est-ce que tu essaies encore de m'interroger ? »

« Très bien. Mon Père, est-ce qu'Usilk peut rester avec vous pendant que je vais chercher ce Scoraw ? Parfait. Et qui est l'autre homme à Vakk ? »

Un semblant de sourire anima brièvement le visage tuméfié d'Usilk. « Pas un homme, une femme. Ma femme, moine. Iskador, reine du tir à l'arc. Elle habite à l'Arc, Allée du Fond. »

« Iskador... oui, oui, je la connais – je l'ai aperçue une fois. »

« Ramène-la. Elle et Scoraw sont des robustes. Nous verrons plus tard ce que vaut ta robustesse, moine... »

Le père tira Yuli par la manche et lui dit tout bas, lui plantant presque son nez dans l'oreille : « Excuse-moi, mais j'ai changé d'avis. Je ne tiens pas à rester seul avec cet imbécile hargneux. Emmène-le

avec toi, je te prie – tu as ma parole que je ne quitterai pas ma chambre. » Il agrippa farouchement le bras de Yuli.

Le jeune homme frappa dans ses mains. « Très bien. Usilk, nous partons ensemble. Je te montrerai où tu peux faucher un habit. Enfile-le et va chercher Scoraw. Je descendrai dans Vakk prendre ton amie, Iskador. Nous nous retrouverons tout au fond de Twink, là où il y a deux passages qui s'ouvrent, de façon qu'on puisse s'échapper si nécessaire. Si Scoraw et toi n'êtes pas au rendez-vous, c'est que vous aurez été capturés et il me faudra partir sans vous. C'est bien clair ? »

Usilk émit un grognement.

« C'est bien clair ? »

« Oui, partons. »

Ils partirent. Ils quittèrent l'abri de la petite chambre de Sifans et s'enfoncèrent dans les épaisses ténèbres du corridor. Ses doigts suivant la frise murale, Yuli marchait en tête. Dans son émoi, il était allé jusqu'à oublier de dire adieu à son vieux mentor.

En ce temps-là les habitants de Pannoval étaient des gens pratiques. Ils n'avaient pas de pensées élevées en dehors du souci d'avoir toujours de quoi se remplir l'estomac. Et pourtant ils possédaient une espèce de menue monnaie d'histoires dont il arrivait que les conteurs fissent commerce.

À l'entrée principale, près du corps de garde, avant que le visiteur de Pannoval ne se retrouve parmi les terrasses de Marché, poussaient des arbres – peu nombreux et rabougris, mais bel et bien des arbres.

Ils étaient très appréciés pour leur rareté, et pour leur habitude de produire occasionnellement une récolte de noix ridées appelées coques. Aucun arbre ne réussissait à donner des fruits chaque année, mais tous les ans deux ou trois arbres avaient quelques coques jaunâtres à offrir au bout de leurs rameaux. La plupart des coques étaient pleines de vers ; mais les femmes et les enfants de Vakk, Groyne et Prayn mangeaient les vers en même temps que la chair de la noix.

Parfois les vers mouraient au moment où la coquille était brisée. Une pauvre petite légende attribuait cette mort au choc qu'ils éprouvaient. Les vers croyaient que l'intérieur de la noix représentait la totalité du monde et que la coquille ridée qui l'abritait était le ciel. Et puis, un jour, leur monde craquait. Ils découvraient avec horreur qu'il existait un monde gigantesque au-delà du leur, en tous points plus vaste et plus lumineux. C'en était trop pour les vers et ils expiraient de saisissement.

Yuli pensa aux vers dans les coques au moment où il quittait les ombres lugubres des Lieux Saints pour la première fois depuis plus d'un an, et retrouvait, ébloui, le monde affairé de la vie ordinaire.

D'abord, le bruit, la lumière et l'animation lui firent l'effet d'un coup de massue.

Tout ce que ce monde avait de provocant et de tentant était résumé par Iskador, Iskador la belle. L'image de son visage était encore vive dans son souvenir, comme s'il ne l'avait vue pas plus tard que la veille. Quand il se trouva en sa présence, il la jugea encore plus belle et ne sut que bégayer devant elle.

Le vivoir de son père comptait plusieurs compartiments et faisait partie d'une petite fabrique d'arcs ; l'homme était le grand maître archer de sa guilde.

Elle fit entrer le prêtre avec une certaine condescendance. Il s'assit sur le sol, but une timbale d'eau et réussit péniblement à lui raconter son histoire.

Iskador était une fille vigoureuse qui n'avait pas du tout l'air d'une évaporée. Sa peau était d'un blanc laiteux qui contrastait avec ses longs cheveux noirs bouclés et ses yeux noisette. Elle avait un visage plein, avec de hautes pommettes et une bouche large et pâle. Tous ses mouvements étaient énergiques, et elle garda fort sérieusement les bras croisés sur sa poitrine pendant qu'elle écoutait ce que Yuli avait à dire.

« Pourquoi Usilk ne vient-il pas lui-même me raconter toutes ces salades ? » demanda-t-elle.

« Il est allé chercher un autre ami qui doit faire partie du voyage. Il ne pouvait pas entrer dans Vakk – son visage est un peu meurtri et risquerait d'attirer l'attention. »

La chevelure noire tombait de chaque côté du visage, l'encadrant de deux ailes. Celles-ci furent chassées d'un mouvement de tête impatient cependant qu'Iskador disait : « De toute façon, j'ai un concours de tir à l'arc dans six jours, que je tiens à gagner. Je n'ai pas envie de quitter Pannoal – je suis suffisamment heureuse ici. C'était Usilk qui se plaignait toujours. Et puis, ça fait des *siècles* que je ne l'ai pas vu. J'ai un autre petit ami à présent. »

Yuli se remit debout en rougissant légèrement.

« Bon, si ce sont là vos sentiments... Contentez-vous de garder pour vous ce que je viens de vous dire. Je m'en vais ; je communiquerai votre message à Usilk. » Sa timidité en face d'elle l'entraînait à plus de brusquerie qu'il n'aurait voulu.

« Attends », dit-elle en s'approchant, un bras en avant, une main joliment dessinée tendue vers lui. « Je n'ai pas dit que tu pouvais partir, moine. Ce que tu me dis est assez excitant. Tu es censé plaider la cause d'Usilk, me supplier de venir avec vous. »

« Juste deux petites choses, Miss Iskador. Mon nom est Yuli, et non pas "moine". Et pourquoi plaiderais-je la cause d'Usilk ? Il n'est pas de mes amis, et de plus... »

Sa voix se perdit. Il la fusilla du regard, les joues en feu.

« De plus quoi ? » Il y avait quelque chose de rieur dans la question de la jeune fille.

« Oh, Iskador, tu es belle, voilà ce qu'il y a de plus, et je t'admire moi aussi, voilà ce qu'il y a de plus. »

Son attitude changea aussitôt. Elle leva la main, dissimulant à demi ses lèvres pâles. « Ça nous fait deux "voilà ce qu'il y a de plus" – tous les deux d'une certaine importance. Eh bien, Yuli, ça fait une petite différence. Tu n'as toi-même rien de repoussant, maintenant que je te regarde. Comment en es-tu venu à être prêtre ? »

Sentant tourner la situation, il hésita, puis lâcha hardiment : « J'ai tué deux hommes. »

Elle parut passer un bon moment à le considérer par-dessous l'épais rideau de ses cils.

« Attends ici le temps que je prenne un sac et un bon arc », dit-elle enfin.

L'écroulement du plafond avait plongé Pannoal dans l'affolement. L'événement le plus redouté dans l'imagination populaire s'était produit. Les sentiments étaient quelque peu mélangés ; la crainte s'accompagnait du soulagement que seuls des prisonniers, des surveillants et quelques phagors eussent été ensevelis. Ils méritaient probablement ce que le Grand Akha leur envoyait là.

Au fond de Marché, les barrières étaient levées et la milice s'était déplacée en force pour maintenir l'ordre. Des équipes de secours, des hommes et des femmes de la guilde des médecins et des ouvriers allaient et venaient sur les lieux du désastre. Des grappes de spectateurs se pressaient aux premiers rangs, les uns silencieux et tendus, d'autres joyeux à l'endroit où un acrobate et un groupe de musiciens les encourageaient à la bonne humeur. Yuli s'enfonça dans la mêlée la fille derrière lui, et les gens lui cédèrent le passage comme c'était l'usage avec un prêtre.

Twink, où s'était produite la catastrophe, présentait un aspect inhabituel. Aucun spectateur n'était admis, et une rangée de feux de secours avaient été allumés pour assister les sauveteurs. Les prisonniers jetaient de la poudre dans les flammes pour entretenir leur éclat.

Une intense activité régnait sur les lieux ; des prisonniers creusaient, d'autres rangs attendant derrière eux de prendre la relève. Des phagors avaient été préposés au roulage des chariots de décombres. De temps en temps, un cri s'élevait ; alors le déblaiement se faisait plus fiévreux, et un corps émergeait de terre pour être aussitôt confié aux médecins qui attendaient.

L'ampleur du désastre était impressionnante. L'effondrement d'une

nouvelle excavation avait entraîné celui d'une partie du plafond de la caverne. Les dégâts étaient importants. Le sol était jonché d'une véritable montagne de rochers sous laquelle le vivier et les cultures de champignons disparaissaient presque entièrement.

L'origine de la faiblesse qui avait causé la catastrophe était un cours d'eau souterrain, qui s'échappait à présent à gros bouillons, ajoutant une inondation aux autres difficultés.

L'éboulement avait presque obstrué les passages du fond. Yuli et Iskador durent escalader tout un amas de décombres pour s'y rendre. Heureusement, un tas de décombres encore plus important les abritait des regards inquisiteurs. Ils achevèrent leur ascension sans être arrêtés. Usilk et son compagnon attendaient dans l'ombre.

« Le noir et blanc te va bien, Usilk », commenta sarcastiquement Yuli en faisant allusion au déguisement sacerdotal que portaient les deux prisonniers. Car Usilk s'était promptement élancé pour étreindre Iskador. Peut-être rebutée par son visage meurtri, elle conserva ses distances, l'apaisant en lui tenant les mains.

Même sous son déguisement, Scoraw gardait ses allures de prisonnier. Il était grand et maigre, avec cet affaissement des épaules de qui a passé trop longtemps dans une cellule trop petite. Il avait des mains larges, couvertes de cicatrices. Son regard, du moins lors de cette rencontre, était fuyant ; incapable d'affronter les yeux de Yuli, il le regardait à la dérobée quand l'attention du prêtre était retenue ailleurs. Quand Yuli lui demanda s'il était prêt pour un voyage difficile, il se contenta de faire oui de la tête avec un grognement et un mouvement d'épaule pour mettre en place le sac qu'il y avait accroché.

Leur aventure commençait sous de mauvais auspices, et Yuli regretta un instant son premier élan. Il sacrifiait trop de choses pour s'associer avec deux individus comme Usilk et Scoraw. Il s'aperçut qu'il fallait d'abord asseoir son autorité, faute de quoi ils n'auraient que des ennuis.

Usilk avait évidemment la même idée en tête.

Il s'avança, ajustant son barda. « Tu es en retard, moine. On pensait que tu avais fait marche arrière. On pensait que c'était encore un de tes tours. »

« Est-ce que toi et ton compagnon êtes prêts pour un dur voyage ? Vous avez l'air souffrants. »

« Il vaudrait mieux se mettre en route au lieu de rester ici à discuter », dit Usilk en carrant les épaules et en s'avançant entre Iskador et Yuli.

« Je commande et vous coopérez », dit Yuli. « Que cela soit bien clair, et nous serons tous d'accord. »

« Qu'est-ce qui te fait croire que tu vas commander, moine ? » jeta Usilk d'un ton railleur en sollicitant de la tête l'appui de ses deux amis.

Son œil à demi fermé lui donnait un air à la fois sournois et menaçant. Il avait retrouvé sa combativité, à présent que la possibilité de s'enfuir s'ouvrait devant lui.

« Voici ma réponse à ça », dit Yuli en expédiant un terrible crochet du droit dans l'estomac d'Usilk.

Usilk se plia en deux, grognant et sacrant.

« Espèce de sale... »

« Redresse-toi, Usilk, et mettons-nous en route avant qu'on ne s'aperçoive de notre absence. »

La discussion s'arrêta là. Ils le suivirent docilement. Les faibles lumières de Twink moururent derrière eux. Mais au bout des doigts de Yuli courait une frise murale qui remplaçait sa vue, formée d'un lacs taquin de perles et de minuscules coquillages, qui se déroulait comme une mélodie jouée sur un flügel, les emportant au cœur des énormes silences de la montagne.

Les autres ne partageaient pas le secret qu'il devait à son état de prêtre et continuaient de se fier à la lumière pour se diriger. Ils commencèrent à le prier d'aller plus lentement, ou de les laisser allumer une lampe, ce qu'il refusa absolument de faire. Il profita de l'occasion pour prendre la main d'Iskador, qui la lui abandonna avec joie, et continua à marcher, tout au plaisir de sentir la chair de la jeune fille contre la sienne. Les deux autres se contentèrent de se cramponner à ses vêtements.

Au bout de quelque temps, les passages se ramifièrent, les murs se firent plus rugueux et le motif répété prit fin. Ils avaient atteint les limites de Pannoal, et se trouvaient définitivement livrés à eux-mêmes. Ils se reposèrent. Pendant que les autres parlaient, Yuli repassa dans sa tête le croquis que Père Sifans lui avait dessiné. Déjà il regrettait d'être parti sans avoir embrassé le vieil homme ni lui avoir dit adieu.

Mon Père, vous me compreniez bien, je crois, en dépit de vos étranges façons. Vous savez de quelle argile je suis pétri. Vous savez que j'aspire au bien mais que je n'arrive pas à m'élever au-dessus de ma nature obtuse. Et puis vous ne m'avez pas trahi. Mais il faut dire aussi que je ne vous ai pas fait goûter de mon couteau... Il faut continuer, Yuli, essayer de t'améliorer – tu es encore un prêtre, après tout. Vraiment ? Eh bien, quand nous serons sortis d'ici, si nous en sortons... Et il y a cette fille extraordinaire... Non, non, je ne suis pas un prêtre, vieillard, béni soyez-vous, jamais je n'en ai été capable, mais j'ai fait mon possible et vous m'avez aidé. Adieu...

« Debout », lança-t-il en sautant sur ses pieds et en aidant la fille à se relever. Iskador posa une main légère sur son épaule avant qu'ils ne se remettent en route. Elle resta silencieuse quand Usilk et Scoraw commencèrent à se plaindre d'être fatigués.

Ils s'arrêtèrent enfin pour dormir, serrés les uns contre les autres au pied d'une coulée de graviers, la fille entre Usilk et Yuli. Les terreurs de la nuit s'abattirent sur eux ; dans le noir, ils s'imaginaient entendre le ver de Wutra en train de ramper vers eux, la gueule ouverte, les moustaches dégoulinantes de bave.

« Nous dormirons en laissant une lumière allumée », dit Yuli. Il faisait froid ; il serra étroitement la fille et s'endormit, une joue contre sa tunique de peau.

Quand ils se réveillèrent, ils puisèrent dans leurs provisions de quoi grignoter un peu. La route devenait beaucoup plus difficile. Un éboulement s'était produit, ils durent ramper des heures sur le ventre, le nez sur les orteils de celui qui précédait, n'hésitant pas à s'appeler les uns les autres afin de rester en contact dans la nuit écrasante de la terre. Un vent glacé sifflait dans le boyau à travers lequel ils devaient se frayer un passage, leur givrant le sommet de la tête.

« Faisons demi-tour », supplia Scoraw quand ils purent enfin se tenir debout, le dos courbé, et reprendre leur respiration. « Je préfère la prison à ça. » Personne ne lui répondit et il ne réitéra pas sa proposition. Ils ne pouvaient plus faire marche arrière. Mais l'énorme présence de la montagne les réduisait au silence à mesure qu'ils avançaient.

Yuli était irrémédiablement perdu. L'éboulement lui avait fait perdre ses repères. Il n'arrivait plus à se souvenir du croquis du vieux prêtre et était presque aussi désarmé que les autres sans motif mural sous les doigts. Un vague murmure parvenait à ses oreilles et il s'efforça de le suivre. Des barres d'une couleur sale, indéfinissable, dérivèrent devant ses yeux grands ouverts ; il avait l'impression de se frayer un chemin dans la pierre vive. La bouche ouverte, il respirait par à-coups. D'un commun accord, ils décidèrent de prendre un peu de repos.

Il y avait des heures qu'ils allaient en descendant. Ils repartirent d'un pas mal assuré, Yuli toujours en tête, une main tendue sur le côté, un bras levé au-dessus de son visage, pour éviter de se cogner la tête contre le roc, comme cela lui était déjà arrivé plusieurs fois. Il sentait Iskador cramponnée à son vêtement ; dans l'état de fatigue qui était à présent le sien, ce contact ne lui apportait plus que de la contrariété.

Dans son égarement, il commença à croire que la façon dont il respirait contrôlait les couleurs malsaines qu'il voyait. Il ne pouvait pourtant pas s'agir exactement de cela car une espèce de luminosité commençait à percer les ténèbres. Il accéléra le pas, s'enfonçant toujours plus bas, plissant puis relâchant successivement ses paupières enflées. Voilà qu'il devenait aveugle – il voyait une vague lumière laiteuse. Tournant la tête, il lui sembla voir le visage d'Iskador comme dans un rêve – ou plutôt un cauchemar, car ses yeux et sa bouche s'ouvraient tout grands dans le disque fantomatique de son visage.

Le regard de Yuli arracha la jeune fille à son hébètement. Elle s'arrêta, s'agrippant à lui pour se soutenir, et Usilk et Scoraw leur rentrèrent dedans.

« Il y a de la lumière devant », dit Yuli.

« De la lumière ! J'y vois de nouveau... » Usilk saisit Yuli par les épaules. « Espèce de gredin, tu nous as tirés de là. Nous sommes sauvés, nous sommes libres ! »

Il éclata de rire et se précipita en avant, les bras écartés, comme pour embrasser la source de lumière. Fous de joie, les autres suivirent, trébuchant sur la pente inégale dans une lumière comme il n'y en avait jamais eu, sinon sur quelque mer inconnue du nord pleine d'icebergs qui s'entrechoquaient.

La pente céda au terrain plat, le plafond remonta. Des flaques d'eau s'étendaient à leurs pieds. Ils les traversèrent dans un grand bruit d'éclaboussures et le chemin se remit à monter, jusqu'à ce qu'ils soient obligés d'aller au pas – tout cela sans que la lumière n'augmente en dépit de tout le bruit qui les entourait à présent.

Soudain, le chemin s'interrompt ; ils se trouvaient au bord d'une crevasse qui brisa net leur enthousiasme. Ce n'était autour d'eux que bruit et lumière.

« Par les yeux d'Akha », s'étrangla Scraw avant de se mordre le poing.

La crevasse était comme une gorge qui conduisait dans les entrailles de la terre. Ils pouvaient en voir l'amorce quelque part au-dessus de leurs têtes. Un torrent jaillissait du bord de l'abîme et allait se perdre dedans. Juste au-dessous de l'endroit où ils se tenaient, la lourde chute d'eau rencontrait le rocher pour la première fois. C'était de là que venait le vacarme qui avait frappé leurs oreilles. Elle cascadaient ensuite dans les profondeurs où on la perdait de vue. L'eau était blanche même là où elle n'écumait pas, avec ici et là de pâles reflets dans les tons verts ou bleus. C'était elle qui dégageait la faible lumière dont ils jouissaient, mais les rochers derrière elle n'avaient pas moins d'éclat, couverts qu'ils étaient d'épais tourbillons de blanc, de rouge ou de jaune.

Ils n'avaient pas encore fini de contempler ce spectacle et de se regarder, blanches silhouettes fantomatiques, qu'ils étaient déjà trempés par le poudrolement de la cascade.

« On ne peut pas sortir par là », dit Iskador. « C'est une impasse. Qu'est-ce qu'on fait, Yuli ? »

Il pointa calmement un doigt vers l'extrémité de la corniche sur laquelle ils se tenaient. « On va passer par ce pont », dit-il.

Ils prirent prudemment la direction du pont. Le sol était tout gluant d'algues vertes. Le pont avait l'air ancien. Il était fait de blocs de pierre taillés dans le rocher tout proche. Il décrivait une courbe qui s'interrompait brusquement. La structure s'était effondrée et ne

formait plus qu'un tronçon de pont. Dans la lumière laiteuse, on apercevait vaguement un autre tronçon de l'autre côté de l'abîme. Jadis il y avait eu là un passage, mais il n'existait plus.

Ils restèrent là un moment, à fixer le bord opposé du gouffre, sans se regarder. Iskador fut la première à se mouvoir. Elle se baissa pour poser son sac et en retirer son arc. Elle attacha un fil à une flèche dans le genre de celles dont elle s'était servie quand Yuli l'avait vue gagner son prix, autrefois. Sans un mot, elle se campa fermement au bord du gouffre et leva son arc. Elle le tendit dans le même mouvement, visant avec ce que l'on aurait presque pu prendre pour de l'indifférence, et tira.

La flèche parut s'élever en vrille dans la lumière chargée de gouttelettes en suspension. Elle atteignit son zénith au-dessus d'une saillie rocheuse, brilla contre la paroi surplombant la chute d'eau et retomba, ayant épuisé son élan, juste aux pieds d'Iskador.

Usilk lui tapota l'épaule. « Formidable. Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? »

Pour toute réponse, elle attacha une grosse ficelle au bout du fil, ramassa la flèche et tira le fil à elle. Bientôt l'extrémité de la ficelle passait par-dessus la saillie et revenait se nicher dans sa main. Puis elle sortit une corde à laquelle elle fit un nœud coulant, la fit passer à son tour par-dessus la saillie, glissa l'autre extrémité de la corde dans le nœud coulant et tira vigoureusement sur le tout.

« Veux-tu y aller le premier ? » demanda-t-elle à Yuli en lui tendant le bout de la corde. « Puisque c'est toi qui commandes ? »

Il la regarda dans les yeux, admirant sa finesse et l'économie de cette finesse. Non seulement elle disait à Usilk que ce n'était pas lui le chef, mais elle lui disait à lui, Yuli, de prouver qu'il l'était. Il rumina la chose, y trouvant de la profondeur, puis saisit la corde et se prépara à relever le défi.

C'était intimidant mais pas trop dangereux, estima-t-il. Il pouvait franchir le gouffre au bout de la corde, puis, les pieds contre la paroi verticale, grimper jusqu'au rebord d'où s'élançait la chute d'eau. Autant qu'on pouvait en juger, il avait la place de grimper sans risquer de se faire emporter par la cascade. Les possibilités ultérieures ne pourraient être évaluées que lorsqu'il serait là-haut. Il n'allait certainement pas se montrer peureux devant les deux prisonniers – ou Iskador.

Il se lança trop hâtivement au-dessus de l'abîme, son esprit en partie occupé par la fille. Heurtant la paroi opposée assez maladroitement, son pied gauche glissa sur la boue verte et gluante. Il alla donner de l'épaule contre le roc, fut catapulté dans le poudrin et perdit prise. Dans la seconde qui suivit, il tombait dans la crevasse.

Le grondement de l'eau fut traversé par le cri qu'ils poussèrent tous

en même temps – pour la première fois à l'unisson dans leurs réactions.

Yuli heurta le rocher et s'y cramponna de toutes les fibres de son être. Il serra les genoux, joua désespérément des orteils et agrippa la pierre.

Il n'avait pas fait une chute de plus de deux mètres, bien qu'elle eût ébranlé chaque os de son corps, une aspérité rocheuse l'ayant arrêté en chemin. Celle-ci ne lui offrait guère plus qu'une prise pour les pieds, mais c'était suffisant.

Haletant, il s'accroupit dans son inconfortable position, osant à peine bouger, son menton presque au niveau de ses brodequins.

Son regard angoissé tomba sur une pierre bleue en contrebas. Il se concentra dessus, se demandant s'il allait mourir. La pierre n'en devint pas plus nette pour autant. Il avait pourtant l'impression qu'il aurait suffi de tendre la main pour la ramasser. Soudain ses sens lui dirent ce qu'il en était exactement – il n'était pas en train de regarder une pierre toute proche mais un objet bleu très loin au-dessous de lui. Le vertige s'empara de lui, le paralysant ; habitué aux plaines, il n'était pas immunisé contre une telle expérience.

Il ferma les yeux et se cramponna. Seuls les cris d'Usilk, qui semblaient venir de très loin, le forcèrent à regarder de nouveau.

Là-bas, tout au fond, s'étendait un autre monde sur lequel la crevasse donnait comme l'aurait fait un télescope. D'où il se tenait, Yuli avait un aperçu pas plus grand que sa main d'une énorme caverne. Elle était éclairée d'une façon quelconque. Ce qu'il avait pris pour une pierre bleue était un lac, peut-être une mer, étant donné qu'il ne voyait qu'un fragment d'un ensemble dont il ne pouvait imaginer la taille. Quelques grains de sable se devinaient au bord du lac, à présent interprétables comme des bâtiments d'un genre quelconque. Il était plongé dans une sorte de stupeur, incapable de détacher son regard de ce qu'il voyait en bas.

Quelque chose le toucha. Il était incapable de bouger. Quelqu'un lui parlait tout en lui empoignant les bras. Privé de volonté, il consentit à coopérer en s'adossant au rocher et en cadénassant ses bras autour des épaules de son sauveteur. Un visage meurtri, au nez abîmé, avec une joue fendue et un œil fermé noir et vert flotta dans son champ visuel.

« Tiens bon, mon vieux. On remonte. »

Il réussit alors à se cramponner à Usilk, pendant que ce dernier se hissait péniblement le long de la paroi et les tirait enfin tous les deux, au prix d'un effort gigantesque, sur la plate-forme d'où s'élançait la chute d'eau. Usilk s'effondra alors, rendu de fatigue, et resta là à haleter et à gémir. Yuli chercha des yeux Iskador et Scoraw, à peines visibles de l'autre côté de la crevasse, leurs visages levés en l'air. Il regarda aussi plus attentivement en bas, dans la faille ; mais sa vision

d'un autre monde avait disparu, éclip­sée par le nuage de gouttelettes en suspension. Il tremblait de tous ses membres, mais il arriva à se contrôler suffisamment pour aider les autres à les rejoindre lui et Usilk.

En silence, ils s'étreignirent en signe de gratitude.

En silence, ils s'avancèrent prudemment au milieu des éboulis qui bordaient le torrent.

En silence, ils continuèrent leur route. Et Yuli garda le silence sur cet autre monde qu'il avait entrevu. Mais il repensait au Père Sifans ; se pouvait-il que ce qui lui avait été un instant révélé dans l'immensité rocheuse fût une forteresse secrète des Preneurs ? Quoi que ce fût, il garda la chose pour lui.

C'était un dédale sans fin qui semblait s'étendre à l'intérieur de la montagne. Sans lumière, les quatre voyageurs vivaient dans la crainte des crevasses. Quand ils jugeaient que c'était la nuit, ils trouvaient un coin approprié pour dormir et se serraient les uns contre les autres pour se tenir chaud et compagne.

Une fois, après avoir grimpé pendant des heures dans un passage naturel jonché de gros cailloux qu'avait roulés un cours d'eau depuis longtemps disparu, ils trouvèrent une niche à hauteur d'épaule, dans laquelle ils purent se faufiler tous les quatre pour s'abriter du vent glacé qui leur avait soufflé toute la journée dans la figure.

Yuli s'endormit immédiatement. Il fut réveillé par Iskador qui le secouait. Les autres étaient dressés sur leur séant, en train d'échanger des murmures craintifs.

« Est-ce que tu entends ? » demanda-t-elle.

« Est-ce que tu entends ? » renchérirent Usilk et Scoraw.

Il écouta le soupir du vent dans le passage, un lointain ruissellement. Puis il entendit ce qui les avait troublés – un raclement continu, comme de quelque chose en train de se déplacer rapidement contre les parois.

« Le ver de Wutra ! » s'exclama Iskador.

Il l'empoigna fermement. « Ce n'est qu'une légende », dit-il. Mais sa chair se glaça, et il saisit son poignard.

« Nous sommes en sécurité dans cette niche », dit Scoraw. « Si nous restons tranquilles. »

Ils ne pouvaient que souhaiter qu'il eût raison. Incontestablement, quelque chose approchait. Ils restèrent tapis où ils étaient, jetant des regards inquiets dans le tunnel. Scoraw et Usilk étaient armés de bâtons, dérobés aux gardiens de Pénitence, Iskador avait son arc.

Le bruit s'amplifia. L'acoustique était trompeuse, mais il leur semblait bien qu'il venait de la même direction que le vent. C'était toujours le même raclement, mais il s'y mêlait à présent un bruit sourd de rochers brutalement repoussés sur le côté. Le vent tomba, bloqué peut-être. Une terrible puanteur frappa leurs narines.

Ça sentait le poisson pourri, les ordures, le fromage gâté. Un brouillard verdâtre envahit le passage. La légende disait que le ver de Wutra était silencieux, mais la chose approchait à présent avec fracas, quoi que ce fût.

Dans un élan de terreur plus que de courage, Yuli risqua un œil hors de leur repaire.

C'était là, arrivant à toute allure. Il était difficile de bien distinguer l'aspect de la chose derrière le banc de luminescence verte qu'elle poussait devant elle. Quatre yeux, disposés sur deux rangées, des moustaches et des crocs gigantesques. Yuli rentra la tête, suffoqué d'horreur. Ça approchait irrésistiblement.

L'instant suivant, ils avaient tous les quatre une vue de profil de la tête du monstre. Il passa en coup de vent, les yeux fous. Des poils de moustache plutôt raides frôlèrent leurs vêtements. Puis leur champ visuel fut entièrement rempli par des anneaux écailleux, animés d'un mouvement ondulant, baignant dans une lumière bleutée, qui se débourbaient sur eux, les faisant suffoquer sous l'ordure et la puanteur.

Il y en avait des milles. Quand la chose eut fini de passer, ils se penchèrent hors de leur cachette, agrippés les uns aux autres, pour en voir la queue. Quelque part au bout du passage jonché de cailloux s'ouvrait une caverne plus vaste par laquelle ils étaient venus. Une certaine agitation était en train de s'y manifester ; la luminescence verte, toujours visible, était parcourue d'ondulations.

Le ver les avait sentis. Il faisait demi-tour et revenait. Pour eux. Iskador étouffa un cri en se rendant compte de ce qui se passait.

« Des pierres, vite », dit Yuli. Il y avait ici et là des moellons qu'ils pouvaient lancer. Il tendit le bras vers le fond en déclive de la niche. Sa main rencontra contre toute attente quelque chose de velu. Il recula. Il battit son briquet. Une étincelle jaillit – brève, mais d'une durée suffisante pour lui faire voir qu'ils tenaient compagnie aux restes d'un homme, dont ne subsistaient plus que les os et les vêtements de fourrure. Il y avait aussi un semblant d'arme.

Il fit jaillir une autre étincelle.

« Un touffu crevé ! » s'exclama Usilk dans l'argot dont se servaient

les prisonniers pour désigner les phagors.

Usilk avait raison. Impossible de ne pas reconnaître le crâne allongé, dont la chair avait fondu, et les cornes. À côté du corps reposait un bâton coiffé d'une pointe et d'une lame recourbée. Akha était venu au secours de ceux que menaçait Wutra. Usilk et Yuli se saisirent en même temps de la hampe de l'arme.

« C'est pour moi. J'ai l'habitude de ces trucs », dit Yuli en exerçant une violente torsion sur le bâton. Soudain, son ancienne vie était de retour, il se revoyait en train de faire face à la charge d'un yelk dans les espaces sauvages.

Le ver de Wutra revenait. De nouveau le raclement. Une lumière d'un vert blême qui allait en augmentant. Yuli et Usilk risquèrent un coup d'œil hors de la niche. Mais le monstre ne bougeait pas. Ils voyaient confusément sa tête. Il était tourné dans leur direction mais n'avancait pas.

Il attendait.

Ils regardèrent de l'autre côté.

Un deuxième ver arrivait sur eux par le même chemin que le premier. Deux vers... soudain, dans l'imagination de Yuli, tout l'intérieur de la montagne grouillait de vers.

Terrorisés, ils s'agrippèrent l'un à l'autre, tandis que la lumière augmentait et que le bruit se rapprochait. Mais les monstrueuses créatures ne devaient s'intéresser que l'une à l'autre.

Précédée d'une bouffée d'air fétide, la tête du monstre passa à toute vitesse, ses quatre yeux jetant des éclairs. Après avoir calé la partie inférieure de l'épieu dont il venait de faire l'acquisition contre le bord latéral de la niche, Yuli en fit saillir l'embout en se cramponnant des deux mains à la hampe.

La pointe perça le flanc houleux du ver pendant qu'il chargeait. De la longue déchirure jaillit une substance visqueuse qui s'étala sur toute la longueur de la bête. Le monstre avait déjà beaucoup ralenti quand sa queue hérissée de poils passa devant la niche où les quatre humains étaient tapis.

Les deux vers avaient-ils l'intention de se battre ou de s'accoupler ? Cela resterait à jamais un mystère. Le second ver n'atteignit pas son but. Son élan se brisa. Des ondes de douleur firent frémir son corps, se tordre sa queue. Puis il demeura immobile.

Lentement, sa luminescence décrût jusqu'à disparaître complètement. Tout était calme. Seul subsistait le murmure du vent.

Ils n'osaient pas bouger. À peine osèrent-ils changer de position. Le premier ver était toujours là à attendre quelque part dans l'obscurité, comme l'indiquait un léger rayonnement vert, à peine visible au-delà de l'immense corps du monstre mort. Après coup, ils devaient reconnaître que c'était là le plus mauvais souvenir de leur épreuve.

Chacun d'eux ne pouvait s'ôter de l'idée que le ver savait où ils étaient, que le ver mort était son compagnon ou sa compagne, et qu'il n'attendait qu'un geste de leur part pour foncer sur eux et se venger.

Et de fait, la bête finit par bouger. Ils entendirent le frottement de ses moustaches contre le rocher. Elle s'avança précautionneusement, comme si elle flairait un piège, jusqu'à ce que sa tête se dresse au-dessus du cadavre de son adversaire. Alors elle commença à se repaître.

Les quatre humains furent incapables de rester plus longtemps où ils étaient. Les bruits étaient trop épouvantablement suggestifs. Sautant loin de la sanie, ils regagnèrent le passage et détalèrent dans l'obscurité.

Leur voyage à travers la montagne se poursuivit. Mais à présent ils s'arrêtaient fréquemment pour tendre l'oreille dans le noir. Et quand ils avaient besoin de parler, leurs paroles se réduisaient à un murmure chevrotant.

Ils trouvaient régulièrement de l'eau. Mais leurs provisions solides s'épuisèrent. Iskador tira quelques chauves-souris, mais ils ne purent se résoudre à manger les bestioles. Ils erraient dans le labyrinthe de pierre, de plus en plus faibles. Le temps passait, la sécurité de Pannoval était oubliée : leur vie se réduisait à des ténèbres sans fin à traverser.

Ils commencèrent à rencontrer des ossements d'animaux. Une fois, en battant un briquet, ils découvrirent deux squelettes humains allongés dans un coin, dont l'un avait un bras autour de l'autre ; le temps avait enlevé à ce geste toute la tendresse qu'il avait pu posséder un jour : désormais il n'y avait que des os en contact avec d'autres os, et le terrifiant sourire d'un crâne répondant à celui de l'autre.

Puis, dans un endroit balayé par un courant d'air plus froid, ils entendirent des mouvements et trouvèrent deux bêtes à fourrure rousse qu'ils tuèrent aussitôt. Tout près gisait un petit, en train de miauler et de tendre son museau plat vers eux. Ils le mirent en pièces et le dévorèrent pendant que la chair était encore tiède, puis, dans un furieux sursaut de fringale, ils dévorèrent pareillement les parents.

Des organismes luminescents poussaient sur les parois. Ils trouvèrent des signes d'habitation humaine : les restes d'une cabane et quelque chose qui avait pu être un bateau, le tout couvert de champignons. Près de là, une cheminée qui s'ouvrait au plafond de la caverne avait fait prospérer une petite volée de preets. Avec son arc infailible, Iskador tira six oiseaux qu'ils firent cuire dans une marmite posée sur un feu, avec des champignons et une pincée de sel pour donner du goût à l'ensemble. Cette nuit-là, durant leur sommeil, des rêves désagréablement vivaces les visitèrent, qu'ils attribuèrent aux champignons. Mais quand ils se remirent en route le matin suivant, ils

arrivèrent au bout de seulement deux heures de marche dans une vaste caverne basse où filtrait une lumière verte.

Un feu couvait dans un coin. Il y avait là un vague enclos contenant trois chèvres dont les yeux brillaient dans le demi-jour. Trois femmes étaient assises tout près sur un tas de peaux, un vieux débris à cheveux blancs et deux femmes plus jeunes. Ces dernières s'enfuirent en piaillant quand Yuli, Usilk, Iskador et Scoraw apparurent.

Scoraw se précipita dans l'enclos. Se servant d'un vieux récipient qui traînait par là en guise de seau, il se mit à traire les chèvres en dépit des cris inintelligibles de la vieille. Les bêtes n'avaient pas beaucoup de lait à donner. Ils partagèrent le peu qu'ils en tirèrent et se remirent en route, jetant le récipient derrière eux, avant que les hommes de la tribu ne reviennent.

Ils s'engagèrent dans un passage qui tournait brusquement et avait été barricadé. Au-delà s'ouvrait l'entrée de la caverne, et au-delà encore, l'air libre, versant de montagne et vallée, et la vive clarté du royaume de Wutra, dieu des cieux.

Ils restèrent là, les uns contre les autres, car ils se sentaient à présent unis par l'amitié, à contempler le splendide paysage. Quand ils se regardèrent, ils découvrirent des visages pleins de gaieté et d'espoir et ne purent s'empêcher de rire et de crier. Ils dansèrent et s'étreignirent. Puis, quand leurs yeux furent accoutumés à l'éclat du jour, ils purent les lever, leurs mains en visière sur le front, vers Batalix, en train de fuir dans un léger voile nuageux sous la forme d'un disque orange pâle.

Pour ce qui était de l'époque de l'année, on ne devait pas être loin de l'équinoxe de printemps, et pour ce qui était de l'heure, on pouvait l'évaluer à midi. Cela pour deux raisons : Batalix était à la verticale, et Freyr voguait au-dessous vers l'est. Freyr était de loin l'astre le plus brillant, répandant généreusement sa lumière sur les collines couvertes de neige. Le pâle Batalix restait la sentinelle la plus rapide et ne tarderait pas à se coucher tandis que Freyr s'attarderait encore à son zénith.

Qu'il était beau le spectacle des deux sentinelles ! Le dessin saisonnier de leur danse dans les cieux revenait avec une parfaite netteté à la mémoire de Yuli, faisant palpiter son cœur et ses narines. Il s'appuya sur l'épieu soigneusement travaillé avec lequel il avait tué le ver et se laissa baigner par la lumière du jour.

Mais Usilk retenait Scoraw de la main et s'attardait à l'entrée de la caverne, jetant des regards inquiets au-dehors. Il cria à Yuli : « Est-ce qu'on ne ferait pas mieux de rester dans ces cavernes ? Comment pourrions-nous survivre dehors, sous ce ciel ? »

Yuli n'avait pas besoin de détourner les yeux du paysage qu'il avait en face de lui pour savoir qu'Iskador se tenait à mi-chemin entre lui et les deux autres. Sans se retourner, il répondit à Usilk.

« Est-ce que tu te souviens de cette histoire qu'on racontait dans Vakk, à propos des vers dans les coques ? Les vers pensent que leur pitoyable coquille représente le monde entier, de sorte que lorsqu'elle vient à être cassée ils meurent de saisissement. Est-ce que tu vas faire comme les vers, Usilk ? »

À cela Usilk ne trouva rien à répondre. Mais pas Iskador. Elle s'approcha de Yuli par-derrière et glissa sa main sous son bras. Il sourit et son cœur chanta, mais il ne cessa pas un instant de regarder avidement devant lui.

Il pouvait voir que les montagnes qu'ils avaient traversées étaient susceptibles de leur offrir un refuge du côté sud. Des arbres chétifs qui ne dépassaient pas la taille d'un homme poussaient çà et là, et poussaient droit, ce qui indiquait que le vent d'ouest glacé des Grandes Murailles ne régnait plus en maître par ici. Il possédait toujours ses vieilles connaissances, héritées d'Alehaw longtemps auparavant. Il serait possible de chasser dans les collines, et ils pourraient vivre convenablement sous le ciel, comme les dieux le voulaient.

Un immense enthousiasme monta en lui, jusqu'à lui faire écarter tout grand les bras.

« Nous vivrons dans cet endroit abrité », dit Yuli. « Nous resterons tous les quatre unis, quoi qu'il arrive. » D'un plissement enneigé à flanc de colline, au loin, se perdant dans le ciel crépusculaire, s'élevait de la fumée. Il tendit un doigt dans cette direction. « Des gens habitent là-bas. Nous les obligerons à nous accepter. Ce sera notre chez nous. Nous leur commanderons et leur enseignerons nos usages. À partir de maintenant, nous vivons sous nos propres lois, pas celles des autres. »

Carrant ses épaules, il attaqua la descente parsemée d'un maigre peuplement d'arbres et les autres le suivirent, d'abord Iskador, qui lui emboîta fièrement le pas, puis les autres.

Certains des projets de Yuli se réalisèrent, d'autres non.

Après bien des refus, ils furent acceptés dans une petite communauté installée à l'abri d'un plissement de terrain. Ses membres menaient une vie horriblement primitive ; grâce à leur savoir supérieur et à leur audace, Yuli et ses amis parvinrent à leur imposer leur volonté, à leur commander et à leur faire respecter leurs propres lois.

Cependant ils n'arrivèrent jamais à une intégration complète, parce que leurs visages offraient un aspect différent et que l'Olonets qu'ils parlaient ne présentait pas les mêmes cadences que la variété locale. Et ils découvrirent que cette communauté, en raison des avantages de sa situation, vivait toujours dans la crainte des raids d'une communauté plus importante située à quelque distance de là sur les berges d'un lac gelé. Et de fait, il y eut plus d'une fois de ces raids durant les années qui suivirent, avec leur cortège de souffrances et de vies perdues.

Cependant Yuli et Usilk devinrent avisés et le restèrent, en étrangers qu'ils étaient ; ils dressèrent de féroces défenses contre les envahisseurs de Dorzin, comme s'appelait l'autre communauté. Et Iskador apprit à toutes les jeunes femmes à fabriquer des arcs et à s'en servir. Elles finirent par faire preuve d'une grande adresse. Lorsque revinrent les envahisseurs du sud, beaucoup moururent la poitrine criblée de flèches, et il ne vint plus d'attaques de ce côté-là.

Cependant le mauvais temps s'abattit sur eux et des avalanches déboulèrent des montagnes. Les tempêtes n'en finissaient plus. Il n'y avait qu'à l'entrée des cavernes qu'ils pouvaient faire pousser quelques céréales véreuses ou élever quelques bêtes galeuses pour leur lait et leur viande, de sorte que leur nombre restait stationnaire et qu'ils étaient toujours affamés, ou en proie à des maladies qui ne pouvaient qu'être imputées à la malveillance des dieux (pour ce qui était d'Akha, Yuli interdisait qu'on en fit mention).

Cependant Yuli prit la belle Iskador pour femme, et l'aima, trouvant chaque jour son réconfort dans le spectacle de son large et fort visage. Ils eurent un fils, qu'ils appelèrent Si, en mémoire du vieux prêtre de Yuli à Pannoal, et qui survécut à tous les maux et dangers de l'enfance, grandissant à la va-comme-je-te-pousse. Usilk et Scoraw se marièrent eux aussi. Usilk à une petite femme brune nommée Isik, deux syllabes qui ressemblaient curieusement à son propre nom ; Isik, en dépit de sa taille, courait comme une gazelle et était aussi intelligente qu'affable. Scoraw prit pour femme une dénommée Fitty, jeune dame capricieuse qui chantait magnifiquement et lui mena la vie dure ; elle mit au monde une petite fille qui mourut au bout d'un an.

Cependant Yuli et Usilk n'arrivaient jamais à se mettre d'accord. Ils n'étaient unis qu'en face du danger. Le reste du temps Usilk se montrait plein d'hostilité envers Yuli et ses projets, et ne manquait pas une occasion de lui jouer de mauvais tours. Comme le vieux prêtre l'avait dit, certains hommes ne pardonnent jamais.

Cependant une députation vint de la communauté plus importante de Dorzin, qui avait subi de grosses pertes à la suite d'une épidémie. Ayant eu vent de la réputation de Yuli, ils le prièrent de prendre leur commandement à la place de leur chef décédé. Ce qu'accepta Yuli, pour n'avoir plus à supporter Usilk, et lui, Iskador et leur enfant allèrent vivre près du lac gelé, où la chasse était abondante, appliquant fermement les lois en toute circonstance.

Cependant, même à Dorzin, il n'y avait presque aucune activité artistique pour rompre la monotonie de la dure vie qu'on y menait. Sans doute y dansait-on les jours de fête, mais les seuls instruments de musique connus des habitants étaient les crécelles et les clochettes. Il n'y avait pas davantage de religion, en dehors d'une peur constante des mauvais esprits et d'une acceptation stoïque du froid ennemi, de la

maladie et de la mort. De sorte que Yuli finit par devenir véritablement prêtre et essaya d'inculquer à son peuple quelque souci de sa vie spirituelle. La plupart des hommes rejetèrent ses paroles parce que en dépit du bon accueil qu'ils lui avaient fait il restait un étranger, et qu'ils étaient trop obtus pour acquérir de nouvelles connaissances. Mais il leur apprit à aimer le ciel dans toutes ses humeurs.

Cependant ils étaient tous pleins de vie, lui, Iskador et Si, et ils ne laissèrent jamais mourir l'espoir que des temps meilleurs étaient en train d'émerger. Il gardait la vision qui lui avait été accordée dans les montagnes – qu'il y avait peut-être un mode de vie plus agréable que celui qu'on se voyait immédiatement accorder, plus sûr, moins soumis au hasard et aux éléments.

Cependant lui et sa belle Iskador n'en vieillirent pas moins, sentant de plus en plus le froid à mesure que passaient les années.

Cependant ils se prirent à aimer ce bord de lac où ils vivaient et, en souvenir d'une autre vie et d'autres espérances, lui donnèrent le nom d'Oldorando.

Ici s'arrête l'histoire de Yuli, fils d'Alehaw et d'Onesa.

L'histoire de leurs descendants, et de ce qui leur advint, forme un bien plus long récit. À leur insu, Freyr se rapprocha du monde glacé qui était le leur : car il y avait un fond de vérité dans les obscures écritures que Yuli rejetait, et le ciel de glace devait se transformer le moment venu en ciel de feu. Cinquante années helliconiennes seulement après la naissance de leur fils, un authentique printemps devait visiter le monde inclément que connaissaient Yuli et sa belle Iskador.

Un monde nouveau était sur le point de naître.

EMBRUDDOCK

Et Shay Tal dit :

Vous croyez que nous vivons au centre de l'univers. Je dis que nous vivons au centre d'une cour de ferme. Notre position est si obscure que vous ne sauriez-vous faire une idée de son obscurité.

À vous tous je dis ceci. Une catastrophe s'est produite dans le passé, le lointain passé. Si générale que personne aujourd'hui ne saurait en expliquer la nature ou l'origine. Nous savons seulement qu'elle a entraîné une longue période de ténèbres et de froid.

Vous tâchez de vivre le mieux possible. Très bien, très bien, profitez de la vie, aimez-vous les uns les autres, soyez bons. Mais n'allez pas prétendre que cette catastrophe ne vous concerne pas. Elle a beau s'être produite il y a longtemps, elle n'en empoisonne pas moins chaque jour de nos existences. Elle nous vieillit, elle nous use, elle nous dévore, elle nous arrache nos enfants. Elle nous rend non seulement ignorants mais amoureux de notre ignorance. Nous sommes pourris d'ignorance.

Je vais vous proposer une chasse au trésor – une quête, si vous voulez. Une quête à laquelle chacun de nous peut participer. Je veux que vous ayez conscience de notre déchéance, et que vous fassiez preuve d'une vigilance constante à l'égard de tout ce qui pourrait nous informer sur sa nature. Il nous faut reconstituer ce qui est arrivé pour nous réduire ainsi à cette cour de ferme glacée ; alors nous pourrions améliorer notre sort, et veiller à ce que le malheur ne s'abatte pas une nouvelle fois sur nous et nos enfants.

Tel est le trésor que je vous offre. La connaissance. La vérité. Certes, vous redoutez cela. Mais c'est ce que vous devez rechercher. C'est ce que vous devez apprendre à aimer.

I. MORT D'UN GRAND-PÈRE

Le ciel était noir. Des hommes portant des torches arrivaient par la porte sud. Emmitouflés dans plusieurs épaisseurs de peaux, ils levaient haut les pieds dans la neige qui recouvrait la voie. Le saint homme arrivait ! Le saint homme arrivait !

Le jeune Laintal Ay se tenait caché dans l'entrée du temple en ruine, le visage rayonnant d'excitation. Il regarda la procession en train de se traîner entre les vieilles tours de pierre, sur la face est desquelles s'agrippait la neige tombée plus tôt dans la journée. Il remarqua qu'il n'existait de la couleur qu'au bout des torches crachotantes, au bout du nez du saint père et sur les langues de l'attelage de six chiens qui le tirait. Dans chacun des cas la couleur était le rouge. Le ciel chargé – dans lequel était ensevelie la sentinelle Batalix – avait lessivé toutes les autres couleurs.

Père Bondorlonganon, de la lointaine Borlien, était gros, et le paraissait encore plus du fait des énormes fourrures qu'il portait, des fourrures d'un genre inusité à Oldorando. Il était venu seul à Oldorando – les hommes qui l'accompagnaient étaient des chasseurs locaux, tous connus de Laintal Ay. Ce fut sur le visage du père que le garçon concentra son attention, car il ne venait pas souvent d'étrangers par ici ; il était plus petit, moins coriace, la dernière fois où ils avaient eu la visite du père.

Le saint père avait un visage ovale, profondément marqué de lignes horizontales, dans lesquelles les autres détails de sa physionomie, les yeux par exemple, s'intégraient comme ils pouvaient. Ces lignes étiraient la bouche en un long trait d'apparence cruelle. Assis sur son traîneau, il jetait autour de lui des regards méfiants. Rien dans son attitude ne suggérait qu'il eût du plaisir à revenir à Oldorando. Son regard s'arrêta sur le temple en ruine ; cette visite était nécessaire car Oldorando, comme il le savait, avait massacré son clergé quelques générations auparavant. Ses yeux vaguement inquiets s'attardèrent un instant sur le garçon debout entre deux piliers carrés.

Laintal Ay lui rendit son regard. L'expression du prêtre lui sembla cruelle et calculatrice ; mais il pouvait difficilement avoir bonne opinion d'un homme qui venait accomplir les derniers rites au chevet de son grand-père mourant.

Il sentit les chiens au moment où ils passaient devant lui, ainsi que l'odeur bitumeuse des torches. La procession vira pour remonter la rue principale, s'éloignant du temple. Laintal Ay hésitait à la suivre. Il resta en observation sur les marches, les bras autour de la poitrine, tandis que l'arrivée du traîneau faisait sortir les gens de leurs tours en dépit du froid.

Dans l'obscurité où se perdait l'extrémité du chemin, au pied de la

grande tour où habitaient Laintal Ay et sa famille, la procession s'arrêta. Des esclaves vinrent s'occuper des chiens – qui seraient mis à l'étable sous la tour – pendant que le saint père descendait de son perchoir avec des mouvements raides et se dépêchait de se mettre à l'abri.

Au même moment un chasseur arrivé par la porte sud s'approcha du temple. C'était un homme pourvu d'une barbe noire appelé Aoz Roon, que le garçon admirait beaucoup pour son air conquérant. Derrière lui, des entraves fixées à ses chevilles cornées, se traînait un vieil esclave phagor, Myk.

« Eh bien, Laintal, je vois que le père est arrivé de Borlien. Tu ne vas pas l'accueillir ? »

« Non. »

« Et pourquoi ça ? Tu te souviens de lui, non ? »

« S'il n'était pas là, mon grand-père ne serait pas en train de mourir. »

Aoz Roon lui tapota l'épaule.

« Tu es un brave garçon, tu survivras. Un jour, tu régneras toi-même sur Embruddock. » Il se servait de l'ancien nom d'Oldorando, celui qui était en usage avant l'arrivée de Yuli et de ses gens, deux générations avant le Yuli d'aujourd'hui, qui attendait les sacrements du prêtre.

« J'aimerais mieux voir mon grand-père vivant qu'être souverain. »

Aoz Roon secoua la tête. « Ne dis pas cela. Tout le monde aimerait gouverner, si l'occasion lui en était donnée. Moi le premier. »

« Tu ferais un bon chef, Aoz Roon. Quand je serai grand, je serai comme toi, quelqu'un qui sait tout et tue tout ce qu'il veut. »

Aoz Roon éclata de rire. Quelle allure il avait, songea Laintal Ay, quand ses dents brillaient comme ça entre ses lèvres broussailleuses. Il offrait le spectacle de la férocité – rien à voir avec l'air sournois du prêtre. Aoz Roon était sous bien des aspects une figure héroïque. Il avait une fille naturelle appelée Oyre, qui avait presque l'âge de Laintal Ay. Et il portait un costume de peaux noires comme personne n'en avait, prélevées sur un ours des montagnes géant qu'il avait abattu à lui tout seul.

D'un air détaché, Aoz Roon dit : « Viens, ta mère te voudra auprès d'elle en ce moment. Grimpe sur Myk, il te portera sur son dos. »

Le grand phagor blanc tendit ses mains cornées et laissa le garçon grimper le long de ses bras pour gagner ses épaules voûtées. Il y avait longtemps que durait la servitude de Myk à Embruddock ; sa race bénéficiait d'une plus grande longévité que les humains. « Viens, mon garçon », dit-il de sa voix épaisse et étranglée.

Laintal Ay agrippa les cornes de l'ancipité pour plus de sûreté. En signe de son esclavage, le double tranchant coupant des cornes de Myk avait été émoussé à la lime.

Le trio remonta à pas pesants la rue usée par le temps pour gagner la chaleur, tandis que les ténèbres s'installaient, inaugurant une autre des innombrables nuits d'hiver – un hiver qui régnait sur ce continent tropical depuis des siècles. Le vent chassait sur eux la poudreuse accumulée sur les traîneaux.

Dès que le saint père et les chiens étaient entrés dans la grande tour, les curieux s'étaient dépêchés de regagner leur logis. Myk déposa Laintal Ay dans la neige piétinée. Le garçon fit un geste guilleret de la main à Aoz Roon tout en se précipitant sur les doubles portes fixées à la base du bâtiment.

Une infecte odeur de poisson l'accueillit dans l'obscurité. On avait nourri les chiens de gloutes harponnés dans le Voral gelé. Ils bondirent à l'arrivée du garçon, aboyant sauvagement au bout de leurs attaches, découvrant leurs dents acérées. Un esclave humain qui avait accompagné le père cria en vain pour les faire se tenir tranquilles. Laintal Ay leur retourna leurs grognements, serrant ses doigts sous ses bras, et grimpa les escaliers de bois.

De la lumière filtrait des étages supérieurs. Ils étaient six à s'empiler au-dessus de l'étable. Laintal Ay dormait dans un coin à l'étage suivant. Sa mère et ses grands-parents logeaient au dernier étage. Dans l'intervalle habitaient divers chasseurs au service de son grand-père ; quand le garçon passa, ils lui tournèrent leurs larges dos, déjà occupés à faire leurs bagages. Laintal Ay vit, en grimpant à son étage, que les quelques affaires de Père Bondorlonganon avaient été déposées là. Le bonhomme s'était installé, et dormirait tout près. Sûr qu'il ronflait ; les grands ronflaient en général. Il s'arrêta pour regarder la couverture du prêtre, s'émerveillant de l'étrangeté de sa texture, avant de se rendre en haut, où reposait son grand-père.

Laintal Ay marqua un temps, la tête dans l'entrebâillement de la trappe, examinant la pièce qu'il découvrait en perspective, au ras du plancher. C'était vraiment la pièce de sa grand-mère, la pièce de Loil Bry depuis qu'elle était petite, depuis le temps de son père, Wall Ein Den, Seigneur d'Embruddock. Elle était pour le moment remplie par l'ombre de Loil Bry. Celle-ci se tenait le dos tourné à un feu en train de brûler dans un brasero de fer près de l'ouverture à travers laquelle son petit-fils regardait. L'ombre se découpait sur les murs et le plafond bas, menaçante. De la robe aux broderies compliquées que portait toujours sa grand-mère, rien n'était reporté sur les murs en dehors d'une vague silhouette pourvue d'ailes au lieu de manches.

Trois autres personnes dans la pièce semblaient dominées par Loil Bry et son ombre. Dans un coin gisait Yuli le Petit, son menton pointant au-dessus des fourrures qui le recouvraient. Agé de vingt-neuf ans, il était complètement usé. Le vieil homme marmonnait. Loilanun, la mère de Laintal Ay, était assise auprès de lui, les coudes

dans ses mains, une expression désolée sur son visage terreux. Elle n'avait pas encore remarqué la présence de son fils. L'homme de Borlien, Père Bondorlonganon, était assis tout près de Laintal Ay, les yeux fermés, priant à voix haute.

C'était la prière plus qu'autre chose qui bloquait Laintal Ay. Normalement il aimait se trouver dans cette pièce, pleine des mystères de sa grand-mère. Loil Bry connaissait tant de choses fascinantes et, dans une certaine mesure, remplaçait le père de Laintal Ay, qui avait été tué au cours d'une chasse au sacapic.

Les sacapics étaient responsables de l'écœurante odeur de miel qui régnait dans la pièce. Un de ces monstres avait été récemment capturé et ramené au village morceau par morceau. Des plaques de carapace, débitées sur son dos, servaient à alimenter le feu. Le pseudo-bois brûlait avec une flamme jaune en grésillant.

Laintal Ay regarda le mur ouest, où s'ouvrait la fenêtre de porcelaine de sa grand-mère. La faible clarté qui venait de l'extérieur y versait une pâle lueur orange, à peine capable de rivaliser avec celle du feu.

« Drôle d'ambiance », dit-il enfin.

Il monta une marche de plus, et les yeux rougeoyants du brasero le fixèrent.

Sans se presser, le père acheva sa prière à Wutra et ouvrit les yeux. Coincés dans les plis horizontaux de son visage, ils ne pouvaient s'ouvrir très grand, mais ils étaient pleins de douceur quand il les posa sur le garçon et dit sans autre forme de procès : « Tu ferais mieux de venir ici, mon garçon. Je t'ai apporté quelque chose de Borlien. »

« Qu'est-ce que c'est ? » Il gardait les mains derrière son dos.

« Viens voir. »

« C'est un poignard ? »

« Viens voir. » Il était parfaitement immobile. Loil Bry laissa échapper un sanglot, le mourant gémit, le feu crachota.

Laintal Ay s'approcha précautionneusement du père. Il n'arrivait pas à saisir comment des gens pouvaient vivre en des endroits autres qu'Oldorando : c'était le centre de l'univers – ailleurs ce n'était que désolation, la désolation de la glace qui s'étendait à l'infini et explosait occasionnellement en invasions phagors.

Père Bondorlonganon fit apparaître un petit chien de chasse et le plaça dans la paume du garçon. Il en excédait à peine la longueur. Il était taillé, s'aperçut-il, dans une corne de kaido, avec une richesse de détails qui l'enchantait. Un épais pelage courait sur le dos du chien, et les pattes minuscules avaient des coussinets. Il l'examina un moment avant de découvrir que la queue frétillait. Quand on le secouait de bas en haut, la mâchoire inférieure s'ouvrait et se fermait.

C'était un jouet comme il n'en avait jamais vu. Dans son enthousiasme, Laintal Ay fit le tour de la pièce en aboyant. Sa mère se

précipita pour le faire taire, l'enlevant dans ses bras.

« Un jour ce garçon sera le Seigneur d'Oldorando », dit Loilanun au père en manière d'explication. « Il héritera du titre. »

« Il ferait mieux d'avoir la passion du savoir et d'étudier pour en savoir plus, » dit Loil Bry, presque en aparté. « C'est à cela que mon Yuli accordait sa préférence. » Elle se remit à pleurer dans ses mains.

Père Bondorlonganon plissa un peu plus les yeux et s'enquit de l'âge de Laintal Ay.

« Six ans et quart. » Seuls les étrangers avaient le don de poser de telles questions.

« Eh bien, tu es presque un homme. Dans un an, tu seras un chasseur, aussi ferais-tu bien de te décider rapidement. Qu'est-ce qui te fait le plus envie, le pouvoir ou le savoir ? »

Laintal Ay fixa le plancher.

« Les deux, monsieur... ou alors ce qu'il y a de plus facile à avoir. »

Le prêtre se mit à rire et renvoya l'enfant d'un geste en se dandinant vers l'homme désormais confié à ses soins. Il s'était insinué dans les bonnes grâces de la famille : maintenant, au travail. Son oreille, que l'expérience avait rendue sensible à la visite de la mort, avait perçu un changement dans le rythme de la respiration de Yuli le Petit. Le vieil homme était sur le point de quitter ce monde pour un périlleux voyage le long de son octave d'étendue vers le monde d'obsidienne des diaphes. Avec l'aide des deux femmes, Bondorlonganon allongea le chef sur le côté, la tête tournée vers l'ouest.

Tout heureux de ne plus être questionné, le garçon roula sur le plancher, se battant avec son chien de corne, lui retournant doucement ses aboiements quand il jouait de la mâchoire. Son grand-père s'éteignit pendant que se déroulait l'un des plus terribles combats de chiens dans l'histoire du monde.

Le jour suivant, Laintal Ay voulut rester auprès du prêtre de Borlien, au cas où il aurait d'autres jouets cachés dans ses vêtements. Mais celui-ci était occupé à visiter les malades, et Loilanun n'aurait de toute façon pas laissé son fils n'en faire qu'à sa tête.

La nature rebelle de Laintal Ay fut bridée par les querelles qui éclatèrent entre sa mère et sa grand-mère. Cela le surprit d'autant plus que les deux femmes s'étaient toujours montrées pleines d'affection l'une pour l'autre du vivant de son grand-père. Le corps de Yuli, ainsi nommé en l'honneur de l'homme qui était venu des montagnes en compagnie d'Iskador, fut emporté dans un charriot, raide comme une peau gelée, comme si sa dernière volonté avait été de se dérober à tout prix aux caresses de sa femme. Son absence laissa dans la pièce un coin noir où Loil Bry alla s'accroupetonner, ne sortant de son immobilité que pour houspiller sa fille.

Tous les membres de la tribu étaient solidement bâtis, rembourrés de graisse sous-cutanée. Loil Bry conservait sa stature jadis célèbre, malgré ses cheveux gris et sa tête qui disparaissait entre les épaules comme elle se tenait courbée au-dessus du lit froid de son homme – cet homme qu'elle avait aimé avec passion une bonne moitié de sa vie, dès qu'il lui était apparu, lui l'envahisseur, blessé.

Loilanun n'était pas de cette trempe. L'énergie, le pouvoir d'aimer, le large visage aux yeux perçants comme des clous noirs, tout cela lui avait été refusé pour passer directement de la grand-mère au jeune Laintal Ay. Loilanun était toute en angles, d'une complexion jaunâtre ; depuis la disparition de son mari, mort tout jeune, il y avait de l'hésitation dans sa démarche – et peut-être aussi dans ses tentatives pour rivaliser avec cette royale maîtrise du savoir que possédait sa mère. À présent c'était ses nerfs qui résistaient mal, tandis que Loil Bry pleurait presque continuellement dans son coin.

« Arrête-toi donc, mère – ton tapage me porte sur les nerfs. »
« Garde ta faiblesse pour toi qui n'as pas été capable de pleurer convenablement ton homme ! Je pleurerai, je pleurerai jusqu'à ce que je n'en puisse plus, je pleurerai des larmes de sang. »

« Grand bien te fasse. » Elle tendit du pain à sa mère, mais il fut refusé avec un geste de mépris. « C'est Shay Tal qui l'a fait. » « Je ne veux pas manger. »

« Moi je le veux bien, maman », dit Laintal Ay.

Aoz Roon se présenta à l'extérieur de la tour et appela, tenant sa fille naturelle par la main. Oyre avait un an de moins que Laintal Ay et lui fit un grand salut de la main quand sa mère et lui mirent le nez à la fenêtre.

« Monte voir mon chien pour rire, Oyre. C'est un grand combattant, comme ton père. »

Mais sa mère le réexpédia promptement dans la pièce et dit sèchement à Loil Bry : « C'est Aoz Roon qui veut nous accompagner aux obsèques. Je lui dis oui ? »

Se balançant légèrement, sans se retourner, la vieille femme répondit : « Ne fais confiance à personne. Ne fais pas confiance à Aoz Roon – c'est un insolent. Lui et ses amis espèrent bien obtenir la succession. »

« Il faut bien que nous fassions confiance à quelqu'un. C'est toi qui vas devoir commander à présent, mère. »

Loil Bry laissa échapper un rire amer. Loilanun abaissa les yeux sur son fils qui souriait de toutes ses dents, les doigts refermés sur son chien de corne. « Puis ce sera à mon tour, jusqu'à ce que Laintal Ay soit un homme. Alors ce sera lui le Seigneur d'Embruddock. » « Il faut vraiment que tu sois idiote pour croire que son oncle Nahkri permettra cela », répondit la vieille femme.

Loilanun n'insista pas. Sa bouche s'étira en un pli amer, tandis que son regard quittait le visage attentif de son fils pour se fixer sur les peaux qui recouvraient le sol. Elle savait que les femmes ne commandaient pas. Déjà, avant même que son père ne sombrât dans l'inconscience, le pouvoir de sa mère sur la tribu s'enfuyait, comme s'enfuyaient les eaux du Voral, personne ne savait où. Tournant les talons, elle cria par la fenêtre, sans plus de façons : « Montez ! »

Laintal Ay était si décontenancé par l'expression de sa mère, comme si elle se rendait compte qu'il ne serait jamais à la hauteur de son grand-père – sans parler du plus ancien porteur du nom de Yuli –, qu'il resta en arrière, trop ulcéré pour accueillir Oyre quand elle s'avança dans la chambre avec son père.

Agé de quatorze ans, Aoz Roon était un jeune chasseur de belle apparence, rempli de morgue. Après avoir adressé un sourire de sympathie à Loilanun et ébouriffé les cheveux de Laintal Ay, il alla présenter ses respects à la veuve. On était en l'An 19 Après l'Union, et déjà Laintal Ay avait un certain sens de l'histoire. Elle se cachait dans les coins pleins de vagues odeurs de cette vieille pièce, avec ses taches de moisissure, ses lichens et ses toiles d'araignée. Rien que le mot *histoire* lui rappelait le hurlement des loups entre les tours, leur arrière-train sur la neige, tandis que quelque vieil héros décharné rendait l'âme.

Grand-père Yuli n'était pas le seul à être mort. Dresyl aussi était mort. Dresyl, demi-frère de Yuli, grand-oncle de Laintal Ay, père de Nahkri et Klils. Le prêtre avait été appelé et Dresyl était descendu tout raide dans la terre, la terre de l'histoire.

L'enfant se souvenait de Dresyl avec affection, mais il craignait ses oncles querelleurs, Nahkri et ce fanfaron de Klils. Pour autant qu'il comprenait ces choses, il comptait bien – quoi qu'en dise sa mère – que les vieilles traditions feraient revenir le commandement à Nahkri et Klils. Au moins ils étaient jeunes. Il deviendrait lui-même un bon chasseur, et ils le respecteraient au lieu de l'ignorer comme à présent. Aoz Roon lui viendrait en aide.

Les chasseurs ne quittèrent pas le hameau ce jour-là. Tous assistèrent aux obsèques de leur vieux seigneur. Le saint père avait calculé où devait se trouver exactement la sépulture : près d'une pierre curieusement taillée, où le sol était assez ramolli par les sources d'eau chaude pour qu'une tombe pût y être creusée.

Aoz Roon accompagna les deux dames, mère et fille, jusque-là. Laintal Ay et Oyre suivaient en bavardant à voix basse, leurs esclaves et Myk, le phagor, derrière eux. Laintal Ay faisait fonctionner son chien aboyeur pour amuser Oyre.

Le froid et l'eau fournissaient un curieux décor au deuil. Des fumerolles, des sources, des geysers jaillissaient du sol au nord du

hameau, ruisselant sur le roc à nu. Poussée par le vent, l'eau de plusieurs geysers se déployait vers l'ouest en un véritable rideau, pour geler avant de retomber sur le sol, où elle composait tout un entrelacement de formes fantastiques. Les sources les plus chaudes, qui venaient fouetter cette superstructure, compromettaient dangereusement sa stabilité, et de gros morceaux s'en détachaient parfois pour aller se fracasser sur le rocher avant d'être progressivement emportés.

Une fosse avait été creusée pour recevoir l'ancien héros, qui avait autrefois conquis Embruddock. Deux hommes la vidèrent de son eau avec des seaux de cuir. Enveloppé dans une toile grossière sans ornement, Yuli le Petit fut descendu dedans. Rien ne partit avec lui. Les gens de Campannat – ceux du moins qui se souciaient d'apprendre l'art – ne savaient que trop bien ce qu'il en était dans le monde d'en bas, le monde des diaphes : rien n'était d'aucun secours pour quiconque s'y rendait.

Entassée autour de la tombe se trouvait toute la population d'Oldorando, soit quelque cent soixante-dix hommes, femmes et enfants.

Chiens et oies s'étaient aussi joints à la foule, faisant preuve de la nervosité propre aux animaux, tandis que les humains se tenaient immobiles, sauf pour faire passer le poids de leur corps d'un pied sur l'autre. Il faisait froid. Batalix était haut dans le ciel, mais perdu dans la nuée ; Freyr était toujours à l'est, une heure après son lever.

Les gens étaient de complexion sombre et de constitution massive, avec ces troncs et ces membres façon barrique qui étaient le lot de tout le monde sur la planète à cette époque. Le poids des adultes était alors proche des douze staynes, en unité de poids locale, hommes ou femmes, à quelque légère variation près ; des changements radicaux se produiraient plus tard. Ils se divisaient en deux groupes de nombre à peu près égal, leur haleine faisant un nuage autour de leurs têtes : un groupe de chasseurs avec leurs femmes, et un groupe d'artisans divers avec leurs femmes. Les chasseurs portaient des costumes en peau de renne, dont le pelage était si serré que même les forts blizzards ne pouvaient en séparer les poils. Les artisans portaient des vêtements plus légers, généralement de daim roux, adaptés à une vie plus sédentaire. Un ou deux chasseurs portaient des peaux de phagor pour fanfaronner ; mais ces peaux étaient généralement jugées trop lourdes et trop grasses pour être confortables.

De la vapeur s'élevait des deux groupes, aussitôt emportée par le vent. Leurs pelisses étaient luisantes d'humidité. Ils regardaient sans bouger. Quelques femmes qui gardaient en mémoire des bribes de la vieille religion jetèrent chacune à son tour une grande feuille de brassimp, vu que c'était à peu près la seule verdure disponible. Les

feuilles voletèrent çà et là, reprenant de l'élan quand elles se retournaient. Quelques-unes roulèrent dans la fosse détrempée.

Sans s'occuper de rien d'autre, Bondorlonganon poursuivit sa tâche. Fermant très fort les yeux, à croire qu'il voulait les casser comme des noix, il récita la prière prescrite pour les païens rassemblés autour de lui. De la boue fut pelletée dans le trou.

Tout cela fut rapidement expédié, en raison du temps et de son effet sur les vivants. Comme la fosse se remplissait, Loil Bry lança un cri terrible. Elle se rua en avant et se jeta sur la tombe de son mari. Aoz Roon fut prompt à la relever et à la retenir, tandis que Nahkri et son frère regardaient la scène les bras croisés, d'un air à demi amusé.

Loil Bry s'arracha à l'étreinte d'Aoz Roon. Se baissant, elle ramassa deux pleines mains de boue et s'en barbouilla le visage et les cheveux en criant comme elle l'avait fait une première fois. Laintal Ay et Oyre rirent de bon cœur. C'était tellement drôle de voir les grands se comporter comme des idiots.

Le saint homme poursuivit la cérémonie comme si de rien n'était, mais son visage grimaça de dégoût. Ce maudit endroit, Embruddock, était connu pour son manque de religion. Eh bien, leurs mânes souffriraient, en s'enfonçant dans la terre jusqu'au noyau originel.

La haute et vieille silhouette de la veuve de Yuli le Petit s'élança au milieu des structures de glace craquante, à travers la brume, se dirigeant vers le Voral gelé. Des oies effrayées s'envolèrent devant elle tandis qu'elle longeait la rive, pauvre vieille démente de vingt-huit durs hivers. D'autres enfants se mirent à rire, jusqu'à ce que leurs mères scandalisées les fissent taire.

La malheureuse dérapa sur la glace, avec des mouvements raides et saccadés comme ceux d'une poupée. Sa silhouette se détachait en gris foncé sur les gris, bleus et blancs de la désolation devant laquelle tous leurs drames se jouaient. Comme Loil Bry, tous les individus présents vivaient en équilibre au bord d'une pente entropique. Le rire des enfants, le chagrin, la folie, et même le dégoût étaient les expressions humaines d'une guerre contre le froid perpétuel. Personne ne le savait, mais cette guerre était en train de tourner en leur faveur. Yuli le Petit, comme son ancêtre, Yuli le Prêtre, fondateur de la tribu, avait émergé des ténèbres et des glaces éternelles. Le jeune Laintal Ay était un précurseur de la lumière à venir.

La conduite scandaleuse de Loil Bry donna un peu de piment au festin qui suivit les funérailles. Tout le monde y participa. Yuli le Petit avait de la chance, ou était estimé en avoir, car il avait un père pour l'accueillir dans le monde des diaphes. Ses anciens sujets célébrèrent non seulement son départ mais aussi un voyage plus prosaïque – le retour du saint homme à Borlien. Pour cela, il fallait que le prêtre fût bien rempli de rathel et de vin d'orge, histoire de se garder du froid sur

le chemin du retour.

Des esclaves – eux aussi de Borlien, mais Père Bondorlonganon voulait l'ignorer – reçurent l'ordre de charger le traîneau et de harnacher les chiens glapissants. Laintal Ay et Oyre allèrent jusqu'à la porte sud au milieu d'une foule joyeuse pour le regarder partir.

Le visage du prêtre se fronça en un semblant de sourire quand il vit le garçon. Il se baissa brusquement et déposa un baiser sur les lèvres de Laintal Ay.

« Je te souhaite le pouvoir et le savoir, mon enfant ! » dit-il.

Trop déconcerté pour répondre, Laintal Ay leva son petit chien en guise de salut.

Dans les tours cette nuit-là, devant une dernière bouteille, on raconta une fois de plus des histoires sur Yuli le Petit et la façon dont lui et sa tribu étaient arrivés à Embruddock. Et sur l'accueil peu chaleureux qu'ils avaient reçu.

Tandis que Père Bondorlonganon, passablement gris, était entraîné vers Borlien à travers la plaine, les nuages s'écartèrent. Au-dessus de lui, perlant le ciel nocturne, c'était une profusion d'étoiles.

Au milieu des constellations et des étoiles fixes une lumière se déplaçait. Non une comète, mais la Station d'Observation Terrienne Avernus.

Du sol la station n'était rien de plus qu'un point lumineux que regardaient machinalement voyageurs et trappeurs quand elle passait au-dessus d'eux. De près elle se révélait faite d'une irrégulière et complexe série d'unités spécialisées.

L'Avernus abritait quelque cinq mille hommes, femmes, enfants et androïdes, chaque adulte spécialisé dans un aspect de la planète au-dessous. Helliconia. Une planète de type terrestre qui présentait un intérêt tout particulier pour les gens de la Terre.

II. LE PASSÉ QUI ÉTAIT COMME UN RÊVE

Laintal Ay, assommé de chaleur et de fatigue, s'endormit bien avant la fin de la fête. Les histoires se poursuivirent au-dessus de sa tête, comme les vents qui balayaient la planète en leur froide frénésie de possession.

Ces histoires tournaient autour des activités des hommes, notamment de leur héroïsme, de la façon dont ils tuaient tel ou tel animal démoniaque, triomphaient de leurs ennemis, et en particulier – en cette soirée succédant aux funérailles – de la façon dont le premier Yuli était sorti des ténèbres pour découvrir un nouveau mode de vie.

Yuli accaparait leur imagination parce qu'il avait été un saint homme et n'en avait pas moins rejeté sa foi en faveur de son peuple. Il avait combattu et vaincu des dieux qui n'avaient désormais plus de noms.

Un aspect fondamental du caractère de Yuli, quelque chose entre l'inflexibilité et le discernement, touchait particulièrement la tribu. Sa légende grandissait dans leurs esprits. De sorte que même son arrière-petit-fils, un autre Yuli, Yuli « le Petit », pouvait se demander dans les moments difficiles : « Qu'est-ce que Yuli aurait fait ? »

Ce premier endroit qu'il nomma Oldorando, celui où, descendant de la montagne, il était allé avec Iskador, n'avait pas prospéré. Il offrait seulement de quoi survivre. Sa population menait une existence précaire au bord d'un lac gelé, le lac Dorzin, et ne pouvait que courber le dos sous les fureurs de l'hiver, ignorant que ces fureurs étaient sur le point de s'épuiser. De cela, rien n'apparaissait du temps de Yuli. Peut-être était-ce une autre raison pour laquelle la génération présente, recluse dans les tours de pierre d'Embruddock, aimait parler de lui : il était leur ancêtre de l'hiver profond. Il symbolisait leur survie. Leurs légendes étaient à la base de leur promptitude à admettre la possibilité d'un changement de climat.

Comme toutes les villes essaimées dans les grandes chaînes de montagne du Quzint, cette première Oldorando de bois était située près de l'équateur, au milieu du vaste continent tropical de Campannlat. De l'existence même de ce continent, nul n'avait la moindre idée du temps de Yuli ; leur monde se limitait au terrain de chasse et au campement. Seul Yuli avait l'expérience des toundras et des zastrugi qui s'étendaient au nord du Quzint. Seul Yuli avait l'expérience des contreforts de cette énorme configuration naturelle connue sous le nom de Grandes Murailles, qui formait l'extrémité occidentale du continent. Là, parmi les foudroyants frimas, des volcans qui s'élevaient à plus de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer ajoutaient leur propre rigueur à celle du climat, recouvrant d'un plateau de lave les anciennes roches plutoniques d'Helliconia.

Il lui avait été épargné de connaître les terrifiantes contrées de

Nktryhk.

À l'est de Campannat se dresse la Chaîne Orientale. Cachée aux yeux de Yuli et de tous les autres derrière les nuages et les intempéries, la terre s'y plisse en une série d'énormes chaînes montagneuses, culminant en un écran volcanique à travers lequel des glaciers se taillent un chemin depuis des pics de plus de quatorze mille mètres de haut. Là, les éléments feu, terre et air se présentent à l'état pur, en raison d'un froid furieux qui les empêche de fusionner en des alliages moins opposés. Et pourtant, même en ces lieux, à une date encore récente – aussi récente que la mort de Yuli le Petit – même sur les plaques de glace qui s'élevaient presque jusqu'à la stratosphère, une vie ancipitée était observable, en train de s'accrocher à l'existence, joyeuse au sein de la tempête.

La hurlante et blanche désolation de l'Écran Oriental était connue des phagors. Ils l'appelaient Nktryhk, et croyaient que c'était le trône d'un mage blanc qui chasserait les Fils de Freyr, les choses détestées qui se disaient des hommes, hors du monde.

S'étendant dans le sens nord-sud sur presque trois mille cinq cents milles, Nktryhk séparait l'intérieur du continent des mers glacées de l'est. Ces mers fouettaient les falaises de Nktryhk qui s'élevaient à pic à dix-huit cents mètres au-dessus des eaux. Les vagues se transformaient en glace à l'instant où elles se fracassaient contre le roc, festonnant les falaises de glaçons ou retombant en grêle dans la houle. De cela les tribus humaines éparses ne connaissaient rien.

Ces générations vivaient de la chasse. La chasse était le sujet de la plupart des histoires qui se racontaient. Sans doute les chasseurs chassaient-ils ensemble et s'entraidaient, mais en fin de compte, la chasse était l'affaire du courage d'un homme tout seul face à l'animal sauvage qui décidait de l'affronter. Ou il vivait, ou il mourait. S'il vivait, alors les autres pouvaient vivre, femmes et enfants, à l'écart du danger. S'il mourait, la tribu risquait fort de mourir elle aussi.

Ainsi le peuple de Yuli, cette petite troupe installée près du lac gelé, vivait comme la nécessité le lui imposait, aussi résigné que des animaux à leur mode d'existence. Les auditeurs des récits légendaires aimaient beaucoup les descriptions du petit village près du lac. Là, on pêchait selon des méthodes si minutieusement décrites qu'elles avaient inspiré celles dont on se servait dans le Voral. On jetait des têtes de daim dans des trous pratiqués au bord du fleuve pour attraper des anguilles fort appréciées, exactement comme Yuli l'avait fait autrefois.

Le peuple de Yuli affrontait aussi des sacapics géants, tuait des daims et des ours féroces, et se défendait contre les razzias phagors. Selon la saison, on cultivait de l'orge et du seigle à croissance rapide. On buvait le sang des ennemis.

Il naissait peu d'enfants. À Oldorando, on était mûr à sept ans et déjà vieux à vingt. Même quand les gens riaient et se réjouissaient, le givre était après eux.

Le premier Yuli, le lac gelé, les phagors, le froid intense, le passé qui était comme un rêve : toutes ces composantes d'une légende vivace étaient connues de chacun, et le récit en était souvent repris. Car la petite troupe de gens qui abritaient leur vie à Embruddock était confinée d'une façon dont leur confinement même les empêchait d'avoir conscience. À la puberté, chacun était ficelé dans des peaux de bêtes ; les animaux les enveloppaient littéralement. Mais les rêves, et le passé qui était comme un rêve, leur donnaient un supplément de dimensions dans lesquelles ils pouvaient tous vivre.

Serrés les uns contre les autres dans la tour de Nahkri et de Klils, après les funérailles de Yuli le Petit, tous prirent une fois de plus plaisir à participer à l'évocation du passé qui était comme un rêve. Pour rendre ce passé plus vivant, ou peut-être pour mettre le présent en veilleuse, chacun buvait du rathel, servi par les esclaves de Nahkri. Le rathel était la boisson la plus prisée à Embruddock, après le sang frais.

Les funérailles de Yuli le Petit leur donnait l'occasion de briser la routine de la vie quotidienne, et de vivre par l'imagination. Aussi la grande histoire du passé, de l'union de deux tribus, exactement comme s'unissent homme et femme, fut-elle de nouveau récitée. Le récit passait d'une bouche à l'autre, tout comme le pot de rathel, un narrateur reprenant là où le précédent s'arrêtait, pratiquement sans pause aucune.

Les enfants de la tribu étaient présents, leurs yeux luisant dans la lumière des braises, buvant de petites gorgées de rathel dans les chopes de leurs parents. Le récit qu'ils entendaient était familièrement appelé le Grand Récit. À chaque fête, non seulement aux enterrements ou aux entrées en majorité, ou à la fête du Double Coucher de Soleil, il y avait toujours quelqu'un pour crier, comme les ténèbres tombaient : « Offrons-nous le Grand Récit ! »

C'était une histoire de leur passé, et aussi plus que cela. C'était la seule forme d'art que possédait la tribu. La musique leur faisait défaut, ainsi que la peinture, la littérature et presque tout ce qui était source de beauté. Ce qui en avait existé, le froid l'avait dévoré. Mais il leur restait le passé qui était comme un rêve ; il survivait dans les récits qu'il nourrissait.

Personne n'était plus sensible à cette histoire que Laintal Ay, quand il arrivait à rester éveillé assez longtemps pour l'écouter. Un de ses thèmes était l'union de deux camps opposés ; ce qu'il n'avait pas de mal à comprendre, car la division que recouvrait cette union, véritable

article de foi devant lequel devait s'incliner la tribu, était – avait été – partie intégrante de sa vie de famille. Ce n'était que plus tard, en grandissant, qu'il devait découvrir qu'il n'existait d'union nulle part, seulement de la dissension à l'état latent. Mais les conteurs rassemblés dans la salle à l'odeur de renfermé, en cet An Dix-Neuf Après l'Union, s'employèrent joyeusement à dérouler le Grand Récit comme celui de l'unité et de la réussite. C'était là leur talent.

Les conteurs se levaient l'un après l'autre, récitant leur morceau avec plus ou moins d'assurance. Les premiers parlèrent de Yuli le Grand et de la façon dont il était venu de la blanche désolation au nord de Pannoval pour s'installer au bord du lac gelé de Dorzin. Mais une génération cède la place à une autre, même dans les légendes, et bientôt un autre conteur se leva pour parler de ceux, à peine moins glorieux, qui avaient suivi Yuli. Celui-ci était une conteuse, Roi Sakil, la sage-femme, qui avait son mari et son adorable fille, Dol, à côté d'elle ; elle donna une certaine emphase aux aspects les plus épiques de sa part du récit, qui fut fort goûtée de l'assistance.

Pendant que Laintal Ay somnolait dans la chaleur, Roi Sakil parla de Si, Fils de Yuli et d'Iskador. Si devint le chasseur en chef de la tribu, et tous le craignaient car on ne savait jamais où ses yeux regardaient. Il prit pour femme une autochtone du nom de Cretha ou, selon la dénomination de sa tribu, Cre Tha Den, qui donna à Si un fils du nom d'Orfik et une fille du nom d'Iyfilka. Orfik et Iyfilka se révélèrent forts et valeureux, en des temps où il était inhabituel de voir deux enfants survivre au sein d'une même famille. Iyfilka prit pour compagnon Sargoth, ou Sar Gotth Den, qui excellait à prendre les myllks, les poissons à deux bras qui vivaient sous la glace du lac Dorzin. Iyfilka pouvait faire craquer la glace par la seule force de son chant. Elle donna un fils à Sar Gotth, qu'ils appelèrent Dresyl Den – un nom fameux dans la légende, Dresyl étant le père des fameux frères, Nahkri et Klils. (Rires.) Dresyl était le grand-oncle de Laintal Ay.

« Oh, je t'adore, mon bébé ! » cria Iyfilka à son enfant, en le caressant, tout sourire. Mais cela se passait en un temps où des tribus de phagors circulaient sur la glace en traîneaux tirés par des kaidos, attaquant les concentrations humaines. La charmante Iyfilka et Sar Gotth périrent tous deux au cours d'une razzia, alors qu'ils essayaient de s'enfuir le long du lac balayé par le vent. Certains, par la suite, accusèrent Sar Gotth de couardise, ou de manque de vigilance.

Le jeune orphelin, Dresyl, fut adopté par son oncle, Orfik, qui avait alors un fils à lui appelé Yuli, ou Yuli le Petit, en l'honneur de son arrière-grand-père. Devenu un colosse, il resta connu sous le nom de le

Petit en souvenir de la grandeur de son ancêtre. Dresyl et Yuli le Petit devinrent des amis inséparables et le restèrent toute leur vie, en dépit des épreuves qu'ils devaient traverser par la suite. Dans leur jeunesse ils furent tous deux de grands combattants et de vigoureux gaillards qui séduisaient les femmes Den, causant bien des désordres par leurs frasques. Quelques histoires auraient pu être rapportées à ce sujet, si certaines personnes n'avaient pas été présentes. (Rires.)

Tout le monde disait que Dresyl et Yuli, les deux frères cousins, se ressemblaient, avec leurs visages basanés et puissants, leurs nez recourbés, leur petite barbe bouclée et leurs yeux étincelants. Tous deux avaient une allure altière et une forte carrure. Tous deux portaient des fourrures semblables munies d'élégants capuchons. Leurs ennemis prophétisaient qu'ils connaîtraient le même sort, mais l'avenir devait en décider autrement, comme le rapporterait la légende.

Infailiblement, les hommes et femmes âgés dont les filles étaient compromises prophétisaient que les deux corrupteurs finiraient mal – et le plus tôt serait le mieux. Seules les filles en question, étendues jambes écartées dans le noir, chevauchées par leurs amants, savaient quel bienfait étaient les frères cousins et combien ils étaient différents l'un de l'autre ; elles savaient qu'intérieurement Dresyl était plein de violence et Yuli plein de douceur, doux comme une plume et aussi caressant.

À ce point de l'histoire, Laintal Ay se réveilla. Il se demandait du fond de son engourdissement comment il était possible que son ancien grand-père, si courbé, si lent, eût jamais réussi à exciter les filles.

Un des artisans continua l'histoire.

Les anciens et le vieux chaman de la tribu près du lac se réunirent pour décider de quelle façon Dresyl et Yuli devaient être punis de leur libertinage. Certains crachaient de colère en parlant, parce qu'au fond de leur cœur ils étaient jaloux. D'autres parlèrent pieusement, vu qu'en raison de leur grand âge ils ne pouvaient que suivre le chemin de la vertu. (Le conteur donna du relief à ce trait de sagesse populaire en adoptant une voix flûtée, pour faire rire son auditoire.)

Le verdict fut unanime. Bien que leur nombre s'épuisât sous le coup de la maladie et des raids phagors, et que chaque chasseur fût précieux, les anciens décidèrent de bannir Yuli le Petit et Dresyl de la tribu. Naturellement, aucune femme ne fut autorisée à parler en faveur des deux amis.

Le message fut proclamé. Yuli et Dresyl n'avaient plus qu'à partir. Comme ils rassemblaient leurs armes et leurs bagages, un trappeur arriva au camp, à demi-mort, d'une autre tribu sur la bordure est du

lac. Il annonça que des phagors approchaient de nouveau, qu'ils étaient cette fois en force et tuaient tous les humains qu'ils rencontraient sur leur passage. Cela se passait au moment d'un double coucher de soleil.

Terrifiés, les hommes du village rassemblèrent promptement femmes et biens et mirent le feu à leurs demeures. Ils se mirent aussitôt en route vers le sud. Yuli le Petit et Dresyl parmi eux. Dans leur dos, le feu se répandait en traînées rouge et noir dans le ciel, puis vint un moment où le lac fut hors de vue. Ils suivirent le Voral, voyageant jour et nuit, car Freyr brillait la nuit durant cette période. Les meilleurs chasseurs marchaient en tête et de chaque côté du gros de la troupe, en quête de nourriture et d'un chemin sûr. En la circonstance, Yuli et Dresyl se virent provisoirement pardonner leurs péchés.

La troupe se composait de trente hommes, y compris les cinq anciens, vingt-six femmes et dix enfants de moins de sept ans, l'âge de la puberté. Ils avaient leurs traîneaux avec eux, tirés par des asokins et des chiens. De nombreux oiseaux les suivaient, ainsi que toute une variété de chiens de chasse, certains tirant plutôt vers le loup ou le chacal, ou un croisement des deux ; ces derniers servaient souvent de jouets aux enfants, qui les recevaient en cadeau à l'état de chiots.

Plusieurs jours de voyage se succédèrent. Le temps était clément, bien que la chasse fût maigre. Un jour, alors que Freyr se levait, deux des chasseurs, Baruin et Skelit, qui étaient partis en éclaireurs, signalèrent une étrange ville un peu plus loin.

« Là où le fleuve rencontre un cours d'eau gelé, l'eau jaillit en l'air avec un bruit terrible. Et de grandes tours de pierre se dressent dans le ciel. » Tel fut le rapport de Baruin, et la première description d'Embruddock.

Il décrivit comment nos tours de pierre se dressent en rangs, décorées de crânes peints de couleurs vives pour écarter les importuns.

Ils se tenaient dans une vallée peu profonde pleine de gravier, discutant de ce qu'il convenait de faire. Deux autres chasseurs arrivèrent, traînant un trappeur qu'ils avaient capturé alors qu'il revenait à Embruddock. Ils le jetèrent par terre et le rouèrent de coups de pied. Il dit que la tribu Den vivait à Embruddock et que c'était des gens pacifiques.

Apprenant qu'il y avait d'autres Den dans les environs, les cinq anciens dirent tout de suite qu'il fallait faire un détour pour éviter le hameau. Ils furent hués. Les hommes jeunes ou d'âge mûr dirent qu'il fallait attaquer sur-le-champ ; ils pourraient alors être acceptés sur un pied d'égalité par cette tribu lointainement apparentée. Les femmes approuvèrent bruyamment, pensant que ce serait bien agréable de vivre dans des édifices de pierre.

La fièvre monta. Le trappeur fut matraqué à mort. Tout le monde – hommes, femmes et enfants – trempa ses doigts dans son sang et but, pour avoir l'avantage avant même que la bataille ne fût livrée.

Le corps fut jeté aux chiens et aux oiseaux.

« Dresyl et moi irons devant pour reconnaître le terrain », dit Yuli le Petit. Il jeta un regard de défi aux hommes qui l'entouraient ; ils baissèrent les yeux sans rien dire. « Nous voulons gagner la bataille pour vous. Si nous y arrivons, c'est nous qui commanderons, et nous ne tolérerons plus les lubies des vieillards. Si nous perdons la bataille, vous pourrez jeter nos corps aux bêtes. »

« Et », enchaîna le narrateur suivant, « à ces paroles pleines de courage de Yuli le Petit, la gent canine leva les yeux et glapit son approbation. » L'assistance sourit gravement, se remémorant ce détail du passé qui était comme un rêve.

À présent l'histoire de ce passé devenait plus dramatique. L'assistance se mit à boire moins de rathel, cependant qu'elle écoutait comment Dresyl et Yuli le Petit, les frères cousins, comptaient prendre la ville silencieuse. Avec eux partirent cinq héros triés sur le volet, dont les noms étaient dans toutes les mémoires : Baruin, Skelit, Maldik, Curwayn et Afardl le Gros, qui fut tué ce jour-là, et par une femme encore !

Le reste de la troupe demeura où il était, afin que le bruit des chiens ne fasse pas fuir le gibier.

De l'autre côté du fleuve glacé il n'y avait pas de neige. De l'herbe poussait. De l'eau chaude jaillissait en l'air, couvrant les lieux de rideaux de vapeur.

« C'est vrai », murmura l'auditoire. « Il en est encore ainsi. »

Une femme menait des cochons noirs velus le long d'un sentier. Deux enfants jouaient tout nus au milieu des eaux. Les envahisseurs se tenaient aux aguets.

Ils virent nos tours de pierre, les solides, les délabrées, toutes alignées de façon à former des rues. Et le vieux mur de la cité réduit à un tas de décombres. Ils n'en revenaient pas.

Dresyl et Yuli firent tout seuls le tour d'Embruddock. Ils s'avisèrent de la forme carrée de nos tours, avec leurs murs pentus, de sorte que la pièce du dernier étage est toujours plus petite que celles du dessous. Constatèrent que nous gardions nos bêtes au rez-de-chaussée pour la chaleur – en haut de la rampe d'accès afin de pouvoir les sauver en cas d'inondation du Voral. Ils virent tous les crânes d'animaux, peints de couleurs vives et tournés vers l'extérieur pour effrayer les intrus. Nous avions toujours une sorcière, n'est-ce pas, les amis ? À cette époque,

c'était Loil Bry.

Ma foi, les frères cousins virent aussi deux vieilles sentinelles au sommet de la grosse tour – cette tour même, les amis – et ils eurent tôt fait d'entrer et d'expédier les barbes grises. Le sang coula à flot, je vous le dis.

« La fleur ! » lança quelqu'un.

Ah oui. La fleur est importante. Vous vous souvenez que les gens du lac disaient que les frères cousins connaîtraient le même destin ? Cependant, lorsque Dresyl dit avec un grand sourire : « Tout ira bien pour nous quand on régnera sur cette ville, mon frère. » Yuli regardait les petites fleurs à ses pieds, des fleurs avec des pétales pâles – probablement du scantiom.

« Un bon climat », dit-il, surpris, et il cueillit la fleur et la mangea.

Ils eurent peur quand ils entendirent pour la première fois mugir le Siffleur d'Heures, car ce fameux geyser, connu de tous, ne l'était pas d'eux. Ils se reprirent, puis disposèrent leurs forces afin d'être prêts pour le moment où les deux sentinelles seraient remplacées et où les chasseurs d'Embruddock retourneraient chez eux, chargés de leurs prises, sans se douter de rien.

Laintal Ay se réveilla à ce point. Il y avait des batailles dans le passé qui était comme un rêve, et l'une d'entre elles était sur le point d'être racontée. Mais le nouveau récitant dit : « Amis, nous avons tous des ancêtres qui ont participé à la bataille qui suivit, et tous ont rejoint depuis le monde des diaphes, même s'ils n'ont pas été expédiés prématurément à cette occasion. Qu'il suffise de dire que tous ceux qui étaient présents se sont vaillamment comportés. »

Cependant, étant jeune, il ne pouvait pas sauter aussi légèrement le passage excitant et il continua malgré lui, les yeux brillants.

Ces innocents et héroïques chasseurs furent surpris par le stratagème de Yuli. Des flammes fleurirent soudain au sommet de la tour aux herbes, et de grandes fleurs de feu s'élevèrent dans l'air du soir. Les chasseurs poussèrent naturellement de grands cris d'effroi, laissèrent tomber leurs armes et se précipitèrent pour voir ce qui pouvait être fait.

Une pluie d'épieux et de pierres leur tomba dessus du haut de la tour voisine. Les envahisseurs armés sortirent de leur cachette, criant et lançant leurs épieux sur des corps sans défense ; nos chasseurs glissaient et tombaient dans leur propre sang, mais ils réussirent à abattre quelques envahisseurs.

Notre ville contenait plus d'hommes armés que les frères cousins ne le supposaient. C'était nos braves artisans. Ils surgirent de toutes

parts. Mais les envahisseurs résistaient avec l'énergie du désespoir et se cachèrent dans les maisons dont ils s'étaient emparés. De jeunes garçons furent aussi forcés de combattre, dont certains se trouvent ici, ayant désormais passé le bel âge.

Le feu s'étendit. Des étincelles s'envolaient comme des vannures, à croire qu'elles voulaient embraser le ciel. Le carnage faisait rage dans les rues et dans les fossés. Les femmes prenaient les épées des morts pour repousser les vivants.

Tous se comportèrent vaillamment. Mais l'audace et la force du désespoir l'emportèrent – sans parler des qualités de chef de celui qui descendit ce jour-là retrouver ses ancêtres dans le monde des diaphes. Finalement, les défenseurs jetèrent leurs armes et s'enfuirent en hurlant dans la nuit naissante.

Le sang de Dresyl lui bouillait dans les veines. Une fureur vengeresse lui monta au front. Il avait vu Afardl le Gros tué à côté de lui – et par une femme, encore !

« C'était ma bonne vieille grand-mère ! » s'écria Aoz Roon, et des rires et des acclamations fusèrent de tous les côtés. « Il y a toujours eu du courage dans notre famille. Nous sommes de la race d'Embruddock, pas d'Oldorando. »

La fureur défigurait Dresyl. Son visage vira au noir. Il ordonna à ses compagnons de poursuivre et de tuer chaque survivant. Les femmes devaient être rassemblées dans l'étable de cette tour même, les amis. Quel terrible jour ce fut dans nos annales...

Mais les vainqueurs, sous la conduite de Yuli, retinrent Dresyl et lui dirent qu'il ne devait plus y avoir de tuerie. La tuerie engendrait la rancœur. Dès le lendemain, tout le monde devait vivre en paix, pour former une tribu puissante, sinon il n'y aurait plus assez d'âmes pour survivre.

Ces sages paroles n'atteignirent pas Dresyl. Il se débattit jusqu'à ce que Baruin apporte un seau d'eau froide et le lui jette à la figure. Alors il tomba en une sorte de syncope et dormit de ce sommeil sans rêve qu'on ne connaît qu'après la bataille.

Baruin dit à Yuli : « Va dormir avec Dresyl et les autres. Je monterai la garde, au cas où nous serions surpris par une contre-attaque. »

Mais Yuli le Petit était incapable de dormir. Il ne dit rien à Baruin, mais il avait été blessé et se sentait la tête toute légère. Il avait l'impression d'être au bord du trépas, et sortit d'un pas chancelant dans l'intention de mourir sous le ciel de Wutra, dans lequel Freyr se préparait déjà à monter, car on était alors dans le troisième quartier. Il descendit la rue principale, où l'herbe poussait dru entre les ruisseaux

de boue. L'aube de Freyr avait la couleur de la boue, et il vit un chien s'éloigner furtivement, le ventre plein, du cadavre d'un de ses camarades chasseurs. Il s'appuya contre un mur croulant, respirant à pleins poumons.

En face de lui se trouvait le temple – alors en ruine comme il l'est encore aujourd'hui. Il fixa sans les comprendre les décorations gravées dans la pierre. Souvenez-vous, en ce temps-là, avant que Loil Bry ne le civilise, Yuli passait pour être un barbare. Des rats couinaient à l'entrée. Il se dirigea vers le temple, les oreilles bourdonnantes. Il tenait à la main une épée prise à un adversaire tombé – une meilleure arme que toutes celles qu'il possédait, faite de bon métal sombre, ici, dans nos forges. La tenant devant lui, il donna un coup de pied dans la porte.

À l'intérieur, des truies et des chèvres laitières à l'attache s'agitèrent. C'était là que l'on entreposait le matériel agricole à l'époque. Regardant autour de lui, Yuli aperçut une trappe dans le plancher et entendit des murmures.

Saisissant l'anneau de fer, il souleva la trappe. Au fond du puits de ténèbres qui béait à ses pieds brûlait une lampe fuligineuse.

« Qui va là ? » lança quelqu'un. Une voix d'homme, j'espère que vous savez à qui elle appartenait.

À Wall Ein Den, alors Seigneur d'Embruddock, dont tout le monde ici garde le souvenir. Vous pouvez vous le représenter, grand et droit, bien que la jeunesse l'eût quitté, avec une longue moustache noire, mais pas de barbe. On était surtout frappé par ses yeux, qui faisaient baisser ceux des plus hardis, et son beau visage émacié qui, en son temps, faisait fondre les femmes en larmes. C'est là que se situe la rencontre historique entre lui, le vieux seigneur, et Yuli le Petit.

Yuli descendit lentement les marches à sa rencontre, un certain nombre de maîtres artisans étaient là avec Seigneur Wall Ein, mais ils n'osèrent pas parler tandis que Yuli approchait, pâle comme la mort, la main serrée sur son épée.

Seigneur Wall Ein dit : « Si tu es un sauvage, alors le meurtre est ton affaire, et tu ferais bien d'en finir tout de suite. J'exige d'être le premier à périr sous tes coups. »

« Que méritez-vous d'autre, vous qui vous cachez dans une cave ? »

« Nous sommes vieux, et sans force au combat. Autrefois il en était autrement. »

Ils s'affrontèrent du regard. Personne ne broncha.

Au prix d'un immense effort, Yuli parla, et sa voix lui parut venir de très loin. « Vieillard, pourquoi laisser cette grande ville aussi mal gardée ? »

Seigneur Wall Ein répondit avec son autorité coutumière. « Il n'en a pas toujours été ainsi, sinon toi et tes hommes auriez connu une autre

réception, avec vos pauvres armes. Il y a bien des siècles, la Terre d'Embruddock était vaste, elle qui s'étendait au nord jusqu'aux Quzints et au sud jusqu'à la mer. C'était sous le règne du Grand Roi Denniss, mais le froid est venu et a détruit ce qu'il avait réalisé. À présent nous sommes moins nombreux que jamais, vu que pas plus tard que l'année dernière, dans le premier quartier, nous avons été razziés par les phagors blancs qui filent comme le vent sur leurs montures géantes. Beaucoup de nos meilleurs guerriers, dont mon fils, se sont fait tuer en défendant Embruddock, et s'enfoncent à présent vers le noyau originel. »

Il laissa échapper un soupir et ajouta : « Peut-être as-tu lu l'inscription gravée sur cet édifice, si tu sais lire. Elle dit : "D'abord les phagors, ensuite les hommes." C'est à cause de cette inscription et d'autres choses que notre clergé a été massacré, il y a deux générations. Les hommes doivent passer d'abord, toujours. Encore qu'il y ait des jours où je me demande si la prophétie ne finira pas par se réaliser. »

Yuli le Petit écouta les paroles du seigneur dans une sorte d'état second. Quand il essaya de répondre, aucun mot ne s'éleva de ses lèvres exsangues et il sentit ses forces l'abandonner.

Un des vieillards, hésitant entre l'apitoiement et le ricanement, dit : « Le jeune homme est blessé. »

Comme Yuli s'avavançait d'un pas chancelant, ils reculèrent. Derrière eux s'ouvrait à faible hauteur un passage voûté chichement éclairé par une lucarne grillée. Incapable de s'arrêter sur sa lancée, il s'engagea dans le passage en traînant les pieds. Vous connaissez cette sensation, les amis, chaque fois que vous êtes ivres – comme maintenant.

Une atmosphère moite régnait dans le passage. Il en sentit la chaleur sur sa joue. Un escalier de pierre se présenta sur le côté. Il n'arrivait pas à comprendre où il était, et ses sens lui manquaient.

Et une jeune femme apparut sur les marches, tenant un bougeoir devant elle. Elle était plus belle que les cieux. Son visage dansa devant ses yeux.

« C'était ma grand-mère ! » s'écria Laintal Ay d'une voix aiguë vibrante de fierté. Il avait écouté avec ferveur, et se sentit tout honteux quand tout le monde éclata de rire.

À cette époque, la dame ne songeait guère à faire venir au monde un petit Laintal Ay. Elle fixa de grands yeux affolés sur Yuli et lui dit quelque chose qu'il ne parvint pas à comprendre.

Il tenta de répondre. Les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Ses genoux fléchirent. Il se laissa choir sur le sol. Puis il s'effondra

complètement et tous les gens présents le crurent mort.

En cet instant critique, le conteur céda la place à un narrateur plus âgé, qui donna un tour moins dramatique aux événements.

Wutra jugea bon d'épargner la vie de Yuli en cette occasion. Dresyl prit la direction des opérations pendant que son frère cousin se remettait de sa blessure. Je crois que Dresyl avait honte de son accès de fureur sanguinaire ; il veillait désormais à se conduire de façon plus civilisée, se trouvant au milieu de gens aussi civilisés que nous. Il se peut aussi qu'il se soit souvenu de la bonté de son père, Sar Gotth, et de la douceur de sa mère, Iyfilka, tous les deux massacrés par la horde exécration des phagors. Il s'installa dans la Tour de Prast, où nous avions coutume d'entreposer le sel, vivant au dernier étage et donnant des ordres comme un véritable chef, tandis que Yuli reposait sur un lit dans une chambre basse à l'étage inférieur.

Beaucoup à l'époque, y compris moi-même, détestaient Dresyl et en usaient avec lui comme avec un simple envahisseur. Il nous était odieux de recevoir des ordres. Et pourtant, quand nous comprîmes ce qu'il avait en vue, nous coopérâmes et apprécîâmes ses incontestables qualités. Nous autres d'Embruddock étions démoralisés à cette époque. Dresyl nous rendit notre esprit combatif, et dressa les défenses.

« C'était vraiment quelqu'un, mon père, et quiconque le critiquera aura affaire à moi ! » cria Nahkri en bondissant sur ses pieds et en brandissant le poing. Il le secoua si énergiquement qu'il faillit tomber à la renverse et que son frère dut le soutenir.

Personne ne dit du mal de Dresyl. Du haut de sa tour, il pouvait contempler le paysage environnant, les terres hautes au nord, d'où il était venu, les basses au sud, et les geysers et les sources d'eau chaude, choses alors étranges pour lui. Il était tout particulièrement impressionné par le Siffleur d'Heures, notre magnifique geyser qui jaillit à intervalles réguliers en sifflant comme un diable de vent.

Je me souviens des questions qu'il me posait sur les cylindres géants, comme il les appelait, qui se dressaient au milieu du paysage. Il n'avait jamais vu de rajabarals. À ses yeux, ils apparaissaient comme autant de tours élevées par un magicien, plates au sommet, faites d'un bois étrange. Bien qu'il fût loin d'être sot, il n'y reconnaissait pas des arbres.

C'était plus un homme d'action que de contemplation. Il décida du

logement de toute sa tribu, la répartissant dans différentes tours. En cela, il fit preuve d'une sagesse que nous pouvons tous prendre comme exemple, Nahkri. Bien qu'il y ait eu beaucoup de grognements à l'époque, Dresyl veilla à ce que son peuple cohabite avec le nôtre. Aucune dispute ne fut autorisée, et tout fut partagé équitablement. Cette règle a largement contribué à l'heureuse fusion de nos deux peuples.

Tout en logeant les familles, il fit procéder à un recensement. Il ne savait pas écrire, mais nos artisans tinrent un registre pour lui. L'ancienne tribu autochtone comptait quarante et un homme, quarante-cinq femmes, et onze enfants de moins de sept ans. Ce qui faisait quatre-vingt-dix-sept personnes en tout. Soixante et une personnes du lac gelé avaient survécu à la bataille, ce qui faisait un total de cent cinquante-huit personnes. Un nombre fort estimable. L'enfant que j'étais était content d'avoir de nouveau de la vie autour de lui. Après toutes ces morts, je veux dire.

Je dis à Dresyl : « Tu te pliras à Embruddock. »

« À présent cet endroit s'appelle Oldorando, mon garçon », dit-il. Je me souviens encore de la façon dont il me regarda à ce moment-là.

« Qu'on nous parle un peu plus de Yuli », lança quelqu'un, au risque d'encourir la colère de Nahkri et de Klils. Le chasseur s'assit en soufflant, et un homme plus jeune prit sa place.

Yuli le Petit se rétablit lentement de sa blessure. Vint un moment où il fut en mesure de faire quelques pas dehors avec son frère cousin et de promener son regard sur le territoire où ils se trouvaient – un territoire dont il était visible qu'il pouvait donner de meilleures chasses et être mieux défendu.

Le soir, ils parlaient avec le vieux seigneur. Il essayait de leur apprendre l'histoire de notre terre, mais ils n'étaient pas toujours intéressés. Il parlait de siècles d'histoire, avant que le froid ne descende. Il racontait comment il y avait eu un temps où les tours étaient faites d'argile cuite et de bois, dont les peuples primitifs avaient pratiqué l'exploitation. Puis la pierre avait été substituée à l'argile, mais la même structure avait continué d'être fidèlement observée. Et la pierre tenait des siècles. Il y avait des passages souterrains, et il y en avait eu bien plus, en des temps meilleurs.

Il leur conta les malheurs d'Embruddock, devenu à présent un simple hameau. Autrefois une noble cité se dressait là, dont les habitants régnaient sur des milliers de milles. Il n'y avait pas de phagors à craindre en ce temps-là, disait-on.

Et Yuli et son frère cousin arpentaient la chambre du vieux seigneur,

écoutant, fronçant les sourcils, discutait, mais sans jamais se départir du plus profond respect. Ils l'interrogèrent sur les geysers, dont les eaux nous alimentent en chaleur. Notre vieux seigneur ne leur laissa rien ignorer du Siffleur d'Heures, l'inaltérable symbole de notre espoir.

Il leur raconta comment notre Siffleur d'Heures avait ponctuellement mugi chaque heure depuis le commencement des temps. C'est notre horloge, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas besoin de sentinelles dans le ciel.

Le Siffleur d'Heures aide les autorités à tenir les archives, comme les maîtres artisans ont le devoir de le faire. Les frères cousins furent étonnés de constater que nous divisions l'heure en quarante minutes et la minute en secondes, cependant que le jour compte vingt-cinq heures et l'année quatre cent quatre-vingts jours. Nous apprenons cela sur les genoux de nos mères. Il leur fallut aussi apprendre que l'on était en l'An 18 selon le Calendrier Seigneurial, ce qui signifiait qu'il y avait dix-huit ans que régnait notre vieux seigneur. De pareils traits de civilisation n'existaient pas près du lac gelé.

Attention, ce n'est pas là une attaque contre les frères cousins. Bien que barbares, ils eurent tôt fait de s'y reconnaître dans notre système corporatif, avec ses sept corps de métier, chacun avec sa spécialité – celui des métallurgistes, auquel, sans forfanterie, je suis fier de dire que j'appartiens, étant le meilleur. Les maîtres de chaque corporation siégeaient alors au conseil du seigneur, comme ils le font maintenant. Bien qu'à mon avis il devrait y avoir deux représentants du corps des métallurgistes, parce que c'est le plus important, qu'on ne s'y trompe pas.

Après une bonne explosion de rires et de quolibets, on se passa de nouveau le rathel, et une femme vieillissante continua la légende.

À présent je vais vous dévider un récit bien plus intéressant que ces histoires d'archives et de calcul du temps. Vous voudriez bien savoir ce qui est arrivé à Yuli le Petit quand il se fut remis de sa blessure. Eh bien, je vais vous le dire en quelques mots. Il tomba amoureux – et cela se révéla plus grave que sa blessure, parce que le malheureux ne s'en remit jamais.

Notre vieux Seigneur Wall Ein gardait sagement sa fille – la pauvre Loil Bry Den, qui était aujourd'hui dans tous ses états – à l'abri du mal. Il attendit jusqu'au moment où il fut certain que les envahisseurs n'étaient pas de mauvais bougres. Loil Bry était alors très belle, avec ses formes épanouies qui avaient de quoi contenter un homme, et elle avait une démarche de reine dont tout le monde ici se souviendra.

Aussi notre vieux seigneur la présenta-t-il un jour à Yuli le Petit, là-haut dans sa chambre.

Yuli l'avait déjà vue une fois. Lors de cette terrible nuit suivant la bataille quand, comme nous l'avons entendu, il faillit mourir de sa blessure. Oui, c'était bien la beauté aux yeux noirs, aux pommettes d'ivoire et aux lèvres pareilles à une aile d'oiseau, que notre ami a mentionnée. Elle était alors l'honneur de son sexe, car les femmes du lac Dorzin étaient assez quelconques, à mon avis. Tous ses traits se détachaient avec précision sur le velours de sa peau, et ses lèvres à la courbe si gracieuse étaient délicatement peintes à la cannelle. À dire la vérité, c'était un peu l'image que j'offrais moi-même quand j'étais jeune fille.

Telle était donc Loil Bry quand Yuli la vit pour la première fois. Elle était la plus grande merveille de la ville. Une fille difficile, solitaire – les gens n'éprouvaient guère de sympathie pour elle, mais j'aimais bien son genre. Yuli fut subjugué. Il cherchait toutes les occasions d'être seul avec elle – soit dehors, soit, mieux encore, cloîtré dans la chambre qu'elle occupe dans la Grande Tour, avec cette fenêtre de porcelaine. C'était comme une fièvre qu'elle lui aurait donnée. En sa présence il ne se sentait plus. Il plastronnait, se vantait, jurait devant elle, et se rendait vraiment ridicule. Beaucoup d'hommes se conduisent ainsi, mais ça ne dure pas, bien sûr.

Quant à Loil Bry, elle restait assise là comme un petit chien, à le regarder faire et à sourire derrière ses hautes pommettes, les mains croisées sur les genoux. Bien sûr, elle l'encourageait, cela va sans dire. Elle portait une lourde robe longue décorée de perles, pas de fourrures comme le reste d'entre nous. J'ai entendu dire qu'elle portait des fourrures dessous. Mais cette robe était extraordinaire et descendait presque jusqu'à terre. J'aimerais bien une robe comme ça...

La façon dont elle parlait est toujours restée quelque chose comme un mélange de poésie et d'énigmes. Yuli n'avait jamais rien entendu de pareil dans la région du lac Dorzin. Il en restait tout ébaubi. Il fanfaronnait d'autant plus. Il était en train de faire le glorieux sur le chasseur qu'il était, quand elle dit – de cette voix musicale que vous connaissez bien : « Nous passons nos vies dans toutes sortes de ténèbres. Faut-il les ignorer ou les explorer ? »

Il se contenta de la regarder en roulant de gros yeux. Elle était assise là, jolie comme tout dans son beau vêtement. Il était piqué de perles, comme je l'ai dit, de très jolies perles. Il lui demanda s'il faisait sombre dans sa chambre. Elle lui rit au nez.

« Où se trouve à ton avis l'endroit le plus sombre de l'univers, Yuli ? »

Le pauvre nigaud répondit : « J'ai entendu dire que la lointaine cité de Pannoal était très sombre. Notre grand ancêtre, dont je porte le

nom, venait de Pannoval, et il disait qu'il y faisait très sombre. Il disait que Pannoval était sous une montagne, mais je n'en crois rien. C'était juste une façon de parler en ce temps-là. »

Loil Bry contempla le bout de ses doigts, qui reposaient comme de petites perles roses au creux de son beau vêtement.

« Je crois que l'endroit le plus sombre de l'univers est l'intérieur des crânes humains. »

Il ne savait plus où il en était. Elle se fichait vraiment de lui. Mais je dois surveiller ma langue à propos des morts, n'est-ce pas ? N'empêche qu'il était un peu niais...

Elle lui mettait les idées à l'envers avec ses paroles romantiques. Vous savez ce qu'elle lui disait ? « Ne t'es-tu jamais avisé que nous savons beaucoup plus de choses que nous ne pouvons en dire ? » C'est vrai, n'est-ce pas ? « Je rêve d'avoir quelqu'un », disait-elle, « quelqu'un pour qui la parole serait comme une mer sur laquelle on peut voguer. Alors je hisserais ma sombre voile... » Je ne sais pas ce qu'elle lui disait encore.

Et Yuli restait allongé sans dormir, pressant sa blessure et allez savoir quoi encore, songeant à cette femme magique, à sa beauté et à ses troublants propos. « ... Quelqu'un pour qui la parole serait comme une mer sur laquelle on peut voguer... » Même la façon dont la phrase était tournée lui semblait n'appartenir qu'à Loil Bry. Il ne rêvait que d'être sur cette mer, voguant avec elle, où que ce fût.

« Assez de ces contes de bonne femme », s'écria Klils en se mettant péniblement sur ses pieds. « Elle lui a jeté un sort, voilà ce que disait mon père ! Mon père nous a dit aussi tout ce qu'oncle Yuli a fait au début, avant qu'elle n'en fasse un sot. » Il entreprit de le leur dire.

Yuli le Petit finit par connaître chaque pouce d'Oldorando pendant qu'il se rétablissait. Il vit la disposition des lieux, avec la grande tour à l'un des bouts de la rue principale, et l'ancien temple à l'autre. Et entre les deux, la maison des femmes et les demeures des chasseurs d'un côté, les tours des artisans de l'autre. Les ruines un peu plus loin. Et comment toutes nos tours sont chauffées par un système de canalisations en pierre reliées aux sources d'eau chaude. Nous serions incapables de construire ne serait-ce que la moitié d'une pareille merveille aujourd'hui.

Quand il eut vu les lieux tels qu'ils étaient, il les vit tels qu'ils devaient être. Avec l'aide de mon père, Yuli élaborait un projet de fortifications dignes de ce nom, afin qu'il n'y eût plus d'attaques – et en particulier plus d'attaques phagors. Vous avez entendu dire comment chacun se vit attelé à l'élévation d'un talus avec un fossé extérieur et une solide

palissade au sommet. C'était une bonne idée, bien qu'il en ait coûté quelques ampoules. Des guetteurs de métier furent formés et postés aux quatre coins, selon une pratique encore en cours aujourd'hui. Ce fut l'ouvrage de Yuli et de mon père. Les guetteurs reçurent des cornes dont ils pouvaient sonner en cas de raid – les cornes mêmes dont nous nous servons aujourd'hui.

On fit bonne chasse comme on faisait bonne garde. Les gens crevaient pratiquement de faim avant la fusion des deux tribus. Une fois toute la ville clôturée, Dresyl, mon père, fit produire aux chasseurs un bon chien de chasse. Tous les autres charognards pouvaient être exclus. Des meutes de chiens de chasse pouvaient abattre le gibier et courir plus vite que nous. Cette expérience ne fut pas un grand succès, mais on peut toujours faire un autre essai.

Quoi encore ? Les guides purent accroître leurs effectifs. Le corps des fabricants de couleurs engagea quelques enfants parmi les nouveaux venus. De nouvelles chopes et de nouvelles écuelles furent fabriquées pour tout le monde à partir d'un filon d'argile dont on avait connaissance. On forgea plus d'épées. Chacun devait travailler pour le bien commun. Personne n'eut plus faim. Mon père se tua presque à la tâche. Vous autres ivrognes devriez vous souvenir de Dresyl pendant que vous êtes à vous souvenir de son frère. Il valait bien plus que lui. Pour ça, oui.

Le pauvre Klils fondit en larmes. D'autres se mirent à pleurer à l'unisson, ou à rire, ou à se battre. Aoz Roon, qui lui non plus ne se sentait pas très solide sur ses jambes en raison de tout le rathel qu'il avait bu, empoigna Laintal Ay et Oyre et s'empressa de leur faire gagner la sécurité de leurs lits.

Il abaissa un regard brouillé sur leurs faces passives, s'efforçant de réfléchir. Quelque part dans le déroulement du récit légendaire du passé qui était comme un rêve, l'avenir de la suzeraineté d'Oldorando avait été décidé.

III. UN SAUT DU HAUT DE LA TOUR

Le lendemain de l'enterrement de Yuli le Petit et des réjouissances qui avaient eu lieu à cette occasion, chacun dut reprendre son travail comme à l'accoutumée. Les gloires et les malheurs passés étaient oubliés pour le moment, sauf peut-être pour Laintal Ay et Loilanun ; ils étaient continuellement ramenés au passé par Loil Bry qui, quand elle ne pleurait pas, se plaisait à retracer les jours plus heureux de sa jeunesse.

Sa chambre était toujours tendue de tapisseries ancestrales, aujourd'hui comme autrefois. Les conduites d'eau chaude gargouillaient toujours sous les planchers. La fenêtre de porcelaine luisait toujours. C'était toujours chez elle un capharnaüm d'huiles, de poudres et de parfums. Mais Yuli n'était plus là, et Loil Bry elle-même ne s'était pas arrangée avec l'âge. Les mites avaient gâté les tapisseries. Son petit-fils grandissait.

Mais avant le temps de Laintal Ay – à l'époque où fleurissait l'amour mutuel de ses grands-parents – un incident apparemment sans importance s'était produit qui, dans ses répercussions, devait laisser une empreinte funeste sur Laintal Ay et Embruddock même : un phagor était mort.

Une fois remis de sa blessure, Yuli le Petit avait pris Loil Bry pour femme. Une cérémonie eut lieu pour marquer le grand changement survenu à Embruddock, car dans cette union les deux tribus se trouvaient symboliquement réunies. Il fut convenu que le vieux seigneur, Wall Ein, ainsi que Yuli et Dresyl gouverneraient Oldorando sous la forme d'un triumvirat. Et cet arrangement fonctionna, parce que chacun devait se démenier pour survivre. Dresyl travaillait sans cesse. Il prit pour femme une fille menue dont le père était fabricant d'épées ; elle avait une voix chantante et un regard indolent. Elle portait le nom de Dly Hoin Den. Les conteurs ne rapportèrent jamais que Dresyl ne tarda pas à être déçu ; pas plus qu'ils ne signalent qu'une partie de l'attirance initiale de Dresyl pour elle tenait au fait qu'elle était membre, joli mais anonyme, de la nouvelle tribu à laquelle il souhaitait s'intégrer. Car, contrairement à son frère cousin Yuli, il voyait dans l'esprit d'équipe la clef de la survie. Son travail ne visait jamais à son intérêt personnel ; ce en quoi il ressemblait un peu à sa vie conjugale.

Dly Hoin lui donna deux garçons, Nahkri et, un peu plus tard, Klils. Bien que n'ayant pas la possibilité de leur consacrer beaucoup de temps, Dresyl adorait ses enfants, leur prodiguant les débordements d'affection qui lui avaient été refusés par la mort de ses parents, Iyfilka et Sar Gotth. Il inculqua aux deux garçons et à leurs amis de nombreuses légendes concernant leur arrière-arrière-grand-père, Yuli,

le prêtre de Pannoval qui avait vaincu des dieux dont les noms étaient à présent oubliés. Dly Hoin leur enseigna des rudiments d'écriture mais rien de plus. Sous l'égide de leur père, les deux garçons devinrent des chasseurs convenables. Leur demeure était toujours pleine de bruit et d'agitation. Heureusement, ce que leur caractère avait de grossier – celui de Nahkri en particulier – ne fut jamais perçu par le père trop indulgent qu'était le leur.

Comme pour démentir les prédictions de ceux qui avaient annoncé que les frères cousins connaîtraient le même sort, Yuli le Petit se replia sur lui-même presque autant que Dresyl se dévouait à la communauté.

Sous l'influence de Loil Bry, Yuli s'amollit et chassa de moins en moins. Il sentait l'hostilité de la communauté envers Loil Bry, avec ses idées exotiques, et il prit ses distances. Il restait assis dans la grande tour, laissant la tempête souffler dehors. Sa femme et son vénérable beau-père lui apprirent beaucoup de choses mystérieuses, aussi bien sur le monde du passé que sur le monde d'en bas.

Et arriva un moment où Yuli le Petit s'embarqua sur cette mer de paroles où la sombre voile de Loil Bry voguait en toute liberté, et perdit complètement la terre de vue.

Parlant du monde d'en bas, un jour du second quartier de l'année, Loil Bry dit à Yuli en fixant sur lui ses yeux éclatants : « Mon tout beau, tu t'entretiens dans ta tête avec la mémoire de tes parents. Tu les vois parfois comme s'ils foulaient encore la terre. Ton imagination a le pouvoir de faire surgir la lumière oubliée dans laquelle ils marchaient. Mais ici, dans l'empire qui est le nôtre, nous avons une méthode pour communiquer directement avec ceux qui sont partis. Ils vivent encore, s'enfonçant à l'intérieur du monde d'en bas vers le noyau originel, et nous pouvons les atteindre, comme un poisson plonge, pour s'y nourrir, au fond du fleuve. » Il murmura en retour : « J'aimerais parler à mon père, Orflk, maintenant que j'ai l'âge de raison. Je voudrais lui parler de toi. » « Nous aussi faisons grand cas de nos merveilleux parents, et de leurs parents, qui avaient la force de géants. Observe les tours de pierre dans lesquelles nous vivons. Nous ne saurions rien construire de pareil, mais nos parents y sont arrivés. Vois ces canalisations qui tiennent emprisonnée l'eau bouillante crachée par la terre pour chauffer nos tours. Nous ne saurions maîtriser cet art, mais nos parents y sont arrivés. Ils ont disparu de notre champ visuel, mais ils existent toujours à l'état de diaphes et de radiés. »

« Enseigne-moi ces choses, Loil Bry. »

« Parce que tu es mon aimé, et que mon pouls s'accélère quand je te vois, je t'apprendrai à parler directement à ton père et, à travers lui, à tous les membres de ta tribu qui aient jamais existé. »

« Serait-il possible que je puisse parler même à mon arrière-grand-

père, Yuli de Pannoval ? »

« Dans nos enfants se confondront nos deux tribus, mon aimé, comme c'est le cas pour les enfants de Dresyl. Tu apprendras à parler avec Yuli, et à mêler sa sagesse à la nôtre. Tu es un grand personnage, mon aimé, et non pas un simple membre d'une tribu, comme ces pauvres imbéciles au dehors ; tu seras encore plus grand en parlant directement avec le premier Yuli. »

Loil Bry avait beau éprouver pour Yuli le Petit un attachement d'autant plus fort qu'elle avait besoin de quelqu'un sur qui bâtir un grand amour, elle prévoyait qu'elle le tiendrait encore plus en son pouvoir si elle lui enseignait les arts ésotériques ; avec sa protection elle pourrait continuer de vivre dans une somptueuse oisiveté, comme elle en avait coutume avant l'invasion.

Yuli avait beau adorer cette femme intelligente et indolente, il sentait bien qu'elle avait par ces moyens des chances de faire de lui son prisonnier, et il résolut d'apprendre d'elle tout ce qu'il lui serait possible sans se laisser abuser. Quelque chose dans leurs tempéraments ou leur situation lui valut d'être abusé quand même.

Loil Bry fit venir auprès d'elle une vieille initiée et un vieil initié. Avec leur aide, elle enseigna à Yuli l'art de communiquer avec les ancêtres. Yuli renonça complètement à la chasse pour s'adonner à la contemplation ; Baruin et d'autres pourvoyaient à leur nourriture. Il commença à pratiquer le pauk ; dans cet état de transe, il espérait rencontrer le diaphe de son père, Orflk, et communiquer à travers lui avec les radiés, les diaphes ancestraux qui s'enfonçaient à l'intérieur du monde inférieur vers le noyau originel, d'où le monde était né.

À cette époque, Yuli ne mettait que rarement les pieds dehors. Une conduite aussi peu virile était un mystère à Oldorando.

Loil Bry avait copieusement sillonné la région d'Embruddock lorsqu'elle était petite, comme son petit-fils, Laintal Ay, devait le faire plus tard. Elle voulut que Yuli vît de ses propres yeux les pierres marquant les octaves d'étendue qui jalonnaient tout le continent.

En conséquence, elle engagea un homme grisonnant, à visage de faucon, du nom d'Asurr Tal Den. Asurr Tal était le grand-père de Shay Tal, qui devait plus tard jouer un grand rôle dans les événements. Loil Bry ordonna à Asurr Tal d'emmener Yuli dans les terres qui s'étendaient au nord-est d'Oldorando. Elle était restée là une fois, à regarder le jour se transformer en pâlejourn et le pâlejourn en une brève nuit, et avait senti le pouls du monde battre en elle.

Asurr Tal emmena donc Yuli à pied par une saison clémente. C'était le début de l'hiver, alors que Batalix se levait en plein sud-est, pour briller là tout seul pendant moins d'une heure – l'intervalle diminuant de jour en jour – avant que la seconde sentinelle ne se lève à son tour.

Il y avait du vent, mais le ciel était clair comme un miroir. Bien que ratatiné et passablement voûté, Asurr Tal couvrit la distance mieux que Yuli, qui manquait d'entraînement. Il lui fit oublier les loups qui rôdaient au loin et étudier tout ce qu'il voyait en termes d'art ésotérique. Asurr Tal lui montra des poteaux de pierre, comme il y en avait près du lac Dorzin. Ils se dressaient isolément dans les espaces sauvages, chacun marqué d'un symbole représentant une roue avec un cercle en son centre, et deux lignes qui reliaient ce dernier à la roue. Il expliqua leur signification d'une voix chantante.

Les poteaux portaient un symbole dans lequel le pouvoir rayonnait du centre vers une circonférence, comme celui qui rayonnait des ancêtres vers leurs descendants, ou des radiés vers les vivants par l'intermédiaire des diaphes. Les piliers marquaient des octaves d'étendue. Chaque homme ou femme naissait sur une octave ou une autre. Le pouvoir inhérent aux octaves d'étendue variait, déterminant le sexe des enfants qui naissaient. Les octaves de terrain s'étendaient partout jusqu'aux mers lointaines. Les gens vivaient très heureux quand ils se conformaient à leurs propres octaves.

Ce n'était que lorsqu'ils étaient enterrés sur leurs octaves de terrain exactes qu'ils pouvaient, en tant que diaphes, espérer communiquer avec leurs enfants vivants. Et leurs enfants, quand il était temps pour eux de partir pour le monde d'en bas, devaient eux aussi reposer le long de l'octave appropriée.

Tenant sa main comme un hachoir, le vieil Asurr Tal découpait les collines et les vallées environnantes.

« Souviens-toi de cette simple règle, et la communication avec les ancêtres peut s'établir. La parole s'affaiblit, comme un écho en montagne le long des vallées, d'une génération disparue à la suivante, à travers le royaume des morts, qui l'emportent en nombre sur les vivants comme les poux l'emportent en nombre sur les hommes. »

Tandis que Yuli contemplait le désert des versants montagneux, quelque chose en lui se révolta contre cet enseignement. Il n'y avait pas si longtemps, il ne s'intéressait qu'aux vivants et se sentait libre.

« Cette histoire de parler avec les morts ! » s'emporta-t-il. « Les vivants ne devraient avoir aucun commerce avec les morts. Notre place est ici, à circuler sur cette terre. »

Le vieux eut un petit ricanement, prit familièrement Yuli par la manche et pointa un doigt vers le sol.

« Que tu crois, que tu crois. Malheureusement, c'est la loi de l'existence que notre place soit à la fois ici et en bas, en bas dans la molasse. Nous devons apprendre à nous servir des diaphes comme nous nous servons des animaux pour notre profit. »

« Les morts devraient rester à leur place. »

« Oh... pour ça, tu seras toi-même mort un jour. Et puis, Maîtresse

Loil Bry désire que tu apprennes ces choses, non ? »

Yuli eut envie de crier : « Je hais les morts et ne veux rien d'eux. » Mais il ravala ses mots et resta silencieux. Il était perdu.

Yuli le Petit eut beau apprendre à accomplir les rites de la communication avec les ancêtres, il ne parvint jamais à communiquer avec son père, et encore moins avec le premier Yuli. Les morts ne répondaient pas. Loil Bry expliquait cela par le fait que ses parents avaient été enterrés dans une octave d'étendue inadéquate. Personne ne comprenait pleinement les mystères du monde d'en bas. En essayant de mieux comprendre, il tomba un peu plus sous la coupe de sa femme.

Pendant ce temps-là, Dresyl travaillait pour la communauté, en accord avec le vieux seigneur. Il ne perdit jamais son affection pour Yuli, allant jusqu'à faire étudier à ses deux fils un peu de la tradition que leur étrange tante était toujours prête à dispenser. Mais il ne leur permit jamais de rester longtemps, de peur qu'ils ne finissent par être ensorcelés.

Deux ans après que Nahkri fut né à Dresyl, Loil Bry donna une fille à Yuli le Petit. Ils l'appelèrent Loilanun. Avec l'aide de la sage-femme, Loilanun naquit dans la tour sous la fenêtre de porcelaine.

Loil Bry, assistée de Yuli, fit un cadeau tout particulier à leur fille. Ils lui donnèrent, et à travers elle à tout Oldorando, un calendrier.

En raison des ruptures qui scandaient les siècles, Embruddock avait possédé plus d'un calendrier. Des trois anciens calendriers, le plus généralement connu était celui qu'on qualifiait de Seigneurial. Le Seigneurial comptait les années à partir de l'avènement du dernier Seigneur. Les autres étaient archaïques, et l'un, l'Ancipité, considéré comme néfaste ; il avait été abandonné pour cette raison, et pour cette même raison n'était jamais complètement tombé en désuétude. Le Dennissien brassait des nombres impressionnants et n'était pas très bien compris depuis que les prêtres avaient été chassés de la ville.

Selon ces vieux calendriers, la naissance de Loilanun tombait respectivement en l'an 21, 343 ou 423. Désormais sa date de naissance correspondait officiellement à l'An Trois Après l'Union. Dorénavant, les dates se référerait au nombre d'années écoulées depuis qu'Oldorando et Embruddock ne faisaient plus qu'un.

La population reçut ce cadeau avec le même stoïcisme qui lui fit recevoir la nouvelle de la présence d'une bande de maraudeurs ancipités dans le voisinage.

Un jour à l'aube de Batalix, alors que les nuages étaient épais comme des crachats et que de la gelée blanche tachetait les anciens parapets du hameau, les cornes du guet sonnèrent au sommet d'une des tours de l'est. Emoi général, cris. Dresyl ordonna d'enfermer toutes les

femmes dans la tour des femmes, où beaucoup d'entre elles étaient déjà au travail. Il rassembla ses hommes, en armes, derrière les barricades. Ses jeunes fils s'avancèrent en tremblant pour le rejoindre et fixer avec lui leurs yeux sur le soleil levant.

Dans le gris lointain de l'aube, des cornes apparurent.

Les phagors attaquèrent en force. Deux d'entre eux montaient des kaidos, des animaux à eux pourvus de cornes et d'une fourrure fibreuse rousse, assez épaisse pour résister à n'importe quel froid.

Pendant qu'ils se lançaient à l'assaut des barricades, Dresyl fit rompre par un de ses hommes une petite levée de terre qui servait à retenir les eaux bouillantes d'un geyser. Les phagors étaient réputés détester l'eau. Un flot brûlant se déversait à présent sur eux, bouillonnant autour de leurs genoux, semant une effroyable confusion dans leurs rangs. Quelques chasseurs bondirent en avant pour pousser à fond leur avantage.

Un des kaidos tomba dans la boue jaune, la battant de ses sabots, et fut tué par un épieu qui l'atteignit en plein cœur. Prise de panique, l'autre bête fit un saut départ arrêté qui lui fit franchir la barricade. C'était le légendaire saut sans élan du cheval à cornes, dont peu d'humains avaient été témoins. L'animal retomba au milieu des guerriers d'Oldorando.

Ils assommèrent le kaido à coups de gourdin et capturèrent son cavalier. Beaucoup d'autres brutes furent estropiées à coups de pierres. Les attaquants finirent par faire retraite, alors qu'un seul défenseur avait été tué. Tous étaient épuisés. Certains se jetèrent dans les sources d'eau chaude pour refaire leurs forces.

C'était une grande victoire pour l'action commune, déclara Dresyl. Il marchait à grands pas dans une sorte de fureur, le front noir à force d'être triomphant, criant à tous qu'ils formaient une seule et même tribu maintenant qu'ils s'étaient battus ensemble. Dorénavant, tous devaient travailler pour tous, et tous prospéreraient. Les femmes firent cercle pour écouter, échangeant des murmures tandis que les hommes étaient étendus de tout leur long, ne songeant qu'à récupérer. On était alors en l'An Six.

La chair de kaido était parfaitement comestible. Dresyl ordonna un festin pour célébrer l'événement ; il s'ouvrirait après le coucher des deux sentinelles. La carcasse du kaido fut mise à bouillir un peu dans les eaux thermales, puis rôtie sur des feux allumés au milieu de la place. Du vin d'orge et du rathel furent distribués pour célébrer la victoire.

Dresyl fit un discours, ainsi que le vieux seigneur, Wall Ein. On chanta des chansons. L'homme qui avait la responsabilité des esclaves fit comparaître le prisonnier phagor.

Personne, en cette soirée de l'An Six, n'avait de raison de redouter

l'avenir ; les humains avaient une fois de plus repoussé leurs légendaires ennemis et chacun avait bien l'intention de fêter l'événement. Les réjouissances comprendraient la mise à mort du prisonnier.

Les habitants d'Oldorando n'avaient aucun moyen de savoir quel personnage important était leur captif au sein de la race ancipitée, ni que sa mort flotterait sur le lac des années jusqu'à ce que de terribles repréailles s'abattent sur eux et leur progéniture.

Un silence général s'installa quand le monstre fut debout parmi eux, les foudroyant de ses grands yeux écarlates. Il avait les bras attachés derrière le dos par une corde de cuir. Ses pieds cornés ne tenaient pas en place sur le sol. Dans la nuit tombante, il semblait immense, croque-mitaine de tous leurs rêves nocturnes, créature surgie des mauvais sommeils du pâlejour. Une fourrure blanche hirsute le recouvrait, souillée de boue et de sang. Il se tenait devant les humains qui l'avaient fait prisonnier dans une attitude de défi, exhalant une odeur forte, sa tête osseuse munie de longues cornes pointée en avant entre ses épaules. Sa grosse langue blanche sortit de sa bouche pour aller fourrager dans ses narines, l'une après l'autre.

La brute portait un étrange harnachement. Une large barde de cuir lui ceignait le poitrail ; des bracelets hérissés de pointes lui entouraient les chevilles et les poignets. Les élégantes cornes effilées étaient coiffées de métal, véritable harnais qui enserrait son crâne gigantesque, formant pointe au milieu du front, entre les yeux, et contournant les oreilles pour venir se fixer sous la mâchoire, qu'il enveloppait avec art sur toute sa longueur.

Baruin s'avança et dit : « Voyez le résultat de notre action concertée. Nous avons capturé un chef. D'après sa coiffe, cet animal commande une unité. Regardez-le bien, jeunes gens qui n'avez encore jamais vu un puant de près, car ce sont nos ennemis héréditaires, dans les ténèbres comme dans la lumière du jour. »

Beaucoup de jeunes chasseurs s'avancèrent et tirèrent sur les poils entremêlés de la créature. Il demeura immobile et lâcha un pet bruyant comme un petit coup de tonnerre. Ils reculèrent, pris de frayeur.

« Les puants sont organisés en unités », expliqua Dresyl. « La plupart parlent l'Olonets. Ils prennent les humains pour esclaves et sont assez monstrueux pour manger leurs prisonniers. En tant que chef, cette brute comprend tout ce que nous disons. N'est-ce pas ? » Il lui donna une bourrade sur l'épaule. Le monstre fixa sur lui un regard impassible.

Le vieux seigneur, debout à côté de Dresyl, parla à son tour.

« Les phagors mâles sont appelés stalons et les femelles gnasses ou pliches, c'est une chose que je sais. Mâles et femelles participent aux

razzias sans distinction et combattent ensemble. Ce sont des créatures de la glace et des ténèbres. Votre ancêtre Yuli était conscient du danger qu'ils représentent. Ils portent la maladie et la mort. »

Le phagor prit alors la parole, usant de l'Olonets d'une voix rauque et vibrante.

« Misérables Fils de Freyr, vous serez tous balayés avant la tempête finale ! Ce monde, cette ville, nous appartiennent, à nous les ancipités. »

Les femmes de la tribu furent prises de peur. Elles jetèrent des pierres à la chose malfaisante qui parlait au milieu de la foule, et crièrent : « Tuez-le, tuez-le ! »

Dresyl leva un bras, pointant l'index.

« Emmenez-le au sommet de la tour aux herbes, les amis ! Emmenez-le là-haut et jetez-le en bas. »

« Oui, oui, » rugirent-ils, et les chasseurs les plus hardis se précipitèrent, saisirent l'énorme masse têtue et, joignant leurs forces, la poussèrent vers le bâtiment voisin. Le tout dans un concert d'acclamations et un beau remue-ménage.

Les enfants couraient autour de leurs aînés en poussant de grands cris. Parmi ces galopins se trouvaient les deux fils de Dresyl, Nahkri et Klils, qui n'avaient pas appris à marcher depuis si longtemps. Parce qu'ils étaient encore tout petits, ils arrivèrent à se faufiler au milieu des jambes fourmillantes des adultes jusqu'à se heurter à la jambe droite du phagor qui s'élevait comme une colonne touffue devant leurs yeux.

« Touches-y voir. »

« Non, toi. »

« T'oses pas, froussard ! »

« Froussard toi-même ! »

Avançant leurs petits doigts dodus, ils touchèrent la jambe ensemble.

Une lourde musculature bougeait sous un véritable matelas de poils. Le membre se leva, le pied à trois orteils s'abattit dans la boue.

Ces monstrueuses créatures avaient beau maîtriser l'Olonets, elles étaient loin d'être humaines. Leurs crânes abritaient des pensées obliques ; les vieux chasseurs savaient qu'à l'intérieur de leur corps les intestins se trouvaient au-dessus des poumons. Leur démarche mécanique montrait à quel point l'articulation de leurs membres différait de la morphologie humaine ; au niveau de l'équivalent des coudes et des genoux, les phagors pouvaient plier la partie inférieure de leurs membres selon des angles impossibles. Cette seule particularité suffit à frapper de terreur les deux garçonnetts.

L'espace d'un instant ils se trouvèrent en contact avec l'inconnu. Retirant leurs mains comme s'ils venaient de se brûler – en fait, la température du corps des ancipités était plus basse que celle du corps

humain – les deux bambins se regardèrent avec des yeux effarés.

Puis ils poussèrent des hurlements d'orfraie. Dly Hoin enleva les enfants dans ses bras. Pendant ce temps, Dresyl et les autres avaient fait avancer le monstre.

Le grand animal avait beau se débattre dans ses liens, il fut poussé dans l'entrée et à l'intérieur de la tour. La foule, toujours excitée, suivit la progression du bruit d'étage en étage. Des exclamations s'élevèrent dans l'air chargé quand le premier chasseur émergea sur le toit. Tout le monde tournait le dos à la carcasse de kaido qui rôtissait sans surveillance ; son parfum se mêlait à la fumée, remplissant la place déjà pleine de visages levés en l'air. Un nouveau concert d'acclamations, plus fort que le premier, s'éleva quand le chef phagor apparut, se détachant en noir sur le ciel.

« Jetez-le en bas ! » hurla la foule dans un même élan de haine.

Le monstre résista aux efforts de ses tortionnaires. Il rugit quand ils le poussèrent de la pointe de leurs poignards. Puis, comme s'il se rendait compte qu'il n'y avait plus rien à faire, il sauta sur le parapet et resta là, à envelopper d'un regard furieux la foule qui se bousculait en bas.

Dans une dernière explosion de rage, il brisa ses liens. Il se jeta dans le vide bras écartés, d'un formidable élan qui l'emporta loin de la tour. La foule essaya trop tard de se disperser. L'énorme corps toucha terre, écrasant trois personnes sous lui, un homme, une femme et un enfant. L'enfant fut tué sur le coup. Un gémissement de terreur et de consternation s'éleva du reste de l'assemblée.

Même une telle chute n'avait pas réussi à tuer complètement le grand animal. Il se redressa sur ses jambes brisées pour faire face aux lames vengeresses des chasseurs. Chacun y alla de son coup, transperçant l'épaisse fourrure, transperçant la chair serrée. Il se débattit jusqu'à ce que son sang jaune grumeleux baigne le sol piétiné.

Durant toute cette terrible journée, Yuli le Petit resta dans sa chambre avec Loil Bry et leur petite fille. Quand il était allé pour s'habiller et participer au combat, Loil Bry lui avait crié qu'elle ne se sentait pas bien et qu'elle avait besoin de lui auprès d'elle. Elle s'était accrochée à lui, écrasant sa bouche pâle contre ses lèvres, refusant de le laisser partir.

Après cela, Dresyl n'éprouva que mépris pour son frère cousin. Mais il n'alla pas jusqu'à le tuer, comme il en avait eu d'abord envie, malgré la barbarie qui régnait à l'époque. Car il se souvenait d'une certaine leçon et reconnaissait que le meurtre divisait les tribus. Quand ses fils eurent le pouvoir, ce principe fut oublié.

L'indulgence de Dresyl – fondée sur une amitié qui remontait à l'enfance, au temps où il n'avait pas de barbe ni de gris dedans –

profita grandement à la communauté et lui valut un nouveau respect. Et ce que Yuli le Petit apprit aux dépens de son esprit combatif devait plus tard porter ses fruits.

Immédiatement après le choc causé par l'apparition du chef phagor en son sein, la communauté traversa une autre épreuve. Une mystérieuse maladie, accompagnée de fièvre, de crampes et de rougeurs cutanées s'abattit sur la moitié de la population d'Oldorando. Les premières victimes furent les chasseurs qui avaient fait monter le phagor au sommet de la tour aux herbes. Durant quelques jours, il n'y eut plus grand monde pour aller chasser. Il fallut manger les porcs et les oies domestiques. Une femme et son enfant moururent de fièvre, et tout le hameau eut la douleur de laisser le monde d'en bas lui prendre deux précieuses vies. Yuli et Loil Bry, ainsi que leur fille, échappèrent à la maladie.

Le sang de la communauté fut bientôt purgé de son mal, et la vie reprit son cours. Mais la nouvelle du massacre du phagor se répandit hors des frontières d'Oldorando.

Et durant un certain temps les conditions atmosphériques continuèrent d'être inclementes envers l'humanité. Les vents glacés faisaient craquer les coutures de tout vêtement mal cousu.

Les deux sentinelles de lumière, Freyr et Batalix, continuèrent de remplir leur fonction à intervalles réguliers, et le Siffleur d'Heures de faire entendre son mugissement.

Pendant la moitié de l'année, les sentinelles brillèrent ensemble dans les deux. Puis les heures de leur coucher se décalèrent progressivement, jusqu'à ce que Freyr gouverne le ciel diurne et Batalix le ciel nocturne ; la nuit ne ressemblait alors plus guère à la nuit, et le jour ne dispensait plus assez de lumière pour mériter son nom. Puis les sentinelles se réconcilièrent une nouvelle fois : les jours brillèrent des deux lumières réunies, les nuits se firent de poix.

Au milieu d'un quartier, alors qu'il n'y avait que des étoiles acérées pour regarder Oldorando, que le froid et les ténèbres étaient intenses, le vieux seigneur, Wall Ein Den, mourut ; il descendit dans le monde d'en bas, pour devenir lui-même un diaphe et s'enfoncer vers le noyau originel.

Une autre année s'acheva, et une autre encore. Une génération grandit, une autre vieillit. La population augmenta lentement sous le règne pacifique de Dresyl, tandis que les soleils prenaient leurs tours de garde dans le ciel.

Bien que le disque de Batalix, fût le plus large, Freyr dispensait toujours plus de lumière et plus de chaleur. Batalix était une vieille sentinelle, Freyr un astre jeune et vigoureux. D'une génération à l'autre, personne n'aurait pu jurer que Frey gagnait en maturité, mais

c'était ce que disaient les légendes. L'humanité subissait – dans la douleur comme dans la joie – de génération en génération, et vivait dans l'espoir que Wutra finirait par triompher dans le monde d'en haut, et soutiendrait toujours Freyr.

Ces légendes contenaient une part de vérité, comme un bulbe contient la fleur à venir dans sa chair. De sorte que les humains savaient sans savoir qu'ils savaient.

Quant aux animaux et aux oiseaux, toujours nombreux malgré le peu d'espèces existantes, leurs sens étaient beaucoup plus sensibles aux fluctuations du globe que ceux des humains. Eux aussi savaient sans savoir qu'ils savaient. Leur compréhension leur disait qu'un changement inéluctable était proche – était déjà à l'œuvre sous la terre, dans la circulation sanguine, dans l'air, dans la stratosphère, et dans tout ce qui faisait partie de la biosphère.

Au-dessus de la stratosphère voguait un petit monde autonome formé d'éléments qui alliaient des métaux ramassés dans les riches espaces stellaires. De la surface d'Helliconia, ce monde apparaissait lui-même comme une étoile dans le ciel nocturne, une étoile à la course rapide.

C'était la Station d'Observation Terrienne Avernus.

Le système binaire de Freyr et de son compagnon, Batalix, était l'objet d'une observation attentive de la part de l'Avernus. Les familles habitant la station étudiaient tout particulièrement Helliconia, et cela depuis plus d'une de ses lentes Grandes Années de révolution autour de Freyr – ou Etoile A, comme on l'appelait dans la station.

Helliconia présentait un intérêt unique pour les gens de la Terre, et en cette période plus qu'en aucune autre. Helliconia gravitait autour de Batalix – ou Etoile B, comme on l'appelait. Soleil et planète commençaient à accélérer sur leur orbite. Ils étaient encore presque six cents fois plus éloignés de Freyr que la Terre ne l'est de son soleil. Mais la distance diminuait, de semaine en semaine.

Il y avait maintenant plusieurs siècles que la planète avait dépassé son apogée, le point le plus froid de son orbite. Du nouveau se dessinait dans les couloirs de la Station d'Observation ; chacun pouvait lire le message dans la hausse progressive des températures.

IV. TEMPÉRATURES EN HAUSSE

Certains enfants suivent leurs parents, d'autres non. Laintal Ay grandit en ayant de sa mère l'image d'une femme tranquille, portée au même genre d'isolement studieux que sa mère et son père. Mais Loilanun ne s'était pas toujours comportée ainsi avant d'être écrasée par la vie.

Adolescente, elle rejeta la douce tutelle de Loil Bry et Yuli le Petit. Elle leur cria qu'elle détestait l'atmosphère cloîtrée de leur chambre – qu'ils répugnaient de plus en plus à quitter à mesure qu'ils vieillissaient. Après une violente querelle, elle les quitta pour aller vivre dans une autre tour avec de vagues parents.

Le travail ne manquait pas. Loilanun apprit à moudre et à tanner fort honorablement. C'est en fabriquant une paire de bottes de chasse qu'elle rencontra leur futur porteur et tomba amoureuse de lui. Elle était à peine pubère. Elle allait courir avec le chasseur les nuits où il faisait clair, quand personne ne pouvait dormir. Le monde s'étendait autour d'elle dans son effroyable beauté pour la première fois de sa vie. Elle devint sa femme. Elle aurait donné sa vie pour lui.

Les mœurs étaient en train de changer à Oldorando. Un jour il emmena Loilanun chasser le daim avec lui. Autrefois Dresyl n'aurait jamais permis aux femmes d'accompagner les chasseurs ; mais son autorité s'était affaiblie avec l'âge. Les chasseurs de daim tombèrent sur un sacapic dans un étroit défilé. Sous les yeux de Loilanun, son homme fut renversé et transpercé par une des cornes de la créature. Il mourut avant que l'on ait pu le ramener chez lui.

Le cœur brisé, Loilanun retourna auprès de ses parents. Ils la reprirent avec eux, l'absorbant tranquillement, la consolant. Comme elle reposait au sein des ombres odorantes, la vie bougea en son sein. Elle avait conçu. Elle se souvint de la joie qui avait été la sienne en cette circonstance, quand son temps vint et qu'elle donna naissance à un garçon. Elle l'appela Laintal Ay, et ses parents l'accueillirent lui aussi en toute sérénité. On était au printemps de l'An 13 Après l'Union, ou de l'An 31 selon le vieux calendrier seigneurial.

« Il grandira dans un monde meilleur », dit Loil Bry à sa fille en enveloppant le bébé de son regard extraordinairement lumineux. « Les histoires disent qu'un temps viendra où les rajabarals s'ouvriront tout grands et où l'air sera réchauffé par la chaleur de la terre. Il y aura abondance de nourriture, la neige disparaîtra, les gens seront nus aux yeux les uns des autres. Comme il me tardait que ce temps arrive quand j'étais jeune. Il se peut que Laintal Ay le voie. Comme j'aurais aimé que mon petit-fils soit une fille – les filles sentent et voient plus de choses que les garçons. »

L'enfant aimait regarder la fenêtre de porcelaine de sa grand-mère.

Elle était unique à Oldorando, bien que Yuli le Petit fût d'avis qu'il y en avait eu beaucoup plus autrefois, toutes cassées aujourd'hui. Année après année, les grands-parents de Laintal Ay avaient levé les yeux de leurs anciens documents pour regarder la fenêtre virer au rose, à l'orange et au cramoisi, tandis que Freyr ou Batalix se couchaient dans un bain de feu. Les couleurs mouraient. La nuit peignait la porcelaine en noir.

Dans l'ancien temps, les dourêves étaient venus voltiger autour des tours d'Oldorando – ces apparitions que le premier Yuli avait vues alors qu'il foulait la blanche désolation avec son père.

Les dourêves venaient seulement la nuit. Des étincelles floconneuses s'allumaient derrière la fenêtre et les dourêves étaient là, décrivant des cercles paresseux, battant l'air de leur aile unique. Mais était-ce bien une aile ? Quand les gens se précipitaient dehors pour les regarder, ils n'arrivaient jamais à bien distinguer leurs silhouettes.

Les dourêves faisaient naître d'étranges pensées dans l'esprit des humains. Yuli et Loil Bry restaient étendus sur leurs nattes et leurs peaux et sentaient toutes leurs pensées naître en même temps à la vie dans leur tête. Ils voyaient des scènes qu'ils avaient oubliées, et des scènes auxquelles ils n'avaient jamais assisté. Loil Bry criait souvent et se couvrait les yeux. Elle disait que c'était comme communiquer avec une douzaine de radiés à la fois. Ensuite, il lui tardait de faire une nouvelle fois l'expérience de telle ou telle scène inattendue, mais une fois qu'elles avaient disparu on ne pouvait plus se les rappeler ; leur troublante beauté s'évanouissait comme un doux parfum.

Les dourêves poursuivaient leur vol. Personne ne pouvait pénétrer le mystère de leur départ ou de leur venue.

Leur habitat normal était les hautes couches de la troposphère. De temps en temps, des tensions électriques les forçaient à descendre près de la surface de la planète. Les courants neuraux dans le cerveau des hommes et des animaux exerçaient une brève attraction sur eux, les amenaient à s'arrêter et à décrire des cercles comme s'ils étaient eux aussi des créatures intelligentes. Puis ils reprenaient leur essor et disparaissaient. Selon les caprices du grand orage magnétique qui balayait le système solaire d'Helliconia, les dourêves pouvaient prendre n'importe quelle direction, aller de l'avant, repartir vers les couches supérieures, entraînés par les flux magnétiques, circulant aveuglément et inlassablement.

Mais pas éternellement. Parce que les entités électriques que les humains appelaient dourêves ne pouvaient pas changer. De sorte qu'il n'existait rien de plus vulnérable au changement que ces êtres.

Les températures connaissaient des variations considérables à un moment donné à travers toute l'étendue du continent tropical de

Campannat. Par une douce journée d'été, alors que Loilanum était assise à jouer distraitement avec son jeune fils, la température au sol s'éleva de plusieurs degrés au-dessus de zéro à Oldorando. À seulement quelques milles au nord – comparativement –, près du Lac Dorzin, il pouvait faire dix degrés au-dessous de zéro. En été, quand les sentinelles fonctionnaient nuit et jour, il ne gelait pas dans les endroits abrités et les céréales poussaient.

À trois mille milles d'Oldorando, dans le Nktryhk, les températures diurnes présentaient d'énormes variations, de moins douze degrés centigrades à moins cent cinquante degrés, environ la température à laquelle le krypton devient liquide.

Un changement se préparait, d'abord sous la forme de quelque chose que l'on pourrait qualifier de changement latent. Puis ses effets furent rapides, à mesure que les degrés de température des hautes couches de l'atmosphère répondaient à l'accroissement du rayonnement de Freyr. Le processus était continu mais quantique. Une fois, la Station d'Observation Terrienne Avernus enregistra une augmentation de température de douze degrés à une altitude équatoriale de 16,6 milles en l'intervalle d'une heure.

Ce réchauffement entraîna un fort accroissement de la circulation stratosphérique, et la planète fut balayée par des tempêtes. On observa au-dessus du Nktryhk des jet-streams dont la vitesse dépassait deux cent soixante-quinze milles à l'heure.

Soudain, il n'y eut plus de rêves.

Le commencement de ce qui devait amener une renaissance pour l'humanité et les animaux causa la perte des rêves. Les conditions qui les créaient disparurent en l'espace de deux ans. Les tourbillons de poussière piézo-électrique et de particules chargées dont ils étaient formés étaient trop fragiles pour survivre à un système plus dynamique. Ils disparurent, laissant derrière eux des traînées évanescentes d'étincelles dans l'air raréfié des couches supérieures. Les étincelles ne tardèrent pas à mourir elles aussi.

Yuli et Loil Bry attendirent en vain les rêves. Laintal Ay oublia bientôt d'en avoir seulement vu un jour.

Des groupes de phagors émergeaient sous le ciel verdâtre, habituel à cette altitude, où les sentinelles – quand elles n'étaient pas masquées par les nuages – dardaient leurs rayons à travers d'innombrables cristaux de glace. Les phagors, stalons et pliches, se mirent en place de leur démarche inhumaine. Beaucoup avaient des oiseaux perchés sur leurs épaules ou volant juste au-dessus d'eux. Oiseaux et phagors étaient blancs ; le sol était blanc ou brun et noir mat, le ciel d'un vert livide. Les choses vivantes se découpaient sur le glacier de Hhrygg.

Le cours du glacier était partagé en un endroit par un massif de

roches plutoniques qui, comme un château infernal, avait résisté à des siècles de siège. La glace avait gratté ses murs, et pourtant il survivait, dressant son bouquet de tours vers le ciel. Là où le fleuve de glace s'achevait se trouvait un plateau recouvert d'un névé. C'était là que se tenait le chef des ancipités, immobile, tandis que les cohortes de sa croisade se rassemblaient.

C'étaient les unités appartenant aux kzahhns de Hrastyprt qui avaient décidé les premières d'anéantir les Fils de Freyr installés dans les plaines lointaines. Le jeune kzahhn s'appelait Hrr-Brahl Yprt. Il conduirait la croisade. C'était son grand-stalon, le Grand Kzahn Hrr-Tryhk, qui avait été anéanti par ces Fils lointains. Sous le commandement de Hrr-Brahl Yprt les légions marcheraient vers la vengeance.

Car sous l'autorité de Hrr-Brahl Yprt l'unité avait prospéré, regagnant sa force perdue depuis la dernière fois où Freyr avait incendié le monde. Le nombre ainsi qu'une volonté consciente les poussaient hors de leurs forteresses élevées pour entreprendre cette migration d'une irrésistible ampleur.

La vengeance habitait leurs crânes, mais ils étaient mus par la hausse des températures dans la stratosphère. Un message de chaleur vibrait le long des cinq cents milles du glacier, depuis le plateau dépourvu d'air du Haut Nktryhk, où il prenait naissance, jusqu'aux vallées excoriées à l'est de la plaine oldorandienne, faisant émerger les ancipités de ses gouttières et de ses crevasses.

Hrr-Brahl Yprt attendait, immobile. Lui aussi percevait le message de chaleur à travers son octave d'air.

Les signes avant-coureurs du grand changement climatique animaient d'autres formes de vie dans la région, des formes dont les phagors dépendaient partiellement pour leurs besoins en protéines. Des tribus de protognostiques appelés Madis occupaient aussi l'étendue jonchée de blocs erratiques des glaciers. Décharnés, perpétuellement sous-alimentés, eux aussi commençaient à revenir à la vie nomade. Ils poussaient devant eux des chèvres et des arangs, des quadrupèdes qui se nourrissaient de lichens ou de poux de roche. Les Madis étaient à la recherche de pâturages en basse altitude. Mais ils ne voulaient pas se lancer dans le voyage avant que la croisade phagor n'ait dégagé le terrain.

Le jeune Hrr-Brahl Yprt grogna l'ordre de monter. Seuls les plus élevés en grade parmi les officiers chevauchaient des kaidos. Les destriers couleur de rouille furent montés sitôt l'ordre donné, leurs cavaliers s'installant derrière la bosse de leur dos.

Cet ordre fut donné à la fin de l'An 13, selon le modeste calendrier de Loil Bry. Selon le calendrier ancipité, c'était la Saute d'Air ou An 353 Après le Petite Apothéose de la Grande Année 5.634.000 Depuis la

Catastrophe. Selon un calcul plus moderne, on était à la fin de l'année 433.

Laintal Ay n'était alors qu'un bébé, que sa mère veuve faisait sauter sur ses genoux.

Le temps viendrait où il aurait à affronter la croisade de Hrr-Brahl Yprt dans toute sa force dévastatrice.

À côté du kaido du kzahhn se tenait un craight, ou jeune phagor mâle, qui portait un imposant étendard.

Hrr-Brahl Yprt avait la taille d'un homme de belle carrure, tout en étant presque une fois et demi plus lourd. Ses pieds cornés à trois orteils servaient de support à des flancs épais, des tendons massifs et une poitrine plus large que celle de n'importe quel homme.

Sa tête, enfoncée entre de robustes épaules, était remarquable. Elle était longue, étroite, osseuse, avec des arcades sourcilières proéminentes qui donnaient à ses yeux, abrités par de longs cils mobiles où scintillaient des paillettes de givre, un air puissamment inquisiteur. Ses cornes, plantées en arrière de ses oreilles, se recourbaient vers l'avant avant de pointer vers le haut, comme chez tous les membres de sa lignée. Elles étaient veinées de gris, à croire qu'elles étaient faites de marbre, et leurs arêtes étaient mortellement acérées. Ces armes n'étaient utilisées que dans les combats avec d'autres phagors, jamais contre d'autres espèces ; leurs pointes ne pouvaient être souillées par le sang rouge d'un Fils de Freyr.

Le mufle proéminent de Hrr-Brahl Yprt était noir derrière les arcs de ses narines, comme l'était celui de son grand-stalon. Le caractère impérieux de son regard s'en trouvait accentué. Le moindre de ses mouvements renforçait l'impression d'autorité féroce qui se dégageait du personnage.

Une couronne faciale finement ouvragée avait été réalisée par ses fabricants d'armes pour cette croisade. La couronne dessinait une vague fleur de lys qui descendait sur le long nez du jeune kzahhn. Elle s'incurvait à la base de ses cornes et présentait elle-même deux cornes de fer acérées qui pointaient latéralement.

Quand il menaçait un subordonné, le kzahhn retroussait les lèvres, découvrant deux rangées de dents carrées plantées régulièrement, flanquées de longues incisives.

Son corps était protégé par une armure : pour l'essentiel une veste sans manche en peau de kaido bien raide avec un triple mantelet et une ceinture qui s'élargissait à partir de la taille en une sorte de bourse servant à dissimuler les parties génitales, ballantes sous la rude toison du pubis.

Le nom de son kaido était Rukk-Ggrl. Après l'avoir monté, le jeune kzahhn leva la main. Un immense instrument musical en vrille,

fabriqué à partir d'une corne de sacapic, retentit sous le souffle d'un esclave humain. Sa diaphonie fit écho à travers les grises immensités.

Répondant à ce lugubre appel, d'autres esclaves émergèrent d'une caverne dans le massif plutonique, portant entre eux les figures du père et de l'arrière-grand-stalon de Hrr-Brahl Yprt. Ces illustres ancêtres étaient plongés dans Pengourdure, s'enfonçant lentement vers les ultimes tourbillons du non-être. Cette diminution sensible du processus vital avait réduit leur taille. L'arrière-grand-stalon était désormais presque entièrement transformé en kératine.

À l'apparition des objets totems, un frisson parcourut les phalanges de l'unité rassemblée, mâles et femelles. Ils se déployaient sur le sol gelé, beaucoup se détachant sur le ciel, debout sur des crêtes voisines ou des talus de rocaille, où leurs silhouettes se brouillaient sous la brillante nuée qui s'amoncelait. Certains s'appuyaient sur des épieux, leurs énormes oiseaux au-dessus d'eux. Tous, quand ils étaient au repos, adoptaient l'impressionnante immobilité caractéristique de leur espèce. Seul un frémissement occasionnel de l'oreille indiquait qu'ils étaient vivants. Ils changèrent de position de façon à porter leur regard sur leur jeune chef et les chefs du passé.

Les figures totémiques furent présentées au kzahhn. Les esclaves humains s'agenouillèrent humblement devant lui.

Hrr-Brahl Yprt mit pied à terre pour s'immobiliser entre ses ancêtres et son kaido. Après s'être incliné, il enfouit humblement son visage dans le pelage roux qui recouvrait le flanc de Rukk-Ggrl. Son entendement s'élargit au-delà des limites de son crâne. Dans une sorte de transe, il invoqua l'esprit de son père et de son arrière-grand-stalon, les appelant à surgir dans le présent.

Les esprit se présentèrent à lui. C'étaient de petits personnages moustachus, pas plus hauts que des lapins des neiges. Ils poussèrent de petits couinements en manière de salut. Chose qu'ils n'avaient jamais faite de leur vie, ils allaient à quatre pattes.

« O mes ancêtres sacrés, qui vous intégrez désormais à la terre », gronda le jeune kzahhn, de la voix épaisse propre à son espèce, « je vais enfin venger celui qui devrait se tenir à présent entre vous, mon valeureux grand-stalon, le Grand Kzahhn Hrr-Tryhk Hrast, qui a été tué par les sans-pelage, les Fils de Freyr. Des années d'épreuves nous attendent. Affermissez mon bras, prémunissez-nous contre le danger, faites-nous tenir les cornes hautes. »

Son arrière-grand-stalon semblait se tenir à l'intérieur même de Rukk-Ggrl. L'image racornie dit : « Allez, tenez les cornes hautes, souvenez-vous des inimitiés. Méfiez-vous de l'amitié avec les Fils de Freyr. »

Cette remarque était superflue pour Hrr-Brahl Yprt. Il ne se voyait pas éprouver autre chose que de la haine pour l'ennemi héréditaire.

Ceux qui étaient dans l'engourdire n'étaient pas toujours plus sages que ceux qui respiraient.

L'image racornie de son père était plus grande que celle de son arrière-grand-stalon, vu qu'il était entré en engourdire plus récemment. L'image salua son fils et parla, brossant une série de tableaux dans le cerveau de son rejeton.

Hrr-Anggl Hhrot montra à son fils une image que celui-ci ne comprit qu'en partie. Pour un humain, elle aurait été rigoureusement incompréhensible. Pourtant, c'était une vision de l'univers connu, tel que se le représentait la race ancipitée, une vision qui conditionnait largement leur attitude en face de la vie.

Un organe en pleine activité palpitait puissamment, se dilatant et se contractant. Il se composait de trois parties, chacune ressemblant vaguement à un poing humain fortement serré. Les parties étaient interdépendantes et de couleurs différentes. Le tiers gris était le monde connu, le tiers d'un blanc éblouissant Batalix, le tiers noir marbré Freyr. Quand Freyr se gonflait, les autres parties rapetissaient ; quand Batalix grossissait, le monde connu en faisait autant.

Cet organe actif était entouré de vapeur. À travers la vapeur couraient des filaments jaunes, les octaves d'air. Les octaves d'air tremblotaient comme si elles fuyaient Freyr, encore que certaines d'entre elles eussent tendance à s'enrouler autour. Le tiers-Freyr déployait des excroissances noires qui tiraient sur les octaves d'air, les rapprochant du monde connu. Il bouillonnait. Il grossissait.

Ces images étaient familières au jeune kzahhn et avaient pour but de le rassurer avant son départ. Il comprenait aussi l'avertissement que véhiculaient les images : les octaves d'air que la croisade devrait suivre devenaient plus chaotiques, et le sens parfait de l'orientation que lui et tous ses congénères possédaient serait perturbé. La croisade progresserait lentement, prendrait beaucoup de sautes d'air – ou d'années.

Il remercia l'image kératinisée avec une profonde vibration dans la gorge.

Hrr-Anggl Hhrot révéla d'autres tableaux. Ceux-ci avaient le parfum des choses anciennes. Ils étaient tirés d'un puits de savoir pieusement conservé, d'un temps héroïque où Freyr était chose négligeable. Une armée, qu'on eût dit d'anges, de prédécesseurs kératinisés était visible, confirmant les images.

Hrr-Anggl Hhrot montra ce qui arriverait quand un nombre de sautes d'air à peu près égal à ce qu'un stalon comptait d'orteils et de doigts aurait passé sur le triple organe. Lentement, la forme noir marbré de Freyr se retirerait derrière Batalix jusqu'à ne plus être visible. Vingt fois consécutives à une saute d'air d'intervalle le même manège se reproduirait. Tel était le terrifiant paradoxe : bien que ne

cessant de grossir, la partie Freyr se cacherait derrière une partie Batalix de plus en plus petite.

Ces vingt occultations marquaient le commencement de la cruelle domination de Freyr. À partir de la vingtième, les unités-nations ancipitées tomberaient sous le pouvoir des Fils de Freyr.

Tel était l'avertissement – mais il contenait une part d'espoir.

Les pauvres ignorants qu'étaient ces Fils seraient terrifiés par les occultations de Freyr, qui les assistait. La *troisième* occultation serait pour eux la plus démoralisante. C'était à ce moment-là qu'il fallait s'abattre sur eux, c'était à ce moment-là qu'il fallait se présenter devant la ville où le Grand Kzahn, Hrr-Tryhk Hhrast, avait été mis à mort. C'était là le temps de la vengeance. Le temps de la mise à feu et à sang.

Souvenez-vous. Soyez vaillants. Tenez les cornes hautes. La guerre a commencé !

Hrr-Brahl Yprt se comporta comme si c'était la première fois qu'il accueillait le flux du savoir. Il en avait été baigné bien des fois. C'était quelque chose d'inaltérable. Qui lui servait à réfléchir. Tous les membres de son unité possédant des ancêtres en engourdu avaient reçu bien des fois les mêmes images au cours des précédents quartiers. Les images venaient du monde connu, de l'air, des morts du haut passé. Elles étaient irrécusables.

Toutes les décisions de l'unité étaient le résultat de tels flux de savoir en provenance d'ancêtres kératinisés. Ceux qui faisaient le passé l'emportaient en nombre sur les vivants. Les vieux héros appartenaient à un temps héroïque où Freyr faisait dans le chétif.

Le jeune kzahn émergea de son état de transe. L'armée qui faisait cercle autour de lui frémit, agita les oreilles. Les oiseaux demeurèrent immobiles au-dessus d'eux. La corne discordante sonna une nouvelle fois, et les images pareilles à des poupées furent remportées dans leur caverne à l'intérieur de la forteresse naturelle.

Le moment de se mettre en marche était venu.

Hrr-Brahl Yprt se lança sur la haute selle de Rukk-Ggrl. Le mouvement délogea Zzhrrk, son blanc pique-bœuf. L'oiseau dessina un cercle, puis se repercha sur l'épaule de Hrr-Brahl Yprt. Nombreux étaient ceux qui possédaient leur propre pique-bœuf. Le rauque croassement du pique-bœuf était doux à l'oreille d'un phagor. Ces oiseaux jouaient un rôle utile pour ce qui était de débarrasser les phagors des tiques qui infestaient leur corps.

Cette tique, créature apparemment sans intérêt, constituait un chaînon vital dans la complexe structure écologique du monde – et un lien caché entre ennemis mortels.

Pendant que le jeune kzahn était en communication médiumnique

avec ses ancêtres, des nuages blêmes s'étaient rassemblés au-dessus du paysage de neige. La lumière était renvoyée en un mouvement de va-et-vient entre le plafond nuageux et le sol. Dans la clarté diffuse, non polarisée, où aucune ombre ne se projetait et où les choses vivantes devenaient des spectres, les êtres humains auraient été perdus. Il n'y avait pas d'horizon. Tout était d'un gris nacré.

Le tout-blanc n'était pas un grand problème pour l'armée ancipitée, avec ses octaves d'air pour la guider. À présent que la séance rituelle de communication était finie, quatre valets de pied firent avancer quatre jeunes kaidos à travers le tout-blanc. Les bosses uniques des animaux étaient à peine formées ; leur rude pelage était encore tacheté. Chaque poney était chevauché par une des quatre pliches du kzahhn. Chaque pliche portait des plumes d'aigle ou de pâles fleurs de roche papilionacées dans sa toison crânienne. Ce quatuor de jeunes beautés avait été choisi par l'unité pour tenir compagnie au kzahhn Hrr-Brahl Yprt durant les années de croisade.

Une terrible bise, qui faisait dans les quarante degrés au-dessous de zéro, se mit à souffler des hauteurs glaciales de l'est, ébouriffant les délicats filaments du pelage des demoiselles ancipitées. Sous ces filaments se trouvait l'épaisse et dense fourrure phagor, presque impénétrable au froid, sauf quand elle était mouillée.

Le vent mit en mouvement le plafond de nuages. Comme si le volet d'une fenêtre venait de s'ouvrir, les formes du monde connu revinrent. L'armée des créatures devint visible, et les parois à pic du Hhryggt derrière elles, et les quatre pliches, d'abord sous les espèces de formes pâles. Le tout-blanc s'éclaircit. Droit devant, apparurent de lugubres défilés, ceux-là mêmes qui devaient les mener en un lieu fatidique douze mille mètres plus bas au-dessus du niveau de la mer.

L'étendard Hrastyprt fut levé.

Le jeune kzahhn leva une main en manière de signal et pointa le bras en avant.

Il enfonça ses orteils cornés dans le flanc de Rukk-Ggrl. La bête releva sa tête cornue et avança sur le névé cassant. L'armée se mit lentement en mouvement de sa démarche traînante dépourvue de naturel. L'ardoise crissait, la glace craquait. Les pique-boeufs se laissaient porter par les courants ascendants. La croisade avait commencé.

Elle s'accomplirait comme les images ancestrales le prédisaient, quand Freyr se cacherait derrière Batalix pour la troisième fois. Alors l'armée du kzahhn frapperait les Fils de Freyr qui vivaient dans cette maudite ville où le noble grand-stalon de Hrr-Brahl Yprt avait été tué. Le vieux kzahhn avait été forcé de sauter du haut d'une tour. La vengeance était en chemin : la ville serait rasée.

Peut-être n'était-il pas si étonnant que le petit Laintal Ay pleurât sur

les genoux de sa mère.

Année après année, la croisade progressa. Les habitants d'Oldorando restèrent dans l'ignorance de cette lointaine némésis. Ils peinaient dans leur propre histoire.

Dresyl n'était plus le chef énergique qu'il avait été. Il restait de plus en plus souvent au village, se préoccupant de détails d'organisation qui n'offraient aucun problème avant qu'il ne s'en mêlât. Ses fils chassaient à sa place.

L'odeur du changement mettait tout le monde en effervescence. Des jeunes gens appartenant au corps des artisans désiraient faire métier de chasseur et de trappeur. Les jeunes chasseurs eux-mêmes ne se conduisaient pas toujours très bien. Dresyl avait d'ores et déjà un chasseur sous son commandement qui avait une fille naturelle de la femme d'un homme plus âgé. Un tel comportement devenait monnaie courante, ainsi que les bagarres qui en découlaient.

« Nous nous conduisions mieux que cela quand j'étais jeune homme », se plaignait Dresyl à Aoz Roon, oubliant ses incartades d'autrefois. « Nous allons finir par nous entretuer, comme les sauvages du Quzint. »

Dresyl n'arrivait pas à décider s'il devait essayer d'écraser AozRoon ou le faire plier en le couvrant d'éloges. Il penchait plutôt vers la deuxième solution, car Aoz Roon était en train de devenir célèbre comme chasseur, mais ces manœuvres irritaient le fils de Dresyl, Nahkri, qui éprouvait de l'hostilité envers Aoz Roon, pour le genre de raisons que les jeunes sont seuls à connaître.

Dly Hoin, la décevante épouse de Dresyl, tomba malade et mourut, au moment même où s'achevait l'An 17 Après l'Union. Père Bondorlonganon vint l'enterrer sur le côté dans son octave de terrain. Quand elle fut partie, un grand vide se creusa dans la vie de Dresyl, et il sentit pour la première fois qu'il l'aimait. Le chagrin s'installa définitivement dans son cœur.

En dépit de son âge avancé, il apprit l'art de communiquer avec les ancêtres et entra en pawk afin de pouvoir reparler avec sa femme décédée. Il rencontra son diaphe en train de dériver dans le monde d'en bas. Elle lui reprocha son manque d'affection, le gâchis qu'il avait fait de leur vie, sa froideur de tempérament et beaucoup d'autres choses qui lui firent saigner le cœur. Il s'empressa de fuir ses invectives, ses coups de dents hargneux, et fut à partir de ce moment-là plus taciturne que jamais.

Parfois il parlait à Laintal Ay. Le garçon était plus intelligent que Nahkri ou Klils. Mais Dresyl évitait son vieux frère cousin, Yuli le Petit ; auparavant c'était du mépris qu'il éprouvait pour lui, mais à présent c'était de l'envie. Yuli avait une femme pleine de vie à aimer et

à rendre heureuse.

Yuli et Loil Bry continuaient de séjourner dans leur tour en essayant de ne pas faire attention à leurs cheveux gris. Loilanun gardait un œil sur Laintal Ay, le regardant entrer plus à fond dans les rudes plaisirs d'une nouvelle génération.

À l'écart sous les Quzints vivait une secte religieuse appelée les Preneurs. Le premier Yuli avait eu un jour un petit aperçu d'eux. Bien à l'abri dans une gigantesque caverne chauffée par la chaleur interne, la secte était pratiquement insensible aux températures des hautes couches de l'atmosphère. Mais ils entretenaient des relations clandestines avec Pannoval ; de ce terrier venait une perception qui, à sa façon, amena un changement aussi important que n'importe quelle hausse de température.

Bien que cette perception fût faussée, elle contenait de la beauté pour l'esprit rigide des Preneurs et semblait posséder la vérité qui va avec la beauté.

Les Preneurs, hommes et femmes, portaient un vêtement recherché qui les enveloppait du menton aux talons. De profil ils ressemblaient à une fleur renversée à demi ouverte. Ce vêtement externe, le charfral, était le seul qu'ils portaient.

Le charfral pouvait être considéré comme un emblème de la mentalité des Preneurs. Leur intellection s'était codifiée au cours de nombreuses générations, les ramifications de leur théologie étaient multiples. Ils étaient à la fois lascifs et puritains. Même la stratification répressive de leur religion contenait ses paradoxes, et avait conduit à une forme névrotique d'hédonisme.

La croyance au Grand Akha n'était pas incompatible avec la débauche organisée, et ceci pour une raison fondamentale : Akha ne se préoccupait pas de l'humanité. Il luttait contre la lumière destructrice de Wutra, servant ainsi l'intérêt de l'humanité ; mais ce n'était pas pour l'humanité mais pour lui-même que le Grand Akha se battait. Peu importait ce que faisait l'humanité. La morale de l'eudémonisme naissait de l'impuissance de l'homme.

Longtemps après sa mort, le prophète Naba changea tout cela. Les paroles de Naba finirent par filtrer de Pannoval jusqu'à la caverne inférieure. Le prophète annonçait que si les hommes et les femmes renonçaient à la concupiscence et aux coucherries à droite et à gauche qui faisaient que personne ne connaissait son père, le Père Suprême, Akha lui-même, aurait de la considération pour eux. Il les autoriserait à participer à sa guerre contre Wutra. Celle-ci serait rapidement terminée. L'humanité – tel était dans son essence le message de Naba – n'était pas impuissante sinon par choix.

L'humanité n'était pas impuissante. Pour les gens enterrés qu'étaient

les Preneurs, le message était persuasif. Il ne pourrait jamais être aussi persuasif dans les Lieux Saints de Pannoval, où il était toujours allé de soi que l'humanité pouvait agir. Mais au fond de la caverne, les charfrals commencèrent à brûler. La chasteté s'installa.

En l'espace d'une année, les Preneurs changèrent de manières. Les vieux codes furent mis au service d'une vertu rigoureuse, au nom du dieu de pierre. Ceux qui n'arrivaient pas à se conformer à la nouvelle moralité périrent par l'épée, ou s'enfuirent avant que l'épée ne s'abattît.

Dans le feu et la dialectique de la révolution, il ne suffisait pas aux Preneurs de se convertir. On n'en reste jamais là. Les révolutionnaires doivent aller de l'avant et convertir autrui. Le Voyage de la Foi en Akha selon Naba fut entrepris. À travers cent milles de Passages souterrains, le Voyage de la Foi alla répandre le message. Et la première étape fut Pannoval.

Pannoval se montra indifférent au retour de la parole de son propre prophète, qui avait été exécuté et oublié depuis longtemps. La cité était farouchement opposée à une invasion de fanatiques. La milice se présenta en force et la bataille s'engagea. Les fanatiques étaient prêts au combat. Ils ne désiraient rien tant que mourir pour leur cause. Si d'autres mouraient aussi, tant mieux. Leurs diaphes, hurlant du fond de leurs octaves d'étendue, les pressaient de vaincre. Ils s'élancèrent en avant. La milice fit de son mieux durant toute une longue journée de carnage. Puis elle tourna les talons et prit la fuite.

Alors Pannoval s'inclina devant le message de puissance et le nouveau régime. Des charfrals furent fabriqués à la hâte rien que pour être brûlés. Ceux qui ne se soumettaient pas fuyaient ou étaient tués.

Ceux qui fuirent se dirigèrent vers le monde à ciel ouvert de Wutra, du côté des plaines sans fin du nord. Ils partirent à un moment où la neige se retirait. Les graminées poussaient. Les deux sentinelles faisaient meilleure garde dans les deux, et Wutra lui-même semblait moins sauvage. Ils survécurent.

Année après année, ils se répandirent vers le nord en quête de nourriture et d'un coin de terre abrité. Ils se répandirent le long du Fleuve Lasvalt à l'est des grandes plaines. Ils razzièrent les troupeaux migrants de yelks et de gunnadus. Et ils se dirigèrent vers l'isthme de Chalce.

À la même époque, la hausse des températures mettait en branle les habitants du continent glacé de Sibomal. Des vagues successives de rudes colonisateurs prirent la direction du sud, empruntant l'isthme de Chalce pour pénétrer sur le sol de Campannlat.

Un jour, alors que Freyr régnait seul dans le ciel, la tribu la plus au nord de Pannoval rencontra la partie la plus au sud de l'exode de Sibomal. Ce qui arriva alors s'était déjà produit bien des fois – et était

destiné à se reproduire encore.

Wutra et Akha y veilleraient.

Telle était la situation du monde quand Yuli le Petit le quitta. Des marchands de sel des Quzints arrivèrent à Oldorando avec des nouvelles d'avalanches et autres événements hors de l'ordre commun. Yuli – désormais fort âgé – se précipita dans les escaliers pour les voir, glissa sur une marche, se cassa une jambe. Une semaine après, le saint homme de Borlien se présentait, et Laintal Ay se réjouissait de son chien sculpté à la mâchoire mobile.

Une époque venait de s'achever. Le règne de Nahkri et Klils était sur le point de commencer.

V. DOUBLE COUCHER DE SOLEIL

Nahkri et Klils étaient dans une des pièces de la tour aux herbes, soignant en train de trier des peaux de bêtes. Au lieu de cela ils regardaient par la fenêtre en secouant la tête devant le spectacle qui s'offrait à eux.

« Je n'arrive pas à y croire », dit Nahkri.

« Moi non plus », dit Klils. « Je n'en crois pas mes yeux. » Il se mit à rire jusqu'à ce que son frère lui assène une claque dans le dos.

Ils contemplaient la haute silhouette d'une vieille femme en train de courir comme une folle au bord du Voral. Les tours voisines la masquèrent un instant, puis ils la revirent, en train d'agiter ses bras et ses jambes décharnés. À un moment donné, elle s'arrêta pour ramasser de la boue dont elle se barbouilla le visage, puis reprit sa course trébuchante.

« Elle est devenue folle », dit Nahkri en lissant voluptueusement ses moustaches.

« Pire que ça, si tu veux mon avis. Complètement cinglée, ravagée du bulbe. »

Derrière la silhouette en train de courir, on en voyait aller une autre, plus discrète, un garçon qui était déjà presque un homme. Laintal Ay suivait sa grand-mère pour veiller à ce qu'il ne lui arrive pas de mal. Elle courait devant lui en criant à tue-tête. Il suivait, sombre, silencieux, zélé.

Après avoir secoué la tête, Nahkri et Klils se firent face. « Je ne comprends pas pourquoi Loil Bry se conduit de la sorte », dit Klils. « Tu te souviens de ce que nous disait notre père ? »

« Non. » « Il nous disait que Loil Bry faisait seulement semblant d'aimer oncle Yuli. D'après lui elle ne l'aimait pas du tout. »

« Ah oui, je me souviens. Alors pourquoi continue-t-elle son manège maintenant qu'il est mort ? Ça n'a pas de sens. »

« Elle a une idée en tête, avec tout ce savoir qu'elle a, tu sais bien. C'est une ruse. »

Nahkri s'approcha de la trappe grande ouverte. Des femmes travaillaient au-dessous. Il rabattit la trappe du pied et se retourna vers son frère cadet.

« Loil Bry peut faire ce qu'elle veut, ça n'a aucune importance. Personne ne comprend rien aux femmes. L'important, c'est qu'oncle Yuli est mort et que toi et moi allons maintenant gouverner Embruddock. »

Klils prit un air effrayé. « Et Loilanun ? Et Laintal Ay... qu'est-ce qu'il devient dans tout ça ? »

« C'est encore un enfant. »

« Pas pour longtemps. Encore deux quartiers et il aura sept ans et

sera un chasseur accompli. »

« Mais pour suffisamment de temps. C'est notre chance. Nous sommes puissants – en tout cas je le suis. Les gens nous accepteront. Ils ne veulent pas d'un enfant pour les gouverner, et ils méprisaient secrètement son grand-père, perpétuellement collé à cette folle. Il faut qu'on songe à quelque chose qu'on pourrait dire à tout le monde, qu'on pourrait leur promettre. Les temps sont en train de changer. »

« C'est ça Nahkri. Dis-leur que les temps sont en train de changer. »

« Nous avons besoin de l'appui des maîtres artisans. Je vais aller leur parler sur-le-champ – sans que tu t'en mêles, car je sais que le conseil te tient pour un trublion sans cervelle. Puis nous nous rallierons quelques chasseurs en vue comme Aoz Roon et les autres, et tout ira bien. »

« Et Laintal Ay ? »

Nahkri expédia une bourrade à son frère. « Arrête de répéter tout le temps ça. Nous nous débarrasserons de lui s'il nous crée des ennuis. »

Nahkri convoqua une assemblée le soir même, alors que la première sentinelle avait quitté le ciel et que Freyr évoluait vers un crépuscule monochrome. Les chasseurs étaient rentrés, la plupart des trappeurs étaient là. Il fit fermer les portes.

Pendant que la foule se rassemblait sur la place, Nahkri apparut au pied de la grande tour. Sur ses peaux de daim il avait passé un stammel, un grossier vêtement de laine dans les tons rouge et jaune, sans manches, pour se donner de la dignité. Il était de taille moyenne, avec des jambes épaisses. Son visage plutôt quelconque était encadré par de larges oreilles. Il se distinguait par une mâchoire inférieure en saillie qui lui donnait un air menaçant et buté.

Il s'adressa à la foule d'un ton grave, lui rappelant les hautes qualités du vieux triumvirat, de Wall Ein, de son père, Dresyl, et de son oncle, Yuli. Ils avaient joint la bravoure à la sagesse. À présent la tribu était unie ; bravoure et sagesse étaient des qualités également partagées. Il poursuivrait la tradition, mais en l'orientant vers la construction d'un nouvel avenir. Lui et son frère gouverneraient avec le conseil et prêteraient toujours une oreille attentive à ce que chacun aurait à dire.

Il leur rappela que les raids phagors étaient une menace constante et que les marchands de sel du Quzint avaient parlé de guerres de religion à Pannoval. Oldorando devait rester uni et continuer à croître en force. De nouveaux efforts étaient nécessaires. Chacun devait travailler plus dur. Les femmes devaient travailler plus dur.

Une voix de femme l'interrompit.

« Descends de ton perchoir et commence toi-même par en mettre un coup ! »

Nahkri perdit sa présence d'esprit. Il resta planté là à regarder la

foule en contrebas, incapable de trouver une repartie.

Loilanun parla du milieu de la foule. Laintal Ay se tenait à côté d'elle, les yeux fixés sur le sol. Peur et colère la faisaient trembler de la tête aux pieds.

« Vous n'avez pas le droit d'être là-haut, toi et ton ivrogne de frère ! » lança-t-elle. « Je représente la descendance de Yuli, je suis sa fille. Et voici mon fils, Laintal Ay, que vous connaissez tous et qui sera un homme dans deux quartiers. J'ai autant de sagesse et de savoir qu'un homme – glanés auprès de mes parents. Conservez le triumvirat, comme vous y destinait votre père, Dresyl, que tout le monde respectait. J'exige de gouverner avec vous – les femmes doivent avoir voix au chapitre – j'aime notre famille. Élevez la voix en ma faveur, tout le monde, veillez à ce que mes droits soient respectés. Quand Laintal Ay sera en âge, il gouvernera à ma place. Je le préparerai comme il convient à pareille tâche. »

Les joues en feu, Laintal Ay jeta autour de lui un coup d'œil par en-dessous. Oyre le couvait d'un regard plein de sympathie et lui adressa un petit signe.

Plusieurs femmes et quelques hommes se mirent à crier, mais Nahkri avait retrouvé son aplomb. Sa voix couvrit la leur. « Personne ne subira la loi d'une femme tant que j'aurai mon mot à dire. Qui a jamais entendu parler d'une chose pareille ? Loilanun, tu dois être aussi ramollie du cerveau que ta mère pour y songer. Nous savons tous que tu n'as pas eu de chance avec ton mari qui s'est fait tuer, et tout le monde est désolé pour toi, mais ce que tu dis là est complètement absurde. »

Tout le monde se retourna pour regarder la tache cramoisie que formait le visage usé de Loilanun. Elle affronta sans sourciller les regards braqués sur elle et dit : « Les temps sont en train de changer, Nahkri. Ils réclament de l'intelligence aussi bien que du muscle. À parler franchement, beaucoup d'entre nous se méfient de toi et de ta tête de bois de frère. »

De nombreux murmures s'élevèrent en faveur de Loilanun, mais un des chasseurs, Faralin Ferd, lança d'une voix rude : « Pas question qu'elle me commande à moi – ce n'est qu'une femme. Je préfère encore m'arranger de ces deux gredins. »

Un grand rire salua ces paroles, et Nahkri l'emporta. Tandis que la foule se laissait aller à sa gaieté, Loilanun se fraya un chemin dans ses rangs pour aller pleurer quelque part. Laintal Ay la suivit à contrecœur. Il était désolé pour sa mère, il l'admirait ; il pensait aussi en son for intérieur qu'il était absurde pour une femme d'espérer régner sur Oldorando. Personne n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille, comme l'avait dit oncle Nahkri.

Comme il marquait un temps à la lisière de la foule, une femme

appelée Shay Tal s'approcha de lui et lui toucha le bras. C'était une jeune amie de sa mère, avec un joli teint et un air d'aigle. Il la connaissait comme une personne étrange et compatissante, car elle rendait occasionnellement visite à sa mère, à qui elle portait du pain.

« Je vais venir avec toi consoler ta mère, si tu veux bien », dit Shay Tal. « Elle t'a mis dans l'embarras, je le sais – mais quand les gens parlent du fond du cœur, ça fait souvent comme ça. J'admire ta mère comme j'admiraï tes sages grands-parents. »

« Oui, elle est courageuse. Mais les gens ont quand même ri. » Shay Tal fixa sur lui un regard pénétrant. « Les gens ont quand même ri, oui. Mais beaucoup de ceux qui ont ri ne l'en admirent pas moins. Ils ont peur. La plupart des gens ont toujours peur. Souviens-toi de cela. Nous devons essayer de les faire changer. » Laintal Ay s'en alla avec elle, soudain exultant, répondant par un sourire à la gravité dont était empreint le visage de la jeune femme.

La chance favorisa Nahkri et Klils. Cette nuit-là, un vent furieux souffla du sud, hurlant continuellement au milieu des tours comme le Siffleur d'Heures lui-même. Le jour suivant, les pêcheurs signalèrent une pléthore de poissons dans le fleuve. Les femmes descendirent avec des paniers et ramassèrent les corps luisants. Cette abondance inattendue fut considérée comme un signe. Une grande partie de la pêche fut salée, mais il en resta assez pour faire un grand festin la nuit venue, un festin au cours duquel on but du vin d'orge pour célébrer le début du règne de Nahkri et Klils.

Mais Klils n'avait pas de cervelle et Nahkri pas de sagesse. Pire, aucun des deux n'éprouvait de véritable sentiment pour ses compagnons. À la chasse, leurs performances ne dépassaient pas la moyenne. Ils se querellaient souvent sur ce qu'il convenait de faire. Et parce qu'ils étaient obscurément conscients de ces insuffisances, ils buvaient trop et se querellaient de plus belle.

Cependant la chance resta de leur côté. Les conditions atmosphériques continuèrent de s'améliorer, le gibier était parfois très abondant, et aucune maladie ne frappa. Les raids phagors cessèrent, même si on apercevait parfois de ces monstres à quelques milles du village.

Une opulente monotonie présidait à l'existence dans tout Oldorando.

L'autorité des deux frères ne plaisait pas à tout le monde. Elle ne plaisait pas à certains chasseurs ; elle ne plaisait pas à certaines femmes ; et elle ne plaisait pas à Laintal Ay.

Parmi les chasseurs se trouvait un groupe de jeunes loups qui formèrent une coalition et résistèrent à toutes les tentatives de Nahkri pour la briser. Le chef en était Aoz Roon, à présent dans la pleine force de l'âge. C'était un homme de belle stature, franc de visage, capable de

courir sur ses deux jambes aussi vite qu'un goret sur ses quatre pattes. Sa silhouette était caractéristique ; il portait une peau d'ours noir qui le faisait remarquer de loin.

C'était un ours contre lequel il avait lutté corps à corps et qu'il avait tué. Dans la fierté d'un tel exploit, il avait ramené l'animal des collines sans aucune aide et l'avait jeté aux pieds de ses amis admiratifs dans la tour où ils vivaient. Après de joyeuses libations au rathel, il avait fait venir Maître Datnil Skar pour dépouiller l'animal.

Et puis il y avait une certaine élégance dans la façon dont Aoz Roon était arrivé dans cette tour. Il descendait d'un oncle de Wall Ein qui avait été Seigneur des Brassimips. Les brassimips étaient à la fois une région et une plante vitale pour l'économie locale ; on en nourrissait les truies qui fournissaient le lait servant à la fabrication du rathel. Mais Aoz Roon trouvait sa famille tyrannique, se révolta de bonne heure contre elle, et alla s'installer dans une tour éloignée en compagnie de jeunes gaillards de son âge, le joyeux Éline Tal, le folâtre Faralin Ferd, le sage Tanth Ein. Ils buvaient à la stupidité Nahkri et de son frère. Leurs beuveries jouissaient de la plus haute considération.

D'autres motifs s'attachaient à la considération dont jouissait Aoz Roon. C'était un homme connu pour son courage dans une société où le courage était monnaie courante. Durant les danses tribales, il pouvait faire la roue sans toucher terre. Et il croyait fermement en l'unité de la tribu.

Même la présence de sa fille naturelle, Oyre, ne pouvait empêcher les femmes de l'admirer. Il avait attiré l'attention de l'amie de Loilanun, Shay Tal, et réagissait vivement à son exceptionnelle beauté ; mais il ne donna son cœur à personne. Il prévoyait qu'un jour Nahkri et Klils auraient des ennuis et s'y casseraient le nez. Étant donné qu'il comprenait – ou croyait comprendre – ce qui était bon pour la tribu, il désirait gouverner tout seul, et ne pouvait permettre à aucune femme de gouverner son cœur.

À cette fin, Aoz Roon entretenait des rapports de solide camaraderie avec ses compagnons et faisait aussi sa cour à Laintal Ay, encourageant le garçon à se tenir à ses côtés à la chasse quand celui-ci eut officiellement atteint le nombre d'années à partir desquelles on pouvait être un chasseur.

Lors d'une chasse au daim au sud-ouest d'Oldorando, Laintal Ay et lui se retrouvèrent séparés du reste de la troupe par une portion de terrain inondé. Il leur fallut faire un détour par une région difficile, parsemée de ces grands cylindres qu'étaient les rajabarals. Là, ils tombèrent sur un groupe de dix marchands allongés autour d'un feu d'herbe, engourdis par la boisson. Aoz Roon en expédia deux dans leur sommeil, sans qu'aucun des autres ne se réveille. Laintal Ay et lui jaillirent alors de leur cachette en tenant des crânes d'animaux devant

leurs visages et en hurlant. Les huit marchands restants se rendirent, en proie à une terreur superstitieuse. Cette histoire fut racontée à Oldorando comme une bonne blague pendant de nombreuses années.

Les huit marchands faisaient commerce d'armes, de grain, de fourrures et de tout ce qui pouvait leur tomber sous la main. Ils venaient de Borlien, dont les habitants étaient traditionnellement considérés comme des couards, et parcouraient le pays entre les mers situées au sud et les Quzints au nord. La plupart d'entre eux étaient connus à Oldorando – et connus comme des escrocs et des filous. Aoz Roon et Laintal Ay les ramenèrent pour en faire des esclaves et distribuèrent leurs marchandises à la population. À titre d'esclave personnel, Aoz Roon garda auprès de lui un jeune homme du nom de Calary, à peine plus âgé que Laintal Ay.

Cet épisode apporta à Aoz Roon encore plus de prestige. Il fut bientôt en position de défier Nahkri et Klils. Il resta pourtant en retrait, à son habitude, et continua de frayer avec sa bande de jeunes loups.

Un malaise grandissant régnait dans les corps de métier. Un jeune homme du nom de Dathka, en particulier, essayait d'échapper au corps des artisans métallurgistes, refusant d'aller jusqu'au bout de sa longue période d'apprentissage. Il fut conduit devant les deux frères. Ils ne parvinrent pas à le faire plier. Dathka disparut de la circulation pendant deux jours. Une femme rapporta qu'il gisait attaché dans une cellule rarement utilisée, le visage couvert d'ecchymoses.

À cette nouvelle, Aoz Roon se présenta devant Nahkri et demanda à ce que Dathka fût autorisé à se joindre aux chasseurs. Il dit : « La vie de chasseur n'est pas facile. Il y a encore abondance de gibier, mais les viandis ont changé avec ce temps bizarre que nous avons eu ces dernières années. Nous sommes aux abois, comme tu le sais. Alors laisse Dathka se joindre à nous s'il le désire. Pourquoi pas ? S'il ne vaut rien, ouste, dehors, et nous reverrons son cas. Il a à peu près l'âge de Laintal Ay et peut faire équipe avec lui. »

L'éclairage était faible à l'endroit où Nahkri se tenait, surveillant des esclaves en train de traire des truies à rathel. L'air était poussiéreux. Le plafond bas obligeait Nahkri à se tenir légèrement voûté. Il avait l'air de se faire tout petit devant le défi d'Aoz Roon.

« Dathka doit obéir aux lois », dit Nahkri, offensé par la référence superflue d'Aoz Roon à Laintal Ay.

« Permets-lui de chasser et il obéira aux lois. On lui fera gagner sa pitance avant que les marques que tu lui as faites sur la figure n'aient le temps de se cicatriser. »

Nahkri cracha par terre. « Il n'a pas l'entraînement d'un chasseur. C'est un artisan. Il faut être entraîné pour ce genre de chose. » Nahkri craignait que divers secrets appartenant aux artisans métallurgistes ne

fussent divulgués ; les techniques des corps de métier étaient jalousement gardées et renforçaient de la sorte l'autorité des dirigeants.

« S'il ne veut pas travailler, astreignons-le à mener la rude vie qui est la nôtre et voyons comment il s'en tire », objecta Aoz Roon.

« C'est un type taciturne, un vrai ours. »

« Le silence est chose précieuse dans les plaines. »

Finalement Nahkri relâcha Dathka. Celui-ci fit équipe avec Laintal Ay comme l'avait dit Aoz Roon. Il devint bon chasseur, se régaland à traquer le gibier.

Tout taciturne qu'il était, Dathka fut accepté par Laintal Ay comme un frère. Ils ne se rendaient pas un pouce en taille, et moins d'un an en âge. Alors que le visage de Laintal Ay était large et avenant, celui de Dathka était long et il gardait les yeux constamment fixés sur le sol. La valeur de l'équipe qu'ils formaient devint légendaire.

Parce qu'ils ne se quittaient pratiquement pas, les vieilles femmes disaient d'eux qu'ils connaîtraient un jour le même sort, comme cela avait été prédit en des temps plus anciens pour Dresyl et Yuli le Petit. Et comme alors, il en alla autrement : leurs destins devaient grandement différer. En leur jeune âge, leur ressemblance n'était qu'apparente, et Dathka excella à tel point dans son domaine que Nahkri, en sa vanité, devint fier de lui, prenant des airs protecteurs à son endroit et allant parfois jusqu'à mettre en avant la perspicacité dont lui-même avait fait preuve en libérant le jeune homme de ses obligations envers sa corporation. Dathka gardait le silence et fixait le sol quand Nahkri passait, n'oubliant jamais qui l'avait rossé. Certains hommes ne pardonnent jamais.

Loil Bry n'était plus la même depuis la mort de son époux. Elle qui d'ordinaire ne quittait pratiquement pas sa chambre odorante, la voilâ qui errait à présent dans les espaces verdoyants qui s'étendaient autour d'Oldorando, parlant ou chantant toute seule. Nombreux étaient ceux qui craignaient pour elle, mais personne n'osait l'approcher, à part Laintal Ay et Shay Tal.

Un jour, elle fut attaquée par un ours chassé des collines par de récentes avalanches. Tandis qu'elle se traînait, blessée, elle fut assaillie par des chiens sauvages qui la tuèrent et la dévorèrent à moitié. Quand on retrouva son corps mutilé, des femmes vinrent le ramasser et le ramenèrent en pleurant.

Puis l'extravagante Loil Bry fut mise en terre dans le respect de la tradition. Beaucoup de femmes donnèrent libre cours à leur chagrin : elles respectaient l'éloignement de ce personnage, né au temps des neiges, qui avait réussi à rester dans la communauté tout en vivant une vie complètement à part. Il y avait quelque chose d'inspiré dans cet éloignement : comme si, faute de pouvoir s'en offrir le luxe, elles

l'avaient vécu à travers elle.

Tout le monde reconnaissait le savoir de Loil Bry. Nahkri et Klils vinrent rendre leurs devoirs à leur vieille tante, bien qu'ils n'eussent pas pris la peine de faire venir Père Bondorlonganon pour superviser les obsèques. Ils se tenaient au premier rang de la foule en deuil, échangeant des murmures. Shay Tal s'était jointe à Laintal Ay pour soutenir Loilanun, qui ne versa pas une larme ni ne prononça un mot quand on descendit sa mère dans le sol détrempé.

Comme ils quittaient les lieux un peu plus tard, Shay Tal entendit Klils ricaner et dire à son frère : « Bah, ce n'était jamais qu'une femme parmi tant d'autres... »

Shay Tal rougit, trébucha, et serait tombée si Laintal Ay ne l'avait pas attrapée par la taille. Elle alla tout droit dans la pièce pleine de courants d'air où elle vivait avec sa vieille mère, et resta là, le front contre le mur.

Elle était solidement bâtie, bien que n'ayant pas la morphologie de ces femmes dont on dit qu'elles sont faites pour avoir des enfants. Ses mérites extérieurs résidaient dans sa riche chevelure noire, ses traits fins et sa démarche. Son allure fière attirait certains hommes, mais en rebutait encore plus. Shay Tal avait repoussé les avances de son jovial parent, Éline Tal. Cela s'était passé il y avait assez longtemps pour qu'elle remarquât l'absence d'autres prétendants – à l'exception d'Aoz Roon. Même avec lui, elle ne pouvait adoucir ses dispositions d'esprit.

À ce moment, alors qu'elle se tenait contre le mur humide, que des lichens gris barbouillaient de leurs efflorescences squelettiques, elle décida que l'indépendance de Loil Bry lui servirait d'exemple. Elle ne serait pas *une femme parmi tant d'autres*, quoi qu'on pût dire d'elle par ailleurs sur sa tombe.

Tous les matins à l'aube, les femmes se rassemblaient dans ce que l'on appelait la maison des femmes. C'était une sorte d'atelier. Au point du jour, des silhouettes se faufilaient hors des tours délabrées, emmitouflées de fourrures et souvent de protections additionnelles contre le froid, et se dirigeaient vers ce lieu de travail.

Une brume pénétrante baignait ces petits matins, divisée en blocs par l'ombre des tours. De gros oiseaux blancs la traversaient comme des nuages. Les pierres ruisselaient d'humidité, et de la boue sourdait sous les pieds. La maison des femmes se dressait à l'une des extrémités de la rue principale, près de la grande tour. À quelque distance de là, en contrebas, coulait le Voral, avec son quai de pierre usé par le temps. Tandis que les femmes se hâtaient au travail, les oies – la volaille d'Embruddock – venaient au ravitaillement en cacardant bruyamment. Chaque femme avait un petit quelque chose à leur lancer.

À l'intérieur de la maison, une fois sa lourde porte grinçante

refermée, s'accomplissaient les éternelles tâches des femmes : moudre le grain, faire le pain et la lessive, coudre les vêtements et les bottes, tanner les peaux. Le tannage, travail particulièrement difficile, était supervisé par un homme – Datnil Skar, maître du corps des mégissiers et des tanneurs. Le sel intervenait dans le processus, et les tanneurs en avaient traditionnellement la garde. Intervenant aussi le trempage des peaux dans la crotte d'oie, travail trop dégradant pour être confié à des hommes. Tout ce labeur était égayé par le commérage, mères et filles discutant des travers des hommes et des voisins.

Loilanun fut forcée de travailler là avec les autres femmes. Elle était devenue très maigre et son teint tirait sur le jaune. Elle nourrissait une telle rancune contre Nahkri et Klils qu'elle ne parlait pratiquement jamais, même à Laintal Ay, qui avait désormais la permission d'agir à sa guise. Elle n'avait aucune amie, à part Shay Tal. Shay Tal avait quelque chose de magique, et une tournure d'esprit bien éloignée de l'endurance muette qui caractérisait les femmes d'Embruddock.

Aux premières lueurs d'une aube glaciale, Shay Tal venait juste de se tirer du lit quand on frappa à la porte du bas. Les brumes avaient pénétré la tour, emperlant chaque chose dans la pièce où elle dormait avec sa mère. Assise dans l'obscurité nacrée, elle était en train d'enfiler ses bottes quand on frappa une seconde fois. Loilanun poussa la porte du bas et se hissa à travers l'étable et la pièce du dessus jusqu'à la chambre de Shay Tal. Les porcs domestiques piétinèrent le sol et grognèrent avec ardeur tandis que Loilanun grimpait à tâtons les marches grinçantes. Shay Tal l'accueillit à son arrivée dans la chambre et s'empara de sa main glacée. Elle fit un geste recommandant le silence en direction du coin le plus sombre de la pièce, où sa mère dormait. Son père était parti avec les autres chasseurs.

Dans l'atmosphère confinée de la pièce, où flottaient des relents de porcherie, on ne distinguait guère que des contours gris, mais Shay Tal vit tout de suite que quelque chose n'allait pas dans le maintien voûté de Loilanun. Sa visite inopinée annonçait des ennuis.

« Loilanun, tu es malade ? » murmura-t-elle.

« Fatiguée, seulement fatiguée. Shay Tal, toute cette nuit, j'ai parlé avec le diaphe de ma mère. »

« Tu as parlé avec Loil Bry ! Elle est déjà... Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? »

« Ils sont tous là, en ce moment même, par milliers, sous nos pieds, à nous attendre... C'est effrayant quand on y pense. » Loilanun était toute frissonnante. Shay Tal passa un bras autour de son aînée et la conduisit vers la couche posée à même le sol, où elles s'assirent blotties l'une contre l'autre. Dehors, les oies cacardaient. Les deux femmes se regardèrent, attendant l'une de l'autre des signes de réconfort.

« Ce n'est pas la première fois que j'entre en pauk depuis qu'elle est morte », dit Loilanun. « Je ne l'avais pas trouvée jusque-là— rien

qu'un grand vide là où elle aurait dû être – un néant strié d'éraflures... L'ombre de ma grand-mère appelait plaintivement à l'aide. On est si seul là en bas... »

« Où est Laintal Ay ? »

« Oh, il est à la chasse », expliqua-t-elle une fois pour toutes, revenant immédiatement à son sujet. « Il y en a tellement, à dériver, et je ne crois pas qu'ils se parlent. Pourquoi les morts se haïraient-ils, Shay Tal ? Nous ne nous haïssons pas nous autres – non ? »

« Tu es sens dessus dessous. Viens, nous allons partir au travail et trouver quelque chose à manger. »

Dans la lumière grise qui filtrait à l'intérieur, Loilanun ressemblait tout à fait à sa mère. « Peut-être qu'ils n'ont rien à se dire. Ils sont toujours tellement anxieux de parler aux vivants. Ma pauvre mère était comme ça. »

Elle se mit à pleurer. Shay Tal la serra dans ses bras, tout en se retournant pour voir si la dormeuse était tranquille.

« On ferait bien d'y aller, Loilanun. On va être en retard. »

« Ma mère était si différente quand elle m'est apparue... si différente, la pauvre âme. Toute cette belle dignité qu'elle avait de son vivant avait disparu. Elle a commencé à... se recroqueviller. Oh, Shay Tal, je n'ose pas penser à ce que ce sera d'être là en bas de façon définitive... »

Cette dernière remarque jaillit de ses lèvres à voix haute. La mère de Shay Tal changea de position en grognant. Tout comme grognèrent les porcs au-dessous.

Le Siffleur d'Heures mugit. Il était temps de s'atteler au travail. Bras dessus, bras dessous, elles glissèrent au bas des escaliers. Shay Tal appela doucement les cochons par leurs noms pour les calmer. L'air était glacial ; en s'appuyant sur la porte pour la refermer, elles sentirent le givre recouvrant les panneaux s'effriter sous leurs doigts. Dans les gris fangeux du petit matin, d'autres silhouettes se dirigeaient vers la maison des femmes, privées de bras sous les couvertures qu'elles serraient autour de leurs épaules.

Tandis qu'elles se déplaçaient au milieu des formes anonymes, Loilanun dit à sa compagne : « Le diaphe de Loil Bry m'a parlé de son long amour pour mon père. Elle m'a dit beaucoup de choses sur les hommes, les femmes et leurs relations, que je ne comprends pas. Elle m'a dit des choses cruelles sur mon pauvre mari. »

« Tu ne lui as jamais parlé, à lui ? »

Loilanun éluda la question. « Ma mère ne m'a pratiquement pas laissé placer un mot. Comment les morts peuvent-ils être le foyer de tant d'émotions ? N'est-ce pas terrible ? Elle me hait. Tout a disparu à part l'émotion, comme une maladie. Elle m'a dit qu'un homme et une femme faisaient ensemble une seule et même personne – je ne

comprends pas. Je lui ai déclaré que je ne comprenais pas. J'ai dû la faire taire. »

« Tu as dit au diaphe de ta mère de se taire ? »

« Ne prends pas cet air scandalisé. Mon mari me battait. J'avais peur de lui... »

Elle était à bout de souffle et sa voix se perdit. Elles s'engouffrèrent avec plaisir dans la douce chaleur de la maison des femmes. De la vapeur montait du bassin de trempage de la tannerie. Dans des niches, d'épaisses bougies de graisse d'oie brûlaient avec un bruit de poils brusquement arrachés. Une vingtaine de femmes étaient rassemblées là, en train de bâiller et de se gratter.

Shay Tal et Loilanun mangèrent deux gros morceaux de pain ensemble, et prirent leur ration de rathel, ou esprit de cochon, avant de se diriger vers l'un des pilons. Loilanun, à présent que l'on pouvait voir plus clairement son visage, avait une mine épouvantable, avec ses yeux caves et ses cheveux tout emmêlés.

« Est-ce que le diaphe de ta mère t'a dit quelque chose d'utile ? Quelque chose qui puisse t'aider ? Est-ce qu'elle a dit quelque chose à propos de Laintal Ay ? »

« Elle a dit que nous devons accumuler le savoir. Respecter le savoir. Elle se moquait de moi. » Le visage enfoui dans son morceau de pain, elle ajouta : « Elle a dit que le savoir était plus important que la nourriture. Enfin, elle a dit que c'était de la nourriture. Probable qu'elle était un peu embrouillée – faute d'être encore habituée à son état. C'est difficile de comprendre tout ce qu'ils racontent... »

Au moment où le superviseur se montrait, elles se dirigèrent vers le grain.

Shay Tal regarda son amie de côté ; son visage creusé était à présent baigné par la lumière cendrée qui tombait de la fenêtre est. « Le savoir ne peut être nourriture. Aussi grand que soit notre savoir, il nous faut toujours moudre le grain pour le village. »

« Quand ma mère était vivante, elle m'a montré le dessin d'une machine actionnée par le vent. Ça moulait le grain sans que les femmes aient à lever le petit doigt, disait-elle. Le vent faisait le travail des femmes. »

« C'est une chose dont les hommes se fichent pas mal », dit Shay Tal en riant.

En dépit de sa circonspection, Shay Tal s'endurcit dans sa résolution ; elle devint la plus acharnée des femmes à braver ce qui était aveuglément accepté.

Son poste était au fournil. Là, la farine était travaillée avec de la graisse animale et du sel, et cuite à la vapeur au-dessus de bacs où courait l'eau bouillante des sources souterraines. Quand les pains brun

foncé étaient prêts, ils étaient mis à refroidir, et une fille malingre du nom de Vry les distribuait à chacun dans Oldorando. Shay Tal était experte en la matière ; ses pains avaient la réputation d'avoir meilleur goût que ceux de n'importe quelle autre cuisinière.

Désormais, elle apercevait de mystérieuses perspectives au-delà des miches de pain. La routine ne lui suffisait plus, et son attitude se fit de plus en plus lointaine. Quand Loilanun tomba malade et se mit à dépérir, Shay Tal la prit chez elle avec Laintal Ay, en dépit des protestations de son père, et soigna patiemment son amie plus âgée. Elles parlaient ensemble pendant des heures. Parfois Laintal Ay écoutait ; plus souvent, l'ennui le prenait et il allait s'occuper tout seul.

Shay Tal commença à transmettre des idées aux autres femmes au fournil. Elle parlait tout particulièrement à Vry, qui était à un âge malléable. Elle lui parlait de l'humaine préférence pour la vérité plutôt que le mensonge, la comparant au besoin de lumière dans l'obscurité. Les femmes écoutaient, échangeant des murmures perplexes.

Et pas seulement les femmes. Dans ses fourrures sombres, Shay Tal avait une majesté à laquelle les hommes aussi étaient sensibles — Laintal Ay, entre autres. Son port plein de fierté s'accompagnait de paroles pleines de fierté. Son aspect et son langage attiraient tous deux Aoz Roon. Il écoutait et discutait. Il éveillait en Shay Tal un brin de coquetterie en réponse à son air plein d'autorité. Elle approuvait la façon dont il avait soutenu Dathka contre Nahkri ; mais elle ne le laissa prendre aucune liberté avec elle. Sa propre liberté dépendait de son refus de lui en accorder le moindre soupçon.

Les semaines passèrent et de gros orages grondèrent au-dessus des tours d'Embruddock. La voix de Loilanun se fit de plus en plus faible, et un après-midi, elle trépassa. Au cours de sa maladie, elle avait transmis un peu du savoir de Loil Bry à Shay Tal et autres femmes qui venaient la voir. Elle leur rendait le passé présent, et tout ce qu'elle disait filtrait à travers la sombre imagination de Shay Tal.

Loilanun, durant le temps où elle s'éteignait, aida Shay Tal à fonder ce que l'on appela l'académie. L'académie était destinée aux femmes ; là, elles chercheraient ensemble à être autre chose que des bêtes de somme. Beaucoup de ces bêtes de somme restèrent à se lamenter près de son lit de mort jusqu'à ce que Shay Tal, dans un accès d'impatience, les jette dehors.

« Nous pouvons observer les étoiles », dit Vry, en levant son visage d'enfant abandonnée. « Avez-vous jamais observé comment elles suivent des pistes régulières ? J'aimerais bien mieux comprendre les étoiles. »

« Tout ce qui a quelque valeur est enfoui dans le passé », dit Shay Tal, en abaissant les yeux sur le visage de son amie morte. « Cet endroit a abusé Loilanun, et nous abuse. Les diaphes nous attendent.

Nos existences sont tellement circonscrites ! Il nous faut créer des gens meilleurs comme il nous faut faire du meilleur pain. »

Elle sauta sur ses pieds et ouvrit tout grand le volet fatigué de la fenêtre.

Sa fine intelligence vit immédiatement que l'académie ne serait pas prise au sérieux pas les hommes d'Embruddock, et surtout pas par Nahkri et Klils. Seul le tout jeune Laintal Ay la soutiendrait, encore qu'elle espérât gagner à sa cause Aoz Roon et Éline Tal. Elle vit que quelque opposition que dût rencontrer l'académie, il lui faudrait se battre – et ce combat était nécessaire pour donner à tous une nouvelle ardeur. Elle défierait la léthargie générale ; le temps du progrès était arrivé.

L'inspiration anima Shay Tal. Tandis que sa pauvre amie était mise en terre et qu'elle se tenait là, une main sur l'épaule de Laintal Ay, elle rencontra les yeux d'Aoz Roon. Elle se lança dans un discours. Ses paroles portaient fort et loin au milieu des geysers.

« Cette femme a été forcée d'être indépendante. Ce qu'elle savait l'a aidée. Certaines d'entre nous ne sont pas faites pour être possédées comme des esclaves. Nous avons la vision de choses meilleures. Entendez bien ce que je dis. Il va en être autrement. » Tout le monde la regarda bouche bée, ravi de la nouveauté de cet éclat

« Vous croyez que nous vivons au centre de l'univers. Je dis que nous vivons au centre d'une cour de ferme. Notre position est si obscure que vous ne sauriez vous faire une idée de son obscurité.

« À vous tous je dis ceci. Une catastrophe s'est produite dans le passé, le lointain passé. Si générale que personne aujourd'hui ne saurait en expliquer la nature ou l'origine. Nous savons seulement qu'elle a entraîné une longue période de ténèbres et de froid.

« Vous tâchez de vivre le mieux possible. Très bien, très bien, profitez de la vie, aimez-vous les uns les autres, soyez bons. Mais n'allez pas prétendre que cette catastrophe ne vous concerne pas. Elle a beau s'être produite il y a longtemps, elle n'en empoisonne pas moins chaque jour de nos existences. Elle nous vieillit, elle nous use, elle nous dévore, elle nous arrache nos enfants, comme elle a arraché Loilanun. Elle nous rend non seulement ignorants mais amoureux de notre ignorance. Nous sommes pourris d'ignorance.

« Je vais vous proposer une chasse au trésor – une quête, si vous voulez. Une quête à laquelle chacun de nous peut participer. Je veux que vous ayez conscience de notre déchéance, et que vous fassiez preuve d'une vigilance constante à l'égard de tout ce qui pourrait nous informer sur sa nature. Il nous faut reconstituer ce qui est arrivé pour nous réduire ainsi à cette cour de ferme glacée ; alors nous pourrions améliorer notre sort, et veiller à ce que le malheur ne s'abatte pas une

nouvelle fois sur nous et nos enfants.

« Tel est le trésor que je vous offre. La connaissance. La vérité. Certes, vous redoutez cela. Mais c'est ce que vous devez rechercher. C'est ce que vous devez apprendre à aimer.

« Cherchez la lumière ! »

Enfants, Oyre et Laintal Ay s'étaient souvent livrés à de petites explorations au-delà des remparts. Parsemant l'immensité, se dressaient les piliers de pierre, signes d'anciennes pistes, qui servaient de perchoirs aux grands oiseaux occupés à monter la garde sur leur domaine. Ensemble, ils parcouraient des ruines désolées, des restes d'habitations pareils à des crânes, des échines d'anciens murs, où le givre blanchissait des portes monumentales et où l'âge rongait tout. Peu importait aux enfants. Leur rire faisait écho contre ces squelettes à l'abandon.

À présent le rire était réprimé, les expéditions plus tendues. Laintal Ay avait atteint la puberté ; il subit la cérémonie de l'absorption du sang et fut initié à la chasse. Oyre était devenue une petite chipie, et marchait d'un pas plus élastique. Leur jeu se fit plus aventureux ; les vieilles charades furent abandonnées avec autant d'insouciance que les structures qu'ils hantaient, pour n'être plus jamais reprises.

La trêve de l'innocence entre eux arriva à son terme quand Oyre insista pour que l'esclave de son père, Calary, les accompagne dans une de leurs excursions. Cet épisode marqua la fin de leurs expéditions ensemble, bien que ni l'un ni l'autre n'en fût conscient sur le moment ; ils jouaient à la chasse au trésor comme avant.

Ils arrivèrent à un ouvrage de maçonnerie dont toute la partie en bois avait été pillée. Des feuilles de brassimips poussaient parmi les restes d'un monument où le produit d'un art ancien tombait en poussière. Enfants, ils en faisaient leur château : ils y avaient été une armée repoussant des vagues et des vagues de phagors, et avaient imité le gai fracas de la bataille.

Laintal Ay était préoccupé par un paysage plus troublant qui se déployait dans son esprit. Dans ce paysage – qui ressemblait légèrement à un nuage mais semblait aussi être une déclaration de Shay Tal, ou encore quelque ancienne proclamation gravée sur le roc – lui, Oyre, leur esclave renâclant, et Oldorando, et même les phagors et des créatures inconnues habitant les espaces sauvages, étaient entraînés dans un immense processus... mais la lumière de son intelligence n'allait pas plus loin et le laissait plein de questions au bord d'un précipice à la fois dangereux et fascinant. Il n'arrivait pas à savoir ce qu'il ne savait pas.

Il se tenait sur une éminence au milieu des ruines, d'où il regardait Oyre au-dessous de lui. Elle était courbée en deux, occupée à quelque

chose dont il n'avait nul souci.

« Est-il possible qu'il y ait eu une grande cité ici ? Quelqu'un pourrait-il la reconstruire dans les temps à venir ? Des gens comme nous, au faite de la prospérité ? »

N'obtenant aucune réponse, il s'accroupit sur le mur, fixant le dos de la jeune fille, et poursuivit ses questions : « Qu'est-ce que les gens mangeaient ? Crois-tu que Shay Tal est au courant de telles choses ? Son trésor est-il ici ? »

L'autre, cousue dans ses fourrures, le dos rond, ressemblait d'en haut beaucoup plus à un animal qu'à une fille. Elle furetait dans un renfoncement entre les pierres, sans lui prêter véritablement attention.

« Le prêtre qui vient de Borlien dit que Borlien était autrefois un grand pays qui régnait sur tout Oldorando plus loin qu'un faucon peut voler. »

Il parcourut de son œil perçant l'ensemble du paysage, qu'un épais plafond de nuages enténébrait. « C'est absurde. »

Il savait, chose qu'ignorait peut-être Oyre, que le territoire des faucons était encore plus sévèrement circonscrit que celui des hommes. Les leçons de Shay Tal lui avaient fait remarquer d'autres limitations dans la vie, qu'il remâchait à présent stérilement tout en enveloppant d'un regard noir la silhouette en contrebas. Il en voulait à Oyre, il n'aurait su dire pourquoi, brûlant de l'envie de la sonder, de trouver les mots qui le mèneraient à ce qui se cachait au-delà du silence.

« Viens voir ce que j'ai trouvé, Laintal Ay ! » Son visage d'un brun éclatant se releva vers lui. Ses traits s'étaient récemment affinés, annonçant la femme à venir. Il oublia son ressentiment et glissa au bas du mur en pente pour atterrir derrière elle.

Elle avait retiré du renfoncement une petite chose vivante rigoureusement glabre, sa face de rat rose distordue par la panique tandis qu'elle essayait d'échapper à l'étreinte de la jeune fille.

Les cheveux de Laintal Ay effleurèrent les siens au moment où il se pencha sur ce nouveau venu en ce monde. Il mit ses mains rugueuses en coupe autour de celle d'Oyre, plus douce, jusqu'à ce que leurs doigts fussent entrelacés autour de la vie qui se débattait au milieu.

Elle leva les yeux pour les fixer dans les siens, les lèvres entrouvertes en un léger sourire. Il respira son odeur. Il la saisit par la taille.

Mais derrière eux se tenait l'esclave, son visage affichant une compréhension maussade de la nouvelle intuition qui venait de s'allumer entre eux. Oyre fit un pas de côté, puis refourra brutalement le petit mammifère dans son trou. Il fixa un regard renfrogné sur le sol.

« Ta précieuse Shay Tal ne sait pas tout. Mon père m'a dit entre nous que *pour sa part* il la tient pour tout ce qu'il y a de bizarre. Rentrons maintenant. »

Laintal Ay habita un certain temps chez Shay Tal. La mort de ses parents et de ses grands-parents l'avait définitivement coupé de l'enfance ; mais Dathka et lui étaient désormais des chasseurs accomplis. Déshérité par ses oncles, il résolut de se montrer leur égal. Il s'épanouit et mûrit de bonne heure, offrant en toute circonstance un visage engageant. Il avait la mâchoire ferme, des traits nettement dessinés. Sa force et sa rapidité devinrent bientôt de notoriété publique. Nombreuses étaient les filles qui lui faisaient des mines, mais il n'avait d'yeux que pour la fille d'Aoz Roon.

Malgré sa popularité, quelque chose en lui gardait les gens à distance. Il avait pris à cœur les paroles courageuses de Shay Tal. Certains disaient qu'il était exagérément conscient de son ascendance maternelle, celle qui remontait jusqu'à Yuli le Grand. Il faisait bande à part, même en société. Son seul ami intime était Dathka Den, artisan devenu chasseur, et Dathka parlait rarement, même à Laintal Ay. Comme quelqu'un l'avait dit un jour, Dathka était ce qu'il y avait de plus proche du néant.

Laintal Ay finit par s'installer avec d'autres chasseurs dans la grande tour, au-dessus des quartiers de Nahkri et Klils. Là il entendait dévider les vieux récits, encore et encore, et apprit à chanter d'anciens chants de chasse. Mais ce qu'il préférait, c'était partir avec des provisions et des bottes de neige, et parcourir la campagne en train de virer depuis peu au vert. Il ne recherchait plus la compagnie d'Oyre pour de telles expéditions.

À cette époque, personne d'autre ne s'aventurait au-dehors tout seul. Les chasseurs chassaient en groupe, les troupeaux de cochons et d'oies avaient leurs sentiers tracés près de l'agglomération, ceux qui s'occupaient des brassimips travaillaient en équipes. Le danger et la mort étaient trop souvent les compagnons de la solitude. Laintal Ay acquit une réputation d'excentrique, sans que l'estime dont il jouissait n'en souffrît, car il contribuait à augmenter considérablement le nombre de crânes d'animaux qui ornaient les remparts d'Oldorando. Les vents tempétueux hurlaient. Il voyageait loin, sans se laisser émouvoir par le caractère inhospitalier de la nature. Il poussa jusqu'à des vallées écartées et d'anciennes ruines de villes dont les habitants s'étaient depuis longtemps enfuis, abandonnant leurs demeures aux loups et aux intempéries.

Au moment de la fête du double Coucher de Soleil, Laintal Ay se fit définitivement un nom dans la tribu par un exploit qui rivalisait avec celui qu'Aoz Roon et lui avaient accompli en capturant les marchands de Borlien. Il voyageait seul en altitude au nord-est d'Oldorando, dans la profonde, quand un trou s'ouvrit sous ses pieds dans lequel il tomba. Au fond de la congère se trouvait un sacapic en train d'attendre son prochain repas. Rien ne saurait donner une meilleure idée d'un

sacapic qu'une cabane de bois écroulée, recouverte de chaume posé à la va-comme-je-te-pousse. Ces animaux atteignaient des longueurs considérables, avaient peu d'ennemis en dehors de l'homme, se nourrissaient rarement et étaient extraordinairement lents. Tout ce que Laintal Ay vit de celui-ci, enroulé au fond de son piège, fut sa tête cornue asymétrique et sa gueule béante, dans laquelle les dents ressemblaient à autant de chevilles de bois. Au moment où les mâchoires se refermaient sur sa jambe, il lança une ruade et roula sur le côté.

Luttant contre la neige environnante, il leva son épieu et le coinça profondément dans les articulations de la gueule du sacapic. Les soubresauts de l'animal étaient lents mais puissants. Il renversa de nouveau Laintal Ay, mais se trouva incapable de refermer sa gueule. Bondissant hors de portée des cornes baladeuses, il se jeta sur le dos du monstre, s'accrochant à des touffes de poils raides qui jaillissaient d'entre les plaques octogonales de sa carapace. Il tira son couteau de sa ceinture. Une main cramponnée aux poils, il attaqua les tendons qui maintenaient une des plaques en place.

Le sacapic hurla de rage. Lui aussi était gêné par la neige, qui l'empêchait de rouler sur lui-même pour écraser son assaillant. Laintal Ay réussit à arracher la plaque de l'échine. La plaque en question était pleine d'échardes, de consistance ligneuse. Il la fourra dans la gorge de la bête, puis commença à couper la tête informe.

Elle tomba. Aucun sang ne s'échappa, seulement une légère humeur blanchâtre. Ce sacapic avait quatre yeux – il existait une espèce inférieure n'en possédant que deux. Une paire regardait devant, enfoncée dans le crâne ; l'autre regardait derrière, au bout de protubérances qui s'élevaient à l'arrière du crâne. Les deux paires d'yeux roulèrent dans la neige, continuant de cligner des paupières en une expression d'incrédulité.

Le corps décapité commença à reculer dans la neige au maximum de sa vitesse. Laintal Ay suivit, se débattant au milieu des blocs de neige qui se détachaient, jusqu'à ce que la bête et lui émergent à l'air libre.

Les sacapics étaient réputés avoir la vie dure. Celui-ci continuerait à se mouvoir un long moment avant de s'écrouler.

Laintal Ay laissa échapper un hurlement de joie. Sortant ses pierres à feu, il sauta sur le cou de la créature et mit le feu à la rude fourrure, qui s'enflamma dans un furieux grésillement. Une fumée malodorante s'éleva en volutes dans le ciel. En brûlant tantôt un côté, tantôt l'autre, il réussit à guider vaguement sa monture. La créature se replia en direction d'Oldorando.

Des cornes retentirent au sommet des hautes tours. Il aperçut le poudrolement des geysers. La palissade se profila, avec son ornementation de crânes peints de couleurs vives. Femmes et

chasseurs accoururent pour l'accueillir.

Il agita sa coiffe de fourrure en retour. Assis à l'extrémité embrasée d'une chenille de bois en flammes, il se lança dans une triomphale chevauchée à reculons à travers les rues d'Embruddock.

Ce fut un éclat de rire général. Mais il fallut plusieurs jours pour que la puanteur déserte les pièces placées le long de son tour de triomphe.

Les restes non brûlés du sacapic de Laintal Ay furent utilisés durant la fête du Double Coucher de Soleil. Même les esclaves étaient concernés par cet événement – l'un d'entre eux était régulièrement offert en sacrifice à Wutra.

Le Double Coucher de Soleil coïncidait à Oldorando avec le Premier de l'An. On allait entrer dans l'An 21 d'après le nouveau calendrier, et il était de règle de fêter cela.

Pendant des semaines, Batalix avait rattrapé son collègue de garde avec lui dans le ciel. Au milieu de l'hiver, les deux astres se rapprochaient l'un de l'autre, et les nuits et les jours étaient d'égale durée, sans pâlejour entre les deux.

« Pourquoi faut-il qu'ils se déplacent de cette façon ? » demanda Vry à Shay Tal.

« Ils se sont toujours déplacés comme ça. »

« Vous ne répondez pas à ma question, madame », dit Vry.

La perspective d'un sacrifice pour commencer la fête enfiévrerait la cérémonie des couchers de soleils. Avant que ne s'ouvre la cérémonie proprement dite, on dansa autour d'un grand feu sur la place, au son du tambourin, du pipeau et du flugel – instrument dont on affirmait parfois qu'il avait été inventé par Yuli le Grand lui-même. Du rathel fut distribué aux danseurs, et tout le monde, dans un ruissèlement de sueur sous les peaux de bêtes, se rendit à l'extérieur des remparts.

Une pierre sacrificielle se dressait à l'est de la vieille pyramide. Les citoyens se rassemblèrent autour, à distance respectueuse, comme l'un des maîtres l'avait ordonné.

Un tirage au sort avait été effectué parmi les esclaves. L'honneur d'être la victime échet à Calary, le jeune esclave de Borlien qui appartenait à Aoz Roon. On le fit avancer, les mains liées derrière le dos, et la foule suivit, dans l'expectative. L'air glacé était immobile. Un nuage gris barrait le ciel au-dessus des têtes. À l'ouest, les deux sentinelles plongeaient vers l'horizon.

Tout le monde portait des torches fabriquées avec du cuir de sacapic. Laintal Ay fit avancer son taciturne ami, Dathka, aux côtés d'Aoz Roon, parce que la superbe fille de celui-ci était là.

« Tu dois bien regretter de perdre Calary, Aoz Roon », dit Laintal Ay à son aîné, en faisant les doux yeux à Oyre.

Aoz Roon lui tapota l'épaule. « J'ai pour principe de ne jamais éprouver de regret. Le regret est la mort du chasseur, comme Dresyl

en a fait l'expérience. L'année prochaine, nous capturerons des tas d'autres esclaves. Ne te soucie pas de Calary. » Il y avait des moments où Laintal Ay doutait de la sensibilité de son ami. Aoz Roon tourna les yeux vers Éline Tal, et tous deux éclatèrent de rire, exhalant de forts relents de rathel.

Tout le monde se bousculait en riant, à l'exception de Calary. Profitant des remous de la foule, Laintal Ay saisit la main d'Oyre et la pressa. Elle pressa la sienne en retour, sans oser le regarder en face. Son cœur s'enfla de bonheur. La vie était vraiment merveilleuse.

Il ne put réfréner son sourire tandis que la cérémonie prenait une tournure plus sérieuse. Batalix et Freyr allaient disparaître en même temps du royaume de Wutra et s'enfoncer dans la terre comme des diaphes. Demain, si le sacrifice se trouvait être acceptable, ils se lèveraient ensemble, et pendant un certain temps leurs parades dans le ciel coïncideraient. Tous deux brilleraient le jour, et la nuit serait abandonnée aux ténèbres. Au printemps, ils se retrouveraient en décalage, et Batalix ramènerait le pâlejour.

Tout le monde disait que le temps était plus doux. Les signes d'amélioration abondaient. Les oies étaient plus grasses. Néanmoins, un silence solennel s'installa dans la foule au moment où elle se tourna vers l'ouest et que les ombres de tous s'allongèrent. Les deux sentinelles quittaient le royaume de la lumière. La maladie et diverses sortes de maux étaient à redouter. Une vie devait être offerte de peur que les sentinelles ne disparaissent à jamais.

Comme les doubles ombres s'allongeaient, la foule s'immobilisa, bien qu'elle continuât de piétiner sur place comme un grand animal. Sa joyeuse humeur s'envola. Les visages n'étaient plus visibles dans la fumée qui montait des torches. Les ombres s'étendirent. Une grisaille que les torches étaient impuissantes à dissiper recouvrit la scène. Les gens étaient immergés dans le soir et l'esprit collectif de la foule.

Les vieillards du conseil, tous voûtés et grisonnants, s'avancèrent de front et déclamèrent une prière d'une voix chevrotante. Quatre esclaves amenèrent Calary. Il titubait entre eux, la tête pendante, la mâchoire inondée de salive. Un vol d'oiseaux dessina des cercles en l'air, leurs ailes faisant comme un bruit d'averse, et disparut en direction de l'ouest baigné d'or.

La victime fut allongée sur la pierre sacrificielle en forme de losange, la tête calée dans une dépression que présentait sa surface lépreuse, le visage tourné vers l'ouest. Ses pieds furent fixés dans un dispositif en bois, pointant en direction de l'endroit – à présent charbonneux à l'approche de la nuit – où les sentinelles réapparaîtraient si elles parvenaient au bout de leur périlleux voyage. Ainsi le corps de la victime, avec ses sacrifices et ses passages, représentait l'union mystique entre les deux immenses mystères qu'étaient la vie humaine

et cosmique : dans un effort de volonté collective, haut et bas devaient se refléter.

La victime avait déjà abdiqué son individualité. Bien que roulant des yeux, elle était murée dans un silence et une immobilité absolus, comme pétrifiée par la présence de Wutra.

À l'instant où les quatre esclaves se retiraient, Nahkri et Klils apparurent. Par-dessus leurs fourrures ils avaient revêtu des manteaux de stammel teints en rouge. Leurs femmes les accompagnèrent jusqu'à la lisière de la foule, puis les laissèrent continuer tout seuls. Leurs maigres barbiches de rats conféraient pour une fois une certaine solennité à leurs visages ; leur pâleur même s'accordait à celle de la victime sur laquelle Nahkri abaissa son regard en ramassant la hache. Il soupesa le formidable instrument. Un coup de gong retentit.

Nahkri resta là, tenant la hache des deux mains, la silhouette plus mince de son frère derrière lui. Comme la pause se prolongeait, un murmure s'éleva de la foule. Le coup mortel devait être asséné à un moment précis : qu'on le laisse passer, et qui sait ce qui pouvait arriver aux sentinelles. Le murmure exprimait une défiance implicite à l'égard des deux frères souverains.

« Frappe ! » cria une voix dans les rangs serrés. Le Siffleur d'Heures mugit.

« Je ne peux pas », dit Nahkri en abaissant la hache. « Je ne veux pas faire ça. Un puant, oui. Pas un humain, pas même un borlienien. Je ne peux pas. »

Son frère cadet plongea en avant et s'empara de l'instrument. « Espèce de couard... nous ridiculiser ainsi devant tout le monde ! Laisse-moi me charger de ça et te faire honte. Je vais te montrer quel est le meilleur de nous deux, femmelette ! »

Découvrant les dents, il lança la hache par-dessus son épaule. Il abaissa un regard furieux sur le visage figé de la victime, dont les yeux s'ouvraient tout grands au creux de sa dépression comme au fond d'une tombe.

Les muscles de Klils tressaillirent, à croire qu'ils le trahissaient. La lame de l'instrument renvoya les rayons des soleils couchants. Puis elle s'abaissa et reposa contre la pierre, pendant que Klils s'appuyait sur le manche en laissant échapper un gémissement.

« J'aurais dû boire plus de rathel... »

Un gémissement monta de la foule en réponse au sien. Les sentinelles avaient à présent leurs disques qui mordaient le fouillis de l'horizon.

Des voix individuelles se firent entendre.

« Regardez-moi ces deux pitres... »

« Ils ont trop écouté Loil Bry, ma parole. »

« C'est leur père qui leur a bourré le crâne de fadaises intellectuelles

– les muscles sont affaiblis. »

« Tu as trop forcé sur la chose, Klils ? » Cette grossière question, lancée d'une voix forte, déclencha l'hilarité et brisa l'atmosphère remplie d'aigreur. La foule resserra ses rangs tandis que Klils laissait glisser la hache dans la boue piétinée.

Aoz Roon se rua en avant, délaissant ses compagnons, et s'empara de l'instrument. Il grogna comme un chien de chasse et les deux frères s'écartèrent de son chemin en protestant faiblement. Ils reculèrent d'un pas mal assuré, les bras levés en un geste de protection, au moment même où Aoz Roon brandissait la hache au-dessus de sa tête.

Les soleils s'abaissaient à l'horizon, leur gloire à demi noyée dans une mer de ténèbres. Leur clarté se répandait comme deux jaunes d'œufs tels qu'en pondaient les oies, couleur d'or sale, à croire que du sang phagor et humain était en train de se mélanger au-dessus de la désolation stagnante. Des chauves-souris voletaient çà et là. Les chasseurs levèrent le poing et acclamèrent Aoz Roon.

Les rayons solaires convergèrent sur la pyramide, et furent divisés en traits d'ombre par sa pointe. Les rais de soleil ainsi divisés encadrèrent avec précision la pierre usée sur laquelle la victime était allongée, faisant ressortir sa forme. La victime elle-même était dans l'ombre.

La lame de l'instrument de la mise à mort prit son élan dans la lumière, mordit dans l'obscurité.

Après le bruit net du coup, un soupir général monta de la foule, une sorte d'écho venu de poumons se vidant à l'unisson, comme si tous les gens présents avaient eux aussi rendu l'âme.

La tête tranchée de la victime tomba sur le côté, comme si elle avait voulu donner un baiser à l'encastrement de pierre. Elle commença à baigner dans le sang qui jaillissait de la blessure, s'étendait, ruisselait sur le sol, s'infiltrait dedans. Il coulait encore quand le dernier segment des sentinelles s'enfonça au-dessous de l'horizon.

Le sang sacrificiel était la chose, le fluide magique qui combattait la non-vie – du précieux sang humain. Il continuerait à goutter toute la nuit, éclairant les deux sentinelles à travers les orifices et les passages du noyau originel, les conduisant saines et sauvées vers un autre matin.

La foule était satisfaite. Leurs torches levées, les gens repassèrent la palissade en direction des anciennes tours, qui se détachaient en noir sur le ciel couvert, une lumière fantomatique venant peu à peu jouer sur elles à mesure que les torches approchaient.

Dathka marchait à côté d'Aoz Roon, auquel la foule cédait respectueusement le passage. « Comment as-tu pu supporter de décapiter ton propre esclave ? » demanda-t-il.

Son aîné le foudroya d'un regard de mépris. « Il y a des moments où il faut savoir prendre une décision. »

« Mais Calary... », protesta Oyre. « C'était tellement effrayant. »

Aoz Roon écarta l'objection de sa fille d'un geste désinvolte. « Les filles ne peuvent pas comprendre. J'ai bourré Calary d'estourbe et de rathel avant la cérémonie. Il n'a rien senti. Il continue probablement de croire qu'il est dans les bras de quelque servante de Borlien. » Il éclata de rire.

C'en était fini des solennités. Peu nombreux étaient ceux qui doutaient de voir Freyr et Batalix se lever le lendemain. On s'installa pour fêter cela, pour boire avec meilleure humeur que jamais, car il y avait un scandale pour alimenter les bavardages à voix basse, le scandale de la pusillanimité des deux chefs. Nul sujet de conversation n'aurait pu être plus réjouissant devant les chopes d'esprit de cochon, avant la reprise du Grand Récit.

Pendant ce temps Laintal Ay murmurait à Oyre tout en la serrant dans le noir : « Est-ce que tu es tombée amoureuse de moi quand tu m'as vu arriver à cheval sur le sacapic que j'ai capturé ? »

Elle lui tira la langue. « Prétentieux ! Je t'ai tout simplement trouvé ridicule. »

Il comprit que les réjouissances allaient avoir des côtés plus sérieux.

VI. « UN JOUR QU'J'ÉTAIS PLEIN A BLOC... »

Tout ce qu'il voyait devant lui se réduisait à une élévation de terrain dessinant un arc d'horizon parfaitement net que l'on aurait dit à portée de la main. Les petites mousses moelleuses qu'il foulait s'étendaient jusqu'à cet horizon et, au-dessous de lui, jusqu'à la vallée. Laintal Ay fit halte, les mains en appui sur un genou, la respiration courte, et regarda en arrière. Oldorando était à six jours de marche derrière lui.

L'autre côté de la vallée baignait dans une clarté bleu clair qui mettait en relief chaque détail. Le ciel était de ce pourpre ardoisé annonciateur de futures tempêtes de neige. À l'endroit où il se tenait tout était dans l'ombre.

Il reprit sa pénible ascension. Une nouvelle étendue de terrain émergea au-dessus de la courbe toute proche de l'horizon, noire, noire, hors d'atteinte. Il n'était jamais venu ici. Plus loin, le sommet d'une tour se dégageait à mesure que l'horizon s'abaissait devant lui. Une masse de pierres en ruine, construite dans un lointain passé selon le modèle en usage à Oldorando, avec les mêmes murs en pente, et des fenêtres situées à chacun des quatre coins de chaque étage. Seuls quatre étages tenaient encore debout.

Laintal Ay triompha enfin de la pente. De grands oiseaux gris évoluaient à l'extérieur de la tour entourée de ses propres décombres. Derrière, se dressait l'inaccessible éminence, énorme, dont le ciel ardoisé allumait la noirceur. Une rangée de rajabarals s'interposait entre lui et l'infini. Un vent glacial lui cinglait les dents, l'obligeant à pincer les lèvres.

Que faisait cette tour si loin d'Oldorando ?

Pas si loin si tu étais un oiseau, non, pas si loin. Pas si loin si tu étais un phagor monté sur un kaido. Et à un rien de distance si tu étais un dieu.

Comme pour appuyer ces pensées, les oiseaux s'envolèrent dans un claquement d'ailes, rasant la lande. Il les regarda jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue, le laissant seul au milieu du vaste paysage.

Oh, Shay Tal devait avoir raison. Ce monde avait été différent autrefois. Quand il avait discuté avec Aoz Roon du discours qu'elle avait prononcé, celui-ci avait dit que tout cela n'était pas important ; on ne pouvait rien y changer ; l'important, c'était la survie de la tribu, son unité ; si Shay Tal arrivait à ce qu'elle voulait, adieu l'unité. Shay Tal disait que l'unité n'avait pas d'importance à côté de la vérité.

La tête pleine de pensées qui traversaient sa conscience comme l'ombre des nuages le paysage, il entra dans la tour et regarda en l'air. Ce n'était plus qu'une carcasse. Les étages de bois avaient été retirés pour servir de combustible. Il posa son paquetage et son épieu dans un

coin et entreprit l'ascension de la rude maçonnerie, ses pieds profitant de la moindre prise, jusqu'à ce qu'il se retrouve perché au sommet de l'un des murs. Il regarda autour de lui. D'abord à la recherche de phagors – il était ici en pays phagor – mais ses yeux ne rencontrèrent que des formes arides et inanimées.

Shay Tal ne quittait jamais le village. Peut-être était-elle forcée d'inventer ces mystères. Pourtant il y avait bien un mystère. Parcourant du regard les gigantesques étendues, il se demanda avec une espèce de crainte sacrée : *Qui a fait ça ? Dans quel but ?*

Très haut sur le vaste mamelon qu'il avait derrière lui – même pas l'équivalent d'un contrefort des contreforts du Nktryhk – il vit bouger des buissons. Petits, d'un vert souffreteux dans l'intense lumière. Redoublant d'attention, il reconnut en eux des protognostiques vêtus de peaux hirsutes, courbés en deux par leur escalade. Ils poussaient devant eux un troupeau de chèvres ou d'arangs.

Il laissa délibérément le temps passer, jusqu'à le sentir se traîner sur le monde, pour regarder les êtres lointains, comme s'ils possédaient la réponse à ses questions, ou à celles de Shay Tal. C'étaient probablement des Nondads, membres d'une tribu itinérante qui parlaient une langue sans rapport aucun avec l'Olonets. Durant tout le temps où il les observa, ils s'échinèrent à travers leur portion de paysage sans paraître avancer.

Plus près d'Oldorando se trouvaient les troupeaux de daims qui fournissaient au village une grande partie de sa nourriture. Il y avait plusieurs façon de tuer les daims. Voici quelle était la méthode préférée de Nahkri et Klüs.

Cinq femelles apprivoisées servaient de leurre. Les chasseurs conduisaient ces bêtes au bout de rênes de cuir jusqu'à l'endroit où paissait le troupeau. Courbés derrière elles, ils faisaient avancer leur abri mobile tout près du troupeau. Puis les chasseurs se ruaient en avant et lançaient leurs épieux à l'aide de propulseurs, tuant le plus de bêtes possible. Ensuite ils ramenaient les cadavres chez eux, les animaux leurres servant cette fois au transport de leurs congénères morts.

Lors de cette chasse particulière, il neigeait. Un léger réchauffement aux alentours de midi ne faisait que rendre la progression plus difficile : Les daims étaient plus rares qu'à l'ordinaire. Trois jours durant, les chasseurs marchèrent sans désespérer vers l'est, en terrain difficile, guidant leurs animaux leurres, avant d'apercevoir un petit troupeau.

Les chasseurs étaient au nombre de vingt. Nahkri et son frère avaient retrouvé leur popularité après la nuit du Double Coucher de Soleil grâce à une généreuse distribution de rathel. Laintal Ay et Dathka

cheminaient à côté d'Aoz Roon. Ils parlaient peu durant la chasse, mais les mots étaient à peine nécessaires une fois la confiance établie. Aoz Roon, dans ses fourrures noires, se dressait comme une image du courage dans la désolation environnante, et les deux jeunes gens restaient à ses côtés aussi fidèlement que son énorme chien, Curd.

Le troupeau paissait à la crête d'une légère hauteur un peu plus loin devant eux, au vent des chasseurs. Il était nécessaire de le contourner par la droite, où le sol était plus élevé et où leur odeur ne les trahirait pas.

Deux hommes furent laissés en arrière pour tenir les chiens. Le reste de la troupe gravit la pente, dans cinq centimètres de neige à demi fondue. La crête de la hauteur était marquée par une ligne brisée de tronçons d'arbres et deux ou trois tas de maçonnerie écroulée, arrondis par plusieurs siècles d'intempéries. Ils rampaient sur le sol et le troupeau ne fut visible qu'au moment où – à quatre pattes cette fois, traînant leurs épieux et leurs propulseurs – ils arrivèrent au sommet de la hauteur et inspectèrent le terrain.

Le troupeau comprenait vingt-deux femelles et trois mâles. Ces derniers s'étaient partagé les femelles et se lançaient de temps en temps des brames de défi. C'étaient des bêtes hirsutes et en mauvais état, aux côtes saillantes, à la crinière pendante. Les femelles fouillaient placidement la neige du bout de leur museau, sans presque jamais relever la tête. Elles broutaient dans le vent ; celui-ci soufflait en pleine figure des chasseurs quand ils s'accroupirent. De grands oiseaux noirs se pavanaient entre leurs sabots.

Nahkri donna le signal.

Lui et son frère firent avancer deux des femelles leurres, leur faisant contourner le troupeau par la gauche, tout en veillant à garder les animaux entre eux et les femelles en train de brouter – lesquelles cessèrent de fouiller la neige pour voir ce qui se passait. Aoz Roon, Dathka et Laintal Ay firent avancer les trois autres leurres par la droite.

Aoz Roon conduisait sa femelle de façon qu'elle ne bouge pas la tête. Les conditions n'étaient pas exactement à sa convenance. Quand le troupeau s'enfuirait, il partirait devant les chasseurs au lieu de courir vers eux, ce qui risquait de les priver de toute émotion et de les surprendre. S'il avait eu la direction des opérations, il aurait consacré plus de temps aux préliminaires – mais Nahkri était trop peu sûr de lui pour attendre. Le pâtis se trouvait à sa gauche ; un bosquet de denniss épars séparait cet endroit du terrain rocailleux et accidenté qui s'étendait à droite. Au loin se dressaient de forts escarpements, adossés à des collines qui moutonnaient jusqu'à une chaîne de montagnes dans l'extrême lointain, fortement orageux sous leurs plumets de nuages pourpres.

Les denniss occultaient partiellement l'approche des chasseurs. Les

troncs argentés et éclatés étaient dépouillés de leur écorce. Leurs branches supérieures avaient été complètement nettoyées par des tempêtes passées. La plupart d'entre eux gisaient à l'horizontale, leurs chicots pointés dans le sens contraire du vent. Certains étaient enchevêtrés, comme en une bataille qui les aurait mis aux prises depuis des âges immémoriaux ; tous, sous la pression du temps et des éléments, ressemblaient à des cordillères en miniature, travaillées par quelque soulèvement hercynien.

Chaque détail du paysage était enregistré par Aoz Roon tandis qu'il avançait à l'abri de sa daine. Il était déjà venu ici plusieurs fois, quand la route était plus facile et la neige fiable ; l'endroit était abrité et offrait aux troupeaux la large visibilité qu'ils affectionnaient. Il remarqua que les denniss, en dépit de leur aspect d'arbres morts, à la limite de la fossilisation, émettaient des pousses vertes, qui jaillissaient en arceaux de leurs troncs pour se plaquer au sol du côté sous le vent.

Un mouvement droit devant. Un mâle renégat émergea brusquement d'entre les arbres. Aoz Roon capta le fumet de la bête – ainsi qu'une odeur plus âcre qu'il n'identifia pas immédiatement.

Le nouvel arrivant s'élança de façon assez maladroite sur le troupeau, et se heurta au défi du plus proche des trois mâles en place. Celui-ci avança, raclant le sol de ses sabots, grondant, agitant sa tête pour tirer le meilleur parti de sa ramure. L'intrus tint pied sans adopter la position de défense habituelle.

Le mâle en titre chargea et bloqua ses andouillers dans ceux de son adversaire. Comme les cors s'entremêlaient, Aoz Roon remarqua une sangle de cuir tendue entre les andouillers de l'intrus. Il passa immédiatement sa bête à Laintal Ay et disparut derrière la souche d'arbre la plus proche. Abandonnant l'enchevêtrement du tronc abattu, il courut vers l'arbre suivant.

Ce denniss était comme calciné, mort. À travers son squelette, Aoz Roon aperçut une touffe de poils jaunâtres qui dépassait entre les arbres un peu plus loin. Serrant son épieu dans la main droite, ramenant le bras en arrière en position de lancer, il se mit à courir comme lui seul en était capable. Il sentit les pierres aiguës sous la neige à travers ses bottes, entendit mugir les animaux aux prises, garda l'œil aux aguets tandis que la forme du grand tronc de bois mort se précisait – le tout sans cesser de courir aussi silencieusement que possible. Un peu de bruit était chose inévitable.

La touffe de poils bougea, se transforma en une épaule de phagor. Le monstre se retourna. Ses larges yeux lancèrent des éclairs rouges. Il baissa ses longues cornes et ouvrit les bras tout grands pour faire face à l'attaque. Aoz Roon lui plongea son épieu sous la cage thoracique.

Le grand ancipité tomba en arrière avec un cri strident, terrassé par la charge d'Aoz Roon qui, emporté par son élan, tomba lui aussi. Le

phagor referma les bras autour de son assaillant, lui enfonçant ses mains cornées dans le dos. Ils roulèrent dans la neige détrempée.

Les deux créatures, la blanche et la noire, ne formèrent plus qu'un seul animal, un animal qui se battait contre lui-même au milieu d'un paysage élémentaire, s'efforçant de se mettre en pièces. Il heurta une racine argentée, et se resépara en ses deux composantes, la noire à moitié au-dessous.

Le phagor rejeta la tête en arrière en ouvrant la gueule, prêt à frapper. Des rangées de dents jaunes, pareilles à des bûches, plantées dans des gencives d'un gris laiteux, surgirent sous les yeux d'Aoz Roon. Il réussit à dégager un bras, attrapa une pierre et la fourra entre les lèvres épaisses, les dents, au moment où elles se refermaient sur sa tête. Aoz Roon se redressa, trouva la hampe de son épieu encore enfoncée dans le corps du monstre, et pesa dessus de tout son poids. Dans un grand soupir rauque, le phagor rendit l'âme. Du sang jaune jaillit de sa blessure. Ses bras retombèrent en croix, et Aoz Roon se remit sur ses pieds en haletant. Un pique-bœuf s'éleva du sol tout près de là, et s'envola à tire-d'aile en direction de l'est.

Aoz Roon eut ainsi le temps de voir Laintal Ay expédier un autre phagor. Deux autres fuyaient l'abri d'un denniss à l'horizontale. Ils étaient tous deux montés sur un kaido qui galopait à toute allure vers la falaise. Des oiseaux blancs les suivaient de toute la force de leurs ailes, en poussant des cris aigus en direction des échos que leur retournait l'immensité.

Dathka rejoignit Aoz Roon et lui étreignit l'épaule sans dire un mot. Ils se dévisagèrent puis sourirent. Aoz Roon découvrit ses dents blanches en dépit de sa douleur. Dathka garda les lèvres jointes.

Laintal Ay accourut, exultant : « Je l'ai tué. Il est mort ! » s'écria-t-il. « Ils ont les boyaux dans la poitrine et les poumons dans le ventre... »

Repoussant le phagor du pied, Aoz Roon alla s'appuyer contre une souche d'arbre. Il souffla bruyamment par la bouche et les narines pour se débarrasser de l'écœurante odeur de lait aigre de l'ennemi. Ses mains tremblaient.

« Appelle Eline Tal », dit-il.

« Je l'ai tué, Aoz Roon ! » répéta Laintal Ay en désignant du doigt le corps qui gisait dans la neige.

« Va chercher Eline Tal », ordonna Aoz Roon.

Dathka gagna l'endroit où les deux mâles continuaient de se battre, têtes baissées, bois engagés, transformant la neige en boue sous leurs sabots. Il sortit son couteau et leur trancha la gorge comme un vieux professionnel. Les bêtes se mirent à saigner jaune jusqu'au moment où, incapables de tenir plus longtemps sur leurs pattes, elles s'effondrèrent et moururent, toujours accrochées l'une à l'autre.

« La courroie entre les bois... c'est une vieille astuce des puants pour

attraper du gibier », dit Aoz Roon. « Dès que j'ai vu ça, j'ai su qu'ils étaient dans le coin... »

Eline Tal accourut avec Faralin Ferd et Tanth Ein. Ils écartèrent les jeunes gens et soutinrent Aoz Roon. « Tu es censé tuer cette vermine, pas la serrer entre tes bras », dit Eline Tal.

Le reste du troupeau avait fui depuis longtemps. Les frères, qui avaient tué trois femelles à eux deux, étaient triomphants. Les autres chasseurs vinrent voir ce qui avait mal tourné. Cinq pièces ne constituaient pas un mauvais tableau de chasse ; Oldorando aurait de quoi manger à leur retour. Les cadavres des phagors resteraient à pourrir où ils étaient. Personne n'avait envie de leur dépouille.

Laintal Ay et Dathka tinrent les femelles leurres pendant qu'Eline Tal et les autres examinaient Aoz Roon. Ce dernier écarta la gangue de leurs mains en jurant.

« Fichons le camp », dit-il en se tenant le côté avec une grimace de douleur. « Là où il y avait quatre exemplaires de cette vermine il peut y en avoir d'autres. »

Après avoir chargé les femelles abattues sur le dos des leurres, traînant les mâles, ils prirent le chemin du retour.

Mais Nahkri était en colère contre Aoz Roon.

« Ces mâles sont faméliques. Leur viande sera comme de la semelle. »

Aoz Roon ne répondit pas.

« Seuls les vautours mangent les mâles de préférence aux femelles », dit Klils.

« Tais-toi, Klils », cria Laintal Ay. « Ne vois-tu pas qu'Aoz Roon est blessé ? Va plutôt apprendre à manier la hache. »

Aoz Roon garda les yeux fixés sur le sol, toujours silencieux – ce qui ne fit qu'irriter davantage l'aîné des deux frères. L'éternel paysage s'étendait autour d'eux, figé dans le silence.

Quand ils arrivèrent enfin en vue d'Oldorando et de l'asile de ses sources d'eau chaude, les guetteurs des tours firent retentir leurs cornes. Ceux-ci étaient des hommes trop âgés ou trop mal en point pour chasser. Nahkri leur avait donné une tâche plus facile – mais si leurs cornes ne sonnaient pas au moment où la bande de chasseurs apparaissait au loin, il les privait de leur ration de rathel. Les cornes servaient de signal aux jeunes femmes, qui devaient arrêter aussitôt de travailler pour se précipiter hors des remparts à la rencontre de leurs hommes. Nombreuses étaient celles qui redoutaient ces retours, car il se pouvait que la mort eût frappé – le veuvage était synonyme de basses besognes, maigres moyens d'existence, mort prématurée. Cette fois, elles comptèrent les têtes et se réjouirent. Tous les chasseurs étaient de retour. Cette nuit, on allait faire la fête. Certaines concevraient peut-être.

Eline Tal, Tanth Ein et Faralin Ferd interpellèrent leurs femmes respectives en mêlant les mots tendres aux insultes à proportion égale. Aoz Roon continua de boitiller seul, sans parler, bien qu'il cherchât à voir sous ses sourcils sombres si Shay Tal était là. Elle n'était pas en vue.

Aucune femme non plus n'accueillit Dathka. Il se fit un visage long et dur tandis qu'il se frayait un chemin à travers le troupeau de femmes venues accueillir les chasseurs, car il avait espéré que la modeste amie de Shay Tal, Vry, se serait manifestée. Aoz Roon méprisait secrètement Dathka parce qu'aucune femme n'accourait pour lui serrer le bras, bien qu'il fût lui-même dans la même situation.

Sous ses sourcils noirs, il vit un chasseur saisir la main de Dol Sakil, la fille de la sage-femme. Il vit sa propre fille, Oyre, courir pour saisir la main de Laintal Ay ; il s'avoua qu'ils étaient bien faits l'un pour l'autre, et qu'il tirerait peut-être parti de cette alliance.

Bien sûr la fille avait un fort caractère, alors que Laintal Ay était plutôt du genre doux. Elle lui en ferait voir de toutes les couleurs avant de consentir à être, sa femme. Oyre était comme la fière Shay Tal de ce point de vue – difficile, jolie, et ayant des idées bien à elle.

Il passa les portes grandes ouvertes en clopinant, la tête basse, une main toujours pressée contre son flanc. Nahkri et Klils marchaient tout près, se défendant de leurs femmes piaillantes. Ils lui lancèrent tous deux un regard menaçant. « Tiens-toi à ta place, Aoz Roon », dit Nahkri.

Aoz Roon détourna les yeux, haussant une épaule à leur adresse.

« J'ai manié la hache une fois et, par Wutra, ce ne sera pas la dernière », grogna-t-il.

Le monde tremblait devant ses yeux. Il avala une chope de rathel allongé d'eau, mais la nausée le reprit. Il grimpa dans la tanière qu'il partageait avec ses compagnons, pour une fois indifférent à la façon dont le gibier qu'il avait aidé à tuer serait dépouillé. Une fois dans ses quartiers, il s'effondra. Mais il refusa de laisser l'esclave féminine lui découdre ses vêtements pour examiner ses blessures. Il se reposa en se serrant les côtes. Une heure après, il sortit seul à la recherche. de Shay Tal.

Un coucher de soleil se préparait ; à cette heure-là elle descendait des croûtons de pain au bord du Voral pour nourrir les oies. Le fleuve était gros. Il avait dégelé durant la journée, révélant une eau noire bordée de corniches de glace sur lesquelles les oies allaient criaillant. Du temps de leur jeunesse à tous deux, le fleuve était toujours gelé d'une rive à l'autre.

Elle dit : « Vous autres chasseurs allez si loin, alors que j'ai vu du gibier sur l'autre rive du fleuve pas plus tard que ce matin. Des poneys et des chevaux sauvages, je crois. »

La mine sombre et renfrognée, Aoz Roon abaissa les yeux sur elle et lui saisit le bras. « Il faut toujours que tu contredises les gens, Shay Tal. Crois-tu en savoir plus long que les chasseurs ? Pourquoi n'es-tu pas sortie au son de la corne ? »

« J'étais occupée. » Elle dégagea son bras et se mit à émietter les croûtons de pain d'orge tandis que les oies faisaient cercle autour d'elle. Aoz Roon les chassa du pied et lui reprit le bras.

« J'ai tué un puant aujourd'hui. Je suis fort. Il m'a blessé mais j'ai tué cette saleté. Tous les chasseurs me respectent, et toutes les demoiselles. Mais c'est toi que je veux, Shay Tal. Pourquoi ne veux-tu pas de moi ? »

Elle le poignarda du regard, son visage moins empreint de colère que de l'effort qu'elle faisait pour la contenir. « Je veux bien de toi, mais tu me casserais le bras si je m'opposais à toi – et nous n'arrêterions pas de nous disputer. Tu ne me parles jamais gentiment. Tu sais rire, tu sais froncer les sourcils, mais tu es incapable de tendresse. Là ! »

« Je ne suis pas du genre tendre. Mais je ne casserais pas ton joli bras. Je te fournirais de véritables sujets de réflexion. »

Elle ne répondit rien, se contentant de donner à manger à la volaille. Batalix s'enfonça dans la neige, accrochant des reflets d'or dans ses cheveux défaits. Dans ce décor de mort glacée, la seule note de vie venait de la noire déchirure de l'eau.

Après être resté gauchement à regarder la jeune femme en faisant porter le poids de son corps d'un pied sur l'autre, Aoz Roon dit : « Qu'est-ce qui t'occupait tant tout à l'heure ? »

Evitant de lui retourner son regard, elle lança d'une voix passionnée : « Tu as entendu mes paroles le triste jour où nous avons enterré Loilanun. Je m'adressais principalement à toi. Nous sommes là à vivre dans cette cour de ferme. Je veux savoir ce qui se passe dans le monde qui s'étend au-delà. Je veux apprendre des choses. J'ai besoin de ton appui, mais tu n'es pas homme à me le donner. Alors j'instruis les autres femmes quand on a le temps, parce que c'est un moyen de m'instruire moi-même. »

« Qu'est-ce qui va en sortir de bon ? Tu ne fais que semer le désordre. »

Elle ne dit rien, les yeux fixés sur l'autre côté du fleuve, où traînaient les derniers maigres ors du jour.

« Je devrais te renverser sur mes genoux et te donner une fessée. » Il se tenait en contrebas sur la berge, les yeux levés vers elle.

Elle le foudroya du regard. Puis, presque aussitôt, une autre expression se peignit sur son visage. Elle rit, découvrant ses dents et la voûte rose de son palais, avant de mettre une main devant sa bouche. « Tu ne comprends vraiment pas ! »

Profitant de l'occasion, il la prit fermement dans ses bras. « Je veux

bien essayer d'être tendre avec toi, et plus encore, Shay Tal. À cause de ce feu qu'il y a en toi et de tes yeux aussi brillants que ces eaux. Laisse tomber ces études dont tout le monde peut très bien se passer, et sois ma femme. »

Il l'arracha du sol et la fit tourner ; les oies s'éparpillèrent avec des cris indignés, le cou tendu vers l'horizon.

Quand elle se retrouva sur ses pieds, elle dit : « Ne force pas ton naturel avec moi, Aoz Roon, je t'en prie. Ma vie est doublement précieuse, mais je ne peux faire don de moi-même qu'une seule fois. Le savoir est quelque chose d'important pour moi – pour tout le monde. Ne m'oblige pas à choisir entre l'étude et toi. »

« Il y a longtemps que je t'aime, Shay Tal. Je sais que tu m'en veux pour Oyre, mais tu ne devrais pas me dire non. Sois ma femme dès à présent, ou j'en trouverai une autre, je t'avertis. J'ai le sang chaud. Vis avec moi, et tu n'auras plus à te soucier de cette académie. »

« Oh, tu ne fais que te répéter. Si tu m'aimes, essaie d'écouter ce que je dis. » Elle tourna les talons et se mit à gravir la pente en direction de sa tour. Aoz Roon s'élança derrière elle et la rattrapa.

« Vas-tu me laisser comme ça, Shay Tal, après m'avoir fait dire toutes ces sottises ? » Il se fit de nouveau humble, presque cauteleux, en ajoutant : « Et que ferais-tu si j'étais le maître ici, le Seigneur d'Embruddock ? Ce n'est pas impossible. À ce moment-là tu serais bien obligée d'être ma femme. »

Dans la façon dont elle le regarda, il vit pourquoi il la poursuivait ; l'espace d'un instant, il aperçut son être profond tandis qu'elle disait d'une voix douce : « Tel est donc ton rêve, Aoz Roon ? Eh bien, le savoir et la sagesse constituent un autre genre de rêve, et chacun d'entre nous est voué à poursuivre séparément son propre rêve. Moi aussi je t'aime, mais tout autant que toi je ne veux être sous la coupe de personne. »

Il demeura silencieux. Elle savait qu'il trouvait sa remarque difficile à accepter – ou pensait qu'il en était ainsi ; mais il suivait une autre idée et dit, l'œil dur : « Mais tu détestes Nahkri, n'est-ce pas ? »

« Il ne me dérange pas. »

« Moi si. »

Comme d'habitude quand les chasseurs étaient de retour, on festoya jusqu'à une heure avancée de la nuit. En plus du rathel habituel, fermenté de frais grâce aux bons soins de la corporation des brasseurs, il y avait du vin d'orge. L'alcool aidant, on chanta et on dansa. Quand l'ivresse fut à son comble, la plupart des hommes étaient en train de boire dans la grande tour, d'où l'on pouvait voir la rue principale. Le rez-de-chaussée avait été dégagé, et un feu brûlait là, envoyant sa fumée tourbillonner contre les chevrons chemisés de métal. Aoz Roon,

l'air obstinément maussade, s'arracha au cercle des chanteurs. Laintal Ay le regarda partir, mais il était trop occupé après Oyre pour aller après son père. Aoz Roon grimpa les escaliers, d'étage en étage, pour émerger sur le toit et s'octroyer une grande goulée d'air frais.

Dathka, qui n'était nullement doué pour la musique, le suivit dans l'obscurité. À son habitude, il demeura silencieux, se contentant de rester là, les mains sous les aisselles, à scruter les formes vagues qui se dessinaient dans la nuit. Un rideau de clarté d'un vert malade, dont les plis se perdaient dans la stratosphère, était suspendu dans le ciel.

Aoz Roon fit un bond en arrière en rugissant. Dathka le saisit et lui fit reprendre son aplomb, mais l'autre le repoussa.

« À qui en avez-vous ? Vous êtes saoul, c'est ça ? »

« Là ! » Aoz Roon pointa un doigt dans le vide de l'obscurité. « Elle a disparu à présent, la garce. Une femme à tête de porc. Ventraille, l'expression de ses yeux ! »

« Ah, vous avez des visions. Vous êtes fin saoul. »

Aoz Roon se retourna, bouillant de colère. « Saoul, moi ? Tais-toi donc, gringalet ! Je l'ai vue, je te dis. Toute nue, grande, le jarret maigre, des poils de la fente au menton, quatorze mamelles – en train de venir vers moi. » Il se mit à aller et venir sur le toit en agitant les bras.

Klils émergea de la trappe, légèrement titubant, le poing refermé sur un fémur de daim qu'il était en train de ronger. « Vous n'avez rien à faire ici tous les deux. Ceci est la Grande Tour. Seuls les maîtres d'Oldorando viennent ici. »

« Tu parles d'un maître ! » dit Aoz Roon en s'approchant. « Tu as laissé tomber la hache. »

Klils lui abattit sauvagement l'os de daim sur le côté du cou. Poussant un rugissement, Aoz Roon le saisit à la gorge et essaya de l'étrangler. Mais Klils lui décocha un coup de pied dans la cheville, le bourra de coups de poing au-dessous du cœur et l'accula contre le parapet, dont une partie s'effondra. Aoz Roon se retrouva étendu de tout son long, la tête suspendue dans le vide.

« Dathka ! » appela-t-il. « Aide-moi ! »

Sans faire de bruit, Dathka arriva derrière Klils, le saisit fermement au niveau des genoux et lui souleva les jambes. Puis il le fit basculer par-dessus le mur, l'exposant à une chute de sept étages.

« Non, non ! » cria Klils en se débattant furieusement, les bras refermés autour du cou d'Aoz Roon. Les trois hommes luttèrent dans l'obscurité verdâtre, accompagnés par les chants qui montaient d'en bas, deux d'entre eux – aussi gorgés de rathel l'un que l'autre – tâchant d'avoir raison du troisième. Ils finirent par lui faire lâcher prise. Poussant un dernier cri, Klils tomba dans le vide. Ils entendirent son corps heurter le sol.

Aoz Roon et Dathka s'assirent sur le parapet, le souffle court. « Nous voilà débarrassés de lui », dit enfin Aoz Roon. Il pressa ses côtes douloureuses. « Je te suis infiniment reconnaissant, Dathka. »

Dathka ne répondit rien.

À la fin, Aoz Roon dit : « Ils nous tueront pour ça, les fumiers. Nahkri y veillera. Les gens me détestent déjà. » Un autre temps d'arrêt, puis il explosa : « C'est de la faute de cet imbécile de Klils. Il m'a attaqué. C'est entièrement de sa faute. »

Incapable de supporter le silence, Aoz Roon bondit sur ses pieds et se mit à arpenter le toit en marmonnant entre ses dents. Brusquement, il ramassa l'os rongé et le lança au loin dans les ténèbres.

Se retournant vers l'impassible Dathka, il dit : « Ecoute, descends parler à Oyre. Elle fera ce que je dis. Demande-lui de faire monter Nahkri ici. Il s'affublerait d'une hure de porc si elle lui en faisait la suggestion – j'ai remarqué la façon dont cette ordure la regarde. »

Haussant les épaules, Dathka partit sans un mot. Oyre était normalement au service de Nahkri, au grand dégoût de Laintal Ay ; étant dans ses bonnes grâces, elle avait la vie plus facile que les autres femmes.

Quand Aoz Roon eut fini de s'étreindre les flancs, de frissonner, d'arpenter le toit et de lancer des jurons dans les ténèbres, Dathka revint.

« Elle l'amène », dit-il abruptement. « Mais c'est malavisé, quoi que vous ayez en tête. Je refuse de m'en mêler. »

« Tais-toi. » C'était la première fois qu'un tel ordre était donné à Dathka. Il se coula au plus profond de l'ombre quand des silhouettes se mirent à émerger de la trappe – trois silhouettes, la première étant celle d'Oyre. Derrière elle venait Nahkri, une chope à la main, puis Laintal Ay, qui avait décidé de rester près d'Oyre. Il avait l'air en colère, et son expression ne s'adoucit nullement quand il regarda Aoz Roon. Ce dernier lui lança le même regard noir.

« Reste en bas, Laintal Ay. Tu n'as pas besoin de te mêler de ça », lui lança sèchement Aoz Roon.

« Oyre est ici », répliqua Laintal Ay, comme si c'était une excuse suffisante pour ne pas décramponner.

« Il veille sur moi, père », intervint Oyre. Aoz Roon l'écarta de son chemin et se planta devant Nahkri en disant : « Bon, toi et moi nous avons toujours été fâchés, Nahkri. Prépare-toi à vider cette querelle sur-le-champ, d'homme à homme. »

« Descends de mon toit », ordonna Nahkri. « Je ne te réglerai pas ton compte ici. C'est en bas que se trouve ta place. »

« Prépare-toi à te battre. »

« Tu as toujours été insolent, Aoz Roon, et tu oses encore élever la voix après ton échec à la chasse. Tu as bu trop d'esprit de cochon. »

Nakhri avait la voix pâteuse de l'homme qui a trop forcé sur le vin et le rathel.

« J'ose, oui, j'ose », cria Aoz Roon, et il se jeta sur Nakhri.

Nakhri lui lança sa chope à la figure. Oyre et Laintal Ay s'accrochèrent tous les deux aux bras d'Aoz Roon, mais il se débarrassa d'eux d'une secousse et frappa Nakhri en travers de la figure.

Nakhri tomba, roula sur lui-même, et tira un poignard de sa ceinture. La scène n'était éclairée que par le rougeoiement d'une mèche de suif en train de brûler à l'étage inférieur. Les plis verts dans le ciel ne conféraient qu'une légère teinture aux affaires humaines. Aoz Roon lança un pied en direction du couteau, manqua son coup et tomba lourdement sur Nakhri, lui coupant la respiration. Laissant échapper un gémissement, Nakhri commença à vomir ; et Aoz Roon de s'écarter aussitôt d'une roulade. Les deux hommes se relevèrent, haletants.

« Arrêtez tous les deux ! » cria Oyre agrippant de nouveau son père.
« Qu'est-ce c'est que cette dispute ? » demanda Laintal Av. « Tu l'as provoqué sans motif, Aoz Roon. Les torts ne sont pas de son côté, tout bête qu'il soit »

« Toi tais-toi, si tu veux ma fille » gronda Aoz Roon, et il chargea. Nakhri, encore à essayer de reprendre sa respiration, était sans défense. Il avait perdu son poignard. Une grêle de coups l'accula au bord du parapet. Oyre poussa un hurlement. Il resta là un instant à vaciller sur ses jambes, puis ses genoux flanchèrent et il disparut. Ils l'entendirent tous heurter le sol au pied de la tour. Ils demeurèrent figés sur place, échangeant des regards coupables. Un couplet aviné monta vers eux de l'intérieur du bâtiment.

*Un jour qu' j'étais plein à bloc
En allant à Embrundock
J'ai vu un porc danser la gigue
J'en ai mouillé l'fond d' mon froc...*

Aoz Roon se pencha au-dessus du parapet. « C'en est fini de toi, j'imagine, Seigneur Nakhri. », dit-il d'une voix dégrisée. Il se pressa les côtes et s'efforça de reprendre haleine. Il se retourna vers les autres, les fixant tout à tour d'un œil farouche.

Laintal Ay et Oyre se blottirent l'un contre l'autre. Oyre laissa échapper un sanglot.

Dathka s'avança et leur dit d'une voix caverneuse : « Tâche de garder cela pour toi, Laintal Ay, et toi aussi Oyre, si vous tenez à la vie...vous avez vu combien il est facile de la perdre. Je dirai que j'ai vu Nakhri et Klils se disputer. Ils se sont battus et sont tombés tous les deux dans le vide. Nous n'avons pas pu les arrêter. Souvenez-vous de

mes paroles, représentez-vous la scène. Ne dites rien. Aoz Roon sera Seigneur d'Embruddock et d'Oldorando. »

« Parfaitement, et je gouvernerai mieux que ces deux imbéciles », dit Aoz Roon en vacillant sur ses jambes.

« À toi d'y veiller », dit Dathka « car nous connaissons tous les trois la vérité sur ce double meurtre. Souviens-toi que nous n'y sommes pour rien : c'est toi qui a tout fait. Traite-nous en conséquence. »

Les années à Oldorando sous la suzeraineté d'Aoz Roon ne devaient guère différer de ce qu'elles avaient été sous ses prédécesseurs ; la vie possède des propriétés auxquelles les dirigeants ne peuvent toucher. Seul le temps devint plus fantasque. Mais cela, comme beaucoup d'autres choses, ne dépendait de l'autorité d'aucun seigneur.

La courbe des températures de la stratosphère se modifia, la troposphère se réchauffa, les températures au sol commencèrent à s'élever. Des pluies cinglantes tombèrent durant des semaines d'affilée. La neige disparut des terres basses dans les zones tropicales. Les glaciers se retirèrent en altitude. La terre verdit. Une haute végétation apparut. Des oiseaux et des animaux comme il ne s'en était jamais vu venaient batifoler par-dessus ou devant les remparts de l'ancien hameau. Toutes les formes de vie se remodelaient. Rien n'était comme auparavant.

Pour beaucoup de gens âgés, ces changements étaient fâcheux. Ils se rappelaient les vastes étendues de neige de leur jeunesse. Les personnes entre deux âges accueillaient favorablement les changements, mais secouaient la tête en disant que c'était trop beau pour durer. Les jeunes n'avaient jamais rien connu d'autre. La vie brûlait en eux comme dans l'atmosphère. Ils avaient une alimentation plus variée, donnaient naissance à un plus grand nombre d'enfants dont beaucoup moins mouraient en bas âge.

Quant aux deux sentinelles, Batalix offrait toujours le même aspect, mais de semaine en semaine, de jour en jour, d'heure en heure, Freyr gagnait en éclat et en chaleur.

À l'intérieur de ce drame climatique prenait place le drame humain que devait jouer chaque créature douée d'une âme, que cela lui plaise ou non. Pour la plupart des gens, cette imbrication du moindre fait était de la plus haute importance, chacun se jugeant le centre de la scène. Sur toute la surface du vaste globe d'Helliconia, partout où de petits groupes d'hommes et de femmes s'efforçaient de survivre, il en était ainsi.

Et la Station d'observation Terrienne enregistrait tout.

Quand il devint Seigneur d'Oldorando, Aoz Roon perdit son allure enjouée. Il devint morose, allant durant un temps jusqu'à fuir les

témoins et les complices de son crime. Même ceux qui arrivaient encore à l'approcher ne s'aperçurent pas de ce qu'il entraînait de culpabilité en perpétuelle fermentation dans l'isolement qu'il s'imposait ; les gens ne se souciaient pas de se comprendre les uns les autres. Le tabou du meurtre était puissant ; dans une petite communauté où tous les gens étaient parents, même si c'était de façon éloignée, et où la perte d'un seul individu valide était ressentie, la conscience était chose si précieuse que les morts eux-mêmes n'avaient pas la permission de rompre complètement avec leurs compagnons.

Il se trouva que ni Klils ni Nahkri n'avaient d'enfants, de sorte qu'il ne restait que leurs femmes pour communiquer avec leurs diaphes. Toutes deux ne ramenèrent du monde d'en bas qu'un message de colère noire. La colère des diaphes est pénible à supporter, car elle ne peut jamais être apaisée. Cette colère fut attribuée à la fureur que devaient normalement ressentir les deux frères devant l'accès de folie fratricide qui les avait saisis en leur ivresse ; les femmes furent dispensées de pousser la communication plus loin. Les frères et leur fin affreuse cessèrent d'être un sujet classique de conversation. Le secret du meurtre fut gardé pour un temps.

Mais Aoz Roon n'oublia jamais. Le lendemain du crime, à l'aube, il s'était levé péniblement et rincé le visage d'eau glacée. Le froid ne fit qu'aggraver la fièvre contre laquelle il luttait. Son corps était en proie à une douleur qui semblait se traîner d'un organe à l'autre.

Tout tremblant d'une angoisse qu'il n'osait pas communiquer à ses compagnons, il quitta sa tour à la hâte, son chien Curd à ses côtés. Il s'engagea dans la ruelle où, dans les brumes fantomatiques du petit jour, seuls les corps emmitouflés des femmes étaient visibles, en train d'aller lentement au travail. Les évitant, Aoz Roon se dirigea d'un pas incertain vers la porte nord. Il ne pouvait faire autrement que passer devant la grande tour. Avant qu'il ne s'en rendît compte, voilà qu'il était confronté au corps disloqué de Nahkri, étendu à ses pieds, les yeux encore ouverts en une expression de terreur. Il découvrit le vilain cadavre de Klils de l'autre côté de la tour. Les corps n'avaient pas encore été découverts, ni l'alarme donnée. Curd se mit à gémir et à sauter d'avant en arrière autour du corps trempé de Klils.

Une pensée filtra à travers son abrutissement. Personne ne croirait que les frères s'étaient entretués si on les trouvait gisant de part et d'autre de la tour. Il saisit Klils par un bras et essaya de déplacer le corps. Celui-ci était raide et rigoureusement inerte, comme s'il avait pris racine dans le sol. Il fut obligé de se baisser, jusqu'à presque fourrer son visage dans les cheveux détrempés, pour soulever le corps dans ses bras. Il fit un nouvel effort. Quelque chose était arrivé à sa grande force tranquille. Klils ne voulait pas bouger. Soufflant et gémissant, il changea de côté et tira sur les jambes. Des cris d'oies qui

semblaient se moquer de ses efforts retentirent au loin.

Il arriva enfin à déplacer le corps. Klils était tombé face contre terre, et ses mains et tout un côté de son visage étaient pris dans la boue gelée. À présent ils cédaient, et le corps retomba lourdement sur la terre morte. Aoz Roon le jeta près de son frère, pauvre chose immobile et dépourvue de sens qu'il essaya de chasser de son esprit. Puis il gagna la porte nord au pas de course.

Un certain nombre de tours en ruine se dressaient au-delà des remparts, souvent entourées – ou, pour le coup, endommagées – par les rajabarals qui se profilaient au-dessus de ce qu'il en restait.

Dans un de ces monuments élevés au temps, qui donnait sur toute une partie du Voral, il trouva refuge. Une pièce remplie de litière restait intacte au deuxième étage. Les escaliers de bois avaient disparu depuis longtemps, mais il réussit à escalader un tas de décombres et à se hisser dans la chambre en pierre. Il resta là à haleter, une main appuyée contre le mur. Puis il prit son poignard et se mit à tailler frénétiquement dans les peaux qui l'enveloppaient pour s'en libérer.

Un ours était mort dans les montagnes pour vêtir Aoz Roon. Personne ne portait une fourrure noire semblable. Il la taillada en toute insouciance.

Enfin il était nu. Même à ses propres yeux, c'était là un spectacle offensant. Aucune place n'était faite à la nudité dans la culture qui était la sienne. Le chien s'assit, haleta, regarda et gémit.

Son corps au ventre creux et à la musculature apparente était dévoré par le feu d'une éruption cutanée. Ses flammèches le léchaient sur toute la surface de sa peau. Des genoux à la gorge, il brûlait.

Serrant son pénis de désespoir, il se mit à courir dans la pièce en criant sa douleur sur tous les tons.

Pour Aoz Roon, le feu qui parcourait son corps était une marque de culpabilité. Il était un assassin ! L'effet était là ; son esprit ténébreux remontait d'un saut à la cause. À aucun moment il ne braqua sa mémoire sur les péripéties de la chasse, lorsqu'il s'était trouvé en contact avec le grand phagor blanc. Et il ne put se faire la réflexion que la vermine qui affligeait ces êtres hirsutes s'était transférée sur son corps. Son savoir ne lui permettait pas d'établir de tels rapports.

La Station d'Observation Terrienne allait son chemin tout là-haut, observant.

À son bord se trouvaient des instruments qui permettaient aux observateurs de la planète d'apprendre sur elle des choses que ses habitants ignoraient. Ils connaissaient tout du cycle évolutif de la tique qui s'était adaptée à une vie parasitaire à la fois sur les phagors et sur l'humanité. Ils avaient analysé la composition de la croûte andésitique d'Helliconia. Du plus infime au plus considérable, tous les

faits étaient destinés à être réunis, analysés et transmis à la Terre. C'était comme si Helliconia pouvait être démantelée, atome par atome, et expédiée en un lieu étranger à travers la galaxie. Et de fait, la planète était dans un sens en train d'être recrée sur Terre, dans les encyclopédies et les média à vocation récréative.

Quand, de l'Avernus, on voyait les deux soleils poindre à l'est au-dessus des contreforts de la chaîne du Nktryhk, dont certains pics culminaient dans la stratosphère, et exploser en un jeu d'ombre et de lumière qui pénétrait de mystère les profondeurs de l'atmosphère, il y avait à bord de la station des romantiques qui oubliaient leurs faits et brûlaient de participer aux rudes activités qui se déroulaient en bas, sur le lit de l'océan d'air.

Grognant et jurant, des silhouettes emmitouflées se dirigeaient vers la grande tour au milieu de l'obscurité. Un vent d'est glacé faisait rage, sifflant entre les vieilles tours, giflant les visages et couvrant de givre les poils entourant les lèvres. Sept heures du soir d'une journée de printemps, et la nuit la plus noire.

Une fois à l'intérieur de la tour, les visiteurs refermèrent soigneusement la porte de bois branlante derrière eux, se redressèrent et poussèrent des exclamations diverses. Puis ils gravirent les marches de pierre qui conduisaient à la chambre d'Aoz Roon. Cette pièce était chauffée par l'eau bouillante qui coulait dans les conduites de pierre au sous-sol. Les chambres du haut, où dormaient les esclaves d'Aoz Roon et certains de ses chasseurs, étaient plus éloignées de la source de chaleur et par conséquent plus froides. Mais ce soir-là, le vent qui se faufilait à travers un millier de fissures faisait régner partout un froid glacial.

Aoz Roon tenait son premier conseil en tant que Seigneur d'Oldorando.

Le dernier à arriver fut maître Datnil Skar, chef du corps des mégissiers et des tanneurs. Il était aussi le plus âgé des individus présents. Il émergea lentement dans la lumière, jetant des regards soupçonneux autour de lui, comme s'il redoutait un piège. Les vieux se méfient toujours des changements de gouvernement. Deux bougies brûlaient dans des pots au milieu d'un plancher recouvert d'une profusion de peaux. Leurs flammes loqueteuses étaient rabattues en direction de l'ouest ; deux fanions de fumée les prolongeaient.

À la lumière incertaine des bougies, Maître Datnil vit Aoz Roon, assis sur un fauteuil de bois, et neuf autres personnes, à croupetons sur les peaux. Six d'entre elles étaient les maîtres des six autres corps de métier, et il s'inclina devant chacun d'eux après avoir présenté ses civilités à Aoz Roon. Les deux autres hommes étaient les chasseurs Dathka et Laintal Ay, assis l'un à côté de l'autre et visiblement sur la

défensive. Datnil Skar n'aimait pas Dathka pour la simple raison que le jeune homme avait quitté sa corporation pour la vie facile de chasseur ; telle était l'opinion de Datnil Skar ; et il n'aimait pas non plus cette habitude qu'avait Dathka de rester silencieux.

La seule femme présente était Oyre, qui, toute gênée, gardait ses yeux sombres fixés sur le sol. Elle était installée légèrement en retrait par rapport à son père, de façon à rester dans les ombres qui dansaient sur le mur.

Tous ces visages étaient familiers au vieux maître, comme l'étaient ceux, plus fantomatiques, qui s'alignaient sur les murs au-dessous des poutres – crânes de phagors et autres ennemis du hameau.

Maître Datnil s'assit lui-même sur une carpette à côté de ses collègues artisans. Aoz Roon frappa dans ses mains et une esclave descendit de l'étage supérieur, portant un plateau sur lequel étaient posés une cruche et onze gobelets de bois ; au moment où on lui tendait sa mesure de rathel, Maître Datnil se rendit compte qu'il s'agissait de gobelets ayant autrefois appartenu à Wall Ein.

« Bienvenue à vous », lança Aoz Roon d'une voue forte en levant son gobelet. Tout le monde se mit à boire le doux liquide trouble.

Aoz Roon prit la parole. Il dit qu'il avait l'intention de gouverner avec plus de fermeté que ses prédécesseurs. Il ne tolérerait pas l'anarchie. Il consulterait le conseil comme auparavant, celui-ci continuant d'être composé des maîtres des sept corps de métier. Il défendrait Oldorando contre tous ses ennemis. Il ne laisserait pas les femmes ou les esclaves semer le désordre. Il veillerait à ce que tout le monde mange à sa faim. Il permettrait aux gens de consulter leurs diaphes à leur gré. Il considérerait l'académie comme une perte de temps quand les femmes avaient du travail à faire.

Tout cela ne signifiait pas grand-chose, sinon qu'il avait l'intention d'être le maître. Il parlait – impossible de ne pas le remarquer – d'une façon curieuse, comme s'il se battait avec des démons. Il avait souvent le regard fixe, agrippait les bras de son fauteuil comme s'il était en butte à quelque tourment intérieur. De sorte que si ses remarques n'avaient guère d'importance en elles-mêmes, la manière de les livrer était terriblement peu commune. Le vent sifflait tandis que sa voix montait et retombait.

« Laintal Ay et Dathka seront mes officiers en chef et veilleront à ce que mes ordres soient exécutés. Ce sont des jeunes gens sensés. Et maintenant, au diable les discours. »

Mais le maître de la corporation des brasseurs objecta d'une voix ferme : « Sire, vous allez trop vite pour ceux d'entre nous qui ont l'esprit lent. Certains d'entre nous aimeraient peut-être peser les raisons qui vous font choisir deux jeunes pousses comme lieutenants, alors que nous avons parmi nous des hommes en bois dur qui feraient

mieux l'affaire. »

« Ma décision est prise », dit Aoz Roon en se frottant l'échine contre le dossier de son fauteuil.

« Mais peut-être l'a-t-elle été trop hâtivement, sire. Considérez le nombre d'hommes de valeur que nous avons... que faites-vous de ceux de votre génération, comme Eline Tal et Tanth Ein ? »

Aoz Roon abattit son poing sur l'accoudoir de son fauteuil. « Nous avons besoin de jeunesse, d'action. C'est là mon choix. À présent vous pouvez partir, tous. »

Datnil Skar se leva lentement et dit : « Sire, pardonnez-moi, mais cette façon expéditive de nous donner congé fait tort à votre mérite, pas au nôtre. Etes-vous malade, souffrant ? »

« Bousaille, vous ne pouvez pas débarrasser le plancher quand on vous le demande ? Oyre... »

« La coutume veut que le conseil des maîtres boive à votre santé, porte un toast à votre règne, sire. »

Les yeux du Seigneur d'Embruddock roulèrent en direction du plafond.

« Maître Datnil, je sais que vous autres vieillards avez plus de peine à respirer qu'à parler. Faites-moi grâce de vos commentaires. Allez-vous-en, je vous en prie, avant que je ne vous fasse remplacer vous aussi. Dehors, tout le monde. Merci à vous, mais allez-vous-en retrouver ce temps de chien. »

« Mais... »

« Dehors ! » Il poussa un gémissement et se pressa le flanc. C'était un congé sans appel ; les vieillards partirent en marmonnant, leurs joues sans dents gonflées d'indignation. Mauvais présage... Laintal Ay et Dathka s'en allèrent en secouant la tête.

Dès qu'il fut seul avec sa fille, Aoz Roon se mit à se rouler par terre ; il gémissait, lançait des ruades, se grattait « As-tu apporté cette graisse d'oie médicamenteuse de chez Maîtresse Datnil, petite ? » demanda-t-il à sa fille.

« Oui, Père. » Oyre fit apparaître un coffret de cuir contenant un gros morceau de graisse bien moelleuse.

« Il va te falloir m'en frotter le corps. »

« Je ne peux pas faire ça, père. »

« Mais si tu le peux, et tu vas le faire. »

Les yeux de la jeune fille jetèrent des éclairs. « Je n'en ferai rien. Tu as entendu ce que j'ai dit. Fais faire ça à ton esclave. Elle est là pour ça, non ? Ou alors je vais chercher Rol Sakil. »

Il bondit sur ses pieds, montrant les dents, et la prit par les épaules. « Tu vas le faire. Je ne peux permettre à personne d'autre de me voir dans cet état, sinon tout le monde sera au courant. *Ils sauront, comprends-tu ?* Tu vas le faire, bon sang, ou je te casse ton sale petit

cou. Tu es aussi récalcitrante que Shay Tal. »

Comme elle se mettait à pleurnicher, il dit dans un nouvel accès de colère : « Ferme les yeux si tu es si délicate, fais ça les yeux fermés. Tu n'as pas besoin de regarder. Mais dépêche-toi, avant que je ne perde la boule. »

Tout en commençant à se dépouiller de ses vêtements, les yeux toujours luisants de fureur, il ajouta : « Et tu seras encordée à Laintal Ay, histoire de vous faire tenir tous les deux tranquilles. Il n'y a pas à discuter. J'ai vu les regards qu'il te tourne. Un jour viendra où ce sera à ton tour de régner sur Oldorando. »

Ses pantalons tombèrent et il se tint nu devant elle. Elle ferma les yeux, détournant la tête, malade de dégoût et d'humiliation. Mais elle ne put éviter complètement la vision de ce corps sec et presque glabre qui semblait se crispier sous la peau. Son père était couvert jusqu'au cou de flammèches écarlates.

« Vas-y, grande bêtasse ! Je suis au supplice, malédiction, je me meurs. »

Elle avança une main et commença à lui appliquer la graisse visqueuse sur la poitrine et le ventre.

Plus tard, Oyre prit littéralement la fuite, crachant des jurons, et s'éloigna en courant du bâtiment pour s'arrêter enfin face au vent glacé, hoquetant de dégoût.

Tels furent les premiers jours du règne de son père.

Un groupe de Madis dormait d'un sommeil agité dans leurs vêtements informes. Ils reposaient dans une vallée accidentée à des milles d'espace vierge d'Oldorando. Leur sentinelle somnolait.

Ils étaient entourés de murs de schiste. Sous les assauts du gel, le rocher se décomposait en plaques minces qui craquaient sous les pas. Il n'y avait aucune végétation en dehors de rares buissons de houx, dont les feuilles étaient trop amères, même pour l'arang omnivore.

Les Madis avaient été pris dans une brume épaisse comme il en descendait souvent à cette altitude. La nuit était venue, et ils étaient restés où ils étaient sous le coup du découragement. Batalix s'était déjà levé sur le monde, mais l'obscurité et le brouillard continuaient de régner dans l'entaille glacée que formait le canyon, et les protognostiques étaient toujours plongés dans leur mauvais sommeil.

Un des chefs de la croisade lancée par le jeune kzahhn, Yohl Gharr Wyrrijk, se tenait sur une hauteur quelques mètres au-dessus d'eux, observant un détachement de pliches guerrières et de craights sous ses ordres en train de ramper en direction du groupe sans défense.

Celui-ci comptait dix adultes qu'accompagnaient un bébé et trois enfants. À côté d'eux se trouvaient dix-sept arangs, des animaux robustes, genre chèvre, au pelage épais, qui pourvoaient à la plupart

des humbles besoins des nomades.

Cette famille de Madis vivait dans une promiscuité qui avait tout d'une institution. Les nécessités de leur existence étaient telles que la copulation n'était marquée par aucun exclusivisme ; même l'inceste n'était l'objet d'aucun tabou. Leurs corps gisaient pressés les uns contre les autres pour conserver la chaleur, tandis que les bêtes à cornes faisaient cercle tout contre eux, formant une sorte de rempart extérieur contre le froid engourdissant. Seule la sentinelle était à l'extérieur de ce cercle, innocemment allongée, la tête reposant sur le pelage d'un arang. Les protognostiques n'avaient pas d'armes. Leur seule défense était la fuite.

Ils s'étaient fiés à la brume pour ce qui était de leur protection. Mais les yeux perçants des phagors les avaient découverts. L'extrême difficulté du terrain avait temporairement coupé Yohl-Gharr Wyrrijk du gros de la troupe commandée par Hrr-Brahl Ypt. Ses guerriers étaient presque aussi affamés que les pré-humains sur lesquels ils se préparaient à s'abattre.

Ils portaient des massues ou des épieux. Les craquements que leur progression arrachait aux couches de schiste étaient couverts par les ronflements et les reniflements des Madis. Encore quelques pas. La sentinelle émergea d'un rêve et se dressa sur son séant, saisie de terreur. À travers le brouillard humide, d'horribles silhouettes se dessinaient comme autant de fantômes. Le Madis poussa un cri. Ses compagnons s'agitèrent. Trop tard. Avec des hurlements sauvages, les phagors attaquèrent, frappant sans pitié.

En un rien de temps, tous les protognostiques furent massacrés, ainsi que leur petit troupeau. Ils ne formaient plus qu'un tas de protéines pour la croisade du jeune kzahhn. Yohl-Gharr Wyrrijk descendit de son rocher pour donner des ordres en vue de la distribution.

À travers la brume, Batalix surgit, œil d'un rouge terne qui plongeait dans le canyon désolé.

On était en l'An 361 Après la Petite Apothéose de la Grande Année 5 634 000 Depuis la Catastrophe. Il y avait désormais huit ans que la croisade était en train. Encore cinq ans, et elle arriverait à la cité des Fils de Freyr qui constituait sa destination. Mais pour l'instant aucun œil humain ne pouvait apercevoir le rapport existant entre le destin d'Oldorando et ce qui venait de se passer dans un lointain et désertique canyon.

VII. DES PHAGORS FRAICHEMENT ACCUEILLIS

« Seigneur ou pas, c'est à *lui* de venir *me* trouver », dit fièrement Shay Tal à Vry dans le silence d'un pâlejour, alors qu'elles n'arrivaient pas à dormir.

Mais le nouveau Seigneur d'Embruddock avait aussi sa fierté, et il ne vint pas.

Son régime ne se révéla ni meilleur ni pire que le précédent. Il était toujours en désaccord avec son conseil pour une raison et avec ses jeunes lieutenants pour une autre.

Conseil et seigneur arrivaient cependant à s'entendre pour ce qui était de préserver la tranquillité de l'existence ; et un point sur lequel ils pouvaient être d'accord sans inconvénient pour eux était la question de l'embarrassante académie. Il n'était pas question de laisser les esprits fermenter. Les femmes étant forcées de travailler en commun, ils ne pouvaient les empêcher de se réunir, de sorte que leur interdiction ne servait à rien. Mais ils ne la levèrent pas – et cela fâcha les femmes.

Shay Tal et Vry eurent un entretien secret avec Laintal Ay et Dathka.

« Vous comprenez ce que nous essayons de faire », dit Shay Tal. « À *vous* de convaincre cet entêté de changer d'avis. Vous êtes plus proches de lui que je ne peux l'être. »

Tout ce qui sortit de cette réunion fut que Dathka commença à faire les yeux doux à la jeune fille réservée qu'était Vry. Et Shay Tal devint un peu plus arrogante.

Retournant par la suite d'une de ses expéditions solitaires, Lain-tal Ay fit appeler Shay Tal dehors. Couvert de boue, il s'accroupit à l'extérieur de la maison des femmes en attendant qu'elle émerge du fournil.

Quand elle apparut, elle était accompagnée de deux esclaves chargées de plateaux de miches fraîches. Vry marchait docilement derrière les esclaves. Une fois de plus, le pain d'Oldorando était prêt, et Vry partit superviser sa distribution – non sans que Shay Tal eût prélevé une miche de reste pour Laintal Ay. Elle la lui donna avec un sourire en rejetant en arrière ses cheveux rebelles.

Il mastiqua avec reconnaissance tout en battant la semelle pour se réchauffer les pieds.

L'adoucissement du temps, comme le changement de maître, s'était révélé être un soubresaut plus qu'un véritable progrès. Le froid était revenu, givrant présentement les sombres cils de Shay Tal. C'était partout une grande immobilité blanche. Le fleuve coulait encore, large et sombre, mais ses rives étaient dentées de glaçons.

« Comment va mon jeune lieutenant ? On ne t'a guère vu ces jours-ci. »

Il avala sa dernière bouchée de pain, son premier repas en trois jours.

« La chasse a été difficile. Il nous a fallu aller très loin. Maintenant que le froid est revenu, il se peut que les daims se rapprochent. »

Tous ses sens en éveil, il observait la jeune femme, debout devant lui dans ses fourrures mal seyantes. C'était la réserve dans laquelle elle se tenait lovée qui faisait qu'on l'admirait et l'évitait en même temps. Avant même qu'elle n'ouvre la bouche, il sentit qu'elle perçait son excuse.

« J'ai beaucoup d'estime pour toi, Laintal Ay, autant que j'en avais pour ta mère. Souviens-toi du savoir de ta mère. Souviens-toi de son exemple, et ne te dresse pas contre l'académie, comme certains de tes amis. »

« Tu sais combien Aoz Roon t'admire », lâcha-t-il.

« Je connais la façon qu'il a de le montrer. »

Le voyant déconcerté, elle devint plus affable et lui prit le bras, marchant avec lui, lui demandant où il était allé. Sans cesser de jeter des coups d'œil en coin sur son profil aigu, il lui parla d'un village en ruine qu'il avait visité au loin. Il était à demi enfoui sous les éboulis, ses rues désertes bordées de maisons sans toits, pareilles à des rivières à sec. Tous les matériaux en bois avaient été pris ou s'étaient décomposés. Des escaliers de pierre s'élançaient vers des étages disparus depuis longtemps, des fenêtres s'ouvraient sur des étendues jonchées de décombres. Des champignons vénéneux poussaient sur les seuils, de la neige s'accumulait en congères dans les foyers, des oiseaux faisaient leurs nids dans des encoignures qui se désagrégeaient.

« Ça fait partie de la catastrophe », dit Shay Tal.

« C'est comme ça », fit-il en toute innocence, et il enchaîna sur la rencontre qu'il avait faite d'un groupe de phagors – non des guerriers, mais d'humbles ramasseurs de champignons qui avaient eu aussi peur de lui que lui d'eux.

« Tu risques ta vie inutilement. »

« J'ai besoin... j'ai besoin de prendre le large. »

« Je n'ai jamais quitté Oldorando. Il faut, il faut... j'ai envie de prendre le large autant que toi. Je me sens dans une prison. Mais je me dis que nous sommes tous prisonniers. »

« Je ne vois pas ce que tu veux dire, Shay Tal. »

« Ça viendra. D'abord, c'est le destin qui commande le caractère ; puis c'est le caractère qui commande le destin. Mais suffit... tu es trop jeune. »

« Je ne suis pas trop jeune pour t'aider. Tu sais pourquoi l'académie fait peur. Elle risque de bouleverser le déroulement régulier de la vie. Mais tu nous dis que la connaissance contribuera à un bien général, n'est-ce pas ? »

Il la dévisagea, moitié souriant, moitié moqueur, et elle songea en lui retournant son regard : Oui, je comprends quels sentiments tu peux inspirer à Oyre. Elle acquiesça d'un hochement de tête tout en lui rendant son sourire.

« Alors il faut que tu montres que tu as raison. »

Elle haussa un mince sourcil sans répondre. Il leva la main et déplaça ses doigts sales sous les yeux de la jeune femme. Au creux de sa paume reposaient deux épis, l'un avec des grains disposés en délicates clochettes, l'autre formant comme un chardon miniature.

« Eh bien, madame, est-ce que l'académie peut se prononcer sur ces choses, et les nommer ? »

Après un instant d'hésitation, elle dit : « C'est de l'avoine et du seigle, n'est-ce pas ? » Elle fouilla son réservoir mental de savoir populaire. « Ça faisait autrefois partie des choses qu'on... cultivait. »

« J'ai trouvé ça à côté du village en ruine, où ça pousse à l'état sauvage. Possible qu'il y en ait eu de pleins champs autrefois – avant ta fameuse catastrophe... Il y a d'autres plantes étranges, aussi, qui grimpent après les ruines dans les endroits abrités. On peut faire du bon pain avec ce grain. Les daims aiment ça – quand le viandis sera bon, les daims choisiront l'avoine et laisseront le seigle. »

Au moment où il lui mit les petites choses vertes dans les mains, elle sentit la barbe du seigle lui gratter la peau. « Pourquoi m'as-tu rapporté ça ? »

« Fais-nous du meilleur pain. C'est un domaine auquel tu t'entends. Améliore le pain. Prouve à tout le monde que la connaissance contribue au bien général. Alors l'interdiction qui pèse sur l'académie sera levée. »

« C'est très gentil de ta part », dit-elle. « Tu es vraiment un garçon peu ordinaire. »

Le compliment l'embarrassa. « Oh, il y a beaucoup de plantes dans les espaces sauvages dont on pourrait faire notre profit. »

Comme il se préparait à partir, elle dit : « Oyre est bien morose en ce moment. Qu'est-ce qui la tracasse ? »

« Tu es une femme avisée – je pensais que tu le saurais. »

Serrant les épis dans sa main, elle rajusta vivement ses fourrures et dit d'une voix enjouée : « Viens me parler plus souvent. Ne fais pas fi de mon affection pour toi. »

Il lui sourit gauchement et fit demi-tour. Il était incapable d'exprimer à Shay Tal ou qui que ce fût d'autre combien le fait d'avoir assisté au meurtre de Nahkri avait assombri sa vie. Tout abrutis qu'ils étaient, Nahkri et Klils étaient ses oncles et avaient aimé la vie. L'horreur était toujours présente, bien que deux années eussent passé. Quant aux difficultés qu'il connaissait avec Oyre, il supposait qu'elles faisaient partie de la situation. Ses sentiments à l'égard d'Aoz Roan

étaient à présent profondément ambigus. Le meurtre avait transformé son puissant protecteur en un étranger même aux yeux de sa propre fille.

Son silence depuis la mort des deux frères le rendait complice d'Aoz Roon. Il était devenu presque aussi taciturne que Dathka. Auparavant, il partait pour ses expéditions solitaires plein d'enthousiasme, animé par le goût de l'aventure ; à présent c'était la tristesse et la gêne qui l'aiguillonnaient.

« Laintal Ay ! » Il se retourna à l'appel de Shay Tal.

« Viens t'asseoir avec moi en attendant le retour de Vry. »

L'injonction lui plut et l'embarrassa. Il se dépêcha d'entrer avec elle dans sa vieille tanière au-dessus des cochons, espérant qu'aucun de ses amis chasseurs ne le verrait s'éclipser ainsi. Après le froid du dehors, la touffeur de la pièce lui donna sommeil. La vieille mère tachée de son de Shay Tal s'assit dans un coin contre la garde-robe, d'où des dépôts douteux se détachèrent aussitôt pour dégringoler sur les animaux au-dessous. Le Siffleur d'Heures mugit ; l'obscurité envahissait déjà la pièce.

Laintal Ay salua la vieille femme et s'assit sur des peaux à côté de Shay Tal.

« Nous allons recueillir un peu plus de grain et planter de petits champs de seigle et d'avoine », dit-elle. Il vit à son ton qu'elle était toute contente.

Au bout d'un moment, Vry revint en compagnie d'une autre femme, Amin Lim, une jeune femme boulotte et maternelle qui s'était nommée d'office première disciple de Shay Tal. Amin Lim alla droit vers le mur du fond et s'assit en tailleur, adossée à la maçonnerie ; elle ne désirait qu'écouter et avoir Shay Tal en vue.

Vry aimait elle aussi s'effacer. Elle était de constitution relativement frêle. Ses seins ne se voyaient pas plus que ne l'auraient fait deux oignons sous ses fourrures gris argenté. Elle avait un visage étroit, mais non dépourvu de charme en raison de ses yeux profondément enfoncés dans les orbites dont sa peau pâle faisait ressortir l'éclat. Une fois de plus, Laintal Ay se prit à songer que Vry présentait une certaine ressemblance avec Dathka ; peut-être cela expliquait-il l'attrance qu'il éprouvait pour elle.

Le seul détail qui distinguait Vry était sa chevelure, noire et abondante. En plein soleil, elle tirait sur le châtain foncé plutôt que sur le noir bleuté des cheveux oldorandiens. Sa chevelure était le seul élément qui signalait son extraction mixte ; sa mère était une esclave du sud de Borlien, aux cheveux et au teint clairs, qui était morte en captivité.

Trop jeune pour éprouver du ressentiment contre ses ravisseurs, Vry avait été fascinée par tout ce qu'elle voyait à Oldorando. Les tours de

pierre et les canalisations d'eau bouillante avaient particulièrement excité son imagination enfantine. S'étant prise d'affection pour Shay Tal, elle ne tarissait pas de questions. Shay Tal y répondait, appréciant la vivacité d'esprit de l'enfant, et prit soin d'elle tout le temps de sa croissance.

Grâce aux leçons de Shay Tal, Vry apprit à lire et à écrire. Elle était l'un des membres les plus fervents de l'académie. Les dernières années avaient vu naître d'autres enfants ; à son tour, Vry enseignait à certains d'entre eux les lettres de l'alphabet olonet.

Vry et Shay Tal commencèrent par raconter à Laintal Ay comment elles avaient découvert un système de passages souterrains sous la ville. Avec son réseau de passages orientés nord-sud et est-ouest, le système reliait toutes les tours ou les avait autrefois reliées ; des tremblements de terre, des inondations et autres catastrophes naturelles avaient bloqué certains passages. Shay Tal avait espéré atteindre la pyramide qui se dressait à demi enfouie près du lieu des sacrifices, persuadée qu'elle était que cette structure contenait des trésors de toutes sortes, mais les passages à emprunter étaient embourbés jusqu'au plafond.

« Beaucoup de choses sont liées entre elles dont nous n'avons pas la moindre idée, Laintal Ay », dit-elle. « Nous vivons à la surface de la terre, et j'ai par ailleurs entendu dire qu'à Pannoval les gens vivent dessous très confortablement, de même qu'à Ottassol, au sud, d'après certains marchands. Peut-être que les passages correspondent avec le monde d'en bas, où demeurent les diaphes et les radiés. Si nous pouvions parvenir jusqu'à eux, concrètement et pas seulement en esprit, cela nous mettrait en possession de beaucoup de savoir enfoui. Ça plairait à Aoz Roon. »

Abruti par la chaleur, Laintal Ay se contenta d'opiner d'un air somnolent.

« Le savoir n'est pas seulement quelque chose d'enfoui comme un brassimip », dit Vry. « Le savoir peut venir de l'observation. Je crois qu'il y a des passages dans l'air semblables à ceux qui se trouvent au-dessous de nous. Quand il fait nuit, je regarde les étoiles apparaître et se déplacer dans le ciel. Certaines empruntent différents passages... »

« Elles sont trop loin pour avoir une influence sur nous », objecta Shay Tal.

« Pas du tout. Elles appartiennent toutes à Wutra. Ce qu'il fait là ne peut que nous influencer. »

« Tu avais peur sous terre », dit Shay Tal.

« Et je crois que les étoiles vous fichent la frousse, madame », rétorqua promptement Vry.

Laintal Ay n'en revenait pas d'entendre cette timide jeune femme, pas plus vieille que lui, abandonner son attitude habituellement

déférente et s'adresser à Shay Tal de cette façon ; elle avait changé autant que le temps dernièrement. Shay Tal ne parut pas s'en formaliser.

« À quoi servent les passages souterrains ? » demanda-t-il. « Qu'est-ce qu'ils signifient ? »

« Ce n'est qu'une relique de quelque ancien passé oublié », dit Vry. « Le futur se trouve dans les cieux. »

Mais Shay Tal dit d'une voix ferme : « Ils démontrent ce que nie Aoz Roon, à savoir que cette cour de ferme où nous vivons était autrefois un endroit considérable, riche d'arts et de sciences, et de gens qui valaient mieux que nous. Une foule de gens, c'est sûr – à présent tous transformés en radiés – somptueusement vêtus, comme Loil Bry avait coutume de l'être. Et ils avaient plein de pensées comme autant d'oiseaux éclatants dans leurs têtes. Nous sommes tout ce qu'il en reste, nous, avec rien que de la boue dans la tête. »

Au cours de la conversation, Shay Tal mentionna Aoz Roon à plusieurs reprises, les yeux fixés avec intensité sur le coin sombre de la pièce.

Le froid passa, puis vinrent les pluies, puis de nouveau le froid, comme si le temps durant cette période n'était destiné qu'à tourmenter la population d'Embruddock. Les femmes accomplissaient leur travail et rêvaient d'autres horizons.

La plaine était barrée de plis qui suivaient en gros la direction est-ouest. Des restes de congères continuaient de tapisser les creux du côté nord des crêtes – vestiges loqueteux du désert de neige qui recouvrait naguère tout le pays. À présent des tiges vertes pointaient à travers les plaques de neige, chaque tige créant autour d'elle sa propre vallée miniature sur laquelle elle était la seule à régner.

Contrastant avec la neige, s'étendaient de gigantesques flaques d'eau. C'était là le trait le plus caractéristique du nouveau paysage. Elles le barraient entièrement de lacs parallèles en forme de poissons, chacun d'eux reflétant des fragments du ciel nuageux.

Cet endroit constituait autrefois un riche terrain de chasse. Le gibier s'était retiré en même temps que les neiges pour gagner des viandis plus secs dans les collines. Il avait été remplacé par des troupes d'oiseaux noirs qui pataugeaient flegmatiquement au bord des lacs temporaires.

Dathka et Laintal Ay étaient étendus à plat ventre sur une crête, d'où ils observaient des silhouettes en mouvement. Les deux jeunes chasseurs étaient trempés jusqu'aux os et plutôt de mauvaise humeur. Le long visage dur de Dathka était froncé en un pli qui lui dissimulait les yeux. Là où leurs doigts s'appuyaient, apparaissaient des demi-

lunes d'eau. Tout autour d'eux s'élevaient les bruits gargouillants d'une terre hydrique. Quelque part derrière eux, six chasseurs chagrins se tenaient accroupis, cachés par une arête ; tandis qu'ils attendaient avec indifférence un ordre de leurs chefs, ils soufflaient doucement sur leurs pouces humides tout en suivant des yeux le vol des oiseaux au-dessus d'eux.

Les silhouettes en vue marchaient en file indienne en direction de l'est ; elles cheminaient au sommet d'une crête, baissant la tête sous une pluie fine. Derrière elles, le Voral dessinait une large courbe. Amarrés à sa rive, se trouvaient trois bateaux qui avaient servi à transporter les chasseurs en train d'envahir le terrain de chasse traditionnel des Oldorandiens.

Les envahisseurs portaient de lourdes bottes de cuir et des chapeaux cloches qui trahissaient leur origine.

« Ils sont de Borlien », dit Laintal Ay. « Ils ont fait partir tout le gibier qu'il y avait. Il va falloir les faire partir à leur tour. »

« Comment ? Ils sont trop nombreux », répondit Dathka sans quitter des yeux les silhouettes qui se déplaçaient au loin. « C'est notre terre, pas la leur. Mais ils sont toute une tripotée... »

« Il y a une chose que nous pouvons faire : brûler leurs bateaux. Ces imbéciles n'ont laissé que deux hommes pour les garder. On n'aura pas de mal à leur régler leur compte. »

N'ayant pas de gibier à chasser, ils pouvaient tout aussi bien chasser les Borlieniens.

Par un habitant du sud qu'ils avaient récemment capturé, ils connaissaient la situation difficile que traversait Borlien. Là-bas, les gens vivaient dans des constructions de terre, généralement hautes de deux étages, les animaux en bas et leurs propriétaires en haut. Des pluies récentes sans précédent avaient lessivé et détruit les huttes ; des populations entières étaient sans abri.

Comme la petite troupe de Laintal Ay se mettait en route en direction du Voral, en veillant à ne pas se faire voir des bateaux, la pluie se fit plus forte. Elle venait du sud. C'était le commencement de l'hiver. La pluie tombait en rafales capricieuses, cinglant les silhouettes en mouvement, pour se calmer ensuite jusqu'à devenir un simple tambourinement sur leur dos et un ruissellement continu sur leurs visages. Ils chassaient d'un souffle les gouttes suspendues au bout de leurs nez camus. La pluie était quelque chose dont aucun d'entre eux n'avait fait l'expérience jusqu'à ces dernières années ; pas un homme dans l'expédition qui n'eût le regret des jours frisquets de son enfance, quand on avait un tapis de neige sous les pieds et des daims à perte de vue. À présent l'horizon était caché par des rideaux gris sale, et le sol gorgé d'eau.

Le brouillard travailla en leur faveur quand ils atteignirent la rive du

fleuve. Là, des graminées charnues s'élevaient jusqu'au niveau du genou en dépit de récentes gelées, des graminées qui ployaient et miroitaient sous la pluie. Ils s'élancèrent sans rien voir d'autre que de l'herbe frémissante, des nuages chargés et de l'eau boueuse de la couleur des nuages. Un poisson fit un grand plouf dans le fleuve, sentant s'élargir les frontières de son univers.

Les deux gardes borlieniens, qui s'étaient mis à l'abri dans leurs bateaux, se laissèrent tuer sans résistance ; peut-être pensaient-ils qu'il valait mieux mourir que se mouiller outre mesure. Leurs corps furent jetés à l'eau. Ils restèrent à flotter près des bateaux, leur corps se vidant de son sang, pendant que le faiseur de feu de la troupe essayait vainement d'accomplir son office ; le fleuve était peu profond à cet endroit, et il s'avéra impossible de faire disparaître les corps, même en les frappant à coups de rames. Retenus par l'air emprisonné dans leurs vêtements de peau, ils demeurèrent juste au-dessous de la surface de l'eau picotée par la pluie.

« Ça va, ça va », s'impatienta Dathka. « Laissez tomber le feu. Brisez plutôt les bateaux, les gars. »

« Nous pouvons nous en servir nous-mêmes », suggéra Laintal Ay. « Retournons à Oldorando à la rame. »

Les autres s'arrêtèrent et observèrent impassiblement les deux jeunes gens en train de discuter.

« Que dira Aoz Roon quand il nous verra revenir sans viande ? »

« Nous aurons les bateaux à lui montrer. »

« Même à Aoz Roon tu ne feras pas manger des bateaux. » Des rires accueillirent la remarque.

Ils grimpèrent dans les embarcations et jonglèrent avec les rames. Les morts furent laissés en arrière. Ils réussirent à regagner Oldorando à la rame, lentement, la pluie leur battant continuellement la figure.

Les sujets d'Aoz Roon eurent droit à une réception morose. Il foudroya Laintal Ay et les autres du regard dans un silence qu'ils trouvèrent plus intimidant que n'importe quelles paroles, car il ne leur offrait rien à réfuter. À la fin, il leur tourna le dos pour contempler la pluie par sa fenêtre ouverte.

« Nous pouvons nous permettre d'avoir faim. Ça nous est déjà arrivé. Mais nous avons d'autres ennemis. Le groupe de Faralin Ferd est revenu d'une expédition dans le nord. Ils ont aperçu une troupe de puants au loin, montés sur des kaidos et se dirigeant vers ici. Ils disent que la chose ressemble à une expédition guerrière. »

Les chasseurs s'entre-regardèrent.

« Combien de puants ? » demanda l'un d'eux.

Aoz Roon haussa les épaules.

« Est-ce qu'ils venaient du lac Dorzin ? » s'enquit Laintal Ay.

Aoz Roon se contenta de hausser de nouveau les épaules, comme s'il

trouvait la question hors de propos.

Il se retourna vers son auditoire, enveloppant tout le monde d'un regard lourd. « Quelle est à votre avis la meilleure stratégie en la circonstance ? »

N'obtenant qu'un silence général, il répondit lui-même à sa question. « Nous ne sommes pas des poltrons. Nous partons les attaquer avant qu'ils n'arrivent ici et n'essaient de réduire Oldorando en cendres, ou toute autre chose qu'ils peuvent ruminer dans leurs épaisses caboches. »

« Ils n'attaqueront pas par le temps qu'il fait », dit un vieux chasseur. « Les puants détestent l'eau. Seul un accès de fureur pourrait les pousser à s'exposer au contact de l'eau. Ça leur abîme le pelage. »

« On est dans une situation critique », dit Aoz Roon en arpentant la pièce à grandes enjambées. « Cette pluie va noyer le monde. Quand est-ce que cette saleté de neige va se décider à revenir ? »

Il les congédia et s'en alla patauger dans la boue pour voir Shay Tal. Vry et son autre amie intime, Amin Lim, étaient assises avec elle, occupées à recopier un dessin. Il les fit déguerpir.

Shay Tal et lui échangèrent un regard méfiant, frappés, l'une par le visage humide du visiteur, avec son air d'avoir plus de choses à dire qu'il n'en pouvait exprimer, l'autre par les rides que la jeune femme avait sous les yeux et le reflet des premiers cheveux blancs dans le noir de ses mèches.

« Quand est-ce que cette pluie va s'arrêter ? »

« Le temps a encore empiré. J'ai envie de planter du seigle et de l'avoine. »

« Toi qui es censée être tellement maline, toi et tes femmes, dis-moi ce qui va se passer. »

« Je ne sais pas. On entre dans l'hiver. Peut-être que le temps va se refroidir. »

« De la neige ? Qu'est-ce que j'aimerais voir revenir cette sacrée neige, et qu'on en ait fini avec la pluie ! » Il leva les poings en un geste de colère puis les laissa retomber.

« S'il fait plus froid, la pluie tournera en neige. »

« Par les déjections de Wutra, voilà bien une réponse de femme ! N'as-tu aucune certitude à me donner, Shay Tal ? Aucune certitude dans ce fichu monde d'incertitude ? »

« Pas plus que tu n'en as à me donner. »

Il tourna les talons, s'arrêtant un instant à la porte. « Si tes femmes ne travaillent pas, elles n'auront rien à manger. Nous ne pouvons pas laisser les gens rester à ne rien faire – tu comprendras ça sans difficulté. »

Il la quitta sans un mot de plus. Elle le suivit jusqu'à la porte et resta là, le visage mauvais. Elle était fâchée qu'il ne lui eût pas donné une

chance de lui redire non ; cela aurait renouvelé sa détermination. Mais ce n'était pas sur elle, s'avisa-t-elle, que son esprit était fixé, mais sur des questions plus importantes.

Elle s'engonça dans ses grossiers vêtements et alla s'asseoir sur son lit. Quand Vry revint, elle était toujours dans la même attitude, mais sursauta de l'air de quelqu'un qui se sent coupable à la vue de sa jeune amie.

« Il faut être positif », dit-elle. « Si j'étais une sorcière, je ferais revenir la neige, pour faire plaisir à Aoz Roon. »

« Vous êtes une sorcière », dit Vry en toute sincérité.

La nouvelle qu'une bande de phagors approchait se répandit vite. Ceux qui se souvenaient du dernier raid qu'avait subi la ville ne parlaient que de ça. On en causait la nuit en s'écroulant, gorgé de rathel, dans les lits ; on en causait à l'aube en moulant le grain à la lueur des lampes à graisse.

« Nous pouvons faire mieux que parler », dit Shay Tal à ses compagnes. « Vous avez le cœur vaillant, femmes, autant que vous avez la langue leste. Nous montrerons à Aoz Roon ce que nous pouvons faire. J'ai une idée à vous proposer. Écoutez-la. »

Elles décidèrent que l'académie, qui devait toujours justifier son existence aux yeux des hommes, proposerait un plan d'attaque qui épargnerait Oldorando. Après avoir choisi un terrain adéquat, les femmes apparaîtraient à découvert en quelque lieu sûr où les phagors pourraient les voir. Quand ils approcheraient, elles seraient embusquées près des chasseurs, qui attendraient cachés, prêts à prendre les autres en tenaille. Les femmes poussèrent des hurlements sanguinaires à cette idée.

Quand le plan eut été discuté à leur satisfaction, elles choisirent l'une de leurs plus jolies filles pour jouer les émissaires auprès d'Aoz Roon. Celle-ci avait à peu près le même âge que Vry ; c'était Dol Sakil, fille de la vieille sage-femme, Rol Sakil. Oyre l'accompagna jusqu'à la tour de son père, où Dol devait présenter les compliments de Shay Tal à Aoz Roon et l'inviter à venir à la maison des femmes : là, un projet de défense lui serait présenté.

« Il ne me prêtera pas beaucoup d'attention, n'est-ce pas ? » dit Dol. Oyre sourit et la poussa en avant.

Les femmes attendirent pendant que la pluie tombait dehors.

Oyre revint au milieu de la matinée. Elle était seule et paraissait furieuse. Finalement elle laissa éclater la vérité. Son père avait rejeté l'invitation – et gardé Dol Sakil. Il la considérait comme un présent de l'académie. Désormais Dol vivrait avec lui.

À cette nouvelle, Shay Tal fut prise d'une colère noire. Elle se roula par terre. Elle trépigna de rage. Elle hurla et s'arracha les cheveux. Elle jura avec de grands gestes de tirer vengeance de tous les hommes

stupides. Elle prophétisa qu'ils seraient tous dévorés vivants par les phagors, pendant que leur prétendu chef serait au lit à copuler avec une petite idiote. Que de terribles choses ne dit-elle pas ! Ses compagnes furent impuissantes à la calmer et s'enfuirent, terrifiées, entraînant Vry et Oyre avec elles.

« C'est embêtant », dit Rol Sakil, « mais ce sera bien pour Dol. »

Puis Shay Tal serra ses vêtements autour d'elle et se précipita dans la rue pour aller se planter devant la grande tour où vivait Aoz Roon. La pluie lui battait la figure tandis qu'elle hurlait le scandale de sa conduite, le mettant au défi de se montrer.

Elle faisait un tel tapage que les artisans et quelques chasseurs accoururent pour écouter. Plaqués contre les bâtiments en ruine pour ne pas trop se mouiller, ils souriaient, les bras croisés, tandis que la pluie rabattait la vapeur des geysers sur le sol et que la boue glougloutait entre leurs bottes.

Aoz Roon vint à la fenêtre de sa tour. Il regarda en bas et cria à Shay Tal de s'en aller. Elle brandit le poing vers lui. Elle hurla qu'il était un être abominable et que sa conduite vaudrait à tout Embruddock de sombrer dans le désastre.

À ce point Laintal Ay arriva et prit Shay Tal par le bras. Il lui parla affectueusement. Elle s'arrêta un instant de hurler pour écouter. Il lui dit qu'elle ne devait pas désespérer. Les chasseurs savaient comment s'y prendre avec les phagors. Aoz Roon savait. Ils partiraient se battre quand le temps s'arrangerait.

« Quand ! Si ! Qui es-tu pour poser des conditions, Laintal Ay ? Vous autres hommes êtes tellement dépourvus d'énergie ! » Elle leva les poings au ciel. « Vous suivrez mon plan ou vous serez terrassés – et toi, Aoz Roon, tu entends ? Un œil intérieur me fait clairement voir tout cela. »

« Mais oui, mais oui. » Laintal Ay essaya de la faire taire.

« Ne me touche pas ! Suis simplement le plan. Le plan ou la mort ! Et si cet imbécile qui se prétend le chef veut le rester, qu'il chasse Dol Sakil de sa couche. Violeur d'enfants ! Malheur à nous ! Malheur à nous ! »

Ces prophéties furent débitées avec une farouche assurance. Shay Tal poursuivit sa harangue avec des variations, maudissant tous les hommes ignorants et brutaux. Cela fit grosse impression. La pluie redoubla de violence. Les tours ruisselaient. Les chasseurs échangeaient des regards gênés. D'autres curieux arrivaient, assoiffés de drame.

Laintal Ay cria à Aoz Roon qu'il était convaincu de la vérité de ce que Shay Tal disait. Il conseilla à Aoz Roon de ne pas prendre les prophéties à la légère. Le plan des femmes se défendait.

Aoz Roon apparut de nouveau à sa fenêtre. Son visage était aussi

noir que ses fourrures. En dépit de sa colère, il se laissa fléchir. Il consentait à suivre le plan des femmes lorsque le temps s'arrangerait. Pas avant. Certainement pas avant. Quant à Dol Sakil, il avait bien l'intention de la garder. Elle était amoureuse de lui et avait besoin de sa protection.

« Barbare ! Barbare ignorant ! Vous êtes tous des barbares, juste bons à croupir dans cette misérable cour de ferme. La méchanceté et l'ignorance nous ont fait tomber bien bas ! »

Shay Tal se mit à marcher de long en large dans la boue en hurlant. Le plus barbare de tous était le violeur mal dégrossi dont elle refusait de prononcer le nom. Ils se contentaient de vivre dans une cour de ferme, une mare de boue, et ils avaient oublié la grandeur qui distinguait autrefois Embruddock. Toutes les ruines qui gisaient à l'extérieur de leurs misérables remparts avaient été autrefois des tours splendides, habillées d'or ; tout ce qui n'était à présent que boue et ordure avait été autrefois pavé de beau marbre. La ville était alors quatre fois plus grande qu'à présent, et tout y était beau – propre et beau. Les droits sacrés des femmes y étaient respectés. Elle serra ses fourrures trempées autour d'elle et se mit à sangloter.

Elle ne voulait plus vivre dans une telle crasse. Elle allait partir, habiter plus loin, au-delà des remparts. Si les phagors venaient la nuit, ou ces petits dégourdis de Borlieniens, et s'emparaient d'elle, quelle importance ? Quel but avait-elle dans la vie ? Ils étaient des enfants du malheur, tous tant qu'ils y étaient.

« Paix, femme, paix », dit Laintal Ay qui patageait à côté d'elle.

Elle le repoussa avec mépris. Elle n'était qu'une femme vieillissante que personne n'aimait. Elle était seule à voir la vérité. Ils la regretteraient quand elle serait partie.

Là-dessus, joignant l'acte à la parole, Shay Tal entreprit de transporter ses maigres affaires dans une des tours en ruine qui se dressaient parmi les rajabarals, au nord-est des fortifications. Vry et d'autres femmes l'aidèrent, allant et venant à travers le déluge avec ses pauvres effets.

La pluie s'arrêta le jour suivant. Deux événements remarquables se produisirent. Un vol de petits oiseaux d'une espèce inconnue passa au-dessus d'Oldorando, dessinant des cercles autour des tours. L'air était rempli de leurs gazouillis. Mais ils ne s'établirent pas dans le village proprement dit. Ils se posèrent plus loin, sur les tours isolées, notamment sur la ruine où Shay Tal s'était exilée. Ils faisaient là un beau tapage. Ils avaient de petits becs et des têtes rousses, des plumes rousses et blanches sur les ailes, et ils filaient comme des flèches. Quelques chasseurs se précipitèrent avec des filets pour essayer de les attraper – sans succès.

On vit là un présage.

Le second événement était encore plus inquiétant.

Le Voral déborda.

La pluie avait fait monter les eaux du fleuve. Comme le Siffleur d'Heures sonnait midi, une énorme lame déferla de l'amont, du côté du lointain lac Dorzin. Une vieille femme, Molas Ferd, était au bord du fleuve à ramasser des crottes d'oies quand elle aperçut la vague. Elle se redressa autant qu'elle en était capable et fixa un regard stupéfait sur le mur liquide qui fonçait sur elle. Oies et canards prirent peur et allèrent bruyamment se percher sur les remparts. Mais la vieille Molas Ferd resta où elle était, sa pelle à la main, à contempler les eaux bouche bée. Elles s'abattirent sur elle et la précipitèrent contre la maison des femmes.

La crue envahit le village, emportant le grain, s'engouffrant dans les demeures, noyant les truies, avant de diminuer. Molas Ferd ne survécut pas à ses contusions.

Le hameau était transformé en marécage. Seule la tour où Shay Tal s'était installée fut épargnée par l'assaut des eaux boueuses.

Cette période marqua le véritable début de la réputation de sorcière dont devait jouir Shay Tal. Tous ceux qui l'avaient entendue crier contre Aoz Roon maugréaient dans le secret de leurs demeures.

Ce soir-là, au moment où Batalix d'abord, puis Freyr, se couchaient à l'ouest, ensanglantant les eaux de la crue, la température chuta dramatiquement. Le village se couvrit d'une fine couche de glace craquante.

Le lendemain, au lever de Freyr, la ville fut réveillée par les vociférations d'Aoz Roon. Les femmes qui enfilèrent péniblement leurs bottes pour aller au travail écoutèrent, effarées, et réveillèrent leurs hommes. Aoz Roon était en train de prendre exemple sur Shay Tal.

« Dehors, vous tous ! Vous allez affronter les phagors aujourd'hui, chacun de vous ! J'ai décidé de vous tirer de votre fainéantise. Debout, debout, tout le monde, levez-vous et venez vous battre. Si on doit trouver des phagors, alors il vous faudra vous battre contre eux. Je les ai combattus tout seul, vous devez pouvoir les combattre ensemble, bande de fripouilles. Ce sera une journée historique, vous m'entendez, une journée historique, même si vous devez tous crever ! »

Sa haute silhouette enveloppée de fourrure noire se dressait au sommet de la tour, agitant le poing, tandis que les nuages du petit matin se hâtaient sinistrement dans le ciel. De son autre main, Aoz Roon cramponnait une Dol Sakil gigotante qui se débattait en hurlant pour échapper à la morsure du froid. Eline Tal était vaguement visible derrière eux, un léger sourire aux lèvres.

« Oui, nous allons massacrer ces faces de lait de phagors selon le plan des femmes – vous entendez ça, toutes les tire-au-flanc de

l'académie ? – nous allons combattre selon le plan des femmes, pour notre bonheur ou notre malheur – l'appliquer à la lettre. Par le noyau originel, nous allons voir ce qui va arriver aujourd'hui, nous allons voir si oui ou non Shay Tal parle le langage de la raison, nous allons voir ce que valent ses prophéties ! »

Des silhouettes émergeaient dans la rue dans un bruit de glace brisée, les yeux levés vers leur seigneur. Beaucoup se tenaient craintivement agrippées l'une à l'autre, mais la vieille Rol Sakil, la mère de Dol, laissa échapper un petit rire sec et dit : « Il faut qu'il soit robuste pour hurler comme ça – c'est ce que notre Dol disait de lui. Il beugle comme un taureau ! »

Il avança au bord du parapet et les foudroya du regard, traînant Dol avec lui, continuant ses vociférations.

« Oui, nous verrons ce que valent ses paroles, nous la mettrons à l'épreuve. Nous verrons ce qu'elle vaut à la bataille, puisque vous semblez tous avoir tellement bonne opinion d'elle. Tu m'entends, Shay Tal ? Aujourd'hui nous réussirons ou nous échouons, et le sang coulera, rouge ou jaune. »

Il cracha dans leur direction, puis se retira. La porte de la trappe claqua derrière lui au moment où il s'enfonçait dans la tour.

Après avoir mangé un peu de pain noir, tout le monde se mit en route sous les encouragements des chasseurs. Le calme était revenu, même chez Aoz Roon. Sa tempête verbale s'était apaisée. Ils se dirigeaient vers le sud. La température était toujours au-dessous de zéro. Tout était tranquille, les soleils étaient perdus dans la nuée. Le sol était dur et la glace craquait sous les pieds.

Shay Tal partit avec eux, toujours en bons termes avec les femmes, ses lèvres faisant la moue, ses peaux de bête flottant autour de son corps mince.

Le voyage fut lent, car les femmes n'étaient pas habituées à couvrir des distances qui ne signifiaient rien pour les hommes mais n'en étaient pas moins considérables. Ils arrivèrent enfin en vue de la plaine accidentée d'où le groupe de chasseurs de Laintal Ay avait aperçu les Borlienens deux jours avant la crue du Voral. On y voyait s'étendre la série d'arêtes entre lesquelles les pluies avaient formé des lacs peu profonds, dont le reflet faisait penser à autant de poissons échoués. L'embuscade pouvait être tendue là. Le froid ferait sortir les phagors, s'il y en avait. Batalix s'était couché sans qu'on l'eût vu.

Ils descendirent dans la plaine, les hommes en tête, les femmes à leur suite, en groupes confus. Tout le monde était plein d'appréhension sous le ciel implacable.

Les femmes firent halte au bord du premier lac, tournant vers Shay Tal des regards qui n'avaient rien de très amical. Elles se rendaient compte du danger qu'elles couraient, si les phagors devaient arriver –

surtout s'ils arrivaient montés. Tous les regards anxieux qu'elles lançaient autour d'elles ne pouvaient les rassurer sur ce point, car les arêtes bornaient leur horizon.

Elles étaient exposées au danger et aux éléments. La température se maintenait à deux ou trois degrés au-dessous de zéro. Tout était tranquille ; l'air était figé. Le lac d'eau peu profonde s'étendait silencieux devant elles. Il faisait dans les quarante mètres de large sur cent mètres de long, occupant le creux séparant deux arêtes de son étendue peu accueillante. Ses eaux, immobiles mais pas encore gelées, reflétaient le ciel sans une ride. Son aspect lugubre accentua l'espèce de crainte surnaturelle qui s'empara des femmes quand elles virent les chasseurs disparaître derrière la crête. Même l'herbe à leurs pieds, durcie par le gel, semblait en proie à une malédiction. Aucun cri d'oiseau n'était perceptible.

Les hommes étaient mécontents d'avoir leurs femmes dans les parages. Ils se tenaient dans une dépression voisine, près d'un autre lac, et se plaignaient de leur chef.

« Nous n'avons vu aucune trace de phagors », dit Tanth Ein en soufflant sur ses ongles. « Rebroussons chemin. À supposer qu'ils détruisent Oldorando en notre absence ? On serait bien avancé. »

Le nuage de vapeur qui flottait autour de leurs têtes scellait leur union tandis qu'appuyés sur leurs épieux ils lançaient des regards accusateurs à Aoz Roon. Ce dernier faisait les cent pas à l'écart de ses hommes, l'air mauvais.

« Rebrousser chemin ? Vous parlez comme des femmes. Nous sommes venus combattre, et combat il y aura, même si nous devons jeter nos vies à Wutra dans l'affaire. S'il y a des phagors dans le coin, je vais les faire venir. Restez où vous êtes. »

Il grimpa au pas de course au sommet de l'arête à laquelle il tournait le dos un instant plus tôt, de sorte que les femmes s'offrirent de nouveau à sa vue, dans l'intention de crier de toute la puissance de sa voix et de réveiller tous les échos de la vastitude.

Mais l'ennemi était déjà en vue. À présent, trop tard, il comprenait pourquoi on ne voyait plus de Borlieniens errer dans les environs ; ils avaient déguerpi. Comme la vieille Molas Ferd devant le déferlement des eaux, il resta paralysé à la vue de l'ennemi ancestral de l'humanité.

Les femmes se précipitèrent en désordre à l'une des extrémités du lac poisson, les ancipités se groupèrent à l'autre. Les femmes avaient des gestes effrayés et mal assurés ; les ancipités étaient immobiles. Jusque dans leur surprise, les femmes réagissaient individuellement ; les phagors offraient simplement le spectacle d'un groupe.

Impossible de chiffrer l'ennemi. Il se confondait avec les brumes de fin d'après-midi qui emplissaient la cuvette et les gris et bleus griffés du décor. L'un d'entre eux fit entendre une toux grasse et prolongée ;

par ailleurs, on aurait pu les croire privés de vie.

Leurs oiseaux blancs s'étaient posés sur une crête derrière eux, d'abord dans le désordre, à présent à intervalles réguliers, la tête docilement penchée sur le côté, comme les âmes d'autant de défunts.

À bien regarder la masse figée qu'ils formaient, on pouvait s'apercevoir que trois des phagors – probablement les chefs – montaient des kaidos. Ils se tenaient, à leur habitude, penchés en avant, la tête près de celle de leur monture, comme si quelque communion d'esprit était en cours. Les phagors à pied étaient agglutinés contre les flancs des kaidos, les épaules voûtées. Les rochers du voisinage n'étaient pas plus immobiles.

Le tousseur se manifesta de nouveau. Aoz Roon s'arracha à son engourdissement et appela ses hommes.

Ils grimpèrent au sommet de l'arête pour se retrouver, épouvantés, face à l'ennemi.

En réponse, les phagors se mirent brusquement en mouvement. Leurs membres étrangement articulés passèrent sans transition de l'immobilité à l'action. Le lac avait interrompu leur avance. L'eau leur inspirait une aversion bien connue, mais les temps étaient en train de changer ; leurs caboches disaient : « En avant. » Le spectacle de trente gnasses humaines à leur merci les décida. Ils chargèrent.

L'une des trois brutes montées brandit une épée au-dessus de sa tête. Poussant un cri rauque, il piqua des deux, et monture et cavalier se ruèrent en avant. Les autres brutes le suivirent d'un même élan, à dos de kaido ou à la course. Et tous de foncer – dans les eaux basses du lac.

Ce fut la débandade chez les femmes. Maintenant que leur adversaire était presque sur elles, elles couraient çà et là entre les arêtes, s'élançant qui sur un versant, qui sur l'autre, en poussant de petits cris de détresse, comme des oiseaux affolés.

Seule Shay Tal resta où elle était, faisant front à la charge, tandis que Vry et Amin Lim, terrorisées, s'agrippaient à elle en se cachant le visage.

« Sauve-toi, espèce d'idiot ! » beugla Aoz Roon en dévalant la pente.

Shay Tal n'entendit pas sa voix au milieu des cris et des bruits d'éclaboussures. Elle resta campée à l'extrémité du lac poisson et leva les bras en l'air, comme si elle eût voulu faire signe à la horde phagor de s'arrêter.

Puis la transformation. Puis l'instant qui devait par la suite être retenu dans les annales d'Oldorando comme le miracle du Lac Poisson.

Certains soutinrent plus tard qu'une note aiguë avait déchiré l'air glacé, d'autres dirent avoir entendu une voix criarde, d'autres affirmèrent que Wutra avait frappé.

Tout le groupe de maraudeurs, au nombre de seize, était entré dans le lac, sous la conduite des trois stalons montés. Leur rage les poussait

dans l'élément étranger, ils y étaient plongés jusqu'aux cuisses, le faisant bouillonner sous la fureur de leur charge, quand le lac gela entièrement.

Un instant plus tôt, ses eaux étaient liquides, parfaitement immobiles, car rien ne venait les troubler, refusant de geler à trois degrés au-dessous du point de congélation. L'instant suivant, remué, voilà qu'il se solidifiait. Kaidos et phagors étaient tous pris dans son étreinte. Un kaido tomba pour ne plus se relever. Les autres s'immobilisèrent où ils étaient, et leurs cavaliers avec eux, pris dans la glace. Les stalons qui suivaient, brandissant leurs armes – tous étaient pris au piège, prisonniers de l'élément qu'ils avaient envahi. Aucun d'eux ne fit ne fût-ce qu'un pas de plus. Aucun d'eux ne parvint à se libérer et à gagner la berge. Bientôt, leurs veines gelèrent à l'intérieur de leur corps, en dépit du vieux système biochimique qui colorait leur sang et les protégeait du froid. Leur gros pelage blanc se givra un peu plus, leurs yeux flamboyants se cristallisèrent.

Tout ce qui était organique ne fit plus qu'un avec le grand monde inorganique qui faisait régner sa loi.

L'image même de la mort violente était là, sculptée dans la glace.

Au-dessus tournoyaient des oiseaux blancs qui restèrent là à piquer et à crier le bec grand ouvert, avant de prendre la direction de l'est en un vol désolé.

Le matin suivant, trois personnes s'extirpèrent de bonne heure d'un bivouac en peau de bête. Une neige poudreuse était tombée durant la nuit, donnant un aspect granuleux au paysage. Freyr monta à l'horizon, projetant des ombres mauve pâle sur la plaine. Quelques minutes plus tard, la seconde fidèle sentinelle se hissa dans le royaume de Wutra.

À ce moment-là, Aoz Roon, Laintal Ay et Oyre étaient sur leurs pieds, occupés à activer la circulation dans leurs membres. Sauf lorsqu'il leur arrivait de tousser, ils se tenaient cois. Après s'être regardés sans parler, ils s'avancèrent. Aoz Roon s'engagea sur le lac gelé, qui sonna sous ses pas.

Ils se dirigèrent tous les trois vers le tableau de glace.

Ils le contemplèrent presque sans y croire. Devant eux se dressait une sculpture monumentale, recherchée dans les détails, délirante dans l'inspiration. Un kaido gisait presque sous les sabots des deux autres, la plus grande partie de sa masse submergée par des vagues cassantes, la tête dressée en une expression de terreur, les naseaux distendus. Son cavalier s'efforçait d'en rester maître, à demi tombé de son dos, terrible dans son immobilité.

Tous les personnages étaient figés en pleine action, beaucoup en train de lever leurs armes, les yeux fixés sur le rivage qu'ils

n'atteindraient jamais. Dans leur gangue de givre, ils formaient un monument à la brutalité.

Finalement, Aoz Roon hocha la tête et parla. Sa voix était sourde.

« C'est bel et bien arrivé. Maintenant j'y crois. Rentrons. »

Le miracle de l'An 24 était confirmé.

Il avait renvoyé le reste de l'expédition à Oldorando le soir précédent, sous le commandement de Dathka. Ce n'était qu'après avoir dormi qu'il pouvait croire qu'il n'avait pas rêvé l'incident.

Aucune autre parole ne fut prononcée. Ils avaient été sauvés par un miracle ; cette pensée engourdissait leur esprit, paralysait leur langue. Ils s'éloignèrent à pas lourds de l'inquiétante sculpture sans autre commentaire.

Dès qu'ils furent de retour à Oldorando, Aoz Roon ordonna qu'un de ses esclaves soit emmené par deux chasseurs au Lac Poisson, sur les lieux du miracle. Quand l'esclave eut vu le tableau de ses propres yeux, on lui lia les mains derrière le dos, on lui fit regarder le sud et on l'expédia à coups de pied dans cette direction. De retour à Borlien, il raconterait à ses compatriotes qu'une puissante sorcière veillait sur Oldorando.

VIII. AU CŒUR DE L'OBSIDIENNE

La pièce dans laquelle Shay Tal se tenait était d'une ancienneté qu'elle n'aurait su évaluer. Elle l'avait meublée comme elle avait pu : une vieille tapisserie qui avait appartenu un temps à Loil Bry, un temps à Loilanun – cette illustre lignée de femmes disparues ; son pauvre lit dans un coin, fait de fougères tressées importées de Borlien (les fougères éloignaient les rats) ; ce qu'il lui fallait pour écrire posé sur une petite table de pierre ; des peaux de bête par terre, sur lesquelles treize femmes étaient accroupies ou assises. L'académie tenait séance.

Les murs étaient rongés par la lèpre d'un lichen jaune et blanc qui, partant de l'unique étroite fenêtre, avait, au cours d'innombrables années, colonisé toute la maçonnerie avoisinante. Les coins étaient envahis de toiles d'araignée dont la plupart des occupantes étaient mortes de faim depuis longtemps.

Derrière les treize femmes se tenait Laintal Ay, assis en tailleur, un poing sous le menton, le coude appuyé sur un genou. Ses yeux contemplaient le sol. La plupart des femmes fixaient un regard vide sur Shay Tal. Vry, Amin Lim écoutaient ; en ce qui concernait les autres, elle n'avait aucune certitude.

« Les effets qui s'exercent dans notre monde sont complexes. Nous pouvons prétendre qu'ils sont tous le produit de l'esprit de Wutra dans cette guerre éternelle qu'il mène dans les cieux, mais c'est trop facile. Nous ferions mieux d'étudier la question à notre niveau. Nous avons besoin d'une autre clé explicative. Est-ce que Wutra se soucie de nous ? Peut-être sommes-nous seuls responsables de nos propres actions... »

Elle cessa de prêter attention à ce qu'elle disait. Elle avait posé l'éternelle question. Chaque être humain ayant jamais existé avait certainement dû affronter cette question, et y répondre à sa façon : sommes-nous seuls responsables de nos propres actions ? En ce qui la concernait, elle était incapable de répondre. En conséquence de quoi, elle se sentait totalement inapte à dispenser un enseignement.

Et pourtant ils écoutaient. Elle savait pourquoi ils écoutaient, même si c'était sans comprendre. Ils écoutaient parce qu'elle était considérée comme une grande sorcière. Depuis le miracle du Lac Poisson, elle était plus isolée que jamais du fait de leur vénération. Même Aoz Roon était devenu encore plus distant.

Par la fenêtre au bord de la ruine, elle regarda le monde capricieux qui se libérait du froid récent, ses limons et ses neiges semés de vert, son fleuve strié de boues venues d'horizons lointains qu'elle ne verrait jamais. Les miracles existaient. Le miraculeux s'étendait à l'extérieur de sa fenêtre. Et pourtant... avait-elle accompli un miracle, comme tout le monde le prétendait ?

Shay Tal s'arrêta au milieu d'une phrase. Il existait un moyen de mettre sa sainteté à l'épreuve.

Les phagors du Lac Poisson s'étaient transformés en glace. À cause de quelque chose en elle – ou de quelque chose en eux ? Elle se souvenait d'histoires sur la terreur que les phagors avaient de l'eau ; la raison en était peut-être qu'ils se transformaient en glace dedans. Cela pouvait se vérifier : il y avait un ou deux vieux esclaves phagors à Oldorando. Elle en ferait jeter un dans le Voral pour voir ce qui se passait. D'une façon ou d'une autre, elle saurait.

Les treize femmes avaient les yeux fixés sur elle, attendant qu'elle continue. Laintal Ay avait l'air perplexe. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle était en train de dire. Elle ne pensait qu'à l'expérience qu'il lui fallait conduire pour avoir l'esprit en paix.

« Il faut faire ce qu'on nous dit... », dit une des femmes d'une voix lente et indécise, comme si elle répétait une leçon.

Shay Tal s'immobilisa ; quelqu'un était en train de gravir lourdement les escaliers à l'étage au-dessous. Il n'y avait pas moyen de répondre poliment à une affirmation qu'elle n'avait cessé de contester depuis le dernier mugissement du Siffleur d'Heures ; toute interruption était la bienvenue à ce point. Certaines femmes étaient indécrottables.

La trappe se rabattit. Aoz Roon apparut, l'air d'un grand ours noir, suivi de son chien. Derrière lui venait Dathka, qui, le visage impassible, alla se planter au fond sans même lancer un coup d'œil à Laintal Ay. Ce dernier se mit gauchement debout et attendit, adossé au mur froid. Les femmes ouvrirent la bouche toute grande à l'arrivée des intrus ; quelques gloussements nerveux fusèrent.

Aoz Roon semblait remplir la pièce basse de sa stature. Bien que les femmes eussent le cou incommodément allongé vers lui, il les ignora pour s'adresser directement à Shay Tal. Elle s'était remise devant la fenêtre mais lui faisait face, dans un cadre composé d'un village boueux, de fumerolles et du paysage bigarré qui s'étendait jusqu'à l'horizon.

« Qu'est-ce que tu veux ? » demanda-t-elle. Elle sentit battre son cœur à le voir ainsi devant elle. C'était surtout ça qui lui faisait maudire sa nouvelle réputation : qu'il ne la malmenât plus, ne la prît plus par les bras, ne la poursuivît plus de ses assiduités. Toute son attitude suggérait qu'il s'agissait là d'une visite protocolaire, dans laquelle l'amitié n'avait rien à voir.

« Je désire vous voir regagner la protection des remparts, madame », dit-il. « Vous n'êtes pas en sécurité, à habiter dans cette ruine. Je ne veux pas vous protéger ici en cas de raid. »

« Vry et moi préférons habiter ici. »

« Vous êtes sous mon autorité, quoi qu'il en soit de votre réputation, vous et Vry, et je dois faire de mon mieux pour vous protéger. Et vous

autres femmes – vous ne devriez pas être ici. Il est très dangereux de quitter les remparts. S'il devait y avoir une attaque soudaine... bon, vous devinez facilement ce qui vous arriverait. Que Shay Tal n'en fasse qu'à sa tête, soit ; c'est notre puissante sorcière. Mais pour ce qui est du reste d'entre vous, vous devez m'obéir. Je vous interdis de venir ici. C'est trop dangereux. Compris ? »

Tout le monde évita son regard, sauf la vieille sage-femme, Rol Sakil. « Tu dis des bêtises, Aoz Roon. Cette tour est suffisamment sûre. Shay Tal a fichu la frousse aux phagors, nous savons tous ça. Et puis, il t'est bien arrivé à toi aussi de venir ici, non ? »

Cette dernière remarque fut prononcée avec un petit ricanement. Aoz Roon passa outre.

« Je parle du présent. Rien n'est sûr maintenant que le temps est en train de changer. Qu'aucune d'entre vous ne remette les pieds ici ou ça ira mal. »

Il se retourna et fit signe du doigt à Laintal Ay.

« Et toi, viens avec moi. » Il redescendit les escaliers sans un adieu, suivi de Laintal Ay et de Dathka.

Une fois dehors, il s'arrêta et tira sur sa barbe. Il leva les yeux vers la fenêtre de Shay Tal.

« Je suis toujours Seigneur d'Embruddock, tu ferais bien de ne pas l'oublier. »

Elle l'entendit crier mais se garda de s'approcher de la fenêtre. Elle resta où elle était – seule en dépit de la présence de ses compagnes – et dit d'une voix assez forte pour qu'il entende : « Seigneur d'une pitoyable petite cour de ferme. »

Ce fut seulement lorsqu'elle entendit le chuintement de trois paires de bottes en train de s'éloigner qu'elle daigna jeter un coup d'œil par la fenêtre. Elle regarda le large dos d'Aoz Roon tandis qu'il pataugeait en direction de la porte nord en compagnie de ses jeunes lieutenants, Curd sur ses talons. Elle comprenait sa solitude. Mieux que personne.

À devenir sa femme, elle n'aurait certainement pas perdu sa stature, où quoi que ce fût qui lui était si précieux. Trop tard pour y penser. Il y avait désormais un abîme entre eux, et une poupée sans cervelle lui tenait son lit chaud.

« Vous feriez mieux de rentrer », dit-elle sans oser regarder les femmes en face.

Quand ils furent rendus sur la place centrale transformée en mare de boue, Aoz Roon ordonna à Laintal Ay de ne plus fréquenter l'académie.

Laintal Ay s'empourpra. « Ne serait-il pas temps que toi et ton conseil abandonniez vos préjugés contre l'académie ? J'espérais que tu aurais meilleure opinion après le miracle du Lac Poisson. Pourquoi indisposer les femmes ? C'est le meilleur moyen de te faire haïr d'elles. Le pire que l'académie puisse faire est de les garder contentes. »

« Ça leur fait perdre leur temps, oui. Ça crée la division. »

Laintal Ay regarda Dathka en quête d'un soutien, mais celui-ci fixait ses bottes. « C'est plutôt ton attitude qui est source de division, Aoz Roon. Le savoir n'a jamais fait de mal à personne ; nous avons besoin de savoir. »

« Le savoir est un poison à long terme – tu es trop jeune pour comprendre. Nous avons besoin de discipline. C'est comme ça que nous survivons et avons toujours survécu. Ne fréquente plus Shay Tal – elle exerce un pouvoir anormal sur les gens. À Oldorando, ceux qui ne travaillent pas n'ont pas à manger. Ça a toujours été la règle. Shay Tal et Vry ont cessé de travailler au fournil, elles n'auront donc plus rien à manger. On verra si ça leur plaît. »

« Elles mourront de faim. »

Aoz Roon fronça les sourcil et foudroya Laintal Ay du regard. « Nous mourrons tous de faim si nous ne coopérons pas. Les femmes doivent être mises au pas, et je ne tolérerai pas que tu te mettes de leur côté. Continue de discuter et je t'assomme net. »

Une fois Aoz Roon parti, Laintal Ay saisit Dathka par l'épaule. « Il ne s'arrange vraiment pas. C'est là sa bataille personnelle avec Shay Tal. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Dathka secoua négativement la tête. « Je ne pense pas. Je fais ce qu'on me dit. »

Laintal Ay fixa un regard sarcastique sur son ami. « Et qu'est-ce qu'on te dit de faire maintenant ? »

« Il faut que j'aille du côté des brassimips. On a tué un sacapic. » Il découvrit une main ensanglantée.

« Je te rejoins dans un moment. »

Il marcha le long du Voral, regardant distraitement les oies nager et se pavaner, avant de suivre son ami. Il se rendit compte qu'il comprenait à la fois le point de vue d'Aoz Roon et celui de Shay Tal. Pour vivre, tout le monde devait coopérer, mais valait-il la peine de vivre si l'on se contentait de coopérer ? Le dilemme l'oppressait et lui donnait envie de quitter le hameau – ce qu'il ne manquerait pas de faire si seulement Oyre acceptait de venir avec lui. Il sentait qu'il était trop jeune pour comprendre comment le conflit, la division grandissante, se résoudrait. Furtivement, ne se voyant observé par personne, il tira de sa poche le petit chien sculpté que lui avait donné, dans un lointain passé, le vieux prêtre de Borlien. Le tenant tourné vers l'avant, il lui fit remuer la queue. Le chien se mit à aboyer furieusement après les oies qui traînaient dans le voisinage.

Quelqu'un d'autre se dirigeait vers les brassimips et entendit les imitations d'abolements. Vry aperçut Laintal Ay de dos entre deux tours. Elle ne le dérangea pas ; ce n'était pas dans ses manières.

Elle contourna les sources d'eau chaude et le Siffleur d'Heures. Une

forte brise d'est balayait la vapeur des eaux au sortir du sol, la poussant dans un chuintement continu sur les rochers humides. Les fourrures de Vry eurent tôt fait de s'emperler d'humidité.

Les eaux gargouillaient dans leurs crevasses, jaunes et chargées de calcaire, pleines d'une fureur communicative d'aller quelque part. Elle s'accroupit sur un rocher et trempa distraitement sa main dans une source. L'eau chaude monta le long de ses doigts et explora sa paume.

Vry se lécha les doigts. Elle connaissait ce goût sulfureux depuis son enfance. Des enfants étaient d'ailleurs en train de jouer autour d'elle, s'interpellant, courant sur les rochers glissants sans tomber, agiles comme des arangs.

Les enfants les plus audacieux allaient nus, en dépit du vent vif, introduisant leurs corps androgynes dans des fissures entre les rochers. Des eaux écumantes leur remontaient le long du ventre et leur enveloppaient les épaules.

« Le Siffleur va cracher », lancèrent-ils à Vry. « Attention, la petite dame, ou vous allez prendre la saucée. » Ils rirent de bon cœur à cette pensée.

Écoutant leur avertissement, Vry s'écarta. La pensée lui vint qu'un étranger en ces lieux ne manquerait pas de croire les enfants doués d'un sixième sens, eux qui étaient capables de prédire exactement les moments où le Siffleur d'Heures entraînait en action.

Il jaillit, puissante colonne liquide, un instant boueux puis d'une pureté cristalline. Tout en s'élevant, il siffla sur une note ascendante – toujours la même, soutenue le même nombre de secondes.

L'eau s'éleva à environ trois hauteurs d'homme avant de retomber. Le vent fit ployer le jet vers l'ouest, l'envoyant se fracasser sur les rochers où Vry se tenait accroupie un instant plus tôt.

Le sifflement s'interrompit. La colonne reflua à l'intérieur des lèvres noires d'où elle avait jailli.

Vry fit un signe de la main aux enfants et poursuivit son chemin en direction des brassimips. Elle savait comment ils savaient à quel moment le geyser allait jaillir. Elle se souvenait encore du délicieux frisson que l'on éprouvait à gigoter nu entre les rochers ocre, à planter son corps dans la terre ruisselante, les orteils dans la chaleur de la vase, la peau picotée de bulles. Quand l'heure était proche, une secousse ébranlait le sol. On se coinçait alors dans les rochers et l'on sentait jusque dans la moindre de ses fibres la puissance des dieux de la terre tandis qu'ils se tendaient pour exploser en une triomphante et brûlante éjaculation.

Le sentier qu'elle suivait était surtout fréquenté par les femmes et les cochons. Il allait de-ci de-là, contrairement aux sentiers bien francs créés par les chasseurs, car son tracé était dû dans une large mesure à cette créature fantasque qu'était la truie à pelade noir d'Embruddock.

Qui aurait continué dans la direction de ce sentier aurait fini par arriver au lac Dorzin ; mais il s'interrompait bien avant, au bosquet de brassimips. Le reste du chemin n'était que marécages et désert de givre.

Tout en remontant le sentier, Vry se demandait si toutes les choses aspiraient à s'élever, tandis qu'une force contraire tendait à les attirer vers le bas. Tel levait les yeux vers les étoiles, tel finissait en diaphe, en radié. Le Siffleur d'Heures était une incarnation des deux forces opposées. Ses eaux jaillissantes retombaient toujours vers la terre. À sa façon discrète, elle faisait décoller son esprit vers le ciel, la région qu'elle étudiait sans l'aide de Shay Tal, lieu d'une dynamique sublime, énigmatique séjour d'étoiles et de soleils, traversé d'autant de passages secrets que le corps humain.

Deux hommes venaient vers elle. Elle ne voyait pas grand-chose d'eux à part des jambes, des épaules et le sommet de leurs crânes, tandis qu'ils titubaient le long de la pente sous de lourds fardeaux. Elle arriva à identifier Sparat Lim à ses jambes grêles. Ils portaient des quartiers de sacapic. Derrière eux venait Dathka, portant seulement un épieu.

Dathka lui adressa un grand sourire et s'arrêta au bord du chemin, la contemplant de ses yeux sombres. Sa main droite était ensanglantée et un filet de sang coulait le long de la hampe de l'épieu.

« On a tué un sacapic », dit-il, et il en resta là. Comme d'habitude, Vry se sentit à la fois embarrassée et rassurée par le laconisme de Dathka. Il avait le mérite de ne jamais fanfaronner, contrairement à beaucoup de jeunes chasseurs, mais le tort de ne jamais révéler ses pensées. Elle s'efforça de se montrer intéressée.

Elle s'arrêta. « Il devait être gros. »

« Je vais te montrer. » Il ajouta : « Si tu permets. »

Il remonta le sentier et elle le suivit, ne sachant trop si elle devait parler ou non. Mais c'était idiot, se dit-elle ; il était parfaitement clair que Dathkar désirait communiquer avec elle.

Elle lâcha la première chose qui lui passa par la tête.

« Comment tu expliques la présence des êtres humains dans le monde, Dathka ? »

Sans se retourner, il dit : « Nous venons du noyau originel. » Il ne faisait pas preuve de la considération qu'elle aurait aimé lui voir accorder à une question aussi importante, et la conversation s'arrêta là.

Elle regrettait qu'il n'y eût pas de prêtres à Oldorando ; elle aurait pu leur parler. Chansons et légendes rapportaient qu'Embruddock avait eu autrefois son lot de prêtres, qui enseignaient une religion complexe unissant Wutra aux vivants de ce monde et aux radiés du monde d'en bas. Un jour de triste mémoire avant le règne de Wall Ein Den, alors

que l'haleine des gens leur gelait sur les lèvres, la population s'était soulevée et avait massacré les prêtres. Les sacrifices avaient cessé depuis, sauf les jours de fête. L'ancien dieu, Akha, n'était plus adoré. Nul doute que beaucoup de connaissances avaient été perdues par la même occasion. Le temple avait été pillé. À présent il servait d'étable à cochons. Peut-être y avait-il alors d'autres ennemis du savoir pour que les cochons fussent préférés aux prêtres.

Elle risqua une autre question à l'adresse du dos qu'elle avait devant elle.

« Aimerais-tu comprendre le monde ? »

« Assurément. »

À elle de se débattre avec la brièveté de la réponse ; comprenait-il ou désirait-il comprendre, se demanda-t-elle.

Les forces qui avaient fait jaillir la chaîne du Quzint avaient plissé la terre dans toutes les directions, entraînant des déformations secondaires, des contreforts qui, comme les racines des arbres, prolongeaient les montagnes sur des milles et des milles. Entre deux excroissances rocheuses ainsi créées poussait une rangée de brassimips qui était depuis longtemps essentielle à l'économie locale. Ce jour-là, l'endroit était le théâtre d'une légère agitation ; plusieurs femmes étaient attroupées autour des puits à ciel ouvert que formaient les brassimips, à se réchauffer et à garder leurs cochons tout en suivant le déroulement des opérations en cours.

Dathka indiqua que c'était là que le sacapic avait été tué.

Son geste était presque superflu. La carcasse gisait en tas le long de la pente désolée. Vers sa queue, Aoz Roon lui-même examinait la chose, son chien jaune sur les talons. Les pattes courtaudes de l'immense cadavre pointaient en l'air, hérissées de poils et de piquants noirs.

Un groupe d'hommes attendaient autour du corps en riant et en bavardant. Goija Hin dirigeait les esclaves, humains et phagors, qui maniaient les haches. Ils débitaient la carcasse fibreuse en quartiers qui pourraient être transportés au hameau. Ils étaient enfoncés jusqu'aux genoux dans les parties ligneuses de la chair du sacapic, dont ils faisaient voler de gros éclats tout autour d'eux.

Deux femmes d'un certain âge circulaient entre eux avec des seaux, ramassant des entrailles blanches et spongieuses. Elles mettraient tout à réduire plus tard pour en extraire un sucre grossier. La fibre servirait à fabriquer des cordes et des nattes, la chair ferait du combustible pour les différents corps de métier.

Des pattes fousseuses seraient extraites des huiles qui donneraient un narcotique appelé estourbe.

Les femmes échangeaient des remarques inciviles avec les hommes qui, le visage fendu d'un large sourire, se tenaient à flanc de coteau

dans des poses nonchalantes. Ce n'était pas l'habitude des sacapics de s'aventurer près des habitations humaines. Ces bêtes étaient très faciles à tuer, et chacune de leurs parties avait son utilité dans la fragile économie de la communauté. Le présent animal faisait trente mètres de long et profiterait à tout le monde pendant des jours.

Les porcs détalèrent en couinant devant les pieds de Vry quand ils se plantèrent au milieu des débris fibreux. Leurs gardiennes travaillaient en bas dans les brassimips. Rien n'était visible des arbres géants au-dessus du sol à part de lourdes feuilles fongöides qui caressaient la terre de leurs formes contournées. Les feuilles bougeaient comme des oreilles d'éléphant, non sous l'effet du vent qui sévissait mais sous celui des courants d'air chaud qui s'échappaient de la cime des arbres.

Une douzaine de brassimips occupaient le lopin. Ces arbres poussaient rarement isolément. Le sol environnant était couvert de bosses et de fissures qui suggéraient l'énorme masse végétale cachée au-dessous. La chaleur que les arbres pompaient jusque dans leurs feuilles leur permettait de ramollir le sol gelé, de sorte qu'ils continuaient de pousser même par le froid le plus rigoureux.

Des jassiklas végétaient sous les feuilles caoutchouteuses. Ils profitaient de la chaleur ambiante pour pousser de timides fleurs marron-bleu. Comme Vry se baissait pour en cueillir une, Dathka revint se placer à côté d'elle.

« Je descends dans l'arbre », dit-il.

Elle interpréta ces paroles comme une invitation à se joindre à lui et le suivit. Un esclave remontait des seaux de cuir pleins de copeaux de l'intérieur et les lançait aux porcs. Les copeaux de brassimip écrasés nourrissaient les porcs d'Embruddock depuis la nuit des temps.

« C'est ce qui a attiré le sacapic », dit Vry. Les monstrueux animaux étaient aussi friands de brassimips que les porcs.

Une échelle de bois conduisait à l'intérieur de l'arbre. Elle descendit à la suite de Dathka et ses yeux se trouvèrent un instant au niveau du sol. Comme si elle eût été en train de se noyer dans la terre, elle vit les feuilles caoutchouteuses palpiter autour d'elle. Au-delà des échines mouvantes des porcs se trouvaient les hommes, vêtus de fourrures, debout au milieu de ce qui restait du sacapic géant. Les hautes terres étaient blanches de neige et un ciel d'ardoise couvrait l'ensemble. Elle s'enfonça à l'intérieur de l'arbre.

Un air tiède lui sauta aux joues, la faisant cligner des yeux, accompagné d'une odeur douceâtre de pourriture qui tout à la fois lui répugna et lui plut. Cet air venait de loin ; les racines du brassimip s'enfonçaient profondément dans l'écorce terrestre. Avec l'âge, le cœur de l'arbre entamait un processus de fermentation qui libérait une substance durcissante proche de la kératine. Un tube se formait au centre de l'arbre. Une pompe à chaleur se trouvait ainsi créée, qui

transmettait aux feuilles et aux branches souterraines la chaleur captée aux niveaux inférieurs.

Cet environnement favorable constituait un refuge pour différentes sortes d'animaux qu'il ne faisait pas toujours bon rencontrer.

Dathka tendit une main à Vry pour l'aider à garder son équilibre. Elle sauta de l'échelle à côté de lui et se retrouva dans une cavité naturelle en forme de bulbe. Trois femmes d'aspect crasseux travaillaient là. Elles saluèrent Vry, puis continuèrent à racler des morceaux de pulpe sur les parois du brassimip pour en remplir le seau qui attendait.

Le brassimip avait un goût assez proche de celui du panais ou du navet, mais en plus amer. Les humains n'en mangeaient qu'en temps de famine. Normalement il faisait l'ordinaire des cochons – et notamment des truies dont le lait servait à fabriquer le rathel, la boisson hivernale de base d'Oldorando.

Une étroite galerie s'ouvrait sur un côté. Elle conduisait dans la plus haute branche, dont les feuilles devaient faire surface en un gros bouquet à quelque distance de là. Les brassimips adultes avaient six branches. On laissait croître librement les plus hautes ; étant plus proches de la surface, elles abritaient toute une variété d'horreurs auxquelles elles servaient de refuge.

Dathka indiqua le tube central qui s'enfonçait dans les ténèbres. Il descendit dedans. Après un moment d'hésitation, Vry le suivit, et les femmes interrompirent leur tâche pour la regarder partir avec des sourires mi-attendris, mi-moqueurs. Dès qu'elle fut dans le tube, elle se trouva plongée dans un noir total. Il n'y avait au-dessous d'elle que l'éternelle nuit de la terre. Elle songea qu'à l'instar de Shay Tal elle se trouvait obligée de descendre dans le monde des radiés pour recueillir du savoir, en dépit de ses protestations.

Le tube était marqué par des anneaux de croissance qui faisaient saillies. Celles-ci servaient de marches. Ce tube était assez étroit pour permettre à quiconque montait ou descendait de caler fermement son dos contre la paroi opposée.

Un courant d'air ascendant murmurait à leurs oreilles. Une chose arachnéenne, un fantôme vivant, effleura la joue de Vry. Elle faillit hurler.

Ils arrivèrent à un point où les branches secondes quittaient le tronc principal. Là, la cavité en forme de bulbe était encore plus petite que celle du dessus ; ils se tenaient tout près l'un de l'autre, leurs têtes se touchant presque. Vry respirait l'odeur de Dathka et sentait son corps tout contre le sien. Quelque chose s'éveilla en elle.

« Tu vois les lumières ? » dit Dathka.

Sa voix était tendue. Elle lutta contre elle-même, terrifiée par le désir qui l'envahissait. Si jamais il posait un doigt sur elle, ce grand taciturne, elle tomberait dans ses bras, arracherait les fourrures qui la

couvraient, se mettrait nue, se laisserait aller à copuler avec lui dans le sombre lit souterrain. Des images délicieusement obscènes l'assaillirent.

« Je veux remonter », dit-elle, parvenant à peine à faire sortir les mots de sa gorge.

« N'aie pas peur. Regarde les lumières. »

Dans une sorte d'hébètement, elle regarda autour d'elle, les narines toujours pleines de son odeur. Elle avait les yeux plongés dans la seconde branche en partant de la surface. Il y avait là des taches de lumière, comme des étoiles – des galaxies d'étoiles rouges, emprisonnées dans l'arbre.

Il se tortilla devant elle, éclipant les constellations de son épaule, puis il lui fourra comme une espèce d'oreiller dans les bras. C'était de la lumière, couverte de ce qu'elle prit pour de la fibre, de la fibre aussi dure que des poils de sacapic. Les yeux étoiles de la chose la fixaient sans ciller. Dans sa confusion elle ne réussit pas à l'identifier.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Pour toute réponse – peut-être sentait-il son désir après tout ; mais dans ce cas, ne pouvait-il pas réagir plus vigoureusement ? — Dathka lui caressa le visage avec une tendresse pleine de gaucherie.

« Oh, Dathka », soupira-t-elle. Elle fut prise d'un tremblement qui, partant de ses entrailles, s'étendait dans tout son être. Impossible de se maîtriser.

« Nous allons remonter ça. N'aie pas peur. »

Les cochons à poil noir s'affairaient au milieu des feuilles de brassimip quand ils émergèrent dans la lumière du jour. Le monde paraissait étrangement éblouissant, les haches insupportablement bruyantes, le parfum des jassiklas outrageusement fort.

Vry se laissa tomber par terre et regarda d'un air absent le petit animal cristallin qu'elle tenait. Il était dans un état semblable à l'engourdire des phagors, roulé en boule, le nez près de la queue, ses quatre pattes soigneusement repliées au creux de son estomac. Il était immobile et semblait fait de verre au toucher. Elle ne parvint pas à le déplier. Il braquait sur elle un regard lointain, absolument fixe entre des paupières immobiles. À travers son pelage gris poussiéreux apparaissaient des stries dans les tons pâles.

D'une certaine façon, elle haïssait la chose, comme elle haïssait Dathka – si insensible aux sentiments féminins qu'il avait pris son tremblement pour des frissons de crainte. Et pourtant elle était reconnaissante que sa stupidité lui eût épargné un certain déshonneur, reconnaissante et contrariée.

« C'est un radieux », dit Dathka en s'accroupissant près d'elle et en jetant un regard oblique sur son visage empreint, semblait-il, de perplexité.

« Un radié ? » Elle se demanda un instant si, contrairement à toutes ses habitudes, il n'essayait pas d'être drôle.

« Un *radieux*. Ils hibernent dans les brassimips, où il fait chaud. Emporte-le chez toi. »

« Shay Tal et moi en avons vu à l'ouest du fleuve. Des hoxneys. C'est comme ça qu'on les appelle quand ils sortent de leur hibernation. » Et qu'est-ce que Shay Tal aurait pensé si...

« Emporte-le », répéta-t-il. « Je t'en fais cadeau. »

« Merci », dit-elle d'un ton méprisant. Elle se releva, ses esprits de nouveau bien en place.

Elle découvrit qu'elle avait du sang sur la joue, là où Dathka l'avait caressée de sa main blessée.

Les esclaves continuaient de tailler dans la monstrueuse carcasse. Laintal Ay était arrivé et parlait avec Tanth Ein et Aoz Roon. Ce dernier somma Dathka de le rejoindre, agitant une main impérieuse au-dessus de sa tête. Adressant à Vry un regard d'adieu plein de résignation, Dathka s'éloigna en direction du Seigneur d'Embruddock.

Les affaires des hommes ne l'intéressaient pas. Elle cala le radieux contre sa maigre poitrine et reprit le chemin des tours.

Quand elle entendit le bruit de quelqu'un qui courait derrière elle pour la rattraper, elle se dit : Maintenant, c'est trop tard – mais c'était Laintal Ay.

« Je redescends avec toi, Vry », dit-il. Comme elle le remarqua, il semblait de joyeuse humeur.

« Je croyais que tu avais des ennuis avec Aoz Roon. »

« Oh, il est toujours un peu ombrageux après une escarmouche avec Shay Tal. C'est un grand bonhomme, vraiment. Je suis content à cause du sacapic, aussi. Maintenant que le temps se réchauffe, ils se font de plus en plus rares. »

Les enfants s'ébattaient toujours près des geysers. Laintal Ay admira le radieux et entonna un bout de chant de chasse :

*Le radieux qui dort
Quand froidure nous mord
Sortira du sommeil au baiser de la pluie.
Alors hoxneys se répandront
En un vertige de grands bonds
Dans la plaine fleurie, fleurie à l'infini.*

« Te voilà de bien bonne humeur ! Oyre serait-elle gentille avec toi en ce moment ? »

« Oyre est toujours gentille. »

Ils poursuivirent leurs chemins respectifs, dans le cas de Vry celui qui menait à sa tour en ruine, où elle montra son cadeau à Shay Tal. Celle-ci examina le petit animal cristallin.

« Il n'est pas bon à manger à ce stade. La chair risque d'être

toxique. »

« Je n'ai pas l'intention de le manger. Je veux le garder jusqu'à ce qu'il se réveille. »

« La vie est une chose sérieuse, ma petite. Il se peut que nous ayons à affronter la faim si Aoz Roon se met sérieusement contre nous. » Durant quelques instants, elle contempla Vry sans parler, comme c'était de plus en plus son habitude. « Je vais jeûner et le défier. Je n'ai pas besoin de choses matérielles. Je puis être aussi impitoyable avec moi-même qu'il peut l'être avec moi. »

« Mais c'est qu'il... » Les mots lui manquèrent. Vry ne parvint pas à rassurer son aînée, qui continua résolument.

« Comme je te l'ai dit, j'ai deux intentions immédiates. D'abord, j'ai à conduire une expérience scientifique pour déterminer mes pouvoirs. Puis je descendrai dans le monde des diaphes, pour m'entretenir avec Loilanun. Elle doit savoir beaucoup de choses que j'ignore. Selon ce que j'apprendrai dans les deux cas, il se peut que je décide de quitter complètement Oldorando. »

« Oh, ne partez pas, je vous en prie, madame. Êtes-vous sûre que c'est la bonne chose à faire ? Si vous partez, je partirai avec vous, je le jure ! »

« Nous verrons ça. Et maintenant, laisse-moi, s'il te plaît. »

Démoralisée, Vry gravit l'échelle qui menait à sa misérable chambre. Elle se jeta sur sa couche.

« Je veux un amant, voilà ce que je veux. Un amant... La vie est tellement vide... »

Mais au bout d'un moment, elle se secoua et regarda le ciel par la fenêtre, où planaient nuages et oiseaux. À tout prendre il valait mieux être ici que dans le monde d'en bas, où Shay Tal avait l'intention de se rendre.

La chanson de Laintal Ay lui revint à l'esprit. La femme qui l'avait écrite – si c'était une femme – savait que la neige finirait par disparaître et que fleurs et bêtes surgiraient. Peut-être cela arriverait-il.

D'après ses observations nocturnes, elle savait qu'il y avait des changements dans le ciel. Les étoiles n'étaient pas des diaphes mais des feux, des feux qui ne brûlaient pas dans le roc mais dans les cieux. Que l'on imagine un grand feu brûlant dans les ténèbres extérieures. À mesure qu'il se rapprocherait, on en sentirait la chaleur. Peut-être que les deux sentinelles se rapprocheraient et réchaufferaient le monde.

Alors les radieux reviendraient à la vie, se transformant en hoxneys qui feraient de grands bonds, comme le disait la chanson.

Elle résolut de se concentrer sur son astronomie. Les étoiles en savaient plus que les diaphes, en dépit de tout ce que pouvait dire Shay Tal, même s'il était choquant de se trouver en désaccord avec une

personne aussi auguste.

Elle fourra le radieux dans un coin chaud près de sa couche, enveloppant la pathétique petite chose de fourrure de sorte que seul son museau était visible. Jour après jour, elle le pressa de toute la force de sa volonté de s'éveiller à la vie. Elle lui parlait tout bas et l'encourageait. Elle avait hâte de le voir grandir et gambader dans sa chambre. Mais au bout de quelques jours, l'éclat de ses yeux pâlit et s'éteignit complètement ; la créature avait expiré sans ciller.

En un mouvement de désespoir, Vry l'emporta au sommet croulant de la tour et lança le paquet au loin. Le radieux était encore enveloppé de fourrures, tel un bébé mort.

Une agitation forcenée s'empara de Shay Tal. Ses déclarations avaient de plus en plus tendance à devenir des sermons. Les autres femmes avaient beau lui apporter à manger, elle préférait s'affamer, se préparant à entrer en un pauk profond pour s'entretenir avec les morts illustres. Si elle ne devait ramener aucun savoir de là, alors elle regarderait plus loin, au-delà de la cour de ferme.

Pour commencer, elle était bien décidée à mettre à l'épreuve ses pouvoirs de sorcière. À quelques milles à l'est s'étendait le Lac Poisson, théâtre de son « miracle ». Pendant qu'elle se tracassait quant à la vraie nature de ce qui s'était passé là, les citoyens d'Oldorando n'étaient en proie à aucun doute. Tout au long de ce froid printemps, ils firent des pèlerinages pour contempler le spectacle dans la glace et trembler d'une frayeur d'où n'était pas absente la fierté. Les pèlerins rencontrèrent bon nombre de Borlieniens qui venaient eux aussi s'émerveiller. Une fois, deux phagors furent aperçus de l'autre côté du lac, leurs pique-bœufs perchés sur les épaules, en train de regarder sans rien dire leurs morts cristallisés.

La chaleur revenant, le tableau commença à s'affaïsser. Ce qui avait été grandiose devint grotesque. Un matin, la glace avait disparu, et le monument se transforma en un tas de chair en décomposition. Les visiteurs ne rencontrèrent rien de plus impressionnant qu'un globe oculaire ou un morceau de toison en train de flotter. Le Lac Poisson lui-même s'assécha et disparut presque aussi rapidement qu'il s'était formé. Il ne resta du miracle qu'un tas d'os et des cornes de kaido. Mais le souvenir demeurerait, s'amplifiant à travers les lentilles de la mémoire. Et les doutes de Shay Tal demeuraient.

Elle descendit jusqu'à la place du village dans l'après-midi, à l'heure où le radoucissement de la température invitait les gens à sortir et à bavarder d'une façon qui leur était jadis étrangère. Femmes et filles, hommes et fils, chasseurs et artisans, jeunes et vieux profitaient du moment pour se promener. N'importe qui, ou presque, aurait obéi à la moindre volonté de Shay Tal ; personne, ou presque, ne tenait à lui

parler.

Laintal Ay et Dathka étaient là, en train de rire avec leurs amis. Laintal Ay croisa le regard de Shay Tal et se dirigea vers elle à contrecœur quand elle lui fit signe d'approcher.

« Je suis au moment de me livrer à une expérience, Laintal Ay. Je voudrais que tu me serves de témoin. Je ne te créerai pas davantage d'ennuis avec Aoz Roon. »

« Je suis en bons termes avec lui. »

Elle lui expliqua que l'expérience aurait lieu au bord du Voral ; tout d'abord, elle avait envie d'aller explorer le vieux temple. Ils marchèrent ensemble à travers la foule, sans que Laintal Ay n'ouvrît la bouche.

« Ça te gêne d'être avec moi ? »

« Ta compagnie me fait toujours plaisir, Shay Tal. »

« Tu n'as pas besoin d'être poli. Crois-tu que je sois une sorcière ? »

« Tu es une femme peu ordinaire. Je te respecte pour cela. »

« As-tu de l'affection pour moi ? »

À ce point, il se sentit embarrassé. Au lieu de répondre sans détours, il contempla la boue à ses pieds en marmonnant : « Tu es comme une mère pour moi, depuis que ma mère est morte. Pourquoi toutes ces questions ? »

« Je voudrais être ta mère. Alors je pourrais être fière. Laintal Ay, en toi aussi il y a de la spiritualité. Je le sens. Cette spiritualité te fera souffrir, et pourtant elle te fait vivre, elle est vie. Ne l'ignore pas, cultive-la. La plupart des gens qui nous coudoient n'ont aucune spiritualité. »

« Est-ce que spiritualité équivaut à conflit ? »

Elle laissa échapper un rire sec en s'agrippant les côtes.

« Écoute, nous sommes coincés dans ce misérable hameau au milieu de gens peu intéressants. Toute une série de réalités plus grandes peuvent se dérouler ailleurs. Il y a tant à faire. Il se peut que je quitte Oldorando. »

« Pour aller où ? »

Elle secoua la tête. « Parfois j'ai l'impression que la simple concentration de gens obtus va nous faire exploser et nous disperser aux quatre coins du monde. Tu as remarqué le nombre de bébés qui sont nés ces dernières années ? »

Il promena son regard sur tous les visages familiers qui l'entouraient et la soupçonna de dramatiser les choses, bien qu'il y eût effectivement plus d'enfants.

Il pressa son épaule contre la porte du vieux temple et la fit céder. Ils entrèrent et s'immobilisèrent, silencieux. Un oiseau était prisonnier à l'intérieur. Il tournoya un moment, passant en flèche tout près d'eux comme pour les observer au passage, puis il s'éleva dans les airs et

s'échappa par un trou dans le plafond.

De la lumière filtrait à travers les brèches, perçant l'obscurité de rais dans lesquels dansaient des particules de poussière. Les porcs avaient été récemment parqués à l'extérieur, mais leur odeur continuait d'imprégner l'atmosphère. Shay Tal se mit à fureter ici et là, tandis que Laintal Ay, debout près de la porte, regardait dans la rue, se souvenant du temps où il avait coutume de venir jouer ici.

Les murs étaient décorés de fresques de facture plutôt rude. Beaucoup étaient abîmées. Elle leva les yeux vers la haute niche située au-dessus de l'autel des sacrifices, dont la pierre était marquée par quelque chose de sombre qui avait pu être du sang. Trop haute pour que des vandales aient pu la défigurer, une représentation de Wutra y était accrochée. Shay Tal resta là à la contempler, les mains sur les hanches.

Wutra était peint en buste, une cape de fourrure sur les épaules. Ses yeux brillaient dans un long visage animal empreint d'une expression que l'on pouvait interpréter comme de la compassion. Son visage était bleu, de cette couleur idéale du ciel, où il avait sa demeure. Des cheveux blancs et raides, genre crinière, surmontaient sa tête ; mais l'écart le plus saisissant de la norme humaine était une paire de cornes pointant de son crâne, terminées par de petits cônes argentés.

Derrière Wutra se pressaient d'autres figures d'une mythologie oubliée, pour la plupart horribles, dont regorgeait le ciel. Sur chacune de ses épaules étaient perchées ses deux sentinelles. Batalix était représenté sous les traits d'une espèce de bœuf barbu, vieux et grisonnant, avec des rayons de lumière s'échappant de son épieu. Freyr était plus imposant, en singe vert au cou duquel pendait un sablier. Son épieu était plus gros que celui de Batalix et jetait aussi des rayons de lumière.

Elle se retourna, lançant avec entrain : « Et maintenant mon expérience, si Goija Hin est prêt. »

« Tu as vu ce que tu voulais ? » Il était déconcerté par sa précipitation.

« Je ne sais pas. Plus tard, il se peut que je sache. J'ai l'intention d'entrer en pauk. J'aurais aimé demander à un des anciens prêtres si Wutra est censé présider au monde d'en bas comme il préside à la terre et au ciel... Il y a tant de discontinuités. »

Pendant ce temps, Goija Hin faisait sortir Myk de l'étable située sous la grande tour. Goija Hin était le maître des esclaves, un homme qui présentait tous les signes extérieurs de sa fonction. Il était court sur pattes mais extraordinairement vigoureux, avec des bras et des jambes noueux. Rien n'était plus mal dessiné que son visage au front bas, qu'ornaient des touffes de poils follets. Il était habillé de cuir et, éveillé ou endormi, il avait toujours avec lui un knout de cuir. Tout le monde

connaissait Goija Hin, un homme imperméable aux coups comme à toute pensée.

« Allez, Myk, espèce de brute, il est temps de te rendre utile », grogna-t-il de la voix rocailleuse qui lui était coutumière.

Myk avança au trot, ayant passé presque toute sa vie en esclavage. Il était le phagor le plus anciennement en servitude à Oldorando, et se souvenait du prédécesseur de Goija Hin, un homme d'aspect bien plus terrible. Des poils noirs parsemaient sa toison inégale. Son visage était ridé, et les poches qu'il avait sous les yeux gluantes de chassie.

Il était toujours docile. En la circonstance présente, Oyre était auprès de lui pour le tranquilliser. Tandis qu'elle flattait de la main ses épaules voûtées, Goija Hin le poussait du bout d'un bâton.

Oyre avait servi d'intermédiaire à Shay Tal et demandé à son père la permission d'utiliser un phagor pour l'expérience que celle-ci avait en tête. Aoz Roon lui avait dit négligemment de prendre Myk, vu son grand âge.

Les deux humains conduisirent Myk à un coude du Voral où l'eau était profonde. La tour en ruine de Shay Tal se dressait à une faible distance de là. Shay Tal et Laintal Ay étaient déjà en train d'attendre quand le trio arriva. Shay Tal fouillait des yeux les profondeurs du courant comme si elle essayait d'en déchiffrer les secrets, les joues creuses, l'air sombre.

« Te voilà donc, Myk », lança-t-elle sur un ton de défi, comme la bête approchait. Elle l'enveloppa d'un regard calculateur. Des sacs de peau flétrie lui pendaient sur la poitrine et le ventre. Goija Hin lui avait déjà attaché les mains derrière le dos. Sa tête se balançait en un mouvement d'appréhension entre ses épaules voûtées. Quand il vit le Voral, il lança anxieusement sa langue à l'assaut de ses narines, les léchant à petits coups répétés, en laissant échapper un grondement de peur. Se pouvait-il que l'eau le transforme en statue ?

Goija Hin adressa un vague salut à Shay Tal.

« Attache-lui les jambes », ordonna-t-elle.

« Ne lui faites pas trop de mal », dit Oyre. « Je connais Myk depuis ma plus tendre enfance, et il est tout ce qu'il y a de docile. Il nous portait souvent sur ses épaules, n'est-ce pas, Laintal Ay ? »

Ainsi interpellé, Laintal Ay s'avança. « Shay Tal ne lui fera pas de mal », dit-il en souriant à Oyre. Elle posa sur lui un regard interrogateur.

Attirés par l'éventualité d'un peu d'animation, plusieurs femmes et garçonnetts vinrent voir ce qui se passait et se rassemblèrent en petits groupes sur la berge.

Le fleuve, profond à l'endroit où il formait son coude, mordait la rive à seulement quelques centimètres au-dessous de leurs pieds. De l'autre côté du fleuve, où l'eau était moins profonde, un mince banc de

glace subsistait, protégé du soleil par un surplomb. Cette plaque qu'on eût dit faite de pain azyme s'avancait vers l'eau profonde, marquée de volutes compliquées de consistance vitreuse, comme si l'eau elle-même l'avait taillée au couteau.

Une fois que Goija Hin eut attaché les jambes du malheureux Myk, il le poussa au bord du fleuve. Myk releva sa longue tête, ourla sa lippe sur son menton velu et laissa échapper un barrissement de terreur.

Oyre, cramponnée à son pelage, supplia Shay Tal de ne pas lui faire de mal.

« Recule-toi », dit Shay Tal. Elle fit signe à Goija Hin de pousser le phagor dans l'eau.

Goija Hin donna un puissant coup d'épaule dans les côtes de Myk. Le phagor chancela, puis plongea dans le fleuve dans un grand plouf. Shay Tal leva les bras en un geste impérieux.

Les femmes présentes poussèrent un cri et se précipitèrent en avant. Rol Sakil se trouvaient parmi elles. Shay Tal leur fit signe de reculer.

Elle regarda dans l'eau et vit Myk qui se débattait au-dessous de la surface. Des touffes de poils remontèrent se mêler à l'eau troublée, effleurant la surface comme des fleurs de réséda.

L'eau resta de l'eau. Le phagor resta en vie.

« Remontez-le », ordonna Shay Tal.

Goija Hin tenait Myk au bout de deux courroies. Il tira dessus, aidé par Laintal Ay. La tête et les épaules du vieux phagor crevèrent la surface et Myk poussa un cri pathétique.

« Pas tuer-noyer pauvre de moi ! »

Ils le tirèrent à terre, où il resta à haleter aux pieds de Shay Tal. Elle se mordilla la lèvre inférieure tout en fixant un regard sombre sur le Voral. La magie ne marchait pas.

« Réexpédiez-le dans l'eau », cria un des curieux.

« Plus d'eau ou c'est ma fin », dit Myk d'une voix étranglée.

« Rejetez-le à l'eau », ordonna Shay Tal.

Myk y alla une deuxième fois, et une troisième. Mais l'eau resta de l'eau. Aucun miracle ne se produisit, et Shay Tal dut dissimuler sa déception.

« Ça suffit », dit-elle. « Goija Hin, ramène Myk et double-lui sa ration. »

Oyre s'agenouilla avec compassion près du gosier de Myk et le flatta de la main en pleurant. Une eau sombre s'échappa des lèvres du phagor et il se mit à tousser. Laintal Ay s'agenouilla à son tour et passa un bras autour des épaules de la jeune fille.

Shay Tal s'éloigna d'un air hautain. L'expérience montrait que phagors plus eau ne donnaient pas forcément de la glace. Le processus n'était pas automatique. Alors que s'était-il passé au Lac Poisson ? Pareillement, elle n'avait pas réussi à transformer le Voral en glace,

comme elle en avait eu le dessein. Donc l'expérience ne prouvait pas qu'elle était une sorcière. Elle ne prouvait pas non plus qu'elle n'était pas une sorcière ; elle semblait prouver qu'elle avait transformé les phagors du Lac Poisson en glace – à moins que n'entrent en jeu d'autres facteurs dont elle n'avait pas tenu compte.

Elle marqua un temps à l'entrée de sa tour, une main posée sur la pierre brute, dont elle sentait les mouchetures de lichen lui chatouiller la paume. En attendant de trouver une autre explication, elle devait rester à ses yeux ce qu'elle était aux yeux des autres – une sorcière. Plus elle jeûnait, plus elle se respectait. Naturellement, en sorcière digne de ce nom, elle était destinée à rester vierge ; toute relation sexuelle risquait de lui faire perdre ses pouvoirs magiques.

Elle serra son corps efflanqué dans ses fourrures et gravit les marches usées.

Les femmes rassemblées sur la berge du fleuve détournèrent les yeux du corps à demi noyé de Myk, qu'entourait une mare d'eau grandissante, pour les fixer sur la silhouette fugitive de Shay Tal.

« Mais où voulait-elle donc en venir ? » demanda la vieille Rol Sakil à la ronde. « Pourquoi n'a-t-elle pas noyé une bonne fois l'autre abruti pendant qu'elle y était ? »

À la première réunion du conseil qui suivit, Laintal Ay se leva et prit la parole. Il dit qu'il avait entendu Shay Tal faire ses causeries. Tout le monde connaissait le miracle qu'elle avait accompli au Lac Poisson, miracle qui avait sauvé bien des vies. Rien de ce qu'elle faisait ne visait à causer du tort à la communauté. Il proposait que son académie fût reconnue et soutenue.

Aoz Roon conserva un air furieux durant tout le temps où Laintal Ay parla. Dathka, raide comme un piquet, demeura silencieux. Les vieillards du conseil s'observaient par en dessous en échangeant des murmures gênés. Éline Tal éclata de rire.

« Que désires-tu nous voir faire pour aider cette académie ? » demanda Aoz Roon.

« Le temple est vide. Donne-le à Shay Tal. Laisse-la y tenir ses réunions chaque après-midi à l'heure de la promenade. Fais-en une sorte de forum, où chacun pourrait parler. Le froid a disparu, les gens sont plus libres. Transforme le temple en une académie ouverte à tous, hommes, femmes et enfants. »

Ce vibrant discours céda la place au silence. Puis Aoz Roon parla.

« Elle ne peut pas se servir du temple. Nous ne voulons pas d'un nouveau ramassis de prêtres. C'est à garder les cochons que nous utilisons le temple. »

« Le temple est vide. »

« À partir de maintenant on y gardera les cochons. »

« Triste jour que celui où on se trouve mettre les cochons au-dessus de la communauté. »

La réunion s'acheva dans un certain désordre sur la sortie d'Aoz Roon. Laintal Ay se tourna vers Dathka, les joues empourprées.

« Pourquoi ne m'as-tu pas soutenu ? »

Dathka eut un sourire penaud, tira sur sa barbiche, se mit à contempler le dessus de la table. « Tu n'arriverais pas à gagner même si tout Oldorando te soutenait. Il a définitivement interdit l'académie. Tu perds ton temps, mon ami. »

Comme Laintal Ay quittait le bâtiment, se sentant dégoûté de la vie, Datnil Skar, maître du corps des mégissiers et des tanneurs, s'approcha de lui et le saisit par la manche.

« Tu as bien parlé, jeune Laintal Ay, mais il y avait du vrai dans ce qu'Aoz Roon a dit. Ou, sinon du vrai, du moins du bon sens. Si Shay Tal parlait dans le temple, elle deviendrait une prêtresse et serait vénérée. Nous ne voulons pas de cela – il y a un certain nombre de générations que nos ancêtres se sont débarrassés des prêtres. »

Laintal Ay savait que Maître Datnil était un homme bon et modeste. Maîtrisant sa colère, il abaissa les yeux sur le visage usé et demanda : « Pourquoi venir me raconter cela ? »

Maître Datnil regarda autour de lui pour voir si personne n'écoutait.

« La vénération naît de l'ignorance. Croire en une chose bien arrêtée est une marque d'ignorance. Je respecte les tentatives qui sont faites pour enfoncer des réalités dans la tête des gens. Je tenais à dire que j'étais désolé de ton échec, bien que je n'approuve pas ta proposition. Je m'adresserais volontiers à l'académie de Shay Tal, si elle veut bien me recevoir. »

Il ôta son bonnet de fourrure et le posa sur la tablette envahie de lichen. Il lissa ses cheveux gris clairsemés et s'éclaircit la gorge. Il regarda autour de lui et sourit timidement. Bien que tout le monde dans la pièce lui fût connu de longue date, il n'était pas habitué au rôle d'orateur. Ses vêtements raides craquaient tandis qu'il était là à se balancer d'un pied sur l'autre.

« N'ayez pas peur de nous, Maître Datnil », dit Shay Tal.

Il saisit la note d'impatience qu'il y avait dans sa voix. « Je n'ai peur que de votre intolérance, madame », répliqua-t-il, et quelques femmes accroupies sur le sol dissimulèrent un sourire derrière leur main.

« Vous savez ce que nous faisons dans nos corporations, vu que : certaines d'entre vous travaillent pour moi », reprit-il. « Seuls les hommes ont qualité de membres dans les corporations, car les secrets de la profession sont transmis de génération en génération. Ainsi, un maître enseigne tout ce qu'il sait à son apprenti particulier, ou premier garçon. Quand un maître meurt ou se démet de ses fonctions, le premier garçon devient maître à son tour, comme cela arrivera

bientôt pour Raynil Layan quand il prendra ma place... »

« Une femme pourrait faire cela aussi bien que n'importe quel homme », dit l'une des femmes, nommée Cheme Phar. « Ça fait assez longtemps que je travaille pour vous, Datnil Skar. Je connais tous les secrets des bains de saumure. Je pourrais me mettre moi-même à mariner, si besoin était. »

« Ah, mais nous devons maintenir l'ordre et la continuité, Cheme Phar », dit le Maître d'un ton doux.

« Je pourrais très bien donner les ordres », dit Cheme Phar. Et tout le monde d'éclater de rire et de regarder Shay Tal.

« Parlez-nous de la continuité », dit cette dernière. « Nous savons, comme Loilanun nous l'a enseigné, que certains d'entre nous descendent de Yuli le Prêtre, qui venait du nord, de Pannoal et du lac Dorzin. Voilà un exemple de continuité. Qu'en est-il de la continuité au sein des corporations, Maître Datnil ? »

« Tous les membres de nos corporations sont nés et ont grandi à Embruddock, avant même que ce ne fût Oldorando. Depuis bien des générations. »

« Combien de générations ? »

« Ah, un bon nombre... »

« Dites-nous comment vous savez cela. »

Il s'essuya les mains sur ses pantalons.

« Nous avons un registre. Chaque maître tient un registre. »

« Écrit ? »

« Exactement. Écrit. Comme un livre. C'est ainsi que son art se transmet. Mais les registres ne doivent pas être ouverts à autrui. »

« Pourquoi, à votre avis ? »

« Ils ne veulent pas que les femmes prennent leur place et fassent mieux qu'eux », lança quelqu'un, et de nouveaux rires fusèrent. Datnil Skar eut un sourire gêné et ne dit plus rien.

« Je crois que le secret a eu à un moment une fonction de protection », dit Shay Tal. « Certains arts, comme le forgeage du métal et le tannage, devaient absolument être préservés dans les mauvais moments, en dépit de la famine ou des raids phagors. Il y a probablement eu de très mauvais moments dans le passé, et certains arts se sont perdus. Nous ne savons plus fabriquer de papier. Peut-être y a-t-il eu autrefois un corps de fabricants de papier. Le verre. Nous ne savons plus fabriquer le verre. Et pourtant on trouve ça et là des morceaux de verre – vous savez toutes ce qu'est le verre. Comment se fait-il que nous soyons plus stupides que nos ancêtres ? Est-ce que nous vivons, travaillons, dans des conditions d'infériorité que nous ne comprenons pas pleinement ? C'est une des grandes questions que nous devons avoir toujours présentes à l'esprit. »

Elle marqua un temps. Personne ne dit rien, ce qui ne manquait

jamais de la contrarier. Elle aurait volontiers accueilli tout commentaire susceptible de faire avancer la discussion.

Datnil Skar dit : « Vénérable Shay Tal, vous êtes dans la vérité, pour autant que je sache. Vous comprendrez qu'en tant que maître j'ai le devoir de ne révéler à personne les secrets de mon art ; j'en ai fait le serment à Wutra et à Embruddock. Mais je sais qu'il y a eu dans le passé des temps difficiles, dont je ne suis pas censé parler... »

Le voyant s'enfermer dans le silence, elle l'encouragea d'un sourire. « Croyez-vous qu'Oldorando était autrefois plus important que maintenant ? »

Il la regarda, la tête penchée de côté. « Je sais que vous qualifiez cette ville de cour de ferme. Mais elle survit... C'est le centre du cosmos. Soit, cela ne répond pas à votre question. Mes amies, vous avez découvert qu'il poussait du seigle et de l'avoine dans le nord, alors parlons-en. Pour autant que je sache, il y avait jadis à cet endroit des champs soigneusement entretenus, protégés des bêtes sauvages par des clôtures. Ces champs appartenaient à Embruddock. Beaucoup d'autres céréales y étaient cultivées et y poussaient. Et voilà que vous en faites de nouveau la culture, ce qui n'est que sagesse.

« Vous savez que nous avons besoin d'écorce pour le tannage. Nous avons du mal à nous en procurer. Je crois bien... enfin, je sais... » Il se tut, puis reprit à voix basse : « D'immenses forêts de grands arbres, donnant de l'écorce et du bois, poussaient à l'ouest et au nord. La région portait le nom de Kace. Il faisait chaud alors, et l'on ne savait pas ce qu'était le froid. »

Quelqu'un dit : « Le temps de la grande chaleur – c'est une légende qui nous vient des prêtres. Le genre d'histoire que nous sommes supposées chasser de notre esprit à l'académie. Ce que nous savons avec certitude, c'est qu'il faisait jadis *plus froid* que maintenant. Demandez à ma grand-mère. »

« Ce que je veux dire, c'est qu'à ma connaissance il faisait chaud avant qu'il ne fasse froid », dit Datnil Skar en se grattant lentement la nuque. « Vous devriez essayer de comprendre ces choses. Nombreuses sont les vies qui passent, nombreuses les années. Il y a un énorme pan d'histoire qui s'est perdu. Je sais que vous autres femmes pensez que les hommes sont contre votre désir d'apprendre, et il se peut qu'il en soit ainsi ; mais je parle sincèrement quand je dis que vous devez soutenir Shay Tal, en dépit de diverses difficultés. En tant que maître, je sais à quel point le savoir est chose précieuse. On dirait qu'il s'écoule du fond d'une communauté comme de l'eau d'une chaussette. »

Les femmes se levèrent et l'applaudirent poliment quand il se retira.

Deux jours plus tard, alors que Freyr se couchait, Shay Tal arpentait nerveusement sa chambre dans la tour isolée, quand un cri lui parvint d'en bas. Elle pensa immédiatement à Aoz Roon, bien que la voix ne fût pas la sienne.

Elle se demanda qui pouvait s'aventurer hors des remparts au moment où la lumière du jour déclinait. Mettant la tête à la fenêtre, elle vit Danil Skar, sa silhouette comme dépourvue de substance dans le crépuscule.

« Oh, montez donc, cher ami », cria-t-elle. Elle descendit à sa rencontre. Il apparut, serrant un coffret contre lui, un sourire timide aux lèvres. Ils s'assirent l'un en face de l'autre sur le sol de pierre, à l'étage où elle vivait, et elle lui versa une ration de rathel.

Une fois la part faite aux banalités d'usage, il dit : « Je pense que vous savez que je vais bientôt abandonner mes fonctions de maître de la corporation des mégissiers et des tanneurs ? Mon premier garçon prendra ma place. Je me fais vieux et il y a longtemps qu'il connaît tout ce que j'ai à enseigner. »

« C'est pour me parler de cela que vous êtes venu ici ? »

Il sourit et secoua la tête. « Je suis venu ici, vénérable Shay, parce que je... j'éprouve pour vous l'admiration d'un vieil homme, pour votre personne et votre mérite... Non, permettez-moi de vous le dire. J'ai toujours servi et aimé cette communauté, et je crois qu'il en est de même pour vous, bien que vous ayez beaucoup d'hommes contre vous. C'est pourquoi j'ai eu envie de vous rendre un service tant que j'en avais la possibilité. »

« Vous êtes un brave homme, Datnil Skar. Tout Oldorando le sait. La communauté a besoin de braves gens. »

Il hocha la tête en soupirant. « J'ai servi Embruddock – ou Oldorando, comme nous devrions dire – chaque jour de ma vie, sans jamais en sortir. Et pourtant il ne s'est pratiquement pas passé un jour... » Il marqua une de ces hésitations qui lui étaient caractéristiques, sourit et reprit : « Je pense m'adresser à une âme sœur en disant qu'il ne s'est pratiquement pas passé un jour depuis le temps où j'étais un jeune homme sans que je me demande... sans que je me demande ce qui se passait ailleurs, loin d'ici. »

Il s'interrompit un instant, s'éclaircit la gorge, puis dit d'un ton plus alerte : « Je vais vous raconter une histoire. Elle est tout ce qu'il y a de bref. Je me souviens d'un terrible hiver – je n'étais alors qu'un jeune homme – où les phagors ont attaqué et où la maladie et la famine se sont ensuite abattues sur nous. Beaucoup de gens moururent. Et les phagors mouraient eux aussi, bien que nous ne l'ayons pas su à l'époque. C'était une période de ténèbres, je vous garantis qu'il fait meilleur vivre aujourd'hui... En tout cas, les phagors laissèrent derrière eux un jeune garçon de race humaine au cours du massacre.

Il s'appelait... j'ai honte de dire que j'ai oublié son nom, mais, autant que je me souviens, c'était quelque chose comme Krindlesheddy. Un nom plutôt long. Il fut un temps où je le savais parfaitement. Les années m'ont fait oublier.

« Krindlesheddy venait d'un pays situé très loin au nord, Sibomal. Il disait que Sibomal était une terre de glaciers éternels. Je fus choisi pour être premier garçon dans ma corporation, et à Sibomal il devait être prêtre, de sorte que nous étions tous les deux voués à notre état. Krindlesheddy, ou quel que fût son nom, estimait que nous avions la vie facile. Les geysers gardaient Oldorando au chaud.

« En tant que jeune membre du clergé, mon ami avait fait partie d'un groupe de colons qui avaient émigré vers le sud pour échapper au froid. Ils avaient fini par arriver sur une terre meilleure auprès d'un fleuve. Là, ils avaient dû se battre contre la population locale d'un royaume appelé... bah, le nom m'échappe au bout de tant d'années. Une furieuse bataille avait eu lieu, au cours de laquelle Krindlesheddy – si c'était bien là son nom – avait été blessé. Les survivants s'étaient enfuis, uniquement pour être capturés par des phagors en maraude. C'était pur hasard qu'il eût réussi à leur échapper ici. Ou peut-être l'avaient-il abandonné parce qu'il était blessé.

« Nous fîmes tout ce qui était en notre pouvoir pour l'aider, mais il mourut au bout d'un mois. Et moi de pleurer sur lui. J'étais si jeune. Mais même à ce moment-là je l'enviais car il avait vu quelque chose du monde. Il me disait qu'à Sibornal la glace présentait une grande variété de couleurs qui la rendait magnifique. »

Comme Maître Datnil achevait son récit, humblement assis à côté de Shay Tal, Vry entra dans la pièce pour se diriger aussitôt vers l'étage supérieur.

Il lui adressa un sourire affable et dit à Shay Tal : « Ne congédiez pas Vry. Je sais qu'elle est votre premier garçon et que vous avez confiance en elle comme j'aimerais pouvoir faire confiance à mon premier garçon. Laissez-la entendre ce que j'ai à dire. » Il posa son coffret de bois sur le sol en face de lui. « J'ai apporté le Registre de notre corporation pour vous le faire voir. »

Shay Tal parut sur le point de défaillir. Elle savait que si cet emprunt était découvert, les collègues du maître le tueraient sans hésitation... Elle devinait sans peine le combat intérieur qu'avait dû connaître le vieil homme avant de lui apporter ce trésor. Elle l'entoura de ses bras maigres et déposa un baiser sur son front ridé.

Vry vint s'agenouiller à côté de lui, les yeux brillants d'excitation.

« Voyons cela ! » s'exclama-t-elle en avançant la main, oublieuse de sa réserve habituelle.

Il posa une main autoritaire sur la sienne.

« Remarquez d'abord le bois dont est fait ce coffret. Ce n'est pas du

rajabaral ; le grain est trop beau. Remarquez comme il est sculpté. Remarquez la délicatesse des ciselures qui ornent les coins de métal. Nos ouvriers métallurgistes seraient-ils capables d'un tel travail aujourd'hui ? »

Quand les deux femmes en eurent examiné les détails, il ouvrit le coffret. Il en sortit un gros volume relié en bon cuir finement ouvragé.

« Ceci est mon œuvre, Vénérable. J'ai relié le livre. C'est l'intérieur qui est ancien. »

Les pages étaient remplies d'une écriture soignée, souvent ornée, due à un certain nombre de mains différentes. Datnil Skar tournait les pages rapidement, en sa répugnance, encore vive, de révéler trop de choses. Mais les femmes aperçurent clairement des dates, des noms, des listes et divers notes et chiffres.

Il releva les yeux pour les fixer sur leur visage, un sourire grave au coin des lèvres. « À sa façon, ce volume donne une histoire d'Embruddock au cours des années. Et chaque corporation subsistante possède un volume semblable, de cela je suis certain. »

« Le passé n'existe plus. Nous essayons à présent de regarder vers le futur », dit Vry. « Nous ne voulons pas rester enlisées dans le passé. Nous voulons sortir de... »

Soudain indécise, elle laissa sa phrase se perdre, regrettant d'avoir attiré l'attention sur elle sous le coup de son excitation. Regardant le visage des deux autres, elle vit qu'ils étaient plus vieux et ne seraient jamais d'accord avec elle. Leurs buts avaient beau s'accorder dans l'ensemble, une différence existait qui ne pourrait jamais être surmontée.

« La clef du futur gît dans le passé », dit Shay Tal sur le ton de l'apaisement mais aussi à titre de point final, car elle avait déjà fait de telles remarques à Vry. Se tournant vers le vieil homme, elle reprit : « Maître Datnil, nous apprécions profondément le geste courageux que vous avez eu en nous laissant voir le livre secret. Peut-être pourrons-nous un jour l'examiner plus en détail. Auriez-vous l'obligeance de nous dire combien il y a eu de maîtres dans votre corporation depuis que ce registre est tenu ? »

Il referma le livre et commença à le ranger dans son coffret. Un petit filet de salive coulait de sa vieille bouche et ses mains se mirent à trembler.

« Les rats connaissent les secrets d'Oldorando... Je cours un grand danger à apporter ce livre ici. Comme un vieil imbécile... Ecoutez, mes enfants, il y avait un grand roi qui régnait sur tout Campannlat autrefois, le Roi Denniss. Il prévoyait que le monde — ce monde que les ancipités appellent Hrrm-Bhhrd Ydohk — perdrait sa chaleur, comme un seau qui répand son eau quand vous le portez le long d'un chemin. Aussi entreprit-il de fonder nos corporations, avec des règles

de fer à observer. Tous les corps de métier devaient préserver le savoir durant les âges sombres, jusqu'à ce que revienne la chaleur. »

Il parlait d'une voix chantante, comme s'il récitait une leçon.

« Notre corporation a survécu depuis le temps du bon roi, bien qu'il y ait eu des périodes où elle n'avait pas ce qu'il fallait pour le tannage du cuir. Selon le registre, son effectif est tombé une fois à un maître et un apprenti, qui vivaient sous terre à quelque distance d'ici... Une bien triste époque. Mais nous avons survécu. »

Comme il s'essuyait la bouche, Shay Tal demanda combien de temps tout cela représentait.

Datnil Skar fixa le rectangle de plus en plus sombre de la fenêtre comme s'il envisageait de fuir la question.

« Je ne comprends pas toutes les notations contenues dans notre livre. Vous connaissez nos problèmes avec le calendrier. Comme on peut le comprendre d'après ce que nous voyons aujourd'hui, les nouveaux calendriers bouleversent tout... Embruddock – pardonnez-moi, je crains d'en dire trop – n'a pas toujours appartenu à... des gens comme nous. »

Il secoua la tête, jetant des regards inquiets autour de lui. Les femmes attendirent, aussi immobiles que des phagors dans l'obscurité de la pièce vétuste. Il reprit la parole.

« Beaucoup de gens sont morts. Il y a eu un grand fléau, la Mort Grasse. Des invasions... Les Sept Noircœurs... des malheurs sans nombre. Espérons que notre présent Seigneur » – nouveau regard à la ronde – « se montrera aussi avisé que le Roi Denniss. Le bon roi a fondé notre corporation en l'An dit 249 Avant le Nadir. Nous ne savons pas qui était ce Nadir. Tout ce que nous savons, c'est que je suis – compte tenu d'une interruption dans le registre – le soixante-huitième maître de la corporation des mégissiers et des tanneurs. Le soixante-huitième... » Il dévisagea Shay Tal d'un regard myope.

« Soixante-huit... » Essayant de cacher son étonnement effaré, elle serra ses vêtements autour d'elle en un geste caractéristique. « Cela fait de nombreuses générations, qui nous font remonter jusqu'à l'Antiquité. »

« Oui, oui, jusqu'à l'Antiquité. » Maître Datnil hocha la tête d'un air satisfait, comme s'il était personnellement accoutumé aux vastes espaces de temps. « Il y a près de sept siècles que notre corporation a été fondée. Sept siècles, et il continue de geler la nuit. »

Dans le décor désolé qui était le sien, Embruddock était un navire échoué. Il servait encore d'abri à l'équipage, mais ne voguerait plus jamais.

Si grand était le démantèlement que le temps avait fait subir à une cité autrefois superbe que ses habitants ne se rendaient pas compte

que ce qu'ils considéraient comme une ville n'était rien de plus que les vestiges d'un palais. Un palais qui s'était dressé au centre d'une civilisation effacée par le climat, la folie et les siècles.

À mesure que le temps s'améliorait, les chasseurs étaient forcés de se lancer dans des expéditions de plus en plus longues pour trouver du gibier. Les esclaves cultivaient la terre et rêvaient d'une impossible liberté. Les femmes restaient chez elles et devenaient neurasthéniques.

Pendant que Shay Tal jeûnait et devenait de plus en plus solitaire, Vry bouillait d'une énergie contenue et cultiva l'amitié qui la liait à Oyre. Elle discuta avec elle de tout ce que Maître Datnil avait dit et trouva dans la jeune fille une interlocutrice bien disposée. Elles reconnaissaient que l'histoire présentait de troublantes énigmes, bien qu'Oyre fût légèrement sceptique.

« Datnil Skar est vieux et un peu gaga – mon père n'arrête pas de le dire », observa-t-elle, et elle se mit à clopiner autour de la pièce en une parodie de la démarche du Maître, s'exclamant d'une petite voix flûtée : « “Notre corporation est si fermée que nous n'avons même pas laissé le Roi Denniss y entrer...” »

Comme Vry éclatait de rire, Oyre dit, d'un ton plus sérieux : « Maître Datnil court le risque d'être mis à mort pour avoir fait voir le Registre de sa corporation – c'est la preuve qu'il est gaga. »

« Surtout qu'il n'a pas voulu nous le laisser regarder comme il faut. » Vry se tut, puis éclata : « Si seulement nous pouvions mettre tous les faits bout à bout. Shay Tal se contente de les recueillir et de les noter. Il doit y avoir un moyen d'en dégager une... une structure. Tant de choses ont été perdues – sur ce point Maître Datnil a raison. Le froid a été si rigoureux, à un moment, que presque tout ce qui était inflammable a été brûlé – bois, papier, tous les documents. Te rends-tu compte que *nous ne savons même pas en quelle année nous sommes* ? Alors que les étoiles pourraient nous le dire. Le calendrier de Loil Bry est stupide, les calendriers devraient être basés sur les années, pas les gens. Les gens sont si faillibles... à commencer par moi. Oh, je vais devenir folle, je te jure ! »

Oyre éclata de rire et étreignit Vry.

« Tu es la personne la plus sensée que je connaisse, idiot. » Elles se remirent à discuter des étoiles, assises l'une près de l'autre à même le sol. Oyre était allée avec Laintal Ay voir la fresque dans l'ancien temple. « Les sentinelles sont clairement représentées, avec Batalix au-dessus de Freyr comme d'habitude, mais se touchant presque, le tout au-dessus de la tête de Wutra. »

« Chaque année, les deux soleils se rapprochent l'un de l'autre », dit Vry d'un ton assuré. « Le mois dernier, ils se touchaient presque quand Batalix dépassait Freyr, et personne n'y a fait attention. L'année prochaine, ce sera la collision. Qu'est-ce qui se passera alors ?... À

moins que l'un ne passe derrière l'autre. »

« C'est peut-être ce que Maître Datnil entendait par Noirceur ? Il ferait soudain pâlejour, n'est-ce pas, si une sentinelle disparaissait ? Peut-être va-t-il y avoir Sept Noirceurs, comme cela s'est déjà produit. » Une expression d'effroi se peignit sur son visage et elle se rapprocha de son amie. « Ce sera la fin du monde. Wutra apparaîtra, l'air furieux, on peut en être sûr. »

Vry se mit à rire et bondit sur ses pieds. « Le monde n'a pas pris fin la dernière fois et il n'y a rien à craindre pour cette fois. Non, cela marquera peut-être un nouveau départ. » Son visage se fit rayonnant. « Voilà pourquoi les saisons s'adoucissent. Une fois que Shay Tal se sera livrée à son horrible pauk, nous reprendrons toute la question. Je travaillerai mes mathématiques. Que viennent les Noirceurs – je leur ouvre les bras ! »

Elles se mirent à danser autour de la pièce en riant comme des folles.

« Ah, comme une grande expérience serait la bienvenue ! » s'écria Vry.

Shay Tal, pendant ce temps, offrait aux regards le spectacle de plus en plus visible de sa mince ossature d'oiseau, et ses hardes de peau flottaient plus que jamais sur son corps. Les femmes lui apportaient de la nourriture, mais elle refusait de manger.

« Le jeûne convient à mon âme affamée », dit-elle en arpentant sa chambre glaciale quand Vry et Oyre voulurent lui faire des remontrances, Amin Lim se contentant de se tenir humblement à leurs côtés. « Demain j'entrerai en pauk. Vous trois et Rol Sakil pouvez rester avec moi. Je remonterai tout un savoir ancien du puits du passé. À travers les radiés j'atteindrai la génération qui a bâti nos tours et nos souterrains. Je descendrai des siècles si nécessaire, jusqu'à me trouver en face du Roi Denniss lui-même. »

« Formidable ! » s'exclama Amin Lim.

Des oiseaux vinrent se percher sur l'appui de fenêtre délabré pour picorer le pain auquel Shay Tal refusait de toucher.

« Ne vous enfoncez pas dans le passé, madame », lui conseilla Vry. « C'est bon pour les vieillards. Regardez devant vous, regardez au-dehors. Il n'y a rien à tirer des morts. »

Shay Tal avait à ce point perdu l'habitude de se voir contredire qu'elle eut du mal à s'empêcher de gronder son premier disciple. Elle écarquilla les yeux et remarqua, presque avec ahurissement, que la timide petite était désormais une femme. Son visage était pâle, ses yeux cernés, et il en était de même pour Oyre.

« Pourquoi êtes-vous si pâles toutes les deux ? Vous êtes malades ? » Vry fit non de la tête.

« Cette nuit il y a une heure d'obscurité avant le pâlejour. Je vous montrerai alors ce qu'Oyre et moi faisons. Pendant que le reste du

monde dormait, nous étions en train de travailler. »

Le soir s'installa au coucher de Freyr. La chaleur se retira du monde pendant que les jeunes femmes escortaient Shay Tal au sommet de la tour en ruine. Un trait de lumière résiduelle monta de l'horizon du côté où Freyr s'était couché, s'allongeant jusqu'à mi-chemin du zénith. Il n'y avait presque pas de nuages pour boucher les deux ; à mesure que leurs yeux s'habituèrent à l'obscurité, les étoiles apparaissaient dans tout leur éclat. Dans certaines parties du ciel, elles étaient relativement éparses, ailleurs elles formaient de véritables amas. À la verticale, s'étendant d'un horizon à l'autre, flottait une écharpe de lumière, large, irrégulière, où les étoiles se confondaient en une espèce de brouillard qu'allumaient d'occasionnelles brillances.

« C'est le plus somptueux spectacle du monde », dit Oyre. « Ne croyez-vous pas, madame ? »

Shay Tal répondit : « Dans le monde d'en bas flottent les radiés comme autant d'étoiles. Ce sont les âmes des morts. Ici vous voyez les âmes des non encore nés. Comme il en est en haut, ainsi en est-il en bas. »

« Je crois que nous devons nous fonder sur un principe complètement différent pour expliquer le ciel », dit Vry d'un ton ferme. « Tous les mouvements que nous voyons ici sont réguliers. Les étoiles bougent autour de cette étoile brillante, là, que nous appelons l'étoile polaire. » Elle désigna une étoile au-dessus de leurs têtes. « Au cours des vingt-cinq heures que dure le jour, les étoiles effectuent une rotation ; elles se lèvent à l'est et se couchent à l'ouest comme les deux sentinelles. Est-ce que ça ne prouve pas qu'elles sont semblables aux deux sentinelles, mais beaucoup plus éloignées de nous ? »

Les jeunes femmes montrèrent à Shay Tal la carte céleste qu'elles étaient en train de dresser, avec les positions relatives des étoiles marquées sur une feuille de vélin. Elle manifesta peu d'intérêt pour la chose et dit : « Les étoiles ne peuvent pas influencer sur nous comme le font les diaphes. En quoi ce petit jeu fait-il progresser la connaissance ? Vous feriez mieux d'occuper vos nuits à dormir. »

Vry poussa un soupir. « Le ciel est vivant. Ce n'est pas une tombe, comme le monde d'en bas. Oyre et moi sommes restées ici, et nous avons vu des comètes flamber, s'écraser sur la terre. Et il y a quatre étoiles brillantes qui se déplacent différemment de toutes les autres, les vagabondes, dont parlent les vieilles chansons. Ces vagabondes font parfois de brusques crochets au cours de leur passage dans le ciel. Et il y en a une qui va très vite. Nous n'allons pas tarder à la voir. Nous pensons qu'elle est proche de nous, et nous l'appelons Kaido, à cause de sa vitesse. »

Shay Tal se frotta les mains en promenant un regard inquiet autour d'elle.

« Bon, il fait froid ici. »

« Il fait encore plus froid tout en bas, où gisent les diaphes », répliqua Oyre.

« Surveille ta langue, jeune femme. Tu ne seras pas l'amie de l'académie si tu distrais Vry de son véritable travail. »

Son visage se fit glacial et prit des airs de faucon ; elle tourna brusquement les talons, comme pour soustraire Oyre et Vry à sa vue, et redescendit dans la tour sans un mot de plus.

« Oh, je paierai pour cela », dit Vry. « Il faudra que je redouble d'humilité pour réparer cela. »

« Tu es trop humble, Vry, et elle est trop arrogante. Zut pour son académie. Elle a peur du ciel, comme la plupart des gens. Voilà son problème, sorcière ou pas. Elle supporte des gens stupides comme Amin Lim parce qu'ils flattent basement son arrogance. »

Elle étreignit Vry dans une sorte d'accès de colère et se mit à dresser le catalogue de tout ce qu'elle voyait faire de stupide aux gens qu'elle connaissait.

« Ce qui m'embête, c'est que nous n'ayons pas eu l'occasion de la faire regarder dans notre télescope », dit Vry.

C'était ce télescope qui avait été l'élément le plus décisif dans l'intérêt de Vry pour l'astronomie. Quand Aoz Roon était devenu seigneur et était parti vivre dans la grande tour, Oyre avait eu toute liberté de fouiller dans toutes sortes de vieilles affaires qui pourrissaient là dans des coffres. Le télescope lui était tombé sous les yeux rangé au milieu de vêtements mangés aux mites qui s'effritaient au contact des doigts. Il était de fabrication simple – création probable de la corporation depuis longtemps disparue des verriers – n'étant rien de plus qu'un tube de cuir qui tenait deux lentilles en place ; mais une fois braqué sur les étoiles vagabondes, le télescope avait le pouvoir de changer les perceptions de Vry. Car les vagabondes se présentaient nettement sous la forme de disques. En cela, elles ressemblaient aux sentinelles, à cette différence près qu'elles n'émettaient pas de lumière.

Cette découverte avait amené Vry et Oyre à conclure que les vagabondes étaient proches de la terre et les étoiles distantes – inconcevablement distantes. Les trappeurs qui travaillaient de nuit avaient pour les vagabondes des noms qu'elles avaient repris : Ipocrene, Aganip et Copaise. Et il y avait la plus rapide de toutes à laquelle elles avaient donné un nom à elles, Kaido. À présent elles cherchaient à prouver que c'était là des mondes comme le leur, peut-être même habités par des gens.

Regardant son amie, Vry ne distingua que les contours généraux du beau et vigoureux visage qu'était le sien et se rendit compte à quel point Oyre ressemblait à Aoz Roon. Oyre et son père semblaient tous deux tellement pleins d'allant – et Oyre était née en dehors des règles.

Vry se demanda si par hasard – par impossible – Oyre avait été avec un homme, dans l'obscurité d'un brassimip ou ailleurs. Puis elle chassa cette vilaine pensée et reporta son regard vers le ciel.

À peu près calmées, elles restèrent au sommet de leur tour jusqu'à ce que le Siffleur d'Heures se fasse de nouveau entendre. Quelques minutes plus tard Kaido se leva et commença son ascension vers le zénith.

La Station d'Observation Terrienne Avernus – Kaido dans le langage de Vry – flottait tout là-haut au-dessus d'Helliconia, pendant que le continent de Campannlat tournait au-dessous. Le personnel de la station consacrait l'essentiel de son attention au monde qui s'étendait en bas ; mais les trois autres planètes du système binaire étaient aussi l'objet d'une surveillance constante par appareillage automatique.

Sur les quatre planètes les températures étaient en hausse. On observait dans l'ensemble une amélioration régulière ; il n'y avait qu'au sol, sur une chair plus tendre, que des anomalies étaient sensibles.

Le drame helliconien des générations en travail se déroulait sur une scène structurée çà et là par quelques circonstances premières. L'année que mettait la planète à– l'Étoile B pour les hommes de science de l'Avernus – comptait 480 jours (la « petite » année). Mais Helliconia avait aussi une Grande Année, dont les habitants d'Embruddock ignoraient tout en leur état présent. La Grande Année correspondait au temps que l'Étoile B, et ses planètes avec elle, mettait pour décrire une orbite autour de Freyr, l'Étoile A des hommes de science.

Cette Grande Année représentait 1825 « petites » années helliconiennes. Une petite année helliconienne équivalant à 1,42 année terrestre, une Grande Année correspondait à 2 592 années terrestres – une période durant laquelle bien des générations avaient le temps de fleurir et de disparaître de la scène.

La Grande Année représentait un énorme parcours elliptique. Helliconia était légèrement plus grosse que la Terre, dont elle faisait 1,28 fois la masse ; sous bien des aspects, c'était une planète sœur de la Terre. Et pourtant, au cours de ce parcours elliptique de plus de deux milliers et demi d'années, elle se transformait presque en deux planètes – l'une glacée à l'apogée, quand elle était à son maximum d'éloignement de Freyr, l'autre surchauffée au périégée, quand elle en était à son minimum.

Chaque petite année, Helliconia se rapprochait de Freyr. Le printemps était sur le point d'annoncer son arrivée de spectaculaire façon.

À mi-chemin des étoiles dans leur course et des radiés qui s'enfonçaient lentement vers le noyau originel, deux femmes étaient accroupies de chaque côté d'un lit de fougères. La lumière dans la pièce aux volets clos était assez faible pour les maintenir dans l'anonymat, leur donnant l'aspect de deux pleureuses installées de chaque côté de la silhouette allongée sur la couche. On ne pouvait qu'être sûr que l'une était bien en chair et plus très jeune, et l'autre en proie à l'action dessiccative de l'âge.

Rol Sakil Den secoua sa tête grise et contempla avec une lugubre compassion la forme étendue devant elle.

« Pauvre petite, elle était si gentille quand elle était enfant, elle a tort de se torturer comme ça. »

« Elle aurait dû rester à ses pains, tiens », dit l'autre femme, pour se rendre agréable.

« Touche comme elle est maigre. Touche ses reins. Pas étonnant qu'elle soit devenue bizarre. »

Rol Sakil était elle-même maigre comme une momie, avec sa carcasse rongée par l'arthrite. Elle avait été la sage-femme de la communauté avant de devenir trop vieille pour ce genre de tâche. Mais elle continuait de veiller sur les gens en pauk. Maintenant que Dol ne lui appartenait plus, elle frayait dans les marges de l'académie, toujours prête à critiquer, rarement disposée à réfléchir.

« Elle est devenue si étroite qu'elle ne pourrait pas faire sortir un petit bout de bois de son ventre, et encore moins un bébé. Les ventres doivent être entretenus – c'est le centre de la femme. »

« Elle a bien d'autres soucis que les bébés », dit Amin Lim.

« Oh, j'ai autant de respect pour le savoir que n'importe qui, mais quand le savoir se met en travers des facilités naturelles de la copulation, il devrait dégager le terrain. »

« Pour ça », dit Amin Lim avec une certaine âpreté, « ses facilités naturelles sont restées en plan quand votre Dol s'est installée dans le lit d'Aoz Roon. Elle est entichée de lui, qui ne le serait pas ? Un homme d'une certaine allure, Aoz Roon, sans compter qu'il est Seigneur d'Embruddock. »

Rol Sakil souffla du nez. « Ce n'est pas une raison pour renoncer à tout rapport sexuel. Elle pourrait toujours occuper son temps ailleurs, pour l'exercice. Et puis, ce n'est pas *lui* qui viendra frapper à sa porte à *elle*, je te le dis. Il a de quoi faire avec notre Dol. »

La vieille femme fit signe à Amin Lim de s'approcher pour lui confier un secret, et leurs têtes se rejoignirent au-dessus du corps allongé de Shay Tal. « Dol ne le fait pas dételer – à la fois par goût et par principe. Une ligne de conduite que je recommanderais à toute femme, y compris toi, Amin Lim. Je suppose que tu en profites un peu de temps

en temps – le contraire ne serait pas humain à ton âge. Sollicite ton homme. »

« Oh, je crois bien qu'il n'y a pas une femme qui n'ait été attirée par Aoz Roon, malgré ses sautes d'humeur. »

Shay Tal soupira dans son pauk. Rol Sakil lui prit la main et dit, toujours sur le ton de la confiance : « Ma Dol dit qu'il marmonne affreusement dans son sommeil. Moi je dis que c'est le signe d'une conscience coupable. »

« Qu'est-ce qu'il aurait à se reprocher ? » demanda Amin Lim.

« Allez, tiens – je vais te raconter une histoire... Ce fameux matin, après la saoulerie et tout le fourbi, me v'là debout de bonne heure, comme tous les vieux. Et j'étais pas plutôt sortie, bien emmitouflée pour affronter le froid du matin, que je tombe sur un corps dans le noir. "Tiens, quelque idiot d'ivrogne complètement marteau qui s'est endormi par terre", que je me dis. Il était là, au pied de la grande tour. »

Elle marqua un temps pour observer l'effet de son récit sur Amin Lim qui, n'ayant rien d'autre à faire, écoutait attentivement. Les petits yeux de Rol Sakil disparaissaient dans un nid de rides quand elle continuait :

« Je ne me suis pas formalisée davantage – moi-même, je ne crache pas sur une goutte d'esprit de cochon. Mais de l'autre côté de la tour, qu'est-ce que je trouve ? Un autre corps étendu là. "Ça nous fait deux idiots d'ivrognes complètement marteaux qui se sont endormis par terre", que je me dis. Et je ne me suis pas formalisée davantage. Mais quand on m'a annoncé que le jeune Klils et son frère Nahkri avaient été retrouvés morts ensemble, étendus au pied de leur tour, alors là, ça n'allait plus... » Elle souffla du nez.

« Tout le monde dit que c'est là qu'on les a trouvés. »

« Ah, mais je les ai trouvés la première, et ils n'étaient pas ensemble. Donc ils ne se sont pas battus, pas vrai ? Tout ça est louche, Amin Lim, non ? Alors je me suis dit : "Quelqu'un est allé pousser les deux frères du haut de la tour". Qui ça peut bien être, qui avait le plus intérêt à ce qu'ils meurent ? Ça, ma fille, c'est quelque chose dont je laisse les autres juges. Tout ce que je dis, c'est ce que j'ai dit à notre Dol : "Continue d'avoir peur des cimes, Dol. Ne te penche pas du haut des tours quand tu es avec Aoz Roon", voilà ce que je dis. "Ne te penche pas du haut des tours et tout ira bien pour toi..." Voilà ce que je dis. »

Amin Lim secoua la tête. « Shay Tal n'aimerait pas Aoz Roon s'il avait fait ce genre de chose. Et elle le saurait. Elle est avisée, elle le saurait, pour sûr. »

Rol Sakil se releva et se mit à clopiner dans la chambre de pierre en secouant la tête d'un air dubitatif. « Pour ce qui est des hommes, Shay Tal est comme toutes les autres. Elle ne pense pas toujours avec sa

cervelle – il lui arrive de se servir de ce qu'elle a entre les jambes. »

« Oh, tais-toi. » Amin Lim contempla d'un air triste son amie et mentor. En son for intérieur, elle souhaita à Shay Tal une vie davantage orientée dans le sens indiqué par Rol Sakil : peut-être serait-elle alors plus heureuse.

Shay Tal s'étira de tout son long sur son flanc gauche, dans l'attitude du pauk. Elle semblait n'avoir les yeux qu'à peine fermés. Sa respiration était pratiquement inaudible, ponctuée de longs soupirs. Contemplant les austères contours de ce visage aimé, Amin Lim songea qu'elle était en train de regarder quelqu'un qui faisait crânement face à la mort. Seule la bouche, qui se pinçait par intervalles, indiquait la terreur qu'il était impossible de réprimer en présence des habitants du monde d'en bas.

Bien qu'Amin Lim fût elle-même entrée en pauk une fois, sous contrôle, la peur de revoir son père lui avait suffi. La dimension de l'au-delà était désormais fermée pour elle ; elle ne visiterait jamais plus ce monde jusqu'à son heure dernière.

« La pauvre, la pauvre petite », dit-elle en caressant la tête de son amie et en promenant un regard affectueux sur des chevaux gris dans l'espoir de faciliter son passage à travers le noir royaume qui s'étendait au-dessous de la vie.

Bien que l'âme n'eût pas d'yeux, elle arrivait à voir dans un milieu où la terreur remplaçait la vue.

Elle regarda en bas, au moment où elle commençait à tomber, dans un espace encore plus énorme que le ciel nocturne. C'était un espace inaccessible à Wutra. Une région dont Wutra l'Immortel n'avait nulle connaissance. Avec son visage bleu, son regard impavide, ses cornes fuselées, il appartenait à la grande bataille du gel qui se déroulait ailleurs. Cette région était un enfer du fait de son absence. Chaque étoile qui y brillait était une mort.

Aucune odeur, rien que la terreur. Chaque mort était définitivement figée dans sa position. Ici, aucune comète ne flamboyait ; c'était le royaume de l'entropie absolue, sans aucun changement, la mort radicale de l'univers, à laquelle la vie ne pouvait répondre que par la terreur.

Comme l'âme en faisait à présent l'expérience.

Les octaves de terre serpentaient sur un réel territoire. Elles étaient comparables à des sentiers, sauf qu'elles ressemblaient davantage à des murs sinueux qui divisaient le monde à l'infini, ne laissant apparaître que leur sommet au-dessus de la surface. Leur véritable substance s'enfonçait profondément dans le sol tout d'un tenant, jusqu'au noyau originel sur lequel reposait le disque du monde.

Dans le noyau originel, au fond de leurs octaves de terre respectives,

diaphes et radiés s'empilaient comme des milliers de mouches mal conservées.

L'âme étique de Shay Tal s'enfonça dans l'octave de terre qui lui était destinée, négociant son chemin entre les radiés. Ils ressemblaient à des momies ; ventres et orbites creux, pieds décharnés ballants, peau rugueuse comme de la vieille toile à sac, et pourtant transparente, offrant un aperçu d'organes luminescents. Ils ouvraient des bouches de poissons, comme s'ils continuaient de se souvenir des jours où ils respiraient. Des diaphes moins anciens avaient la bouche remplie de choses ressemblant à des lucioles qui s'échappaient en volutes de poussière. Toutes ces vieilles choses au rebut étaient immobiles, mais l'âme errante pouvait sentir leur fureur – une fureur plus grande que toutes celles dans lesquelles elles avaient pu entrer avant que l'obsidienne ne les réclame.

Comme l'âme prenait place entre leurs rangs, elle les vit suspendues en files irrégulières qui s'allongeaient jusqu'en des endroits où son corps ne pouvait se rendre, jusqu'à Borlien, jusqu'à Pannoval, jusqu'à la lointaine Sibomal, et même jusqu'aux désolations glacées de l'est. Toutes étaient reléguées ici comme autant de pièces d'une vaste collection, classées sous leurs octaves de terre appropriées.

Pour des sens en vie, il n'y avait pas de directions. Et pourtant il en existait une. Celle que l'âme devait suivre. Il lui fallait faire preuve de vigilance. Un radié n'avait pas plus de volition que la poussière, mais la fureur contenue dans son être lui servait de force. Un radié pouvait avaler toute âme qui l'approchait de trop près, et se rendre ainsi libre d'aller de nouveau marcher sur la terre, semant la terreur et le mal sur son passage.

Consciente du danger, l'âme s'enfonça à travers le monde d'obsidienne, à travers ce que Loilanun avait appelé un néant strié d'éraflures. Elle arriva enfin devant le diaphe de la mère de Shay Tal. La chose brunâtre semblait faite de fils de fer et de brindilles, qui composaient quelque chose comme un cou auquel aurait pendu une poitrine desséchée et des os iliaques saillants. Elle lança un regard furibond à l'âme de sa fille. Ses vieilles dents marron étaient visibles dans sa mâchoire inférieure tombante. Elle n'était elle-même qu'une tache marron. Et pourtant on pouvait en distinguer les détails, comme dans le cas d'un motif de lichen sur un mur qui peut parfaitement représenter un homme ou une nécropole.

Le diaphe émettait une plainte continue. Les diaphes sont des négatifs de vies humaines et ne pensent en conséquence rien de bon de la vie. Aucun diaphe n'estime que sa vie sur terre a été assez longue, ou que son séjour là-haut lui a procuré le bonheur auquel il avait droit. Pas plus qu'il ne peut croire qu'il a mérité un tel oubli. Il est affamé d'âmes en vie. Seules les âmes des vivants peuvent prêter l'oreille à ses

récriminations sans fin.

« Mère, je me présente de nouveau respectueusement devant toi afin d'écouter tes doléances. »

« Enfant parjure, quand es-tu venue pour la dernière fois, il y a si longtemps, et de mauvaise grâce, oh, toujours de mauvaise grâce, une mauvaise grâce de plus en plus grande, comme en ces jours ingrats – si j'avais su, si j'avais su – où je te portais, rechignant à expulser un autre marmot de mes pauvres reins douloureux... »

« J'accepte d'écouter tes doléances... »

« Pouah, de mauvaise grâce, comme ton père qui ne se souciait de rien, se moquait de ma souffrance, ne savait rien, ne faisait rien, comme tous les hommes, vrai, les enfants ne sont bons qu'à vous sucer la vie – oh, si j'avais su – tu peux me croire, je détestais ce rustre, toujours à demander, à demander tout, plus que j'avais à donner, jamais jamais satisfait, les nuits d'affliction, les jours, prise à ce piège, c'est ce que c'était, et voilà que tu arrives, piège conçu pour me délester de ma jeunesse, ma belle jeunesse, oui, oui, belle, je l'étais, cette maudite maladie – je te vois rire de moi à présent, tu te moques pas mal de tout ça... »

« Au contraire, au contraire, mère, je souffre le martyre de te voir ainsi ! »

« Oui, mais lui et toi vous m'avez frustrée de tout ce que j'avais et de tout ce que j'espérais, lui avec ses appétits, le sale porc, si les hommes savaient quelles haines ils éveillent quand ils vous écrasent, quand ils vous chevauchent jusqu'à l'harassement dans une douteuse et insupportable obscurité, et toi avec tout ce pipi que tu faisais sous toi, cette bouche insatiable, cette bouche qui demandait trop, comme sa verge, mettait ma patience à bout, et tout ce caca à nettoyer, pauvre chose sans cervelle que tu étais, toujours à brailler, toujours à vouloir quelque chose, des jours durant, des années, toutes ces années à me vider de ma vigueur, ah, ma vigueur, ma douce vigueur et moi jadis si jolie, tout ça volé, plus aucun plaisir dans la vie, si j'avais su, pas la moindre vie ne m'a été promise au sein de ma mère qui ne valait pas plus que les autres à mourir comme ça, maudite soit sa mort, maudite soit la sale garce sans lait qui est morte en me mettant au monde quand j'avais besoin d'elle... »

La voix de la petite chose griffa le pan d'obsidienne, essayant d'atteindre l'âme.

« J'ai une immense peine pour toi, mère. Je vais maintenant te poser une question pour t'aider à te distraire de tes chagrins. Je te demanderai de transmettre cette question à ta mère, et à sa mère et à la mère de sa mère, et ainsi de suite jusqu'au fond de l'abîme. Il faut que tu me trouves une réponse à cette question et je serai immensément fière de toi. Je désire savoir si Wutra existe vraiment.

Est-ce que Wutra existe, et qui est-il, ou quoi ? Il faut que tu fasses passer la question jusqu'à ce que quelque radié lointain retourne une réponse. La réponse doit être complète. Je désire comprendre comment le monde fonctionne. Il faut que cette réponse me parvienne. Tu comprends ? »

Un hurlement lui répondit avant qu'elle ait fini de parler.

« Pourquoi ferais-je quelque chose pour toi après la façon dont tu m'as gâché la vie, pourquoi, pourquoi, pourquoi, et qu'est-ce que j'ai à faire ici de tes problèmes stupides, sale petite pisseuse, c'est pour l'éternité que je suis ici, tu entends, pour l'éternité, et ma douleur est trop... »

L'âme interrompit le monologue.

« Tu as entendu ma requête, mère. Si tu n'y satisfais pas à la lettre, je ne te rendrai plus jamais visite dans le monde d'en bas. Personne ne viendra jamais plus te parler. »

Le diaphe fit un brusque mouvement pour avaler l'âme. Celle-ci resta juste hors de portée, observant les petites étincelles de poussière qui s'échappaient de la bouche privée de respiration.

Sans un mot de plus, le diaphe entreprit de transmettre la question de Shay Tal aux radiés situés plus bas, qui la happèrent aussitôt furieusement.

Ils flottaient tous au cœur de l'obsidienne.

L'âme était consciente de la présence d'autres radiés dans le voisinage, suspendus là comme des vestes fripées accrochées aux murs d'un vestibule à minuit. Loilanun était là, et Loil Bry, et Yuli le Petit. Même Yuli le Grand flottait quelque part par là, réduit à une ombre furieuse. Le père de l'âme était lui aussi dans le voisinage, encore plus redouté que le diaphe de sa mère, sa colère déferlant sur elle comme un raz de marée.

Et la voix du père était pareille à un crissement d'ongles sur une vitre.

« ... et encore une chose, ingrate, pourquoi n'as-tu pas été un garçon, misérable loupé, tu savais que j'avais besoin d'un garçon, voulais un garçon, un beau fils pour continuer notre piteuse lignée, mais non, et me voilà maintenant la risée de tous mes amis, non que j'aie jamais tenu en grande estime ce ramassis de misérables lâches, fuir le danger c'est tout ce qu'ils savaient faire, fuir quand les loups hurlaient et je fuyais avec eux sans savoir si je pourrais encore faire mon temps – encore faire mon temps, oh oui, encore faire mon maudit temps – et sentir le vent me gonfler les poumons et la moindre de mes articulations s'activer à la poursuite des daims en train de détalier leur queue blanche en l'air – oh, retrouver le temps – sans avoir à me frotter à cette vieille peau sans seins ni sexe que tu appelles ta mère ici dans les serres de cette pierre sans haleine je la déteste je la déteste je

la déteste et toi aussi sale papoteuse tu seras ici un jour ton tour viendra bientôt oui ici pour toujours dans la tombe tu verras... »

Et il y avait d'autres messages d'autres bouches desséchées, des grognements mourants, qui pénétraient sa texture comme de vieux os d'animaux pointant hors du sol, verdissants par la terre, le temps, l'être, l'envie, et toxiques au toucher.

L'âme de Shay Tal attendait au milieu de tout ce venin ; voile palpitante, elle attendait sa réponse. Et un message finit par monter à travers l'obsidienne de bouche inanimée en bouche inanimée, porteur de quelque chose comme une réponse à la question du fond des siècles cristallisés.

« ... tous nos secrets putrescents pourquoi en serais-tu instruite sale petite curieuse qui n'a que de la vase à la place de la cervelle qu'est-ce qui te donne le droit de profiter du peu que nous avons ici dans notre dénuement loin du soleil ? Ce qui fut un jour savoir est perdu, a fui par le fond du seau en dépit des promesses faites, et ce qui reste te serait incompréhensible tu n'y comprendrais rien catin tu ne comprendras jamais rien en dehors des dernières affres du cœur qui cède malgré toutes tes prétentions et Wutra tu parles il n'est pas venu en aide à nos radiés lointains du temps où ils vivaient. À l'époque lointaine du froid de fer les phagors blancs ont surgi des ténèbres et pris la ville d'assaut réduisant les humains en esclavage et eux d'adorer leurs nouveaux maîtres sous le nom de Wutra parce que les dieux des vents glacés régnaient... » « Arrêtez, arrêtez, je ne veux pas en entendre davantage... s'écria l'âme, atterrée.

Mais l'aquilon fielleux continuait de la cingler. « Tu as demandé tu as demandé tu étais incapable de supporter la vérité âme mortelle, tu verras quand tu seras ici. Pour satisfaire ton désir de vain savoir il te faudrait faire un long voyage jusqu'à la lointaine Sibornal là-bas pour y chercher la grande roue où tout est expliqué et tout se comprend de ce qui appartient à l'existence de ton côté de la tombe amère si amère, mais ça ne t'apportera rien de bon non rien de bon sale curieuse que tu es loupé au vagin sec des morts qui t'engendrèrent pour ce qui est réel ou vrai ou éprouvé ou testament au temps ou même Wutra lui-même sinon cette prison où nous nous retrouverons tous sans l'avoir mérité... »

L'âme, défaillante, mit à la voile et s'éleva à travers les sinistres demeures, entre des rangées et des rangées de bouches hurlantes.

Le mot, le mot empoisonné, était venu des radiés lointains. Il fallait que Sibornal fût son but, ainsi qu'une grande roue. Les radiés étaient fourbes, leur colère sans fin les portait à une méchanceté sans limite, mais leurs pouvoirs en ce domaine étaient limités. Il semblait vrai que Wutra n'eût pas seulement abandonné les vivants mais aussi les morts.

En son angoisse, l'âme se dépêcha de remonter, flairant loin au-

dessus d'elle un lit sur lequel gisait un corps blême rigoureusement immobile.

Au-dessus du sol, des changements progressifs, d'interminables périodes de convulsions, s'exprimaient à travers diverses organisations biologiques, animaux, hommes et phagors.

Partis du continent nord, les Somaliens continuaient de se déplacer vers le sud à travers les traîtres espaces de l'isthme de Chalce, poussés par les améliorations sporadiques du climat à chercher des terres plus hospitalières. Les habitants de Pannoval se répandaient vers le nord à travers les vastes plaines. Ailleurs encore, d'un millier d'habitats favorisés, des gens commençaient à émerger. Au sud du continent de Campannlat, dans des forteresses côtières comme Ottassol, on croissait en nombre, profitant de la prodigalité des mers.

Dans ce havre de vie, la mer, une multitude de choses s'agitaient. Des êtres sans visage à la morphologie vaguement humaine se hissaient sur la terre ferme, ou étaient rejetés par les tempêtes loin à l'intérieur des terres.

De même pour les phagors. Amis du froid, ils étaient eux aussi mus par le changement et cherchaient de nouveaux asiles le long d'octaves d'air favorables. Sur les trois continents démesurés d'Helliconia, leurs tribus s'activaient, se reproduisaient et faisaient la guerre aux fils de Freyr.

La croisade du jeune kzahhn de Hrastyprt, Hrr-Brahl Yprt, descendait lentement des hauts contreforts du Nktryhk, cheminant à travers les montagnes, obéissant toujours aux octaves d'air. Le kzahhn et ses conseillers savaient que Freyr prenait lentement l'ascendant sur Batalix et par conséquent travaillait contre eux ; mais ce savoir ne pouvait pas accélérer leur avance. Ils s'arrêtaient souvent pour faire des raids sur les protognostiques qui, en toute humilité, traversaient les champs de neige pieds nus, ou sur des tribus de congénères envers qui ils ressentaient de l'hostilité. Aucune idée d'urgence ne brûlait dans leurs pâles cervelles, seulement une idée de destination.

Hrr-Brahl Yprt montait Rukk-Ggrl, et son pique-bœuf voyageait la plupart du temps sur son épaule. Il s'envolait parfois dans un claquement d'ailes, s'élevant au-dessus de la compagnie, à des hauteurs d'où il pouvait observer la longue procession des stalons et des gnasses, la plupart à pied, dont la queue s'allongeait jusqu'aux défilés des régions hautes. Zzhrrk se laissait alors porter par les courants ascendants, demeurant des heures durant à l'aplomb de son maître, les ailes déployées, sans bouger autre chose que sa tête qu'il faisait aller d'un côté et de l'autre, attentif aux autres pique-bœufs en train de planer dans le voisinage.

Il y avait de petits groupes de protognostiques, en général des Madis

essayant de mener leurs chèvres vers l'épineux ou le buisson des glaces le plus proche, qui apercevaient de loin les oiseaux blancs. Ils échangeaient des cris en les désignant du doigt. Tous savaient ce que signifiait la présence lointaine des pique-bœufs. Et ils s'enfuyaient tant qu'ils en avaient la possibilité, pour échapper à la mort ou à la captivité. C'est ainsi que l'insignifiante vermine qui vivait sur les phagors, enfouie dans leur pelage, friandise des pique-bœufs, devint l'instrument inconscient du sauvetage de bien des vies parmi les protognostiques.

Les Madis eux-mêmes étaient infestés de parasites. Ils craignaient l'eau, et l'application annuelle de graisse de chèvre sur leurs carcasses efflanquées augmentait l'infestation plus qu'elle n'y faisait obstacle, mais leurs insectes ne jouaient aucun rôle important dans l'histoire.

Le fier Hrr-Brahl Yprt, son long crâne orné d'une couronne faciale, leva les yeux vers sa mascotte en train de planer tout là-haut dans les airs, avant de fixer de nouveau son regard devant lui, à l'affût d'un éventuel danger. Il vit les trois points du monde dans les arcanes de sa tête, et l'endroit qu'ils finiraient par atteindre, l'endroit où vivaient les Fils de Freyr responsables de la mort de son grand-père, le Grand Kzahn Hrr-Tryhk Hrast, qui avait consacré sa vie à expédier un nombre incalculable d'ennemis dans l'autre monde. Le Grand Kzahn avait trouvé la mort à Embruddock et avait ainsi perdu toute chance de sombrer dans l'engourdire ; il était détruit à jamais. Le jeune kzahn devait s'avouer que ses nations avaient été moins actives qu'elles auraient dû l'être pour ce qui était de massacrer les Fils de Freyr, leur goût les portant plutôt à rechercher les majestueuses tempêtes de glace du Haut Nktryhk, pour lesquelles leur sang jaune était fait.

À présent ils étaient en train de réparer leurs torts. Avant que Freyr ne devienne trop puissant, ses Fils d'Embruddock seraient éliminés. Alors il pourrait lui-même s'effacer dans la paix éternelle de l'engourdire sans tache sur sa conscience.

Dès qu'elle fut assez forte, Shay Tal s'appuya sur l'épaule de Vry et prit le chemin du vieux temple.

Les portes de l'édifice avaient été enlevées et remplacées par une claie. Dans la pâle clarté qui régnait à l'intérieur, des porcs fouillaient le sol de leur groin en poussant de petits cris aigus. Aoz Roon avait tenu parole.

Les femmes se frayèrent un chemin au milieu des animaux et s'arrêtèrent au milieu de la fange, tandis que le regard de Shay Tal allait se fixer sur la grande icône de Wutra, avec ses cheveux blancs, son faciès animal et ses longues cornes.

« Alors c'est vrai », dit-elle à voix basse. « Les radiés disaient vrai, Vry. Wutra est un phagor. L'humanité a adoré un phagor. Nos ténèbres

sont encore plus grandes que nous le pensions. »

Mais Vry levait des yeux remplis d'espoir vers les étoiles peintes.

IX. AU-DEDANS ET AU-DEHORS D'UNE PEAU DE HOXNEY

Comme par enchantement, les espaces sauvages commencèrent à souligner le tracé des fleuves d'arbrisseaux à la tige succulente. Brumes et brouillards montaient de ruisseaux renaissants.

L'immense continent de Campannlat faisait dans les quatorze mille milles de long sur cinq mille milles de large. Il occupait la plus grande partie de la zone tropicale sur tout un hémisphère de la planète Helliconia. On y trouvait des extrêmes stupéfiants en matière de température, d'altitude et de profondeur, de calme et de tempête. Et voilà qu'il se réveillait à la vie.

Le travail du temps entraînait le continent, grain par grain, montagne par montagne, dans les mers bourbeuses qui le délimitaient. Une tendance semblable, aussi inexorable, aussi lourde de conséquences, augmentait son potentiel énergétique. La modification du climat déclencha une accélération du métabolisme, et le ferment des deux soleils fit jaillir des éruptions des veines du monde : secousses sismiques, éruptions volcaniques, effondrements, fumerolles, immenses suppurations de lave. Le lit du géant grinçait.

Cette agitation souterraine avait son répondant à la surface de la planète, où des tapis de couleur surgissaient des vieux champs de glace, qui se hérissaient de pousses vertes avant que les dernières traces de neige ne soient absorbées par le sol, tellement l'appel de Freyr était pressant. Mais les graines étaient préparées précisément en vue de ce moment privilégié. La fleur répondait à l'étoile.

Après la fleur, de nouveau la graine. Et ces graines fournissaient aux besoins énergétiques des nouveaux animaux qui grouillaient dans les nouveaux veldts. Les animaux aussi étaient préparés pour ce moment. Là où n'avaient existé que peu d'espèces, c'était la prolifération. Des états cristallins d'engourdissement étaient travaillés par des martèlements de sabots. Au cours de leur mue, ils abandonnaient leur toison hivernale à pleines touffes qui étaient immédiatement utilisées par les oiseaux pour la construction de leurs nids, tandis que leurs excréments servaient de nourriture aux insectes.

Les longs brouillards étaient sillonnés d'oiseaux.

Toute une vie ailée flamboyait comme une averse de bijoux à travers ce qui n'était un moment plus tôt que champs de glace stériles. La vie qui les démangeait lançait les mammifères à plein galop vers l'été.

Les multiples changements terrestres qui faisaient suite à l'inexorable changement astronomique étaient si complexes que personne, homme ou femme, ne pouvait les comprendre dans leur intégralité. Mais l'esprit humain y était sensible. Les yeux s'ouvraient et voyaient de nouveau. Sur toute l'étendue de Campannlat, l'étreinte

humaine brûlait d'une nouvelle passion.

Les gens étaient en meilleure santé, et pourtant les épidémies se multipliaient. Les choses allaient mieux tout en allant plus mal. On mourait en plus grand nombre, mais on vivait aussi en plus grand nombre. Il y avait plus à manger, mais plus nombreux étaient les gens qui souffraient de la faim. En dépit de toutes ces contradictions, la poussée s'exerçait toujours vers l'extérieur. Freyr appelait, et même les sourds répondaient.

L'éclipse que Vry et Oyre avaient prévue se produisit. Qu'elles eussent été les seules à s'y attendre à Embruddock était une source de satisfaction, mais les effets de l'éclipse n'en furent pas moins alarmants. Elles se rendirent compte de ce que l'événement pouvait avoir de terrifiant pour les non-initiés. Même Shay Tal se laissa tomber sur son lit en se cachant les yeux. De hardis chasseurs restèrent enfermés chez eux. Des vieillards eurent des crises cardiaques.

Et pourtant l'éclipse n'était pas totale.

La lente érosion du disque de Freyr commença au début de l'après-midi. Peut-être était-ce la lenteur du phénomène qui était si inquiétante, et sa durée. Heure par heure, l'érosion de Freyr s'accroissait. Quand les soleils se couchèrent, ils étaient toujours soudés l'un à l'autre. Rien n'assurait qu'ils réapparaîtraient entiers. Presque toute la population se précipita dehors pour assister à ce coucher de soleil sans précédent. Dans un silence de mort, les sentinelles mutilées se dérobèrent à la vue.

« C'est la fin du monde ! » cria un marchand. « Demain la glace sera de retour ! »

Comme l'obscurité descendait, une émeute éclata. Les gens se mirent à courir comme des fous en brandissant des torches. Un nouveau bâtiment en bois devint la proie des flammes.

Seule l'intervention immédiate d'Aoz Roon, d'Eline Tal et de certains de leurs amis armés jusqu'aux dents évita que les choses ne dégénèrent en une folie plus générale. Un homme mourut dans l'incendie et le bâtiment fut perdu, mais le reste de la nuit se déroula dans le calme. Le matin suivant, Batalix se leva comme de coutume, puis Freyr, entier. Tout allait bien – sauf que les oies d'Embruddock cessèrent de pondre pendant une semaine.

« À quoi faut-il s'attendre l'année prochaine ? » se demandèrent mutuellement Oyre et Vry. Sans rien dire à Shay Tal, elles se mirent à travailler sérieusement sur la question.

Dans la Station d'Observation Terrienne, les éclipses faisaient seulement partie d'un schéma reposant sur l'intersection des deux plans de l'écliptique de l'Etoile A et de l'Etoile B, qui formaient entre eux un angle de dix degrés. Les écliptiques se coupaient au bout de

644 et 1428 années terrestres après l'apogée ou, en termes helliconiens, au bout de 453 et 1005 années après l'apogée. De chaque côté des intersections prenaient place des éclipses annuelles ; dans le cas de l'année 453, une suite imposante de vingt éclipses.

L'éclipse partielle de 632, qui annonçait la série des vingt, fut observée par les savants de la Station d'Observation avec le détachement scientifique de rigueur. Les pauvres bougres dépenaillés qui se bousculaient dans les rues d'Embruddock eurent droit à des sourires compatissants de la part des dieux qui évoluaient au-dessus de leur tête.

Après les brumes, après l'éclipse, les inondations. Où était la cause, où était l'effet ? Pas un des malheureux qui pataugeaient dans la boue résiduelle n'aurait su le dire. La région qui s'étendait à l'est d'Oldorando, jusqu'au Lac Poisson et au-delà, perdit ses troupeaux de daims et la nourriture se fit rare. Les eaux gonflées du Voral barraient l'accès aux régions de l'ouest, où une abondante vie animale se laissait souvent apercevoir.

Aoz Roon fit montre de ses dons de chef. Il se réconcilia avec Laintal Ay et Dathka et, avec leur aide, décida la communauté à construire un pont au-dessus du fleuve.

De mémoire d'homme, jamais une telle entreprise n'avait été tentée. Le bois d'œuvre était rare, et il fut nécessaire de débiter un rajabalar en morceaux utilisables. Le corps des métallurgistes fabriqua deux longues scies avec lesquelles un arbre approprié fut abattu. Un atelier temporaire fut établi entre la maison des femmes et le fleuve. Les deux bateaux volés aux maraudeurs de Borlien furent soigneusement démantelés et réassemblés pour former certaines parties de la superstructure. Le rajabalar fut transformé en un monceau de cales, coins, planches, barres de traverse, entretoises et piliers. Pendant des semaines, tout le village fut un véritable chantier ; des copeaux descendaient le courant au milieu des oies ; Oldorando était plein de sciure et les doigts de ses ouvriers pleins d'échardes. De gros piliers furent transportés et plantés dans le lit du fleuve au prix de mille difficultés. Les esclaves avaient de l'eau jusqu'au cou et travaillaient attachés les uns aux autres par mesure de sécurité ; chose étonnante, il n'y eut pas une seule mort à déplorer.

Lentement, le pont prit forme sous les yeux d'Aoz Roon, qui était toujours là à encourager son monde. La première rangée de palées fut emportée par un orage. On se remit au travail. Le bois forçait sur le bois. Les redoutables têtes des masses décrivaient de grands arcs de cercle en l'air avant de s'abattre bruyamment sur de grosses chevilles de bois, dont les têtes s'ébouriffaient sous les coups répétés. Une étroite plate-forme s'avança sur les eaux et s'avéra solide. Dominant

les opérations, se dressait la silhouette vêtue de peau d'ours d'Aoz Roon, agitant les bras, maniant le maillet ou le fouet, lançant des encouragements et des jurons, ne cessant de se démenier. On devait se souvenir de lui longtemps après, autour des chopes de rathel, en disant avec admiration : « Quel diable d'homme c'était ! »

Les travaux furent menés à bien. Les ouvriers poussèrent des acclamations. Un pont d'une largeur de quatre planches, muni d'un garde-fou sur un côté, enjambait les eaux sombres du Voral. Beaucoup de femmes refusèrent de le traverser, fortement rebutées par la vision fugitive de l'eau en pleine course à travers les interstices entre les planches et le gargouillement constant du courant contre les piles. Mais l'accès aux plaines de l'ouest avait été obtenu. Il y avait là-bas du gibier à foison, et la famine ne menaçait plus. Aoz Roon avait des raisons d'être satisfait.

Avec l'arrivée de l'été, Freyr et Batalix se séparèrent, se levant et se couchant à des moments différents. Le jour était rarement aussi resplendissant, la nuit rarement complète. Durant les heures accrues du jour, tout croissait.

Pendant quelque temps, l'académie crût elle aussi. Lors de la période héroïque de la construction du pont, tout le monde s'était démené. Pour la première fois, le manque de viande entraînait une conscience accrue de l'importance du grain. La poignée de graines que Laintal Ay avait forcé Shay Tal à accepter devint une poignée de champs, où l'orge, l'avoine et le seigle poussaient à profusion, gardés des maraudeurs comme faisant partie des biens les plus précieux de la tribu Den.

Maintenant que plusieurs femmes savaient compter et écrire, le grain récolté était pesé, emmagasiné et équitablement distribué ; tout le gibier rapporté était répertorié ; toutes les pêches étaient enregistrées. Chaque porc et chaque oie dans le village était recensé. Agriculture et comptabilité portèrent leurs fruits. Tout le monde était occupé.

Vry et Oyre furent préposées à la surveillance des champs de céréales et des esclaves qui y travaillaient. Des terres les plus proches, elles apercevaient la grande tour au loin, par-delà les ondulations des épis, et la sentinelle de garde à son sommet. Elles continuaient d'observer les constellations ; leur carte du ciel était aussi complète que possible. Les étoiles revenaient souvent dans leur conversation quand elles étaient à rôder au milieu des graminées.

« Les étoiles sont toujours en mouvement, comme des poissons dans un lac transparent », dit Vry. « Tous les poissons changent de direction au même moment. Mais les étoiles ne sont pas des poissons. Je me demande ce que c'est, et dans quoi elles nagent. » Oyre porta

une tige vers ce nez que Laintal Ay admirait tant et ferma un œil puis l'autre.

« La tige semble aller et venir devant mes yeux, et pourtant je sais qu'elle ne bouge pas. Peut-être que les étoiles sont immobiles et que c'est nous qui bougeons... »

Ces paroles laissèrent Vry sans voix. Puis elle dit dans un murmure : « Oyre, ma beauté, peut-être qu'il en est ainsi. Peut-être que c'est la terre qui bouge. Mais alors... »

« Et les sentinelles ? »

« Eh bien, elles ne bougent pas non plus... C'est vrai, nous bougeons, nous tournons sur nous-mêmes comme un tourbillon dans le fleuve. Et elles sont loin, comme les étoiles... »

« ... Mais elles se rapprochent, Vry, parce qu'il fait plus chaud... » Elles se regardèrent, la bouche ouverte, les sourcils légèrement relevés, respirant à peine. Elles ruisselaient de beauté et d'intelligence.

Les chasseurs, auxquels le pont ouvrait l'ouest, se préoccupaient peu du ciel en révolution. Ils avaient les plaines à écumer. Du vert apparaissait partout, s'écrasait sous leurs pieds lancés à toute vitesse, leurs corps étendus de tout leur long. Des fleurs s'épanouissaient. Des insectes qui volaient tout juste à hauteur d'homme erraient au milieu des pâles pétales. Il y avait du gibier à foison ; il suffisait de tendre la main pour l'abattre et le ramener au village via le nouveau pont, que maculaient des taches de sang noir.

L'accroissement de la réputation d'Aoz Roon entraîna l'éclipse de celle de Shay Tal. La réquisition des femmes pour des travaux en rapport avec la construction du pont ou l'agriculture affaiblit son emprise sur la vie intellectuelle de la communauté. Shay Tal n'en paraissait guère affectée ; depuis son retour du monde d'en bas, elle fuyait de plus en plus la compagnie d'autrui. Elle évitait Aoz Roon, et l'on voyait de moins en moins souvent sa silhouette décharnée dans les rues. Seule son amitié avec le vieux maître Datnil se renforça.

Bien que celui-ci ne lui eût jamais permis qu'un coup d'œil sur le livre secret de sa corporation, son esprit vagabondait fréquemment vers le passé. Elle prenait un grand plaisir à l'écouter dévider l'écheveau de ses réminiscences, peuplées de noms anciens ; ce n'était pas sans ressembler, se disait-elle, à une visite aux radiés. Ce qui n'était qu'obscurité pour elle faisait lumière pour lui.

« Pour autant que je sache, Embruddock était autrefois quelque chose de plus compliqué que maintenant. Puis une catastrophe est arrivée, comme vous le savez... Il y avait un corps de maçons, mais il a été détruit il y a des siècles. Le maître de ce corps jouissait d'une grande considération. »

Shay Tal avait déjà observé sa charmante habitude de parler comme s'il avait assisté aux événements qu'il décrivait. Elle supposait qu'il se

souvenait là de quelque chose qu'il avait lu dans son livre secret.

« Comment a-t-on pu arriver à faire tant de constructions en pierre ? » lui demanda-t-elle. « Nous savons le mal que c'est déjà de construire en bois. »

Ils étaient assis dans la chambre sombre du maître artisan. Shay Tal était accroupie par terre devant lui. En raison de son âge, Maître Datnil était assis sur une pierre posée contre le mur, afin de pouvoir se lever plus facilement. Sa vieille épouse et Raynil Layan, son premier garçon – un homme mûr avec une barbe fourchue et des manières onctueuses –, allaient et venaient dans la pièce ; le maître artisan surveillait ses paroles en conséquence.

Il répondit à la question de Shay Tal en disant : « Descendons faire quelques pas au soleil, vénérable Shay. Rien de tel qu'un peu de chaleur pour faire du bien à mes vieux os, je trouve. »

Une fois dehors, il passa son bras sous le sien et ils descendirent la rue au milieu des cochons à poils frisés qui y fourrageaient. Il n'y avait personne aux alentours, car les chasseurs étaient partis du côté de l'ouest, dans le veldt, et beaucoup de femmes étaient aux champs, en train de tenir compagnie aux esclaves. Des chiens galeux sommeillaient dans la lumière de Freyr.

« À présent les chasseurs sont si souvent au loin », dit Maître Datnil, « que les femmes se conduisent mal en leur absence. Nos esclaves borlieniens moissonnent les femmes tout autant que les récoltes. Je me demande où l'on va. »

« Les gens copulent comme des bêtes. Le froid favorise l'intellect, la chaleur favorise la sensualité. » Elle leva les yeux en l'air ; des oiseaux folâtres plongeaient dans des trous percés dans la maçonnerie des tours, apportant des insectes à leurs petits.

Il lui tapota le bras et fixa son visage pincé. « Inutile de t'agiter. Toi, c'est dans ton rêve d'aller à Sibomal que tu trouves satisfaction. Nous avons tous besoin de quelque chose. »

« Quelque chose ? Et quoi donc ? » Elle le regarda en fronçant les sourcils.

« Quelque chose à quoi s'accrocher. Une vision, un espoir, un rêve. Nous ne vivons pas seulement de pain, même les plus vils d'entre nous. Il y a toujours une espèce de vie intérieure – c'est ce qui survit quand nous nous transformons en diaphes. »

« Oh, la vie intérieure... Elle peut crever de faim, non ? »

Il s'arrêta près de la tour aux herbes et elle l'imita. Ils contemplèrent les blocs de pierre dont était composée la tour. En dépit de l'âge, le bâtiment tenait bien. Les blocs parfaitement encastrés les uns dans les autres soulevaient des questions toujours pendantes. Comment la pierre était-elle extraite et taillée ? Comment l'agencement des blocs pouvait-il aboutir à une tour capable de tenir pendant neuf siècles ?

Des abeilles bourdonnaient à leurs pieds. Un vol de grands oiseaux traversa le ciel et disparut derrière l'une des tours. Elle percevait le passage du jour dans ses oreilles et brûlait d'être emportée dans quelque chose de majestueux et d'absolu.

« Peut-être pourrions-nous construire une petite tour de glaise. La glaise devient très solide en séchant. Une petite tour de glaise pour commencer. De pierre ensuite. Aoz Roon devrait faire construire des murs de glaise autour d'Oldorando. Actuellement le village est pratiquement sans défense. Tout le monde est au loin. Qui sonnera l'alarme ? Nous sommes à la merci des pillards, humains et non humains. »

« J'ai lu une fois qu'un homme instruit de ma corporation avait fabriqué un modèle réduit de notre monde sous la forme d'un globe qui pouvait pivoter de manière qu'on voie les terres à sa surface – où se trouvaient Embruddock, Sibomal, et ainsi de suite. Il était entreposé dans la pyramide avec beaucoup d'autres choses. »

« Il y a quelque chose que le Roi Denniss redoutait encore plus que le froid. Il redoutait les envahisseurs. Maître Datnil, ça fait un moment que je garde pour moi mes pensées secrètes. Mais elles me tourmentent et il faut que je parle... J'ai appris des radiés qu'Embruddock... » Elle marqua un temps, consciente du poids de ce qu'elle allait dire, avant d'achever sa phrase. « ... qu'Embruddock était autrefois gouverné par les phagors. »

Au bout d'un moment, le vieil homme dit, sur le ton léger de la conversation : « C'est assez de soleil. Nous pouvons rentrer. »

En montant à sa chambre, il s'arrêta au troisième étage de la tour. C'était la salle de réunion de sa corporation, un endroit qui sentait fort le cuir. Il tendit l'oreille. Tout était silencieux.

« Je voulais m'assurer que mon premier garçon était absent. Entrons ici. »

Le palier donnait sur une petite pièce. Maître Datnil sortit une clé de sa poche et fit jouer la serrure en jetant une fois de plus des regards inquiets autour de lui. Croisant le regard de Shay Tal, il dit : « Je ne tiens pas à ce que quelqu'un fasse irruption ici. En partageant, comme je vais le faire, les secrets de notre corporation, je risque la peine de mort, comme vous le savez. Tout vieux que je suis, je tiens à profiter jusqu'au bout des quelques années de vie qui me restent. »

Elle regarda autour d'elle en pénétrant avec lui dans le petit cabinet en retrait de la salle de réunion. Malgré leurs précautions, ni l'un ni l'autre ne vit Raynil Layan – premier garçon de la corporation, qui devait hériter de la cape de Maître Datnil quand le vieillard se retirerait. Il se tenait dans l'ombre, derrière un poteau soutenant l'escalier de bois. Raynil Layan était un homme prudent et méticuleux, qui agissait toujours avec circonspection ; il se figea en cet instant dans

une rigidité absolue, sans respirer, aussi immobile que le poteau qui l'abritait partiellement des regards.

Quand le maître artisan et Shay Tal furent entrés dans le cabinet et eurent refermé la porte derrière eux, Raynil Layan quitta promptement son poste d'observation, le pas remarquablement léger pour un homme de sa corpulence. Il appliqua un œil contre une fissure entre deux planches qu'il avait lui-même aménagée quelque temps auparavant, le meilleur moyen pour lui d'observer les mouvements de l'homme dont il désirait prendre la place.

Se déformant le visage à force de tirer sur sa barbe fourchue — un tic nerveux qu'imitaient ses ennemis —, il regarda Datnil Skar retirer de son coffret le registre secret du corps des mégissiers et des tanneurs. Le vieillard l'ouvrit sous les yeux de la femme. Quand cette information serait communiquée à Aoz Roon, ce serait la fin du vieux maître — et l'avènement du nouveau. Raynil Layan descendit les escaliers, une marche après l'autre, animé d'une tranquille détermination.

D'un doigt tremblant, Maître Datnil désigna un blanc dans les pages de son volume moisi. « Voici un secret qui a pesé lourd sur moi pendant bien des années, vénérable, et j'espère que vos épaules ne sont pas trop fragiles pour le recevoir. Au plus sombre et au plus froid d'une époque lointaine, Embruddock a grouillé de ces maudits phagors. Ce nom même est une corruption d'un nom ancipité : Irrm-Bhhrd Ydohk... Notre corporation fut alors refoulée dans des cavernes au milieu des espaces sauvages. Mais les hommes et les femmes durent rester là. Notre espèce était alors sous le joug des phagors... N'est-ce pas une honte ? »

Elle songea au dieu phagor, Wutra, adoré dans le temple. « Une honte qui dure encore. Ils ont régné sur nous », dit-elle, « et continuent d'être adorés. Cela ne fait-il pas de nous une race d'esclaves encore aujourd'hui ? »

Une mouche verte, d'une espèce qui ne venait d'apparaître que tout récemment dans le village, se détacha d'un coin poussiéreux et se posa sur le livre.

Maître Datnil leva les yeux vers Shay Tal sous le coup d'une brusque frayeur. « J'aurais dû résister à la tentation de vous montrer cela. Ce sont des choses que vous n'avez pas besoin de savoir. » Son visage était décomposé. « Wutra me punira pour cela. » « Vous croyez en Wutra en dépit de l'évidence ? »

Le vieillard tremblait, comme s'il entendait au-dehors un pas signifiant son arrêt de mort. « Il est partout autour de nous... Nous sommes ses esclaves... »

Il essaya d'écraser la mouche, mais elle lui échappa pour s'envoyer en spirale vers un but connu d'elle seule.

Les chasseurs observaient les hoxneys de l'œil ébahi des professionnels qu'ils étaient. De toutes les formes de vie qui envahissaient les plaines occidentales, c'était le hoxney qui, dans son allant, incarnait le mieux le renouveau. Au-delà du village il y avait le pont, et au-delà du pont les hoxneys.

Freyr avait fait sortir les radieux de leur longue hibernation. Le signal était passé du soleil à la glande ; la vie remplissait leur être, ils se déroulaient et revivaient, rampant hors de leurs confortables ténèbres pour s'étirer, pour n'être que mouvement – pour se réjouir et être des hoxneys. Pour former des troupeaux et des troupeaux de hoxneys, pour être aussi insouciant qu'un souffle de vent, pour avoir des rayures mais surtout pas de cornes, pour ressembler à des onagres ou à de petits kaidos, pour galoper et gambader et brouter et plonger jusqu'au jarret dans une herbe délicieuse. Pour être capables de dépasser presque tout ce qui courait par ailleurs.

Chaque hoxney avait une robe rayée de bandes bicolores qui couraient horizontalement du museau à la queue. Les bandes pouvaient être vermillon et noires, ou vermillon et jaunes, ou vertes et jaunes, ou vertes et bleu ciel, ou bleu ciel et blanches, ou blanches et cerise, ou cerise et vermillon. Quand les troupeaux se jetaient à terre pour se reposer, se vautrant comme des chats, allongeant leurs pattes de tout leur long, ils se fondaient dans le paysage, qui avait monté d'autres nouveaux spectacles pour les nouvelles saisons. De même que les hoxneys étaient sortis de leur état de radieux, la plaine « fleurie à l'infini » de la chanson se transformait en réalité.

Au début, les hoxneys ne craignaient pas les chasseurs.

Il galopait au milieu des hommes, soufflant leur joie à pleins naseaux, agitant leur crinière, cambrant la tête, montrant leurs larges dents rougies par leurs orgies de véronique, de raige et de sanguinelle. Les chasseurs étaient désorientés, pris entre le charme du spectacle et le goût de la chasse, gagnés par le rire devant les bêtes folâtres, dont les croupes s'allumaient sous les rayons des sentinelles. C'étaient ces bêtes qui propageaient l'aurore à travers les plaines. Dans les premiers enchantements de la rencontre, il paraissait impossible de les tuer.

Puis elles filaient comme des zéphyr capricieux, faisant retentir le tonnerre de leurs sabots entre les fourmilières qui s'élevaient un peu partout, se retournaient brusquement pour jeter un regard espiègle en arrière, secouaient leur crinière, hennissaient, chargeant souvent de nouveau pour prolonger le jeu. Ou bien, quand elles étaient fatiguées de ce manège et en avaient assez de brouter, leur doux museau au ras du sol, les étalons entreprenaient leurs pouliches, les envoyant bouler avec volupté dans les bordures de hautes fleurs blanches. Poussant de petits roucoulements aigus pareils à un rire, ils plongeaient leurs verges rayées dans les vagins consentants des cavales, puis repartaient

caracoler, encore tout ruisselants, sous les applaudissements des chasseurs.

Cette liberté d'humeur produisait son effet sur les hommes. Ils n'étaient plus aussi empressés de retourner à leurs chambres de pierre. Après avoir abattu un animal cabriolant, c'était pour eux une joie de rester étendus près du feu sur lequel il rôtissait, à discourir sur les femmes, à fanfaronner, à chanter, à renifler la sauge, la sanguinelle et le scantiom qui fleurissaient autour d'eux et exhalaient, broyés par leurs corps, d'agréables arômes.

D'une façon générale, tout le monde s'entendait bien. L'apparition de Raynil Layan – il était inhabituel de voir un artisan sur les terrains de chasse – brisa pour un temps l'atmosphère. Aoz Roon alla parler à Raynil Layan à l'écart des autres, le visage tourné vers l'horizon opposé. Quand il revint, son expression était sévère, et il refusa de mettre Laintal Ay et Dathka au courant de ce qui s'était dit.

Quand le faux soir descendait sur Oldorando, et que l'une ou l'autre des deux sentinelles dispersait ses cendres à l'occident, les troupeaux de hoxneys flairaient un danger familier. Levant leurs narines dans l'air empourpré, ils guettaient les langues-sabres.

Leurs ennemis arboraient eux aussi des couleurs vives. Les langues-sabres étaient rayés comme leur proie, de bandes toujours noires et d'une autre couleur, une couleur tirant sur celle du sang, généralement écarlate ou marron pourpre. Ils ressemblaient beaucoup aux hoxneys, malgré leurs pattes plus courtes et plus épaisses et leurs têtes plus rondes, dont la rotondité était encore accentuée par l'absence d'oreilles visibles. La tête, plantée sur un cou vigoureux, abritait l'arme principale du langue-sabre : poursuivant rapide sur une courte distance, ce dernier pouvait projeter une langue effilée comme une épée hors de sa gorge et sectionner la patte d'un hoxney en fuite.

Ayant vu une fois ce prédateur en action, les chasseurs lui portaient le plus grand respect. Le langue-sabre, pour sa part, ne montrait ni crainte ni agressivité en face des hommes ; l'humanité n'avait jamais figuré à son menu, ni lui, pour autant qu'il le sût, au menu de l'humanité.

Le feu semblait attirer l'animal. Les langues-sabres prirent l'habitude de s'approcher à pas lents du feu de camp, par deux, mâle et femelle, pour s'asseoir ou s'allonger de tout leur long près des flammes. Ils se léchaient mutuellement de leurs blanches langues épées et dévoraient les morceaux de viande que les hommes leur jetaient. Cependant, ils ne voulaient jamais se laisser toucher, s'écartant en grondant de la main qui se tendait précautionneusement vers eux. Ce grondement était un avertissement suffisant pour les chasseurs ; ils avaient vu quels ravages cette terrible langue pouvait faire quand la colère l'animaait.

Des fourrés d'épineux et de sanguinelle fleurissaient partout dans le paysage. Les hommes dormaient sous leurs lourds rameaux. Ils vivaient au milieu d'une vaste éclosion et de ses parfums entêtants, parmi des fleurs comme personne n'en avait jamais vu ni senti depuis des générations et des générations. Dans les halliers de sanguinelle ils trouvèrent des nids d'abeilles sauvages, dont certains regorgeaient de miel. Le miel fermentait facilement pour donner du mellithel. Les hommes s'enivraient au mellithel et se poursuivaient à travers les herbes, riant, criant, se mesurant à la lutte, jusqu'à ce que les hoxneys, curieux de nature, viennent voir ce qui motivait toute cette gaîté. Les hoxneys non plus ne voulaient pas se laisser toucher par l'homme, bien que plus d'un, sous l'effet du mellithel, eût essayé d'attraper un de ces animaux espiègles, courant après eux à travers le veldt jusqu'au moment où le poursuivant tombait et s'endormait sur place.

Autrefois, le retour au foyer constituait le couronnement de la chasse. Au défi des champs de neige glacés succédaient la chaleur et le sommeil. Tout cela changea. La chasse était devenue un jeu. Les muscles n'étaient plus raides, et il faisait chaud dans le veldt en fleurs.

Il faut dire aussi qu'Oldorando avait moins d'attraits pour les chasseurs. Le hameau devenait surpeuplé, à mesure que de plus en plus d'enfants survivaient aux hasards de leur première année sur terre. Les hommes préféraient les joyeuses beuveries au mellithel dans la plaine aux plaintes qui saluaient souvent leur retour.

Aussi ne voyait-on plus de ces retours en rangs bien serrés d'où fusaient les vantardises ; on regagnait désormais ses foyers sans hâte, par petits groupes de deux ou trois, de façon plus discrète.

Ces retours nouveau style provoquaient un émoi absent auparavant, du moins en ce qui concernait les femmes ; car si les hommes avaient leur légèreté, les femmes avaient leur vanité.

« Voyons ce que tu m'as rapporté ! »

C'était là, à quelques variations près, le cri général, quand les femmes, suivies de leurs marmots, voyaient arriver leurs hommes. Elles allaient jusqu'au nouveau pont et attendaient là, sur la rive est du voral, pendant que les enfants lançaient des pierres aux canards et aux oies, impatientes de voir les hommes revenir avec de la viande.

Mais ce qui éveillait des transports de joie dans le cœur des femmes, c'étaient les peaux, les somptueuses peaux de hoxney. Jamais, au cours de leur vie de pauvresses, elles n'avaient envisagé de changer de tenue. Jamais les tanneurs n'avaient été aussi sollicités. Jamais les hommes n'avaient été aussi poussés à tuer pour tuer. Chaque femme désirait posséder une peau de hoxney – et de préférence plus d'une – et en habiller sa progéniture.

C'était à celle qui aurait les peaux les plus éclatantes. Bleues, magenta, aigue-marine, cerise. Elles exerçaient sur les hommes des

chantages que ceux-ci appréciaient au plus haut point. Elles se bichonnaient, elles se peignaient les lèvres. Elles paradaient. Elles s'arrangeaient les cheveux. Elles se mettaient même à se laver.

Correctement portées, c'est-à-dire avec les rayures dans le sens de la hauteur, les peaux de hoxney pouvaient donner un air élégant à la femme la plus replète. Les peaux devaient être convenablement coupées. Un nouveau métier prospéra à Oldorando : tailleur. À mesure que les fleurs déployaient des clochettes, des épis et des mines le long des chemins entre les anciennes tours, et que du lierre en fleur grimpait aux flancs des tours elles-mêmes, les femmes se mirent à ressembler de plus en plus à des fleurs. Elles se pavoisaient de couleurs vives comme leurs mères n'en avaient jamais vu.

Les hommes, mis en état de légitime défense, ne tardèrent pas à rompre avec leurs vieilles fourrures pesantes pour adopter eux aussi les peaux de hoxney.

Le temps devint lourd et menaçant ; de la vapeur s'élevait du chapeau plat des rajabarals.

Oldorando était silencieux sous un plafond de cumulus. Les chasseurs étaient au loin. Shay Tal était seule dans sa chambre, occupée à écrire. Elle ne se souciait plus de son aspect, et continuait d'aller dans ses vieilles peaux informes. Elle entendait toujours dans sa tête les voix grinçantes des radiés et des diaphes de ses parents. Elle continuait de rêver de perfection et de voyage.

Quand Vry et Amin Lim descendirent de la chambre au-dessus, Shay Tal les enveloppa d'un regard pénétrant et dit : « Vry que penserais-tu d'un globe pour représenter le monde ? »

« Ça se défend », dit Vry. « De toutes les figures, un globe est celle qui tourne le mieux sur elle-même, et les autres corps vagabonds sont ronds. Ce doit donc être notre cas à nous aussi. »

« Un disque, une roue ? Nous avons été élevés dans la croyance que le noyau originel repose sur un disque. »

« Beaucoup de croyances dans lesquelles nous avons été élevés sont fausses. Vous nous avez enseigné cela, vénérable », rétorqua Vry. « Je crois que notre monde gravite autour des sentinelles. »

Shay Tal resta là à les contempler, et elles se tortillèrent sous son inspection. Les deux jeunes femmes s'étaient débarrassées de leurs vieilles fourrures et portaient de superbes costumes en peau de hoxney. Des rayures cerise et grises couraient le long du corps de Vry. Les oreilles de l'animal ornaient ses épaules. En dépit des interdictions d'Aoz Roon concernant l'académie, les peaux lui avaient été offertes par Dathka. Elle marchait avec plus d'assurance. Elle avait acquis du charme.

Soudain, Shay Tal entra dans une violente colère. « Stupides fillasses, toupies sans cervelle, vous me défiez. Je sais ce que cache cet air

sournois. Regardez-moi cette tenue ! Nous n'allons nulle part avec toute notre intelligence, nulle part. Chaque chose semble nous conduire à de nouvelles complexités. Il faudra que j'aille à Sibornal, pour trouver cette grande roue dont parlent les diaphes. Peut-être que la véritable liberté, la vérité sans fard, se trouvent là-bas. Ici nous ne connaissons que la malédiction de l'ignorance... Où allez-vous toutes les deux, quoi qu'il en soit ? »

Amin Lim écarta les mains pour manifester leur innocence. « Nulle part, madame, seulement aux champs, pour voir si nous sommes venues à bout de la rouille de l'avoine. »

C'était une grosse fille, encore plus grosse à ce moment-là du fait de la semence que son mari avait plantée en elle. Elle resta là, l'air implorant, rassurée par une légère lueur d'approbation dans le regard de Shay Tal ; après quoi elle et Vry s'enfuirent pratiquement de la pièce étouffante.

Comme elles dévalaient les escaliers de pierre malpropres, Vry dit d'un air résigné : « La voilà encore en train de fulminer, aussi régulière que le Siffleur d'Heures. La pauvre, il y a assurément quelque chose qui la tracasse. »

« Où est ce bassin dont tu m'as parlé ? Je ne me vois pas lancée dans une longue marche dans mon état. »

« Tu adoreras, Amin Lim. C'est seulement un peu plus loin que les champs au nord, et nous pouvons marcher lentement. Oyre devrait être là-bas. »

L'air s'était tellement alourdi qu'il ne transportait plus le parfum des fleurs, mais exhalait une vague odeur de métal de son cru. Les couleurs étaient éblouissantes dans la lumière actinique ; les oies paraissaient d'un blanc surnaturel.

Elles passèrent entre les colonnes de grands rajabarals. Les vigoureux cylindres, avec leur fût concave, convenaient mieux à la géométrie d'un paysage d'hiver ; dans la luxuriance générale ils apportaient un contraste rébarbatif.

« Même les rajabarals sont en train de changer », dit Amin Lim. « Ça fait combien de temps qu'il sort de la vapeur de leur sommet ? » Vry n'en savait rien et n'était pas particulièrement intéressée. Elle et Oyre avaient découvert un bassin d'eau chaude, dont elles n'avaient jusqu'à là parlé à personne. Dans un étroit vallon, dont l'entrée regardait dans la direction opposée à Oldorando, de nouvelles sources avaient jailli du sol, certaines à une température proche de l'ébullition, et dévalaient vers le Voral, où elles se jetaient dans un nuage de vapeur. Une source, condamnée par le roc, coulait dans une direction différente et formait un bassin isolé, entouré de verdure mais à ciel ouvert. C'était vers ce bassin que Vry conduisait Amin Lim.

Quand elles écartèrent les arbustes et virent la silhouette debout

près du bassin, Amin Lim poussa un cri aigu et porta une main à sa bouche.

Oyre se tenait au bord de l'eau. Toute nue. Sa peau était luisante d'humidité et de l'eau dégouttait de son opulente poitrine. Sans la moindre gêne, elle se retourna et salua joyeusement ses amies de la main. Derrière elle gisaient les peaux de hoxney qui l'habillaient d'ordinaire.

« Alors, où étiez-vous ? L'eau est délicieuse aujourd'hui. »

Amin Lim resta où elle était, toute rouge, se couvrant toujours la bouche. Elle n'avait jamais vu quelqu'un de nu.

« N'aie pas peur », dit Vry en riant de l'expression de son amie. « C'est formidable dans l'eau. Je vais me déshabiller et aller dedans. Regarde-moi – si tu oses. »

Elle s'élança vers l'endroit où se trouvait Oyre et commença à délayer son costume cerise et gris. Les peaux étaient assemblées de façon qu'il soit aussi facile de les mettre que de les enlever. Une minute plus tard, le costume était par terre et Vry toute nue, sa silhouette plus mince constatant avec la beauté plantureuse d'Oyre. Elle riait de plaisir.

« Allez, Amin Lim, ne fais pas ta mijaurée. Un bain fera le plus grand bien à ton bébé. »

Vry et Oyre sautèrent ensemble dans l'eau. À l'instant où l'élément liquide les engloutissait, elles hurlèrent de plaisir.

Amin Lim resta où elle était et hurla d'horreur.

Ils s'étaient offert un énorme festin, avec des fruits amers pour faire descendre les tranches de viande. Leurs visages luisaient encore de graisse.

Les chasseurs étaient plus gros que la saison précédente. La nourriture abondait. On pouvait abattre les hoxneys sans avoir besoin de courir. Les animaux continuaient de venir gambader au milieu des chasseurs, roulant leurs corps bariolés contre les flancs de leurs congénères morts.

Toujours vêtu de ses vieilles fourrures noires, Aoz Roon était allé parler à l'écart à Goija Hin, le responsable des esclaves, dont le large dos était encore visible tandis qu'il clopinait vers les tours lointaines d'Oldorando. Aoz Roon rejoignit la compagnie. Il attrapa une côte qui était encore en train de grésiller sur une pierre et croula dans l'herbe avec. Curd, son grand chien, sautilla gaîment autour de lui en grognant, jusqu'à ce qu'Aoz Roon arrache une tranche de sanguinelle parfumée pour tenir la bête à distance de sa viande.

Il expédia un coup de pied amical à Dathka.

« Ça c'est la vie, mon ami. Se la couler douce, manger autant qu'on peut avant que la glace revienne. Par le noyau originel, je n'oublierai

jamais cette saison aussi longtemps que je vivrai. »

« Magnifique. » La réponse de Dathka s'arrêta là. Il avait fini de manger et se tenait assis les bras autour des genoux, regardant les hoxneys dont un troupeau filait à travers les herbes à moins d'un quart de mille de distance.

« Maudit sois-tu, tu ne dis jamais rien », s'exclama Aoz Roon avec bonhomie en mordant à belles dents dans sa viande. « Parle-moi. » Dathka tourna la tête, une joue appuyée sur ses genoux, et enveloppa Aoz Roon d'un regard matois.

« Qu'est-ce qui se passe entre toi et Goija Hin ? »

La bouche d'Aoz Roon se durcit. « Ça ne regarde que nous deux. »

« Donc tu n'as pas envie de parler toi non plus. » Dathka tourna la tête et se remit à observer les hoxneys toujours en train de courir en rond au-dessous du gros cumulus qui s'accumulait à l'horizon occidental. L'air baignait dans une lumière verte qui dépossédait les hoxneys de leur éclat.

Finalement, comme s'il avait senti le regard d'Aoz Roon lui percer les omoplates, il dit sans détourner les yeux. « Je pensais. » Aoz Roon jeta son os à Curd et s'étendit sur le dos au-dessous des rameaux en fleurs. « Bon, alors accouche. Qu'est-ce que c'est que cette pensée pour laquelle tu as économisé durant toute ta vie ? » « Comment attraper un hoxney vivant. »

« Ha ! Et à quoi cela t'avancera-t-il ? »

« Je ne pensais pas en termes d'utilité, pas plus que toi quand tu as fait venir Nahkri au sommet de la tour. »

Un lourd silence suivit, qu'Aoz Roon laissa durer. Finalement, au moment où retentissait un lointain coup de tonnerre, Eline Tal vint procéder à la distribution de mellithel. Aoz Roon demanda d'un ton hargneux à toute la compagnie : « Où est Laintal Ay ? Encore en train de vagabonder, je suppose. Pourquoi n'est-il pas avec nous ? Vous en prenez trop à votre aise, les gars, vous devenez paresseux et indisciplinés. Certains d'entre vous risquent d'avoir une mauvaise surprise. »

Il se releva et s'éloigna d'un pas pesant, suivi à distance respectueuse par son chien.

Laintal Ay n'étudiait pas les hoxneys comme son taciturne ami. Il était après un autre gibier.

Depuis cette nuit, quatre longues années auparavant, où il avait assisté au meurtre de son oncle Nahkri, l'épisode le hantait. Il avait cessé d'en vouloir à Aoz Roon, car il comprenait mieux, désormais, que le Seigneur d'Embruddock était un homme torturé.

« Je suis sûre qu'il se croit sous le coup d'une malédiction », Oyre avait dit un jour à Laintal Ay.

« Il peut lui être beaucoup pardonné pour le pont vers l'ouest », avait répliqué Laintal Ay en homme pratique qu'il était. Mais il se sentait lui-même souillé par la façon dont il avait été mêlé au meurtre et avait tendance à se replier de plus en plus sur lui-même.

Le lien qui l'unissait à la belle Oyre avait été à la fois renforcé et altéré par cette nuit où l'on avait bu trop de rathel. Il en était même arrivé à se méfier d'elle.

Il s'était ainsi formulé la difficulté : « Si je dois régner sur Oldorando, comme mon lignage le veut, il faut que je tue le père de la fille que je désire faire mienne. C'est impossible. »

Il ne faisait pas de doute qu'Oyre comprenait aussi son dilemme. Et pourtant c'était à lui et à personne d'autre qu'elle était destinée. Il se serait battu à mort avec tout homme qui l'eût approchée.

La voix sauvage de son instinct, son sens du piège sournois, de l'instant de négligence qui précipite au désastre lui faisaient voir aussi clairement qu'à Shay Tal l'état de vulnérabilité dans lequel Oldorando se trouvait désormais régulièrement laissé. Sous l'effet de la chaleur, plus personne n'était vigilant. Les sentinelles somnolaient à leur poste.

Il souleva la question de la défense avec Aoz Roon, qui avait une réponse raisonnable toute prête.

Celui-ci déclara de façon définitive que plus personne, ami ou ennemi, n'entreprenait de longues expéditions. Auparavant, un manteau de neige permettait aux gens d'aller où bon leur semblait ; à présent il y avait partout l'obstacle de la végétation, de fourrés qui devenaient chaque jour plus épais. Le temps des raids était fini.

Et puis, ajouta-t-il, ils n'avaient pas subi de raids phagors depuis le jour où Dame Shay Tal avait accompli son miracle au Lac Poisson. Ils étaient plus en sécurité que jamais. Et il passa à Laintal Ay une chope de mellithel.

Cette réponse laissa Laintal Ay insatisfait. Oncle Nahkri s'estimait parfaitement en sécurité la nuit où il avait grimpé les escaliers de la grande tour. Deux minutes plus tard, il gisait en bas dans la rue, le cou brisé.

Quand les chasseurs étaient partis ce jour-là, Laintal Ay n'était pas allé plus loin que le pont. Arrivé là, il fit demi-tour en silence, bien décidé à procéder à une inspection du village pour voir comment il réagirait à une attaque inopinée.

Comme il entreprenait de faire le tour des abords, la première chose qu'il observa fut un léger panache de vapeur sur le Voral. Il flottait le long d'une certaine ligne au milieu du courant sans jamais dévier, paraissant avancer au-dessus du sombre glissement de l'eau, alors qu'il demeurerait toujours à la même place. Des lambeaux cotonneux s'en détachaient comme autant de plumes, parsemant la surface du fleuve. Ce que cela signifiait, il était incapable d'en décider. Il poursuivit son

chemin avec un sentiment de malaise.

L'atmosphère se fit plus lourde. De jeunes arbres poussaient sur des monticules qui avaient été autrefois des bâtiments. Il apercevait les tours restantes à travers les barreaux que formaient leurs troncs minces. Aoz Roon avait raison d'un certain point de vue : il était devenu difficile de faire le tour d'Oldorando.

Et pourtant, des images prémonitoires se formaient dans son esprit. Il voyait des phagors montés sur des kaidos franchir les obstacles et pousser leur charge jusqu'au cœur du hameau. Il voyait les chasseurs revenir chez eux en ordre dispersé, chargés de peaux éclatantes, la tête alourdie par leurs abus de mellithel. Ils avaient le temps de voir brûler leurs foyers, massacrer leurs femmes et leurs enfants, avant d'être eux-mêmes broyés sous des sabots furieux.

Il se fraya un chemin à travers les buissons épineux.

Quels cavaliers que ces phagors ! Que pouvait-il y avoir de plus merveilleux que de monter un kaido et de galoper sur son dos, de le maîtriser, de partager sa puissance, de n'être que mouvement avec lui ? Ces bêtes féroces n'acceptaient de servir de montures qu'aux phagors : c'était du moins ce que disaient les légendes, et il n'avait jamais entendu parler d'un homme qui eût monté un kaido. Cette seule idée lui donnait le vertige. Les hommes allaient à pied... Mais un homme sur un kaido serait plus que l'égal d'un phagor sur un kaido.

À demi dissimulé par les taillis, il arriva en vue de la porte nord, qui était ouverte et sans garde. Deux oiseaux se perchèrent au sommet de la porte en gazouillant. Il se demandait si une sentinelle avait été postée là le matin, ou si l'homme avait déserté son poste. Le silence, dans l'air lourd, avait quelque chose de tonitruant.

Une silhouette à la démarche traînante entra dans son champ visuel. Il reconnut immédiatement en elle le maître des esclaves, Goija Hin. Derrière lui venait Myk, tenu au bout d'une corde.

« Nous y voilà, tu apprécieras ton travail de l'après-midi », entendit dire Laintal Ay au maître des esclaves. Celui-ci s'arrêta de l'autre côté de la porte et attacha le phagor à un petit arbre. Les jambes de la créature étaient déjà enchaînées. Il tapota Myk presque affectueusement.

Myk regarda craintivement Goija Hin. « Myk peut rester assis un peu au soleil. »

« Pas assis, debout. Tu restes debout, Myk, tu fais ce qu'on t'a dit, ou tu sais ce qui t'attend. Nous allons faire exactement comme dit Aoz Roon, ou nous aurons tous les deux des ennuis. »

Le vieux phagor laissa échapper une espèce de grognement. « Il y a toujours des ennuis pour nous dans les octaves d'air. Qu'est-ce que vous êtes, vous autres Fils de Freyr, sinon des ennuis ? »

« Encore une réflexion de ce genre et je t'arrache ta sale peau », dit

Goija Hin sans méchanceté. « Reste ici, fais ce qu'on nous a dit, et tu auras ta revanche sur un de nous autres Fils de Freyr dans une minute. »

Il laissa le monstre où il était, à l'abri des regards, et s'éloigna de son pas de pied-plat en direction des tours. Myk s'empressa de s'allonger par terre et disparut du champ visuel de Laintal Ay.

Comme la traînée de vapeur qui flottait sur le Voral, cet incident mit Laintal Ay mal à l'aise. Il resta là à attendre, à écouter, à s'étonner. Ce calme gazouillant était quelque chose qu'il aurait jugé anormal seulement quelques années auparavant. Il haussa les épaules et se remit en marche.

Oldorando était sans garde. Il fallait faire quelque chose pour donner aux chasseurs le sens du danger. Il remarqua que de la vapeur filtrait à travers la calotte des rajabarals. C'était un autre prodige qu'il était incapable d'interpréter. Un coup de tonnerre roula du côté du nord, lointain mais lourd de menace.

Il traversa un ruisseau qui bouillonnait et dégageait de la vapeur, celle-ci s'accrochant autour des dents de fougères qui poussaient au bord. Quand il se baissa pour y tremper la main, il trouva l'eau d'une chaleur supportable. Un poisson mort passa sous ses yeux, la queue en l'air, juste au-dessous de la surface. Il resta accroupi là, à regarder de l'autre côté du ruisseau l'entrelacs de verdure nouvelle à travers lequel transparaissait le sommet des tours. Aucune source d'eau chaude n'existait ici auparavant.

Le sol trembla. Des jones ployaient dans le courant ; des tritons y brillèrent un instant puis disparurent. Des oiseaux s'envolèrent en criant au-dessus des tours, puis replongèrent vers le sol.

Comme il attendait une nouvelle secousse, le Siffleur d'Heures mugit dans le voisinage ; c'était là le cri d'Oldorando, un bruit qui lui était familier depuis le berceau. Il dura un tout petit peu plus longtemps que d'habitude. Il savait exactement combien il durait ; cette fois, la note fut soutenue un instant de plus que le normale.

Il se releva et poursuivit sa tournée d'inspection. Alors qu'il se déplaçait avec difficulté à travers des buissons de raige qui lui montaient jusqu'aux cuisses, il entendit des voix. Avec la rapidité de réaction du chasseur, Laintal Ay s'immobilisa, puis s'avança à pas prudents, plié en deux. Droit devant lui le sol s'élevait en un brusque escarpement parsemé de bouquets de thym. Il se mit à plat ventre au milieu des feuilles odorantes avant de risquer un coup d'œil dans cette direction. Il sentit son estomac osciller sous lui — la ligne creuse de son ventre était devenue convexe depuis qu'il faisait régulièrement bonne chère.

Des voix — féminines — de nouveau. Il leva la tête et regarda par-dessus le monticule.

Quoi qu'il se fût attendu à voir, la réalité était beaucoup plus délectable. Il se retrouva en train de contempler une cuvette, au centre de laquelle s'étendait une nappe d'eau profonde entourée de verdure. Des traînées de vapeur s'élevaient de l'eau pour aller flotter dans les buissons tout autour, les couvrant d'une humidité qui retournait goutte à goutte dans le bassin. De l'autre côté de ce bassin deux femmes étaient en train de se revêtir de leurs peaux de hoxney ; l'une était en pleine grossesse ; il reconnut immédiatement Amin Lim en elle et Vry dans sa compagne. Debout près de lui au bord du bassin, lui tournant son superbe dos, c'était son adorée, Oyre l'entêtée, qu'il voyait. Nue.

Quand il s'en rendit compte, il s'étrangla de plaisir et resta tapi où il était, à contempler ces épaules, ce galbe du dos, ces fesses et ces jambes resplendissantes, avec un ravissement qui lui coupait le souffle.

Batalix s'était échappé d'un de ces gigantesques châteaux pourpres où l'enfermaient les nuages pour inonder le paysage d'or. Les rayons de la sentinelle se diffusaient obliquement sur la peau cannelle d'Oyre, tout emperlée de gouttelettes au niveau des épaules et des seins. Des filets d'eau suivaient les dédales de sa chair pour s'étaler au bout de leur course sur la pierre où elle se tenait, comme pour l'unir, telle une naïade, à l'élément qui leur était commun. Sa pose était détendue, ses pieds légèrement écartés. Elle avait une main levée, pour chasser l'eau de ses cils tandis qu'elle regardait ses amies en train de se préparer à partir. Oyre affichait la nonchalance d'un animal – inconsciente pour l'instant du regard rapace du chasseur, mais prête à la fuite en cas de besoin.

Ses cheveux sombres, plaqués sur sa tête, ondulaient en longues mèches humides sur ses épaules et sa gorge, lui donnant des airs de loutre.

Laintal Ay ne pouvait avoir que de brefs aperçus de son visage de l'endroit où il se tenait tapi. Il n'avait jamais vu personne dans le simple appareil, homme ou femme ; la coutume, s'ajoutant au froid, avait banni la nudité d'Oldorando. Succombant à ce qu'il voyait, il laissa son visage s'enfoncer dans le thym parfumé. Les tempes lui battaient à tout rompre.

Quand il put relever la tête et regarder de nouveau le charmant spectacle, le mouvement des fesses de la jeune fille au moment où elle adressait un geste d'adieu à ses amies et se retournait le plongea dans un immense enchantement. Il respirait un air différent. Oyre contemplait à présent le bassin d'un œil presque somnolent, fixant ses profondeurs pures, ses cils accrochant la lumière. Au nouveau mouvement qu'elle fit, il put considérer ses parties génitales, couvertes de minuscules torsades de poils humides, son ventre orgueilleux, et l'adorable vortex de son nombril. Tout lui fut momentanément révélé à

l'instant où elle écartait les bras et sautait dans le bassin.

Il resta seul en compagnie de la forte lumière du jour et des volutes de vapeur dans les buissons jusqu'à ce qu'elle refasse surface en riant.

Elle reprit pied sur la berge assez près de lui, ses seins bien dégagés se balançant et s'écrasant légèrement l'un contre l'autre.

« Oyre, ma toute dorée ! » cria-t-il, transporté d'extase.

Il se mit debout.

Elle se tenait devant lui ramassée sur elle-même, une artère palpitant près d'un petit creux sur son cou. Elle fixa sur lui un regard intense, des étincelles dans ses yeux noirs, auxquelles s'ajoutait cependant une espèce de langueur causée par la chaleur ambiante. Il redécouvrit la beauté de l'ovale court de son visage, encadré de ce qui ressemblait au pelage d'une loutre, et la douceur émanant de ses sourcils et des plis de ses paupières. Ces sourcils étaient arqués pour le moment, mais une fois remise de sa surprise elle ne manifesta aucune crainte, se contentant de le regarder, les lèvres légèrement écartées, attendant la suite des événements avec une vague curiosité. Puis, avec quelque retard, elle mit une main en coquille devant son bas-ventre. C'était plus un geste de provocation que de protection. Consciente de sa beauté, elle n'avait pas de mal à rester calme.

Quatre petits oiseaux lascifs vinrent voltiger entre eux, accablés par la lourdeur de l'après-midi.

Laintal Ay traversa l'herbe à grands pas et l'empoigna, la regardant farouchement dans les yeux, sentant le corps de la jeune fille contre ses fourrures. Il l'attira contre lui et l'embrassa passionnément sur les lèvres.

Oyre recula et se lécha les lèvres, souriant légèrement, les yeux rétrécis.

« Déshabille-toi. Fais voir à Batalix comment tu es fait », dit-elle.

Il y avait autant d'invite que de sarcasme dans ces paroles. Il délaça son col, puis saisit le haut de sa tunique et tira si fort que les coutures craquèrent. Dans de grands bruits de déchirures, la tunique céda et il la jeta par terre. Puis il fit subir le même sort à ses pantalons et les chassa d'un coup de pied. Il était conscient de la raideur avec laquelle se dressait sa verge quand il rejoignit Oyre.

Elle attrapa le bras qu'il tendait vers elle, tira, lui fit un croche-pied et se recula d'un mouvement vif, l'expédiant dans l'eau, où il tomba de tout son long.

Les lèvres humides du bassin se refermèrent sur Laintal Ay. L'eau était étonnamment chaude. Il refit surface, reprenant sa respiration dans un cri.

Oyre se pencha en riant, les mains sur ses adorables genoux.

« Il faudra que tu te laves avant d'être à mon goût, guerrier mangé aux puces ! »

Il l'éclaboussa, frappant la surface de l'eau à mi-chemin de l'hilarité et de la colère.

Quand elle l'aida à en sortir, elle s'était considérablement radoucie. Elle était glissante comme une anguille sous ses doigts. Comme ils s'agenouillaient dans l'herbe, il glissa une main entre ses jambes, palpant sa délicate féminité. Immédiatement, sa semence jaillit dans l'herbe.

« Oh, imbécile, imbécile ! » cria-t-elle, et elle lui assena une claque sur la poitrine, le visage déformé par la déception.

« Non, non, Oyre, ce n'est rien. Donne-moi un instant, s'il te plaît. Je t'aime, Oyre, de tout mon être. Je te veux à moi pour toujours, toujours. Viens, fais-moi repartir. »

Mais Oyre était déjà debout, remplie de contrariété et d'inexpérience. En dépit de ses mots cajoleurs, il était en rage contre elle, contre lui-même. Il bondit à ses côtés.

« Saleté, quelle idée d'être si jolie, friponne que tu es ! »

Il lui saisit le bras, lui fit faire brutalement demi-tour et la poussa vers le bassin fumant. Elle lui attrapa les cheveux en grondant et en piaillant. Ils basculèrent ensemble dans l'eau.

Il lui passa un bras autour du dos, l'entraîna sous l'eau, l'embrassa au moment où ils faisaient surface, lui saisissant un sein de la main gauche. En riant, ils grimpèrent sur la berge boueuse et y roulèrent ensemble. Il lui crocha les jambes et grimpa sur elle. Elle l'embrassa passionnément sur les lèvres, introduisant sa langue dans sa bouche au moment même où il la pénétrait. Ils restèrent là, dans l'endroit secret, sereins, extatiques, à faire l'amour. La boue, dont ils avaient les flancs emplâtrés, émettait sous eux des bruits doux, comme si elle eût été remplie de microbes en train de copuler à qui mieux mieux pour exprimer leur joie de vivre.

Elle remettait languissamment ses peaux de hoxney. Les douces fourrures se distinguaient par des rayures bleu foncé et bleu clair, dont la largeur variait au cours de leur chute le long du corps de la jeune fille. L'après-midi était devenu étouffant, et l'orage grondait tout près, éclatant parfois en craquements pareils à des cris de protestation.

Laintal Ay était allongé de tout son long à proximité, suivant les mouvements d'Oyre les yeux à demi fermés.

« J'ai toujours eu envie de toi », dit-il. « Depuis des années. Ta chair est une source d'eau chaude. Tu seras ma femme. Nous viendrons ici chaque après-midi. »

Elle ne répondit pas. Elle se mit à chanter en sourdine.

« J'ai terriblement envie de toi, tous les jours, Oyre. Toi aussi, tu as envie de moi, non ? »

Elle le regarda droit dans les yeux et dit : « Oui, oui, Laintal Ay, je te voulais. Mais je ne peux pas être ta femme. »

Il sentit le sol trembler sous lui.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Elle parut hésiter, puis s'inclina vers lui. Comme il tendait automatiquement la main vers elle, elle se recula, rangea ses seins dans sa tunique et dit : « Je t'aime, Laintal Ay, mais je ne vais pas devenir ta femme. »

« J'ai toujours soupçonné l'académie de n'être qu'une distraction – une consolation pour les sottes comme Amin Lim. Maintenant qu'il fait beau, la voilà en morceaux. Pour être juste, disons que seules Vry et Shay Tal s'en soucient – et peut-être le vieux Maître Datnil. J'apprécie cependant l'exemple d'indépendance de Shay Tal, et je l'imites. Shay Tal ne cédera pas à mon père – bien qu'à mon avis elle le désire furieusement, comme toutes les autres – et je suis son exemple : si je deviens ta possession, je ne suis plus rien. » Il se mit sur les genoux, l'air désemparé. « Non, non, au contraire. Tu seras... tout, Oyre, tout. Nous ne sommes rien l'un sans l'autre. »

« Pendant quelques semaines, oui. »

« Qu'est-ce que tu espères ? »

« Ce que j'espère... » Ses yeux se levèrent vers le ciel, et elle soupira. Elle lissa en arrière ses cheveux encore humides et laissa son regard vagabonder sur la végétation nouvelle, le ciel, les oiseaux. « Ce n'est pas que je me tienne en haute considération. Ce que je peux faire se réduit à si peu. Mais en restant indépendante comme Shay Tal, peut-être que je pourrai réaliser quelque chose. »

« Ne parle pas comme ça. Tu as besoin de quelqu'un pour te protéger. Shay Tal, Vry... elles ne sont pas heureuses. Shay Tal ne rit jamais, n'est-ce pas ? Et puis, elle est vieille. Je veillerais sur toi et te rendrais heureuse. Je n'ai pas de plus cher désir. »

Elle boutonnait à présent sa tunique, les yeux baissés sur les barrettes qu'elle avait elle-même conçues (au grand étonnement du tailleur) de façon que les peaux puissent s'enfiler et s'enlever sans problème.

« Oh, Laintal Ay, je suis tellement difficile. J'ai des difficultés avec moi-même. Je ne sais pas exactement ce que je veux. J'ai envie de me dissoudre et de couler comme cette eau merveilleuse. Qui sait d'où elle vient, où elle va ? – des entrailles mêmes de la terre, peut-être... Et cependant je t'aime, oui, à ma vilaine façon. Écoute, je te propose un arrangement. »

Elle s'arrêta de tripoter sa tunique et vint se planter devant lui, les

maines sur les hanches.

« Fais quelque chose de grand et d'étonnant, une seule chose, une seule action, et je serai ta femme pour toujours. Tu comprends cela ? Une action d'éclat, Laintal Ay – une grande action et je suis à toi. Je ferai tout ce que tu voudras. »

Il se releva et s'écarta d'elle, la dévisageant. « Une grande action ? Quelle sorte de grande action as-tu en tête ? Par le noyau originel, Oyre, tu es une fille bizarre. »

Elle fit voler ses cheveux autour de sa tête. « Si je te le disais, ce ne serait plus quelque chose de grand. Tu comprends ? Et puis, je ne sais pas ce que j'ai en tête. Démène-toi, démène-toi... Tu as engraisé, comme si tu attendais un bébé... »

Il demeura immobile, le visage dur. « Alors c'est ça ? Je te dis que je t'aime et tu n'as que des insultes à me retourner ? »

« Tu es sincère avec moi – j'espère ; je suis sincère avec toi. Mais je n'avais pas l'intention de te blesser. Je suis la douceur même. Tu as simplement libéré des choses en moi, des choses que je n'ai jamais dites à personne. J'ai envie de... non, je ne peux pas dire de quoi j'ai envie... de gloire. Fais quelque chose de grand, Laintal Ay, je t'en supplie, quelque chose de grand, avant que nous ne nous fassions trop vieux. »

« Comme de tuer des phagors ? »

Elle laissa échapper un rire plutôt sec, les yeux réduits à deux fentes étroites. L'espace d'un instant, sa ressemblance avec Aoz Roon s'accusa. « Si c'est tout ce à quoi tu penses. Pourvu que tu en tues un million. »

Il en resta abasourdi.

« Ainsi tu t'imagines que tu vaux un million de phagors ? » Oyre fit semblant de se frapper le front, comme si elle avait perdu l'esprit. « Ce n'est pas pour *moi*, ne comprends-tu pas ? C'est pour toi. Accomplis une grande action pour toi-même. Nous sommes là, coincés dans ce que Shay Tal appelle une cour de ferme – fais-en au moins une cour de ferme légendaire. »

Le sol trembla de nouveau. « Saloperie », dit-il « La terre est vraiment en train de bouger. »

Ils s'immobilisèrent, oubliant leur discussion, ne faisant plus attention l'un à l'autre. Un moutonnement dans les tons bronze s'échappa des châteaux aériens, qui affichaient à présent des cœurs pourpres et des contours mordorés. La chaleur se fit intense, et ils se retrouvèrent plongés dans un silence oppressant, dos à dos, en train de regarder autour d'eux.

Des claquements répétés les firent se tourner vers le bassin. Sa surface était troublée par des bulles jaunes qui venaient éclater à l'air libre, souillant l'eau naguère si claire. Les bulles montaient des

profondeurs, dégageant une odeur d'œufs pourris, de plus en plus rapprochées et de plus en plus noires. Une brume épaisse remplissait la dépression.

Un jet de boue jaillit du bassin et s'atomisa en l'air. Des paquets d'immondices brûlants volèrent de tous côtés, fouettant le feuillage environnant. Les humains s'enfuirent, terrorisés, elle dans son vêtement aux couleurs des ciels d'été.

Moins d'une minute après leur départ, le bassin n'était plus qu'une masse de liquide noir bouillonnant.

Avant même qu'ils aient pu regagner Oldorando, les cieux s'ouvrirent, et la pluie s'abattit, grise et glaciale.

Comme ils grimpaient dans la grande tour, ils entendirent des voix au-dessus de leur tête, au milieu desquelles se détachait celle d'Aoz Roon. Il venait juste d'arriver avec des compagnons de sa génération, Tanth Ein, Faralin Ferd et Éline Tal, tous de robustes guerriers et de bons chasseurs ; leurs femmes étaient là, en train de s'exclamer sur de nouvelles peaux de hoxney, ainsi que Dol Sakil, assise à l'écart sur l'appui de la fenêtre, la mine boudeuse, insouciant de la pluie battante. Était également présent Raynil Layan, ses peaux parfaitement sèches ; il tripotait sa barbe fourchue et jetait des regards inquiets autour de lui, sans parler ni se voir adresser la parole.

Aoz Roon n'accorda guère qu'un coup d'œil à sa fille naturelle avant de lancer sur le ton du défi à Laintal Ay : « Une fois de plus tu n'étais pas là. »

« Je me suis effectivement absenté quelque temps. Je suis désolé. J'étais en train d'inspecter les défenses. Je... »

Aoz Roon éclata d'un rire cassant et regarda ses compagnons en disant : « À te voir revenir dans cet état, avec Oyre dans son joli vêtement tout défait, je sais que tu étais en train d'inspecter autre chose que les défenses. Ne me raconte pas de mensonges, jeune coq ! »

Et les autres de rire pendant que Laintal Ay virait à l'écarlate.

« Je ne suis pas un menteur. Je suis allé inspecter nos défenses. Il n'y a pas de sentinelles, pas de gardes, pendant que vous êtes à boire tranquillement dans la nature. Oldorando pourrait tomber devant un seul Borlienien en armes. Nous nous laissons vivre, et tu offres un bien mauvais exemple. »

Il sentit la main d'Oyre se poser sur son bras en une invite à la pondération.

« Ce n'est pas le temps qu'il passe ici qui lui fait mal », lança Dol d'un ton railleur, mais sa remarque fut ignorée, car Aoz Roon s'était déjà tourné vers ses compagnons pour dire : « Vous voyez ce qu'il faut que j'endure de la part de mes lieutenants, ainsi nommés. Toujours de l'insolence. Oldorando est maintenant caché et protégé par la végétation, qui devient plus haute chaque semaine. Quand la saison

sera de nouveau à la guerre, comme cela ne manquera pas d'arriver, on aura tout le temps de s'occuper de la guerre. Tu essaies de semer le désordre, Laintal Ay. »

« Au contraire. J'essaie de l'éviter. »

Aoz Roon s'avança et se campa devant lui, son immense silhouette noire dominant le jeune homme.

« Alors tiens-toi tranquille. Et ne me fais pas la leçon. »

Dominant le bruit de l'averse, des cris s'élevèrent au-dehors. Dol se retourna pour regarder par la fenêtre et annonça que quelqu'un était en difficulté. Oyre courut la rejoindre.

« Ecartez-vous », beugla Aoz Roon, mais les trois autres femmes se bousculaient aussi à la fenêtre. La pièce n'en devint que plus sombre.

« Allons voir ce qui se passe », dit Tanth Ein. Il s'élança dans les escaliers, ses larges épaules bloquant presque la trappe au passage, suivi de Faralin Ferd et d'Éline Tal. Raynil Layan resta dans l'ombre, les accompagnant seulement du regard. Aoz Roon fit un geste pour les arrêter, puis s'immobilisa dans une attitude indécise au milieu de la pièce soudain privée d'animation ; seul Laintal Ay avait les yeux fixés sur lui.

Ce dernier s'avança et dit : « Je me suis laissé emporter ; tu n'aurais pas dû me traiter de menteur. Cela ne veut pas dire que mon avertissement ne tient pas. Il est de notre responsabilité de veiller à ce que la ville soit gardée comme avant. »

Aoz Roon se mordit les lèvres sans prêter attention à ce qu'on lui disait.

« Toutes tes idées te viennent de cette maudite femme de Shay Tal », déclara-t-il d'un air absent, une oreille tendue vers les bruits de l'extérieur. Des cris d'hommes s'ajoutaient à présent aux précédents. Les femmes à la fenêtre menaient aussi grand tapage, courant ici et là et s'agrippant à Dol ou l'une à l'autre.

« Tirez-vous de là ! » tonna Aoz Roon en empoignant Dol avec colère. Curd, le grand chien jaune, se mit à hurler.

Le monde dansait au tambourinement de la pluie. Les silhouettes au bas de la tour étaient grises sous l'averse. Deux des trois grands gaillards de chasseurs étaient en train de ramasser un corps dans la boue, pendant que le troisième, Faralin Ferd, s'efforçait de passer ses bras autour de deux vieilles femmes enveloppées de fourrures trempées pour les conduire à l'abri. Celles-ci, peu soucieuses de confort, levaient au ciel leurs visages accablés de chagrin, laissant la pluie s'engouffrer dans leur bouche ouverte. On pouvait reconnaître en elles la femme de Datnil Skar et une vieille veuve, tante de Faralin Ferd.

Les femmes avaient traîné le corps à elles deux, chacune d'un côté, depuis la porte nord, le couvrant et se couvrant elles-mêmes de boue

au cours de l'opération. Au moment où les chasseurs se redressaient avec leur fardeau, le corps devint plus visible. Le visage était déformé et maculé de sang si caillé que la pluie était impuissante à le faire partir. La tête retomba en arrière quand les chasseurs soulevèrent le corps en l'air. Du sang gouttait encore sur le visage et les vêtements. La gorge avait été arrachée d'un coup de dents aussi net qu'il s'en donne à une pomme dans laquelle on mord franchement.

Dol se mit à pousser des cris d'orfraie. Aoz Roon l'écarta de son chemin, passa ses robustes épaules dans l'encadrement de la fenêtre et cria en bas : « N'amenez pas ça à l'intérieur. »

Les hommes choisirent de passer outre son ordre. Ils étaient en train de gagner l'abri le plus proche. Des cascades d'eau leur dégringolaient dessus des parapets, pendant qu'ils se débattaient dans la gadoue avec leur fardeau boueux.

Aoz Roon jura et se précipita dans les escaliers, Curd sur ses talons. Dans le feu de l'action, Laintal Ay suivit, Oyre, Dol et les autres femmes derrière lui, tout le monde se bousculant sur les marches étroites. Raynil Layan, plus lent à réagir, descendit le dernier.

Les chasseurs et les vieilles femmes tirèrent ou escortèrent le cadavre dans l'étable basse de plafond et le laissèrent tomber sur la paille éparse. Les hommes se reculèrent en s'essuyant la figure des mains, tandis qu'une flaque d'eau mêlée de spirales de sang se formait autour du corps, soulevant des brins de paille qui tournaient à l'aventure sur la nappe liquide comme des bateaux à la recherche d'un estuaire. Les vieilles femmes, grotesques ballots, pleuraient bruyamment sur l'épaule l'une de l'autre. Bien que le visage du mort fût tout couvert de sang et de cheveux, son identité ne faisait aucun doute. C'était le cadavre de Datnil Skar, avec Curd en train de lui renifler l'oreille, qu'ils avaient sous les yeux.

La femme de Tanth Ein était une créature avenante du nom de Farayl Musk. Elle éclata en une série de longues lamentations qu'elle n'arrivait pas à réprimer.

Personne ne pouvait confondre la blessure mortelle du cou avec autre chose qu'une morsure de phagor. Le mode d'exécution en usage à Pannoval avait été transmis, pour le cas où le besoin s'en ferait sentir, ce qui arrivait rarement, par Yuli le Prêtre. Quelque part au-dehors, dans la pluie qui tombait à verse, se trouvait Wutra, en train d'attendre. Wutra, éternellement en guerre. Laintal Ay songea à l'effrayante affirmation de Shay Tal selon laquelle Wutra était un phagor. Peut-être y avait-il réellement un dieu, peut-être était-il réellement un phagor. Son esprit remonta un peu plus tôt dans la journée, au moment où, avant de découvrir Oyre toute nue, il avait vu Goija Hin conduire Myk à la porte nord. Le responsable de cette mort ne faisait pas de doute ; Shay Tal, pensa-t-il, allait avoir de nouvelles

raisons d'être affligée.

Il regarda les visages hébétés qui l'entouraient – et l'expression d'exultation méchante qui distinguait celui de Raynil Layan – et rassembla son courage. D'une voix forte, il dit : « Aoz Roon, je t'accuse d'être le meurtrier de ce brave vieillard. » Il pointa un doigt sur Aoz Roon comme si certaines personnes présentes avaient pu ne pas connaître celui qu'il appelait ainsi.

Tous les yeux se tournèrent vers le Seigneur d'Embruddock, dont la tête touchait les chevrons. Son visage était pâle. Il répliqua durement : « Ne te risque pas à m'attaquer ainsi. Un mot de plus, Laintal Ay, et je t'assomme. »

Mais il n'était plus possible d'arrêter Laintal Ay. Bouillant de colère, il cria d'une voix moqueuse : « Est-ce un autre de tes coups féroces contre le savoir – contre Shay Tal ? »

Les autres murmurèrent, mal à l'aise dans l'espace restreint. Aoz Roon dit : « Ceci n'est que justice. On m'a informé que Datnil Skar laissait lire à des profanes le livre secret de sa corporation. C'est chose rigoureusement interdite. Qui entraîne, aujourd'hui comme par le passé, la peine de mort. »

« Justice ! Est-ce que cela ressemble à la justice ? Ce coup a le caractère furtif d'un meurtre. Vous avez tous vu – tout s'est passé comme pour le meurtre de... »

L'attaque d'Aoz Roon était assez prévisible, mais sa férocité rompit la garde de Laintal Ay. Il porta à son tour un coup à la figure d'Aoz Roon, qui dansait, noire de rage, devant lui. Il entendit hurler Oyre. Puis un coup de poing l'atteignit en plein sur le côté de la mâchoire.

Avec une sorte d'indifférence, il se sentit reculer en chancelant, trébucher sur le cadavre trempé et dégringoler sans force sur le sol de l'étable.

Il perçut des cris, des appels, des martèlements de bottes autour de lui. Il sentit les coups de pied dans ses côtes. Tout devint confus quand on le souleva comme le cadavre qu'on avait jeté là – tandis qu'il s'efforça de protéger son crâne d'un choc éventuel contre un mur – et qu'on le transporta dehors sous la pluie. Il entendit résonner le tonnerre comme un pouls gigantesque.

Du haut des marches, on le lança comme un paquet dans la boue. La pluie se mit à lui cingler le visage. Étala par terre, il se rendit compte qu'il n'était plus le lieutenant d'Aoz Roon. Désormais, leur inimitié était patente, de notoriété publique.

La pluie continua de tomber. Des traînées de nuages opaques roulaient au-dessus du continent central. Un climat d'impasse régnait sur Oldorando.

L'armée lointaine du jeune Kzahn, Hrr-Brahl Yprt, fut forcée

d'interrompre sa marche pour s'abriter dans les collines éclatées de l'est. Ses unités entrèrent dans une sorte d'engourdire plutôt que d'affronter le déluge.

Les phagors subissaient aussi des tremblements de terre provenant de la même source que ceux qui affligeaient Oldorando. Loin au nord, d'anciennes zones de failles étaient en proie à de violentes convulsions sismiques. À mesure que son fardeau de glace disparaissait, la terre tremblait et se soulevait.

C'est à cette époque que l'océan ceinturant Helliconia se dégela au-delà des larges zones tropicales, qui s'étendaient de l'équateur jusqu'à des latitudes de trente-cinq degrés nord et sud. La circulation est-ouest des eaux océaniques s'enfla en une série de tsunamis qui dévastèrent les régions côtières tout autour du globe. Les raz de marée se combinèrent souvent avec des phénomènes volcaniques pour altérer la configuration du sol.

Tous ces bouleversements géologiques étaient surveillés par les instruments de la Station d'Observation Terrienne, que Vry appelait Kaido. Les enregistrements étaient retransmis à la lointaine Terre. Aucune planète de la galaxie n'était l'objet d'une surveillance plus étroite qu'Helliconia.

Il fut tenu compte de la diminution des troupeaux de yelks et de biyelks qui occupaient la région des plaines au nord de Campannat ; leurs pâtis étaient menacés. Les kaidos, par contre, se multipliaient à mesure que les terres en bordure, jusque-là désertes, offraient de quoi paître.

Il y avait deux sortes de communautés ancipitées sur le continent tropical : des unités sédentaires sans kaidos, qui vivaient près de la terre, et des groupes mobiles ou nomades pourvus de kaidos. Le kaido n'était pas seulement un animal hautement mobile en lui-même ; sa consommation de fourrage obligeait ceux qui l'avaient domestiqué à se déplacer continuellement en quête de nouveaux terrains d'approvisionnement. L'armée du jeune kzahhn, par exemple, se composait de nombreuses petites unités vouées à une existence nomade et souvent guerrière. Leur croisade n'était qu'un aspect d'une migration qui prendrait des décennies à s'accomplir, de l'est à l'ouest du continent tout entier.

Une secousse qui fut cause d'avalanches autour de l'armée du kzahhn marqua la fin d'un soulèvement dans la croûte planétaire qui détourna les eaux de fonte du glacier de Hhrygg. Une nouvelle vallée s'ouvrit. Les eaux du torrent glaciaire s'y engouffrèrent et se mirent à couler vers l'ouest et non plus vers le nord comme auparavant.

Ce fleuve poursuivit sa route pour devenir un affluent du fleuve Takissa, qui coulait vers le sud pour se jeter finalement dans la Mer des Aigles. Ses eaux coulèrent noir durant de nombreuses années ;

elles charriaient chaque jour des douzaines de tonnes de montagne démolie.

Le passage du nouveau fleuve à travers la nouvelle vallée força un petit groupe de phagors de l'espèce nomade à se disperser en direction d'Oldorando au lieu de faire route vers l'est. Leur destin était de rencontrer Aoz Roon à une date ultérieure. Bien qu'à l'époque cette déviation eût peu d'importance, même aux yeux des ancipités, elle devait altérer l'histoire sociale du secteur.

Il y avait sur l'Avernus ceux qui étudiaient l'histoire sociale des cultures helliconiennes ; mais c'étaient les héliographes qui considéraient leur science comme la plus précieuse. La lumière venait avant tout le reste.

L'Étoile B, que les natifs d'Helliconia appelaient Batalix, était un modeste soleil de classe spectrale G4. Légèrement plus petit que Sol, son rayon faisant 94 centièmes de celui de Sol, sa grandeur apparente, vue d'Helliconia, représentait 76 pour cent de celle de Sol, vue de la Terre. Avec une température de photosphère de 5 600 degrés Kelvin, sa luminosité n'atteignait que les huit dixièmes de celle de Sol. Il était vieux d'environ cinq milliards d'années.

L'étoile plus éloignée, connue localement sous le nom de Freyr, autour de laquelle gravitait l'Étoile B, formait un objet bien plus impressionnant vu de l'Avernus. L'Étoile A était une supergéante bleue de type A, avec un rayon soixante-cinq fois plus grand que celui de Sol, et une luminosité soixante fois supérieure. Sa densité faisait 14,8 fois celle de Sol, et sa température de surface était de 11 000 degrés Kelvin par rapport aux 5 780 degrés Kelvin de Sol.

Bien que l'Étoile B eût ses fidèles spécialistes, l'Étoile A polarisait davantage l'attention, surtout depuis que l'Avernus se rapprochait, en même temps que tout le reste du système de l'Étoile B, de la supergéante.

Freyr avait entre dix et onze millions d'années. Cet astre avait évolué en dehors de la série principale d'étoiles et entraînait déjà dans sa vieillesse.

L'intensité de l'énergie qu'il émettait était telle que le disque de l'Étoile A était toujours plus vif, vu d'Helliconia, que celui de l'Étoile B, bien qu'il n'en eût jamais atteint le diamètre afférent en raison de son éloignement plus grand. C'était un objet de crainte pour les ancipités – et d'admiration pour Vry.

Vry se tenait seule au sommet de sa tour, son télescope à côté d'elle. Elle attendait. Elle observait. Elle sentait l'histoire des relations interpersonnelles s'écouler vers le lendemain comme un fleuve limoneux ; ce qui avait été eau pure était encombré de boue. Sous sa

passivité se cachait un désir informulé d'être happé par quelque chose d'immense qui offrirait des perspectives plus larges et plus pures que l'imparfaite nature humaine n'en possédait.

Quand il ferait nuit, elle regarderait de nouveau les étoiles – à condition que le plafond de nuages se dissipe suffisamment.

Oldorando était à présent entouré de murs de verdure. Chaque jour, de nouvelles feuilles se déplaient et croissaient, comme si la nature avait l'intention d'ensevelir la ville sous une véritable forêt. Quelques-unes des tours extérieures étaient déjà envahies par la végétation.

Elle vit un grand oiseau blanc planer au-dessus d'une hauteur de ce genre sans lui accorder une attention particulière. Elle se contenta d'admirer cette façon qu'il avait de flotter sans effort au-dessus du sol.

Elle entendit des hommes chanter au loin. Les chasseurs étaient de retour d'une chasse au hoxney, et Aoz Roon donnait un festin en l'honneur de ses trois nouveaux lieutenants, Tanth Ein, Faralin Ferd et Éline Tal. Ces amis d'enfance avaient supplanté Dathka et Laintal Ay, désormais relégués au rang de simples chasseurs.

Vry essaya de garder à ses pensées un tour abstrait, mais elles dérivèrent continuellement vers le sujet, d'ordre plus affectif, de l'espoir déçu – le sien, celui de Dathka, dont elle ne se décidait pas à encourager les désirs, celui de Laintal Ay. Son humeur s'accordait au soir qui n'en finissait pas de tomber. Batalix était couché, l'autre sentinelle suivrait dans une heure. C'était le moment où hommes et bêtes se préparaient contre le règne de la nuit. C'était le moment de sortir un bout de chandelle pour parer à toute éventualité, ou de se résoudre à dormir jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

De son aire, Vry vit le menu peuple d'Oldorando – où qu'en fussent leurs espoirs – rentrer chez lui. Parmi eux se trouvait la silhouette maigre et courbée de Shay Tal.

Shay Tal regagnait la tour avec Amin Lim, le visage encrassé et fatiguée. Depuis le meurtre de Maître Datnil, elle se tenait de plus en plus en retrait de tout. La malédiction du silence s'était aussi abattue sur elle. Elle essayait pour le moment de suivre une suggestion du vieux maître en creusant autour de la pyramide du Roi Denniss, près du lieu des sacrifices, à la recherche d'un accès à l'intérieur. En dépit de l'aide de quelques esclaves, ses efforts restaient vains. Les gens qui venaient voir les travaux de terrassement riaient, ouvertement ou en secret, car les murs en gradins de la pyramide s'enfonçaient uniformément dans la terre. À chaque pied de terre enlevé, la bouche de Shay Tal se faisait plus amère.

Mue par la pitié et par sa propre solitude, Vry descendit lui parler. La sorcière ne semblait pas faire beaucoup de cas de ce qu'il y avait de magique en elle ; elle était pratiquement la seule femme d'Oldorando à aller encore vêtue de ses vieilles fourrures pesantes, qui pendaient sans

grâce autour de son corps, lui donnant un air démodé. Tout le monde portait du hoxney.

Chagrinée par l'air abattu de son aînée, Vry ne put s'empêcher de lui donner un conseil.

« Vous vous rendez si malheureuse, madame. Le sol n'est que ténèbres et le passé... cessez de gratter dedans. »

Dans un sursaut de bonne humeur, Shay Tal répliqua : « Aucune de nous ne considère le bonheur comme son premier devoir. »

« Votre attention est tellement dirigée vers le bas. » Elle pointa un doigt vers la fenêtre. « Regardez cet oiseau blanc en train de décrire en l'air des cercles pleins d'élégance. Est-ce que ce spectacle ne vous remonte pas le moral ? J'aimerais être comme cet oiseau et m'envoler jusqu'aux étoiles. »

Un tant soit peu à la surprise de Vry, Shay Tal alla à la fenêtre et regarda dans la direction indiquée. Puis elle se retourna, écartant ses cheveux de son front, et dit calmement : « Est-ce que tu as remarqué que c'était un pique-bœuf ? »

« Je suppose. Et alors ? » L'ombre envahissait déjà la pièce.

« Est-ce que tu te souviens du Lac Poisson et d'autres rencontres semblables ? Ces oiseaux sont les animaux familiers des phagors. » Elle parlait posément, avec cet air détaché qui était le sien quand elle jouait les professeurs. Vry fut effrayée en pensant à quel point il avait fallu qu'elle soit perdue dans ses pensées pour négliger un fait aussi élémentaire. Elle porta une main à sa bouche, regardant successivement Amin Lim puis de nouveau Shay Tal. « Une autre attaque ? Qu'est-ce que nous devons faire ? »

« Il se trouve que j'ai cessé de communiquer avec le Seigneur d'Embruddock, ou lui avec moi. Vry, il faut que tu ailles l'informer qu'il se peut que l'ennemi soit à ses portes pendant qu'il festoie avec ses compères. Il saura qu'on peut compter sur moi pour devancer les autres brutes, comme je l'ai déjà fait une fois. Va. »

Tandis que Vry se hâtait le long du sentier, la pluie se remit à tomber. Elle se guida à l'oreille. Aoz Roon et ses compères étaient installés dans la plus basse pièce de la tour des fabricants de métal. Leurs visages étaient vermeils de l'honneur qu'ils avaient fait à la nourriture et au mellithel disposés devant eux. Un tranchoir chargé d'oies farcies au raige et au scantiom composait le plat de résistance ; son arôme fit saliver la bouche affamée de Vry. Les personnes présentes incluaient les trois nouveaux lieutenants d'Aoz Roon et leurs femmes, le nouveau maître du conseil, Raynil Layan, ainsi que Dol et Oyre. Seules ces deux dernières parurent apprécier l'arrivée de Vry. Comme Vry le savait – comme Rol Sakil l'avait fièrement annoncé –, Dol portait désormais dans ses flancs un enfant d'Aoz Roon.

Des chandelles brûlaient déjà sur les tables ; les chiens tournaient en

rond dans les ombres sous les tables. Des odeurs mêlées d'oie rôtie et de pissat de chien flottaient dans l'air.

Bien que les hommes eussent le teint rouge et luisant, la pièce était froide malgré les conduites d'eau chaude. La pluie entraînait à flots, formant des ruisselets qui coulaient entre les dalles. C'était une petite pièce malpropre, avec des toiles d'araignée dans tous les coins. Vry enregistra tout cela en annonçant timidement ses nouvelles à Aoz Roon.

Il y avait eu un temps où chaque marque d'herminette sur les poutres lui était familière. Sa mère avait servi comme esclave chez les métallurgistes, et elle avait habité dans cette pièce, ou dans un de ses recoins, et assisté chaque nuit à l'avilissement de sa mère.

Bien qu'il eût semblé passablement éméché un instant plus tôt, Aoz Roon sauta immédiatement sur ses pieds. Curd se mit à aboyer furieusement, et Dol le fit taire d'un coup de pied. Les autres banqueteurs échangèrent des regards passablement stupides, renâclant à digérer les nouvelles de Vry.

Aoz Roon fit le tour de la table, leur assenant des claques sur les épaules tout en donnant un ordre à chacun.

« Tanth Ein, avertis tout le monde et fais sortir les chasseurs. Ventre dieu, pourquoi ne sommes-nous pas gardés comme il faut ? Place des sentinelles sur toutes les tours, et reviens au rapport quand tout sera fait. Faralin Ferd, rassemble les femmes et les enfants. Enferme-les dans la maison des femmes pour plus de sûreté. Dol, Oyre, vous restez ici toutes les deux, ainsi que vous autres femmes. Éline Tal, toi qui as la plus grande gueule – tu restes en haut de cette tour et tu relaies tous les messages nécessaires... Raynil Layan, tu commandes à tous les artisans. Rassemble-les tout de suite, allez, exécution. »

Après ce feu roulant d'ordres, il leur cria de s'activer, sans cesser lui-même d'aller et venir furieusement. Puis il se tourna vers Vry. « Très bien, femme, je veux me rendre compte par moi-même de la façon dont se présentent les choses. Ta tour est la plus au nord – je regarderai de là. Remuez-vous, tout le monde, et espérons que ce n'est qu'une fausse alerte. »

Il fonça vers la porte, tandis que son grand chien filait devant lui. Après un dernier regard aux oies farcies, Vry suivit. Bientôt, des cris retentirent parmi les vieux bâtiments lépreux. La pluie allait en diminuant. Les fleurs jaunes qui bordaient les rues redressèrent leurs têtes et se tinrent de nouveau droites.

Oyre courut après Aoz Roon et se maintint à sa hauteur, répondant par un sourire au grognement qu'il lui adressa pour la renvoyer. Elle continua de trotter à ses côtés, dans sa peau de hoxney bleu foncé et bleu clair, avec une sorte d'allégresse.

« Ce n'est pas souvent que je te vois pris au dépourvu, père. » Il lui

lance un de ses regards noirs. Elle se contenta de penser : Il a vieilli ces derniers temps.

Devant la tour de Vry, il fit signe à sa fille de rester où elle était et s'engouffra dans l'édifice. Comme il grimpait les marches croulantes, Shay Tal émergea sur le palier. Il lui accorda seulement un signe de tête et poursuivit son ascension. Elle le suivit jusqu'au sommet, captant son odeur.

Il se campa près du parapet, scrutant le paysage en train de s'assombrir. Il plaça ses mains en visière sur son front, les coudes en saillie, les jambes écartées. Freyr était bas sur l'horizon, dispensant sa lumière à travers des éclaircies dans les nuages qui bouchaient le couchant. Le pique-bœuf était toujours à dessiner ses cercles pas très loin. Aucun mouvement n'était observable dans les fourrés qui s'étendaient sous ses ailes.

Shay Tal dit derrière le large dos d'Aoz Roon : « Il n'y a que cet oiseau. »

Il ne répondit rien.

« Et par conséquent peut-être pas de phagors. »

Sans se retourner ni changer de position, il dit : « Comme le paysage a changé depuis notre enfance. »

« Oui. Parfois je regrette toute cette blancheur. »

Quand il se retourna, son visage était chargé d'une amertume qu'il sembla avoir du mal à chasser.

« Bon, il n'y a de toute évidence pas grand danger. Viens voir, si tu veux. »

Il redescendit alors sans la moindre hésitation, comme s'il regrettait son invitation, Curd l'accompagnant toujours fidèlement. Elle le suivit jusqu'à l'endroit où les autres attendaient.

Laintal Ay arriva, un épieu à la main, attiré par le tumulte.

Aoz Roon et lui échangèrent un regard mauvais. Ils ne s'adressèrent pas un mot. Puis Aoz Roon dégaina son épée et prit le sentier en direction du pique-bœuf.

La végétation était épaisse. Elle faisait pleuvoir de l'eau sur eux. Les femmes étaient les moins gâtées ; elles recevaient en pleine figure l'eau des rameaux que les hommes écartaient devant eux.

Ils longèrent un coude où poussaient de jeunes prunus, aux troncs plus minces qu'un bras d'homme. Il y avait là une tour en ruine, réduite à deux étages et noyée dans la végétation. À côté, sous la pierre lépreuse, dans un tunnel d'un vert éteint, un phagor se tenait à califourchon sur un kaido.

On pouvait apercevoir le pique-bœuf à travers les branches, là-haut, en train de croasser un avertissement.

Les humains firent halte, les femmes se serrant instinctivement les unes contre les autres. Curd se ramassa sur lui-même en montrant les

dents.

Ses mains calleuses reposant sur le pommeau de sa selle, le phagor ne faisait qu'un avec sa haute monture. Ses épieux traînaient derrière lui, comme à l'abandon. Il écarquilla ses yeux cerise et dressa une oreille. À part cela, il resta sans mouvement.

La pluie avait trempé son pelage, qui lui collait à la peau en lourdes masses grises. Une goutte d'eau brillait au bout d'une de ses cornes recourbées en avant. Le kaido se tenait lui aussi immobile, la tête tendue, ses cornes enroulées se tordant au-dessus de ses mâchoires avant de repartir vers le haut. On lui voyait les côtes et il était couvert de boue et d'estafilades sur lesquelles son sang jaune faisait croûte.

Ce tableau irréel fut brisé, contre toute attente, par Shay Tal. Elle écarta Aoz Roon et Laintal Ay pour se planter toute seule au milieu du chemin. Elle leva la main droite au-dessus de sa tête en un geste impératif. Aucune réaction chez le phagor ; il ne se transforma surtout pas en glace.

« Revenez, madame », cria Vry, qui savait que la magie ne marcherait pas.

Comme poussée par quelque chose de plus fort qu'elle, Shay Tal s'avança, braquant toute son attention sur l'image ennemie du cavalier et de sa monture. Le crépuscule gagnait du terrain, la lumière se mourait : un avantage pour l'adversaire dont les yeux voyaient dans l'obscurité.

S'avançant pas à pas, elle dut bientôt lever les yeux pour surveiller le phagor, dont un mouvement inattendu était toujours possible. L'immobilité de la créature avait quelque chose de surnaturel, s'approchant encore plus près, Shay Tal vit que c'était une femelle. De lourdes mamelles brunâtres étaient visibles sous le pelage trempé.

« Recule-toi, Shay Tal ! » Tout en parlant, Aoz Roon se rua en avant et la dépassa, son épée prête à frapper.

La pliche finit par bouger. Elle brandit une arme munie d'une lame recourbée et éperonna sa monture.

Le kaido chargea à une vitesse extraordinaire. Parfaitement immobile un instant plus tôt, voilà qu'il fonçait sur les humains, dans l'étroit sentier, cornes baissées. Dans un concert de hurlements, les femmes plongèrent dans les broussailles ruisselantes. Curd, sans qu'on eût besoin de lui en donner l'ordre, partit ventre à terre, esquivant la mâchoire prognathe du kaido pour le mordre au goulet.

Découvrant ses gencives et ses incisives, la pliche se pencha hors de sa selle et porta un coup de dents à Aoz Roon. Rejetant le buste en arrière, il sentit le double croissant des dents se refermer au ras de son nez. Un peu plus bas sur le sentier, Laintal Ay planta le gros bout de son épieu dans le sol, mit un genou en terre et pointa l'arme vers le poitrail du kaido, se ramassant sur lui-même pour affronter sa charge.

Mais Aoz Roon lança une main vers la sangle de cuir fixée autour du corps de l'animal, l'agrippant au moment où la brute déboulait devant lui. Avant que le phagor ne puisse placer un second coup, il mit à profit l'élan du kaido pour se propulser sur le dos de la bête, derrière son cavalier.

L'espace d'une seconde, il parut assuré qu'il allait tomber de l'autre côté. Mais il referma son bras gauche autour de la gorge de la pliche et demeura en place, la tête hors de portée des cornes mortellement effilées.

La créature fit aller sa tête de tous les côtés. Son crâne était pesant comme une massue. Un seul coup au but aurait assommé l'homme, mais il s'arrangea pour rester à l'abri des épaules de l'ennemi tout en resserrant sa prise autour de son cou.

Le kaido s'arrêta aussi soudainement qu'il s'était mis en mouvement, manquant la pointe de Laintal Ay de quelques centimètres. Harcelé par Curd, il se mit à faire des embardées, essayant furieusement de se débarrasser du grand chien d'un coup de corne. Comme sa tête plongeait vers le sol, Aoz Roon brandit son épée et, de toute la force qu'il put rassembler, l'enfonça entre les côtes de la pliche, dans l'enchevêtrement de ses intestins.

Elle se dressa sur ses étriers de cuir et poussa un hurlement rauque dont l'air fut comme déchiré. Elle leva les bras au ciel et son épée recourbée alla voler dans les branches les plus proches. Terrifié, le kaido se cabra. Le phagor fut désarçonné et Aoz Roon avec lui. Il se retourna au cours de la chute, de sorte que ce fut la créature qui encaissa le choc. Son épaule gauche heurta lourdement le sol.

Le pique-bœuf fondit du ciel crépusculaire en poussant des cris aigus pour défendre sa maîtresse. Il piqua sur le visage d'Aoz Roon. Curd fit un grand bond et le saisit par une patte. L'oiseau le larda de grands coups de son bec recourbé, lui martela furieusement la tête de ses ailes, mais le chien tint bon et fit toucher terre au volatile. Un rapide changement de prise et il le saisissait à la gorge. Un instant après, l'oiseau était mort, les ailes étalées, inertes, en travers du chemin boueux.

La pliche était morte elle aussi. Aoz Roon se tenait penché au-dessus d'elle en haletant.

« Par le noyau, je suis devenu trop gras pour ce genre de sport », lâcha-t-il d'une voix entrecoupée. Shay Tal se tenait à l'écart et pleurait. Vry et Oyre vinrent examiner le cadavre de la brute, contemplant sa bouche ouverte, d'où suintait une humeur jaune.

Ils entendirent Tanth Ein crier au loin et des cris jetés en réponse qui se rapprochaient. D'un coup de pied, Aoz Roon fit rouler le cadavre de la pliche sur le dos, ce qui eut pour effet de faire pendre la lourde masse blanche de la langue hors des mâchoires. Le visage était

fortement ridé, la peau grise pleine de vergetures là où elle se tendait sur les os. Le corps perdait ses poils ; des plaques de peau nue apparaissaient ici et là.

« Cette chose a peut-être une sale maladie », dit Oyre. « C'est pour ça qu'elle était si faible. Laissons-la ici. Des esclaves viendront brûler son cadavre. »

Mais Laintal Ay s'était laissé tomber sur les genoux et ôtait une corde enroulée autour de la taille du cadavre. Il leva les yeux et dit d'une voix brutale : « Tu voulais que j'accomplisse une grande action. Peut-être que je le peux. »

La corde était de bonne qualité et soyeuse, de meilleure qualité que n'importe quelle corde tressée avec de la fibre de sacapic à Oldorando. Il l'enroula autour de son bras.

Curd tenait le kaido en respect. La monture, plus haute à l'épaule qu'un homme de taille moyenne, se tenait toute tremblante, la tête levée, roulant les yeux, sans chercher à s'échapper. Laintal Ay fit un nœud coulant à la corde et le jeta autour du cou de l'animal. Après l'avoir serré, il s'approcha pas à pas de la créature frémissante jusqu'à ce qu'il puisse lui flatter le flanc.

Aoz Roon avait retrouvé son calme. Il essuya son épée sur sa jambe et la rengaina au moment où Tanth Ein arrivait sur les lieux.

« Nous continuerons de monter la garde, mais ce n'était qu'une brute solitaire – un renégat qui n'en avait plus pour longtemps. Nous avons tout lieu de continuer notre petite fête, Tanth Ein. » Tandis qu'ils s'assénaient mutuellement des claques sur les épaules, Aoz Roon regarda autour de lui. Ignorant Laintal Ay, il concentra son regard sur Shay Tal et Vry.

« Nous ne sommes pas brouillés, quoi que vous puissiez imaginer d'autre », dit-il aux femmes. « Vous avez bien fait de donner l'alerte. Venez avec Oyre et moi vous joindre aux réjouissances – mes lieutenants seront ravis de vous accueillir. »

Shay Tal secoua la tête. « Vry et moi avons autre chose à faire. » Mais Vry se souvenait des oies farcies. Elle en sentait encore le fumet. Il valait la peine de supporter même cette pièce exécrée pour manger un peu de cette viande succulente. Elle jeta un regard torturé à Shay Tal, mais son estomac l'emporta. Elle céda à la tentation.

« Je viens », dit-elle à Aoz Roon en rougissant.

Laintal Ay avait une main posée sur le flanc frémissant du kaido. Oyre se tenait à côté de lui. Elle se retourna vers son père et dit avec froideur : « Je ne viens pas. La compagnie de Laintal Ay me plaît mieux. »

« Tu fais comme bon te semble – à ton habitude », dit-il, et il s'éloigna le long du sentier gorgé d'eau avec Tanth Ein, laissant une Vry mortifiée les suivre du mieux qu'elle pouvait.

Le kaido remuait de bas en haut sa grande tête qu'encadraient les parenthèses de ses cornes, tout en regardant Laintal Ay de côté.

« Je t'apprivoiserai », dit-il. « Nous te monterons, Oyre et moi, et nous irons ensemble par monts et par vaux. »

Ils se frayèrent un chemin à travers une foule de plus en plus nombreuse qui se pressait pour voir le corps de l'ennemi vaincu. Ensemble, ils regagnèrent Embruddock, dont les tours se dressaient comme des dents gâtées à contre-jour des ultimes rayons de Freyr. Ils marchaient main dans la main, toute querelle abolie en cet instant décisif, tirant l'animal frémissant derrière eux.

X. L'EXPLOIT DE LAINTAL AY

Le veldt était strié de fleurs nouvelles à perte de vue, et même au-delà, plus loin qu'aucun homme sur deux jambes pouvait aller y voir. Blanches, jaunes, orange, bleues, vert-bleu, cerise, c'était une véritable tempête de pétales qui soufflait sur tous ces milles dont aucune carte n'existait pour se jeter contre les murs d'Oldorando et incorporer le hameau dans son explosion de couleurs.

La pluie avait apporté les fleurs et la pluie était repartie. Les fleurs restaient, s'étendant jusqu'à l'horizon où elles chatoyaient en bandes vives, comme si le lointain lui-même eût été habillé pour le printemps.

Une partie de ce paysage avait été clôturée.

Laintal Ay et Dathka avaient fini leur travail. Eux et leurs amis étaient en train d'inspecter ce qu'ils avaient réalisé.

Avec de jeunes arbres et des épineux, ils avaient construit un enclos. Ils avaient taillé dans la végétation nouvelle jusqu'à ce que la sève ruisselle de leurs lames sur leurs poignets. Les arbustes avaient été nettoyés et fixés horizontalement en guise d'armature. Montants et traverses étaient formés d'un entassement de branches et d'épineux entiers. Le résultat était presque impénétrable et faisait à peu près la taille d'un homme en hauteur. Il fermait environ un hectare de terrain.

Au milieu de ce nouvel enclos se tenait le kaido, défiant toutes les tentatives pour le monter.

La maîtresse du kaido, la pliche, avait été laissée à pourrir où elle était, comme c'était la coutume. Ce ne fut qu'au bout de trois jours que l'on envoya Myk et deux autres esclaves enterrer le corps, qui commençait à sentir.

Des fleurs pendaient à l'abandon, comme de la bave, aux lèvres du kaido. Il avait pris une bouchée de fleurs roses. Mangées en captivité, elles ne semblaient pas à son goût, car le grand animal farouche tenait la tête haute, les yeux fixés au-dessus de la clôture, oubliant de mâcher. De temps en temps, il se déplaçait de quelques mètres sur ses grandes pattes, puis regagnait son poste d'observation, les yeux chavirés.

Quand une de ses cornes recourbées vers le bas se prenait dans les épineux, il se libérait d'une secousse impatiente de la tête. Il était assez fort pour enfoncer la clôture et galoper vers la liberté, mais il n'en éprouvait pas le désir. Il se contentait de regarder en direction de la liberté en soufflant par ses naseaux distendus.

« Si les phagors peuvent monter cet animal, nous le pouvons. J'ai chevauché un sacapic », dit Laintal Ay. Il alla chercher un seau de mellithel et le posa près de l'animal. Le kaido le renifla et recula, le menton contre le poitrail.

« Je vais dormir », dit Dathka. C'était son seul commentaire depuis

des heures. Il se glissa sous la clôture, s'allongea sur le dos à même le sol, les genoux en l'air, les mains derrière la tête, et ferma les yeux. Des insectes bourdonnaient autour de lui. Loin d'avoir apprivoisé l'animal, lui et Laintal Ay n'avaient gagné à ce jeu que des bleus et des égratignures.

Laintal Ay s'essuya le front et tenta une nouvelle fois d'approcher l'animal captif.

Celui-ci baissa sa longue tête, comme pour le regarder de nouveau dans les yeux. Il soufflait doucement. Surveillant les cornes pointées vers lui, Laintal Ay émit des bruits cajoleurs, prêt à sauter de côté. Le grand animal agita les oreilles contre la base de ses cornes et fit volte-face.

Laintal Ay retint sa respiration et s'avança de nouveau. Depuis qu'il avait fait l'amour avec Oyre près de la poche d'eau, la beauté de la jeune fille ne cessait de chanter dans son être. La promesse d'autres moments semblables était suspendue au-dessus de lui comme un rameau inaccessible. Il devait faire ses preuves en accomplissant cette grande action qu'elle s'était mise en tête d'exiger. Il se réveillait chaque matin enveloppé de rêves tournant autour de sa chair, comme s'il eût été enfoui sous des fleurs de sanguinelle. S'il pouvait monter et dompter le kaido, elle serait sienne.

Mais le kaido continuait de résister à toutes les avances de l'homme. Il restait là à attendre tandis qu'on s'approchait de lui. Ses jarrets tressaillaient. Et, au tout dernier moment, il s'écartait de la main qu'on lui tendait pour s'éloigner en caracolant, montrait ses cornes par-dessus une épaule.

Laintal Ay avait dormi avec lui à l'intérieur de l'enclos la nuit précédente – ou sommeillé d'un œil, dans la crainte d'être piétiné sous ses sabots. Mais l'animal continuait de n'accepter de lui ni boisson ni nourriture, et de se dérober à toute approche. Le manège s'était répété une centaine de fois.

Finalement, Laintal Ay abandonna. Laissant Dathka à son somme, il retourna à Oldorando pour essayer une nouvelle tactique.

Trois heures plus tard, au moment où le Siffleur d'Heures retentissait, une curieuse caricature de phagor s'approcha de l'enclos. La chose se fraya péniblement un passage à travers la clôture, laissant des paquets humides de poils jaunes après les épines, où ils restèrent à pendre parmi les ramilles comme des oiseaux morts.

Traînant la jambe, l'étrange chose s'approcha du kaido.

Il faisait chaud à l'intérieur de la peau et l'odeur en était épouvantable. Laintal Ay avait un linge attaché autour du visage, avec un brin de raige contre les narines. Il avait fait déterrer et dépecer le cadavre vieux de trois jours par deux esclaves borlieniens. Raynil

Layan avait trempé la peau dans la saumure pour enlever une partie de ses déplaisantes associations. Oyre l'avait raccompagné à l'enclos et se tenait à côté de Dahtka, attendant la suite des événements.

Le kaido baissa la tête et exhala un souffle en forme de question. La selle de sa maîtresse morte, au complet avec des étriers flamboyants, était toujours fixée sur son dos. Dès que Laintal Ay eut atteint l'animal perplexe, il leva un pied, le plaça dans l'étrier tout proche et se jeta sur la selle. Il avait enfin enfourché la bête, les reins calés contre l'unique bosse de son dos.

Les phagors chevauchaient sans rênes, courbés sur le cou de leur monture ou cramponnés à la rude crinière crépue qui courait le long de l'arête de leur cou. Laintal Ay agrippa fermement la toison de l'animal, attendant sa réaction. Du coin de l'œil, il vit d'autres villageois qui franchissaient à grands pas le pont du Voral pour rejoindre Oyre et Dathka et assister avec eux au déroulement des opérations.

Le kaido resta là, silencieux, la tête toujours baissée, comme s'il soupesait son nouveau fardeau. Puis, lentement, il effectua un mouvement absurde, arquant le cou en arrière, retournant la tête jusqu'à ce que ses yeux, même si c'était à l'envers, puissent voir son cavalier. Son regard rencontra celui de Laintal Ay.

L'animal resta dans cette position peu ordinaire mais commença à trembler.

Son tremblement se transforma en une intense vibration, qui semblait aller de l'intérieur vers l'extérieur, comme un tremblement de terre sur une petite planète. Il n'en gardait pas moins les yeux fixés sur l'être qui le montait, comme si tout mouvement volontaire lui était devenu impossible. Laintal Ay resta lui aussi sans bouger, vibrant avec le kaido, les yeux rivés sur cette face tordue où il lut – cela devait lui revenir plus tard – une expression d'intense souffrance.

Quand il s'ébranla enfin, le kaido se détendit comme un ressort. D'un mouvement continu, il se cabra et fit un grand bond en l'air, arquant le dos comme un chat et repliant ses pattes disgracieuses sous le ventre. C'était le légendaire saut arrêté du kaido, expérimenté de première main. Il emporta l'animal au-dessus de la clôture, sans qu'il effleure seulement les plus hautes ramilles.

En retombant, il enfouit brusquement son crâne entre ses pattes avant et releva vivement les cornes, de façon à atterrir sur le cou. Une des cornes lui transperça immédiatement le cœur. Il tomba lourdement sur le côté et rua par deux fois. Laintal Ay se libéra d'un bond et s'étala dans le trèfle.

Avant même de se remettre péniblement sur ses pieds, il sut que le kaido était mort.

Il arracha la peau de phagor puante dont il s'était affublé, la fit

tournoyer au-dessus de sa tête et la lança au loin. Elle tomba dans les branches d'un jeune arbre où elle resta à pendiller. Il jura de dépit, ressentant une terrible chaleur à l'intérieur de sa tête. Jamais l'inimitié entre homme et phagor n'avait été plus clairement démontrée que dans le suicide de ce kaido.

Il fit un pas vers Oyre, qui accourait à sa rencontre. Il vit les villageois derrière elle, et des bandes de couleurs. Les couleurs s'élevèrent, s'envolèrent, devinrent le ciel. Il flotta vers elles.

Six jours durant, Laintal Ay resta couché avec la fièvre. Son corps était couvert de petites langues de feu. La vieille Rol Sakil vint lui passer de la graisse d'oie sur le corps. Oyre le veillait. Aoz Roon lui fit une visite et le contempla sans parler. Dol était avec lui, grosse de l'enfant qu'elle portait, et il ne lui permit pas de rester. Il s'en alla en se caressant la barbe, comme si cela lui rappelait quelque chose.

Le septième jour, Laintal Ay remit ses peaux de hoxney et repartit pour le veldt, plein de nouveaux projets.

La clôture qu'il avait construite avait déjà un air plus naturel du fait de toutes les pousses vertes qui la mouchetaient. Au-delà de l'enclos, des hardes de hoxneys broutaient au milieu des prés éclatants de couleurs.

« Je ne m'avoue pas battu », dit Laintal Ay à Dathka. « Si nous ne pouvons pas monter les kaidos, nous pouvons monter les hoxneys. Ce ne sont pas nos ennemis, comme les kaidos – leur sang est aussi rouge que le nôtre. Voyons si nous pouvons en capturer un ou deux. »

Tous deux portaient des peaux de hoxney. Leur choix s'arrêta sur un animal rayé de blanc et de brun dont ils s'approchèrent à quatre pattes. Il était en train de se reposer. Au dernier moment, il se releva et s'éloigna d'un air dégoûté.

Ils essayèrent de l'approcher de différents côtés, tandis que le reste du troupeau observait le manège. Une fois, Dathka parvint à toucher la robe de l'animal. Il montra les dents et détala.

Ils prirent la corde trouvée sur la pliche et essayèrent de prendre les animaux au lasso. Ils coururent pendant des heures à travers la plaine à la poursuite des hoxneys.

Ils grimpèrent sur de jeunes arbres et restèrent à attendre dans les branches, tenant le lasso prêt. Les hoxneys vinrent gambader tout près, se poussant entre eux et lançant des hennissements, mais aucun ne s'aventura sous la ramure.

Au crépuscule, les deux hommes étaient épuisés et à bout de nerfs. La carcasse toute proche du kaido était la proie de vautours à l'air professoral, dont l'habit clérical contrastait avec les gros morceaux de chair jaune d'or qu'ils avalaient. Voici que les langues-sabres arrivaient, faisant fuir les oiseaux et se disputant les restes du festin. Il

n'allait pas tarder à faire nuit.

Les deux chasseurs se retirèrent dans leur enclos, relativement plus sûr, mangèrent des crêpes et des œufs d'oie avec du sel, et s'endormirent.

Dathka fut le premier à se réveiller le matin venu. Le souffle lui manqua et il s'appuya sur un coude, ayant du mal à en croire ses yeux.

Dans la fraîche lumière de l'aube, le monde n'avait pas encore tout à fait retrouvé ses couleurs. Une brume grise flouait en nappes, dérobant complètement le vieil hameau à leur vue. Le monde baignait dans une brume d'un succulent gris-vert, caractéristique des levers de Batalix à cette époque. Même les quatre hoxneys en train de paître avec plaisir à l'intérieur de l'enclos n'étaient pas loin de ressembler à des imitations en étain.

Il réveilla Laintal Ay du bout du pied. Ensemble, ils rampèrent sur l'herbe grasse et se faufilèrent à travers la barrière d'épineux. Quand ils furent de l'autre côté de la clôture, ils se mirent debout sans rien dire, tournant l'un vers l'autre des visages rayonnants, s'agrippant mutuellement par les épaules pour s'empêcher de rire.

Il ne faisait pas de doute que les hoxneys avaient cherché à se protéger des langues-sabres. À présent leur situation était encore plus critique.

Tirant leurs couteaux, les deux hommes coupèrent de pleines brassées d'épineux sans se préoccuper des égratignures. Ces vigoureux arbustes poussaient même dans la neige, chaque trochet de bourgeons roulé en piquant protecteur. À présent les piquants se dépliaient en feuilles vertes, révélant la courbe argentée de véritables épines.

Les hoxneys avaient pratiqué dans la clôture une brèche par laquelle ils étaient entrés. Ce fut un jeu d'enfant d'entrelacer les épineux et de boucher le trou. Ils eurent tôt fait d'enfermer complètement les animaux.

À ce point, Laintal Ay et Dathka se trouvèrent en désaccord. Dathka soutenait qu'il fallait priver les animaux d'eau jusqu'à ce qu'ils soient assez affaiblis pour se laisser dompter. Laintal Ay pensait au contraire qu'un surcroît de nourriture et de seaux d'eau gagnerait la bataille. Sa méthode, plus positive, l'emporta.

Mais d'ici à transformer les bêtes en montures, il y avait encore du chemin à faire. Pendant dix jours ils y travaillèrent de concert, couchant chaque nuit dans l'enclos à mesure que les nuits raccourcissaient. La capture fit sensation ; toute la population traversa le pont qui enjambait le Voral pour assister à l'attraction. Aoz Roon et ses lieutenants venaient tous les jours. Oyre aussi dans les premiers temps, mais son intérêt disparut à mesure que les hoxneys résistaient allègrement aux tentatives des aspirants cavaliers. Vry venait fréquemment, souvent en compagnie d'Amin Lim, qui portait son

enfant nouveau-né dans les bras.

La bataille de la domestication ne fut gagnée que lorsque les jeunes chasseurs eurent l'idée de partager l'enclos en quatre à l'aide de nouvelles clôtures. Une fois les animaux séparés les uns des autres, ils perdirent leur gaîté ; ils restaient là, tête basse, refusant de manger.

Laintal Ay les avait jusque-là nourris au pain d'orge. À ce régime alimentaire, il ajouta le rathel. Il s'en était peu à peu accumulé de pleines réserves dans la Tour de Prast. Même les hommes préféraient désormais le mellithel plus doux ou le vin d'orge, et la boisson traditionnelle d'Embruddock était en train de tomber en désuétude. Du coup, les femmes s'étaient trouvées déchargées de leurs activités dans le lopin de brassimips pour être envoyées aux champs. Il y avait assez de rathel de reste pour quatre hoxneys.

Une petite mesure mélangée au pain était suffisante pour lancer les animaux dans de joyeuses gambades, les faire tomber çà et là, avant de ralentir leurs mouvements et de leur alourdir les paupières. Pendant une de ces phases de somnolence, Laintal Ay glissa une courroie autour du cou d'un hoxney, une femelle à laquelle ils avaient donné le nom de Dorée. Il la monta. Dorée se cabra et rua. Laintal Ay resta sur son dos environ une minute. Lors d'une seconde tentative, il resta plus longtemps. Il tenait la victoire.

Dathka fut bientôt à califourchon sur Fulgurante.

« Ventre-Dieu, c'est autre chose que d'être assis sur un sacapic en feu », cria Laintal Ay, tandis qu'ils faisaient le tour de l'enclos. « Nous pouvons aller n'importe où – jusqu'à Pannoal, jusqu'au bout de la terre, jusqu'au bord des mers ! »

Ils mirent enfin pied à terre et se bourrèrent de coups en riant à pleine gorge.

« Attends qu'Oyre me voie entrer à Oldorando à dos de hoxney. Elle ne me résistera plus longtemps. »

« Il est surprenant de voir à quoi les femmes peuvent résister », dit Dathka.

Quand ils furent suffisamment sûrs de leurs montures, ils franchirent le pont côte à côte sur leurs hoxneys et entrèrent dans le village. Les habitants accoururent pour les acclamer, comme conscients du grand changement social qui les guettait. À partir de ce jour, rien ne serait plus pareil.

Aoz Roon apparut avec Eline Tal et Faralin Ferd, et réclama pour lui l'un des deux autres hoxneys, une cavale qui fut baptisée Grise. Ses lieutenants commencèrent à se disputer la possession de l'animal restant.

« Désolé mes amis, le dernier est pour Oyre », dit Laintal Ay.

« Oyre ne va pas monter un hoxney », dit Aoz Roon. « Chasse cette idée de ta tête, Laintal Ay. Les hoxneys sont pour les hommes... Ils

représentent pour nous d'immenses possibilités. Montés sur des hoxneys, nous voilà à égalité avec les phagors, les Chalcéens, les Pannovaliens, n'importe quelle engeance. »

À califourchon sur Grise, il fixait le sol. Il prévoyait un temps où il ne serait pas à la tête de seulement quelques chasseurs mais de toute une armée – cent hommes, deux cents même, tous montés, semant la terreur dans les rangs ennemis. Et chaque conquête de rendre Oldorando plus riche, plus sûr. Et les bannières oldorandiennes de flotter sur des plaines dont la carte n'était pas encore dressée.

Il abaissa les yeux sur Laintal Ay et Dathka, qui se tenaient au milieu du chemin, leurs rênes à la main. Son visage sombre se plissa en un large sourire.

« Vous avez bien travaillé. Laissons hier reposer avec les neiges d'hier. En tant que Seigneur d'Embruddock, je vous nomme tous les deux Seigneurs du Veldt Occidental. »

Il se pencha en avant pour serrer la main de Laintal Ay.

« Accepte ton nouveau titre. Toi et ton silencieux ami avez désormais la responsabilité de tous les hoxneys. Ils sont à vous – un présent de ma part. Je veillerai à ce que vous ayez de l'aide. Vous aurez des devoirs et des privilèges. Je ne suis qu'un homme, vous le savez. Je veux voir tous les chasseurs montés sur des hoxneys dressés aussitôt que possible. »

« Et moi je veux ta fille pour femme, Aoz Roon. »

Aoz Roon se gratta la barbe. « Tu t'occupes des hoxneys. Je m'occuperai de ma fille. » Quelque chose de voilé dans son regard suggérait qu'il n'avait pas l'intention d'encourager cette union ; s'il avait un rival pour ce qui était de la détention du pouvoir, ce n'était pas du côté de ses trois lieutenants qu'il fallait le chercher, mais du côté de Laintal Ay. L'unir à Oyre revenait à renforcer cette menace potentielle. Mais il avait trop de sens pratique pour décourager sa fofolle de fille de l'intérêt qu'elle portait à Laintal Ay. Tout ce qu'il désirait, c'était un Laintal Ay satisfait et un fleuve de guerriers montés.

Bien que sa vision fût d'une ampleur impossible, un temps viendrait où tout ce qu'il rêvait d'accomplir serait réalisé au centuple par d'autres que lui. Ce temps avait ses racines dans le moment où lui-même, Dathka et Laintal Ay s'étaient installés pour la première fois sur le dos de leurs cavales hoxneys.

Mû par son rêve, Aoz Roon sortit de l'état d'indolence qui s'était emparé de lui avec l'arrivée du beau temps et redevint l'homme d'action qu'il était. Il avait incité ses sujets à construire un pont : à présent c'étaient des écuries, des chorales et un atelier spécialisé dans la fabrication des harnais et des selles. La selle de la pliche morte, avec ses étriers réglables, servit de modèle à toutes les selles oldorandiennes.

Les hoxneys apprivoisés furent utilisés comme leurres à la façon des daines captives, et d'autres animaux sauvages furent capturés. En dépit de leurs protestations, tous les chasseurs durent apprendre à monter ; bientôt, chacun eut un hoxney à lui. L'âge de la chasse à pied était révolu.

L'affouragement devint un problème dominant. Les femmes furent forcées de planter de nouveaux champs d'avoine. Même les vieux furent sommés de faire ce qu'ils pouvaient. Des clôtures furent construites autour des champs pour tenir à l'écart les hoxneys et autres pillards. Des expéditions partirent à la recherche de nouveaux bosquets de brassimips une fois que l'on eut découvert que les hoxneys appréciaient le brassimip écrasé – cette plante nourrissante où leurs embryons avaient trouvé asile en des jours plus sombres.

Toutes ces nouvelles activités requéraient de l'énergie. La plus grande innovation fut la construction d'un moulin ; un hoxney, condamné à tourner en rond, suffisait à moudre tout le grain nécessaire, et les femmes se trouvèrent libérées de la tâche immémoriale qui les occupait tous les matins.

En quelques semaines, en quelques jours, la révolution hoxney fit son chemin. Oldorando devint une autre ville.

Sa population avait doublé : pour chaque humain, il y avait un hoxney. À la base de chaque tour, les hoxneys avaient leurs quartiers à côté des porcs et des chèvres. Dans chaque rue, on trouvait des hoxneys à l'attache, en train de brouter. Sur les berges du Voral, on menait boire les hoxneys ou on en faisait le commerce. Au-delà des portes de la ville, avaient lieu des rodéos et des carrousels primitifs, dans lesquels les hoxneys avaient la vedette. Les hoxneys étaient partout, dans les tours, dans les conversations, dans les rêves.

Tandis que des spécialités auxiliaires se développaient pour répondre à la nouvelle obsession, Aoz Roon fit avancer son projet de transformer ses chasseurs en une cavalerie légère. Ils ne cessaient de faire de l'exercice. Les vieux objectifs étaient oubliés. La viande se faisait rare, les promesses d'un retour à l'abondance se multipliaient. Afin d'éviter les plaintes, Aoz Roon organisa son premier raid à dos de hoxney.

Lui et ses lieutenants choisirent pour cible une petite bourgade du sud-est, appelée Vanlian, dans la province de Borlien. Vanlian était situé sur le Voral, là où le fleuve s'élargissait en une vallée. L'endroit était protégé du côté est par de hautes falaises croulantes criblées de grottes. Ses habitants avaient aménagé le fleuve en une série de lacs peu profonds où ils élevaient des poissons – la base de leur alimentation. Des commerçants apportaient parfois de ce poisson, séché, à Oldorando. Vanlian, avec sa population de plus de deux cents habitants, était plus grand qu'Oldorando, mais ne possédait pas de

bastions comparables aux tours de pierre. Une attaque surprise pouvait en venir à bout.

La cavalerie en maraude comptait trente et un hommes. Ils attaquèrent au lever de Batalix, alors que les habitants de Vanlian étaient hors de leurs cavernes, en train de procéder à leur récolte de poisson. Bien que leur bourgade fût entourée de fossés dominés par des remblais escarpés, les hoxneys franchirent ces ouvrages de fortification sans difficulté et fondirent sur les pauvres gens sans défense, leurs cavaliers poussant des cris sauvages et faisant donner leurs épieux.

En deux heures Vanlian fut détruit. Les hommes furent tués, les femmes violées. Les huttes furent incendiées, le feu mis à l'intérieur des grottes, les digues qui contenaient les lacs artificiels démolies. Un festin eut lieu au milieu des ruines pour célébrer la chose ; il s'y consomma une grande quantité de petite bière locale. Aoz Roon fit un discours à la gloire de ses hommes et de leurs montures. Aucun cavalier n'avait péri, bien qu'un hoxney eût été mortellement blessé par une épée vanlanienne.

Cette victoire remportée sur plus forte partie n'avait été si facile qu'en raison de la stupéfaction des gens du cru, qui n'en revenaient pas de voir ces hommes en tenues éclatantes montés sur des destriers tout aussi éclatants. Ils étaient demeurés bouche bée en face de la mort qui arrivait sur eux. Seuls les jeunes et les enfants des deux sexes furent épargnés. On leur fit rassembler leur bétail et on les dirigea sur Oldorando, poussant porcs, chèvres et gros bétail devant eux. Sous la garde de six cavaliers, il leur fallut une journée pour faire un voyage qu'Aoz Roon et ses lieutenants triomphants accomplirent en une heure.

Vanlian fut salué comme une grande victoire. De nouvelles conquêtes furent exigées. Aoz Roon fit preuve d'une poigne de fer, et la population apprit que les conquêtes exigeaient des sacrifices. Le Seigneur s'adressa à ses sujets à ce propos au retour d'un autre raid victorieux de sa cavalerie.

« Nous ne serons plus jamais dans le besoin », annonça-t-il. Il se tenait debout, les poings sur les hanches, les jambes écartées. Un esclave se tenait derrière lui, tenant les rênes de Grise. « Oldorando sera une grande cité, comme les légendes le rapportent d'Embruddock en des temps lointains. Nous sommes comme les phagors à présent. Tout le monde nous craindra et nous deviendrons riches. Nous annexerons de nouvelles terres et aurons un nombre croissant d'esclaves pour les entretenir. Bientôt, nous nous abattons sur Borlien même. Nous avons besoin de plus de gens, nous ne sommes pas assez nombreux. Vous autres femmes devez donner plus d'enfants à vos hommes. Des bébés ne tarderont pas à naître en selle à mesure que

nous nous répandrons de tous côtés. »

Il désigna un pitoyable amas de prisonniers, gardé par Goija Hin, Myk et quelques autres. « Ces gens travailleront pour nous, tout comme les hoxneys. Mais pour un temps nous devons tous redoubler d'efforts, et manger moins, afin que tout cela se réalise. Que je ne vous entende pas vous plaindre. Seuls les héros méritent la grandeur qui sera bientôt la nôtre. »

Dathka se gratta la cuisse et regarda Laintal Ay un sourcil levé, l'autre abaissé. « Vois ce que nous avons mis en route. »

Mais Laintal Ay était transporté d'enthousiasme. Quoi qu'il en fût de ses sentiments à l'égard d'Aoz Roon, il était persuadé de la vérité de beaucoup de ses paroles. Assurément, il n'y avait pas de joie plus grande que de chevaucher un hoxney, de ne faire plus qu'un avec cette créature pleine de vie, de sentir le vent sur ses joues et de voir défiler le sol sous soi dans un bruit de tonnerre. Rien d'aussi merveilleux n'avait jamais été inventé – à une exception près.

Il dit à Oyre en la serrant contre lui : « Tu as entendu ce que ton père a dit. J'ai accompli une grande action – une des plus grandes actions de l'histoire. J'ai apprivoisé les hoxneys. C'est ce que tu désirais, non ? Maintenant il faut que tu sois ma femme. »

Mais elle le repoussa. « Tu sens le hoxney, tout comme mon père. Depuis ta maladie, tu n'as parlé de rien d'autre que de ces stupides créatures, seulement bonnes pour leurs peaux. Mon père ne parle que de Grise, tu ne parles que de Dorée. Fais quelque chose qui rende la vie meilleure et non pire. Si j'étais ta femme, je ne te verrais jamais car tu es toujours dehors à cavalier. Vous autres hommes êtes devenus complètement fous avec vos hoxneys. »

Les femmes éprouvaient dans l'ensemble les mêmes sentiments qu'Oyre. Elles faisaient l'expérience des mauvais effets de l'hoxneymanie sans en connaître les joies. Forcées de travailler aux champs, elles n'avaient plus le plaisir de passer un après-midi somnolent à l'académie.

Seule Shay Tal s'intéressait de près aux animaux. Les hardes de hoxneys sauvages n'étaient plus aussi nombreuses qu'auparavant. Ayant fini par s'alarmer, ils gagnaient de nouveaux pâturages à l'ouest et au sud, afin d'éviter la captivité ou l'abattage. Ce fut Shay Tal qui eut l'initiative de faire s'accoupler un mâle et une femelle. Elle fit installer une écurie près de la pyramide du Roi Denniss ; des petits ne tardèrent pas à y naître. Le résultat fut une race d'animaux dociles, facile à dresser pour n'importe quel travail.

Elle baptisa l'une des meilleures femelles Loyauté. Elle prenait grand soin de tous les poulains, mais portait une attention toute particulière à Loyauté. Elle savait qu'elle tenait enfin au bout d'une longe le moyen de quitter Oldorando pour gagner la lointaine Sibornal.

XI. LORSQUE PARTIT SHAY TAL

Sous le soleil et la pluie, Oldorando s'agrandit. Avant que son industrielle population ne s'en rendit compte, la bourgade avait franchi le Voral, sauté par-dessus ses affluents marécageux du côté nord, élargi ses limites jusqu'aux corrals du veldt et aux massifs de brassimips dans les collines basses.

De nouveaux ponts furent construits. Aucun dans les conditions héroïques du premier. Les artisans avaient réappris l'art de scier des planches, des charpentiers se manifestèrent – à la fois parmi les hommes libres et les esclaves – pour qui arcs-boutants, assemblages et culées présentaient peu de problèmes.

Au-delà des ponts, des champs furent plantés et clôturés, des étables furent construites pour les cochons et des cages pour les oies. Une forte augmentation de la production alimentaire était nécessaire pour nourrir le nombre croissant de hoxneys domestiques et les esclaves qu'exigeait l'entretien des nouveaux champs. Au-delà ou entre les champs, de nouvelles tours furent bâties sur le vieux modèle en usage à Embruddock, pour loger les esclaves et leurs gardiens. Les tours furent construites d'après une démonstration donnée par l'académie, avec des blocs d'argile en guise de pierres, et à deux étages au lieu de cinq. Les pluies, parfois violentes, emportaient les murs. Peu importait aux Oldorandiens, vu que les nouveaux logis n'abritaient que des esclaves. Mais il n'en était pas de même pour les esclaves – qui montrèrent comment la paille récoltée dans les champs de céréales pouvait servir à fabriquer des toits en saillie permettant aux murs de rester intacts même en cas de violent orage. Au-delà des champs et des nouvelles tours se trouvaient des pistes cavalières, où patrouillait la cavalerie d'Aoz Roon. Oldorando n'était pas seulement une ville mais aussi un camp retranché. Personne n'entrait ou ne sortait sans permission, sauf dans le quartier commerçant – surnommé le Pauk – qui se développait dans la partie sud.

Pour chaque fier guerrier monté sur son destrier, six dos devaient se courber dans les champs. Mais les récoltes étaient bonnes. Le sol donnait en abondance après son long repos. La Tour de Prast avait servi au temps de la froidure à l'entrepôt du sel, puis du rathel ; à présent on y entreposait le grain. À l'extérieur, dans un espace en terre battue, femmes et esclaves étaient occupés à vanner un énorme tas de grain. Les hommes retournaient le grain avec des palettes de bois, tandis que les femmes secouaient des peaux fixées à des cadres pour chasser la balle. C'était un travail qui donnait chaud. La pudeur alla aux orties. Les femmes, au moins les jeunes, retiraient leurs jaquettes pimpantes pour travailler seins nus.

De fines particules de poussière s'élevaient du sol. Elles se collaient à

la peau moite des femmes, leur poudrant le visage, donnant à leur chair un aspect duveteux. Elles s'élevaient en l'air, créant au-dessus de la scène une pyramide dorée dans la lumière du jour, avant de se disperser pour retomber ailleurs, amortissant le son des pas, ternissant la végétation.

Tanth Ein et Faralin Ferd arrivèrent à dos de hoxney, suivis de près par Aoz Roon et Eline Tal, Dathka et d'autres jeunes chasseurs chevauchant derrière eux. Ils revenaient de chasse, ramenant quelques daims.

Durant une minute, ce fut pour eux un plaisir de rester assis sur leurs selles, à regarder travailler les femmes. Parmi elles se trouvaient les épouses des trois lieutenants ; elles ne prêtèrent pas la moindre attention aux remarques facétieuses de leurs seigneurs et maîtres. Les vans nettoyaient le grain, les hommes se tenaient penchés en avant sur leurs selles, pleins de mansuétude, la menue paille et la poussière s'envolaient dans les airs, mouchetant la lumière du jour.

Dol apparut, marchant lentement, grosse de l'enfant qu'elle portait ; Myk, le vieux phagor, était à ses côtés, poussant ses oies devant lui. Shay Tal l'accompagnait, sa maigreur soulignée par l'embonpoint de Dol. Quand elles virent le Seigneur d'Embruddock et ses hommes, les deux femmes firent halte et échangèrent un coup d'œil.

« Ne dis rien à Aoz Roon », recommanda Shay Tal.

« Il est de bonne composition en ce moment », dit Dol. « Il espère un garçon. »

Elle s'avança à grands pas et se planta à côté de Grise. Aoz Roon la regarda sans rien dire.

Elle lui expédia une tape sur le genou. « Autrefois il y avait des prêtres pour bénir la moisson au nom de Wutra. Les prêtres avaient aussi coutume de bénir les nouveau-nés. Les prêtres s'occupaient de tout le monde, hommes et femmes, grands et petits. Nous avons besoin de prêtres. Ne peux-tu pas nous en capturer ? »

« Par Wutra ! » s'exclama Aoz Roon. Il cracha dans la poussière.

« Ce n'est pas une réponse. »

Ses sourcils et ses cils noirs étaient empoussiérés par le poivre doré en suspension dans l'air ; son regard dur se dirigea au-delà de Dol vers l'endroit où se tenait Shay Tal, son visage sombre et étroit aussi vide qu'une ruelle à minuit.

« Elle t'a parlé, Dol, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu sais ou a à faire de Wutra ? Yuli le Grand l'a rejeté, et nos ancêtres ont rejeté les prêtres. Ce ne sont que des bouches inutiles à nourrir. Pourquoi sommes-nous forts et Borlien faible ? Parce que nous n'avons plus de prêtres. Oublie cette bêtise, ne m'ennuie pas avec ça. »

Dol fit la moue. « Shay Tal dit que les diaphes sont en colère parce que nous n'avons pas de prêtres. N'est-ce pas, Shay Tal ? » Par-dessus

son épaule, elle lança un regard suppliant à son aînée, qui continuait de rester immobile.

« Les diaphes sont toujours en colère », dit Aoz Roon en détournant la tête.

« Ça remue comme un nid de puces là-dessous », acquiesça Eline Tal en désignant le sol et en riant. C'était un homme imposant aux joues rouges ; celles-ci tremblaient quand il riait. Peu à peu, il était devenu le plus proche compagnon d'Aoz Roon, les deux autres lieutenants occupant des rôles plutôt secondaires.

Faisant un pas en avant, Shay Tal dit : « Aoz Roon, en dépit de notre prospérité, Oldorando reste divisé. Yuli le Grand n'aurait rien désiré de ce genre. Les prêtres pourraient nous aider à devenir une communauté plus unie. »

Il abaissa les yeux sur elle, puis descendit lentement de sa monture pour se planter devant elle. Dol fut repoussée sur le côté.

« Si je te fais taire, je fais taire Dol. Personne ne veut voir revenir les prêtres. Tu ne désires leur retour que parce qu'ils encourageront ton appétit de savoir. Le savoir est un luxe. Il crée des bouches inutiles. Tu sais cela, mais tu es bien trop têtue pour renoncer. Laisse-toi mourir de faim si tu veux, mais le reste d'Oldorando engraisse – vois par toi-même. Nous engraissons sans prêtres, sans ton savoir. »

Le visage de Shay Tal se chiffonna. Elle dit d'une petite voix : « Je ne désire pas me disputer avec toi, Aoz Roon. J'en ai assez. Mais ce que tu dis n'est pas vrai. Nous prospérons en partie grâce à la mise en pratique d'un savoir. Les ponts, les habitations – ce sont des idées que la communauté doit à l'académie. »

« Ne me mets pas en colère, femme. »

Fixant le sol, elle dit : « Je sais que tu me détestes. Je sais que c'est pour ça que Maître Datnil a été tué. »

« Ce que je déteste, c'est la division, la division constante », rugit Aoz Roon. « Nous survivrons par un effort collectif, comme nous l'avons toujours fait. »

« Mais nous ne pouvons progresser que par l'entremise de l'individu », répliqua Shay Tal. Son visage devenait plus pâle à mesure que le sang lui montait aux joues.

Il eut un geste violent. « Regarde autour de toi, pour l'amour de Yuli ! Souviens-toi de ce qu'était cet endroit quand tu étais gosse. Essaie de comprendre que ce sont nos efforts conjugués qui en ont fait ce qu'il est aujourd'hui. Ne viens pas devant moi essayer de me soutenir le contraire. Regarde les femmes de mes lieutenants – les seins à l'air, en train de travailler avec les autres. Pourquoi n'es-tu jamais avec elles ? Toujours en marge, à débagouler le mécontentement, à te lamenter. »

« Pas de seins à mettre en l'air, je dirais », gloussa Eline Tal. Sa

remarque visait à amuser ses amis, Tanth Ein et Faralin Ferd. Mais elle atteignit aussi les oreilles vigilantes des jeunes chasseurs, qui éclatèrent d'un rire moqueur – tous à l'exception de Dathka qui, courbé sur sa selle, ne disait rien, observant attentivement les participants du petit drame qui se jouait.

Shay Tal entendit aussi le commentaire d'Eline Tal. Venant d'un parent éloigné, cette remarque lui fut d'autant plus cuisante. Ses yeux se mirent à briller sous l'afflux des larmes et de la colère.

« Ça suffit ! Je ne supporterai plus tes insultes ni celles de tes compères. Je ne t'ennuierai plus, Aoz Roon, je ne discuterai plus. C'est la dernière fois que tu me vois, espèce de brute obtuse et sans parole – toi et ta petite traînée de vache pleine ! Demain au lever de Freyr, je quitte Oldorando pour de bon. Je partirai seule, sur ma cavale, Loyauté, et on ne me reverra jamais plus. »

Aoz Roon fit un grand geste du bras. « Personne ne quitte Oldorando sans ma permission. Tu ne partiras d'ici qu'après t'être traînée à mes pieds en me suppliant de te laisser partir. »

« Nous verrons cela demain matin », répliqua sèchement Shay Tal. Elle tourna les talons, serra ses amples fourrures sombres autour de son corps et se dirigea vers la porte nord.

Dol était cramoisie. « Laisse-la partir, Aoz Roon, fiche-la dehors. Bon débarras. Vache pleine, et comment, créature desséchée ! »

« Ne te mêle pas de ça. Je réglerai ça à ma façon. »

« Je suppose que tu vas la faire tuer, comme les autres. »

Il la gifla, d'une manière légère et pleine de mépris, les yeux toujours fixés sur la silhouette en fuite de Shay Tal.

C'était la période de la nuit, alors que tout le monde dormait, bien que Batalix continuât de brûler bas dans le ciel. Les esclaves tressaillaient dans les rêves du pâlejour, mais quelques hommes libres étaient encore debout en la circonstance. Dans la plus haute pièce de la grande tour, le conseil au complet tenait séance. Il y avait là les maîtres des sept vieilles corporations, plus deux nouveaux maîtres, des hommes plus jeunes qui représentaient des corps nouvellement constitués, celui des selliers-bourreliers et celui des tailleurs. Étaient aussi présents les trois lieutenants d'Aoz Roon et l'un des Seigneurs du Veldt Occidental, Dathka. Le Seigneur d'Embruddock présidait la séance, tandis que des servantes veillaient à ce que tout le monde ait son gobelet de bois toujours rempli de mellithel ou de petite bière.

Après force discussion, Aoz Roon dit : « Insane Atrak, donnez-nous votre avis sur cette question. »

Il s'adressait au doyen des maîtres, une vieille barbe qui régnait sur le corps des métallurgistes et n'avait rien dit jusque-là. Les années avaient courbé le dos d'Insane Atray et blanchi ses rares cheveux, ce

qui accentuait la largeur de son crâne ; c'était pour cette raison qu'on le considérait comme un homme plein de sagesse. Il avait la manie de sourire à tout bout de champ, bien que ses yeux, barricadés derrière ses paupières ridées, eussent toujours l'air méfiants. Il souriait en la circonstance, accroupetonné sur les peaux empilées sur le sol pour son confort. « Sire », dit-il, « les corps de métier d'Embruddock ont toujours soutenu les femmes par tradition. Les femmes, après tout, sont nos chevilles ouvrières quand les chasseurs sont en campagne, et tout ça. Bien sûr, les temps sont en train de changer, je vous l'accorde. Il en allait différemment du temps du Seigneur Wall Ein. Mais les femmes ont une autre utilité ; beaucoup de savoir passe par elles. Nous n'avons pas de livres, mais les femmes apprennent et transmettent les légendes de la tribu, comme on le voit chaque fois que nous reprenons le Grand Récit les jours de fête... »

« Au fait, s'il vous plaît, Ingsan Atray... »

« Ah, j'y arrive, j'y arrive. Il se peut que Shay Tal soit difficile et tout ça, mais c'est une sorcière et une femme instruite, quelqu'un de très connu. Elle ne fait pas de mal. Si elle part, elle entraînera d'autres femmes avec elle, et tout ça, et ce sera une perte. Pour ce qui nous concerne, nous les maîtres, nous nous hasarderons à dire que vous avez eu raison de lui interdire de partir. »

« Oldorando n'est pas une prison », s'écria Faralin Ferd. Aoz Roon acquiesça d'un vigoureux mouvement de tête et regarda autour de lui. « Le conseil a été réuni parce que mes lieutenants ne sont pas d'accord avec moi. Qui est avec mes lieutenants ? » Il croisa le regard de Raynil Layan, qui était en train de lisser nerveusement sa barbe fourchue.

« Maître tanneur, vous qui aimez faire entendre votre voix – qu'avez-vous à dire ? »

« Ça... » Raynil Layan fit un geste de refus. « Il y a toujours la *difficulté* d'empêcher Shay Tal de partir. Elle peut facilement s'esquiver, si elle y est décidée. Et il y a le principe général... Les autres femmes penseront... Bon, nous ne voulons pas mécontenter les femmes. Mais il y a Vry, par exemple, une autre intellectuelle, mais séduisante, et *elle* ne crée d'ennuis à personne. Si vous pouviez revenir sur votre ordre, beaucoup de gens vous seraient reconnaissants... »

« Parlez franchement, évitez de mâcher vos mots », dit Aoz Roon. « Vous êtes un maître à présent, comme vous le désiriez, et vous n'avez pas à vous mettre à plat ventre. »

Personne d'autre ne prit la parole. Aoz Roon promena un regard furieux sur son monde. Tous, le nez plongé dans leurs gobelets, évitèrent de rencontrer ses yeux.

Eline Tal dit : « Pourquoi nous tracasser ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Laisse-la partir. »

« Dathka ! » lança le seigneur d'un ton sec. « Nous feras-tu l'aumône d'un seul mot ce soir, étant donné que ton ami Laintal Ay n'a pas daigné faire acte de présence ? »

Dathka posa son gobelet et regarda Aoz Roon bien en face.

« Toute cette discussion, cette question de principe... Ce ne sont là que des sottises. Nous savons tous que Shay Tal et toi êtes depuis longtemps engagés dans une guerre personnelle d'importance. À *toi* donc de décider de ce qu'il faut faire. Flanque-la dehors maintenant que tu en as l'occasion. Pourquoi nous mêler à ça ? »

« Parce que ça nous concerne tous, voilà pourquoi ! » Aoz Roon frappa du poing par terre. « Par le noyau, pourquoi cette femme en a-t-elle toujours après moi, après tout le monde. Je ne comprends pas. Quelle vermine lui ronge la cervelle ? Elle a toujours l'académie, non ? Elle tient à se situer dans une longue lignée d'agitatrices – Loilanun, Loil Bry, devenue la femme de Yuli le Petit... Mais où irait-elle ? Que lui arriverait-il ? »

Ses phrases paraissaient jaillir en désordre, sans lien entre elles. Personne ne répondit. Dathka avait parlé pour tout le monde ; tous étaient restés secrètement interloqués devant ses paroles. Aoz Roon lui-même n'avait plus rien à dire. La séance fut levée.

Comme Dathka s'éclipsait, Raynil Layan lui saisit le bras et dit à voix basse : « Astucieux, ton petit discours. Shay Tal éliminée, celle dont tu es coiffé sera à la tête de l'académie, non ? Elle aura alors besoin de ton appui... »

« Je te laisse la spécialité des manœuvres astucieuses, Raynil Layan », dit Dathka en se dégageant. « Ote-toi de mon chemin, c'est tout ce que je te demande. »

Il n'eut pas de peine à trouver Laintal Ay. En dépit de l'heure tardive, Dathka savait où aller. Dans sa tour délabrée, Shay Tal était en train de faire ses bagages, et beaucoup d'amis étaient venus lui dire adieu. Amin Lim était là avec son enfant, ainsi que Vry, Laintal Ay et Oyre, et plusieurs autres femmes.

« Quel est le verdict ? » demanda immédiatement Laintal Ay à Dathka en se précipitant à ses côtés.

« Aucune décision n'a été prise. »

« Il ne l'empêchera pas de partir si elle y tient ? »

« Ça dépend du nombre de gobelets qu'ils vont vider durant la nuit, lui, Eline Tal et toute la bande – et ce misérable paillasson de Raynil Layan. »

« Elle se fait vieille, Dathka ; devons-nous la laisser partir ? »

Il haussa les épaules, un de ses gestes favoris, et regarda Vry et Oyre, qui se tenaient tout près de là et écoutaient. « Partons avec Shay Tal avant qu'Aoz Roon ne nous fasse tuer – je me sens de force si ces deux dames viennent aussi. Nous ferons route vers Sibornal, tous

ensemble. »

Oyre dit : « Mon père n'irait jamais vous tuer toi et Laintal Ay. Ce sont des paroles en l'air, quoi qu'il ait pu se produire dans le passé. »

Nouveau haussement d'épaules de Dathka. « Es-tu prête à répondre de sa conduite quand Shay Tal sera partie ? Pouvons-nous avoir confiance en lui ? »

« Tout ça est fini depuis longtemps », dit Oyre. « Mon père file le parfait bonheur avec Dol, ils ne se querellent plus autant qu'avant, maintenant qu'un bébé se prépare. »

Laintal Ay dit : « Oyre, le monde est grand. Partons avec Shay Tal, comme le propose Dathka, et prenons un nouveau départ. Vry, tu viendras avec nous – ce serait dangereux pour toi de rester ici sans l'appui de Shay Tal. »

Vry n'avait encore rien dit. Avec sa discrétion habituelle, elle se contentait de faire partie du groupe ; cette fois, cependant, elle déclara d'une voix ferme : « Je ne peux pas partir d'ici. Dathka, je suis flattée de ton aimable invitation, mais je dois rester, quoi que fasse Shay Tal. Mon travail est enfin en train d'aboutir à des résultats, comme j'espère bientôt l'annoncer. »

« Tu ne supportes toujours pas ma présence, hein ? » dit-il, l'air mauvais.

« Oh, j'allais oublier quelque chose », dit-elle d'une voix douce.

Elle se retourna, se dérobant au regard noir de Dathka, et se fraya un chemin à travers les femmes pour rejoindre Shay Tal.

« Il faut que tu mesures toutes les distances, Shay Tal. N'oublie pas. Fais compter par un esclave le nombre de pas de hoxney effectués chaque jour, ainsi que la direction prise. Consigne ces détails tous les soirs. Calcule à quelle distance se trouve la région de Sibornal. Sois aussi précise que possible. »

Shay Tal était pleine de majesté au milieu des pleurs et du bavardage qui emplissait sa chambre. Son visage de faucon restait fermé quand on s'adressait à elle, comme si son esprit avait déjà rompu les amarres. Elle parlait peu, et ce peu était énoncé en toute impassibilité.

Dathka, après avoir regardé fixement les murs et les formes compliquées qu'y dessinait le lichen, regarda Laintal Ay et fit un mouvement de tête vers la porte. Voyant Laintal Ay secouer négativement la tête, il fit la moue et s'éclipsa. « Dommage qu'on ne puisse pas dresser les femmes comme les hoxneys », dit-il en partant « Au moins il sait être désagréable jusqu'au bout », dit Oyre dédaigneusement. Elle et Vry entraînèrent Laintal Ay dans un coin et se mirent à lui parler à l'oreille. Il était essentiel que Shay Tal ne parte pas le lendemain ; il devait aider à la persuader d'attendre le jour suivant.

« C'est absurde. Si elle veut partir, qu'elle parte. On a déjà parlé de

tout ça. D'abord vous ne voulez pas partir, maintenant vous ne voulez pas qu'elle parte. Il y a un monde au-delà des fortifications dont vous ne connaissez rien. »

Oyre enleva calmement un petit morceau de paille accroché au hoxney de Laintal Ay. « Oui, un monde à conquérir. Je sais – j'en entends assez parler par mon père. Le fait est qu'il y aura une éclipse demain. »

« Tout le monde sait ça. La dernière remonte juste à un an. »
« Demain ce ne sera pas tout à fait pareil, Laintal Ay », dit Vry sur le ton de la mise en garde. « Nous désirons simplement que Shay Tal retarde son départ. Si elle part le jour de l'éclipse, les gens associeront les deux événements. Alors que nous savons qu'il n'y a pas de rapport. »

Laintal Ay fronça les sourcils. « Et alors ? »

Les deux femmes échangèrent un regard embarrassé.

« Nous pensons que si elle part demain, des malheurs risquent de s'ensuivre. »

« Ha ! Alors vous croyez bel et bien qu'il y a un rapport... Le fonctionnement de l'esprit des femmes ! Si ce rapport existe, il n'y a pas moyen d'y échapper alors ? »

Oyre fit une grimace de dégoût qu'elle exagéra. « L'esprit des hommes... Toutes les excuses sont bonnes pour ne rien faire, hein ? »

« Pestes que vous êtes, à vouloir toujours vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. »

Écœurées, elles le laissèrent dans son coin pour aller se mêler à la foule qui se pressait autour de Shay Tal.

Les vieilles femmes poursuivaient leur caquetage, parlant du miracle du Lac Poisson, parlant de biais, regardant de biais, pour voir si leurs souvenirs pénétraient la Shay Tal préoccupée qu'elles avaient sous les yeux. Mais rien en elle n'indiquait qu'elle les entendît ou les vît.

« Tu as vraiment l'air d'en avoir soupé de la vie », observa Rol Sakil. « Peut-être que lorsque tu atteindras cette Sibornal, tu te marieras et feras une fin heureuse – si les hommes sont faits là-bas comme ils le sont ici. »

« Peut-être qu'ils sont mieux faits là-bas », répondit une autre vieille au milieu des rires de ses compagnes. Diverses suggestions en matière d'améliorations possibles furent échangées.

Shay Tal continua à faire ses bagages, sans sourire.

Ses possessions se réduisaient à peu de choses. Quand elle eut fini de les emballer dans deux sacs de peau, elle se tourna vers la foule qui emplissait sa chambre et pria tout le monde de partir, car elle désirait se reposer avant son voyage. Elle les remercia tous d'être venus, les bénit et dit qu'elle ne les oublierait jamais. Elle baisa Vry sur le front. Puis elle appela Oyre et Laintal Ay auprès d'elle.

Elle serra une des mains de Laintal Ay dans les siennes, ses deux mains si maigres, en le regardant dans les yeux avec une tendresse inhabituelle. Elle ne lui parla que lorsque tout le monde, à part Oyre, eut quitté la pièce.

« Fais attention dans tout ce que tu fais, car tu n'es pas assez préoccupé de toi-même, tu ne prends pas assez soin de toi-même. Tu comprends, Laintal Ay ? Je suis contente que tu ne te sois pas battu pour un pouvoir dont tu estimes peut-être qu'il te revient de droit, car cela ne t'apporterait qu'affliction. »

Elle se tourna vers Oyre, le visage empreint de gravité.

« Tu m'es chère, car je sais combien tu es chère à Laintal Ay. Le conseil que je te donne au moment de nous séparer est le suivant : deviens vite sa femme. N'impose pas de conditions à ton cœur, comme je l'ai fait, comme ton père l'a fait une fois – cela conduit inévitablement à quelque chose de piteux, comme je le comprends trop tard. J'étais trop fière dans ma jeunesse. »

Oyre dit : « Tu n'as rien de piteux. Tu es toujours fière. »

« On peut être à la fois piteux et fier. Prends garde à ce que je te dis, moi qui comprends tes difficultés. Laintal Ay est pour moi ce qui se rapprochera toujours le plus d'un fils. Il t'aime. Aime-le – pas seulement de tout ton cœur, mais physiquement. Les corps sont faits pour être mis à rôti, pas à sécher. »

Elle abaissa les yeux sur sa propre chair racornie et leur fit adieu je la tête. Batalix se couchait, la vraie nuit s'installait.

Des marchands venaient à Oldorando en nombre croissant et de tous les points cardinaux. Le sel, objet d'un négoce important, arrivait du nord et du sud, souvent à dos de chèvre. Il y avait désormais une route régulière qui, partant d'Oldorando, traversait le veldt en direction de l'ouest ; elle était fréquentée par des marchands de Kace, qui apportaient des objets clinquants, bijoux, verre teinté, jouets, instruments de musique argentins, ainsi que de la canne à sucre et des fruits rares. Ils préféraient le numéraire au troc, mais Oldorando n'avait pas de monnaie, aussi acceptaient-ils à la place tout ce qui était herbes, peaux, retournées ou non, et grain. Parfois les gens de Kace utilisaient des sacapics comme bêtes de somme, mais ces animaux se faisaient rares à mesure que le temps se réchauffait.

Il se présentait toujours des marchands et des prêtres de Borlien, bien qu'ils eussent appris depuis longtemps à craindre leurs perfides voisins du nord. Ils vendaient des opuscules et des placards qui racontaient en vers rimés des histoires hautes en couleur, ainsi que de jolies batteries de cuisine en métal.

De l'est, par des chemins divergents, venaient beaucoup de marchands, parfois des caravanes. De petits hommes noirs

accompagnés de populations entières de Madis et de phagors réduits en esclavage sillonnaient des routes régulières, sur lesquelles Oldorando ne constituait qu'une étape. Ils apportaient avec eux des ornements et des accessoires finement ouvragés que prisait fort les femmes d'Oldorando. Le bruit courait que certaines poussaient les choses encore plus loin avec les marchands au teint sombre ; ce qui était sûr, c'est que les gens de l'est faisaient la traite de jeunes femmes Madis, qui paraissaient aussi fougueuses que ravissantes, mais dépérissaient une fois enfermées dans une tour. Aussi mauvaise que fût leur réputation, les marchands étaient tolérés pour les articles qu'ils proposaient – non seulement des colifichets, mais aussi des couvertures tissées, des tapis, des tapisseries, des châles comme Oldorando n'en avait jamais vu.

Tous ces marchands ambulants devaient trouver à se loger. Leurs campements devinrent une véritable calamité. Les esclaves d'Oldorando suèrent sang et eau pour construire une commune séparée juste au sud des tours, à l'endroit appelé ironiquement le Pauk. C'était là que se tenaient les commerces ; dans d'étroites ruelles, les marchands de peaux et autres négociants traitaient leurs affaires ; des écuries et des gargotes se dressaient tout près ; et durant un certain temps il fut interdit aux commerçants d'entrer à Oldorando. Mais leur nombre s'accrut, et certains s'installèrent en ville, important leurs produits et leurs vices.

Les Oldorandiens apprenaient eux aussi les ruses du commerce. Des marchands nouvellement établis vinrent trouver Aoz Roon pour lui demander des concessions spéciales, y compris le droit de battre monnaie. Cette question les contrariait bien plus que tous les problèmes avec l'académie, qu'ils considéraient comme une perte de temps.

Un groupe de ces marchands oldorandiens, six en tout, confortablement montés sur des hoxneys, approchait d'Oldorando au retour d'une fructueuse expédition. Au lever de Freyr, ils firent halte sur une colline au nord, près du lopin de brassimips, d'où l'on découvrait les faubourgs de la ville dans le gris frisquet du matin. L'air était à ce point immobile qu'ils n'eurent pas de mal à saisir le bruit de voix qui s'élevait au loin.

« Regarde », s'exclama l'un des jeunes en abritant ses yeux de la main. « Il y a une espèce de remue-ménage près de la porte. Nous ferions mieux de prendre un autre chemin. »

« Pas de puants en vue au moins ? »

Ils regardèrent attentivement. Au loin, on pouvait voir tout un attroupement de personnes, hommes et femmes, en train de se précipiter hors de la ville. À un endroit, certains s'arrêtaient, hésitants, obligeant la foule à se scinder en deux. Les autres continuaient

d'avancer.

« Ce n'est rien d'important », dit le jeune marchand, et il éperonna son hoxney. Il avait à Embruddock une femme qu'il avait très envie de voir, et une nouvelle babiole pour elle dans sa poche. Le départ de Shay Tal ne signifiait rien pour lui.

Un peu plus tard, Batalix se levait, rattrapant peu à peu son compagnon dans le ciel.

Le matin frais, anémié, la pluie qui menaçait, l'appel de l'aventure, tout cela contribuait à la détacher d'elle-même. Elle ne ressentit aucune émotion en serrant Vry contre elle en un adieu muet. Sa servante, Maysa Latra, une esclave à sa dévotion, l'aida à descendre ses quelques affaires. À côté de la tour se tenait Amin Lim, cramponnée à la bride de son hoxney et de celui de Shay Tal, en train de faire des adieux douloureux à son mari et à son petit enfant ; c'est là, pensa Shay Tal, un sacrifice plus grand que le mien. Je suis heureuse de partir. Pourquoi Amin Lim vient-elle avec moi, je ne le saurai jamais. Mais son cœur était plein de sympathie pour son amie, en dépit du léger mépris qu'elle éprouvait par ailleurs.

Quatre femmes partaient avec elle : Maysa Latra, Amin Lim et deux disciples plus jeunes, ferventes élèves de l'académie. Toutes avaient des montures et elles étaient accompagnées par un esclave châtré, Hamadranabail, qui allait à pied, menant deux hoxneys de bât et une paire de redoutables chiens de chasse aux colliers hérissés de pointes.

D'autres personnes, des femmes et quelques hommes d'un certain âge, suivaient la procession, lançant des adieux et parfois des conseils, sérieux ou facétieux selon l'humeur du moment.

Laintal Ay et Oyre attendaient à la porte afin d'avoir une dernière vision de Shay Tal ; ils étaient tout près l'un de l'autre mais évitaient de se regarder.

Au-delà de la porte se trouvait Aoz Roon lui-même, debout dans ses fourrures noires, les bras croisés, le menton rentré. Derrière lui il y avait Grise, confiée aux soins d'Eline Tal qui, pour une fois, ne semblait pas d'humeur plus joyeuse que son seigneur. Quelques hommes étaient groupés sans ordre derrière leur chef silencieux, le visage grave, les mains sous les aisselles.

Quand Shay Tal apparut, Aoz Roon se jeta en selle et se mit à chevaucher lentement, non vers elle mais presque parallèlement à sa route, de sorte qu'en continuant tout droit l'un et l'autre, ils ne pouvaient manquer de se rencontrer un peu plus loin, là où les arbres commençaient.

Avant d'atteindre ce point, Aoz Roon coupa la piste, s'engageant dans une course parallèle à celle-ci parmi les arbres. La petite colonne des femmes, Amin Lim en tête, en train de pleurer silencieusement,

continua de suivre posément le sentier. Ni Aoz Roon ni Shay Tal ne firent la moindre tentative pour communiquer ou seulement échanger un regard.

Freyr était toujours caché dans la nuée matinale, de sorte que le monde restait dépourvu de couleur.

Le sol se mit à monter, le sentier se resserra, les arbres se firent plus denses. La petite troupe arriva à un accident de terrain où les arbres cessaient de pousser et où le sol devenait marécageux. Des grenouilles plongèrent çà et là dans l'eau à son approche. Les hoxneys s'engagèrent lentement dans le boursier, levant haut les pattes de dégoût, soulevant la boue jaune qui s'étendait en grumeaux juste au-dessous de la surface de l'eau.

Des arbres de l'autre côté du marais forcèrent les cavaliers à se rapprocher les uns des autres. Comme si elle remarquait Aoz Roon pour la première fois, Shay Tal lança de sa voix claire : « Tu n'as pas besoin de nous suivre. »

« J'ouvre la marche, madame, je ne suis pas. Je tiens à ce que vous quittiez Oldorando sans dommage. C'est un honneur qui vous est dû. »

Le dialogue s'arrêta là. Ils poursuivirent leur route jusqu'à une éminence parsemée d'arbustes. Au sommet, ils avaient la possibilité de prendre une route commerçante bien dégagée qui menait vers le nord-est, à Chalce et à la lointaine Sibomal – lointaine dans quelles proportions, nul ne le savait. Les arbres reprenaient possession du terrain de l'autre côté de la pente. Aoz Roon atteignit la crête le premier et se posta là, le visage lugubre, maintenant Grise dans le sens de la ligne de faîte tandis que les femmes passaient devant lui.

Shay Tal fit tourner la tête de Loyauté et s'approcha de lui, offrant de son visage une image claire et sereine.

« C'est gentil à toi d'être venu aussi loin. »

« Je te souhaite bon voyage », dit-il froidement, bien raide sur sa selle, le ventre rentré. « Tu remarques qu'aucune tentative n'est faite pour t'empêcher de nous quitter. »

La voix de Shay Tal se radoucit. « Nous ne nous reverrons plus jamais ; à partir de maintenant, nous n'existons plus l'un pour l'autre. Est-ce que nous nous sommes mutuellement ruiné nos vies, Aoz Roon ? »

« Je ne comprends pas ce que tu veux dire. »

« Mais si, tu comprends très bien. Depuis notre enfance nous n'avons cessé de nous dresser l'un contre l'autre. Dis-moi quelque chose, mon ami, au moment où je m'en vais. Ne sois pas fier, comme je l'ai toujours été – pas maintenant. »

Il pinça les lèvres et la regarda sans rien dire.

« Je t'en prie, Aoz Roon, un mot sincère au moment de nous séparer. Je sais très bien que je t'ai dit non une fois de trop. »

Cette fois il acquiesça de la tête. « Le voilà ton mot sincère. » Elle jeta un regard anxieux autour d'elle, puis, d'un coup de talon, fit avancer Loyauté d'un pas de plus, de sorte que les deux hoxneys se touchaient.

« À présent que je m'en vais pour toujours, dis-moi seulement... qu'au fond de ton cœur tu éprouves pour moi les mêmes sentiments qu'autrefois, quand nous étions plus jeunes. »

Il pouffa. « Tu es folle. Tu n'as jamais compris la réalité. Tu étais trop enfermée en toi-même. Je n'éprouve plus rien pour toi – ni toi pour moi, si seulement tu pouvais t'en rendre compte. »

Elle essaya de l'agripper, mais il fit un mouvement en arrière et montrant les dents comme un chien. « Mensonges, Aoz Roon, ce ne sont là que des mensonges ! Aie au moins un geste alors que je m'en vais – donne-moi un baiser d'adieu, maudit sois-tu, moi qui a tellement souffert à cause de toi. Les gestes valent mieux que le : mots. »

« Beaucoup pensent le contraire. Ce qui est dit demeure à jamais. »

Des larmes jaillirent au coin des yeux de Shay Tal et coulèrent obliquement le long de ses joues décharnées.

« Que les diaphes se repaissent de toi ! »

Elle fit tourner la tête de sa cavale d'un violent coup de bride et partit au galop, plongeant au milieu des arbres pour rattraper la petite colonne.

Il resta un moment où il était, bien droit sur sa selle, les yeux fixés devant lui, crispant les mains sur ses rênes à en avoir les phalanges blanches. En douceur, il fit tourner la tête de Grise et la guida entre les arbres sans la brusquer, suivant une tangente qui l'éloignait d'Oldorando, ignorant complètement Eline Tal, qui attendait discrètement à quelque distance en arrière.

Grise prit de la vitesse en descendant la pente, encouragée par son maître. Ils s'étaient bientôt lancés au grand galop ; le sol défilait sous eux, plus aucun être humain n'était en vue. Aoz Roon leva le poing droit en l'air.

« Bon débarras à cette garce de sorcière ! » cria-t-il. Un rire sauvage s'échappa de sa gorge.

La station d'Observation Terrienne Avernus voyait tout de la position supérieure qui était la sienne. Chaque changement était enregistré et chaque information retransmise à la Terre. À l'intérieur de l'Avernus, les membres des huit doctes familles étaient au travail, en train de faire la synthèse du nouveau savoir.

Ils dressaient la carte non seulement du mouvement des populations humaines mais aussi de ceux des populations phagors, à la fois les blanches et les noires. Chaque avance ou retraite était

transformée en une impulsion qui finirait par se faire un chemin à travers les années-lumière jusqu'au globe et aux ordinateurs de l'institut de Centronique Helliconien sur Terre.

De la fenêtre de la station, l'équipe scientifique pouvait observer la planète au-dessous, et le progrès de l'éclipse sous la forme d'une nécrose grise qui gagnait les océans et le continent tropical.

Sur une rangée d'écrans de contrôle, un autre progrès faisait l'objet d'une surveillance constante – celui de la croisade du kzahhn en direction d'Oldorando. Étant donné le délai qu'elle s'était fixé, la croisade se trouvait exactement à une année de voyage de son objectif, la destruction de la vieille bourgade.

Sous forme codée, ces signaux étaient retransmis à la Terre. Là, plusieurs siècles plus tard, les spectateurs du drame d'Helliconia se rassemblaient pour assister aux ultimes phases du dénouement.

Les régions désertiques de Mordriat, ses canyons pleins d'échos, ses parois rocheuses écroulées, ses landes avec leur atmosphère inattendue d'intimité, ses hautes vallées sans couleur perpétuellement ennuagées, comme si c'était le feu plutôt que la glace qui avait façonné les âpres contours de leur désolation, tout cela n'était plus qu'un souvenir.

La croisade, dispersée en un grand nombre de groupes séparés, faisait route en des régions plus basses, dépourvues de toute vie en dehors de quelques Madis et de leurs troupeaux et d'abondants vols d'oiseaux. Indifférents à leur environnement, les phagors poussaient en direction du sud-est.

Le kzahhn du Hrastyprrt, Hrr-Brahl Yprt, conduisait leur marche. Un fort désir de vengeance continuait de les animer tandis qu'ils traversaient les régions inondées de la partie est de la plaine oldorandienne ; et pourtant un grand nombre d'entre eux étaient morts. La maladie et les attaques sans merci des Fils de Freyr avaient réduit leurs effectifs.

Par ailleurs, ils n'avaient pas été bien reçus par les petites unités de phagors dont ils traversaient les terres. Ces unités dépourvues de kaidos menaient une vie sédentaire, souvent en compagnie d'importantes troupes d'esclaves humains et madis, et résistaient farouchement à toute invasion de leur territoire.

Hrr-Brahl Yprt était sorti victorieux de toutes les épreuves. Seule la maladie était au-delà de ses pouvoirs. À mesure que la nouvelle de son avance le précédait, les êtres vivants placés sur son chemin s'écartaient, causant des vagues qui s'étendaient sur la moitié d'un continent.

Pour l'instant les chefs se tenaient avec Hrr-Brahl Yprt devant un large fleuve. Les eaux en étaient glacées ; elles descendaient, bien que

l'armée phagor l'ignorât, des mêmes régions montagneuses du Nktryhk d'où était partie la croisade contre les Fils de Freyr, à un millier de milles de là.

« Nous allons rester ici, près de ces torrents, le temps que Batalix traverse deux fois le ciel », dit Hrr-Brahl Yprt à ses officiers. « Des éclaireurs seront expédiés de chaque côté pour nous trouver un passage à sec ; les octaves d'air les guideront. »

Il siffla son pique-bœuf, qui se mit aussitôt à explorer sa toison en quête de tiques. Cela fut fait machinalement, car le kzahhn avait d'autres problèmes en tête ; mais les minuscules créatures étaient soudain devenues agaçantes. Peut-être était-ce la chaleur de la vallée qui les entourait. Des murs de verdure s'élevaient de tous les côtés, emprisonnant la chaleur importune comme des mains en coupe le font pour l'eau. La troisième noirceur serait bientôt sur eux. Plus tard, il faudrait regagner des régions plus froides.

Mais d'abord venait la vengeance.

Il chassa d'un geste l'oiseau plein de grâce, et s'éloigna pour avoir un aperçu général de la situation, Zzhrrk se maintenant au-dessus de lui d'un battement d'ailes occasionnel.

Ils pouvaient attendre, le temps que le reste de l'armée, qui s'étirait sur plusieurs dizaines de milles, les rejoigne. Les étendards furent levés, les kaidos mis au vert. La valetaille dressa des tentes pour le commandement. Des repas et des cérémonies rituelles furent mis en train.

Tandis que Batalix et Freyr, son perfide compagnon, planaient au-dessus du campement, le kzahhn du Hrastyppt entra à grands pas dans sa tente en débouclant sa couronne faciale. Sa longue tête pointait en avant entre ses robustes épaules, et son corps massif – éprouvé par le voyage – était lui aussi penché en avant par l'impatience.

Le balai de ses cils s'abaissa, réduisant à une fente son regard cerise, comme il louchait vers ses quatre pliches. Elles étaient là, à se gratter ou à jouer des coudes en attendant son arrivée.

Zzhrrk plongea dans l'ouverture de la tente, mais Hrr-Brahl Yprt le chassa d'un geste de la main. Il battit de l'aile, perdit l'équilibre et atterrit gauchement, pour finalement sortir de la tente en se dandinant. Hrr-Brahl Yprt rabattit derrière lui la couverture qui fermait l'entrée. Il commença à ôter son armure, sa veste sans manches, sa ceinture et sa bourse, sans cesser de considérer ses quatre épouses, arrêtant son regard impérieux tantôt sur l'une tantôt sur l'autre. Il renifla dans leur direction, flairant leur odeur.

Les pliches ne tenaient pas en place, se grattant là où leurs tiques les démangeaient ou ajustant leur long pelage blanc de façon à lui mettre leurs lourdes mamelles sous les yeux. Les plumes d'aigles ornant leur toison crânienne lui faisaient signe. Elles soufflaient par le nez et

envoyaient leurs langues pâles fouiller leurs narines.

« Toi ! » dit-il en désignant la seule femelle en pleine chaleur. Tandis que ses compagnes couraient s'accroupir au fond de la tente, l'élue tourna le dos au jeune kzahhn et se pencha en avant. Il approcha, enfonça profondément ses trois doigts dans la chair offerte puis les essuya sur la toison noire de son mufler. Sans autre forme de procès, il se hissa sur elle, la courbant sous son poids jusqu'à ce qu'elle se trouve à quatre pattes. Lentement, elle se baissa encore sous la poussée du mâle, jusqu'à ce que son large front repose sur le tapis de sol.

Quand c'en fut fini de son incursion, et que les autres pliches se furent précipitées vers leur sœur pour la renifler, Hrr-Brahl Yprt remit son armure et sortit de la tente d'un pas digne. Ce ne serait que dans trois semaines que son intérêt sexuel se réveillerait.

Son officier en chef, Yohl-Gharr Wyrrijk, l'attendait impassiblement. Les deux créatures se regardèrent dans les yeux. Yohl-Gharr Wyrrijk fit un geste vers le ciel.

« Le jour approche », dit-il « Les octaves se resserrent. »

Son kzahhn fit pivoter sa tête, agitant un poing en l'air pour faire fuir les pique-bœufs qui tournoyaient dans le ciel. Il fixa son regard sur Freyr, l'usurpateur, remarquant comme il se rapprochait chaque jour de Batalix, telle une araignée dans sa toile. Bientôt, bientôt, Freyr se cacherait dans le ventre de son ennemi. Les armées auraient alors atteint leur destination. Elles frapperaient et tueraient toute la progéniture de Freyr qui vivait là où le noble grand-stalon de Hrr-Brahl Yprt était mort ; puis elles livreraient la ville au feu et la rayeraient des mémoires. Ce ne serait qu'à ce moment-là que lui et ses compagnons d'armes pourraient accéder à une engourdire honorable. Ces pensées suintaient dans son crâne comme les gouttes d'eau qui tombent une à une des glaçons, quand ils fondent, perdent leur forme et détrempent le sol.

« Les deux semeurs se rapprochent », grogna-t-il.

Plus tard, il ordonna à un esclave humain de sonner de la corne de sacapic, et les figures kératiniques de son père et de son arrière-grand-stalon lui furent présentées. Le jeune kzahhn remarqua combien les deux figures avaient souffert du long voyage, en dépit du soin que l'on en avait pris. Humblement, en présence d'une foule de membres de l'unité assemblée le long du fleuve aux eaux noires, Hrr-Brahl Yprt entra en transe. La multitude s'immobilisa complètement, comme c'était dans sa nature, à croire qu'elle était figée dans un océan d'air.

Pas plus gros qu'un lapin des neiges, l'image de son arrière-grand-stalon apparut, marchant à quatre pattes comme le faisaient autrefois les phagors, en un lointain passé, quand Batalix n'avait pas encore à craindre de se faire prendre dans la toile tissée par Freyr.

« Gardez les cornes hautes », dit le lapin des neiges. « Souvenez-

vous des inimitiés, maudissez l'arrivée du vert, arrosez-le des fluides rouges des Fils de Freyr, qui ont apporté le vert et banni le blanc. »

La forme kératinique du père apparut elle aussi, à peine plus grande, s'inclinant devant son fils, suscitant une série d'images dans sa tête.

Le monde était là, devant ses yeux fermés ; ses trois parties palpaient. De la vapeur de son être jaillissaient les fils jaunes des octaves d'air, se tortillant comme de longs rubans autour des poing : fermés, et autour des poings fermés d'autres mondes proches, embrassant aussi Batalix le bien-aimé et la forme arachnéenne de Freyr. Des choses pareilles à des poux couraient le long des rubans poussant des lamentations aiguës.

Hrr-Brahl Yprt remercia son père des images qui tremblotaient à l'intérieur de son crâne. Il les avait déjà vues bien des fois. Elles étaient familières à tous les phagors présents. Elles devaient se répéter. C'étaient les aimants de la croisade. Sans cette répétition, les lumières s'éteignaient, transformant l'espace comble du crâne en une espèce de cave abandonnée pleine de serpents morts.

Par cette répétition, il devenait clair que les besoins d'un phagor étaient ceux du monde entier – ce monde que les anciens, devenus les hôtes de l'autre monde, avaient appelé Hrl-Ichor Yhar – et que les besoins de Hrl-Ychor Yhar étaient ceux d'un unique phagor. Il y avait à présent des images des Fils de Freyr : quand les couleurs des octaves d'air devenaient plus vives, ces Fils étaient terrassés par la maladie, s'écroulaient ou mouraient ou diminuaient de taille. Ce temps était déjà venu. Ce temps n'allait pas tarder à revenir. Le passé et le futur étaient présents. La chute viendrait aussi quand Freyr serait caché à l'intérieur de Batalix. Alors ce serait le moment de frapper – de les frapper tous, et en particulier ceux dont les pères avaient mis à mort le Grand Kzahn Hrr-Tryhk Hrast.

Souvenez-vous. Soyez vaillants, soyez implacables. Ne vous écarter pas d'un pouce du programme transmis par une longue lignée d'ancêtres.

Il y avait un parfum de jours anciens, quelque chose de lointain, de rassis et de vrai. Pareil à une armée d'anges, un déploiement de prédécesseurs se laissait apercevoir, en train de dévorer les champs de glace primitifs. Les sautes d'air défilaient par millions, jamais muettes.

Souvenez-vous. Préparez-vous pour l'étape suivante. Gardez les cornes hautes.

Le jeune kzahn émergea lentement de sa transe. Son pique-bœuf blanc s'était installé sur son épaule gauche. Il glissa de façon rassurante son bec recourbé dans la toison et les replis des épaules de son maître, et commença à se repaître des tiques agglutinées à cet endroit. La corne retentit de nouveau, lançant sa note désolée par-delà le fleuve glacé.

Ce son mélancolique fut entendu à quelque distance de là par un groupe de phagors qui s'était trouvé séparé du gros de la troupe. Ils étaient au nombre de huit, six gnasses et deux stalons. Ils avaient avec eux un vieux kaido roux, qui n'était plus en état de servir de monture, et sur le dos duquel étaient attachées des armes et des provisions. Quelques jours auparavant, alors que Batalix régnait favorablement dans le ciel, ils avaient capturé six Madis hommes et femmes qui, avec leurs animaux, traînaient à l'arrière d'une caravane en migration vers l'isthme de Chalce. Les animaux avaient été immédiatement mis à cuire et mangés, une fois leur gorge arrachée d'un coup de dents selon la méthode classique.

Les malheureux Madis furent attachés les uns aux autres et forcés de suivre leurs ravisseurs. Mais la difficulté qu'il y avait à les faire avancer, ainsi que le retard occasionné par le festin, avaient coupé le groupe du reste de la croisade. Ils se retrouvèrent du mauvais côté d'un ruisseau en crue. Des orages avaient éclaté en altitude, le ruisseau tournait au torrent, c'en fut assez pour les isoler.

Cette nuit-là, Batalix ayant quitté le ciel, les phagors dressèrent leur camp dans une sombre clairière, sous de grands rajabarals ; ils attachèrent les Madis à un arbre plus mince, au pied duquel les protognostiques furent autorisés à dormir du mieux qu'ils pouvaient, serrés les uns contre les autres. Les phagors se jetèrent par terre à proximité, allongés sur le dos ; leurs pique-bœufs vinrent se poser sur leur poitrine, la tête et le bec enfouis dans la chaleur du cou de leurs maîtres. Les phagors s'enfoncèrent aussitôt dans leur sommeil sans rêve, rigoureusement immobiles, comme s'ils se préparaient à l'engourdire.

Ils furent réveillés par les couacs des pique-bœufs et les cris des Madis. Affolés, ceux-ci s'étaient détachés de leur arbre et abattus sur leurs ravisseurs – non dans un accès de colère mais en quête de protection, comptant sur leurs ennemis pour les défendre contre une menace plus grande.

Un des rajabarals était en train de se fendre en deux. L'air crépitait du bruit de sa destruction.

Des fissures apparaissaient dans le sens de la hauteur, et une épaisse sève brune, pareille à du pus, s'en échappait. La vapeur qui montait de l'arbre masquait la chose en train d'en émerger au prix de mille contorsions.

« Le ver de Wutra ! Le ver de Wutra ! » crièrent les protognostiques, tandis que les phagors se mettaient tant bien que mal sur leurs pieds. Le chef du peloton phagor se dirigea vers le kaido entravé et distribua des épieux en personne qui connaissait son affaire.

Le grand tambour du rajabaral en activité faisait dans les neuf mètres de haut. Soudain, son sommet explosa, dégingolant en

morceaux comme une poterie brisée, et il en jaillit un ver de Wutra. La clairière fut envahie par la puanteur caractéristique du ver, une odeur composite d'ordures, de poisson pourrissant et de fromage gâté.

La tête de la créature se dressa comme celle d'un serpent, luisante dans le soleil, au bout de la colonne flexible du cou. Elle se balançait d'un côté et d'autre, et le rajabaral se lézarda un peu plus, révélant de nouveaux anneaux visqueux en train de se dérouler et les restes d'une mue. La créature souterraine était entrée dans le rajabaral par les racines pour y trouver refuge. La chaleur grandissante l'avait encouragée à muer et à se métamorphoser. À présent elle avait besoin de se nourrir, obéissant en cette nouvelle phase de son développement aux impératifs de son cycle de vie.

Pendant ce temps, les phagors s'étaient armés. Leur chef, une gnasse trapue au pelage parsemé de poils noirs, donna le signal. Ses deux meilleurs tireurs lancèrent leurs épieux sur le ver de Wutra.

La bête se tortilla, les épieux la manquèrent. Elle aperçut les silhouettes au-dessous d'elle et lança immédiatement sa tête à l'attaque. À terre, on se rendit soudain compte de sa véritable taille – phagors et Madis avaient devant eux deux paires d'yeux superposées qui les regardaient méchamment au-dessus des barbillons charnus entourant la bouche. Ces barbillons s'agitaient comme des doigts tandis que le ver se préparait à frapper. La bouche, garnie de dents qui pointaient vers l'intérieur, était curieusement pendante, froncée au milieu comme sur les côtes.

Penchée sur le côté, la tête s'avança vers eux en oscillant comme une queue d'asokin en train de frétiller. Un instant auparavant elle se dressait au-dessus des arbres – l'instant suivant elle s'abattait sur le front formé par les phagors. Ils lancèrent leurs épieux. Les pique-bœufs se dispersèrent.

Cette bouche à l'étrange fonctionnement, sans mâchoires, paraissait infiniment vaste. Elle saisit une des femelles phagors dans ses crocs et la souleva à demi. La gnasse était trop lourde pour la musculature du cou flexible. Elle fut traînée sur le sol marécageux, des grognements s'échappant de sa bouche, un bras frappant à coups redoublés les orifices nasaux du monstre.

« Tuez-moi ça ! » cria le chef de groupe en se ruant en avant, son couteau en l'air.

Mais dans la boue sombre qui servait de cervelle au ver, une décision avait été prise. Il mordit sauvagement dans la chair qu'il avait entre les dents et lâcha le reste. Sa tête se releva, hors d'atteinte, un sang jaune dégoulinant de ses moustaches. Ce qui restait de la gnasse martela le sol du poing puis s'immobilisa.

Dès que le ver eut englouti son morceau, il commença à changer, écrasant de ses anneaux les jeunes arbres alentour. Bien que peu

accessibles à la peur, les sept phagors survivants furent saisis de terreur. Le ver se séparait en deux.

Il traîna sa tête ensanglantée sur l'herbe, à quelque distance des phagors. Des membranes se déchirèrent dans un bruit qui n'en finissait plus. Quelque chose comme un masque glissa de la tête, qui devint, grotesquement, deux têtes. Tant que ces deux têtes restèrent superposées, elles continuèrent de ressembler à l'ancienne ; puis la tête supérieure se dressa et la ressemblance disparut.

Les mâchoires des nouvelles têtes se garnirent de barbillons charnus, qui se développèrent et durcirent rapidement pour former un cercle de piquants, derrière lequel apparut une bouche grande ouverte, le cartilage dépourvu d'articulations empêchant celle-ci de se refermer. Le reste de la tête faisait suite à cet orifice incongru, avec deux yeux disposés horizontalement à sa surface. Une pellicule visqueuse, révélée par les membranes déchirées, se mit à sécher, entraînant un léger changement de couleur. Une tête devint d'un vert tirant sur le vert-de-gris, l'autre se marbra de bleu.

Les têtes se dressèrent, s'écartant l'une de l'autre en leur antagonisme, émettant un grondement sourd.

Ce mouvement fit craquer d'autres membranes le long de l'ancien corps, qui se révéla constitué de deux corps, l'un vert, l'autre bleu, tous deux très minces et pourvu d'ailes. De terribles convulsions, pareilles à des soubresauts d'agonie, secouèrent l'ancien corps. Les deux corps effilés s'en extirpèrent, déployant des ailes que l'on aurait crues en papier à mesure qu'ils se redressaient. Les têtes s'élevèrent au-dessus du rajabaral éclaté, les ailes de papier s'agitèrent. Huit pique-bœufs volaient autour d'elles en poussant des cris rauques, le bec grand ouvert.

Les deux créatures en conflit se stabilisèrent. Un instant plus tard, leur queue garnie de longs poils avait quitté le sol. Voilà qu'elles s'envolaient, la lumière de Freyr se reflétant sur leurs écailles et leurs ailes suturées. Un des deux monstres, le vert, était mâle, comme en témoignait la double série d'appendices tentaculaires qui pendait de sa partie centrale, l'autre, le bleu, femelle, avec ses écailles moins brillantes.

Le battement de leurs ailes, devenu régulier, les élevait au-dessus de la cime des arbres. L'orifice antérieur, la bouche, aspirait goulûment de l'air qui était rejeté par des événements postérieurs. Les créatures firent le tour de la clairière en sens opposé sous le regard impuissant de la petite troupe de phagors. Puis elles se lancèrent dans leur premier vol.

Elles s'éloignèrent comme des serpents volants, l'une vers les régions éloignées du nord, l'autre vers un sud tout aussi lointain, obéissant à de mystérieuses octaves d'air musicales propres à leur espèce, soudain pleines de beauté en leur puissance. Leurs longs corps déliés

ondulaient dans l'atmosphère. Elles gagnèrent de la hauteur, s'élevant au-dessus de la cuvette formée par la vallée. Puis elles disparurent, pour se mettre en quête, l'une d'une compagne, l'autre d'un compagnon, dans les fins fonds des deux pôles.

Les imagos avaient oublié leur existence précédente, emprisonnée pendant des siècles dans la terre hivernale.

Dans un concert de grognements, les phagors se tournèrent vers des problèmes plus immédiats. Ils balayèrent la clairière du regard. Leur kaido entravé était toujours là, en train de brouter tranquillement. Les Madis avaient disparu. Profitant de l'occasion, les protognostiques s'étaient enfuis dans la forêt.

Les Madis s'accouplaient généralement pour la vie, et il était rare pour une veuve ou un veuf de se remarier ; à vrai dire, une espèce de mélancolie profonde ne tardait pas à emporter le survivant. Les fugitifs comprenaient trois hommes et leurs compagnes. Le couple le plus âgé, même si ce n'était que de quelques années, s'appelait Cathkaarnit, ce qui était leur nom amalgame depuis leur mariage ; il y avait lui-Cathkaarnit et elle-Cathkaarnit.

Tous les six étaient fluets et de petite taille. Tous avaient le teint sombre. Les protognostiques transhumains, dont les Madis représentaient une tribu, différaient peu en apparence des véritables humains. Leurs lèvres froncées, dues à la structure osseuse de leur crâne et à la façon dont leurs dents étaient plantées, leur donnaient un air chagrin. Ils possédaient huit doigts à chaque main, opposables quatre à quatre, qui leur permettaient d'avoir une poigne étonnamment forte ; leurs pieds présentaient pareillement quatre orteils devant et quatre à l'arrière, derrière le talon.

Ils s'éloignèrent au petit trot de la clairière où se trouvaient les phagors, une allure qu'ils pouvaient garder pendant des heures si nécessaire. Ils traversèrent des bosquets et des fondrières, courant en double file, les Cathkaarnit en tête, puis les deux autres couples, par ordre d'âge décroissant. Plusieurs animaux sauvages, principalement des daims, s'enfuirent bruyamment sur leur passage. À un moment, ils levèrent un sanglier. Ils continuèrent de tricoter des jambes sans s'arrêter.

Leur fuite les entraînait essentiellement vers l'ouest ; le souvenir de leurs huit semaines de captivité leur donnait des ailes. Contournant les crues, ils se hissèrent hors de la vaste dépression dans laquelle ils s'étaient sauvés. La chaleur diminua. En même temps, la déclivité du terrain, légère mais continue, épuisait peu à peu leur énergie. Le petit trot se transforma en un pas vif. Leur peau les brûlait. Ils continuèrent de s'activer, tête baissée, respirant péniblement par la bouche et le nez, trébuchant parfois sur le sol accidenté.

Enfin, à bout de souffle, le couple de queue s'écroula et resta là à haleter, les mains crispées sur le ventre. Leurs quatre compagnons levèrent les yeux et virent qu'ils avaient presque atteint le sommet de la pente, au-delà duquel on pouvait s'attendre à du plat. Ils continuèrent, penchés en avant, pour se laisser tomber à terre dès que le sol eut cessé de monter. Leurs poumons étaient en feu.

De là, il leur fut possible de regarder derrière eux à travers un air d'une clarté surnaturelle. En contrebas se trouvaient leurs deux amis épuisés, allongés de tout leur long au sommet d'une énorme cuvette. Les bords de la cuvette étaient échancrés de ravines, le long desquelles dévalaient des torrents. Les ruisseaux se jetaient dans deux immenses méandres d'un fleuve de formation assez récente. Pour que des arbres à demi noyés puissent encore pointer dans son lit. Des barrages se formaient là où des branches et autres débris s'étaient amassés. Les eaux se dérobaient à la vue à l'angle d'un plissement anticlinal.

L'air était rempli de bruits d'eau. Ils pouvaient voir l'endroit où se dressaient les fûts massifs des rajabarals. Quelque part au milieu des grands arbres se trouvait le groupe de phagors auquel ils avaient échappé. Derrière les rajabarals de jeunes forêts poussaient dru, couvrant les pentes qui formaient le côté opposé de la vaste cuvette. Les arbres de la forêt étaient généralement d'un vert sombre, rangée sur rangée, ponctué par un arbre au feuillage d'un or éclatant, connu des Madis sous le nom de caspiarn ; ses bourgeons amers pouvaient se manger en période de famine.

Mais le paysage ne finissait pas aux arbres. On pouvait voir plus loin des falaises qui s'étaient écroulées çà et là, offrant aux animaux et aux hommes un chemin périlleux vers le fond de la vallée. Ces falaises faisaient partie d'un massif montagneux dont les contours arrondis s'étendaient d'un bout à l'autre du paysage. La roche tendre sous-jacente s'était clivée, formant des ravines envahies de végétation. Là où la végétation était le plus dense et l'effondrement de la configuration montagneuse le plus spectaculaire, miroitait un affluent dont les eaux écumantes bondissaient de couloirs en couloirs vers le fond de la vallée.

Au-delà et au-dessus de la montagne spongieuse, s'élevaient encore d'autres montagnes, plus rudes, contenant des basaltes résistants, les flancs excoriés par des siècles d'hiver. Pas le moindre manteau de verdure ne les recouvrait. Elles demeuraient intransigeantes, bien que tachetées ici et là par le jaune, l'orange et le blanc de minuscules fleurs alpines, dont les couleurs restaient pures même à des milles de distance.

Au-dessus des dômes de ces montagnes basaltiques, d'autres chaînes montagneuses, bleues, désertes, redoutables, se profilaient. Et comme pour démontrer à chaque être vivant que le monde n'avait pas

de fin, ces régions aussi laissaient apercevoir des choses au-delà – une contrée située à une grande distance et une grande altitude, qui montrait les dents en une succession de pics. C'étaient des bastions d'importance, qui se dressaient là où commençaient les froids vésicants de la tropopause.

Les yeux perçants des Madis embrassèrent le paysage, repérant de petites touches de blanc au milieu des arbres les plus proches entre les caspiarns, le long des falaises, dans les plus hauts défilés des montagnes, et même aussi loin que l'affluent que l'on voyait étinceler dans ses gorges. Dans ces touches de blanc les Madis surent reconnaître des pique-bœufs. Là où il y avait des pique-bœuf il y avait des phagors. Sur presque autant de milles que pouvait porter leur regard, la progression furtive de l'armée de Hrr-Bra Yprt se signalait par des pique-bœufs. Pas un phagor n'était visible mais l'imposant paysage en cachait probablement une dizaine de milliers.

Tandis que les Madis se reposaient, fouillant le panorama des yeux, l'un d'eux, bientôt suivi par un ou une autre, se mit à se gratter. La démangeaison commença comme un chatouillement, puis se fit plus furieuse à mesure qu'ils se rafraîchissaient. Ils étaient bientôt en train de se rouler par terre, se grattant et jurant, la peau en feu sous l'action de la sueur qui ne faisait qu'irriter davantage l'exanthème de piqûres leur mouchetant le corps. Cette démangeaison frénétique les avait saisis par à-coups depuis leur capture.

Alors qu'ils se ratissaient l'entrejambe, se fouillaient frénétiquement les aisselles ou labouraient leur tignasse de leurs ongles, ils n'établirent aucun rapport de cause à effet, ne songeant à aucun moment à attribuer leurs rougeurs à une tique attrapée au contact de la toison broussailleuse de leurs ravisseurs.

Cette tique était généralement sans danger, ou à tout le moins ne transmettait aux humains ou aux protognostiques rien de pire qu'une fièvre ou des rougeurs qui duraient rarement plus de quelques jours. Mais les moyennes de température changeaient à mesure qu'Helliconia se rapprochait de Freyr. Les ixodes se multipliaient : la tique femelle payait son tribut à Sa Majesté Freyr sous la forme de millions d'œufs.

Bientôt cet insignifiant parasite, qui faisait tellement partie de la vie qu'il en passait inaperçu, deviendrait porteur d'un virus entraînant ce que l'on appelait la fièvre osseuse – et le monde changerait à cause de lui.

Ce virus entraînait dans une phase active de son développement au printemps de la grande année d'Helliconia, au moment des éclipses. Chaque printemps, la population humaine se voyait affligée de la fièvre osseuse ; seule la moitié environ de cette population pouvait espérer survivre. Le fléau était si général, ses effets si radicaux, que l'on

pouvait dire qu'il s'éliminait lui-même du peu de souvenirs qui en subsistait.

Occupés à se rouler dans les feuilles en se grattant, les Madis ne faisaient pas attention au terrain inexploré qui s'étendait derrière eux.

Là, à l'écart de la chaleur de la vallée, poussaient des graminées luxuriantes parsemées de touffes d'une herbe drue, verruqueuse, connue sous le nom de shoatapraxi, à la tige creuse qui durcissait sur le tard. Des hommes vêtus de robes légères et chaussés de hautes hottes rabattues émergèrent de derrière les massifs de shoatapraxi, des cordes à la main. Ils bondirent sur les Madis.

Le couple de Madis en contrebas profita de sa position pour s'enfuir, même si c'était pour revenir vers les colonnes phagors. Leurs quatre amis furent faits prisonniers, toujours en proie à leurs démangeaisons. Leur bref et épuisant moment de liberté était fini. Cette fois ils étaient aux mains d'êtres humains, pour participer, à l'insignifiant niveau qui était le leur, à un autre événement cyclique, l'invasion venue de Sibornal qui menaçait le sud.

Ils avaient involontairement rallié l'armée colonisatrice du prêtre guerrier Festibariyatid. Ce dont se souciaient peu les Cathkaarnit et leurs deux compagnons, courbés qu'ils étaient sous le matériel entassé sur leur dos. Leurs nouveaux maîtres les firent avancer. Ils prirent la direction du sud d'un pas chancelant, continuant de se gratter en dépit de leurs nouveaux malheurs.

Tandis qu'ils cheminaient, contournant par la gauche le bord de la vaste cuvette, Freyr se leva dans le ciel. Chaque chose se trouva munie d'une deuxième ombre, qui alla en se raccourcissant à mesure que le soleil se hissait vers son zénith. Le paysage n'était qu'un chatolement. La chaleur du plein jour augmentait. Ignorées, les tiques grouillaient dans d'innombrables recoins tout aussi ignorés.

XII. SEIGNEUR DE L'ILE

Éline Tal était un gros bonhomme jovial, digne de confiance, mais dépourvu d'imagination. Il était courageux, bon chasseur, chevauchait son hoxney avec une certaine allure. Il possédait même des rudiments d'intelligence, bien qu'il se méfiât de l'académie et ne sût pas lire. Il décourageait sa femme et ses enfants d'une telle activité. Il était entièrement dévoué à Aoz Roon, sans autre ambition que de le servir au mieux de ses possibilités.

Une chose dont il était incapable, c'était de comprendre Aoz Roon. Il descendit de sa monture bariolée et se tint patiemment à quelque distance du Seigneur d'Embruddock. Il ne voyait que le dos d'Aoz Roon, tandis que ce dernier gardait les yeux obstinément fixés devant lui, sa barbe sur la poitrine. Le seigneur portait ses vieilles fourrures noires puantes, comme toujours, mais il avait passé un grossier stammel jaune sur ses épaules, sans doute dans l'intention plus ou moins obscure de faire honneur à sa sorcière le jour de son départ. Son chien, Curd, frémissait d'impatience sur les talons de Grise.

Éline Tal demeura donc à distance, un doigt dans la bouche, à se curer machinalement une molaire. Son esprit était vide.

Après une nouvelle bordée de jurons, Aoz Roon fit avancer sa monture. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, fronçant ses noirs sourcils, mais ne s'occupa nullement de son fidèle lieutenant, pas plus qu'il ne prêta attention à son chien.

Il lança son hoxney à bride abattue sur la ligne de faite de l'escarpement, tirant si sauvagement sur les rênes de la bête que celle-ci se dressa sur les pattes arrière. « Sale sorcière ! » cria Aoz Roon. L'écho lui renvoya sa voix.

Séduit par le son de sa propre amertume, il se lança dans un dialogue tonitruant avec les échos, indifférent au fait que sa monture l'entraînait de plus en plus loin d'Oldorando, chien et séide n'ayant qu'à suivre le mouvement si ça leur plaisait.

Il tira soudain sur les rênes de Grise, laissant s'égoutter l'écume du mors placé entre ses lèvres. On était seulement au milieu de la matinée. Et pourtant une ombre était tombée sur le monde, étouffant toute vie. Il leva un regard torve vers les branches hérissées de piquants qui se dressaient autour de lui et remarqua qu'un morceau de Freyr était mangé par le globe terne qui l'avait lentement rattrapé dans le ciel. Les ténèbres gagnaient du terrain. Curd se mit à geindre et se coula plus près des talons du hoxney.

Un hibou jaillit d'un mélèze renversé tout près de là, rasant le sol. Il avait un plumage grivelé et une envergure plus grande que ce que représentaient deux bras d'homme écartés. Poussant des cris aigus, il fila entre les pattes de Grise et s'éleva dans le ciel blafard.

Grise se cabra, puis partit à fond de train. Aoz Roon s'efforça de rester en selle tandis que son hoxney s'efforçait de le désarçonner.

Alarmé par le phénomène céleste, Éline Tal suivit, luttant avec Vagabond, son étalon, pour le maîtriser. Il filait comme un vent du sud, ne songeant qu'à poursuivre l'autre animal.

Quand Aoz Roon eut enfin réussi à calmer sa cavale apeurée, sa mauvaise humeur s'était envolée. Il rit sans joie, flattant la créature et lui parlant plus gentiment qu'à ses propres congénères. Lentement, subrepticement, Batalix mordait plus profondément dans Freyr. La morsure des phagors ; de vieilles légendes lui revenaient à l'esprit ; les sentinelles n'étaient pas des compagnons, mais des ennemis, condamnés à se dévorer l'un l'autre de toute éternité.

Il arrondit le dos, laissant l'animal calmé aller à son gré. Pourquoi pas ? Il pouvait retourner à Oldorando et y régner comme avant. Mais serait-ce toujours le même endroit, maintenant qu'elle était partie, la garce ? Dol était une pauvre créature insipide, qui ne l'aimait pas pour ce qu'il était. Danger et déception : c'était tout ce qui l'attendait chez lui.

Tirant sur les rênes de sa monture, il la dirigea à travers un entrelacs de sanguinelle et d'épineux, se laissant maussadement gifler par les branches. Le monde était plongé dans un désarroi trop profond pour lui. Des roseaux enchevêtrés, des herbes et de la paille étaient accrochés aux branches. Son esprit était en proie à un tel accablement qu'il ignore ce signe d'une inondation récente.

Le bord inférieur de Batalix était souligné d'un trait de feu argenté tandis qu'il continuait de dévorer Freyr. Puis l'astre glouton fut lui aussi éclipsé par une nuée noire qui accourait de l'est. La pluie arriva avec une force croissante, ruisselant à gros bouillons sur les fourrés cendrés. Aoz Roon garda la tête baissée et pressa sa monture. L'averse crépitait dans les bosquets. Wutra donnait libre cours à ses haines.

D'un coup de talon, il fit sortir son hoxney du fourré, pour s'arrêter là où une herbe épaisse chuintait sous les pas. Éline Tal vint lentement se placer derrière lui. La pluie se fit encore plus forte, faisant courber l'échine aux animaux. Levant les yeux de sous ses sourcils ruisselants, le Seigneur d'Embruddock vit que le sol se relevait d'un côté en une pente jonchée d'éboulis où se dressaient quelques arbres. Au bas de la pente, une espèce d'abri avait été construit à l'aide de gros éclats de pierre. Au-delà s'étendait une zone marécageuse où serpentaient des rigoles. La pluie brouillait la visibilité ; même les contours de l'abri étaient indistincts dans la pâleur ambiante – mais pas assez vagues pour qu'il manquât de voir les silhouettes qui se tenaient à l'entrée.

Ces silhouettes étaient immobiles. Aux aguets. Elles devaient l'avoir vu approcher bien avant qu'il ne les remarque. Curd tomba en arrêt et se mit à gronder.

Sans regarder en arrière, Aoz Roon fit signe à Éline Tal de venir à ses côtés.

« Des saletés de puants », dit Éline Tal d'un ton presque guilleret.

« Ils détestent l'eau – il se peut que la pluie les fasse rester tranquillement où ils sont. Avance sans te presser. »

Il donna le pas, avançant à un rythme de promenade, et fit venir Curd au pied.

Il ne voulait pas se retourner ni montrer qu'il avait peur. Le marécage risquait d'être impraticable. Mieux valait gravir le coteau. Une fois en haut – si les phagors les laissaient aller jusque-là – ils pourraient s'éloigner au grand galop. Il n'était pas armé, sinon d'un poignard fixé à sa ceinture.

Les deux hommes avancèrent côte à côte, tandis que le chien ne cessait de grogner derrière eux. Pour gagner la pente, il leur fallait obliquer vers la grossière bâtisse. En raison de l'obscurité, il était difficile d'être sûr de quoi que ce fût ; il semblait ne pas y avoir plus de cinq ou six monstres blottis dans le misérable abri. Deux kaidos se tenaient derrière, secouant la tête pour chasser la pluie qui les inondait, entrechoquant parfois leurs cornes ; ils étaient tenus par un esclave, humain ou protognostique, qui fixait un regard apathique sur Aoz Roon et Éline Tal.

Perchés sur le toit de la bâtisse, deux pique-bœufs se tenaient serrés l'un contre l'autre. Il y en avait deux autres à terre, en train de se disputer sur un tas de crottes de kaido. Un cinquième, perché sur un bloc de pierre à l'écart des autres, était occupé à déchiqueter et à manger un petit animal qu'il avait capturé.

Les phagors ne firent pas un mouvement.

Les deux groupes n'étaient même pas à un jet de pierre l'un de l'autre, et les hoxneys étaient déjà en train de changer d'allure pour attaquer la pente, lorsque Curd s'écarta brusquement de Grise pour foncer vers l'abri en aboyant furieusement.

La réaction des phagors fut immédiate. Se précipitant hors de leur abri, ils se lancèrent à l'attaque. À leur habitude, ils semblaient avoir besoin d'un aiguillon pour passer à l'action, comme si leur système nerveux restait inerte au-dessous d'un certain seuil d'excitation. Les voyant se ruer en avant, Aoz Roon cria un ordre et lui et Éline Tal éperonnèrent leurs montures pour accélérer leur ascension.

Le terrain se prêtait mal à un tel exercice. Les arbres étaient jeunes, ne dépassant pas la taille d'un homme, recouverts d'un feuillage qui se déployait en ombrelle à leur sommet. Il était nécessaire de chevaucher la tête basse. Par terre, les morceaux d'éboulis constituaient un péril constant pour les pattes des hoxneys. Grise et Vagabond avaient besoin d'être guidés avec vigilance pour maintenir un semblant d'allure.

Ils pouvaient entendre derrière eux le bruit de leurs poursuivants.

Un épieu passa près d'eux pour aller se fiché dans le sol, mais aucun autre ne suivit. Plus inquiétant était le bruit des kaidos lancés à leurs trousses et les cris rauques de leurs cavaliers. En terrain plat, un kaido pouvait gagner un hoxney de vitesse. Au milieu des arbres de petite taille, les imposants animaux étaient désavantagés. Pourtant, aussi vite qu'allât Aoz Roon, il n'arrivait pas à lâcher ses poursuivants. Éline Tal et lui étaient bientôt en train de jurer, et de transpirer aussi abondamment que leurs montures.

Ils atteignirent un dégagement où l'eau coulait à flots le long de la pente. Aoz Roon risqua un coup d'œil en arrière. Deux des monstres blancs hirsutes arrivaient de toute la vitesse dont leurs destriers étaient capables, chacun tendant un bras immense devant son crâne pour se garder du cinglement des branches. De l'autre main, ils portaient des épieux dont ils cravachaient les kaidos, contrôlant les animaux des genoux et de leurs pieds cornés. Les phagors à pied couraient loin derrière et ne constituaient pas une menace sérieuse.

« Les puants n'abandonnent jamais », dit Aoz Roon. « Allez, Grise, maudite sois-tu ! »

Ils continuèrent de se démener, mais les phagors gagnaient du terrain.

L'averse se calma, puis reprit de plus belle. Cela revenait au même. Les arbres les aspergeaient copieusement au passage. Le sol se fit plus ferme, mais les éboulis devenaient plus fréquents.

À présent les deux phagors montés étaient à un peu moins d'un jet d'épieu de distance.

Cramponné aux rênes, Aoz Roon se dressa sur les étriers. Il pouvait voir au-dessus des arbres parasols. Sur la gauche, les rangs serrés des jeunes arbres s'éclaircissaient. Lançant un cri à l'adresse d'Éline Tal, Aoz Roon obliqua dans cette direction et perdit un instant les phagors derrière un monceau de blocs erratiques, dont les contours semblaient trembloter sous le poids du déluge.

Ils tombèrent sur quelque chose qui ressemblait à une piste et s'y engagèrent, ravis de l'aubaine, pour piquer de nouveau vers le haut. Les arbres se firent plus clairsemés de chaque côté. Droit devant, le sol s'abaissait en une série de paliers boueux.

Au moment même où les deux hommes éprouvaient une bouffée d'espoir et réclamaient de leurs bêtes un supplément d'efforts, les phagors à leurs trousses jaillirent des arbres parasols. Aoz Roon brandit le point et fonça droit devant lui. Le grand chien jaune suivit le mouvement, se maintenant à la hauteur de Grise, infatigable.

Puis ce fut la descente, avec du bon gravier à fouler. Devant s'étendait tout un paysage de mélancolie, parsemé de rajabarals, fermé par un rideau d'arbres, ses vigoureuses verticales contrebalancées par la large horizontale d'un plan d'eau. Le tout formait un camaïeu dans

les tons vert tendre.

Au milieu du panorama serpentait une rivière turbulente qui outrepassait ses limites pour pousser des rameaux parmi les bouquets de mélèzes, créant un labyrinthe de reflets. Plus loin, de sombres rangées d'arbres s'étendaient jusqu'aux rideaux de brume qui bouchaient la vue. Des nuages roulaient dans le ciel, assombrissant le paysage, cachant les deux sentinelles encastrées l'une dans l'autre.

Aoz Roon se passa une main sur la figure, essuyant l'eau et la sueur dont il était inondé. Il vit où se trouvait le salut. Il y avait une île au milieu de la rivière, couverte de pierres et d'arbres à feuilles noires. Si lui et Éline Tal pouvaient y parvenir – ses rives les plus proches n'étaient pas trop loin du bord – ils seraient à l'abri des monstres.

Il tendit un doigt devant lui en poussant un cri rauque.

Au même instant, il se rendit compte qu'il chevauchait seul. Il se retourna sur sa selle, se raidissant devant ce qu'il vit.

Les bandes horizontales de Vagabond lui apparurent quelque part à sa gauche. L'animal avait perdu son cavalier et galopait à l'aventure vers la rivière.

En haut de la pente, là où s'arrêtaient les arbres parasols, Eline Tal était étendu sur le sol. Les deux phagors hirsutes tournaient autour de lui. L'un d'eux sauta de son kaido. Éline Tal lui décocha immédiatement une ruade, mais le phagor le releva d'une formidable traction. Une tache rouge était visible sur l'épaule d'Eline Tal – ils l'avaient désarçonné d'un coup d'épieu. Il se débattit faiblement ; le phagor abaissa ses cornes, se préparant à les utiliser pour un coup mortel.

L'autre phagor n'attendit pas le coup de grâce. Il fit prestement pivoter son destrier et se mit à dévaler la pente en direction d'Aoz Roon, brandissant un épieu.

Le seigneur piqua aussitôt des deux. Il ne pouvait rien faire pour son malheureux lieutenant. Il fonça à toute allure vers l'île, penché en avant pour encourager Grise, qu'il sentait faiblir.

Le phagor lancé à sa poursuite avait désormais l'avantage. Le kaido était plus rapide en terrain découvert, en dépit de toute la bonne volonté du hoxney.

La petite cape jaune d'Aoz Roon claquait au vent tandis qu'il activait sa monture, s'activait lui-même, en direction de la berge. Si près, si près, toujours plus près ! Les eaux tourbillonnantes, les frondaisons humides, le tableau brouillé de lointaines configurations naturelles, un rongeur détalant dans l'herbe pour se mettre à l'abri – tout passa en un éclair devant ses yeux. Il comprit qu'il était trop tard. Les pores de sa peau entre ses omoplates lui parurent se liquéfier dans l'attente du coup d'épieu fatal.

Un rapide coup d'œil en arrière. La brute était presque sur lui, les

tendons de la tête et du cou tendus du kaido bien visibles, comme les ramifications d'une plante grimpante autour d'un arbre. Elle allait arriver à sa hauteur, pour être plus sûre de tuer, la carne. Ses yeux flamboyaient de colère.

Malgré son âge, les réactions d'Aoz Roon étaient plus rapides que celles de n'importe quel phagor.

Il tira brusquement sur les rênes, forçant Grise à relever la tête, brisant son galop de façon à l'expédier en travers de la trajectoire du poursuivant. En même temps il se laissa glisser de la selle pour aller rouler sur le sol trempé, prenant de l'élan avant de se jeter devant le kaido.

Arrachant sa cape trempée de ses épaules, il la fit tournoyer au-dessus de sa tête et partit en l'air d'un coup sec au moment où l'épieu arrivait sur lui. Le vêtement grossier s'enroula autour de la hampe de l'arme. Aoz Roon tira vers lui.

Le phagor glissa en avant. De sa main libre, il agrippa la crinière du kaido. Libérant sa cape, Aoz Roon en saisit les deux extrémités et la passa autour de la gorge de la brute. Une traction, et le phagor, désarçonné, heurta le sol tandis que sa monture couleur de rouille continuait sa course.

Son écœurante odeur de lait suri assaillit Aoz Roon. Il resta là, les yeux fixés sur le phagor à terre, indécis. Les phagors restés en arrière venaient à la rescousse et n'étaient plus très loin. Grise continuait de galoper. Sa situation était plus désespérée que jamais.

Il appela Curd, mais le chien s'accroupit dans l'herbe en tremblant et ne voulut pas venir.

Comme le phagor se relevait, Aoz Roon s'empara de l'épieu et se mit à courir vers la rivière. Il pouvait nager jusqu'à l'île – c'était là son seul espoir de salut.

Avant d'atteindre le bord de la crue, il vit le danger d'une telle entreprise. L'eau noire charriait de lourdes masses de boue et pire encore. Elle était pleine d'animaux noyés et de branches à demi submergées contre lesquelles un nageur aurait à lutter.

Il hésita. Et c'est à ce moment-là que le phagor s'abattit sur lui.

Aoz Roon se souvint aussitôt d'une autre lutte avec une de ces brutes, longtemps auparavant, avant cette fièvre dont il avait connu l'opprobre. Cet adversaire-là était blessé. Mais celui-ci... ce n'était pas un jeunot – il le sentit d'instinct en lui saisissant le bras et en lui décochant un coup de pied. Le mieux était de le pousser dans l'eau avant que les autres ne soient sur lui.

Mais ce n'était pas si facile. La brute avait encore des forces de réserve. L'un céda un peu de terrain, puis l'autre. Aoz Roon n'arrivait pas à relever l'épieu ni à atteindre son couteau. Ils luttèrent, procédant par bonds ou petites courses, ahanant, le phagor essayant de faire

entrer ses cornes en action.

Aoz Roon hurla de douleur au moment où son adversaire parvint à lui tordre un bras. Il lâcha l'épieu. Tout en criant, il libéra un coude dont il expédia un grand coup sous le menton de l'autre. Ils reculèrent de quelques pas en chancelant, pataugeant dans l'eau presque jusqu'aux genoux. Aoz Roon appela désespérément son chien, mais Curd s'élançait en avant pour reculer aussitôt en aboyant furieusement pour tenir à distance les trois phagors qui approchaient à pied.

Un gros arbre arriva à toute vitesse, porté par le courant. Les remous le faisaient tourner sur lui-même. Au moment où il passa, une branche émergea comme un bras, toute ruisselante, frappant homme et phagor tandis qu'ils étaient aux prises dans les bas-fonds. Ils tombèrent, happés par des forces irrésistibles, et furent entraînés sous les flots. Une autre branche creva la surface, puis replongea, créant des remous jaunâtres au moment où elle racla le fond.

Pendant quatre heures, Batalix rongea le flanc de Freyr, comme un chien après un os. Au bout de ce temps, le plus brillant des deux soleils se trouva complètement englouti. Durant tout le début de l'après-midi, le monde fut plongé dans une ombre gris fer. Pas un insecte ne bougeait.

Trois heures durant, Freyr resta absent, soustrait du ciel diurne.

Au crépuscule, la sentinelle n'avait que partiellement reparu. Personne ne pouvait garantir qu'on allait la retrouver entière. Une épaisse nuée emplissait le ciel d'un horizon à l'autre. Le jour prit fin ainsi, un jour bien angoissant, en vérité. Adulte ou enfant, chaque être humain à Oldorando alla se coucher plein d'appréhension.

Puis un vent se leva, chassant la pluie, faisant croître l'inquiétude.

Il y avait eu trois morts dans la vieille bourgade, l'une par suicide, et quelques bâtiments avaient été incendiés, ou brûlaient encore. Seule l'abondance de la pluie avait évité que les choses ne dégénèrent davantage.

La lueur d'un des incendies, ranimée par le vent, éclairait une flaque d'eau à l'extérieur de la grande tour. Son reflet animait le plafond de la pièce dans laquelle Oyre était allongée sans dormir sur sa couche. Le vent soufflait, un volet claquait, des étincelles s'envolaient dans la cheminée de la nuit.

Oyre attendait. Les moustiques la dérangeaient ; ils étaient récemment revenus à Oldorando. Chaque semaine apportait quelque chose dont personne n'avait jamais fait l'expérience.

La lumière tremblotante du dehors se combina avec les taches du plafond pour lui livrer l'image fugitive d'un vieil homme aux longs cheveux en broussaille, vêtu d'une robe. Elle se figura qu'elle ne pouvait pas voir son visage, car sa tête était cachée par une épaule

levée. Il était en train de faire quelque chose. Ses jambes bougèrent sous l'effet des ondulations créées par le vent sur la flaque d'eau à l'extérieur. Il marchait silencieusement au milieu des étoiles.

Lassée de ce petit jeu, elle détourna les yeux, se demandant ce qui était arrivé à son père. Quand elle regarda de nouveau, elle vit qu'elle s'était trompée ; le vieil homme l'observait par-dessus son épaule. Son visage était tacheté et marqué par l'âge. Il marchait plus vite à présent, et le volet claquait au rythme de ses pas. Il était en train de traverser le monde pour la rejoindre. Son corps était couvert de rougeurs malsaines.

Oyre se secoua et se dressa sur son séant. Un moustique susurrail à son oreille. Se grattant la tête, elle dirigea son regard vers Dol, qui respirait bruyamment.

« Comment ça va pour toi, ma fille ? »

« Les douleurs sont de moins en moins espacées. »

Oyre se leva de son lit, entièrement nue, passa un long manteau et s'approcha à pas feutrés de son amie, dont elle distinguait à peine le pâle visage. « Est-ce que j'envoie chercher Ma Scantiom ? »

« Pas encore. Parlons un peu. » Dol avança une main qu'Oyre prit aussitôt. « Tu es devenue une bonne amie pour moi, Oyre. Je pense à tellement de choses bizarres, allongée là. Toi et Vry... je sais ce que vous pensez de moi. Vous êtes gentilles toutes les deux, et pourtant si différentes – Vry si peu sûre d'elle, et toi toujours si pleine d'assurance... »

« C'est tout le contraire. »

« Bah, je n'ai jamais été très maline. Il faut toujours qu'on se déçoive les uns les autres, c'est terrible, non ? J'espère ne pas décevoir l'enfant. J'ai déçu ton père, je le sais. Et maintenant le voilà qui me fait faux bond, l'ordure... qui se serait attendu à ce qu'il ne soit pas avec moi, cette nuit surtout ! »

Le volet claqua une nouvelle fois à l'étage inférieur. Elles se blottirent l'une contre l'autre. Oyre posa une main sur le ventre gonflé de son amie.

« Je suis sûre qu'il n'est pas parti avec Shay Tal, si c'est cela que tu crains. »

Dol s'appuya sur les coudes et dit en détournant la tête : « Il y a des moments où je ne supporte pas mes propres sentiments – cette douleur est la bienvenue en comparaison. Je sais que je ne vaux pas la moitié de la femme qu'elle est. Et pourtant j'ai dit *Oui* et elle a dit *Non*, et c'est quelque chose qui compte. J'ai toujours dit *Oui*, et il n'est pas là auprès de moi... Je ne pense pas qu'il m'ait jamais aimée... » Elle se mit soudain à pleurer à chaudes larmes. Oyre en vit briller le flot dans la lumière tremblotante au moment où Dol se retourna pour enfouir son visage dans l'opulente poitrine de son amie.

Le volet claqua de nouveau tandis que le vent poussait un mugissement lugubre.

« Laisse-moi envoyer l'esclave chercher Ma Scantiom, chérie », dit Oyre. Ma Scantiom avait pris en charge les fonctions de sage-femme depuis que la mère de Dol était devenue trop décrépite pour cette tâche.

« Pas encore, pas encore. » Peu à peu, ses larmes tarirent. Elle poussa un grand soupir. « Il y a le temps. Il y a le temps pour tout. » Oyre se leva, s'enveloppa dans son manteau et alla pieds nus fermer le volet. Un vent humide lui gifla le visage, soufflant du sud avec une force terrible ; elle s'en emplit les poumons avec reconnaissance. Bruit immémorial d'Embruddock, le cri des oies lui parvint tandis que les créatures s'abritaient sous une haie.

« Mais pourquoi m'obstiner à rester seule ? » demanda-t-elle aux ténèbres.

Une âcre odeur de fumée l'atteignit tandis qu'elle mettait le loquet en place. Le bâtiment brûlait encore sous la cendre tout près de là, témoignage de la folie générale qui avait marqué la journée.

Quand elle retourna dans la pièce délabrée, Dol était dressée sur son séant, en train de s'essuyer la figure.

« Tu ferais bien d'appeler Ma Scantiom, Oyre. Le futur Seigneur d'Embruddock attend de venir au monde. »

Oyre lui déposa un baiser sur la joue. Les deux femmes étaient pâles et leurs yeux grands ouverts. « Il sera bientôt de retour. Les hommes sont tellement... inconstants. »

Elle sortit de la pièce en courant pour appeler une esclave.

Le vent qui se jetait contre le volet d'Oyre avait fait un long voyage et était destiné à aller se déchirer aux dents de calcaire des Quzints. Il prenait sa source au-dessus des étendues insondables de la mer que de futurs marins appelleraient Ardente. Il se déplaçait vers l'ouest le long de l'équateur, accumulant vitesse et humidité, jusqu'au moment où il rencontrait la grande muraille du Bouclier Oriental de Campanlat, le Nktryhk ; il se scindait alors en deux vents.

L'air qui filait vers le nord traversait en trombe le Golfe de Chalce et s'épuisait en faisant fondre les gelées printanières de Sibornal. Celui qui filait vers le sud contournait les régions hautes de Vallgos, d'abord au-dessus de la Mer Cimeterre, puis au-dessus de la zone nord-est de la Mer des Aigles, pour souffler sur les basses terres qui s'étendaient entre Keevasien et Ottassol, son haleine chargée de poisson. Il se déchaînait à travers un paysage désolé qui deviendrait un jour la vaste contrée de Borlien, soupirait sur Oldorando, où il faisait claquer le volet d'Oyre. Il poursuivait ensuite sa route ; pas question pour lui d'attendre les premiers cris du fils d'Aoz Roon.

Ce déplacement d'air chaud entraînait avec lui des oiseaux, des insectes, des spores, du pollen et des micro-organismes. Il tomba en quelques heures et fut oublié presque aussitôt après ; cependant il joua son rôle en altérant l'ordre des choses.

En passant, il apporta quelque réconfort à un homme installé inconfortablement dans les branches d'un arbre. Cet arbre se dressait sur une île au milieu d'un torrent appelé à devenir un affluent du fleuve Takissa. L'homme avait une jambe blessée et avait eu bien de la peine à se mettre en sûreté où il était.

Au pied de l'arbre était accroupi un énorme phagor mâle. Peut-être attendait-il de se livrer à quelque attaque. Quoi qu'il attendît, il ne bougeait pas, se contentant de remuer une oreille de temps en temps. Son pique-bœuf était perché sur une branche de l'arbre, aussi loin que possible de l'homme blessé.

Homme et phagor avaient été rejetés sur le rivage de l'île, à demi noyés. Le premier avait gagné le seul refuge qu'il avait pu trouver dans son état de blessé. Il se cramponnait au tronc de l'arbre cependant que le vent soufflait.

Le vent était trop chaud pour le phagor. Il finit par bouger, se relevant prestement et tournant les talons sans un regard en arrière, pour s'éloigner au milieu des blocs erratiques qui jonchaient la plus grande partie de l'île étroite. Après avoir observé le tout, le cou allongé en avant, le pique-bœuf déploya ses ailes et s'envola à la suite de son maître.

L'homme se dit : Si je pouvais attraper cet oiseau et le tuer, ce serait une forme de victoire – et ça me ferait quelque chose à manger.

Mais Aoz Roon avait des problèmes plus urgents que la faim. D'abord il lui fallait avoir raison du phagor. À travers l'abri des feuilles, alors que l'aube se levait, il pouvait voir les rives du fleuve et l'endroit où il avait été emporté par le courant. Là, sur une bande de terre bourbeuse, se tenaient quatre phagors, chacun avec un pique-bœuf perché sur son épaule ou en train de décrire des cercles paresseux au-dessus de lui ; l'un d'eux tenait un kaido par la crinière. Ils attendaient là depuis des heures, pratiquement sans bouger, les yeux fixés sur l'île.

Un peu plus loin au bord de l'eau, à distance respectueuse des phagors, se trouvait Curd. Le chien, mal à l'aise, allait et venait en geignant, tout en fouillant des yeux les noirs remous des flots.

Mordant sa lèvre inférieure broussailleuse sous l'effet de la douleur, Aoz Roon essaya de se déplacer le long de son perchoir, afin d'observer la retraite de son adversaire immédiat. Celui-ci marchait lentement. Comme il n'y avait apparemment aucun endroit où aller sur l'île, il se figura que le monstre voulait simplement en faire le tour et revenir ; si seulement il avait été en meilleure forme, il aurait pu lui préparer

quelque mauvaise surprise pour son retour.

Il loucha vers le ciel. Freyr était en train de se dépêtrer d'un rideau d'arbres, apparemment intact après ses épreuves du jour précédent. Batalix, levé depuis déjà un moment, était perdu dans la nue. Aoz Roon avait fortement envie de dormir mais n'osait pas. Il en était probablement de même pour le phagor.

Le monstre n'était plus en vue, pas plus qu'il ne se faisait entendre. Le seul bruit perceptible était le gargouillement continu de l'eau dans sa course vers le sud. Une eau glacée – Aoz Roon se souvenait parfaitement de cela. Son ennemi souffrait sans doute de son bain forcé.

Il était vraisemblable que le phagor cherchait à lui tendre un piège. En dépit de sa douleur, il éprouva le besoin de descendre de l'arbre pour voir ce qu'il en était. Sa décision prise, il attendit quelques minutes, le temps de rassembler ses forces. Il en profita pour se gratter.

Il avait de la peine à bouger. Ses membres étaient ankylosés. Ses grosses fourrures noires encore gorgées d'eau lui pesaient. Le principal problème était sa jambe gauche ; elle était douloureusement enflée et raide ; il ne pouvait pas plier le genou. Néanmoins, il réussit à glisser au bas de l'arbre pour s'étaler finalement de tout son long sur le sol. Il resta là, souffrant le martyre, haletant, incapable de se relever, s'attendant à tout moment à voir le phagor lui sauter dessus pour le tuer.

Les phagors postés sur la rive avaient remarqué sa manœuvre et s'époumonaient à crier, mais leur voix, qui n'avait pas la puissance de celle d'un homme, était à peine perceptible au-dessus du bouillonnement de l'eau. Curd se mit lui aussi à hurler.

Aoz Roon se mit sur ses pieds. Au bord de l'eau frangée d'écume, il trouva une branche dépouillée de son écorce qui lui servit de béquille. La peur, le froid, la maladie tourbillonnaient en lui comme les eaux torrentueuses, l'amenant au bord de l'évanouissement. Sa chair lui pesait – glacée et pourtant enflammée. Il promena un regard désespéré autour de lui tout en se grattant, la mâchoire pendante, à l'affût d'une attaque. Le phagor n'était nulle part en vue.

« Je t'aurai, saleté, même si ce doit être la dernière chose que je ferai dans ma vie... Je suis encore le Seigneur d'Embruddock... »

Il avança pas à pas, maintenant l'entassement de blocs erratiques qui encombraient l'épine dorsale de l'île entre lui et la rive la plus proche, de façon à ne pas être vu des phagors en faction. À sa droite, des pierres, des résidus divers, des touffes d'une herbe maigre baignaient dans les flots, dont les perfides tourbillons filaient à toute vitesse vers de lointains rivages. Une brume légère s'alliait à l'eau, dessinant des spirales au-dessus de sa surface marbrée.

De jeunes arbres malingres et des arbres plus vieux formaient ses compagnons de naufrage, beaucoup décapités par des rochers qu’avaient précipités sur eux des inondations précédentes. Ce décor de catastrophe ne dépassait pas les douze mètres sur sa plus grande largeur ; mais sa longueur – comme l’échine de quelque énorme créature submergée – divisait les flots à perte de vue.

Comme un ours blessé, il traînait la jambe, veillant, en son exploration anxieuse, à suivre le bord de l’eau et à maintenir autant d’espace que possible entre lui et une éventuelle attaque.

Un cerf, la tête haute, les yeux exorbités, jaillit d’un bouquet de fougères devant lui. Aoz Roon en perdit l’équilibre de saisissement tandis que l’animal s’enfonçait dans l’eau jusqu’à ce qu’il n’y ait que sa tête brun roux pourvue de bois à triple ramification à dépasser au-dessus de la surface.

Laissant échapper un brame plaintif, il abandonna son corps puissant à la puissance encore plus grande des eaux, qui l’emportèrent en lui faisant décrire une large courbe. La créature se révéla incapable de gagner l’autre rive et nageait toujours vaillamment quand Aoz Roon la perdit de vue dans un banc de brume.

Plus tard, alors qu’il escaladait un arbre renversé, il aperçut de nouveau le pique-bœuf.

L’oiseau l’observait de ses yeux reptiliens, perché sur le toit de pierre brute et de terre d’une hutte. Les murs étaient en pierre taillée ; tout un entassement de galets, de fougères, d’arbustes déjetés cherchait à transformer la construction en un objet naturel. Aoz Roon se fraya un chemin en arc de cercle qui l’amena devant le refuge. Le phagor devait se trouver à l’intérieur.

Le sol s’abaissait un peu plus loin, barré par un bras d’eau qui coulait à moins d’un mètre de la porte. L’île s’interrompait à cet endroit pour émerger quelques mètres en amont. À partir de là elle continuait sa route dans les limites qui étaient les siennes, fin vaisseau chargé d’une absurde cargaison de pierres. L’eau turbulente qui la divisait en deux parties ne montait pas plus haut que le genou. L’homme-ours pouvait la traverser pour plus de sûreté. Le phagor, avec cette haine de l’eau qui caractérisait son espèce, ne se risquerait certainement pas à le suivre.

La froideur du courant le mordit jusqu’à l’os, comme des dents d’alligator. Gémissant bruyamment, il se dirigea d’un pas chancelant vers le prolongement de l’île. Il tomba. Il resta allongé dans l’eau, jouant des pieds et des mains au milieu des cailloux, se tordant le cou pour regarder vers la hutte. L’adversaire devait être à l’intérieur – malade, blessé, comme il l’était lui-même.

Il se hissa à la verticale et fit le tour de l’île, jetant des regards hébétés autour de lui, finissant par utiliser son couteau pour couper

deux solides piquets. Les ayant fourrés sous son bras, il se rejeta dans le cruel cours d'eau, le traversant tant bien que mal à l'aide de sa béquille. Durant tout le trajet, il garda les yeux fixés sur la porte de la hutte.

Au moment où il l'atteignait, il perçut un mouvement au-dessus de sa tête. Le pique-bœuf fondit sur lui et lui déchira la tempe d'un coup de bec. Laissant tomber béquille et piquet, Aoz Roon fendit l'air de son couteau. À la deuxième attaque de l'oiseau, il lui entama la gorge. Le volatile vira maladroitement sur l'aile et atterrit sur une souche, perdant des plumes tachetées d'un sang rouge.

Aoz Roon s'avança d'un pas mal assuré et coinça les deux piquets, l'un sous le loquet, l'autre sous le gond supérieur de la porte. La porte se mit immédiatement à branler. Des coups redoublés et des beuglements suivirent comme le phagor s'efforçait de sortir. Les piquets tinrent bon.

Aoz Roon ramassa sa béquille. Au moment où il se retournait pour battre en retraite vers sa moitié d'île, son regard tomba sur le pique-bœuf. Il sautillait d'une patte sur l'autre, sa gorge ruisselante de sang. Aoz Roon souleva sa béquille au-dessus de sa tête et l'abattit sur l'oiseau, le tuant net.

Le tenant sous un bras, il traversa une troisième fois l'eau glacée.

Une fois de l'autre côté, il se laissa tomber par terre pour faire revenir la vie dans ses jambes au moyen d'un vigoureux massage. Il maudit la douleur qui lui taraudait les os. La porte de la hutte continuait d'être martelée de l'intérieur. Tôt ou tard, un des piquets quitterait sa position, mais pour l'instant le phagor était hors de combat et le Seigneur d'Embruddock triomphait.

Traînant le pique-bœuf, Aoz Roon se glissa entre deux arbres qui s'appuyaient l'un sur l'autre et entassa des pierres autour de lui pour sa protection. Des vagues de faiblesse déferlaient sur lui. Il s'endormit le visage enfoui dans les plumes encore chaudes de la gorge de l'oiseau.

Le froid et l'ankylose le réveillèrent. Freyr était bas dans le ciel occidental, noyé dans une brume dorée. En se tortillant dans sa niche, il se trouva en mesure d'observer la rive la plus proche. Les phagors étaient toujours là à attendre. Derrière eux, le sol s'élevait ; il pouvait distinguer l'endroit où Éline Tal était tombé. Au-delà, à travers un rideau de brume, se dessinait la plus grosse des deux sentinelles. Curd n'était plus en vue.

Sa jambe était moins douloureuse. Il s'extirpa de son trou sans lâcher l'oiseau mort et se mit debout.

Le phagor attendait à seulement quelques mètres de là de l'autre côté du cours d'eau. La hutte se trouvait derrière lui, sa porte toujours intacte. Le toit, auquel il manquait des pierres, béait ; c'était par-là que le phagor s'était échappé.

Soufflant bruyamment du nez, le phagor tourna la tête d'un côté puis de l'autre ; ses cornes accrochèrent le soleil au moment où il accomplit ce geste énigmatique. Il offrait un triste spectacle, avec ses poils feutrés par sa récente immersion dans la rivière.

Il lança un épieu grossier vers la cible facile qu'offrait Aoz Roon. Celui-ci était trop raide, trop en proie à la surprise, pour se baisser, mais le trait le manqua largement. Il vit que c'était un des piquets qu'il avait coupés pour bloquer la porte. Ce jet lamentable signifiait peut-être que le phagor s'était blessé le bras.

Aoz Roon brandit le poing. Il n'allait pas tarder à faire noir pendant quelque temps. Son instinct lui dit d'allumer un feu. Il s'employa à en faire un, remerciant Wutra de se sentir plus fort, mais troublé cependant par le mystérieux malaise qu'il éprouvait. C'était peut-être la faim, se dit-il ; mais il avait de quoi manger, une fois qu'il aurait son feu.

Après avoir ramassé des brindilles et du bois mort, et aménagé un coin abrité au milieu des pierres, il se mit au travail en bon chasseur qu'il était, faisant rouler un bâton entre ses paumes. Le petit bois commença à fumer. Le miracle se produisit, une petite flamme s'éleva. Les traits durs du visage d'Aoz Roon se détendirent légèrement tandis qu'il contemplait la lueur rouge entre ses mains. Le phagor se tenait à distance, l'observant sans bouger.

« Tu vas pouvoir te réchauffer, Fils de Freyr », lança-t-il.

Levant les yeux, Aoz Roon ne vit que les contours de son adversaire, dont la silhouette se découpait sur l'or du couchant.

« Je vais pouvoir me réchauffer, et qui plus est je vais faire cuire ton pique-bœuf et le manger, puant. »

« Tu m'en donneras un bout, alors. »

« Les eaux auront baissé dans un jour ou deux. On pourra alors rentrer tous les deux chez nous. Pour l'instant, tu restes où tu es. »

Le phagor avait une élocution pâteuse. Il dit quelque chose qu'Aoz Roon ne parvint pas à comprendre. Ce dernier s'accroupit près de son feu, scrutant son adversaire, là-bas, de l'autre côté de l'eau sombre, dont la silhouette se fondait à présent dans le décor général des arbres et des collines, mur noir sur le fond plus clair du soleil couchant. Aoz Roon se grattait de plus en plus, plongeant ses ongles sous ses fourrures, se balançant d'arrière en avant.

« Tu es malade, Fils de Freyr, et tu ne passeras pas la nuit. » Il avait des difficultés à prononcer les sifflantes, qu'il transformait en z fortement marqués.

« Malade ? Oui, je suis malade, mais je suis toujours Seigneur d'Embruddock, saleté. »

Aoz Roon se mit à appeler Curd, mais ne reçut aucune réponse. Il faisait trop sombre à terre pour voir si le groupe de phagors continuait

d'attendre près de la berge. Le monde entier s'enfonçait dans la nuit pour ne devenir qu'un vague reflet.

Sous le coup de la peur que lui donnait sa faiblesse, il crut que le phagor se ramassait sur lui-même, comme s'il se fût préparé à sauter l'espace qui les séparait.

Il agita un poing. « Tu restes dans ton monde, je resterai dans le mien. »

La simple articulation des mots l'épuisait. Il enfouit son visage dans ses mains, haletant comme Curd après toute une journée de chasse.

Le phagor resta un long moment sans répondre, comme s'il essayait d'assimiler la remarque de l'homme pour décider finalement de la rejeter. Ce qu'il fit sans aucun geste à l'appui, en disant : « Nous vivons et mourrons dans le même monde, le même monde. Z'est pourquoi nous devons nous battre. »

Ces mots parvinrent à Aoz Roon par-dessus le bras d'eau. Il n'en comprit pas le sens. Il se souvint seulement d'avoir hurlé à Shay Tal que la survie passait par l'union. À présent il était désorienté. C'était bien d'elle de ne pas être là quand il avait besoin d'elle.

Se tournant vers son feu, il se mit à genoux, poussa d'autres branches dans les flammes, et entreprit de démembrer l'oiseau. Il lui arracha une patte, au bout de laquelle pendillaient des tendons, et la piqua à la pointe d'un bâton. Il se préparait à la placer au-dessus des flammes quand il se rendit compte que le supplice de ses démangeaisons cutanées trouvait un écho dans ses os ; comme si tout son squelette eût été en feu. Une immense nausée le saisit. La seule pensée de manger quelque chose éveillait soudain en lui une totale répugnance.

Il se remit péniblement debout, piétina le feu, avança à l'aveuglette jusqu'au moment où il se retrouva dans l'eau, tourna en rond, donnant de la voix, brandissant la patte sanglante. Le bruit de l'eau était assourdissant. Il lui sembla que le fleuve s'immobilisait ; l'île était un bateau effilé filant à la surface d'un lac ; il ne pouvait en contrôler la course ; et le lac s'étendait à l'infini, dans une immense caverne de ténèbres.

La bouche de la caverne se referma et l'engloutit.

« Tu as la fièvre ozzeuze », dit le phagor. Il s'appelait Yhamm-Whrrmar. Ce n'était pas un guerrier. Lui et ses compagnons étaient des bûcherons et des marchands de champignons itinérants. Leurs kaidos étaient des bêtes volées. Quand les deux Fils de Freyr s'étaient jetés au milieu d'eux, ils n'avaient fait que leur devoir, avec pour résultat que Yhamm-Whrrmar se trouvait à présent en difficulté.

Les marchands de champignons avaient été entraînés vers l'ouest par toute une combinaison de facteurs. Ils faisaient route dans la

direction opposée, suivant des octaves d'air favorables, quand ils avaient rencontré d'humbles particuliers comme eux, qui parlaient d'une grande croisade en train d'avancer, détruisant tout sur son passage. Bien qu'alarmés, les marchands avaient continué leur chemig en quête de terres plus froides, mais en faisant un détour par une longue vallée où les octaves d'air étaient corrompus. Des inondations s'étaient produites. Ils avaient été forcés de battre en retraite. Leur être profond n'était que rancœur et confusion.

Il se tenait sans bouger au bord de l'eau, attendant la mort de Freyr, l'ensemenceur maudit. Sa disparition dans les ténèbres le soulagea. Il sortit de son immobilité et massa son bras blessé. La nuit était la bienvenue.

À quelque distance de là, son ennemi était allongé de tout son long sur un tas de pierres. Il n'y avait plus rien à craindre de ce côté-là. Après tout, malgré la calamité parasitaire qu'ils représentaient, les Fils de Freyr étaient à plaindre : ils finissaient tous par tomber malades en présence de la race ancipitée. Ce n'était que justice. Yhamm-Whrrmar se figea de nouveau, laissant passer les heures.

« Tu es malade et tu vas mourir », lança-t-il. Mais lui aussi se sentait plein d'air vicié. Il se gratta le cou de la main appartenant à son bras valide, et parcourut des yeux la grande zone sombre dans laquelle il se tenait. La noirceur complète était déjà en train de s'atténuer. Quelque part à l'est, Batalix, le bon soldat, Batalix, père de la race ancipitée, laissait déjà apparaître de pâles nouvelles de sa présence. Yhamm-Whrrmar se retira dans la hutte sans toit et s'allongea ; ses yeux magenta se fermèrent ; il sombra dans un sommeil sans rêve, tout mouvement aboli.

Une faible lueur en provenance de l'est gagna insensiblement la vaste étendue des eaux, promesse de l'aube de Batalix. Batalix se lèverait bien des fois avant que les flots ne se retirent, car ces crues étaient alimentées par les énormes réservoirs d'eau cachés aux fins fonds du Nktryhk. Un temps viendrait où la crue se ménagerait un cours régulier. Plus tard, des déplacements de terrain feraient dévier le fleuve ailleurs. Et à l'époque – encore distante de plusieurs siècles – où Freyr atteindrait le sommet de sa gloire, cette contrée se desséchait pour former une partie du Désert de Madura, que traverseraient des nations n'appartenant pour l'instant qu'à un futur invisible.

Tandis qu'homme et phagor dormaient, ni l'un ni l'autre ne se rendait compte que l'eau qui passait de chaque côté de leur petit bout d'île n'était pas près de s'arrêter de couler. C'était une inondation temporaire : mais cette inondation était partie pour durer deux cents « petites années ».

XIII. VUE D'UN DEMI-ROON

À bord de la Station d'Observation Terrienne, le terme de « fièvre osseuse » ne recouvrait rien de mystérieux. Il désignait un des aspects d'une maladie complexe, causée par le virus connu des doctes familles de l'Avernus sous le nom de virus hélico, et dont les mécanismes étaient mieux compris desdites familles que de ceux qui en souffraient et en mouraient en bas, sur la planète.

La recherche en matière de microbiologie helliconienne était assez avancée pour que les Terriens en fussent au point de savoir que le virus se manifestait deux fois toutes les 1 825 années que durait la grande année helliconienne. Aussi différemment qu'il en pût aller aux yeux des Helliconiens, ces manifestations ne devaient rien au hasard. Elles se produisaient invariablement durant la période des vingt éclipses qui marquait le commencement du vrai printemps, et durant la période des six ou sept éclipses qui se produisaient plus tard au cours de la grande année. Les changements climatiques contemporains des éclipses jouaient le rôle de déclencheurs dans les phases d'hyper-activité virale, qui offraient de la sorte une image l'une de l'autre, leurs effets étant également dévastateurs bien qu'entièrement différents aux différentes périodes.

Pour les habitants du monde d'en bas, les deux fléaux constituaient des phénomènes séparés. Ils faisaient rage à un intervalle de plus de cinq petits siècles helliconiens (soit un peu plus de sept siècles terriens). Aussi étaient-ils connus sous des noms différents, la fièvre osseuse et la mort grasse.

La maladie propagée par le virus, à la façon d'un flot irrésistible, affectait l'histoire de tous ceux dont elle balayait les terres. Et pourtant, un virus pris individuellement, comme une goutte d'eau, était chose négligeable.

Un virus hélico devait être grossi dix milliers de fois pour devenir visible à l'œil humain. Sa taille était de quatre-vingt-dix-sept millimicrons. Il était formé d'un sac partiellement couvert d'icosaèdres, composé de lipides et de protéines et contenant de l'A.R.N.; sous bien des aspects, il ressemblait au virus hélicoïdal pléomorphe à qui l'on devait une maladie terrestre disparue appelée « oreillons ».

Les érudits de l'Avernus comme les spectateurs terrestres d'Héliconie avaient déduit la fonction de ce virus dévastateur. Comme l'ancien dieu hindou Shiva, il représentait le double principe de la destruction et de la préservation. Il tuait, ménageant l'existence dans son sillage mortel. Sans la présence du virus hélico sur la planète, aucune vie humaine ou phagorienne n'eût été possible.

À cause de sa présence, aucun Terrien ne pouvait mettre le pied sur

Helliconia et survivre. Le virus hélico faisait la loi sur Helliconia, entourant la planète d'un véritable cordon sanitaire.

Jusqu'à présent la fièvre osseuse n'avait pas franchi les portes d'Embruddock. Elle approchait, aussi sûrement que la croisade du jeune kzahhn, Hrr-Brahl Yprt. La question qui flottait dans les esprits à bord de l'Avernus était : qui frapperait en premier ?

D'autres questions occupaient les esprits de ceux qui vivaient à Embruddock. La question la plus importante dans l'esprit des hommes qui se trouvaient en vue du sommet de la fragile hiérarchie était : comment atteindre le pouvoir et, une fois celui-ci atteint, comment le conserver ?

Heureusement pour le tout-venant de l'espèce humaine, aucune réponse définitive à cette question n'avait jamais été trouvée. Mais Tanth Ein et Faralin Ferd, hommes vénaux et sans scrupules, ne s'intéressaient pas à la question dans l'abstrait. Comme le temps passait, qu'une nouvelle année commençait – la fatidique année 26 dans le nouveau calendrier – et que l'absence d'Aoz Roon s'étirait au-delà d'une demi-année, les deux lieutenants assurèrent un commandement au jour le jour.

Cela leur convenait. Cela convenait moins à Raynil Layan. Il avait acquis une autorité grandissante à la fois auprès des deux régents et du conseil. Raynil Layan voyait bien que le besoin d'un système complètement différent se faisait de plus en plus sentir à Oldorando ; en le faisant adopter, il s'assurerait le pouvoir par ce genre de moyens non violents qui lui convenait mieux.

On le verrait céder à la pression des marchands et introduire la monnaie pour remplacer le système suranné du troc.

Désormais rien ne serait gratuit à Oldorando.

Le pain serait payé en numéraire à son idée.

Assurés qu'ils en tireraient bénéfice, Tanth Ein et Faralin Ferd approuvèrent le projet de Raynil Layan. La cité se développait chaque jour un peu plus. Le commerce ne pouvait plus être relégué à sa périphérie ; il devenait le centre de l'existence, aussi apparut-il dans le centre. Et il pouvait être l'objet de taxes dans l'optique toute nouvelle qui inspirait Raynil Layan.

« Il n'est pas juste d'acheter à manger. La nourriture devrait être gratuite, comme l'air. »

« Mais on nous donnera de l'argent pour en acheter. »

« Je n'aime pas ça. Raynil Layan va s'engraisser », dit Dathka.

Les deux Seigneurs du Veldt Occidental se dirigeaient tranquillement vers la tour d'Oyre, surveillant en chemin quelques-unes des activités dont ils avaient la responsabilité. Ces responsabilités croissaient à mesure qu'Oldorando se développait. Ils voyaient partout

de nouveaux visages. Les plus instruits des membres du conseil estimaient – non sans moiteur au creux des mains – qu'il n'y avait guère plus d'un quart de la population présente qui fût natif d'Embruddock. Le reste était constitué d'étrangers, dont un grand nombre de passage. Oldorando était situé à la croisée de routes continentales qui commençaient tout juste à devenir des axes commerciaux.

Ce qui n'avait été que rase campagne quelques mois auparavant était à présent couvert de huttes et de tentes. Certains changements étaient plus profonds. Le vieux régime de la chasse ; alternativement rude et sybaritique, s'évanouit du jour au lendemain. Laintal Ay et Dathka conservaient un esclave pour nourrir leurs hoxneys. Le gibier était devenu rare, les sacapics avaient disparu, et les immigrants importaient du bétail qui laissait pressentir une vie plus sédentaire.

Les attrait du souk avaient ruiné la camaraderie de la chasse. Ceux qui s'étaient fait gloire de galoper comme le vent à travers des herbages nouvellement découverts du temps d'Aoz Roon se contentaient à présent de traîner dans les rues, à faire le marchand en plein vent, le palefrenier, le gros bras ou le maquereau.

Les Seigneurs du Veldt Occidental étaient désormais responsables de l'ordre dans le quartier en pleine expansion qui s'étendait à l'ouest du Voral. Ils avaient des brigadiers pour les assister. Des esclaves du sud experts en maçonnerie étaient en train de leur construire une tour à eux. La carrière se trouvait au milieu des brassimips. La nouvelle tour imitait la forme des anciennes ; elle dominait les tentes de ceux que les seigneurs tenaient à contrôler et ferait ses trois étages de haut.

Après avoir inspecté les travaux en cours et échangé une plaisanterie avec le contremaître, Laintal Ay et Dathka se dirigèrent vers la vieille ville à travers une foule de nouveaux arrivants. Des éventaires de toile étaient dressés, prêts à pourvoir aux besoins de tels voyageurs. Chaque échoppe était patente auprès des services de Laintal Ay et exhibait son numéro sur un disque.

Les émigrants se ruèrent en avant. Laintal Ay s'écarta de leur chemin, pressant son dos contre un nouveau mur de toile. Son talon rencontra le vide, il glissa et se retrouva en train de tomber dans un trou que dissimulait la toile. Il dégaina son épée. Trois pâles jeunes gens, nus jusqu'à la ceinture, le contemplaient d'un air terrifié quand il se retourna pour leur faire face.

Le trou, de la taille d'une petite pièce, s'arrêtait à mi-corps. Les trois jeunes gens portaient un œil peint au milieu du front. Dathka apparut au coin de la toile et regarda dans l'excavation, souriant de toutes ses dents devant la mésaventure de son ami.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » demanda impérieusement Laintal Ay aux trois hommes.

Se remettant de leur stupeur, ils se campèrent fermement sur leurs pieds. L'un d'eux dit : « Ceci doit être une chapelle dédiée à Akha par Naba ; il s'agit par conséquent d'un lieu sacré. Nous devons vous demander de partir d'ici sur-le-champ. »

« Cette terre m'appartient », dit Laintal Ay. « Montrez-moi votre autorisation de louer une parcelle ici. »

Tandis que les jeunes gens se regardaient, d'autres émigrants se rassemblèrent autour du trou en échangeant des murmures. Tous portaient des robes noir et blanc.

« Nous n'avons pas d'autorisation. Nous ne vendons rien. »

« D'où êtes-vous ? »

Un homme de forte carrure, une pièce d'étoffe noire enroulée autour de la tête, se tenait au bord du trou, accompagné de deux femmes plus âgées qui portaient un gros objet entre elles. Il lança d'une voix pompeuse : « Nous sommes des serviteurs du grand Akha par Naba, et nous nous dirigeons vers le sud en répandant sa parole. Nous avons l'intention de dresser une petite chapelle ici et nous exigeons que vous libériez les lieux de votre misérable personne. »

« Je suis propriétaire des lieux en question, jusqu'à la moindre pelletée de terre. Pourquoi creusez-vous là si vous avez besoin de dresser une chapelle ? Les étrangers que vous êtes ne savent pas ce qu'est le grand air ? »

Un des jeunes terrassiers dit en manière d'excuse : « Akha est le dieu de la terre et des profondeurs, et nous vivons dans ses veines. Nous répandrons son message à travers le monde. Ne sommes-nous pas les Preneurs de Pannoal ? »

« Vous ne prendrez pas possession de ce trou sans permission », rugit Laintal Ay. « Dehors tout le monde. »

Le gros homme aux grands airs se mit à protester, mais Dathka dégaina son épée. Il se fendit. L'objet que portaient les deux vieilles femmes était recouvert d'une pièce d'étoffe. Il accrocha l'étoffe de la pointe de son épée et la fit sauter d'un mouvement sec du poignet. Une créature gauchement accroupetonnée apparut, semi-humaine, avec des yeux de grenouille aveugles mais grands ouverts. Elle était sculptée dans un bloc de pierre noire.

« Quelle beauté ! » s'exclama Dathka en riant. « Pareil vilain museau a effectivement bien besoin de rester caché ! »

Les pèlerins devinrent furieux. Akha avait été insulté ; la lumière du soleil ne devait jamais toucher Akha. Plusieurs hommes se jetèrent sur Dathka. Laintal Ay bondit hors du trou en hurlant et frappa les pèlerins du plat de son épée. L'échauffourée attira sur les lieux un brigadier et deux de ses hommes armés de bâtons, et les pèlerins reçurent une correction qui les persuada de mieux se conduire à l'avenir.

Laintal Ay et Dathka continuèrent leur route en direction des nouveaux appartements d'Oyre dans la tour de Vry, que l'on était en train de reconstruire. Oyre avait déménagé parce que la place sur laquelle donnait la grande tour était devenue vraiment trop bruyante, avec ses échoppes en bois et ses buvettes. Dol et son petit garçon, Rastil Roon Den, ainsi que la vieille mère de Dol étaient partis avec Oyre. L'absence d'Aoz Roon se prolongeant, Dol avait commencé à s'inquiéter de sa sécurité dans un bâtiment qui abritait les deux lieutenants de plus en plus insubordonnés, Faralin Ferd et Tanth Ein.

À l'entrée de la tour, que l'on continuait d'appeler la Tour de Shay Tal, quatre solides jeunes esclaves borlieniens affranchis montaient la garde. Ces dispositions étaient l'œuvre de Laintal Ay. Il eut droit à leur salut et il entra en compagnie de Dathka.

« Comment va Oyre ? » demanda-t-il en arrivant en haut des escaliers.

« Elle se remet. »

Il trouva sa bien-aimée au lit, Vry, Dol et Rol Sakil auprès d'elle. Il se précipita vers elle et elle l'entoura de ses bras.

« Oh, Laintal Ay... c'était tellement horrible. J'ai tellement eu peur. » Elle le regarda dans les yeux. Il la dévisagea, apercevant de la fatigue dans les rides légères qu'elle avait sous les yeux. Tous ceux qui s'en allaient communiquer avec les morts étaient vieillis par l'expérience. « J'ai cru ne jamais te revenir, mon amour », dit-elle. « Le monde d'en bas se gâte un peu plus à chaque visite qu'on y fait. »

L'âge avait plié Rol Sakil en deux. Ses longs cheveux blancs lui couvraient la face, de sorte qu'on ne lui voyait que le nez. Elle était accroupie près du lit, berçant son petit-fils. Elle dit : « Il n'y a que ceux qui sont vieux qui n'arrivent pas à revenir, Oyre. »

Oyre se dressa sur son séant et se pressa contre Laintal Ay. Il pouvait la sentir grelotter.

« Ça m'a semblé deux fois plus affreux cette fois – un univers sans soleils. Le monde d'en bas est tout le contraire du nôtre, avec le noyau originel comme un soleil tout au fond, noir, rayonnant d'une lumière noire. Tous les radiés flottent là comme des étoiles – pas dans l'air mais dans le roc. Tous lentement aspirés dans le trou noir du noyau... Ils sont tellement méchants, ils haïssent les vivants. »

« C'est vrai », approuva Dol, en consolant sa vieille mère. « Ils nous haïssent et nous dévoreraient s'ils le pouvaient. »

« Ils cherchent à mordre quand on passe au milieu d'eux. »

« Leurs yeux sont pleins de vilaines poussières. »

« Leur bouche aussi... »

« Mais ton père ? » la pressa Laintal Ay, la ramenant à la raison pour laquelle elle était entrée en pauk.

« J'ai rencontré ma mère dans le monde d'en bas... » Oyre ne put

rien dire de plus durant un moment. Elle avait beau s'agripper à Laintal Ay, le monde à ciel ouvert auquel il appartenait continuait de lui sembler moins réel que celui qu'elle venait de quitter. Sa mère n'avait pas eu un seul mot gentil pour elle, rien que des reproches et des récriminations, et une puissance de haine que les vivants osaient rarement révéler.

« Elle m'a dit que j'avais déshonoré son nom, jeté la honte sur elle dans sa tombe. Je l'avais tuée, j'étais responsable de sa mort, elle m'avait détestée dès qu'elle m'avait senti remuer dans son ventre... Toutes les vilaines choses que je faisais quand j'étais petite... ma fragilité... mes saletés... Oh, oh, je ne peux pas te dire... »

Elle se mit à pleurer bruyamment pour se délivrer de son chagrin.

Vry s'avança et aida Laintal Ay à la soutenir. « Ce n'est pas vrai, Oyre, tout cela n'est que le fait de ton imagination. » Mais elle fut repoussée par son amie en larmes.

Tous étaient entrés en pauk un jour ou l'autre. Tous la regardaient faire avec une morne sympathie, enfermés dans leurs propres pensées.

« Mais ton père », répéta Laintal Ay, « est-ce que tu l'as rencontré ? »

Elle se ressaisit suffisamment pour le tenir seulement à bout de bras, les yeux rouges, le visage luisant de morve et de larmes.

« Il n'y était pas, Wutra soit loué, il n'y était pas. Le moment où il doit tomber dans le monde d'en bas n'est pas encore arrivé. »

Tout le monde se regarda d'un air perplexe à cette nouvelle. Pour étouffer la crainte qu'Aoz Roon se trouvât, après tout, avec Shay Tal, Oyre continua de parler.

« Sûr qu'il ne deviendra pas ce genre d'horrible diaphe, sûr qu'il a eu une vie suffisamment remplie pour ne pas se transformer en une de ces petites boules de malveillance. Au moins il a échappé jusque-là à ce sort. Mais où est-il, où est-il donc passé durant toutes ces longues semaines ? »

Dol se mit à pleurer par contagion, arrachant Rastil Roon à sa mère, le berçant, disant enfin : « Est-ce qu'il est encore vivant ? Où est-il ? Ce n'était pas un mauvais homme, à vrai dire... Es-tu sûre qu'il n'était pas dans le monde d'en bas ? »

« Puisque je te dis qu'il n'y était pas. Laintal Ay, Dathka, il est encore quelque part en ce monde, même si seul Wutra sait où, de cela nous pouvons être sûrs. »

Rol Sakil se mit à se lamenter, à présent que ses mouvements n'étaient plus entravés par le bébé.

« Nous devons tous descendre dans ce terrible endroit, tôt ou tard. Dol, Dol, ce sera bientôt le tour de ta vieille mère... Promets-moi que tu viendras me voir, promets, et je te promets que je ne t'adresserai aucune critique. Je ne te reprocherai jamais la façon dont tu t'es

embarquée avec cet homme épouvantable qui nous a empoisonné la vie à tous... »

Tandis que Dol reconfortait sa mère, Laintal Ay essaya de reconforter Oyre, mais elle le repoussa brusquement et sauta de son lit, s'essuyant le visage et respirant profondément. « Ne me touche pas... je pue le monde d'en bas. Laisse-moi d'abord me laver. »

Durant toutes ces lamentations, Dathka était resté au fond de la pièce, son corps trapu appuyé contre le mur raboteux, le visage de bois. À ce moment-là il s'avança.

« Silence, vous tous, et essayez de réfléchir. Nous sommes en danger et devons faire tourner cette nouvelle à notre avantage. Si Aoz Roon est vivant, il nous faut un plan d'action jusqu'à son retour – si ce retour lui est possible. Peut-être a-t-il été capturé par les puants.

« Je vous avertis, Faralin Ferd et Tanth Ein combinent de s'emparer du commandement d'Oldorando. Pour commencer, ils ont l'intention de battre monnaie, avec ce ver de Raynil Layan à la tête de l'opération. » Il coula un regard en direction de Vry puis détourna les yeux. « Raynil Layan a déjà mis les artisans métallurgistes au travail. Quand ils contrôleront la chose et paieront leurs hommes, ils seront tout-puissants. Ils tueront sûrement Aoz Roon à son retour. »

« Comment sais-tu cela ? » demanda Vry. « Faralin Ferd et Tanth Ein sont ses amis de longue date. »

« Pour ça... » dit Dathka, et il se mit à rire. « La glace est solide jusqu'à ce qu'elle fonde. »

Il demeura sur le qui-vive, fixant tour à tour chaque personne présente, pour arrêter finalement son regard sur Laintal Ay.

« C'est le moment de prouver ce que nous valons. Nous ne disons à personne qu'Aoz Roon est toujours vivant. À personne. Il vaut mieux qu'ils ne sachent pas à quoi s'en tenir. Que chacun reste dans le doute. La nouvelle d'Oyre inciterait les lieutenants à usurper le pouvoir sur-le-champ. Ils s'arrangeraient pour lui couper l'herbe sous le pied avant son retour. »

« Je ne crois pas... » commença Laintal Ay, mais Dathka, soudain en verve, l'interrompit aussitôt.

« Qui est le plus en droit de revendiquer le commandement si Aoz Roon est mort ? Toi, Laintal Ay. Et toi, Oyre. Le fils de Loilanun et la fille d'Aoz Roon. Cet enfant que lui a donné Dol est un dangereux contre-argument dont le conseil pourrait se saisir. Laintal Ay, Oyre et toi devez vous unir immédiatement. Assez tergiversé ! Nous ferons venir une douzaine de prêtres de Borlien pour la cérémonie, et tu annonceras que l'ancien Seigneur est mort et que vous deux commanderez à sa place. Vous serez acceptés. »

« Et Faralin Ferd et Tanth Ein ? »

« Nous pouvons nous occuper de ces deux-là », dit Dathka d'un air

menaçant. « Et de Raynil Layan. Ils n'ont pas la faveur populaire, comme toi. »

Tous se regardèrent gravement. Enfin, Laintal Ay parla.

« Je ne vais pas usurper le titre d'Aoz Roon tant qu'il est encore vivant. J'apprécie ta perspicacité, Dathka, mais je ne suivrai pas ton plan. »

Dathka posa les mains sur ses hanches et ricana. « Je vois. Donc ça ne te fait rien si les lieutenants s'emparent du pouvoir ? Ils te tueront s'ils le font – et moi avec. »

« Je ne crois pas. »

« Crois ce que tu veux, ils te tueront à coup sûr. Et Oyre, et Dol, et ce gosse. Vry aussi probablement. Sors de tes rêves. Ce sont des coriaces, et il leur faut agir vite. Les noirceurs, ces histoires de fièvre osseuse qui courent – ils agiront pendant que tu seras assis là à broyer du noir. »

« Il vaudrait mieux ramener mon père », dit Oyre en regardant délibérément Dathka plutôt que Laintal Ay. « On est en pleine instabilité – ce qu'il nous faut, c'est un chef ayant vraiment de la poigne. »

Dathka laissa échapper un rire amer à cette remarque et observa son effet sur Laintal Ay sans répondre.

Un lourd silence s'installa dans la pièce. Laintal Ay le brisa en disant d'un ton embarrassé : « Quoi que les lieutenants puissent faire ou ne pas faire, je ne suis pas candidat au pouvoir. Cela ne ferait qu'amener la désunion. »

« La désunion ? » s'exclama Dathka. « Mais on vit en pleine désunion, on est en train de glisser dans le chaos avec tous les étrangers que nous avons ici. Tu es le dernier des sots si tu as jamais cru aux inepties d'Aoz Roon sur l'union. »

Pendant cette discussion Vry était restée discrètement près de la trappe, les bras croisés, appuyée contre le mur. C'est alors qu'elle s'avança et dit : « Vous avez tort de ne penser qu'aux choses terrestres. »

Désignant l'enfant, elle poursuivit : « Quand Rastil Roon est né, son père venait juste de disparaître. Il y a trois quartiers de cela. Le temps du double coucher de soleil est passé. La dernière éclipse remonte donc à trois quartiers, s'il faut vous rafraîchir la mémoire. Ou la dernière noirceur, si vous préférez l'ancien terme. »

« Je dois vous avertir qu'une autre éclipse approche. Oyre et moi avons fait nos calculs... »

La mère de Dol repartit dans ses lamentations. « Nous n'avions pas ces calamités autrefois – qu'avons-nous fait pour les mériter à présent ? Ce sera notre mort à la prochaine. »

« Je ne peux en expliquer le pourquoi ; je me contente pour l'instant d'essayer d'expliquer le comment », dit Vry, avec un regard de

sympathie pour la vieille femme. « Sauf erreur de ma part, la prochaine éclipse durera bien plus longtemps que la dernière ; Freyr sera complètement caché pendant plus de cinq heures et demie ; autant dire que le phénomène, qui aura commencé au lever du soleil, occupera la majeure partie de la journée. Vous pouvez imaginer la panique qui risque de s'ensuivre. »

Rol Sakil et Dol se répandirent en jérémiades. Dathka leur ordonna brutalement de se taire et dit : « Une éclipse de toute une journée ? Dans quelques années, nous n'aurons plus qu'une seule longue éclipse et plus de nouvelles de Freyr, si tu as raison. Qu'est-ce qui te permet d'avancer cela, Vry ? »

Elle lui fit face, scrutant sa sombre mine. Redoutant ce qu'elle voyait, elle répondit délibérément en termes dont elle savait qu'il ne pourrait pas les accepter. « Le fait que l'univers n'est pas soumis au hasard. C'est une machine. On peut par conséquent en connaître le fonctionnement. »

Il y avait des siècles qu'une affirmation aussi radicalement révolutionnaire n'avait été entendue à Oldorando. Elle passa complètement au-dessus de la tête de Dathka.

« Si tu es sûre de ton fait, nous devons essayer de nous protéger par des sacrifices. »

Sans se soucier de discuter, Vry se tourna vers les autres. « Ces éclipses ne dureront pas éternellement. Elles auront lieu pendant vingt ans, en se faisant chaque fois un peu plus courtes après les sept premières. Au bout de vingt ans, elles s'arrêteront. »

Ses paroles se voulaient rassurantes. L'expression qui se peignit sur le visage des autres révélait la douloureuse pensée qu'ils avaient en tête : dans vingt ans, aucun d'eux n'avait la moindre chance d'être encore vivant.

« Comment peux-tu prédire le futur, Vry ? Même Shay Tal en était incapable », articula péniblement Laintal Ay.

Elle eut envie de le toucher, mais sa timidité l'en empêcha. « C'est une question d'observation et de rassemblement d'un certain nombre de faits anciens, de mise bout à bout de chaque chose. C'est une question de compréhension de ce que nous savons, de claire vision de ce que nous voyons. Freyr et Batalix sont fort éloignés l'un de l'autre, même quand ils nous apparaissent proches. Chacun est en équilibre au bord d'un immense plateau rond. Ces plateaux sont inclinés selon un certain angle. À l'endroit où ils se coupent se produisent les éclipses, parce que notre monde est aligné sur Freyr, avec Batalix dans l'intervalle. Vous comprenez cela ? »

Dathka se mit à aller et venir à grands pas. Il dit d'un ton d'impatience : « Ecoute, Vry, je t'interdis de sortir des notions aussi folles en public. Les gens te tueront. Voilà où l'académie t'a menée. Je

refuse d'en entendre davantage. »

Elle lui jeta un regard sombre, amer et pourtant curieusement implorant. Elle resta clouée sur place. Dathka quitta la pièce sans un mot de plus, ne laissant derrière lui qu'une chape de silence.

Il n'y avait pas deux minutes qu'il était parti que tout un remue-ménage éclatait dehors, dans la rue. Laintal Ay descendit aussitôt voir ce qui se passait. Il soupçonnait Dathka d'y être pour quelque chose, mais son ami n'était pas en vue. Un homme était tombé de sa monture et appelait à l'aide – un étranger d'après ses vêtements. Un attroupement, dans lequel Laintal Ay repéra quelques visages connus, se forma autour du voyageur, mais personne ne s'avança pour l'aider.

« C'est la peste », dit un homme à Laintal Ay. « Celui qui aiderait ce coquin se trouverait lui-même malade au coucher de Freyr. »

On fit venir deux esclaves, et le malheureux fut traîné à l'hospice.

C'était la première manifestation publique de la fièvre osseuse à Oldorando.

Quand Laintal Ay retourna dans la chambre d'Oyre, elle avait ôté son hoxney et se lavait au-dessus d'une cuvette, s'adressant de derrière un rideau à Dol et Vry.

Le visage poupin de Dol était pour une fois chargé d'expression. Elle détacha Rastil Roon de son sein et le passa à sa mère en disant : « Ecoute, mon ami, il faut que tu agisses. Réunis les gens et parle-leur. Explique-leur. Ne t'occupe pas de Dathka. »

« Tu devrais faire ça, Laintal Ay », lança Oyre. « Rappeler à tout le monde comment Aoz Roon a bâti Oldorando, et le fidèle lieutenant que tu as été pour lui. Ne suis pas le plan de Dathka. Assure à tout le monde qu'Aoz Roon n'est pas mort et reviendra bientôt. »

« C'est ça », dit Dol. « Rappelle aux gens combien ils le craignaient et comment il a construit le pont. Ils t'écouteront. »

« Vous avez réglé nos problèmes entre vous, à ce que je vois », dit Laintal Ay. « Mais vous vous trompez. Il y a trop longtemps qu'Aoz Roon est parti. Vous avez la moitié des gens qui connaissent à peine son nom. Ce sont des étrangers, des marchands de passage. Allez du côté du Pauk et demandez au premier venu qui est Aoz Roon – on sera incapable de vous le dire. C'est pourquoi la question du pouvoir reste ouverte. » Il se campa fermement devant elles.

Dol lui montra le poing. « Tu oses dire ça ! Ce sont des mensonges. Si... quand il reviendra, il commandera comme avant. Je veillerai à ce qu'il flanque aussi dehors Faralin Ferd et Tanth Ein. Sans oublier ce serpent de Raynil Layan. »

« Peut-être que oui, peut-être que non, Dol. Pour l'instant, il n'est pas là. Et Shay Tal ? Ça fait aussi longtemps qu'elle est partie. Qui parle d'elle aujourd'hui ? Il se peut qu'elle te manque, Vry, mais aux autres non. »

Vry secoua la tête. Elle dit posément : « Si tu veux la vérité, ni Shay Tal ni Aoz Roon ne me manquent. Je pense qu'ils nous ont gâché la vie. Je crois qu'elle a gâché la mienne – oh, c'est de ma faute, je sais, je lui dois tellement, moi la fille d'une simple esclave. Mais j'ai suivi Shay Tal trop servilement. »

« C'est vrai », pépia la vieille Rol Sakil en faisant sauter le bébé dans ses bras. « Elle a été pour toi un mauvais exemple, Vry – trop virginale de moitié, qu'elle était, notre Shay Tal. Tu as suivi la même voie. Tu dois avoir dans les quinze ans à présent, ce qui n'est pas loin de l'âge mûr, et tu n'as pas encore goûté au mâle. Occupe-t'en, avant qu'il soit trop tard. »

Dol dit : « Man a raison, Vry. Tu as vu comment Dathka est sorti d'ici, furieux que tu aies fait la raisonneuse avec lui. Il est amoureux de toi, voilà la vérité. Sois plus soumise, c'est le rôle des femmes, non ? Entoure-le de tes bras et il te donnera ce que tu veux. Je suis sûre qu'il est capable d'être enjoué. »

« Entoure-le de tes jambes, pas de tes bras, si tu veux mon avis », dit Rol Sakil en ricanant. « Il y a de jolies femmes qui passent par Oldorando à présent – ce n'est pas comme quand j'étais jeune, en ce temps-là la chair fraîche était rare. Les choses qu'on se permet au marché aujourd'hui ! Pas étonnant qu'on veuille une monnaie. Je sais dans quelle fente c'est pour la mettre... »

« C'est assez », dit Vry, les joues empourprées. « Je n'ai pas besoin de vos conseils vulgaires pour mener ma vie. Je respecte Dathka, mais je n'ai aucun penchant pour lui. Changeons de sujet. » Laintal Ay prit le bras de Vry en un geste de consolation, comme Oyre émergeait de derrière son rideau, les cheveux ramenés sur le dessus de la tête. Elle avait mis au rancart sa peau de hoxney, tenue considérée désormais comme quelque peu démodée dans les milieux jeunes d'Oldorando. Elle portait à la place une robe verte de lainage qui traînait presque par terre.

« On est en train de conseiller à Vry de se dépêcher de prendre mari – tout comme à toi », lui expliqua Laintal Ay.

« Au moins Dathka est mûr et sait ce qu'il veut. »

Laintal Ay se renfrogna à cette remarque. Tournant le dos à Oyre, il dit à Vry : « Explique-moi cette histoire de vingt éclipses. Je n'ai pas compris ce que tu racontais. En quoi l'univers est-il une machine ? »

Elle fronça les sourcils et dit : « Tu en as déjà entendu le principe, mais tu n'écoutais pas. Il faut que tu sois prêt à croire que le monde est plus étrange que tu ne le supposes. Je vais essayer de m'expliquer clairement.

« Imagine que les octaves de terre s'étendent dans l'air, loin au-dessus de nous, exactement comme dans le sol. Imagine que ce monde, que les phagors appellent Hrl-Ichor, suit régulièrement sa

propre octave. En fait, son octave tourne autour de Batalix. Il faut quatre cent quatre-vingts jours à Hrl-Ichor pour faire un tour complet autour de Batalix – d'où notre année, comme tu le sais. Batalix ne bouge pas. C'est nous qui bougeons. »

« Et quand Batalix se couche tous les soirs ? »

« Batalix est fixe dans le ciel. C'est nous qui bougeons. » Laintal Ay se mit à rire.

« Et la fête du Double Coucher de Soleil ? Qui est-ce qui bouge à ce moment-là ? »

« C'est la même chose. Nous bougeons. Batalix et Freyr restent fixes. Si tu n'admet pas cela, il m'est impossible de poursuivre mes explications. »

« Nous avons tous vu bouger les sentinelles, ma chère Vry, chaque jour de nos vies. Donc, qu'est-ce qui vient ensuite, en admettant que je les croie toutes les deux transformées en glace ? »

Elle hésita, puis déclara : « Eh bien, en fait Batalix et Freyr bougent à mesure que l'éclat de Freyr augmente. »

« Allons... d'abord tu veux me faire croire qu'ils ne bougent pas, puis qu'ils bougent. Restons-en là, Vry... je croirai en tes éclipses quand elles se produiront, pas avant. »

Avec un rugissement d'impatience elle leva ses bras maigres au-dessus de sa tête. « Oh, vous êtes de tels imbéciles. Qu'Embruddock s'écroule, qu'est-ce que ça peut faire ? Vous êtes incapables de comprendre les choses les plus simples. »

Elle quitta la pièce encore plus furieuse que Dathka.

« Il y a des choses simples qu'elle ne comprend pas non plus », dit Rol Sakil en serrant tendrement son petit-fils contre elle.

La chambre vétuste de Vry témoignait du changement qui était survenu à Oldorando. Elle n'était plus aussi triste. Des babioles ramassées ici et là l'agrémentaient. Elle avait hérité de certaines possessions de Shay Tal – et par conséquent de Loilanun. Elle avait fait des acquisitions dans les souks. Une carte du ciel de sa fabrication était accrochée près de la fenêtre, avec les écliptiques des deux soleils marqués dessus.

Une carte ancienne, cadeau d'un nouvel admirateur, était suspendue à l'un des murs. Elle était peinte sur vélin avec des encres colorées. C'était sa carte d'Ottaassaal représentant le monde, source pour elle d'un émerveillement constant. Le monde y était représenté rond, ses masses continentales encerclées par un océan. Il reposait sur le noyau originel – plus grand que le monde – d'où il avait jailli ou été éjecté. Les masses continentales, tracées à grands traits, étaient désignées par leurs noms : Sibornal, avec Campannlat au-dessous, et Hespagorat à part tout au fond. Quelques îles étaient indiquées pour la forme. La seule ville marquée était Ottaassaal, juste au centre du globe.

Elle se demanda à quelle distance il faudrait se trouver pour voir le monde réel de cette façon. Batalix et Freyr étaient deux autres mondes ronds, comme elle le comprenait bien. Mais ils n'avaient pas de noyau originel au-dessous d'eux pour les soutenir ; pourquoi, dans ce cas, en fallait-il un au monde ?

Dans une niche ménagée dans le mur à côté de la carte était posée une figurine que Dathka lui avait apportée. Elle la retira de son coin, lui faisant machinalement un berceau de sa paume. Elle représentait un couple en train de se livrer au plaisir du coït en position accroupie. Homme et femme étaient sculptés d'une pièce dans le même morceau de pierre. Les mains par lesquelles était passé l'objet les avaient usés jusqu'à les rendre complètement anonymes, l'âge leur avait fait perdre leurs traits. La statuette représentait la forme suprême de communion et Vry la regarda avec envie au creux de sa main. « C'est cela l'union », murmura-t-elle tout bas.

Malgré les taquineries de ses amis, elle désirait désespérément ce que représentait la figurine. Elle reconnaissait aussi, comme Shay Tal avant elle, que le chemin de la connaissance était solitaire.

La figurine représentait-elle deux vrais amants dont les noms étaient perdus dans un lointain passé ? Il était impossible de le savoir.

C'était dans le passé que gisaient les réponses à beaucoup de choses appartenant au futur. Elle jeta un regard désespéré sur l'horloge astronomique en bois qu'elle essayait de construire et qui traînait sur la table près de l'étroite fenêtre. Non seulement elle n'était pas habituée au travail du bois, mais elle n'avait pas encore saisi le principe qui maintenait le monde, les trois mondes vagabonds et les deux sentinelles sur leurs trajectoires.

Soudain, elle s'aperçut qu'une unité existait entre les sphères — elles étaient toutes faites dans le même matériau, comme les amants sculptés dans un seul et même morceau de pierre. Et une force aussi puissante que l'instinct sexuel les soudait mystérieusement les unes aux autres, leur dictant leurs mouvements.

Elle s'assit à sa table et se mit à désassembler baguettes et anneaux, essayant de les disposer selon un ordre différent.

Elle était absorbée dans cette tâche quand on frappa légèrement à sa porte. Raynil Layan se coula dans la pièce, jetant des regards hâtifs autour de lui pour voir si personne d'autre ne s'y trouvait.

Il la vit encadrée dans le rectangle bleu pâle de la fenêtre, son profil nimbé de lumière. Elle tenait une pelote de laine dans une main. À son entrée, elle sursauta légèrement, et il vit — car il observait toujours soigneusement son monde — que son habituelle réserve l'avait pour une fois quittée. Elle sourit nerveusement, lissant sa peau de hoxney sur les contours de sa poitrine. Il referma la porte derrière lui.

Le maître des tanneurs se donnait des airs importants depuis

quelque temps. Les pointes de sa barbe fourchue s'ornaient de deux rubans, une mode qu'il avait copiée sur des étrangers, et il portait des pantalons de soie. Il se montrait depuis peu plein de prévenance pour Vry, lui faisant des petits cadeaux comme la carte d'Ottaassaal, dont il avait fait l'acquisition dans le Pauk, et écoutant attentivement ses théories. Elle trouvait tout cela vaguement excitant. Bien que se défiant de ses manières doucereuses, elle était flattée par une telle attitude et par l'intérêt qu'il portait à tout ce qu'elle faisait.

« Tu travailles trop, Vry », dit-il en agitant un doigt et en haussant un sourcil dans sa direction. « Un peu plus de temps au grand air rendrait leur couleur à ces jolies joues. »

« Vous savez combien je suis occupée, avec l'académie à faire marcher maintenant qu'Amin Lim est partie avec Shay Tal, et mes propres travaux à poursuivre en même temps. »

L'académie était plus florissante que jamais. Elle avait son propre bâtiment, et était dirigée pour une bonne part par une des assistantes de Vry. Elles invitaient des hommes instruits à venir y parler ; quiconque passait par Oldorando était approché. Beaucoup d'idées étaient mises en pratique dans les ateliers au-dessus de la salle de conférences. Raynil Layan lui-même surveillait tout ce qui s'y passait.

Rien n'échappait à son regard. Apercevant la figurine de pierre au milieu du fouillis qui régnait sur la table, il l'examina attentivement. Vry rougit et se trémoussa sur son siège.

« C'est très ancien. »

« Mais toujours très goûté. »

Elle gloussa. « Je parlais de l'objet lui-même. »

« Je parlais de leur occupation. »

Il reposa la figurine, regardant malicieusement la jeune femme, et appuya son corps contre le bord de la table, de sorte que leurs jambes se touchaient.

Vry se mordit la lèvre et baissa les yeux. Cet homme qu'elle n'aimait pas beaucoup lui inspirait des fantasmes érotiques qui revenaient soudain l'assiéger.

Mais Raynil Layan, comme c'était son style, avait changé de tactique. Après un moment de silence, il déplaça sa jambe, s'éclaircit la gorge et se mit à parler sérieusement.

« Vry, parmi les émigrants récemment arrivés de Pannoval se trouve un homme un peu moins obnubilé par la religion que le reste de la troupe. Il fabrique des horloges en métal minutieusement travaillé. Le bois ne convient pas pour ce que tu veux faire. Laisse-moi t'amener cet artisan, et tu pourras lui donner toutes les instructions que tu voudras pour qu'il construise correctement ton modèle. »

« Ce n'est pas une simple horloge que j'ai en vue, Raynil Layan », dit-elle en levant les yeux vers lui comme il s'appuyait contre sa chaise,

et en se demandant si elle et lui pourraient d'une façon ou d'une autre passer pour des gens taillés dans la même pierre.

« Je comprends bien. Tu n'auras qu'à expliquer à l'homme le genre de machine qui t'intéresse. Je le paierai en numéraire. J'occuperai bientôt un poste important, qui me donnera la possibilité de faire tout ce que je veux. »

Elle se leva, ce qui était la meilleure façon d'accueillir la réponse de Raynil Layan.

« J'ai entendu dire que vous alliez faire frapper une monnaie propre à Oldorando. »

Il plissa les yeux et la dévisagea, mi-souriant, mi-fâché.

« Qui t'a dit ça ? »

« Vous savez comment circulent les nouvelles. »

« Faralin Ferd aura encore bavardé à tort et à travers. »

« Vous ne pensez pas grand bien de lui ni de Tanth Ein, n'est-ce pas ? »

Il écarta la question d'un geste et lui saisit les mains. « C'est à *toi* que je pense tout le temps. Je vais avoir un certain pouvoir et, contrairement à tous ces imbéciles – contrairement à Aoz Roon – je crois que le savoir peut très bien s'allier au pouvoir pour le renforcer... Sois ma femme et tu auras ce que tu veux. Tu connaîtras une vie merveilleuse. Nous ferons toutes sortes de découvertes. Nous ouvrirons la pyramide, chose que mon prédécesseur, Datnil Skar, n'a jamais réussi à faire, en dépit de tous ses bavardages. »

Elle détourna la face, se demandant si son corps maigre, son entre-cuisse engourdi pouvaient attirer et retenir un homme.

Libérant ses poignets, elle recula. Ses mains s'envolèrent comme des oiseaux jusqu'à son visage pour dissimuler son trouble.

« Ne me tentez pas, ne jouez pas avec moi. »

« Tu as besoin qu'on te tente, ma biche. »

Plissant les yeux, il ouvrit la bourse qui pendait à sa ceinture et en retira des pièces de monnaie, qu'il lui tendit comme on tend de la nourriture à un hoxney sauvage pour l'appriivoiser. Elle s'approcha précautionneusement pour les examiner.

« La nouvelle monnaie, Vry. Des pièces. Prends-les. Elles vont transformer Oldorando. »

Les trois pièces n'étaient que vaguement circulaires et grossièrement estampées. Il y avait une petite pièce de bronze marquée « Un Demi-Roon », une pièce de cuivre, plus grande ; marquée « Un Roon », et une pièce d'or marquée « Cinq Roons ». Au milieu de chaque pièce on pouvait voir inscrit :

O L D

O R A N

D O

Vry se mit à rire d'excitation en les examinant. D'une certaine façon, la monnaie représentait le pouvoir, la modernités la connaissance. « Des Roons ! » s'exclama-t-elle. « Ça fait riche. »

« C'est la clé même de la richesse. »

Elle les posa sur sa pauvre table. « Je vais m'en servir pour éprouver ton intelligence, Raynil Layan. »

« Curieuse façon d'enjôler un homme ! » Il rit, mais lut sur son visage étroit qu'elle était sérieuse.

« Supposons que le Demi-Roon est notre monde, Hrl-Ichor. La grosse pièce d'Un Roon sera Batalix, la petite pièce d'or Freyr. » Du bout du doigt, elle fit tourner le Demi-Roon autour du Roon. « Voilà comment nous nous déplaçons dans l'espace. Un cercle complet correspond à une année – au cours de laquelle le Demi-Roon a tourné sur lui-même comme une balle quatre cent quatre-vingts fois. Vu ? Quand nous avons l'impression de voir le Roon se déplacer, c'est nous qui nous déplaçons sur le Demi-Roon. Pourtant le Roon n'est pas fixe. Il y a un principe général à la base de tout cela, quelque chose qui ressemble beaucoup à l'amour. De même le Demi-Roon gravite autour du Roon – et le Roon fait de même, en toute logique, autour des Cinq Roons. »

« En toute logique ? Une hypothèse ? »

« Non. Simple observation. Mais aucune observation, aussi simple soit-elle, ne peut être faite sinon par ceux qui sont prédisposés à la faire. Entre les solstices d'hiver et de printemps, le Demi-Roon passe à son maximum d'éloignement de chaque côté du Roon. » Elle indiqua le diamètre de son orbite. « Imaginez que derrière les Cinq Roons il y ait un certain nombre de minuscules bâtonnets représentant des étoiles fixes. Imaginez ensuite que vous vous tenez sur le Demi-Roon. Pouvez-vous imaginer cela ? »

« Mieux, je peux imaginer que tu t'y tiens avec moi. »

Elle fut frappée par la promptitude de son esprit, et sa voix trembla comme elle disait : « Nous nous tenons donc là, et le Demi-Roon va d'abord de ce côté du Roon puis de l'autre... Qu'est-ce que nous observons ? Eh bien, que les Cinq Roons ont l'air de se déplacer par rapport aux étoiles fixes derrière. »

« Ont seulement l'air ? »

« À cet égard, oui. Le mouvement montre à la fois que Freyr est proche comparé aux étoiles, et que c'est nous qui bougeons en réalité et non les sentinelles. »

Raynil Layan contempla les pièces.

« Mais tu disais que les deux pièces de moindre valeur se déplaçaient autour des Cinq Roons ? »

« Vous savez que nous partageons un secret illicite. Cela remonte à cette affaire avec votre prédécesseur qui a fourni à Shay Tal des

informations tirées du registre de votre corporation... Dans le système de datation du Roi Denniss nous savons que nous serions actuellement en l'an 446. C'est là le nombre d'années après quelqu'un – Nadir... »

« J'ai un peu mieux que toi la possibilité de déchiffrer cette datation, ma biche, et d'autres dates auxquelles la comparer. L'année Zéro est une année de froid et de ténèbres maximaux, selon le calendrier de Denniss. »

« Exactement ce que je crois. 446 ans se sont écoulés depuis que Freyr était à son plus grand degré de faiblesse. Batalix a une luminosité dont l'intensité ne change jamais. Ce n'est pas le cas de Freyr – pour une raison ou pour une autre. Autrefois, je croyais que son éclat augmentait ou diminuait au hasard. Mais je pense maintenant que l'univers n'est pas plus soumis au hasard que ne l'est un cours d'eau. Les choses obéissent à une causalité ; l'univers est une machine, comme cette horloge astronomique qui cherche à en donner une image. Freyr augmente d'éclat parce qu'il se rapproche – non, c'est le contraire – nous nous en rapprochons. C'est difficile de se débarrasser des vieux modes de pensée quand ils sont enracinés dans le langage. Dans le nouveau langage, le Demi-Roon et le Roon se rapprochent des Cinq Roons... »

Il joua avec les petits rubans noués aux pointes de sa barbe. Vry le regarda réfléchir à son affirmation.

« Pourquoi la théorie du rapprochement est-elle préférable à celle de l'éclat variable ? »

Elle claquait des mains. « Excellente question ! Si l'éclat de Batalix ne présente pas de fluctuations, pourquoi Freyr en présenterait-il ? Le Demi-Roon se rapproche toujours du Roon, bien que le Roon s'écarte toujours du chemin. C'est pourquoi je crois que le Roon se rapproche des Cinq Roons de la même façon – entraînant le Demi-Roon avec lui. Ce qui nous amène aux éclipses. » Elle remit en mouvement les deux pièces de moindre valeur.

« Vous voyez comment le Demi-Roon atteint chaque année un point où les observateurs placés à la surface – vous et moi – ne peuvent pas voir les Cinq Roons parce que le Un se trouve dans l'intervalle ? C'est une éclipse. »

« Alors pourquoi n'y a-t-il pas une éclipse tous les ans ? Toute ta théorie s'écroule si une partie en est fautive, exactement comme un hoxney qui n'aurait que trois jambes serait incapable de courir. » Tu es malin, pensa-t-elle – bien plus malin que Dathka ou Laintal Ay –, et j'aime les hommes intelligents, même quand ils n'ont pas de scrupules.

« Oh, il y a une raison à cela, que je ne peux pas démontrer comme il faut. C'est pourquoi j'essaie de construire ce modèle. Je vous montrerai bientôt. »

Il sourit et reprit sa main menue. Elle se mit à trembler comme au

fond du brassimip.

« Tu auras cet artisan chez toi demain, prêt à travailler sur or sur tes indications, si tu acceptes d'être mienne et que tu me laisses annoncer la nouvelle. Je te veux près de moi – dans mon lit. »

« Oh, un peu de patience... je vous en prie... je vous en prie... » Elle tomba toute tremblante dans ses bras, s'abandonnant à son étreinte. Les mains de Raynil Layan parcoururent son corps, explorant ses formes minces. Il me désire bel et bien, songea-t-elle, prise de vertige, il me désire comme Dathka ne l'oserait jamais. Il est plus mûr, bien plus intelligent. Il est loin d'être le vilain personnage qu'on fait de lui. Shay Tal se trompait à son propos. Elle se trompait sur un tas de choses. Et puis, les mœurs ont changé à Oldorando, et s'il me veut, il m'aura...

« Le lit », haleta-t-elle, en lui arrachant ses vêtements. « Vite, avant que je ne change d'avis. Je suis tellement partagée... Vite, je suis prête. Ouverte. »

« Oh, mes pantalons, fais attention... » Mais la hâte de Vry lui plaisait. Elle sentit, elle vit son excitation croissante tandis qu'il la couvrait de sa masse. Elle gémit cependant que lui riait. Elle eut la vision de leurs deux corps, ne formant plus qu'une seule chair, en train de tourner au milieu des étoiles, jouets d'une grande force universelle, anonyme, éternelle...

L'hospice, tout neuf, n'était pas encore terminé. Il se dressait à la lisière de la ville, prolongeant le bâtiment que l'on appelait autrefois la Tour de Prast. Il accueillait les voyageurs qui tombaient malades en route. De l'autre côté de la rue se trouvait le local d'un vétérinaire qui recevait les animaux malades.

L'hospice et le service vétérinaire avaient tous deux mauvaise réputation – on prétendait que les instruments de leurs fonctions respectives étaient interchangeables ; mais l'hospice était dirigé par une femme parfaitement compétente, la première à faire partie du corps des apothicaires, sage-femme et enseignante à l'académie, connue de tout le monde sous le nom de Ma Scantiom, d'après les fleurs dont elle tenait à ce que soient décorés les services placés sous sa responsabilité.

Un esclave mena Laintal Ay auprès d'elle. C'était une personne entre deux âges, d'une haute taille, robuste, à la poitrine opulente et au visage affable. Nahkri avait eu une de ses tantes comme épouse. Il y avait des années que Laintal Ay et elle entretenaient de bonnes relations.

« J'ai deux malades en isolement que je voudrais te faire voir », dit-elle en choisissant une clé dans un trousseau qui pendait à sa ceinture. Elle avait abandonné les peaux de hoxney au profit d'une longue

blouse safran qui lui descendait jusqu'aux pieds.

Ma Scantiom fit jouer la serrure d'une lourde porte au fond de son cabinet.

Ils passèrent dans la vieille tour et grimpèrent les rampes jusqu'au sommet.

De quelque part au-dessous d'eux monta le son d'un pipeau dont jouait un malade convalescent. Laintal Ay reconnut l'air : « Arrête-toi, arrête-toi, fleuve Voral. » Le rythme en était rapide, avec cependant un ton de mélancolie qui s'accordait à l'inutile exhortation du refrain. Le fleuve courait et ne voulait pas s'arrêter, non, qu'il s'agisse d'amour ou de la vie elle-même...

Chaque étage de la tour avait été divisé en petites salles ou en cellules, chacune pourvue d'une porte dans laquelle s'ouvrait une petite grille. Sans un mot, Ma Scantiom fit glisser le panneau recouvrant la grille et fit signe à Laintal Ay de regarder à travers.

La cellule contenait deux lits, chacun avec un homme dessus. Les hommes étaient pratiquement nus, bloqués dans leur position respective, raides sans être complètement immobiles. L'homme le plus proche de la porte, dont on pouvait remarquer l'épaisse crinière noire, avait la colonne vertébrale qui formait un arc tandis que ses mains étaient soudées au-dessus de sa tête. Il s'usait les phalanges contre le mur de pierre et le sang qui sourdait des blessures ainsi occasionnées dévalait le long de ses bras veinés de bleu. Sa tête roulait avec raideur selon des angles incommodes. Il aperçut Laintal Ay derrière la grille, et ses yeux se fixèrent sur lui, mais sa tête tenait à poursuivre son lent mouvement. Les artères de son cou saillaient comme des cordes.

Le second malade, qui gisait au-dessous de la fenêtre, avait les bras étroitement croisés contre la poitrine. Il se mettait en boule puis se déplaçait, sans cesser de remuer les pieds, dont tous les petits os craquaient. Son regard, éperdu, allait du sol au plafond. Laintal Ay reconnut en lui l'homme qui s'était écroulé dans la rue.

Les deux hommes étaient d'une pâleur mortelle et luisants d'une sueur dont l'âcre odeur filtrait hors de la cellule. Ils continuèrent de lutter avec d'invisibles assaillants tandis que Laintal Ay refaisait glisser le panneau sur la grille.

« La fièvre osseuse », dit-il. Il se tenait près de Ma Scantiom, essayant de deviner son expression dans l'ombre épaisse.

Elle se contenta d'acquiescer de la tête. Il redescendit les rampes à sa suite.

Le pipeau continuait de jouer son agaçante rengaine.

*Pourquoi tant te presser ?
Que ce désir vers elle m'emporte
Ou qu'il me rende liberté...*

Ma Scantiom dit par-dessus son épaule : « Le premier est arrivé il y a deux jours – j'aurais dû t'appeler hier. Ils se laissent mourir de faim ; c'est à peine si on peut leur faire boire un peu d'eau. C'est comme une longue contraction musculaire. Leur esprit est atteint. »

« Ils vont mourir ? »

« Seule la moitié des gens atteints de la fièvre osseuse en réchappent. Quelquefois, quand ils ont perdu un tiers de leur poids, ils s'en tirent comme ça. Ils se stabilisent alors à leur nouveau poids. D'autres deviennent fous et meurent, comme si la fièvre se mettait dans leur tête et les tuait. »

Laintal Ay avala sa salive, se sentant soudain la gorge sèche. De retour dans le cabinet de Ma Scantiom, il huma profondément un bouquet de scantiom et de raige sur le rebord de la fenêtre pour chasser l'odeur qui lui empuantissait les narines. La pièce était entièrement badigeonnée de blanc.

« Qui sont-ils ? Des marchands ? »

« Ils viennent tous les deux de l'est ; ils ont fait route avec différents groupes de Madis. L'un est un marchand, l'autre un barde. Tous deux ont des esclaves phagors, qui sont à présent chez le vétérinaire. Tu sais probablement que la fièvre osseuse peut se répandre rapidement et devenir un terrible fléau. Je ne veux pas de ces malades dans mon hospice. Nous avons besoin d'un endroit à l'écart de la ville où on puisse les isoler. Ce ne seront pas les seuls cas. »

« Tu en as parlé à Faralin Ferd ? »

Elle grimaça. « Plus qu'inutile. D'abord, Tanth Ein et lui ont dit que les malades ne devaient pas sortir d'ici. Puis ils ont proposé de les tuer et de jeter les corps dans le Voral. »

« Je vais voir ce que je peux faire. Je connais une tour en ruine à environ cinq milles d'ici. Peut-être que ça ferait l'affaire. »

« Je savais que je pouvais compter sur toi. » Elle lui posa une main sur le bras en souriant. « Quelque chose donne cette maladie. Dans certaines conditions favorables, elle peut se propager comme un incendie. La moitié de la population mourrait – nous ne connaissons aucun remède. Je suis persuadée que ce sont ces sales phagors qui transmettent le mal. Peut-être que c'est l'odeur de leur pelage. Freyr disparaîtra pendant deux heures cette nuit ; à ce moment-là, je compte faire tuer et enterrer les deux phagors qui sont chez le vétérinaire. Je voulais le dire à quelqu'un ayant une autorité, alors je te le dis à toi. Je savais que tu serais de mon côté. »

« Tu crois qu'ils feront d'autres victimes ? »

« Je ne sais pas. C'est seulement que je ne veux pas prendre le moindre risque. Il se peut que la fièvre osseuse ait une tout autre cause – c'est peut-être dû aux noirceurs. C'est peut-être Wutra qui nous envoie ça. »

Elle rentra sa lèvre inférieure. Il lut l'inquiétude dont était empreint son visage sans grâce.

« Enterre-les profondément à un endroit où les chiens ne puissent pas les déterrer. Je vais voir ce qu'on peut faire avec cette tour en ruine. Est-ce que tu t'attends à » – il hésita – « d'autres cas bientôt ? »

Sans changer d'expression, elle répondit : « Bien sûr. »

Quand il partit, le pipeau jouait toujours son air plaintif quelque part dans les profondeurs du bâtiment.

Laintal Ay ne songea pas à se plaindre à Ma Scantiom, bien qu'il eût formé d'autres plans pour les deux heures de nuit sans Freyr.

Le propos qu'avait tenu Dathka le matin, quand Oyre était sortie de l'envoûtement du pauk, le troublait profondément. Il voyait bien la force de l'argument selon lequel Oyre et lui représentaient tous les deux d'invincibles prétendants à la direction d'Oldorando. En général, il voulait ce qui lui revenait de droit, comme n'importe qui. Et il voulait assurément Oyre. Mais voulait-il gouverner Oldorando ?

Le discours de Dathka avait, semblait-il, subtilement modifié la situation. Peut-être pouvait-il gagner maintenant Oyre rien qu'en prenant le pouvoir.

Cette suite d'idées occupait son esprit tandis qu'il s'attaquait au problème de Ma Scantiom, qui se trouvait être le problème de tous. La fièvre osseuse n'était rien de plus qu'une légende, mais le fait que personne n'eût été confronté à la réalité ne faisait que rendre la légende plus inquiétante. Les gens mouraient. Le fléau était comme l'emballlement furieux d'un processus naturel.

Aussi se mit-il à la tâche sans se plaindre, réquisitionnant l'aide de Goija Hin. Laintal Ay et le surveillant des esclaves passèrent prendre les deux phagors appartenant aux victimes de la fièvre osseuse et les envoyèrent dans la cellule des contagieux. Là, il fut ordonné aux phagors de rouler leurs maîtres dans des nattes de jonc et de les transporter hors de l'hospice. Les nattes roulées, de par leur aspect anodin, ne risquaient pas de semer la panique.

Le petit groupe sortit de la ville avec son fardeau pour se diriger vers la tour en ruine que connaissait Laintal Ay. Avec eux clopinait l'ancien esclave phagor, Myk, pour aider éventuellement à porter les malades. Sa présence avait en principe pour but de hâter les opérations, mais Myk était désormais si vieux qu'il ne faisait que ralentir la marche.

Goija Hin, lui aussi courbé par l'âge, ses cheveux devenus si longs et si raides sur ses épaules qu'il ressemblait à ses malheureux captifs, fouettait Myk sauvagement. Ni les coups ni les jurons ne faisaient accélérer le vieil esclave recru. Il avançait en titubant sans émettre la moindre protestation, bien qu'il eût les mollets à vif à partir des chaînes qui lui enserraient les chevilles.

« Mon problème, c'est que je n'ai envie ni de donner le fouet ni de le sentir », se dit Laintal Ay. Une autre couche de pensées se levait dans son esprit, comme de la brume dans le calme du matin. Il reconnut qu'il manquait de certaines qualités. Il avait peu d'ambition. Il se contentait de prendre la vie comme elle venait.

J'ai toujours été trop facilement satisfait, je suppose. Il me suffisait de savoir qu'Oyre m'aimait, et d'être dans ses bras. Il me suffisait qu'Aoz Roon fût autrefois comme un père pour moi. Il me suffisait que le climat change, et que Wutra ordonne à ses sentinelles de rester à leur place dans le ciel.

À présent Wutra laisse ses sentinelles vagabonder. Aoz Roon est parti. Et qu'est-ce que c'était que cette pique lancée par Oyre ce matin – que Dathka était mûr, sous-entendu que je ne l'étais pas ? Oh, lui et son silence, c'est ça la maturité, n'être qu'un bloc de subtiles machinations à l'intérieur ? Être satisfait n'était-il pas une preuve suffisante de maturité ?

Il y avait trop de son grand-père, Yuli le Petit, en lui, et pas assez de Yuli le Prêtre. Et pour la première fois depuis longtemps, il se rappela l'enchantement de son doux grand-père en compagnie de Loil Bry, et comme ils avaient été heureux ensemble dans la chambre à la fenêtre de porcelaine. C'était une autre époque. Tout était alors plus simple. Il en fallait tellement peu pour qu'on soit satisfait.

Mais il n'y avait pas de satisfaction quand il s'agissait de mourir, comme aujourd'hui. Pas de satisfaction quand il s'agissait d'être tué par les lieutenants s'ils le croyaient mêlé au complot de Dathka. Et il n'y avait pas davantage de satisfaction à mourir de la fièvre osseuse pour avoir été en contact avec ces deux malheureux qu'on transportait loin de la ville. Ils étaient encore à trois milles de la vieille tour qu'il avait en tête.

Il s'arrêta. Les phagors et Goija Hin continuèrent automatiquement de clopiner avec leurs ignobles fardeaux. Et voilà, il était une fois de plus en train de s'acquitter humblement de ce qui lui était demandé de faire. Il n'y avait aucune raison qu'il en fût ainsi. Il allait en finir avec cette stupide habitude qu'il avait d'obéir.

Il lança un cri à l'adresse des phagors. Ils firent halte, restant où ils étaient, sans bouger. Seuls les fardeaux qui chargeaient leurs épaules craquèrent légèrement.

Le groupe se trouvait sur un étroit sentier bordé de chaque côté de fourrés de sanguinelle. Un enfant s'était fait dévorer dans les parages quelques jours auparavant ; le tueur était de toute évidence un langue-sabre – les prédateurs venaient rôder près des habitations maintenant que les hoxneys sauvages se faisaient rares. Aussi y avait-il peu de monde dans les environs.

Laintal Ay s'enfonça dans les taillis. Il fit signe aux phagors de

transporter leurs maîtres dans le fourré et de les y déposer. Les monstres prirent si peu de précaution pour ce faire que les hommes roulèrent par terre, toujours bloqués dans leur position.

Leurs lèvres bleues étaient retroussées, révélant des dents et des gencives jaunes. Leurs membres étaient distordus, leurs os craquaient. Ils étaient d'une certaine façon conscients de leur état, mais incapables de maîtriser le mouvement constant qui les animait, faisant horriblement rouler leurs globes oculaires dans le masque que leur peau étirée tendait sur leur visage.

« Tu sais ce qu'ont ces hommes ? » demanda Laintal Ay.

Goija Hin fit oui de la tête avec un sourire mauvais pour montrer sa maîtrise du savoir humain. « Ils sont malades », dit-il.

Quant à Laintal Ay, il n'oubliait pas la fièvre qu'il avait un jour attrapée au contact d'un phagor.

« Tue les hommes. Fais creuser des tombes aux phagors. Qu'ils se servent de leurs mains. Et que ça saute. »

« Entendu. » Le maître des esclaves s'avança à pas pesants.

Laintal Ay s'adossa à une branche, regardant le vieillard adipeux faire ce qui lui avait été ordonné, comme il l'avait toujours fait. À chaque étape de l'opération, Laintal Ay donnait un ordre et il était exécuté. Il se sentait impliqué dans les moindres détails et refusait de détourner les yeux. Goija Hin dégaina une courte épée et transperça le cœur des malades. Les phagors creusèrent les tombes de leurs mains cornées – deux phagors blancs, et Myk, aussi obèse que son maître, marqué par les poils noirs de l'âge, très lent à la tâche.

Tous les phagors avaient des fers aux pieds. Ils firent rouler les corps dans leurs tombes respectives et les recouvrirent de terre à petits coups de pied. Puis ils s'immobilisèrent, selon leur habitude, attendant l'ordre suivant. Il leur fut commandé de creuser trois tombes de plus sous les arbres. Ce qu'ils firent, enfermés dans un mutisme animal. Goija Hin enfonça son épée entre les côtes des deux phagors étrangers puis, tandis qu'ils gisaient face contre terre, essuya sa lame souillée d'humeur jaune sur leur pelage.

Myk reçut l'ordre de les pousser dans leurs tombes et de les recouvrir de terre.

Il se redressa et fit face à Laintal Ay en glissant sa langue pâle dans la fente de sa narine droite.

« Ne tuez pas Myk maintenant, maître. Délivrez-moi de mes chaînes et laissez-moi aller mourir au loin. »

« Quoi, te laisser partir, vieille saleté, au bout de toutes ces années ? » s'emporta Goija Hin en levant son épée.

Laintal Ay l'arrêta, fixant le vieux phagor. La créature l'avait souvent transporté sur ses épaules quand il était enfant. Il était touchant que Myk se gardât de lui rappeler ce détail. Il n'y avait chez lui aucun appel

pusillanime au sentiment. Il se contentait de se tenir immobile, attendant la suite des événements, quels qu'ils fussent.

« Quel âge as-tu, Myk ? » Le sentiment, songea-t-il, ma sentimentalité. Tu n'arrives pas à te faire à l'idée de donner l'ordre de tuer, hein ?

« Quand on est prisonnier, on ne compte pas les années. » Les syllabes sortaient péniblement de sa bouche. « Autrefois, nous autres ancipités régnions sur Embruddock, et vous autres Fils de Freyr étiez nos esclaves. Demandez à Dame Shay Tal – elle savait. »

« Elle me l'a dit. Et vous nous avez tués comme nous vous tuons. »

Les yeux cramoisis clignèrent une fois. La créature grogna : « Nous vous avons conservés en vie à travers les siècles pendant que Freyr était malade. Une belle idiotie. À présent, vous, ses Fils, vous allez tous mourir, ôtez-moi mes chaînes, laissez-moi aller mourir en engourdire. »

Laintal Ay fit un geste en direction de la tombe béante. « Tue-le », ordonna-t-il à Goija Hin.

Myk n'opposa aucune résistance. Goija Hin fit tomber d'un coup de pied l'immense corps dans la fosse et piétina la terre tout autour pour la tasser. Puis il s'immobilisa au milieu des broussailles, face à Laintal Ay, s'humectant les lèvres, l'air mal à l'aise.

« Je vous ai connu petit garçon, Sire. J'étais bon avec vous. Moi même, j'ai toujours dit que vous devriez être Seigneur d'Embruddock – demandez à mes camarades si ce n'est pas vrai. »

Il ne tenta pas de se défendre avec son épée. Elle lui glissa des mains et il tomba à genoux en pleurnichant, courbant sa tête chenue.

« Myk a sans doute raison », dit Laintal Ay. « Sans doute la peste est-elle en nous. Sans doute est-il trop tard. » Sans un regard de plus, il laissa Goija Hin où il était et reprit à grands pas le chemin de la cité populeuse, s'en voulant de ne pas avoir donné le coup fatal.

Il était tard quand il pénétra dans sa chambre. Il regarda autour de lui sans se départir de son expression mauvaise. Freyr allongeait des rayons horizontaux qui éclairaient vivement le coin opposé, plongeant le reste de la pièce dans une douteuse obscurité.

Il se rinça le visage et les mains dans la cuvette, s'aspergeant copieusement d'eau fraîche, la laissant couler sur son front, ses paupières, ses joues, et dégoutter de son menton. Il renouvela plusieurs fois l'opération, respirant profondément, sentant le feu le quitter pour ne laisser que la colère qu'il éprouvait contre lui-même. Comme il se lissait le visage, il remarqua avec satisfaction que ses mains avaient cessé de trembler.

La lumière qui tombait sur le coin glissa sur un mur et vira au jaune pâle, dessinant un carré pas plus grand qu'une boîte dans laquelle l'or du monde aurait terni. Il fit le tour de la pièce, ramassant quelques

affaires qu'il comptait emporter avec lui, sans attacher plus d'importance à ce qu'il faisait.

On frappa à la porte. Oyre glissa un œil à l'intérieur. Comme si elle avait immédiatement senti la tension qui régnait dans la pièce, elle s'arrêta sur le seuil.

« Laintal Ay... où étais-tu passé ? Je t'ai attendu. »

« J'avais quelque chose à faire. »

Elle marqua un temps, la main toujours posée sur le loquet de la porte, les yeux écarquillés, laissant échapper un soupir. Comme il se trouvait à contre-jour, elle ne pouvait déchiffrer son expression à travers l'épaisse obscurité qui envahissait la pièce, mais elle saisit la rudesse qu'il y avait dans sa voix.

« Qu'est-ce qui se passe, Laintal Ay ? »

Il fourra sa vieille couverture de chasseur dans un sac, la tassant à coups de poing.

« Je quitte Oldorando. »

« Tu quittes... ? Et pour aller où ? »

« Oh... disons que je pars à la recherche d'Aoz Roon. » Sa voix était chargée d'amertume. « J'ai perdu tout intérêt à... à tout ici. »

« Ne fais pas l'idiot. » Elle fit un pas en avant tout en parlant, afin de mieux le voir ; comme il paraissait grand, songea-t-elle, dans cette pièce basse de plafond. « Comment vas-tu t'y prendre pour le retrouver en pleine nature ? »

Il lui fit face tout en jetant son paquet par-dessus son épaule. « Qu'est-ce qui est le plus idiot ? Aller à sa recherche dans le monde réel ou entrer en pauk et descendre le chercher parmi les diaphes, comme tu le fais ? Tu m'as toujours dit que je devais faire quelque chose de grand. Rien ne t'a satisfait... Eh bien, maintenant je m'en vais, pour le meilleur ou pour le pire. N'est-ce pas quelque chose de grand ? »

Elle rit mollement et dit : « Je ne veux pas que tu partes. Je veux... »

« Je sais ce que tu veux. Tu penses que Dathka est mûr et moi pas. Eh bien, au diable tout cela. J'en ai assez. Je m'en vais, comme j'en ai toujours eu envie. Tente ta chance avec Dathka. »

« Je t'aime, Laintal Ay. Tu te conduis en ce moment comme Aoz Roon. »

Il l'empoigna. « Cesse de me comparer aux autres. Peut-être que tu n'es pas aussi intelligente que je le croyais, sinon tu saurais quand tu me fais du mal. Moi aussi je t'aime, mais je m'en vais... »

Elle hurla : « Pourquoi es-tu si brutal ? »

« Ça fait assez longtemps que je vis avec des brutes. Cesse de poser des questions stupides. »

Il passa ses bras autour d'elle, l'attira tout contre lui et l'embrassa violemment sur la bouche ; les lèvres d'Oyre furent forcées de s'écarter

et leurs dents glissèrent les unes contre les autres.

« J'espère revenir », dit-il. Il laissa échapper un rire sec devant la stupidité de sa propre remarque. Sur un dernier regard, il partit, claquant la porte derrière lui, la laissant au milieu de la pièce vide. L'or s'était transformé en cendres. Il faisait presque nuit, malgré les flèches de feu qu'elle apercevait dans la rue au-dehors.

« Oh, saloperie », s'exclama-t-elle. « Maudit sois-tu – et que je sois maudite moi aussi. »

Puis elle se ressaisit, courut vers la porte et l'ouvrit en grand, l'appelant à grands cris. Laintal Ay dévalait les escaliers et ne répondit pas. Elle lui courut après et l'attrapa par la manche.

« Laintal Ay, espèce d'imbécile, où vas-tu ? »

« Je vais seller Dorée. »

Il dit cela dans un tel état d'exaspération, s'essuyant la bouche du revers de la main, qu'elle resta figée sur place. Puis la pensée lui vint qu'elle devait aller chercher Dathka immédiatement. Dathka saurait comment composer avec la fureur de son ami.

Récemment, Dathka était devenu insaisissable. Tantôt il dormait dans le bâtiment en construction de l'autre côté du Voral, tantôt dans une tour ou une autre, tantôt dans un de ces endroits douteux ? que l'on voyait pousser ici et là. Tout ce qui lui vint à l'esprit à cette heure fut de courir à la tour de Shay Tal pour voir s'il était avec Vry. Heureusement, il y était. En train de se disputer avec Vry ; elle avait une joue en feu et se faisait toute petite, comme si Dathka l'avait frappée. Dathka était blanc de fureur, mais Oyre fit irruption entre eux et leur déballa son histoire sans se soucier de leurs problèmes personnels. Dathka s'en étrangla.

« On ne peut pas le laisser partir maintenant, juste au moment où tout est en train de craquer. »

Après un dernier regard empoisonné à Vry, il s'élança hors de la pièce.

Il courut sans s'arrêter jusqu'aux écuries et arriva à temps pour surprendre Laintal Ay qui en sortait, menant Dorée par la bride. Ils se firent face.

« Tu es complètement fou, l'ami – conduis-toi raisonnablement. Personne ne veut te voir partir. Reprends tes esprits et prends soin de tes intérêts. »

« J'en ai soupé de faire ce qu'on me dit. Tu veux que je reste ici parce que tu as besoin de moi pour le rôle qui m'est réservé dans tes combines. »

« Nous avons besoin de toi pour veiller à ce que Tanth Ein et son copain, et ce crapaud gluant de Raynil Layan ne s'emparent pas de tout ce que nous avons. » Son visage était empreint de rancœur.

« Inutile de te fatiguer. Je compte retrouver Aoz Roon. »

Dathka ricana. « Tu es fou. Personne ne sait où il est. »

« Je crois qu'il est parti pour Sibomal avec Shay Tal. »

« Imbécile ! Oublie Aoz Roon – son étoile a fini de briller, il est vieux. À présent c'est nous. Tu quittes Oldorando parce que tu as peur, n'est-ce pas ? Il se trouve que j'ai encore quelques amis qui ne m'ont pas trahi, dont un à l'hospice. »

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? »

« Que j'en sais autant que toi. Tu t'en vas parce que tu as peur de la peste »

Par la suite Laintal Ay devait se répéter de façon obsédante les violents propos qu'ils se tenaient, se rendant compte que Dathka n'était pas l'être plutôt impassible qu'il était ordinairement. Sur le moment, il réagit par simple réflexe. Il frappa Dathka de toutes ses forces, lui assenant sous le nez un terrible coup du tranchant de la main. Il entendit l'os céder.

Dathka tomba immédiatement à la renverse, se pressant le visage. Du sang coulait entre ses doigts. Laintal Ay sauta en seller talonna Dorée et se fraya un chemin au milieu de l'attroupement qui se formait. Une foule jacassante d'excitation se pressa autour du blessé, qui se remit péniblement debout, jurant et plié en deux par la douleur.

Toujours bouillant de colère, Laintal Ay sortit de la ville. Il n'avait pris avec lui qu'une petite partie des affaires qu'il avait l'intention d'emporter. Étant donné son humeur présente, c'était bon de partir avec presque rien en dehors de son épée et d'une couverture.

Tout en chevauchant, il explora sa poche et en sortit un petit objet sculpté. Dans le crépuscule, il en distinguait à peine la forme – mais cet objet lui était familier depuis son enfance. C'était un chien dont la mâchoire remuait quand on lui faisait bouger la queue de bas en haut. Il le possédait depuis le jour de la mort de son grand-père.

Il le jeta dans le buisson le plus proche.

XIV. PAR LE CHAS D'UNE AIGUILLE

L'humanité craignait la morsure du phagor, mais la morsure d'une tique de phagor était encore plus redoutable.

La morsure d'une tique de phagor ne causait aucune irritation à un phagor et guère plus à un humain. Ses appendices buccaux s'étaient adaptés au cours des millénaires de façon à pénétrer l'épiderme avec un minimum de dommage et à sucer sans douleur pour l'hôte le fluide nourricier qui lui était nécessaire pour poursuivre son cycle reproducteur particulièrement complexe.

La tique possède un appareil génital élaboré et pas de tête. Ses appendices buccaux sont divisés en deux paires d'organes. L'une est constituée de pinces modifiées qui pénètrent la peau et injectent un mélange d'anesthésique à effet local et d'anti-coagulant dans la chair, l'autre d'organes sensoriels comprenant un aiguillon complexe couvert de dents qui, en se rétractant, ancrent confortablement la tique sur son hôte.

La tique reste accrochée là, tenace, pour ne se détacher qu'une fois repue – à moins que le bec fureteur d'un pique-bœuf ne la découvre et ne la gobe comme une friandise.

Le virus hélico a une multitude d'Embruddocks à sa disposition dans les cellules de la tique. C'est là qu'il demeure, inerte, attendant une certaine harmonique qui l'entraînera dans l'orchestre de la vie, bien qu'il puisse entrer en quasi-activité si la femelle phagor servant d'hôte est en chaleur. Ce n'est que par deux fois dans le cycle de la grande année héliconienne que cette harmonie déclenche la phase active du virus.

Une chaîne d'événements se met alors en marche, qui décidera au bout du compte du sort de nations entières. Wutra, pourrait affirmer le philosophe, est un virus hélicoïdal.

Obéissant au signal extérieur, le virus s'échappe des cellules de la tique, empruntant ses appendices buccaux pour s'introduire dans le corps de l'hôte humain, où il fait son chemin dans le système sanguin. Comme s'il suivait ses propres octaves d'air, l'envahisseur se déplace à travers le corps jusqu'à ce qu'il atteigne la base du cerveau de son nouvel hôte et s'infiltre dans l'hypothalamus, causant une grave inflammation du cerveau, et fréquemment la mort.

Une fois dans l'hypothalamus, cet ancien siège de la conscience, ce centre de la fureur et du désir, le virus se reproduit avec une rage comparable à celle des tempêtes qui se déchaînent sur le Nktryhk.

L'invasion de la cellule humaine représente l'invasion d'un système génétique dans l'espace d'un autre système génétique ; la cellule envahie capitule et devient pratiquement une nouvelle unité biologique, avec sa propre histoire, à la façon dont une cité change de

maines au cours d'une guerre de longue haleine, appartenant d'abord à un camp, puis à l'autre.

Invasion, furieuse multiplication : puis les signes extérieurs de ces événements. La victime manifeste ce raidissement et cette contraction maniaques des tendons dont Laintal Ay avait pu être témoin à l'hospice – et beaucoup de gens de son espèce avant lui. Généralement, les témoins du phénomène n'en laissaient aucune relation, pour des raisons évidentes.

Ces faits avaient été établis à la suite de patientes observations et de prudentes déductions. Les doctes familles de l'Avernus s'y connaissaient en la matière et bénéficiaient de l'appui d'un magnifique appareillage scientifique. Ce qui palliait l'incapacité dans laquelle elles se trouvaient de visiter la surface de la planète.

Mais leur emprisonnement sur l'Avernus avait des inconvénients autres que ceux, évidents, d'ordre psychologique. La vérification directe des hypothèses n'était pas possible.

Leur compréhension des incursions de ce qui portait le nom de fièvre osseuse s'était récemment trouvée brouillée par un supplément d'information. La situation prêtait de nouveau à discussion. Car la famille Pin avait fait remarquer que c'était à l'époque des vingt éclipses et des incursions du virus qu'était intervenu – du moins à Oldorando – un changement d'importance dans le régime alimentaire de la population humaine. Le rathel était passé de mode. La pulpe de brassimip, pleine de vitamines, qui avait sustenté la communauté durant des siècles d'hiver, était tombée en désuétude. Était-ce ce changement de régime, suggéraient les Pin, qui exposait davantage les humains à la piqure de la tique, ou au parasite de la tique, le virus ? La question était l'objet d'un grand débat – souvent très animé. Une fois de plus, il y eut des têtes brûlées qui se déclarèrent en faveur d'une expédition illégale à la surface d'Helliconia, en dépit des dangers.

Ceux qui contractaient la fièvre osseuse ne mouraient pas tous. Un point à noter était que les victimes n'étaient pas frappées de la même façon. Certains étaient conscients de l'approche de la maladie, et avaient le temps de connaître les douleurs de l'angoisse ou de faire leur paix avec Wutra, selon leur disposition ; d'autres s'écroulaient au milieu d'une activité quelconque, sans avertissement – en parlant à des amis, en marchant dans les champs, et même en pleine étreinte amoureuse. Le fait de succomber graduellement ou brusquement n'avait rien à voir avec les chances que l'on avait de survivre. Quelle que fût la façon dont on tombait malade, seule la moitié des gens en

réchappait. Pour le reste, il fallait être un cadavre chanceux – comme les malades de l'hospice de Ma Scantiom – pour trouver un semblant de sépulture ; au milieu de la terreur générale qui assaillait toute communauté atteinte, beaucoup étaient laissés à pourrir sur place, pendant que des populations entières quittaient leurs foyers pour se jeter dans les bras d'une pestilence qui les guettait en route.

Ainsi en avait-il été depuis qu'il y avait des êtres humains sur Helliconia. Les survivants de la pandémie perdaient un tiers de leur poids normal – bien que « normal » fût ici un terme relatif. Ils ne regagnaient jamais le poids perdu, pas plus que ne le regagnaient leurs enfants ou les enfants de leurs enfants. Le printemps était enfin arrivé, l'été se profilait à l'horizon – quand l'adaptation résiderait dans l'émaciation. La maigreur du corps humain persistait durant de nombreuses générations, bien que de moins en moins marquée à mesure que la graisse sous-cutanée se reconstituait, la maladie demeurant à l'état latent dans les cellules nerveuses des survivants.

Cet état de choses continuait jusqu'à la fin de l'été de la Grande Année. Puis la Mort Grasse frappait.

Comme pour compenser de tels contrastes dans le dimorphisme saisonnier, les deux sexes présents sur Helliconia se ressemblaient pour ce qui était de la stature et du poids du corps et du cerveau. Les adultes des deux sexes pesaient en moyenne douze staynes, pour utiliser la vieille mesure oldorandienne. S'ils survivaient à la fièvre osseuse, c'était pour ne plus peser que huit staynes émaciées ou moins encore. La génération suivante s'adaptait à son nouvel aspect squelettique. Le poids moyen des générations successives allait lentement en augmentant – jusqu'à ce que les ravages de la Mort Grasse, plus répugnante encore, provoquent un autre changement dramatique.

Aoz Roon fut de ceux qui survécurent au premier assaut de ce cycle de la pandémie. Après lui, des centaines de milliers de personnes devaient souffrir et mourir ou se tirer d'affaire. Certains, cachés dans les endroits les plus reculés de l'immensité du monde, pouvaient échapper complètement au fléau. Mais leurs descendants seraient désavantagés dans un nouveau monde, traités comme des monstres, et n'auraient guère de chance de se perpétuer. Les deux grandes maladies, auxquelles la tique du phagor servait de vecteur, n'en formaient qu'une en réalité : et cette maladie unique, ce Shiva fait maladie, ce phénomène destructeur et salvateur, portait sur son épée ensanglantée la survie de l'humanité dans les conditions extravagantes de la planète.

Deux fois en deux milliers et demi d'années terrestres, l'humanité d'Helliconia devait passer par le chas de l'aiguille que faisait courir la tique du phagor. C'était le prix de sa survie, de son développement

continu. Du carnage, de l'apparente discordance, se dégageait une harmonie sous-jacente – comme si, au milieu des hurlements d'agonie, une voix rassurante s'élevait des plus profondes sources de l'être pour murmurer que tout était ineffablement bien.

Seuls ceux qui étaient capables de croire croyaient à un telle voix.

Quand le bruit des muscles craquants se dissipa, une étrange musique d'eau courante se mit à planer à la place. Un principe de fluidité s'établissait sur les landes de la douleur, sensible en premier lieu à l'ouïe d'Aoz Roon. Tout ce qui se présentait à sa vue en train de revenir se réduisait à une collection de formes arrondies, tachetées, striées ou uniformément ternes. Elles n'avaient aucune signification, pas plus qu'il ne leur en cherchait une. Il se contenta de rester où il était, le dos arqué, la bouche ouverte, attendant que ses globes oculaires cessent de danser pour accommoder son regard.

Les harmonies liquides l'aidaient à revenir à la conscience. Bien qu'incapable de coordonner ses mouvements, il se rendit compte que ses bras étaient comme emprisonnés. Des visions défilèrent au hasard dans sa tête. Il vit des daims en train de courir, lui-même en train de courir, de sauter, de frapper ; une femme riait, il était à califourchon sur sa monture, la lumière du soleil jouait dans des arbres à hauteur de sa tête. Ses muscles tressaillirent à l'unisson, comme ceux d'un vieux chien en train de rêver près d'un feu de camp.

Les formes arrondies se transformèrent en blocs de pierre roulés. Il était coincé au milieu d'eux, comme s'il eût été lui-même un corps inorganique. Un jeune arbre, déraciné en amont du fleuve et dépouillé de son écorce, était inextricablement mêlé aux rochers et à la pierraille ; il gisait contre sa carcasse, pareillement enchevêtre, ses mains perdues quelque part au-dessus de son crâne.

Précautionneusement, péniblement, il rassembla ses membres. Au bout d'un moment, il se dressa sur son séant, les bras reposant sur les genoux, et promena les yeux le long d'un fleuve bouillonnant. Un profond plaisir se mit à sourdre en lui tandis qu'il en écoutait le bruit. Il s'avança en rampant, sentant ses fourrures flotter autour de son corps, jusqu'à un bout de plage pas plus grand que sa main. Il fixa l'écoulement continu de l'eau avec une reconnaissance hébétée. La nuit vint. Il resta allongé, le visage sur les galets.

La matin vint. La lumière de deux soleils le frappa. Une douce chaleur le pénétra. Il se mit debout, prenant appui sur une branche dressée en l'air.

Il tourna sa tête hirsute, enchanté par l'aisance avec laquelle ce simple mouvement avait été effectué. À quelques mètres de distance, de l'autre côté d'un bras d'eau écumant, le phagor le regardait.

« Te voilà donc revenu à la vie », dit-il.

En des années et des cycles qui se perdaient dans la nuit des temps,

il avait été coutume un peu partout sur Helliconia, et particulièrement sur le continent de Campannlat, de tuer le roi de quelque tribu que ce fût dès que celui-ci offrait des signes de vieillissement. Les critères et les méthodes de la mise à mort différaient selon les tribus. Bien que les rois fussent considérés comme les représentants sur terre d'Akha ou de Wutra, il était brutalement mis fin à leur vie. Dès qu'il prenait des cheveux gris, ou devenait incapable de trancher la tête d'un homme d'un seul coup de hache, ou n'arrivait plus à satisfaire les désirs sexuels de ses femmes, ou ne pouvait plus franchir d'un bond tel ruisseau ou telle crevasse – ou échouait au regard de n'importe quel critère en vigueur au sein de la tribu –, le roi était étranglé, se voyait offrir une coupe de poison ou éliminer par d'autres méthodes.

De la même façon, les membres d'une tribu qui offraient les symptômes de toute maladie mortelle, qui se mettaient à s'étirer et à gémir, étaient expédiés sur-le-champ. En ces temps anciens, la pitié était un sentiment inconnu. Ils finissaient souvent brûlés, en raison d'une croyance au pouvoir curatif du feu, leur famille et leur maisonnée les accompagnant dans le bûcher. Ce cruel rite propitiatoire écartait rarement l'offensive d'une épidémie, de sorte que les hurlements des suppliciés atteignaient souvent des oreilles qui bourdonnaient déjà des signes avant-coureurs de la maladie.

À travers l'adversité, de génération en génération, l'humanité était peu à peu devenue plus civilisée. Cela ne faisait pas de doute si l'on considère que le premier signe de civilisation – ce sans quoi les hommes ne peuvent pas vivre ensemble, livrés qu'ils sont à une épouvantable anarchie – est la compassion, la compréhension chaleureuse des faiblesses d'autrui. Il existait désormais des hôpitaux, des médecins, des garde-malades et des prêtres – tous voués à l'allègement de la souffrance plutôt qu'à sa brutale annulation.

Aoz Roon s'était rétabli sans une telle assistance. Sans doute sa robuste constitution y était-elle pour quelque chose. Ignorant le phagor, il tituba jusqu'au bord des flots gris, se baissa lentement et plongea dans l'eau ses mains en coupe pour y boire à petites gorgées.

Un peu d'eau, s'échappant d'entre ses doigts, coula de ses lèvres dans sa barbe où, emportée par un coup de vent, elle alla retomber dans le courant. Ces gouttes d'eau échappées furent observées durant leur chute. Des millions d'yeux aperçurent le minuscule éclaboussement. Des millions d'yeux suivaient chaque geste d'Aoz Roon tandis qu'il se tenait, haletant, la bouche humide, sur sa petite île.

Des rangées de moniteurs sur la Station d'Observation Terrienne tenaient une foule de choses sous une étroite surveillance, le Seigneur d'Embruddock compris. C'était la fonction de l'Avernus de

transmettre tous les signaux reçus de la surface d'Helliconia à l'institut Helliconien.

Le récepteur de l'institut Helliconien était situé sur la lune de Pluton, Charon, aux frontières extrêmes du système solaire. Une grande part de son financement venait de sa Chaîne Récéducative, qui offrait une saga continue des événements helliconiens aux publics de la Terre et des autres planètes du système solaire. De vastes auditoriums se dressaient comme des conques échouées sur le sable dans chaque province ; chacun d'eux avait une capacité de dix mille personnes. Leurs dômes se rétrécissaient à la pointe pour s'élever vers les régions du ciel d'où émettait la Chaîne Récéducative.

Ces auditoriums pouvaient rester pratiquement déserts des années de suite. Puis, répondant à quelque nouveau développement sur la lointaine planète, l'assistance se faisait de nouveau plus nombreuse. Les gens venaient comme en pèlerinage. Helliconia était la dernière grande forme d'art de la Terre. Personne sur Terre, des dirigeants au moindre balayeur, n'était ignorant des aspects de la vie helliconienne. Les noms d'Aoz Roon, de Shay Tal, de Vry et de Laintal Ay étaient sur toutes les lèvres. Les dieux terrestres morts, de nouvelles figures étaient venues prendre leur place.

Le public accueillait Aoz Roon comme un contemporain, qui se trouvait seulement relégué dans un autre système, comme une idée platonicienne qui projetait son ombre au fond de la vaste caverne de l'auditorium. De nouveau, les auditoriums étaient combles. On entrait sur des pieds chaussés de sandales. Des rumeurs concernant la peste imminente, l'éclipse couraient autour de la Terre un peu comme elles couraient autour d'Oldorando, attirant des milliers de gens dont la vie était transformée par l'intérêt émerveillé qu'ils portaient à Helliconia.

Quelques-uns de ces pèlerins au spectacle réfléchissaient au paradoxe que leur imposait la taille de l'univers. Les huit doctes familles à bord de l'Avernus vivaient dans le même temps que les habitants d'Helliconia. Leurs vies étaient rigoureusement contemporaines, même si le virus hélico les condamnait à rester indéfiniment coupés du monde de type terrestre qu'elles étudiaient.

Et pourtant, combien plus grande était la coupure des huit familles par rapport à ce monde lointain qu'ils considéraient comme leur planète natale ! Ils transmettaient des signaux vers une Terre où pas un seul auditorium n'avait été construit, où même les promoteurs des auditoriums n'étaient pas encore nés. Les signaux mettaient un millier d'années à franchir les portions d'espace séparant les deux systèmes. Au cours de ce millénaire il n'y avait pas qu'Helliconia qui changeait.

Et ceux qui étaient à présent assis sans un mot dans les

auditoriums voyaient l'immense figure d'Aoz Roon sur les écrans holo, le voyaient boire de l'eau qui s'échappait de ses lèvres pour aller se perdre dans le courant au-dessous, exactement comme il en avait été un millier d'années auparavant, à un millier d'années-lumière de distance.

La lumière emprisonnée qu'ils regardaient, même la vie qu'ils vivaient était un miracle technologique, une construction physique. Et seul un métaphysicien doué d'une compréhension embrassant l'infini aurait pu dire qui vivait, d'Aoz Roon ou de ses spectateurs, au moment où les gouttes d'eau retournaient au fleuve. Pourtant, il n'était pas besoin de déployer des trésors de sophistication pour déduire qu'en dépit des ambiguïtés imposées par une vision limitée des choses, macrocosme et microcosme étaient interdépendants, liés par des phénomènes comme le virus hélico, dont les effets étaient en fin de compte universels, bien que seulement perceptibles au phénomène de la conscience, le cas de l'aiguille à travers lequel macrocosme et microcosme devenaient un. Une compréhension d'ordre divin pouvait faire tomber les cloisons entre les infinies modalités de l'être ; la compréhension humaine, elle, se contentait de faire fusionner le passé et le présent.

L'imagination fonctionnait ; le virus n'était qu'une fonction.

Les deux yelks trottaient à vive allure, le cou à l'horizontale. Leurs narines étaient dilatées, car ils tenaient ce rythme depuis un long moment. De la sueur brillait sur leurs flancs.

Leurs deux cavaliers portaient de hautes bottes rabattues et de longs manteaux de drap gris. Leurs visages en lame de couteau étaient gris ; de petites barbes prolongeaient leurs mentons. Personne ne les aurait pris pour autre chose que des Sibomaliens.

La piste caillouteuse qu'ils suivaient était plongée dans l'ombre d'un épaulement rocheux. Le *ploc-ploc-ploc* des sabots des yelks résonnait au-dessus d'une immensité parsemée d'arbres et de cours d'eau.

Ces hommes étaient des éclaireurs appartenant aux forces du prêtre-guerrier Festibariyatid. Ils goûtaient leur chevauchée, respirant l'air frais, n'échangeant que de rares paroles, l'œil constamment à l'affût d'éventuels ennemis.

D'autres Sibomaliens suivaient en arrière, à pied, menant un groupe de protognostiques captifs.

La piste descendait en lacet vers une rivière, au-delà de laquelle le sol s'élevait en un promontoire rocheux. Ses pentes étaient formées de strates de roches brisées, disposées presque à la verticale et parsemées d'arbres courtauds. C'était là que se trouvait la colonie commandée par Festibariyatid.

Les éclaireurs traversèrent la rivière à gué. Éprouvant la pente, les

yelks s'engagèrent précautionneusement entre les strates ; c'étaient des animaux des plaines du nord et, à ce titre, pas très à l'aise en terrain montagneux. Ils avaient été entraînés vers le sud avec d'autres de leurs congénères à l'occasion de l'incursion annuelle des colons du continent nord dans la région de Chalce et les contrées limitrophes de Pannoal ; d'où la présence de yelks si loin au sud.

L'arrière-garde apparut le long de la piste. Ses quatre membres, armés d'épieux, encadraient quelques protognostiques malchanceux capturés au cours de leur patrouille. Parmi les captifs, traînant la jambe, marchaient lui-Cathkaamit et elle-Cathkaamit, toujours à se gratter en dépit de plusieurs semaines passées à cheminer de la sorte.

Encouragés à la pointe de l'épieu, ils traversèrent la rivière peu profonde et furent forcés de grimper le long du sentier escarpé, au fond duquel continuait de flotter une odeur de yelk ; après être passés devant une sentinelle, ils arrivèrent à une agglomération appelée Nouvelle Ashkitosh.

C'est à ce gué, et à ce point périlleux, que, bien des semaines plus tard, arriva Laintal Ay. C'était un Laintal Ay que peu de gens, même parmi ses plus proches amis, auraient immédiatement reconnu. Il avait perdu le tiers de son poids et offrait l'apparence d'un être efflanqué, squelettique même ; sa peau était plus pâle, ses yeux empreints d'une expression différente. En particulier — suprême raffinement dans le déguisement dans la mesure où il était transparent — sa façon de se mouvoir avait changé. Il avait eu la fièvre osseuse et en avait réchappé.

En quittant Oldorando, il avait pris la direction du nord-ouest, à travers ce que l'on devait appeler plus tard la Lande du Roon, empruntant le même chemin que Shay Tal et sa suite. Il s'égara et perdit sa piste. Le pays qu'il avait connu en son extrême jeunesse, quand celui-ci était couvert d'un manteau blanc et offrait aux cieux un visage franc, avait disparu sous tout un fouillis de verdure.

Ce qui n'avait été que solitude était à présent peuplé de dangers. Il percevait une agitation continue autour de lui, mouvements divers d'animaux poursuivis, mais aussi d'êtres humains, semi-humains et ancipités, tous stimulés par l'appel des saisons. De jeunes faces hostiles épiaient à travers les broussailles à chaque tournant. Chaque arbuste avait presque autant d'oreilles que de feuilles.

Dorée était nerveuse en forêt. Les hoxneys étaient des créatures des grands espaces libres. Elle devint de plus en plus rétive, jusqu'au moment où Laintal Ay mit pied à terre en grognonnant et mena l'animal par la bride.

Il finit par arriver au pied d'une tour de pierre, vers laquelle il avait grimpé à travers une forêt apparemment sans fin de bouleaux et de fougères. Il attacha Dorée à un arbre avant de reconnaître les lieux.

Tout était calme. Il entra dans la tour vide, où il se reposa, car il ne se sentait pas bien. Quand il grimpa au sommet, il reconnut le paysage ; c'était là une tour qu'il avait visitée au cours de ses insouciantes vagabondages et qui donnait sur des horizons déserts.

Débordant de contrariété et de fatigue, il quitta la tour. Il se laissa tomber par terre, s'étira, et se trouva incapable de ramener ses bras le long de son corps. Des crampes se mirent à le torturer, un brutal accès de fièvre le submergea, et il se cambra en arrière, comme si, soudain pris de folie, il voulait se briser l'échine.

Des hommes et des femmes de petite taille, noirs, émergèrent de leur cachette et le contemplèrent, s'approchant furtivement. C'étaient des protognostiques de la tribu des Nondads, des créatures velues qui arrivaient tout juste à la ceinture de Laintal Ay. Leurs mains étaient pourvues de huit doigts, mais cachées en grande partie par l'épaisse toison d'un roux pâle qui leur poussait aux poignets, comme des manchettes. Leurs faces faisaient songer à celles des asokins, avec ce museau en saillie qui leur donnait le même air vaguement songeur que les Madis.

Leur langage se composait d'un mélange de reniflements, de sifflements et de clappements qui ne ressemblait en rien à l'Olonets, bien que quelques emprunts à la vieille langue fussent perceptibles. Ils se consultèrent et décidèrent finalement d'emporter le Freyrien, vu que son octave personnelle était bonne.

Une rangée de fiers rajabarals poussaient sur la crête derrière la tour, leurs fûts cachés par la boulaie. À la base d'un de ces arbres, les Nondads pénétrèrent dans leur terrier, traînant Laintal Ay à leur suite, reniflant et gloussant devant la difficulté de l'opération. Dorée s'ébroua et tira en vain sur sa bride – son maître disparut.

Au milieu des racines du grand arbre, les Nondads avaient un foyer sûr. C'était là les Quatre-Vingts Ténèbres. Ils dormaient sur des lits de fougère, pour éloigner les rats qui partageaient le terrier avec eux.

Leurs activités étaient dictées par la coutume. C'était une coutume de choisir rois et guerriers à la naissance, de les diriger et de les protéger. Ces dirigeants étaient exercés à la férocité, et de sauvages combats à mort avaient lieu à l'intérieur des Quatre-Vingts Ténèbres. Mais les rois servaient de substituts au reste de la tribu, d'exutoires à la violence innée de ses membres, de sorte que les habitants des Quatre-Vingts Ténèbres étaient doux et aimants, étroitement liés les uns aux autres sans grand sentiment d'une identité propre. En toute occasion ils étaient portés à ménager la vie ; la vie de Laintal Ay fut ménagée, bien qu'ils l'eussent dévoré jusqu'à la dernière phalange s'il était passé de vie à trépas. C'était la coutume.

L'une des femelles devint le snoktruix de Laintal Ay ; elle se blottit contre lui, le caressant et le choyant, drainant ses fièvres. Ses délires

étaient envahis d'animaux, petits comme des souris, gros comme des montagnes. Quand il s'éveillait dans le noir, c'était pour découvrir qu'il avait une compagnie étrangère, une vie proche de la sienne, qui ferait n'importe quoi pour le sauver et le rendre à la santé. Se sentant à l'état de diaphe, il s'abandonnait allègrement à ce nouveau mode d'existence, dans lequel le paradis et l'enfer s'offraient dans la même étreinte.

Pour autant qu'il pût comprendre ce terme, « snoktruix » signifiait quelque chose comme guérisseur – mais aussi voleur, pourvoyeur et, par-dessus tout, sensitif.

Il gisait dans le noir, secoué de convulsions, les membres tordus, suant sa substance. Le virus faisait rage hors de tout contrôle, le forçant à passer à travers le terrible chas de l'aiguille de Shiva. Il devint un paysage de tendons, sur lequel les armées de la douleur livraient bataille. Pourtant le mystérieux snoktruix était là, lui faisant don de sa présence ; il n'était pas entièrement isolé. Ce qu'on lui offrait là était la guérison.

Le moment venu, les armées de la douleur battirent retraite. Les voix des Quatre-Vingts Ténèbres devinrent progressivement intelligibles, et il commença à comprendre ce qui lui était arrivé. L'extraordinaire langage des Nondads n'avait pas de mots pour nourriture, boisson, amour, faim, froid, chaleur, haine, espoir, désespoir, blessure, bien qu'il semblât que les rois et les guerriers qui se battaient au loin dans le noir connussent tout cela. Le reste de la tribu consacrait ses heures de loisir, qui étaient nombreuses, à une discussion sans fin concernant les Fins Ultimes. Les nécessités de la vie n'avaient pas de noms, parce qu'elles étaient méprisables. C'étaient les Fins Ultimes qui comptaient.

Laintal Ay, au milieu des suffocations de son succube, ne maîtrisa jamais suffisamment ce langage pour comprendre les Fins Ultimes. Mais il semblait bien que le sujet principal du débat – qui faisait lui aussi partie d'une coutume transmise de génération en génération – était de décider si tous devaient fondre leur identité en une même entité au sein du grand dieu des ténèbres, Withram, ou s'ils devaient cultiver un autre mode d'être.

Long était le discours auquel donnait lieu cet autre mode d'être ; il se poursuivait même lorsque les Nondads mangeaient. Qu'ils fussent en train de manger Dorée ne vint jamais à l'esprit de Laintal Ay. Il avait perdu l'appétit. Les méditations concernant l'autre mode d'être le traversaient comme un ruissellement d'eau.

Cet autre mode d'être était assimilé à un grand nombre de choses, certaines extrêmement désagréables, comme la lumière et la bataille ; c'était la situation imposée aux rois et aux guerriers, et elle pouvait correspondre en gros à la notion d'individualité. L'individualité s'opposait à la volonté de Withram. Mais d'une certaine façon, à suivre

la discussion dans ses détours, aussi embrouillés que les racines au milieu desquelles elle se déroulait, s'opposer à la volonté de Withram équivalait à la suivre.

Tout cela était très déconcertant, surtout quand on tenait dans ses bras une petite snoktruix velue.

Elle ne fut pas la première à mourir. Ils moururent tous tranquillement, s'éloignant en rampant dans les Quatre-Vingts Ténèbres. Tout d'abord, il remarqua seulement que de moins en moins de voix se glissaient dans les harmoniques de la discussion. Puis la snoktruix devint raide elle aussi. Il lui agrippa la cuisse, en proie à une angoisse dont il ne se serait jamais cru capable. Mais les Nondads n'avaient aucune résistance à opposer à la maladie que Laintal Ay avait apportée au fond de leur terrier ; la maladie et la guérison ne faisaient pas partie de la coutume.

En peu de temps, elle fut emportée elle aussi. Laintal Ay s'assit et pleura. Il n'avait jamais vu son visage, bien que ses petites formes maigres, qui semblaient abriter tant de richesse, fussent connues de ses doigts.

La discussion sur les Fins Ultimes arriva à sa fin. Le dernier clappement, reniflement, sifflement s'évanouit dans les Quatre-Vingts Ténèbres. Rien n'avait été décidé. Même la mort, en définitive, s'était montrée indécise en la matière ; elle avait été à la fois individuelle et collective. Seul Withram pouvait dire s'il était satisfait et, à la façon des dieux, Withram gardait le silence à ce sujet.

Encore sous le choc, Laintal Ay s'efforça de rassembler ses esprits. À quatre pattes, il se traîna par-dessus les corps de ses sauveurs, à la recherche d'une issue. L'ample et terrible majesté des Quatre-Vingts Ténèbres était sur lui.

Il se dit, s'obstinant à prolonger la fameuse discussion : « J'ai une individualité, quels qu'aient été les problèmes de mes chers amis les Nondads. Je sais que je suis moi-même, je ne peux pas échapper au fait d'être moi-même. Je dois par conséquent être en paix avec moi-même. Je n'ai pas à passer par ce sempiternel débat qui les occupait. Dans mon cas la question est tranchée. Quoi qu'il m'arrive, je sais au moins cela. Je n'appartiens qu'à moi-même ; que je vive ou meure, je peux me comporter en conséquence. Il est vain de chercher Aoz Roon. Il n'est pas mon maître ; c'est moi qui le suis. C'est comme Oyre ; elle n'a pas tant de pouvoir sur moi que je doive devenir un exilé. Ne pas confondre obligations et esclavage... »

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que les mots n'aient presque plus de signification, même pour lui. Le labyrinthe perdu au milieu des racines n'offrait pas d'issue. Souvent, quand un étroit tunnel virait vers le haut, il jouait des pieds et des mains, plein d'espoir – pour se heurter en fin de compte à une impasse dans laquelle un cadavre gisait

recroquevillé, en compagnie de rongeurs qui menaient leur propre débat sur ses entrailles.

En traversant une cavité qui allait en s'élargissant, il buta sur un roi. Dans l'obscurité la taille avait moins de signification qu'à la lumière. Le roi lui parut énorme quand il lui tomba dessus toutes griffes dehors, en rugissant. Laintal Ay roula sur lui-même, lançant des ruades, hurlant, s'efforçant de saisir son poignard, tandis que la terrible chose informe mordait et griffait, cherchant à atteindre sa gorge. Laintal Ay se laissa tomber de tout son poids sur elle, essayant de l'écraser – sans effet. Un coude planté dans l'œil de l'assaillant le rendit momentanément moins enthousiaste. Le poignard jaillit, pour être expédié au loin d'un coup de pied comme la bagarre reprenait. Les doigts de Laintal Ay trouvèrent une racine. Tirant dessus pour s'en rapprocher, il coinça un des bras du roi autour de la racine et martela de coups de poing la tête aux crocs pointus. Puis la boule de fureur se trouva de nouveau libre et se jeta sur Laintal Ay avec une rage inentamée. Les deux figures, qui n'en formaient plus qu'une dans la haine, faisaient tomber sur elles de la terre, de la saleté et des choses en train de détalier.

Affaibli par les ravages de la fièvre osseuse et sa longue diète, Laintal Ay sentit mollir son ardeur combative. Des griffes lui labouraient le flanc. Soudain, quelque chose s'abattit sur leurs cornes emmêlés. Des rugissements et clappements sauvages emplirent l'atmosphère. Dans son désarroi, il lui fallut un moment pour se rendre compte qu'il y avait un troisième assaillant dans le noir – un des guerriers Nondads. Le guerrier concentrait l'essentiel de son hostilité sur le roi. C'était comme d'être pris entre deux porcs-épics.

Roulant sur lui-même et ruant, Laintal Ay s'arracha à la mêlée récupéra son poignard et réussit à se trainer, tout ensanglanté, dans un coin retiré. Relevant les jambes de façon que ses tibias protègent son corps et son visage d'une attaque de front, il découvrit un étroit passage au-dessus de sa tête. Précautionneusement, il se faufila dans un tunnel à peine plus large que son corps. Avant que la fièvre ne le frappe, il n'aurait jamais pu s'y forcer un passage ; en l'occurrence, à force de contorsions reptiliennes, il y parvint, pour déboucher finalement dans une petite cavité ronde. Il sentit des feuilles mortes sous ses mains. Il resta étendu là, haletant, écoutant avec appréhension le bruit du combat qui faisait rage tout près.

« De la lumière, par les sentinelles ! » éructa-t-il. Une légère lueur grisâtre, comme de la brume, filtrait dans la cavité. Il avait fini par arriver à la frontière des Quatre-Vingts Ténèbres.

La peur le poussa à suivre la lumière. Il se fraya un chemin hors du terrier, tel un ver, et se redressa en tremblant près du flanc lisse et concave d'un rajabaral. La lumière l'inonda comme une cascade

tombant du grand lac du ciel.

Il resta là un long moment à respirer profondément, essuyant le sang et la terre qui lui maculaient le visage. Il regarda à ses pieds. Une face féroce de fouine le fixa un instant, puis disparut. Il avait quitté le royaume des Nondads, n'y laissant que des morts ou presque.

Son esprit s'arrêta douloureusement sur son snoktruix. Il sentit monter en lui un mélange de chagrin, de stupéfaction et de gratitude.

Une des sentinelles se trouvait juste au-dessus de lui. L'autre, Batalix, était suspendue au-dessus de l'horizon ; ses rayons filtraient presque horizontalement à travers la grande forêt silencieuse, transformant en une sinistre beauté son océan de feuilles.

Ses peaux de hoxney étaient en lambeaux. Sa chair était marquée de longues égratignures perlées de sang là où les griffes du roi avaient porté.

Il chercha Dorée des yeux, l'appela une fois. En vain. Il ne s'attendait pas à revoir son hoxney. Son instinct de chasseur l'avertit de ne pas rester où il était ; il risquait de devenir la proie de quelque chose s'il ne bougeait pas, et il se sentait trop faible pour une autre bataille.

Il écouta le rajabaral. Quelque chose grondait à l'intérieur. Les Nondads faisaient grand cas des arbres sous les racines desquels ils vivaient ; Withram, disaient-ils, vivait au sommet du cylindre que formait le rajabaral, et explosait parfois de fureur contre un monde qui était si injuste à l'égard des protognostiques. Que ferait Withram, se demanda Laintal Ay, quand tous les Nondads seraient morts ? Même Withram serait forcé d'assumer une nouvelle individualité.

« Réveille-toi », dit-il, se rendant compte que ses pensées s'égarèrent. Il ne vit aucun signe de la tour en ruine par rapport à laquelle il aurait pu s'orienter. À défaut de quoi il tourna le dos à Batalix et se mit en marche au milieu des troncs tachetés de la forêt. Son corps et ses membres lui paraissaient agréablement immatériels.

Les jours passèrent. Il se cachait des groupes de phagors et autres ennemis. Il n'avait pas faim ; la maladie l'avait laissé sans appétit et le cerveau dégagé. Il se rendit compte que son esprit était envahi de choses que lui avaient dites Vry, et Shay Tal, et sa mère, et sa grand-mère ; il devait tant à ces femmes – et à la snoktruix... Des choses ayant rapport au monde, qu'il fallait concevoir comme un tout fait d'innombrables parties, un lieu dans lequel il avait la chance extraordinaire de se trouver, où l'inattendu était le lot de chaque jour, où l'air entraînait à flots dans ses poumons. Il savait au fond de ses os que son bonheur était grand. Des mondes inépuisables s'emboîtaient les uns dans les autres.

C'est ainsi que, d'un pas léger, il arriva au gué qui faisait face à la colonie sibornalienne connue sous le nom de Nouvelle Ashkitosh.

La Nouvelle Ashkitosh était dans un état continu d'effervescence. Il plaisait aux colons qu'il en fût ainsi.

La colonie couvrait un espace important. Elle était circulaire, aussi loin que le terrain le permettait. Des huttes et des clôtures se dressaient le long de son périmètre, parsemées de tours de guet, avec des terres cultivées à l'intérieur, séparées par des chemins qui partaient du centre comme les rayons d'une roue. Le centre était occupé par un ensemble de bâtiments et de magasins, ainsi que par les enclos où l'on gardait les captifs. Le tout était disposé en rond autour du point le plus central de la colonie, le moyeu de la roue, qui consistait en une église circulaire, l'Église de la Paix Redoutable.

Hommes et femmes allaient et venaient d'un air affairé. Il n'était pas permis de flâner. Il y avait des ennemis – Sibornal avait toujours des ennemis – à l'intérieur et à l'extérieur.

L'ennemi extérieur était tout ce qui, chose ou personne, n'était pas de Sibornal. Non que les Sibornaliens fussent des gens hostiles ; mais leur religion leur enseignait la méfiance. Et notamment la méfiance à l'égard de quiconque venait de Pannoval, ou appartenait à la race des phagors.

Au-delà de la colonie, des éclaireurs parcouraient le pays, montés sur des yelks. Ils apportaient d'heure en heure des nouvelles de l'avance en direction de la colonie débandés de phagors dispersées, que suivait une véritable armée d'ancipités descendant des montagnes.

Ces nouvelles maintenaient méthodiquement la colonie en état d'alerte. Tout le monde était sur le qui-vive. Il n'y avait pas de panique. Bien que les colons sibornaliens fussent hostiles aux envahisseurs à deux cornes, et vice versa, ils avaient contracté une alliance laborieuse qui réduisait les conflits au minimum. Contrairement aux gens d'Embruddock, aucun Sibornalien n'affrontait un phagor de gaîté de cœur.

Au lieu de cela, ils faisaient du commerce. Les colons étaient conscients de leur vulnérabilité, conscients de l'impossibilité où ils se trouvaient de se replier sur Sibornal – non qu'ils dussent être bien accueillis en cas de retour, eux qui étaient des rebelles et des hérétiques. Ce qu'ils vendaient : les vies, humaines ou semi-humaines.

Les colons vivaient au bord de la famine, même quand tout allait bien. Cette colonie était végétarienne ; chaque homme était un cultivateur chevronné. Ils faisaient de bonnes récoltes. Mais celles-ci servaient pour l'essentiel à nourrir leurs montures. Un nombre impressionnant de yelks, hoxneys, chevaux et kaidos (ces derniers offerts par les phagors en cadeau de conciliation) devaient être régulièrement nourris pour que la communauté arrive seulement à survivre.

Car les éclaireurs étaient toujours en train de patrouiller sur les

terres avoisinantes, tenant la colonie informée de ce qui se passait ailleurs et capturant tout ce qui croisait leur route. Les enclos du centre regorgeaient de toute une population transitoire de prisonniers.

Les prisonniers étaient remis aux phagors à titre de tribut. En échange de quoi, les phagors laissaient la colonie tranquille. Pourquoi pas ? Le prêtre-guerrier Festibariyatid avait eu l'astuce d'établir la colonie sur une mauvaise octave ; pas un phagor n'avait motif de l'envahir.

Mais restait l'ennemi intérieur. Deux protognostiques répondant aux noms de lui-Cathkaarnit et elle-Cathkaarnit étaient tombés malades dès leur arrivée et n'avaient pas tardé à mourir. Le surveillant de l'enclos avait appelé un prêtre-médecin qui avait diagnostiqué la fièvre osseuse. La fièvre s'étendait de semaine en semaine. Ce matin-là, un éclaireur avait été trouvé dans le dortoir les membres raides, les yeux roulant dans les orbites, suant à grosses gouttes.

Inopportunément, la catastrophe arrivait à un moment où les colons essayaient de constituer des réserves de captifs pour les offrir à la croisade phagor en train d'approcher. Ils s'étaient déjà informés du nom du prêtre-guerrier ancipité, qui n'était pas moins que Hrr-Brahl Yprt. Un grand nombre de morts risquait de gâter le tribut. Par ordre du Grand Festibariyatid, on chantait des prières supplémentaires à chaque réduction des effectifs.

Laintal Ay entendit les prières en pénétrant dans la colonie et en apprécia les accents. Il jetait des regards pleins d'intérêt autour de lui, ignorant les deux sentinelles armées qui le conduisaient vers un corps de garde central, à l'extérieur duquel des prisonniers étaient occupés à mettre du fumier en tas.

Le capitaine de la garde se trouva fort embarrassé devant cet humain qui n'était pas de Sibornal et pénétrait cependant volontairement dans le camp. Après avoir parlé un peu à Laintal Ay et tenté de l'intimider, il envoya un subordonné chercher un prêtre-soldat.

En attendant, Laintal Ay devait s'habituer au fait que quiconque n'avait pas souffert de la fièvre osseuse paraissait, sous le nouveau regard qui était le sien, inconfortablement gras. Le prêtre-soldat lui parut tel. Il se campa devant Laintal Ay d'un air de défi et lui posa ce qu'il estimait être des questions habiles.

« J'ai rencontré quelques difficultés », dit Laintal Ay. « Je suis venu ici dans l'espoir d'y trouver refuge. J'ai besoin de vêtements. Les bois sont trop fréquentés à mon goût. Je désire une monture, de préférence un hoxney, et je suis prêt à travailler en échange. Puis je retourne chez moi. »

« Quelle sorte d'humain es-tu ? Es-tu originaire de la lointaine Hespagorath ? Pourquoi es-tu si maigre ? »

« J'ai eu la fièvre osseuse. »

Le prêtre-soldat se tripota la lèvre. « Es-tu un combattant ? »
« J'ai récemment exterminé toute une tribu d'Autres, les Nondads... »

« Donc tu n'as pas peur des protognostiques ? »

« Absolument pas. »

Il se vit confier pour tâche de garder les enclos et de donner à manger à leurs malheureux occupants. En échange, on lui donna un vêtement de laine grise. Le raisonnement du prêtre-soldat était simple. Quelqu'un qui avait souffert de la fièvre osseuse pouvait s'occuper des prisonniers sans risquer de mourir malencontreusement ou de transmettre l'épidémie.

D'autres colons et d'autres prisonniers n'en furent pas moins emportés par le fléau. Laintal Ay remarqua que les prières dans l'Église de la Paix Redoutable se faisaient plus ferventes. Simultanément, les gens évitaient de plus en plus la compagnie d'autrui. Il allait où il voulait sans personne pour l'arrêter. Il avait l'impression de vivre une vie somme toute heureuse. Chaque jour était un cadeau.

Les éclaireurs gardaient leurs montures dans un corral. Il avait sous sa responsabilité un groupe de prisonniers dont le travail consistait à apporter du fourrage aux animaux. C'était là que résidait le gros problème de ravitaillement de la colonie. Un arpent d'herbe pouvait nourrir dix animaux par jour. La colonie possédait cinquante montures qui servaient à parcourir de plus en plus de terrain ; elles consommaient un équivalent de 24000 arpents par an, ou un peu moins, puisqu'une partie de l'affouragement se faisait en dehors du périmètre. Ce grave problème faisait que l'Église de la Paix Redoutable était généralement pleine de fermiers faméliques – phénomène rare, même sur Helliconia.

Laintal Ay s'interdisait de crier après les prisonniers ; ils travaillaient suffisamment bien compte tenu des conditions de vie misérables qui étaient les leurs. Les gardes se tenaient à distance. Une légère pluie leur faisait courber la tête. Seul Laintal Ay faisait attention aux montures tandis qu'elles se pressaient autour de lui, avançant leur doux museau, soufflant doucement dans l'attente d'un petit extra. Le temps n'était pas loin où il choisirait une monture et prendrait la fuite ; encore un jour ou deux, et les gardes seraient assez désorganisés pour ses projets, à en juger par la façon dont les choses évoluaient.

Il regarda une deuxième fois une des cavales hoxney. Se saisissant d'un morceau de gâteau, il s'approcha d'elle. L'animal avait des rayures orange et jaunes qui lui couraient de la tête à la queue, séparées par un saupoudrage bleu foncé.

« Loyauté ! »

La cavale vint vers lui, prit le bout de gâteau et poussa son museau sous son bras. Il la chatouilla derrière les oreilles.

« Où est passée Shay Tal ? » demanda-t-il.

Mais la réponse était évidente. Les Sibomaliens l'avaient capturée et livrée aux phagors. Elle n'atteindrait jamais Sibornal. Désormais, Shay Tal était un diaphe. Elle et sa petite suite, tous tant qu'ils y étaient.

Le capitaine de la garde portait le nom de Skitosherill. Une amitié circonspecte se développa entre lui et Laintal Ay. Celui-ci voyait bien que Skitosherill avait peur ; il ne touchait personne et portait un petit bouquet de raige et de scantiom à son revers, dans lequel il plongeait fréquemment son long nez dans l'espoir de se garantir du fléau.

« Vous autres Oldorandiens adorez-vous un dieu ? » demanda-t-il.

« Non. Nous sommes capables de nous débrouiller tout seuls. Nous parlons de Wut en bons termes, c'est vrai, mais nous avons chassé tous ses prêtres d'Embruddock il y a plusieurs générations. Vous devriez faire la même chose à la Nouvelle Ashkitosh – ça vous rendrait la vie plus facile. »

« Attitude barbare. Voilà comment on attrape la peste – en fâchant Dieu. »

« Neuf prisonnier sont morts hier, et six d'entre vous autres. Vous priez trop, et il n'en sort rien. »

Skitosherill prit un air courroucé. Ils se tenaient à l'air libre, leurs manteaux ondulant dans un petit vent vif. La musique de la prière, là-bas dans l'église, flottait jusqu'à eux.

« Tu n'admires pas notre église ? Nous ne sommes qu'une simple communauté de fermiers, et nous avons pourtant une belle église. Il n'existe rien de pareil à Oldorando, je parie. »

« C'est une prison, oui. »

Mais comme il part, il entendit une mélodie solennelle s'élever de l'église pour venir s'adresser mystérieusement à lui. Les instruments furent rejoints par les voix, s'enflèrent.

« Ne dis pas cela - je pourrais te faire battre. C'est là qu'est la vie. Dans l'Église. Dans la Grande Roue de Khamabhar, le centre, saint de notre foi. Sans la Grande Roue, nous serions encore paralysés par la neige et la glace. » Tout en parlant, il dessina du bout de l'index un cercle sur son front.

« Comment cela ? »

« C'est la Roue qui nous rapproche constamment de Freyr. Ignorais-tu cela ? On m'a fait faire le pèlerinage jusqu'à elle, dans les Monts Shivenink, quand j'étais enfant. On n'est pas un vrai Sibornalien tant qu'on a pas fait ce pèlerinage. »

Le jour suivant fut marqué par sept nouveaux décès. Skitosherill se vit confier la surveillance de l'équipe chargée de l'inhumation, une équipe formée de prisonniers Madis tout juste capables de creuser une tombe.

Laintal Ay dit : « J'avais une amie très chère que vous avez capturée. Elle désirait faire le pèlerinage à Sibornal, pour consulter les prêtres de votre Grande Roue. Elle pensait qu'elle pourrait trouver en eux la source de toute sagesse. Au lieu de cela vous l'avez faite prisonnière et vendue à ces sales phagors. Est-ce une façon de traiter les gens ? »

Skitosherill haussa les épaules. « Ce n'est pas à moi qu'il faut en faire le reproche. Elle a probablement été prise pour une espionne de Pannoval. »

« Comment cela se pourrait-il ? Elle montait un hoxney, tout comme les membres de sa suite. Est-ce que les gens de Pannoval ont des hoxneys ? Pas que je sache. C'était une femme extraordinaire, et vous autres brigands l'avez livrée aux puants. »

« Nous ne sommes pas des brigands. Nous ne désirons que vivre en paix là où nous nous installons jusqu'à épuisement des ressources du sol. »

« Vous voulez dire jusqu'à épuisement de la population locale. Faire la traite des femmes en échange de sa sécurité, voilà qui n'est pas ordinaire. »

Le Sibomalien eut un sourire gêné et dit : « Vous autres barbares de Campannlat n'avez aucune estime pour vos femmes. »

« Nous les tenons en grande estime. »

« Est-ce qu'elles commandent ? »

« Les femmes ne commandent pas. »

« Dans certaines régions de Sibornal, si. Vois de quelle sollicitude nous entourons nos femmes dans cette colonie. Nous avons des femmes prêtres. »

« Je n'en ai vu aucune. »

« C'est parce que nous prenons soin d'elles. » Il se pencha en avant. « Écoute, Laintal Ay, il me semble que tu n'es pas un mauvais diable, tout bien considéré. Je vais te faire confiance. Je suis au courant de la situation ici. Je sais combien d'éclaireurs sont partis que l'on n'a jamais revus. Ils sont morts de la peste dans quelque misérable fourré, sans autre sépulture que le ventre des oiseaux ou des Autres. Et les choses vont empirer tant que nous resterons là. Je suis un homme pieux, et je crois à la prière ; mais la fièvre osseuse est si forte que même la prière ne peut rien contre elle. J'ai une femme que j'aime tendrement. Je désire conclure un marché avec toi. »

Tandis que Skitosherill parlait, Laintal Ay se tenait sur une petite éminence donnant sur un misérable bout de terre qui descendait vers un cours d'eau ; des épineux rabougris poussaient le long des berges. Au milieu des pierres jonchant la pente, les prisonniers remuaient la terre, tandis que sept cadavres – ceux des Sibornaliens enveloppés dans des draps – attendaient à l'air libre d'être ensevelis. Il songea en

lui-même : je peux comprendre pourquoi ce gros lard désire prendre la fuite, mais qu'est-il pour moi ? Rien de plus que ce qu'étaient pour lui Shay Tal, Amin Lim et les autres.

« En quoi consiste ce marché ? »

« Quatre yelks, bien nourris. Moi, ma femme, sa servante, toi. Nous partons ensemble – on me laissera franchir les lignes sans difficulté. Nous te raccompagnons à Oldorando. Tu connais le chemin, je te protège, veille à ce que tu aies un bon coursier. Autrement on ne te laissera jamais partir d'ici – tu es trop précieux – surtout au moment où les choses sont en train de se gâter. Tu es d'accord ? »

« Quand comptez-vous partir ? »

Skitosherill enfouit son nez dans son petit bouquet et leva un regard scrutateur vers Laintal Ay. « Tu dis un mot de ceci à qui que ce soit et je te tue. Écoute, la croisade du kzahhn phagor, Hrr-Brahl Yprt, devrait commencer à passer ici avant le coucher de Freyr, d'après nos éclaireurs. Nous suivrons tous les quatre tout de suite après – les phagors ne nous attaqueront pas si nous sommes derrière eux. La croisade peut aller où elle veut ; nous ferons route vers Oldorando. »

« Avez-vous l'intention de vivre dans un endroit aussi barbare ? » demanda Laintal Ay.

« Il nous faudra voir jusqu'où la barbarie y est poussée avant que je réponde à cette question. N'essaie pas d'être sarcastique avec tes supérieurs. D'accord ? »

« Je prendrai un hoxney plutôt qu'un yelk, et je le choisirai moi-même. Je n'ai jamais monté de yelk. Et je veux une épée, en métal blanc, pas en bronze. »

« Très bien. Tu es d'accord alors ? »

« Voulez-vous qu'on tope ? »

« Je ne touche pas les mains des gens. Un accord verbal suffit. Bon. Je suis un homme craignant Dieu, je ne te trahirai pas ; veille à ne pas me trahir de ton côté. Finis de faire enterrer ces cadavres pendant que je vais préparer ma femme au voyage. »

Dès que le grand Sibornalien fut parti, Laintal Ay cria aux prisonniers de s'arrêter.

« Je ne suis pas votre maître. Je suis un prisonnier tout comme vous. Je hais les Sibomaliens. Jetez ces corps à l'eau et recouvrez-les de pierres – ça vous évitera de la peine. Lavez-vous les mains ensuite. »

Loin de le remercier, ils lui lancèrent des regards soupçonneux – lui dans ses vêtements de laine grise, qui se dressait au-dessus d'eux, immense, lui qui parlait d'égal à égal avec le garde sibornalien. Il sentit leur haine sans en être autrement ému. La vie avait peu de valeur si celle de Shay Tal avait peu de valeur. En s'activant autour des cadavres, ils firent glisser le drap qui recouvrait l'un d'entre eux, de sorte qu'il eut la brève vision d'un visage terreux, figé dans son

angoisse. Puis ils prirent le corps par les pieds et les épaules et l'expédièrent à l'eau. Le courant happa le drap, le moulant sur son contenu, qui commença à tourner sans cérémonie au gré des flots.

Le cours d'eau marquait la limite de la Nouvelle Ashkitosh ; sur son autre rive, au-delà d'une fragile clôture, commençait le no man's land.

Quand ils en eurent fini avec leur tâche, les Madis envisagèrent de prendre la fuite en traversant le cours d'eau à gué. Certains plaidaient en faveur de cette ligne de conduite, debout au bord de l'eau, faisant signe à leurs compagnons de les suivre. Les plus timorés restaient en arrière, arguant avec force gestes de dangers inconnus. Tous jetaient constamment des regards anxieux vers Laintal Ay, qui restait là où il était, les bras croisés. Ils étaient incapables de se décider pour l'action individuelle ou collective, avec pour résultat qu'ils ne faisaient rien d'autre que discuter, s'élançant sur la berge ou dans l'eau, mais revenant toujours à un centre commun d'indécision.

Il y avait une raison à leur indécision. Le no man's land qui s'étendait de l'autre côté de la rivière se remplissait de silhouettes qui se déplaçaient vers l'ouest. Des oiseaux, gênés par de constantes perturbations, s'envolaient devant eux, dessinant des cercles dans le ciel avant de tenter de se reposer.

Le sol s'élevait vers un horizon bas dans le demi-lointain, où il s'abaissait brusquement pour révéler une ligne de cylindres, sommets de rajabarals ancestraux qui émettaient de la vapeur. Au-delà des émanations, le paysage continuait sur une plus vaste échelle, révélant des collines qui moutonnaient, lointaines et sereines, dans la lumière brumeuse. Des mégalithes se dressaient çà et là, avec leurs curieuses inscriptions, marquant les octaves de terre et d'air.

Les fugitifs qui faisaient route vers l'ouest détournèrent leurs visages de la Nouvelle Ashkitosh comme s'ils craignaient sa réputation. Ils allaient parfois isolément mais plus souvent en groupes, et même, fréquemment, en groupes importants. Certains poussaient des animaux devant eux, ou avaient des phagors avec eux. Les phagors étaient parfois à l'attache.

L'avance n'était pas toujours continue. Un groupe important fit halte sur une pente à quelque distance de l'endroit où se tenait Laintal Ay. Ses yeux perçants saisirent des signes de lamentation dans les silhouettes qui, alternativement, se courbaient vers le sol ou levaient la tête vers le ciel. D'autres groupes arrivaient ou passaient ; on courait d'un groupe à l'autre. La peste voyageait parmi eux.

Il se surprit à explorer le lointain des yeux à la recherche de ce que les réfugiés fuyaient. Il crut voir un pic couvert de neige entre les replis de deux collines. La lumière s'y reflétait de façon changeante, comme si des formes vagues avaient été en train de jouer sur ses plus hautes pentes. Une crainte superstitieuse le saisit, qui se dissipa seulement

lorsqu'il se rendit compte qu'il ne voyait pas une montagne, mais quelque chose de plus rapproché et de bien moins permanent ; un vol de pique-bœufs qui se resserrait au passage d'un défilé.

Il sortit finalement de sa rêverie. Tournant le dos aux protognostiques, qui continuaient de se quereller dans leur ravine, il reprit le chemin du corps de garde.

Il était clair que ces réfugiés, dont beaucoup étaient déjà infectés par la peste, allaient s'abattre sur Oldorando. Il devait y retourner aussi vite que possible pour avertir Dathka et les lieutenants ; sinon Oldorando risquait de sombrer sous une marée d'humanité et d'inhumanité malades. Il éprouva un pincement d'anxiété pour Oyre. Il pensait trop peu à elle depuis les jours passés en compagnie de sa snoktruix.

Les soleils déversaient leur chaleur sur son dos. Il se sentait bien seul, mais il n'y avait nul remède à cela pour l'instant.

Il fit le pied de grue devant le corps de garde, tendant l'oreille vers l'église, mais la musique s'y était tue. Ne sachant pas très bien dans quelle partie du vaste périmètre habitaient Skitosherill et sa femme, il ne pouvait qu'attendre que le couple se décide à apparaître. Ce qui n'était pas fait pour le rassurer.

Trois éclaireurs entrèrent à pied dans la colonie, ramenant deux captifs dont l'un s'écroula immédiatement, comme une masse, près du corps de garde. Les éclaireurs étaient malades et épuisés. Ils entrèrent d'un pas chancelant dans le corps de garde sans adresser un coup d'œil à Laintal Ay. Celui-ci posa un regard indifférent sur le prisonnier qui demeurait sur ses pieds ; les prisonniers n'étaient plus son souci. Puis il le regarda plus attentivement.

Le prisonnier se tenait les jambes écartées, dans une attitude de défi, bien qu'il eût la tête baissée de l'homme fatigué. C'était un individu de haute taille. Son extrême maigreur indiquait qu'il avait lui aussi survécu à la fièvre osseuse. Il portait de lourdes fourrures noires qui flottaient autour de son corps.

Laintal Ay passa la tête dans l'entrebâillement de la porte du corps de garde, où les éclaireurs nouvellement arrivés étaient accoudés à une table, en train de boire de la bière de racines.

« J'emmène le prisonnier qui est dehors – on a besoin de lui tout de suite. »

Il se retira sans laisser aux autres le temps de répondre.

Lançant un ordre sec à l'homme, Laintal Ay le conduisit à l'Église de la Paix Redoutable. Des prêtres se trouvaient à l'intérieur près d'un autel central, mais Laintal Ay dirigea le captif vers un siège poussé contre le mur qui était le moins éclairé. L'homme s'écroula dessus avec gratitude, se tassant comme un sac d'os.

C'était Aoz Roon. Son visage était décharné et ridé, la peau de son

cou pendait comme un fanon ; sa barbe était devenue presque entièrement grise ; mais au froncement de ses sourcils et au dessin de sa bouche, on ne pouvait pas se méprendre : c'était bien là le Seigneur d'Embruddock. Tout d'abord il ne reconnut pas Laintal Ay dans l'homme maigre, vêtu à la mode sibornalienne, qui s'occupait ainsi de lui. Quand il le remit, il laissa échapper un sanglot et l'étreignit, le corps secoué de tremblements.

Au bout d'un moment, il fut capable d'expliquer à Laintal Ay ce qui lui était arrivé, et comment il s'était retrouvé en rade sur une petite île au milieu d'une crue. Comme il se remettait de sa fièvre, il s'était rendu compte que le phagor échoué avec lui était en train de mourir de faim. Le phagor n'était pas un guerrier mais un humble marchand de champignons, du nom de Yhamm-Whrrmar, terrifié par l'eau et par conséquent incapable de manger du poisson ou s'y refusant. Dans l'anorexie qui frappait ceux qui réchappaient de la fièvre, Aoz Roon n'avait pratiquement pas besoin de manger. Tous deux s'étaient mis à parler par-dessus le bras d'eau qui les séparait, et Aoz Roon avait fini par passer sur la plus grande des deux îles pour conclure une alliance avec son ennemi d'antan.

De temps en temps, ils voyaient des humains et des phagors sur les berges et leur lançaient des appels, mais personne ne voulut se risquer dans les eaux impétueuses pour les secourir. Ensemble, ils essayèrent de construire un bateau, ce qui leur prit des semaines et des semaines de labeur.

Leurs premiers essais furent des échecs. En entrelaçant des ramilles recouvertes de boue séchée, ils arrivèrent enfin à construire une embarcation capable de flotter. À force de persuasion, Yhamm-Whrrmar accepta de monter dedans, mais pour en ressortir aussitôt d'un bond. Après bien des palabres, Aoz Roon se lança tout seul sur l'eau. Au milieu du fleuve, la boue se désagrégea et le coracle coula. Aoz Roon réussit à nager jusqu'à une berge un peu plus loin en aval.

Il avait en tête de trouver une corde et de retourner secourir Yhamm-Whrrmar, mais tout ce qu'il rencontrait était hostile ou fuyait. Après bien des errances, il avait été capturé par les éclaireurs sibornaliens et traîné à la Nouvelle Ashkitosh.

« Nous allons revenir ensemble à Embruddock », dit Laintal Ay. « Oyre sera tellement contente. » Tout d'abord, Aoz Roon ne répondit pas.

« Je ne peux pas revenir... je ne peux pas... je ne peux pas abandonner Yhamm-Whrrmar... Tu ne peux pas comprendre. » Il frotta ses mains sur ses genoux.

« Tu es toujours le Seigneur d'Embruddock. »

Il laissa retomber sa tête en soupirant Il avait été vaincu, avait échoué. Il n'aspirait qu'à une retraite tranquille. De nouveau ce

mouvement incertain des mains sur les genoux, sur la peau d'ours hirsute.

« Il n'existe pas de retraites tranquilles », dit Laintal Ay. « Tout est en train de changer. Nous reviendrons ensemble à Embruddock. Dès que possible. »

Puisque toute volonté avait abandonné Aoz Roon, il devait décider pour lui. Il était possible de lui procurer un vêtement d'étoffe sibornalienne – il suffisait d'aller faire un tour au corps de garde ; ainsi déguisé, Aoz Roon pourrait se joindre à Skitosherill et sa petite troupe. Il quitta Aoz Roon fort déçu. Ce n'était pas là ce qu'il avait espéré.

À l'extérieur de l'église, une autre surprise l'attendait. Au-delà des constructions de bois qui entouraient l'église, les membres de la colonie étaient en train de s'attrouper. Ils tournaient le dos à Lain-tal Ay, les yeux fixés sur la pleine campagne, anonymes dans le gris uniforme de leurs vêtements.

La croisade du jeune kzahhn phagor était sur le point de passer.

La fuite que provoquait l'avance de la croisade continuait. Un cerf s'élançait occasionnellement au milieu des humains, protognostiques et Autres. Parfois, les fugitifs marchaient à côté de groupes de phagors qui faisaient partie de l'avant-garde de l'armée de Hrr-Brahl Yprt. Il y avait quelque chose d'aveugle dans la façon dont tout ce monde défilait, dans la désorganisation apparente de la procession. Celle-ci était impressionnante par son ampleur plutôt que par sa discipline.

En apparence au hasard, en fait sous la direction des octaves d'air, des groupes de phagors constellaient d'innombrables arpents d'espace sauvage. Partout, ils avançaient de leur pas aussi inexorablement lent que contre nature. Aucune hâte n'échauffait leurs pâles cervelles.

La route par monts et par vaux qui séparait les hauteurs presque stratosphériques du Nktryhk des plaines d'Oldorando représentait une distance de trois mille cinq cents milles. Comme toute armée humaine se déplaçant essentiellement à pied en terrain difficile, les croisés faisaient rarement une moyenne de plus de onze milles par jour.

Ils marchaient rarement plus d'un jour sur vingt. La plupart de leur temps était occupé par les diversions habituelles dans les grandes armées : le pillage et le repos.

Afin de s'approvisionner, ils avaient mis le siège devant de lugubres petites villes de montagne voisines de leur route, s'alliant aux rochers et aux à-pics en attendant que les Fils de Freyr coincés à l'intérieur leur ouvrent leurs portes et jettent leurs armes. Ils avaient poursuivi des peuples nomades au seuil de l'humanité, encore ignorants du pouvoir des graines et par conséquent condamnés à une vie errante, les traquant le long de périlleux sentiers pour s'emparer de quelques maigres arangs destinés à améliorer l'ordinaire. Au début ils avaient été retardés par les neiges et, vers la fin, plus sérieusement, par

d'immenses inondations dues à la fonte du Hhrygg, dont les flancs se résolvaient en torrents pressés de gagner les basses terres.

Les croisés avaient eu aussi à affronter la maladie, les accidents, la désertion et les raids des tribus dont ils violaient le territoire.

C'était à présent la Saute d'Air 446 selon le calendrier moderne. Dans la mémoire séculaire de la race ancipitée, c'était aussi l'An 367 Après la Petite Apothéose de la Grande Année 5 634 000 Depuis la Catastrophe. Treize sautes d'air avaient passé depuis le jour où la corne de sacapic avait retenti pour la première fois le long des falaises gelées du glacier patrie. Batalix et l'œil menaçant de Freyr étaient bas dans le ciel occidental et proches l'un de l'autre, tandis que la croisade couvrait péniblement la dernière étape de son voyage.

Ce terrain était doux comme un giron de femme comparé aux hautes terres de Mordriat déjà traversées, et parlait moins crûment de forces sauvages. Il était pourtant parcouru et ratissé. Certes la saison l'avait parsemé d'arbres, dont les feuilles vert cru pointaient à l'horizontale, comme commandées par d'invisibles octaves d'air, mais aucun feuillage ne pouvait masquer la vaste anatomie géologique qui s'étendait au-dessous ; cette anatomie avait été corrodée jusqu'à un temps trop récent par des siècles de gel. C'était une terre apte à alimenter sans fléchir la perpétuelle agitation de la vie, quelle que fût la forme de cette vie. Elle constituait le manuscrit inédit de la grande histoire de Wutra. Les corps massifs de l'armée phagor étaient des manifestations autochtones du sol.

Par comparaison, les habitants vêtus de gris de la colonie étaient des choses vagues, plus transitoires que celles qui passaient à leurs frontières.

Laintal Ay suivit la courbe de la rue ménagée entre l'église et les bureaux, postes de police et magasins qui l'entouraient, portant un costume sibornalien pour Aoz Roon. Tout en marchant, il avait des aperçus du spectacle entre les bâtiments.

Tous les habitants de la Nouvelle Ashkitosh s'étaient rassemblés pour regarder passer la croisade. Il se demanda s'ils attendaient là par crainte, pour vérifier si le tribut humain qu'ils avaient payé à l'armée ancipitée garantissait bien leur sécurité.

Les brutes blanches passaient en silence de chaque côté de la colonie. Ils se déplaçaient avec précision, les yeux fixés non sans indifférence devant eux. Beaucoup étaient maigres et perdaient leurs poils ; leurs têtes nues paraissaient énormes par contraste. Au-dessus d'eux volaient les pique-bœufs, menant grand tapage. Beaucoup d'entre eux sortaient des rangs pour plonger sur des tas de fumier qui traînaient çà et là autour de la colonie, se disputant leur possession avec force cris et battements d'ailes.

Les colons, comme pour les concurrencer, se firent entendre à leur

tour. Comme Laintal Ay émergeait de l'église, un chant s'éleva de leurs rangs. Les paroles n'étaient pas en Olonets. Elles présentaient une texture rude mais musicale que servait avec à-propos une puissante mélodie. Le chant respirait quelque chose d'insaisissable qui se situait entre le défi et la soumission. Les voix des femmes sonnaient clair au-dessus des basses, qui se développaient en une lente mélodie fort semblable à une marche.

Au milieu de l'armée dépenaillée on distinguait à présent quelques brutes à dos de kaido – pas autant de kaidos qu'il y en avait eu au début, mais encore assez pour faire impression. Au centre d'une phalange plus disciplinée marchait Rukk-Ggrl, sa tête rousse baissée, qui portait le jeune kzahhn lui-même. Derrière le kzahhn venaient ses généraux, puis ses pliches personnelles – dont deux seulement avaient survécu pour devenir les gnasses arrogantes qu'elles étaient à présent. Des prisonniers humains cheminaient au milieu de la foule, faisant office de porteurs.

Hrr-Brahl Yprt tenait la tête haute, sa couronne faciale brillant par moments dans la lumière souffreteuse. Zzhrrk voltigeait au-dessus de lui comme une bannière. Le kzahhn ne daignait pas tourner les yeux vers la colonie humaine qui lui payait tribut. Pourtant le chant rauque qui roulait sur le paysage pour le saluer éveilla dans son être quelque chose comme un sentiment, car, lorsqu'il arriva à un point qui pouvait passer pour être de niveau avec l'Église de la Paix Redoutable, il leva son épée au-dessus de sa tête de la main droite – à titre de salut ou de menace, nul n'aurait su le dire. Sans s'arrêter, il poursuivit sa route.

Voyant qu'Aoz Roon restait à ses côtés, Laintal Ay le conduisit au corps de garde. Ils attendirent là jusqu'à l'arrivée de Skitosherill, accompagné de sa femme et d'une servante chargée de bagages.

« Qui est-ce ? » fit Skitosherill en désignant Aoz Roon. « Es-tu déjà en train de rompre ta part de notre contrat, barbare ? »

« C'est un ami à moi, et n'en parlons plus. Où vont vos amis phagors ? »

Le Sibomalien haussa une épaule, comme si les deux eussent été de trop pour signifier son ignorance.

« Pourquoi le saurais-je ? Va leur demander, si tu es curieux. »

« Ils se dirigent vers Oldorando. Vous ne savez pas cela ?... vous autres brigands, si amicaux avec ces brutes, qui chantez pour leur chef. »

« Si je connaissais l'emplacement de chaque petite ville barbare dans cette immensité, je ne m'amuserais pas à compter sur toi pour m'indiquer le chemin de l'une d'entre elles. »

La colère les dressait l'un contre l'autre quand la femme de Skitosherill s'avança et dit : « Pourquoi discuter ainsi, Barbou ? Tenons-nous en au plan. Si cet homme dit qu'il peut nous conduire à Oldorando,

encourage-le à le faire. »

« Bien sûr ma chérie », dit Skitosherill, en esquissant un sourire forcé dans sa direction. Lançant un regard menaçant à Laintal Ay, il s'éloigna pour revenir peu après avec un éclaireur qui menait plusieurs yelks. Sa femme se contenta d'examiner Laintal Ay et Aoz Roon d'un œil méprisant.

C'était une femme vigoureuse, presque aussi grande que son mari, sans forme sous son habit gris. Ce qui la rendait remarquable aux yeux de Laintal Ay, c'étaient ses cheveux blonds et lisses et ses yeux bleu clair ; en dépit de son expression revêche, ces détails étaient d'un effet agréable. Il lui dit en toute cordialité : « Je vous conduirai à Oldorando en toute sécurité. Notre ville est belle et passionnante, et peut se vanter de ses geysers et de ses tours de pierre. Le Siffleur d'Heures vous laissera stupéfaite. Vous serez forcée d'admirer tout ce que vous verrez. »

« Il n'y a rien que je sois *forcée* d'admirer », dit-elle d'un ton sévère. Puis, comme si elle regrettait sa réponse, elle lui demanda son nom en termes plus cordiaux.

« Allons-y, il ne va pas tarder à faire nuit », lança vivement Skitosherill, « Vous, les deux barbares, monterez des yelks – pas de hoxneys disponibles. Et cet éclaireur nous accompagnera. Il a ordre d'être ferme à la moindre complication. »

« Parfaitement, à la moindre petite complication », renchérit l'éclaireur de sous son capuchon.

Comme Freyr s'abaissait sur l'horizon, ils se mirent en route, six personnes et sept yelks, l'une des bêtes servant à transporter les bagages. Ils passèrent devant les sentinelles postées à l'entrée ouest sans incident. Les gardes se tenaient là, l'air abattu, formes vagues dans la lumière déclinante, les yeux fixés dans les ombres grandissantes.

La petite troupe s'engagea dans la pleine campagne, suivant l'arrière-garde de l'armée hirsute du kzahhn. Le sol était piétiné et souillé après le passage de tant de monde.

Laintal Ay chevauchait en tête, indifférent à l'inconfort de la selle de yelk. Un poids suffocant comprimait son cœur et son être tandis qu'il songeait à la sauvage armée phagor quelque part devant lui ; avec une certitude croissante, il la voyait s'abattre sur Oldorando, quelle que fût sa destination ultime. À lui de donner de l'éperon pour déborder la croisade et avertir la cité. Il talonna le yelk, le pressant de toute la force de son esprit.

Oyre et ses yeux rieurs représentaient tout ce qui lui était cher dans la cité. Sa longue absence n'éveillait en lui aucun regret, car elle lui avait apporté une nouvelle compréhension de lui-même, et un nouveau respect pour la clairvoyance de la jeune femme ; elle avait

repéré son manque de maturité, sa dépendance d'autrui, et avait désiré mieux pour lui, peut-être sans être capable de bien formuler ce désir. Son retour lui apporterait au moins quelque chose de ces qualités nécessaires. Pourvu qu'il arrive à temps.

Ils pénétrèrent dans une forêt ténébreuse, à travers laquelle filtrait une légère clarté, tandis que Batalix se couchait dans un chatolement d'or. Les arbres, encore jeunes, poussaient comme de mauvaises herbes, s'élevant presque au niveau de la tête des cavaliers. Des fantômes bougèrent à proximité. Une mince colonne de protognostiques s'acheminait vers l'est ; suivant la mystérieuse octave qui était la sienne, elle avait réussi d'une façon ou d'une autre à échapper au kzahhn et à se faufiler entre ses rangs. Des faces hagardes apparaissaient par moments, taches pâles au milieu de l'écran des arbres.

Laintal Ay arrondit sa maigre carcasse sur la selle et regarda en arrière. L'éclaireur et Aoz Roon fermaient la marche, à peine distincts dans le crépuscule. Aoz Roon gardait la tête baissée ; il avait l'air sans vie, brisé. Puis venait la servante avec le yelk servant au transport des bagages. Directement derrière Laintal Ay chevauchaient Skitosherill et son épouse, leurs visages cachés sous des capuchons gris. Son regard s'attarda sur le visage blême de la femme. Ses yeux bleus luisaient, mais quelque chose de figé dans son expression l'effraya. La mort était-elle déjà en train de ramper vers eux ?

Il talonna de nouveau le yelk nonchalant, le poussant vers les dangers qui les attendaient devant.

XV LA PUANTEUR DU BÛCHER

Le silence régnait sur Oldorando. Peu de gens marchaient dans les rues. La plupart de ceux que l'on y rencontrait portaient à tout instant quelque remède miracle à leurs narines, le maintenant parfois en place à l'aide d'un masque qui leur recouvrait le nez et la bouche. Les herbes étaient fort prisées à cet effet. Elles éloignaient la peste, les mouches et la puanteur des bûchers.

Là-haut, au-dessus des habitations, les deux sentinelles, à un cheveu l'une de l'autre, brillaient comme deux yeux menaçants. Sous la tuile et l'ardoise, la population attendait. Tout ce que l'organisation pouvait faire avait été fait. Il ne restait plus qu'à attendre.

Le virus se déplaçait d'un quartier de la cité à l'autre. Une semaine, la plupart des morts se cantonnaient au quartier sud, celui que l'on appelait le Pauk, et le reste de la cité respirait plus librement. Puis le district situé de l'autre côté du Voral était frappé— au soulagement des autres districts. Mais quelques jours plus tard, la peste pouvait revenir soudain sur les lieux de ses crimes, et des lamentations s'élevaient des rues, voire des familles, où de semblables cris avaient été encore tout récemment entendus.

Tanth Ein et Faralin Ferd, lieutenants d'Embruddock, associés à Raynil Layan, maître de la monnaie, et à Dathka, Seigneur du Veldt Occidental, avaient formé un Comité de la Fièvre, auquel ils siégeaient en compagnie de citoyens particulièrement précieux comme Ma Scantiom. Avec le concours d'un corps auxiliaire formé par les pèlerins de Pannoal, les Preneurs, qui étaient restés à Oldorando pour prêcher contre son immoralité, des lois avaient été édictées pour faire face aux ravages de la fièvre. Une police spéciale était chargée de les faire respecter.

Des avis étaient placardés dans chaque rue et venelle, notifiant que les peines pour recel de cadavre ou pillage étaient les mêmes : la mort par morsure de phagor – un châtiment primitif qui faisait frémir les riches marchands. Des avis placés à l'extérieur de la cité avertissaient tous ceux qui approchaient que la peste y sévissait. Peu de ces fugitifs venant de l'est étaient assez téméraires pour ignorer l'avertissement : ils dessinaient un cercle sur leur front et contournaient la cité. Quant à savoir si les avis offriraient une telle protection contre ceux qui étaient animés de mauvaises intentions à l'égard de la ville, c'était une autre affaire...

Les premiers chariots que l'on eût jamais vus à Oldorando, grossiers véhicules à deux roues tirés par des hoxneys, faisaient régulièrement résonner les rues de leur roulement. Ils transportaient leur récolte quotidienne de cadavres, dont certains étaient déposés dans la rue enveloppés d'un linceul, d'autres jetés sans cérémonie sur le pas des

portes ou carrément précipités, nus, du haut des fenêtres. Il n'était pas de mère, époux ou enfant, aussi aimé fût-il de son vivant, qui ne causât une atroce répulsion en mourant, et pire encore une fois mort.

Bien que l'on ignorât les causes de la fièvre, il existait beaucoup de théories. Tout le monde croyait que la maladie était contagieuse. Certains allaient jusqu'à croire que la seule vision d'un cadavre suffisait à entraîner le même état. D'autres, qui avaient écouté la parole d'Akha selon Naba – devenue soudain très convaincante – croyaient que c'était la débauche qui provoquait la fièvre.

Quoi qu'il en fût de ce que l'on croyait, tout le monde s'accordait sur le fait que le feu était la seule solution pour les cadavres. Ceux-ci étaient transportés à pleins chariots à l'extérieur de la cité, jusqu'à un endroit où ils étaient jetés dans les flammes. Le bûcher était constamment en activité. La fumée, l'odeur des graisses brûlées qui flottait dans les rues aux volets fermés, ne cessaient de rappeler leur vulnérabilité aux habitants. En conséquence, ceux qui survivaient se jetaient dans l'un ou l'autre – parfois les deux – des extrêmes de la mortification et de la lubricité.

Personne ne croyait jusqu'ici que la fièvre était à son sommet, ou qu'il n'y avait pas pire à redouter. Cette crainte était contrebalancée par un certain espoir. Car il y avait un nombre croissant de gens, surtout des jeunes, qui survivaient au pire que le virus hélico pouvait faire et dont on voyait les silhouettes amaigries circuler avec confiance dans la cité. Parmi eux se trouvait Oyre.

Elle s'était effondrée dans la rue. Le temps que Dol Sakil la prenne sous sa garde, Oyre était raidie dans la douleur. Dol s'occupa d'elle sans craindre pour elle-même, avec cette indifférence nonchalante typique de son caractère. En dépit des prédictions de ses amies, elle ne tomba pas malade elle-même et vécut pour voir Oyre émerger du chas de l'aiguille, plus mince, presque squelettique. La seule précaution prise par Dol avait été d'envoyer son fils, Rastil Roon, chez le mari d'Amin Lim et son fils. À présent le garçonnet était de retour.

Les deux femmes et l'enfant vivaient cloîtrés. L'impression d'attente, de fin de tout un monde, n'était pas déplaisante. L'ennui avait de nombreuses demeures. Elles jouaient avec l'enfant, à des jeux simples qui les ramenaient vers leur propre enfance. Une ou deux fois Vry vint se joindre à elles, mais Vry avait désormais un air absent. Quand elle parlait, c'était de son travail et de tout ce qu'elle aspirait à faire. Un jour, elle se lança dans un discours passionné, avouant sa liaison avec Raynil Layan, dont elles ne disaient auparavant aucun bien. Cette aventure la fâchait ; elle éprouvait souvent du dégoût ; elle détestait l'homme quand il n'était pas là ; mais elle se jetait sur lui quand il apparaissait.

« Nous avons toutes connu cela, Vry », commenta Dol. « Il se trouve

seulement que ça te prend un peu sur le tard, alors ça te cause plus de problèmes. »

« Nous n'avons pas assez connu cela », dit Oyre en sourdine. « Je n'ai plus de désirs. Ils m'ont quittée... Ce que je désire, c'est le désir. Peut-être reviendrait-il si seulement Laintal Ay revenait. » Elle regarda le ciel bleu par la fenêtre.

« Mais je suis tellement partagée », dit Vry, peu disposée à se laisser distraire de ses propres tracas. « Je ne suis jamais calme, comme je l'étais autrefois. Je ne me connais plus. »

Au cours de son éclat, Vry ne dit rien de Dathka, et les autres femmes évitèrent ce sujet. Son amour lui aurait sans doute apporté plus de bien-être si elle ne s'était pas souciée de Dathka ; non seulement il hantait sa conscience, mais il s'était mis à la suivre obstinément. Elle craignait un malheur et avait facilement persuadé le peureux Raynil Layan qu'ils se rencontrent dans une chambre secrète plutôt que chez lui ou chez elle. Dans cette chambre secrète, elle avait des rendez-vous quotidiens avec son amant à la barbe fourchue, tandis que la cité vivait à l'heure de la maladie et que le bruit des animaux de selle flottait jusqu'à eux par la fenêtre ouverte.

Raynil Layan aurait bien voulu que la fenêtre reste fermée, mais elle s'y refusait.

« Les bêtes peuvent transmettre la maladie », protesta-t-il-« Partons d'ici, ma biche, quittons la ville – laissons là la peste et tout ce qui nous empoisonne la vie. »

« Comment survivrions-nous ? Notre foyer est ici. Ici dans cette cité, et dans les bras l'un de l'autre. »

Il lui adressa un sourire forcé. « Et si nous nous donnons la peste ? »

Elle se renversa sur le lit, faisant remuer ses seins sous ses yeux. « Alors nous mourrons l'un contre l'autre, en faisant l'amour, noués l'un à l'autre ! Haut les cœurs, Raynil Layan, prends exemple sur moi. Répands-toi – encore et encore ! » Elle fit descendre sa main le long de ses reins velus et lui passa une jambe autour de la taille.

« Petite gueuse », dit-il sur le ton de l'admiration, et il roula auprès d'elle, pressant son corps contre le sien.

Dathka s'assit au bord de son lit, faisant reposer sa tête dans ses mains. Comme il ne disait rien, la fille allongée sur le lit faisait de même ; elle détourna la tête et fit remonter ses genoux jusqu'à la poitrine.

Ce fut seulement lorsqu'il se leva et commença à s'habiller, avec la brusquerie de quelqu'un qui vient de prendre une décision, qu'elle dit d'une voix étouffée : « Je n'ai pas la peste, tu sais. »

Il lui retourna un regard mauvais, mais ne dit rien, continuant à s'habiller à la hâte.

Elle refit pivoter sa tête vers lui, écartant ses longs cheveux de son visage. « Qu'est-ce que tu as alors, Dathka ? »

« Rien. »

« Tu n'es pas ce qu'on fait de mieux comme mâle. »

Il enfila ses bottes, apparemment plus soucieux d'elles que de la femme.

« Va te faire voir, femme, je n'ai pas envie de toi – tu n'es pas celle dont j'ai envie. Mets-toi ça dans le crâne et fiche le camp d'ici. »

Dans un placard encastré dans le mur, il prit un poignard courbe qui tenait de l'œuvre d'art. Son éclat contrasta avec les portes mangées aux vers du placard. Il le passa dans sa ceinture. La femme lui demanda où il allait. Sans lui accorder plus d'attention, il claqua la porte derrière lui et dévala bruyamment les escaliers.

Il n'avait pas perdu son temps durant les cruelles semaines qui avaient suivi le départ de Laintal Ay et sa découverte de ce qu'il considérait comme une trahison de Vry à son égard. Il s'était employé à gagner l'appui d'une part de la jeunesse d'Oldorando, fortifiant sa position, faisant alliance avec des éléments étrangers qui rechignaient aux restrictions qu'Oldorando leur imposait, embrassant le parti de ceux – et ils étaient nombreux – dont le mode de vie avait été bouleversé par les rudes méthodes de travail afférentes à l'introduction d'une monnaie locale. Le maître de la monnaie, Raynil Layan, était souvent l'objet de ses critiques.

Il s'engagea à grands pas dans la ruelle. Le plus grand calme y régnait ; il n'y avait personne en dehors de l'homme qu'il payait pour garder sa porte. Au marché, les gens vaquaient çà et là à leurs occupations quotidiennes. La petite échoppe de l'apothicaire, avec ses imposantes rangées de pots, était littéralement assiégée. Il y avait encore des marchands avec de beaux éventaires et de belles robes sur le dos. Il y avait aussi des gens qui passaient le dos chargé de paquets, quittant la cité menacée avant que les choses n'empirent.

Dathka ne vit rien de tout cela. Il avançait comme un automate, les yeux fixés droit devant lui. La tension qui régnait dans la ville ne faisait qu'un avec celle qu'il éprouvait. Il avait atteint un point où il ne pouvait plus en supporter le poids. Il allait tuer Raynil Layan, et Vry avec si nécessaire, et tout serait terminé. Ses lèvres se retroussèrent sur ses dents tandis qu'il donnait et redonnait mentalement le coup fatal. Les gens s'écartaient sur son passage, craignant que son regard fixe ne présageât l'attaque de la fièvre.

Il savait où se trouvait la chambre secrète de Vry ; ses espions le tenaient informé. Si c'était moi qui commandais ici, se dit-il, je ferais l'académie pour de bon. Personne n'a jamais eu le courage de mettre cette décision à exécution. Je l'aurais. C'est le bon moment

pour frapper ; il suffirait de prétexter que les cours tenus par l'académie favorisent la propagation de la peste. Ce serait le bon moyen de lui faire du mal.

« Rentre en toi-même, frère, rentre en toi-même ! Prie avec les Preneurs si tu veux être épargné, écoute la parole du grand Akha selon Naba... »

Il repoussa le prédicateur ambulante. Il ferait aussi dégager la rue à ces imbéciles, s'il était le chef.

Près des écuries du Passage Yuli, il fut abordé par un homme qu'il connaissait, un mercenaire et un marchand de hoxneys.

« Eh bien ? »

« Il est là-haut, sire. » L'homme leva les sourcils en direction de la plus haute fenêtre d'un des bâtiments de bois qui faisaient face aux écuries. C'étaient pour la plupart des pensions, garnis ou débits de boissons qui servaient de façade à peu près respectable aux cabarets et lupanars installés derrière.

Dathka hocha sèchement la tête.

Il écarta un rideau de perles, auquel avaient été fixés de petits bouquets d'orling et de scantiom frais, et pénétra dans l'un des débits de boissons. La salle exigüe et sombre était vide de clients. Sur les murs, des crânes d'animaux souriaient ironiquement. Le propriétaire était appuyé à son comptoir, les bras croisés, le regard perdu dans le vide. Sachant déjà de quoi il retournait, il se contenta d'incliner la tête, de sorte que ses doubles mentons s'étalèrent sur sa poitrine, signal par lequel il indiquait à Dathka qu'il avait le champ libre. Celui-ci passa devant lui et gravit les escaliers.

Des odeurs rances, de chou et pire encore, l'accueillirent. Il longea le mur, mais les planches n'en craquaient pas moins. Il écouta à la porte du bout, entendit des voix. De nature peureuse, Raynil Layan avait certainement barré sa porte. Dathka frappa aux panneaux gerçurés.

« Un message pour vous, chef », dit-il d'une voix assourdie. « Urgent, de la Monnaie. »

Un sourire mauvais aux lèvres, il se colla à la porte, écoutant le bruit des verrous que l'on tirait à l'intérieur. Dès que la porte se fut entrebâillée, il se précipita dans la pièce, ouvrant en grand les deux battants. Raynil Layan recula en poussant un cri de terreur. À la vue du poignard, il courut à la fenêtre et appela une fois à l'aide. Dathka le saisit par le cou et l'envoya dinguer contre le lit.

« Dathka ! » Vry se redressa, tirant un drap sur sa nudité. « Sors d'ici, sale rat ! »

Pour toute réponse, il referma la porte d'un coup de pied sans tourner la tête. Il se dirigea vers Raynil Layan, qui était en train de se lever en gémissant.

« Je sais que tu vas me tuer, je peux le voir », dit le maître de la

monnaie, avançant une main tremblante en un geste de protection. « Épargne-moi, je t'en prie, je ne suis pas ton ennemi. Je peux t'aider. »

« Je vais te tuer avec autant de compassion que toi lorsque tu as tué le vieux Maître Datnil. »

Raynil Layan se redressa lentement, dissimulant sa nudité sans quitter des yeux son attaquant.

« Je n'ai jamais fait ça. Ce n'est pas moi. C'est Aoz Roon qui a ordonné sa mort. En toute légalité. La loi avait été violée. Me tuer serait une violation de la loi. Dis-lui, Vry. Écoute Dathka – Maître Datnil avait dévoilé les secrets de sa corporation, il avait montré le livre secret de la corporation à Shay Tal. Pas en totalité. Pas ce qu'il y avait de pire. Tu devrais être au courant. »

Dathka marqua un temps. « Ce monde-là est mort, toutes ces foutaises concernant les corporations. Tu sais ce que je pense des corporations. Aux diaphes le passé. Le passé est mort comme tu ne vas pas tarder à l'être. »

Vry mit à profit son hésitation. Elle avait retrouvé son aplomb.

« Écoute, Dathka, laisse-moi t'expliquer la situation. Nous pouvons t'aider, tous les deux. Il y a dans ce registre des choses que Maître Datnil n'a pas osé révéler même à Shay Tal. Des choses qui ne datent pas d'hier, mais le passé est encore avec nous, quelque désir que nous ayons qu'il en soit autrement. »

« S'il en était ainsi, tu m'accepterais. Il y a si longtemps que je languis après toi. »

Raynil Layan s'enveloppa dans sa robe et dit en se ressaisissant : « C'est après moi que tu en as, pas après Vry. Les registres des différentes corporations contiennent des informations sur le passé d'Embruddock. Elles prouvent que c'était autrefois une cité phagor. Il se peut que les phagors l'aient construite – il y a un trou dans les notes. Mais il est sûr qu'elle a appartenu aux phagors, ainsi que les corporations et ses habitants. Les gens leur servaient d'esclaves. » Dathka continuait de fixer sur eux un regard menaçant. Il se contenta de penser intérieurement : Nous sommes tous des esclaves – tout en sachant que c'était stupide.

« S'ils possédaient Embruddock, qui les a tués ? Qui a repris la ville ? Le Roi Denniss ? »

« Cela s'est passé après Denniss. Le livre secret dit peu de choses ; il ne rapporte qu'incidemment des faits d'ordre historique. Il semble que les phagors aient simplement décidé de partir. »

« Ils n'ont pas été mis en fuite ? »

Vry dit : « Tu sais combien nous comprenons peu ces brutes. Peut-être que leurs octaves d'air ont changé et qu'ils ont tous plié bagages. Mais ils devaient être ici en force. Si tu avais bien observé le portrait de

Wutra dans le vieux temple, tu saurais cela – Wutra représente un roi phagor. »

Dathka se frappa le front du gras de la paume. « Wutra un phagor ? Impossible. Tu vas trop loin. Ces maudites études – ça vous ferait prendre le blanc pour le noir. Toutes ces idioties sortent de l'académie. Je la supprimerais. Si j'avais le pouvoir, je la supprimerais. »

« Si tu veux le pouvoir, je suis à tes côtés », dit Raynil Layan.

« Je ne veux pas de toi à mes côtés. »

« Oui, évidemment... » Il eut un geste déçu et tira sur les pointes de sa barbe. « Vois-tu, nous avons une énigme à résoudre. Parce qu'il semble que les phagors soient de retour. Peut-être qu'ils revendiqueront leur ancienne cité. Personnellement, c'est ce que je pense. »

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? »

« C'est simple. Tu as sûrement entendu les bruits qui circulent. Il n'est question que de cela à Oldorando. Il y a une immense armée phagor qui approche. Tu peux aller te renseigner auprès des gens qui passent à l'extérieur de la cité. L'ennui, c'est que Tanth Ein et Faralin Ferd ne feront rien pour protéger la cité, n'ayant en vue que leurs intérêts privés. Ce sont eux tes ennemis – pas moi. Si un homme énergique éliminait les lieutenants et prenait le commandement de la cité, il pourrait la sauver. C'est juste une suggestion que je fais. »

Il observa attentivement Dathka, suivant le jeu de ses émotions sur son visage. Il lui adressa un sourire d'encouragement, sachant qu'il avait dit ce qu'il fallait pour échapper à la mort.

« Je pourrais t'aider », dit-il. « Je suis de ton côté. »

« Je suis de ton côté, moi aussi, Dathka », dit Vry.

Il lui lança un de ses regards noirs. « Tu ne seras jamais de mon côté. Même si je te gagne tout Embruddock. »

Faralin Ferd et Tanth Ein buvaient ensemble à la Chope à Deux Anses. Ils étaient entourés de leurs femmes, d'amis et de flagorneurs qui profitaient de la soirée avec eux.

La Chope à Deux Anses était un des rares endroits où l'on pouvait encore entendre rire. La taverne faisait partie d'un nouveau bâtiment administratif qui abritait aussi la Monnaie. Le bâtiment avait été payé pour l'essentiel par de riches marchands, dont certains étaient présents avec leurs femmes. La salle contenait des pièces d'ameublement comme il ne s'en était jamais vu à Oldorando jusqu'à une date récente – tables ovales, sofas, buffets, riches tentures suspendues aux murs.

Les alcools importés coulaient à flot, et une jeune beauté d'origine étrangère jouait du luth.

C'était le moment de fermer les fenêtres pour se protéger de l'air frais de la nuit et barrer l'accès à une odeur de fumée qui flottait dans

les ruelles. Sur la table centrale brûlait une lampe à huile. De la nourriture traînait un peu partout, intacte. Un des marchands était en train de raconter une longue histoire de meurtre, de trahison et de voyage.

Faralin Ferd portait une veste de daim, ouverte sur une chemise de laine. Les coudes posés sur la table, il écoutait l'histoire d'une oreille distraite tout en promenant son regard sur la salle.

La femme de Tanth Ein, Farayl Musk, allait et venait à pas feutrés, en apparence pour s'assurer que l'esclave chargée de la fermeture des volets faisait bien son travail. Farayl Musk était lointainement apparentée à la fois à Tanth Ein et à Faralin Ferd, dans la mesure où elle descendait de la famille du Seigneur Wall Ein Den. Sans être vraiment belle, elle avait de l'intelligence et du caractère, ce qui la recommandait aux uns et pas aux autres. Elle portait un bougeoir, une main devant la flamme pour l'abriter du courant d'air causé par son déplacement.

La lumière faisait rayonner son visage, jetant des ombres inattendues sur ses contours, lui donnant du mystère. Elle sentit les yeux de Faralin Ferd sur elle, mais se garda bien de lui retourner son regard, connaissant la valeur de l'indifférence feinte.

Il se fit la réflexion, comme bien d'autres fois auparavant, qu'il méritait Farayl Musk plutôt que sa propre femme, qui l'assommait. Malgré les dangers encourus, il avait fait plusieurs fois l'amour avec elle. À présent le temps leur était compté. Ils seraient peut-être tous morts dans quelques jours ; la boisson ne noyait pas ce fait. Il eut de nouveau envie d'elle.

Il se leva et quitta brusquement la pièce, jetant un regard significatif dans sa direction. La longue histoire atteignait un de ses moments particulièrement palpitants ; c'était là qu'un homme important s'étouffait avec la carcasse d'un de ses propres moutons. Des rires s'élevèrent autour de la table. Néanmoins, des yeux vigilants virent le lieutenant disparaître – et la femme de son collègue disparaître à son tour après avoir prudemment laissé s'écouler un petit intervalle de temps.

« Je ne pensais pas que tu oserais me suivre. »

« La curiosité est toujours plus forte que la couardise. Nous n'avons qu'un instant. »

« Faisons ça ici, sous les escaliers. Dans ce coin, regarde. »

« Debout, Faralin Ferd ? »

« Tâte-moi ça, femme – c'est debout ou pas ? »

Elle laissa échapper un soupir et s'appuya contre lui, empoignant ce qu'il lui offrait des deux mains. Il se souvenait, pour l'avoir déjà appréciée, de la fraîcheur qu'avait l'haleine de cette femme.

« Sous les escaliers alors. »

Elle posa le bougeoir sur le sol. Ouvrant son corsage en grand, elle lui révéla ses seins majestueux. Il passa un bras autour d'elle et l'entraîna dans le coin en la couvrant de baisers fiévreux.

C'est là qu'ils furent surpris quand un groupe de douze hommes, commandés par Dathka, fit irruption, des torches à la main et l'épée au clair.

En dépit de leurs protestations, Farayl Musk et Faralin Ferd furent expulsés de leur cachette. Ils eurent à peine le temps de se rajuster avant d'être réexpédiés dans la salle, où le reste de l'assemblée se trouvait déjà sous la menace des épées.

« Tout ceci est parfaitement légal », dit Dathka, en les regardant comme un loup face à de jeunes arangs. « Je prends en main le commandement d'Embruddock jusqu'au moment où le Seigneur légitime d'Embruddock, Aoz Roon, sera de retour en nos murs. Quoique ayant été destitué, je suis son plus ancien lieutenant. J'entends veiller à ce que cette cité soit convenablement gardée d'éventuels envahisseurs. »

Derrière lui se tenait Raynil Layan, l'épée au fourreau. Il dit d'une voix forte : « Et je suis avec Dathka Den. Vive le Seigneur Dathka Den. »

Les yeux de Dathka tombèrent sur Tanth Ein, perdu au milieu des ombres. L'aîné des deux lieutenants ne s'était pas levé avec les autres. Il demeurait immobile à sa place en bout de table, les bras reposant sur les accoudoirs de son fauteuil.

« Tu oses me défier ! » s'écria Dathka en se précipitant, l'épée haute, vers l'homme assis. « Debout, saleté ! »

Tanth Ein ne fit pas un mouvement ; seul un rictus de souffrance passa sur son visage tandis que sa tête partait brusquement en arrière. Ses yeux se mirent à chavirer. Quand Dathka expédia un coup de pied dans le fauteuil, il glissa par terre avec raideur sans rien faire pour amortir sa chute.

« C'est la fièvre osseuse ! » cria quelqu'un. « Elle est parmi nous ! » Farayl Musk se mit à hurler.

Au matin, deux vies de plus avaient été perdues, et la puanteur du bûcher imprégnait une fois de plus l'air d'Oldorando. Tanth Ein se trouvait à l'hospice, où il avait été confié aux soins courageux de Ma Scantiom.

Malgré la peur de la contagion, une foule considérable s'était rassemblée dans la Rue Riveraine pour entendre la proclamation du règne de Dathka. Autrefois, de telles réunions se seraient tenues à l'extérieur de la grande tour. Mais ce temps-là n'existait plus. La Rue Riveraine était plus spacieuse et plus élégante. D'un côté, quelques échoppes s'égrenaient le long de la berge du fleuve. Les

oies continuaient d'y parader, conscientes de leurs anciens droits. L'autre côté était occupé par une rangée de nouveaux bâtiments, derrière lesquels on voyait se dresser les vieilles tours de pierre. C'était là qu'une estrade avait été installée.

Sur l'estrade se tenaient Raynil Layan, en train de faire porter le poids de son corps d'un pied sur l'autre, Faralin Ferd, les mains liées derrière le dos, et six jeunes guerriers de la garde de Dathka, armés d'épées dans leurs fourreaux et d'épieux, qui contemplaient la foule d'un œil sévère. Des vendeurs de bouquets prophylactiques circulaient dans la foule. Les Preneurs pèlerins étaient là eux aussi, reconnaissables à leur habit noir et blanc, portant des bannières exhortant au repentir. Des enfants jouaient à la lisière de la foule, riant sous cape du comportement de leurs aînés.

Comme le Siffleur d'Heures faisait entendre son mugissement, Dathka grimpa sur l'estrade et s'adressa immédiatement à la foule.

« Je prends le commandement en charge pour le bien de la cité », dit-il. Son éternel silence semblait l'avoir quitté. Il parlait avec éloquence. Mais il se tenait presque immobile, sans faire aucun geste, sans mettre son corps à profit pour donner du poids à ses paroles, comme si l'habitude du silence n'avait déserté que sa langue. « Je ne désire nullement supplanter le véritable chef d'Embruddock, Aoz Roon. Quand il reviendra – s'il revient – ce qui lui appartient légitimement lui sera légitimement rendu. Je ne suis que son suppléant légal. Ceux qu'il a laissés à son poste ont fait injure à son pouvoir, l'ont jeté au ruisseau. Je ne pouvais pas rester là sans rien faire. Dans les dures circonstances que nous traversons, nous exigeons l'honnêteté. »

« Pourquoi Raynil Layan est-il à tes côtés alors, Dathka ? » lança une voix ; d'autres remarques suivirent, dont Dathka s'efforça de ne pas tenir compte.

« Je sais que vous avez des plaintes à formuler. Je les écouterai tout à l'heure – à vous de m'écouter pour l'instant. Soyez juges des lieutenants félons d'Aoz Roon. Éline Tal a eu le courage de s'enfoncer dans les espaces sauvages avec son seigneur. Les deux autres sont restés chez eux. Tanth Ein a attrapé la fièvre en récompense. Et vous avez là le troisième, le pire, Faralin Ferd. Regardez comme il tremble. Quand s'est-il seulement adressé à vous ? Il était trop occupé à se donner du bon temps dans le secret de l'alcôve.

« Je suis un chasseur, comme vous le savez. Laintal Ay et moi avons conquis le Veldt Occidental. Faralin Ferd mourra de la peste comme son compère, Tanth Ein. Voulez-vous être commandés par des cadavres ? Je n'attraperai pas la peste. C'est par le commerce charnel qu'elle se transmet, et je ne me mêle pas de cela.

« Ma première action sera de rétablir une garde tout autour

d'Embruddock, et de former une armée digne de ce nom. Dans la situation présente, nous sommes bons pour tomber devant le premier ennemi venu – humain ou non humain. Mieux vaut mourir au combat qu'au lit. »

Cette dernière affirmation déclencha des mouvements divers. Dathka marqua un temps, promenant un regard furieux sur la foule. Oyre et Dol étaient là, cette dernière avec Rastil Roon dans ses bras. Oyre profita de la pause de Dathka pour lancer d'une voix forte : « Tu es un usurpateur. En quoi vaux-tu mieux que Tanth Ein ou Raynl Layan ? »

Dathka avança jusqu'au bord de l'estrade.

« Je ne vole rien. J'ai ramassé ce qui était tombé. » Il désigna Oyre du doigt. « Toi plus que quiconque, Oyre, qui es la fille naturelle d'Aoz Roon en personne, tu devrais savoir que je rendrai à ton père ce qui est sien quand il reviendra ; je ne fais rien d'autre que respecter ce qui serait son désir. »

« Tu ne peux pas parler pour lui en son absence. »

« Je le peux et je le fais. »

« Alors tu parles sans savoir ce que tu dis. »

D'autres personnes, qui voyaient mal à quoi rimait cette altercation et se souciaient peu d'Aoz Roon, se mirent à crier à leur tour et à élever des protestations. Quelqu'un lança un fruit blet. La garde essaya en vain de contenir la foule.

Dathka pâlit. Il brandit un poing plein de colère au-dessus de sa tête.

« Très bien, bande de misérables, alors je vais vous dire à tous ce qui a toujours été passé sous silence. Ça ne me fait pas peur. Vous qui avez si bonne opinion d'Aoz Roon, vous qui le tenez pour un homme tellement admirable, je vais vous dire quel genre d'individu c'était. C'était un assassin. Pire, un double assassin. »

Un silence général s'installa ; tous les visages étaient levés vers lui, véritable mer de chair.

Il tremblait de tout son corps à présent, conscient de ce qu'il avait mis en train. « Comment croyez-vous qu'Aoz Roon a acquis le pouvoir ? Par le meurtre, par un meurtre sanglant, un meurtre nocturne. Il y en a parmi vous qui se souviendront sûrement de Nahkri et Klils, fils du vieux Dresyl, même s'il s'agit là d'un passé ancien Nahkri et Klils régnaient sur Embruddock en un temps où la cité n'était qu'une cour de ferme. Par une nuit sombre, Aoz Roon – jeune alors – précipita les deux frères du haut de la grande tour en profitant de leur ébriété. Voilà pour la double infamie. Et qui était là, qui a été témoin de ce forfait, qui a tout vu ? J'étais là – ainsi qu'elle – sa fille naturelle. » Il pointa un doigt accusateur sur la maigre silhouette d'Oyre qui, saisie d'horreur, s'accrochait à Dol.

« Il est fou », cria un gamin à la lisière de la foule. « Dathka est

fou ! » Et tout le monde de se mettre à courir dans tous les sens, les uns cherchant à s'enfuir, les autres se portant vers l'estrade. On allait vers la confusion générale, une bagarre s'amorçait dans un coin.

Raynil Layan essaya de rallier la foule en faisant monter au front son imposante et pâle personne. « Soutenez-nous et nous vous soutiendrons », cria-t-il d'une voix puissante. « Nous garderons Oldorando. »

Pendant tout ce temps, Faralin Ferd était resté silencieux à l'arrière de l'estrade, les bras attachés, serré de près par un garde. Il vit que c'était pour lui le moment d'intervenir.

« Dehors Dathka ! » cria-t-il. « Il n'a jamais eu l'approbation d'Aoz Roon et il n'aura pas la nôtre ! »

Dathka se retourna avec la vivacité du chasseur tout en tirant son poignard recourbé. Il se jeta sur le lieutenant. Un hurlement aigu jaillit de la gorge de Farayl Musk, quelque part dans la foule, au moment même où plusieurs voix reprenaient le cri de Faralin Ferd : « Dehors Dathka ! »

Elles se turent presque immédiatement, paralysées par l'action soudaine de Dathka. Dans le silence général, une nappe de fumée vint flotter au-dessus de la scène. Personne ne bougeait. Dathka se tenait rigoureusement immobile, le dos tourné au public. Momentanément, il en fut de même pour Faralin Ferd. Puis il releva la tête et laissa échapper un gémissement étouffé. Du sang jaillit de sa bouche. Il s'affaissa, et le garde le laissa tomber aux pieds de Dathka.

Ce fut alors un hourvari de clameurs. Le sang donnait de la voix à la foule tout entière.

« Imbécile, on va se faire massacrer », cria Raynil Layan. Il se précipita à l'arrière de l'estrade et sauta à terre. Avant qu'on ait pu l'arrêter, il disparaissait dans une rue latérale.

La garde courait çà et là, ignorant les ordres de Dathka, tandis que la foule se rapprochait de l'estrade. Farayl Musk réclamait à grands cris l'arrestation de Dathka. Voyant que tout était fini, il sauta à son tour de l'estrade et prit les jambes à son cou.

Derrière la foule, près des échoppes, les gamins sautaient sur place en claquant des mains, ravis. Les gens commencèrent à se bagarrer, trouvant la bagarre plus drôle que la mort.

Pour Dathka, il n'y avait d'issue que dans une fuite ignominieuse. Haletant, hoquetant, marmonnant des paroles incohérentes, il galopait dans les rues désertes, cependant que ses trois ombres — claire, foncée, claire — changeaient de forme à ses pieds. Ses pensées en déroute se dilataient et se contractaient semblablement tandis qu'il essayait d'échapper à la conscience de son échec, de vomir le désastre qu'il avait sur l'estomac.

Il croisa des étrangers, leurs affaires chargées sur un antique

traîneau. Un vieil homme, flanqué d'un enfant qu'il aidait à avancer lui lança : « Les puants arrivent. »

Il entendit le bruit des gens lancés à ses trousses – de cette populace assoiffée de vengeance. Il n'y avait qu'un endroit où il pourrait trouver refuge, qu'une personne, qu'un espoir. Tout en la maudissant, il courut chez Vry.

Elle avait regagné sa vieille tour. Elle était plongée dans un sorte de rêve, sentant – et effrayée de ce sentiment – qu'Embruddock allait vers une crise. Quand il cogna à sa porte, elle le laissa entrer presque avec soulagement. Elle resta là, sans compatir ni se moquer, tandis que Dathka s'écroulait en pleurant sur son lit.

« Nous voilà beaux », dit-elle. « Où est Raynil Layan ? » Il continua à pleurer en martelant la literie du poing.

« Arrête », dit-elle d'une voix douce. Elle se mit à aller et venir les yeux fixés sur les taches du plafond. « Nous vivons dans un tel gâchis. J'aimerais être vide d'émotion. Les êtres humains sont de tels gâchis. Nous étions bien mieux quand nous étions bloqués par la neige, gelés, quand nous n'avions pas... d'espoir ! Je voudrais qu'il n'y ait que le savoir, le savoir pur, sans aucune émotion.

Il se redressa. « Vry... »

« Ne me dis rien. Tu n'as rien à me donner, tu n'as jamais rien eu pour moi, tu dois accepter cela. Je ne veux pas entendre ce que tu as à dire. Je ne veux pas savoir ce que tu as fait. »

Les oies se mirent soudain à mener grand tapage à l'extérieur. Il s'assit sur le lit, bâilla. « Tu n'es femme que pour moitié. Tu es froide. Je l'ai toujours su, sans pouvoir m'empêcher d'avoir les sentiments que j'ai pour toi... »

« *Froide ?...* Pauvre idiot, je bous comme un rajabaral. »

Le bruit de la rue se fit plus fort, assez fort pour leur permettre d'y distinguer des voix individuelles. Dathka courut à la fenêtre.

Où étaient ses hommes à présent ? Les gens qui affluaient des venelles voisines étaient pour lui de parfaits étrangers. Il n'arrivait pas à repérer un seul visage familial – pas un de ses hommes, pas de Raynil Layan, non que cela le surprît – pas même un citoyen qu'il pût identifier. Il y avait eu un temps où chaque visage lui était connu. Des étrangers réclamaient son sang. Une peur réelle lui étreignit le cœur, comme si sa seule ambition eût été de mourir de la main d'un ami. Être haï par des étrangers... c'était intolérable. Il se pencha à la fenêtre et brandit le poing en un geste de défi, maudissant ses poursuivants.

Les visages se levèrent en l'air, ouvrant la bouche presque à l'unisson, comme un banc de poissons. Puis ce fut un concert de vociférations et de cris inarticulés.

Devant ce tollé, il laissa retomber son poing et eut un mouvement de recul, n'entendant pas se laisser intimider mais intimidé quand même.

Il s'appuya contre le mur et examina ses mains calleuses, dont les ongles étaient souillés de sang encore frais.

C'est seulement lorsqu'il entendit la voix de Vry en bas qu'il se rendit compte qu'elle avait quitté la pièce. Elle avait ouvert en grand la porte de la tour et se tenait devant l'entrée, haranguant la foule. La populace était agitée de mouvements houleux sous la pression de ceux qui, placés au dernier rang, poussaient pour entendre ce qu'elle disait. Quelqu'un lança un appel railleur, mais les autres lui imposèrent silence. La voix de Vry, claire et nette, volait au-dessus de leurs têtes ébouriffées.

« Pourquoi ne vous arrêtez-vous pas pour réfléchir à ce que vous êtes en train de faire ? Vous n'êtes pas des animaux. Essayez d'être des humains. Si nous devons mourir, mourons en humains, avec dignité, et non en nous prenant les uns les autres à la gorge.

« Vous avez conscience de la souffrance qui est la vôtre. Cette souffrance et cette conscience réunies sont les signes distinctifs de votre humanité. Soyez fiers, bon sang – mourez avec ce savoir. Souvenez-vous du monde des diaphes qui attend en bas, où il n'y a que des grincements de dents parce que les morts n'éprouvent que dégoût pour leur existence. N'est-ce pas quelque chose de terrible ? Est-ce que ça ne vous semble pas terrible de n'éprouver que dégoût – dégoût et mépris – pour votre propre vie ? Transformez votre vie de l'intérieur. Ne vous inquiétez pas du temps qu'il fait au dehors, qu'il neige, pleuve ou fasse soleil, ne vous inquiétez pas de cela, acceptez la chose, mais travaillez à transformer votre moi intérieur. Établissez la paix en vos âmes. Prenez le temps de réfléchir. Est-ce que Dathka ou son meurtrier ont le pouvoir de porter remède à vos difficultés personnelles ? Vous seuls avez ce pouvoir.

« Vous estimez que les choses vont mal. Je dois vous avertir que vous n'êtes pas au bout de vos peines. Je vous dis cela avec tout le poids de l'académie derrière moi. Demain, demain, au milieu du jour, la troisième et la pire des Vingt Noircœurs aura lieu. Rien ne peut l'arrêter. L'humanité n'a aucun pouvoir sur les deux. Que ferez-vous alors ? Allez-vous courir comme des fous dans les rues et vous employer à trancher des gorges, à tout démolir, à mettre le feu à ce que meilleurs que vous ont construit – comme si vous étiez pires que les phagors ? Décidez *maintenant* du niveau de crapulerie, du niveau de bassesse que vous atteindrez demain ! »

Les gens s'entre-regardèrent et murmurèrent. Personne ne cria. Elle attendit, choisissant instinctivement le bon moment pour repartir dans une nouvelle direction.

« Il y a des années, la sorcière Shay Tal adressait un discours aux habitants d'Oldorando. Je me souviens clairement de ses paroles, car je révérais tout ce qu'elle disait. Elle nous offrait le trésor du savoir. Ce

trésor peut être vôtre si vous voulez bien être humbles et oser tendre les mains vers lui.

« Comprenez bien ce que je vous dis. La noirceur de demain n'est pas un événement surnaturel. Qu'est-ce que c'est ? C'est simplement l'effet du passage d'une des deux sentinelles devant l'autre – oui, je parle de ces deux soleils que vous connaissez depuis votre naissance. Ce monde qui est nôtre est rond tout comme ils sont ronds. Imaginez quelle grosse boule doit être notre monde pour que nous n'en tombions pas – et pourtant il est petit comparé aux sentinelles. Elles ne paraissent petites que parce qu'elles sont terriblement éloignées.

« Shay Tal parlait dans son discours d'un désastre qui aurait eu lieu dans le passé. Je ne crois à rien de tel. Nous avons ajouté à son savoir. Wutra a organisé son monde de telle façon que tout fonctionne selon un mouvement continu à tous les niveaux. Cheveux et poils poussent sur votre tête et votre corps tout comme les soleils se lèvent et se couchent. Ce ne sont pas là des actions séparées mais une seule et même chose sous le regard de Wutra. Notre monde dessine un cercle autour de Batalix, et il y a d'autres mondes comme le nôtre qui se comportent de même. En même temps, Batalix dessine un cercle encore plus grand autour de Freyr. Il faut que vous acceptiez que notre cour de ferme n'est pas au centre de l'univers. »

Les murmures de protestation se firent plus violents. Vry passa outre en haussant le ton de sa voix.

« Comprenez-vous cela ? Comprendre est plus difficile que trancher des gorges, n'est-ce pas ? Pour saisir pleinement ce que je vous dis, vous devez d'abord comprendre, puis appréhender cette compréhension avec votre imagination, de façon à ce que les faits prennent vie. Notre année compte quatre cent quatre-vingts jours, que nous sachions. C'est le temps que nous mettons sur Hrl-Ichor pour décrire un cercle complet autour de Batalix. Mais il y a un autre cercle à parcourir, celui que décrit Batalix et notre monde autour de Freyr. Êtes-vous prêts à entendre la chose ? Il demande dix-huit cent vingt-cinq petites années... Imaginez cette grande année ! » Ils étaient silencieux à présent, les yeux fixés sur elle, la nouvelle sorcière.

« Jusqu'à aujourd'hui, peu de gens pouvaient imaginer cela ! Car chacun de nous ne peut guère espérer que quarante ans de vie. Il faudrait vivre quarante-six fois plus longtemps pour assister à un cercle complet de ce monde-ci autour de Freyr. Beaucoup de nos vies ont beau n'en trouver aucun écho, elles n'en font pas moins partie de ce grand cycle. C'est pourquoi une telle connaissance est difficile à saisir et facile à perdre en temps de crise. »

Elle se sentit soulevée par son nouveau pouvoir, séduite par sa propre éloquence.

« Quelle est cette crise, quel est ce désastre dont Shay Tal nous

parlait, d'une ampleur telle qu'il nous a fait égarer un savoir aussi important ? Eh bien, c'est simplement que l'éclat de Freyr varie selon le moment où nous en sommes de la grande année. Nous avons connu de nombreuses générations de faible luminosité, d'hiver, un temps durant lequel la terre gisait morte sous la neige. Demain vous devrez vous réjouir quand se produira l'éclipse – la noirceur, quand Freyr, le plus éloigné des deux soleils, glissera derrière Batalix – car c'est un signe que le flamboiement de Freyr se rapproche... Nous entrons demain dans le printemps de la grande année. Réjouissez-vous ! Ayez le bon sens, l'intelligence de vous réjouir ! Finissez-en avec le gâchis que l'ignorance fait de nos vies, et réjouissez-vous ! Des temps meilleurs se préparent pour nous tous. »

Des shoatapraxi les firent dévier de leur route. L'herbe ligneuse avait commencé par s'élever en grosses touffes comme ils approchaient des basses terres. Ces touffes devinrent de véritables fourrés. À présent ils essayaient de se frayer un chemin à travers une région qui en était envahie.

La végétation s'élevait au-dessus de leurs têtes. Elle n'était interrompue que par des drumlins, au sommet desquels il était possible de grimper de temps en temps pour se repérer. Les shoatapraxi étaient pleins de ronces à tige fine qui rendaient la marche aussi difficile que douloureuse. L'armée phagor qui les précédait avait pris un autre chemin. Ils étaient forcés de suivre la piste plus tortueuse des animaux, bien que la route restât mauvaise pour les yelks. Ils craignaient l'herbe, comme s'ils détestaient son odeur âcre ; leurs cornes élancées s'accrochaient aux tiges creuses, et les épines qui traînaient par terre pénétraient dans les parties tendres de leurs sabots. Aussi les hommes mirent-ils pied à terre pour mener leurs montures par la bride.

« C'est encore loin, barbare ? » demanda Skitosherill.

« Plus tellement », répondit Laintal Ay. C'était sa réponse habituelle à la question habituelle. Ils avaient mal dormi dans la forêt et s'étaient levés à l'aube avec du givre sur leurs vêtements. Il se sentait reposé, n'ayant toujours qu'à se louer de sa constitution plus légère, mais les autres donnaient de sérieux signes de fatigue. Aoz Roon n'était plus que l'ombre de lui-même ; la nuit, il avait appelé dans une langue étrange.

Ils atteignirent un terrain marécageux où, au soulagement de chacun, les shoatapraxi se faisaient moins denses. Après avoir marqué un temps pour vérifier que tout était calme, ils poursuivirent leur chemin, dispersant des vols de petits oiseaux devant eux. Droit devant se dessinait une vallée flanquée de coteaux mamelonnés. Ils prirent par là plutôt que par les hauteurs, principalement en raison de leur

fatigue ; mais dès qu'ils eurent franchi le seuil de la vallée, ils furent assaillis par un vent glacial qui se précipita sur eux comme un animal, les mordant jusqu'à l'os. Ce fut le début d'une lutte acharnée, tête baissée, pour avancer.

Le vent entraînait du brouillard avec lui. Celui-ci s'enroulait autour de leurs corps, ne laissant émerger que leurs têtes. C'était là un phénomène que Laintal Ay comprenait ; une couche d'air froid se déversait comme de l'eau des montagnes qui se dressaient au loin sur leur gauche, balayant les mamelons avant de plonger dans la vallée vers les basses terres. C'était un vent local ; le mieux était de s'arracher au plus vite de son étreinte engourdissante.

L'épouse de Skitosherill laissa échapper un faible cri et s'arrêta, s'appuyant contre son yelk, le visage enfoui au creux de son bras.

Skitosherill revint vers elle, l'air inquiet, et passa un bras revêtu de gris autour d'elle. L'air glacé plaquait son manteau sur ses jambes.

Il leva un regard préoccupé vers Laintal Ay. « Elle ne peut pas continuer », dit-il.

« Nous allons mourir si nous restons ici. »

Essuyant d'un revers de main l'humidité qui lui embuait les yeux, il regarda devant lui. Dans quelques heures, s'avisa-t-il, la vallée serait tiède et sans danger. Pour l'instant c'était un piège mortel. La lumière des deux soleils frappait obliquement la pente gauche de la vallée au-dessus d'eux ; la lumière s'étendait en épaisses barres verticales, là où se projetaient les ombres de gigantesques rajabarals qui se dressaient sur la crête opposée. Les rajabarals fumaient déjà dans la clarté du matin, crachant dans le ciel des nuages de vapeur dont l'ombre mouvante balayait le sol.

Il connaissait cet endroit. Ses configurations lui avaient été familières quand la neige le recouvrait. C'était normalement un endroit accueillant – le dernier passage qu'il restait à franchir au chasseur avant d'atteindre les plaines en bordure desquelles se dressait Oldorando. Dépossédé par le vent de la chaleur de son corps, il avait trop froid pour trembler. Ils ne pouvaient pas continuer. La femme de Skitosherill se tenait toujours appuyée, mal en point, contre le flanc du négrogène ; maintenant qu'elle avait lâché pied, sa servante se sentait elle aussi autorisée à donner libre cours à ses souffrances et hurlait le dos tourné à l'aiglon.

« Nous allons monter au milieu des rajabarals », cria-t-il dans l'oreille de Skitosherill. Le Sibornalien acquiesça d'un mouvement de tête, toujours pris par sa femme, qu'il essayait d'aider à se mettre en selle.

« En selle, tout le monde », lança Laintal Ay.

Au même instant, une tache blanche en mouvement accrocha son regard.

Au-dessus du coteau qui s'étendait à leur gauche, des pique-bœufs apparurent, luttant contre le courant d'air descendant, leurs plumes passant alternativement du blanc au gris comme ils traversaient les ombres des rajabarals situés à l'opposé. Au-dessous des oiseaux se trouvait une rangée de phagors. C'étaient des guerriers ; ils portaient des épieux parés au lancer. Ils avancèrent jusqu'au bord de la pente, pour se planter là, fermes comme des rocs. Ils baissèrent les yeux sur les humains à demi noyés dans les rouleaux de brume en contrebas.

« Vite, vite, tout le monde là-haut, avant qu'on se fasse attaquer ! » Comme il lançait son ordre, Laintal Ay vit qu'Aoz Roon avait les yeux fixés sur les brutes, le visage dépourvu d'expression, cloué sur place.

Il courut vers lui et lui allongea une claque dans le dos.

« Allez, hop. Il faut que nous partions d'ici au plus vite. »

Aoz Roon articula quelque chose de rauque dans sa gorge.

« Tu es ensorcelé, l'ami, tu as appris un peu de leur maudite langue et ça t'a vidé de ton énergie. »

Il souleva son ami, le forçant à se mettre en selle. L'éclaireur fit de même avec la servante qui sanglotait de terreur.

« Direction les rajabarals », cria Laintal Ay. Il expédia une claque sur la croupe de la monture d'Aoz Roon tout en retournant à toute allure vers la sienne. De mauvaise grâce, les animaux attaquèrent la pente. Ils réagissaient peu aux coups de talons qu'ils recevaient dans les côtes ; des hoxneys auraient été plus agiles et plus rapides.

« Ils ne nous attaqueront pas », dit le Sibornalien. « Nous leur donnerons la servante en cas d'ennui. »

« Nos montures. Ils nous tueront pour nos montures. Pour voyager sur leur dos ou les manger. Restez derrière à marchander si vous le désirez. »

Skitosherill secoua la tête d'un air écoeuré et se jeta en selle.

Il prit la tête de la petite colonne, tenant par la bride la monture de sa femme. L'éclaireur et la servante suivaient de près. Puis, à quelque distance en arrière, venait Aoz Roon, apathique sur son yelk, qu'il laissait s'écarter des autres en dépit des cris de Laintal Ay lui enjoignant de ne pas s'éloigner. Celui-ci fermait la marche avec le yelk de bât, tournant des regards fréquents vers l'éminence sur laquelle se tenaient les phagors.

Ceux-ci ne bougeaient pas. Le vent froid ne risquait pas de les déranger ; c'étaient des créatures du froid. Leur immobilité n'impliquait pas forcément la résolution. Il était impossible de savoir ce que pensaient ces brutes.

Ils gravirent donc la hauteur. Ils étaient bientôt hors du vent, à leur grand soulagement, ne pensant qu'à tirer furieusement sur leurs rênes.

Comme ils arrivaient au sommet de la pente, les rayons des soleils

les frappèrent en plein dans les yeux. Les deux astres, assez proches l'un de l'autre pour que leur éclat se confonde, scintillaient entre les troncs des grands arbres. L'espace d'un instant, des silhouettes dansantes se détachèrent au cœur de l'or, en train de trotter lestement – quelques Autres plongés dans de mystérieuses festivités ; puis elles s'évanouirent, comme si l'acide splendeur de la lumière les avait inexplicablement dissoutes. La petite troupe gagna l'abri des lisses colonnes, le souffle encore coupé par le froid. Avec le dais de vapeur qui flottait au-dessus de leurs têtes, c'était un peu comme s'ils étaient entrés dans un palais des dieux. Les arbres massifs étaient au nombre d'une trentaine. Au-delà, c'était la rase campagne, et la route qui menait à Oldorando.

Le détachement phagor se mit en mouvement. Complètement immobile un instant auparavant, il se jeta à fond dans l'action. Les brutes dévalèrent de concert la pente au sommet de laquelle elles s'étaient arrêtées. Une seule d'entre elles montait un kaido. Elle ouvrait le chemin. Les pique-bœufs planaient au-dessus de la vallée en poussant des cris aigus.

Désespérément, Laintal Ay regarda autour de lui en quête d'un refuge. Il n'y en avait aucun, à part ceux qu'offraient les rajabarals – et encore ceux-ci émettaient-ils des grondements internes peu engageants. Il tira son épée et piqua des deux vers l'endroit où le Sibornalien était en train d'aider sa femme à mettre pied à terre.

« Il va falloir faire front. Êtes-vous prêt à vous battre ? Ils seront sur nous dans une minute ou deux. »

Skitosherill leva vers lui un visage qui était le masque même de l'angoisse. Sa bouche était ouverte en une espèce de rictus douloureux.

« Elle a la fièvre osseuse, elle va mourir », dit-il.

Les yeux de la femme étaient vitreux, son corps noué.

Brisant là avec un geste d'impatience, Laintal Ay lança à l'éclaireur : « Toi et moi alors. Remue-toi – ils arrivent. »

Pour toute réponse, l'éclaireur lui adressa un vilain sourire, tout en faisant avec son doigt le geste de l'égorgeur. Laintal Ay reçut cela comme un macabre encouragement.

Il parcourut furieusement le sol des yeux à la base des arbres, en quête des terriers au fond desquels les Autres avaient disparu, persuadé que quelque part par là, tout près, il y avait un refuge possible – un refuge et un snoktruix ; mais pas *son* snoktruix, plus jamais.

En dépit de leur retraite éclair, les Autres n'avaient pas laissé la moindre trace. Eh bien, il n'y avait pas le choix, il allait falloir se battre. C'était la mort assurée. Mais il resterait en vie tant que son souffle ne s'échapperait pas de chaque blessure infligée par les épieux des ancipités.

L'éclaireur à son côté, il alla se poster au bord de la pente pour défier l'ennemi.

Derrière lui, le grondement des rajabarals s'amplifia. Les puissants arbres avaient cessé de vomir de la vapeur et faisaient un bruit pareil à un roulement de tonnerre. Au-dessous de lui, les premiers rayons obliques des soleils accouplés avaient pénétré presque jusqu'au fond, où ils éclairaient le spectacle des phagors en train de lutter contre le vent qui s'abattait sur eux, leurs corps robustes enveloppés d'écharpes de brouillard, les poils raides de leur pelage secoués par la course. Ils levèrent les yeux et lancèrent un cri rauque à la vue des deux humains. Ils commencèrent à gravir la colline.

Cette péripétie était suivie de la Station d'Observation Terrienne comme elle devait l'être, un millier d'années plus tard, par ceux qui se rendaient, les pieds chaussés de sandales, dans les grands auditoriums de la Terre. Ces auditoriums étaient alors plus remplis qu'ils ne l'avaient jamais été au cours du dernier siècle. Les gens qui allaient regarder cette énorme reconstitution électronique d'une réalité qui n'avait pas été réelle durant des siècles souhaitaient ardemment que les humains dont ils avaient suivi les existences survivent – continuant de penser en termes de futur, selon une tendance naturelle de l'homo sapiens, même pour des événements comme celui-ci, qui appartenaient depuis longtemps au passé.

Du point de vue privilégié qui était le leur, ils voyaient au-delà des événements en cours dans le bosquet de rajabarals, sur toute l'étendue de la plaine ondulée où le Lac Poisson avait autrefois dressé sa terrifiante sculpture, jusqu'à Oldorando.

Et tout ce paysage était piqueté de monde. Le jeune kzahhn se préparait enfin à s'abattre sur la cité qui avait privé à la fois de la vie et de l'engourdire son illustre grand-stalon. Il n'attendait plus que le signal. Bien que son armée ne fût pas déployée en ordre très militaire, mais plutôt à la façon d'un vaste troupeau de bétail qui ne regardait pas toujours devant lui, ses seuls effectifs lui donnaient un aspect redoutable. Elle déferlerait sur la vieille cité d'Embruddock et continuerait ainsi, impitoyablement, en direction des côtes sud-ouest du continent de Campannat, jusqu'aux falaises de la partie orientale de l'Océan Climent, pour faire si possible la traversée et gagner Hespagorat, ainsi que les étendues rocheuses de la terre patrie de Pagovin.

En raison de la disposition non homogène de la croisade phagor, il était encore possible pour les voyageurs – des réfugiés pour la plupart – de se déplacer au milieu des diverses hordes et unités sans être molestés. En général, ces groupes craintifs qui se hâtaient dans la direction d'où venait la croisade étaient conduits par des Madis, sensibles aux octaves d'air évitées par les grosses brutes qui suivaient

la bannière de Hrr-Brahl Yprt. C'était dans un tel groupe qu'avait pris place l'homme à la barbe fourchue, Raynil Layan, que l'on pouvait voir en train de pousser un timide Madis devant lui. Le groupe en question passa tout près du jeune kzahhn en personne, mais ce dernier, immobile, ne manifesta pas la moindre lueur d'intérêt.

Le jeune kzahhn se tenait contre les flancs érodés de Rukk-Ggrl, occupé à communiquer avec les êtres en engourdire, son père et son arrière-grand-stalon, écoutant une fois de plus leurs conseils et leurs instructions dans sa pâle cervelle. Derrière lui se tenaient ses généraux, puis ses deux pliches survivantes. Il avait rarement sailli les pliches mais, la chance aidant, l'occasion se représenterait. Tout d'abord les deux futures octaves de la victoire ou de la mort devaient être démêlées ; s'il suivait l'octave de la victoire, le chant des amours se ferait entendre.

Il attendait sans bouger, glissant de temps en temps sa langue dans ses narines, sous la bourre noire de son museau. Le signal apparaîtrait dans les cieux, les octaves d'air se convulseraient en un nœud, et lui et ceux qu'il commandait s'élanceraient pour détruire par le feu cette maudite vieille cité, jadis appelée Hrrm-Bhhrd-Ydohk.

De l'autre côté de cet ancien champ de bataille, où hommes et phagors s'étaient rencontrés plus souvent que les uns et les autres ne s'en doutaient, Laintal Ay et l'éclaireur sibornalien, leurs épées bien en main, étaient prêts à accueillir le premier phagor qui se présenterait en haut de la pente. Dans leur dos, les rajabarals émettaient leur bruit de tonnerre. Aoz Roon et la servante se tenaient blottis près de l'un des fûts, attendant passivement la suite des événements. Skitosherill allongea le corps rigide de sa femme avec une infinie tendresse, abritant son visage de l'aveuglant double soleil en train de s'élever vers le zénith. Puis il courut rejoindre ses deux compagnons tout en dégainant son épée.

La montée avait rompu la ligne des phagors. Ce fut le plus agile qui arriva en haut le premier. Dès que sa tête et ses épaules furent en vue, Laintal Ay s'élança. La solution consistant à les éliminer un par un était leur seul espoir – il avait compté trente-cinq de ces brutes, à tout le moins, et refusait de reconnaître la désespérante inégalité des chances.

Le bras du phagor se releva en position de lancer. Il se courba en arrière selon un angle déconcertant pour un humain, mais Laintal Ay plongea au-dessous de la pointe de l'épieu, rendant son usage vain, et frappa d'estoc. Son épaule encaissa le choc de la lame contre l'obstacle vite franchi d'une côte. Au moment où un sang jaune jaillissait de la blessure, lui revint en esprit la vieille histoire de chasseurs selon laquelle les intestins des ancipités étaient situés au-dessus de leurs poumons ; il en avait constaté la vérité le jour où il avait dépouillé ce

phagor pour abuser son kaido.

Le phagor rejeta en arrière sa longue tête osseuse, les lèvres retroussées sur ses dents jaunes en une grimace de douleur. Il tomba et roula le long de la pente, pour s'arrêter tout en bas, au milieu des brumes en train de se dissiper.

Mais les autres brutes étaient à présent au sommet de la montée, en train de leur foncer dessus. L'éclaireur sibornalien se battait vaillamment, lâchant de temps en temps un juron dans sa langue natale. Poussant un grand cri, Laintal Ay se rejeta dans la mêlée.

Le monde explosa.

Le bruit était si net, si proche, que le combat cessa sur-le-champ. Une seconde explosion se produisit. Des pierres noires se mirent à voler un peu partout ; bon nombre d'entre elles allèrent atterrir quelque part de l'autre côté de la vallée. Alors se déclencha un véritable pandémonium.

Chaque camp se laissa gouverner par ses propres instincts : les phagors s'immobilisèrent, les deux humains se jetèrent à plat ventre.

En un concert parfaitement réglé, des explosions retentirent simultanément. Les pierres noires volaient de tous côtés. Plusieurs d'entre elles frappèrent des phagors, les fauchant net, dispersant leurs corps mourants. Les autres tournèrent les talons et replongèrent dans la vallée pour se mettre en sûreté, roulant sur eux-mêmes, glissant, dérapant, en leur hâte d'échapper au danger. Les pique-boeufs s'éparpillèrent dans le ciel en piaillant.

Laintal Ay resta allongé où il était, les mains sur les oreilles, risquant un regard terrorisé en l'air. Les rajabarals étaient en train de craquer à partir du sommet, se fendillant et s'écorçant comme des tonneaux dont les douves ne tiendraient plus et qui se démantèleraient. Au cours de l'automne de la dernière grande année héliconienne, ils avaient ramené leurs énormes branches fructifères à l'intérieur de la partie supérieure de leurs troncs avant de la sceller d'une calotte de résine jusqu'à l'équinoxe de printemps. Durant les siècles d'hiver, des pompes à chaleur internes, puisant à travers le réseau des racines aux rochers situés loin au-dessous, avaient préparé la voie à cette puissante explosion.

L'arbre qui s'élevait au-dessus de Laintal Ay éclata dans un bruit assourdissant. Il regarda les graines expulsées. Quelques-unes s'envolèrent à la verticale, la plupart filèrent sur les côtés. La force de l'éjaculation expédia les noirs projectiles à des distances qui allaient jusqu'au demi-mille. Tout baignait dans un nuage de vapeur.

Quand le silence fut retombé, onze arbres avaient explosé. À mesure que des morceaux d'enveloppe noircie se détachaient du sommet, une cime plus mince se dressait à l'intérieur, blanchâtre, coiffée de pousses vertes.

Ces pousses vertes étaient destinées à s'étendre jusqu'à ce que le bosquet, qui n'avait été constitué que de lisses colonnes, soit entièrement couvert d'un beau feuillage vert, chargé de protéger les racines des soleils plus violents qui attendaient Helliconia le jour où la planète se trouverait encore plus près de Freyr – trop près pour que tout le monde n'en éprouve pas de l'inconfort, hommes, bêtes et plantes. Peu importait qui vivait ou mourait à leur ombre, les rajabarals avaient leur propre forme de vie à protéger.

Les rajabarals faisaient partie de la végétation du nouveau monde, le monde qui naissait quand Freyr cessait de baigner dans un ciel ennuagé. Comme les nouveaux animaux, ils étaient mis en une incessante rivalité écologique avec les ordres de l'ancien monde, lorsque Batalix était seul à régner. Le système binaire avait créé une biologie binaire.

Les graines, d'un noir marbré, conçues pour ressembler à des pierres, avaient chacune la grosseur d'une tête humaine. Au cours des six cent mille jours à venir, certaines survivraient pour devenir des arbres adultes.

Laintal Ay chassa l'une d'elles d'un coup de pied négligent, et alla rejoindre l'éclaireur. Ce dernier était blessé ; quelque lame phagor particulièrement affilée lui était entrée dans le corps. Skitosherill et Laintal Ay l'aidèrent à regagner avec eux l'endroit où se tenaient Aoz Roon et la servante. Il était fort mal en point, en train de se vider de son sang. Ils s'accroupirent auprès de lui, ne pouvant rien faire d'autre, tandis que la vie s'écoulait de son être.

Skitosherill se lança dans un rituel religieux compliqué, déclenchant la colère de Laintal Ay, qui se releva aussitôt.

« Il nous faut gagner Embruddock le plus vite possible, vous ne comprenez pas ? Laissez-le ici. Laissez la femme avec votre épouse. Dépêchez-vous de venir avec moi et Aoz Roon. Le temps presse. » Skitosherill fit un geste en direction du corps. « Je lui dois ceci. Ça prendra un peu de temps, mais il faut que ce soit fait dans les règles de la foi. »

« Les puants risquent de revenir. Ils ne s'effrayent pas facilement, et nous ne pouvons guère espérer que la chance nous sourie encore comme elle vient de le faire. Je vais continuer avec Aoz Roon. » « Tu t'es bien comporté, barbare. Va, nous nous retrouverons peut-être un jour. »

Comme il allait pour partir, Laintal Ay marqua un temps et se retourna. « Je suis désolé pour votre femme. »

Aoz Roon avait eu la bonne idée de tenir deux des yelks pendant que les rajabarals explosaient. La peur avait fait fuir les autres bêtes.

« Tu es en état de monter ? »

« Oui, je suis en état. Aide-moi, Laintal Ay. Je me remettrai.

Apprendre le langage des phagors équivaut à voir le monde différemment. Je me remettrai. »

« Mets-toi en selle et partons. J'ai bien peur que nous n'arrivions trop tard pour avertir Embruddock. »

Ils s'éloignèrent rapidement, l'un derrière l'autre, laissant l'ombre du bosquet où le Sibomalien en gris, agenouillé, était en prière.

Les deux yelks observaient un train soutenu, la tête basse, leurs yeux vides fixés droit devant eux. Quand ils lâchaient leurs crottes, des scarabées émergeaient du sol et roulaient ce trésor vers des entrepôts souterrains, plantant sans y prendre garde les graines de futures forêts.

La visibilité était mauvaise en raison de la configuration de la plaine, toute en ondulations. Des monuments de pierre de plus en plus nombreux parsemaient le paysage, leurs signes circulaires à demi effacés par les intempéries ou des lichens rupestres. Laintal Ay fonçait devant, prêt à toute éventualité, ne cessant de se retourner pour presser Aoz Roon de tenir bon.

La plaine avait aussi ses groupes de voyageurs, en train de se déplacer dans toutes les directions, mais il se gardait autant que possible de les approcher. Ils passèrent devant des cadavres nettoyés de leur chair, auxquels tenaient encore parfois des bouts de vêtements ; de gros oiseaux trônaient près de ces commémorations de la vie, et ils aperçurent une fois la forme furtive d'un langue-sabre.

Un front froid s'éleva comme un châte derrière leurs épaules, au nord et à l'est. Là où le ciel restait clair, Freyr et Batalix se touchaient, leurs disques rivés l'un à l'autre. Les yelks avaient dépassé l'emplacement du Lac Poisson, où un cairn avait été élevé pour marquer le miracle de Shay Tal au milieu des eaux évanouies, un miracle qui remontait à bien des hivers ; ils étaient en train d'escalader une de ces sempiternelles arêtes, quand un petit vent frais se leva. Le monde commença à s'assombrir.

Laintal Ay mit pied à terre et resta là à caresser le museau de son yelk. Aoz Roon resta en selle dans un état de complet abattement.

L'éclipse commençait. Une fois de plus, exactement comme Vry l'avait prédit, Batalix pratiquait sa morsure de phagor sur le cercle éclatant de Freyr. Le processus était lent et inexorable, et aboutirait à la totale disparition de Freyr pendant cinq heures et demie. À seulement quelques milles de là, le kzahhn tenait le signal qu'il attendait.

Les soleils dévoraient leur propre lumière. Une peur terrible saisit Laintal Ay, glaçant son être. Durant un instant les étoiles flamboyèrent dans le ciel diurne. Puis il ferma les yeux et s'agrippa au yelk, le visage enfoui dans son pelage rouille. Les Vingt Noircœurs étaient sur lui ; au

fond de son cœur, il cria à Wutra de gagner la guerre en son céleste royaume.

Mais Aoz Roon leva les yeux vers le ciel, son visage émacié empreint d'un mélange de crainte et de respect, et s'exclama : « Et maintenant Hrrm-Bhhrd Ydohk va mourir ! »

Le temps parut s'arrêter. Lentement, la vive clarté s'éteignait derrière la terne. Le jour vira au gris cadavérique.

Laintal Ay s'arracha à sa terreur et saisit Aoz Roon par ses épaules squelettiques, scrutant ce visage familial mais transformé. « Qu'est-ce que tu m'as dit à l'instant ? »

Aoz Roon dit d'un air hébété : « Ça ira, je me remettrai. »

« Je t'ai demandé ce que tu as dit. »

« Oui... Tu sais combien leur puanteur, cette odeur de lait est tenace. Il en est de même pour leur langue. Elle rend tout différent. Je suis resté avec Yhamm-Whrrmar une demi-saute d'air, à parler avec lui. De beaucoup de choses. De choses que mon intelligence conditionnée par l'Olonets n'arrive pas à comprendre. »

« Peu importe cela. Qu'est-ce que tu as dit au sujet d'Embruddock ? »

« C'est quelque chose dont Yhamm-Whrrmar savait que ça se produirait un jour aussi sûrement que si c'était du passé et non du futur. Que les phagors détruiraient Embruddock... »

« Il faut que je continue. Suis-moi si tu veux. Il faut que je retourne avertir tout le monde. Oyre... Dathka... »

Aoz Roon lui saisit les bras avec une force soudaine.

« Attends, Laintal Ay. Un moment, et je serai remis. J'ai eu la fièvre osseuse. Je me suis assommé. Le froid m'a cloué le cœur. »

« Tu n'as jamais trouvé d'excuses aux autres. Et voilà que tu t'en trouves pour toi-même. »

Quelque chose des qualités de l'homme revint sur son visage tandis qu'il fixait Laintal Ay. « Tu fais partie des braves, tu portes ma marque, j'ai été ton seigneur. Écoute. Tout ce que je dis, c'est ce à quoi je n'avais jamais réfléchi jusqu'à ce que je me retrouve sur cette île pour une demi-saute d'air. Les générations naissent, font leur petit tour, et dégringolent dans le monde d'en bas. Pas moyen d'y échapper. Tout ça rien que pour avoir un mot aimable quand tout est fini. »

« Je dirai du bien de toi, mais tu n'es pas encore mort, l'ami. »

« Les ancipités savent que leur temps est fini. Des jours meilleurs attendent les hommes et les femmes. Le soleil, les fleurs, plein de choses agréables. Après que nous serons oubliés. Jusqu'à ce que toute l'ossature de Hrl-Ichor Yhar soit vide. »

Laintal Ay le repoussa en jurant, ne comprenant rien à ce qu'on lui disait là.

« Ne t'occupe pas de demain et de tout ça. Le monde est suspendu au présent. Et le présent, c'est pour moi d'aller à Embruddock. »

Il se remit en selle et fit repartir le yelk à coups de talons. Avec les mouvements léthargiques d'un homme qui s'éveille d'un rêve, Aoz Roon suivit.

La grisaille s'épaississait, comme sous l'effet de quelque fermentation. Une heure plus tard, Freyr était à demi dévoré et le silence se fit plus lourd. Les deux hommes croisèrent des groupes pétrifiés par l'obscurité.

Un peu plus tard, ils aperçurent un homme qui approchait à pied. Il courait lentement mais régulièrement, jouant des bras et des jambes. Il fit halte au sommet d'une arête et les regarda, prêt à prendre la fuite. Laintal Ay posa sa main droite sur la poignée de son épée.

Même dans la lumière crépusculaire, il n'était pas possible de se méprendre sur cette silhouette pleine de prestance, cette tête léonine, avec sa barbe fourchue qui commençait à grisonner sérieusement. Laintal Ay appela l'homme par son nom et fit avancer sa monture.

Il fallut un certain temps à Raynil Layan pour être convaincu qu'il était en face de Laintal Ay, et encore plus pour reconnaître Aoz Roon dans l'être squelettique, aux yeux éteints, qui l'accompagnait. Il contourna précautionneusement les bois du yelk pour saisir le poignet de Laintal Ay d'une main moite.

« Je suis bon pour aller rejoindre nos ancêtres si je fais un pas de plus. Vous avez tous les deux eu la fièvre osseuse et survécu. Il se peut que je n'aie pas cette chance. Les excès n'arrangent rien, dit-on – sexuels ou autres. » Il se pressa la poitrine et chercha à reprendre son souffle. « Oldorando est ravagé par la peste. Je n'ai pas trouvé le moyen de prendre la fuite avant, imbécile que je suis. C'est ce que signifient ces signes de révolte dans le ciel. J'ai péché – bien que je sois loin d'être aussi mauvais que toi, Aoz Roon. Ces pieux pèlerins disaient vrai. Je suis promis aux diaphes. »

Il se laissa tomber par terre, soufflant et se tenant la tête en sa détresse, un coude appuyé sur un ballot qu'il transportait avec lui.

« Donne-moi des nouvelles de la cité », lui intima Laintal Ay sur le ton de l'impatience.

« Ne me demande rien, laisse-moi... Laisse-moi mourir. »

Laintal Ay mit pied à terre et botta les fesses du seigneur de la monnaie.

« Comment se porte la cité – la peste mise à part ? »

Raynil Layan leva son visage violacé. « Des ennemis à l'intérieur... Comme si les ravages de la fièvre n'étaient pas suffisants, ton estimable ami, l'autre Seigneur du Veldt Occidental, a essayé de prendre la place d'Aoz Roon. Je désespère de la nature humaine. »

Il plongea la main dans une bourse qui pendait à sa ceinture et en retira quelques pièces d'or du plus bel éclat, frappées de frais à son atelier.

« Laisse-moi t'acheter ton yelk, Laintal Ay. Tu es à une heure de tes foyers et tu n'en as guère besoin. Mais moi si... »

« Donne-moi d'autres nouvelles, bon sang. Et Dathka, est-il mort ? »

« Qui sait ? Sans doute à l'heure actuelle – je suis parti la nuit dernière. »

« Et les unités phagors qui sont devant ? Comment as-tu réussi à passer à travers – en achetant ton passage ? »

Raynil Layan fit un geste de la main tout en rangeant ses pièces de l'autre. « Il y en a des quantités entre nous et la cité. J'avais comme guide un Madi qui a su les éviter. Qui peut dire de quoi ils sont capables, ces saletés ? » Comme s'il se rappelait brusquement quelque chose, il ajouta : « Comprends bien que je suis parti en ayant en vue, non pas mon intérêt, bien sûr, mais l'intérêt de ceux que j'avais le devoir de protéger. Je ne suis pas seul, il y en a d'autres derrière moi. On nous a volé nos hoxneys presque aussitôt après notre départ hier, de sorte que notre avance... »

Poussant un grognement de bête, Laintal Ay saisit l'autre par ses vêtements et le remit sur ses pieds.

« D'autres ? D'autres ? Qui est avec toi ? Qui es-tu en train de semer, espèce de baratineur ? Est-ce que Vry est là ? »

Une vilaine moue. « Laisse-moi partir. Elle préfère son astronomie, je suis au regret de le dire. Elle est toujours dans la cité. Sois-moi reconnaissant, Laintal Ay, j'ai secouru des amis et, tu penses bien, des parents à toi et à Aoz Roon. Alors fais-moi don de ton fichu yelk... »

« Je réglerai mes comptes avec toi plus tard. » Il repoussa Raynil Layan de côté et sauta sur le yelk. Piquant farouchement des deux, il franchit l'arête et s'élança vers la suivante en appelant.

Dans la charnière synclinale, il trouva trois personnes et un petit garçon réfugiés là. Un guide Madi était étendu face contre terre, épouvanté par les stigmates qui marquaient le ciel. À côté de lui se trouvaient Dol, cramponnée à Rastil Roon, et Oyre. L'enfant pleurait. Les deux femmes fixèrent un regard terrorisé sur Laintal Ay tandis qu'il mettait pied à terre et s'avançait vers elles. C'est seulement quand il les agrippa en les appelant par leurs noms qu'elles le reconnurent.

Oyre était passée elle aussi par le chas de l'aiguille de la fièvre. Ils restèrent là à s'observer, souriant et s'exclamant devant leurs formes squelettiques. Puis elle laissa échapper un rire qui était aussi un cri et se blottit dans ses bras. Tandis qu'ils s'étreignaient, leurs visages enfouis dans le cou l'un de l'autre, Aoz Roon s'avança, saisit le poignet potelé de son tout jeune fils, et embrassa Dol. Des larmes ruisselaient le long de son visage ravagé.

Les femmes rapportèrent quelques épisodes de la récente et douloureuse histoire d'Oldorando ; Oyre raconta la tentative malheureuse de Dathka pour s'emparer du pouvoir. Dathka était

toujours dans la cité, avec beaucoup d'autres. Quand Raynil Layan était venu trouver Oyre et Dol pour leur proposer de les conduire en lieu sûr, elles avaient accepté son offre. Elles se doutaient bien que l'homme ne songeait en fait qu'à sauver sa peau, mais elles avaient une telle peur que Rastil Roon n'attrape la peste qu'elles avaient accepté la proposition de Raynil Layan et s'étaient empressées de fuir avec lui. À cause de son inexpérience, leurs affaires et leurs montures leur avaient été volées presque immédiatement par des brigands de Borlien.

« Et les phagors ? Ils vont attaquer la cité ? »

Tout ce que les femmes pouvaient dire, c'était que la cité était encore debout, malgré le chaos qui régnait à l'intérieur de ses murs.

Et elles avaient effectivement vu des concentrations massives de ces épouvantables puants à l'extérieur de la cité pendant qu'elles se sauvaient.

« Il va falloir que j'y aille. »

« Alors je reviens avec toi – je ne vais pas te laisser encore une fois, mon trésor », dit Oyre. « Raynil Layan peut faire comme bon lui semble. Dol et l'enfant restent avec papa. »

Pendant qu'ils étaient là à parler, cramponnés l'un à l'autre, des tramées de fumée en provenance de l'ouest commencèrent à flotter sur la plaine. Ils étaient trop absorbés, trop heureux, pour s'en apercevoir.

« La vue de mon fils me fait renaître à la vie », dit Aoz Roon en prenant l'enfant à pleins bras et en essuyant ses yeux sur ses manches. « Dol, si tu es capable de laisser le passé dans sa tombe, je te promets d'être dès à présent un meilleur mari. »

« Ce sont là des paroles de regret, père », dit Oyre. « Je devrais être la première à en avoir. Je me rends compte maintenant à quel point je me suis montrée têtue avec Laintal Ay, et combien il s'en est fallu de peu que je le perde à cause de cela. »

Voyant les larmes lui monter aux yeux, Laintal Ay pensa involontairement à sa snoktruix dans le terrier au-dessous des rajabarals, et se fit la réflexion que c'était seulement parce qu'Oyre avait failli le perdre qu'ils étaient à présent capables de se trouver. Il voulut l'apaiser, mais elle s'arracha à son étreinte en disant : « Pardonne-moi, et je serai à toi – et plus question d'être têtue, je te le jure. »

Il la serra contre lui en souriant. « Garde ta force de caractère. On en aura besoin. Nous avons encore beaucoup de choses à apprendre, et devons changer en même temps que les temps changent. Je te suis reconnaissant de ta compréhension, de m'avoir fait agir. »

Ils se tinrent étroitement enlacés, pressant leurs corps squelettiques l'un contre l'autre, couvrant de baisers leurs lèvres frêles.

Le guide Madi commença à revenir à lui. Il se releva et appela Raynil Layan, mais le maître de la monnaie avait fui. La fumée était à présent

plus épaisse, ajoutant sa cendre à celle du ciel.

Aoz Roon entreprit de raconter à Dol ses expériences sur l'île, mais Laintal Ay l'interrompit.

« Nous sommes de nouveau unis, et c'est un miracle. Mais Oyre et moi devons retourner au plus vite à Embruddock. On aura sûrement besoin de nous là-bas. »

Les deux sentinelles étaient perdues dans la nuée. Un vent vif se levait, brouillant la plaine. C'était ce vent qui, soufflant de la direction d'Embruddock, était porteur de nouvelles d'incendie. La fumée se fit plus dense, jusqu'à devenir un véritable suaire dans lequel s'estompaient les êtres vivants – amis ou ennemis – éparpillés sur toute l'étendue de la plaine. Tout était enveloppé. Avec la fumée arriva la puanteur du bûcher. Des vols d'oies passèrent en l'air dans la direction du sud.

Les silhouettes humaines rassemblées autour des deux cervidés représentaient entre elles trois générations. Elles se mirent en mouvement dans le paysage en train de s'effacer. Elles devaient survivre, bien que tous les autres eussent péri, bien que le kzahhn eût triomphé, car tel était leur destin à tous.

Même dans les flammes qui consumaient Embruddock, de nouvelles configurations étaient en train de naître. Derrière le masque ancipité de Wutra, Shiva – dieu de la destruction et de la régénération – était furieusement à l'œuvre sur Helliconia.

L'éclipse était désormais totale.

FIN DU PREMIER VOLUME

... D'un autre côté, peut-être crois-tu que toutes ces mêmes choses ont existé autrefois, mais que les hommes d'alors ont péri dans un vaste embrasement, ou que les villes ont succombé dans une gigantesque convulsion du monde, ou qu'à la suite de pluies incessantes les fleuves, débordant de leurs lits, ont ravagé les terres et submergé les cités. Ce serait une nouvelle nécessité pour toi de t'avouer vaincu et de reconnaître que la terre et le ciel auront aussi leur fin. Car si de tels maux, de tels périls sont venus éprouver le monde, il suffit que quelque catastrophe plus funeste s'abatte sur lui pour qu'il ne soit plus que désastre et vastes ruines.

LUCRECE, *De Rerum natura*.

REMERCIEMENTS

J'adresse mes remerciements pour d'utiles discussions préliminaires au professeur Tom Shippey (philologie), au docteur J. M. Roberts (histoire) et à Ai. Desmond Morris (anthropologie).

Que soient aussi remerciés le docteur B. E. Juel-Jensen (pathologie) et le professeur Jack Cohen (biologie) pour d'indispensables suggestions. Mais ma plus grande gratitude est réservée au professeur Iain Nicolson (cosmologie et astronomie) et au docteur Peter Cattermole (géologie, climatologie) ; le vaste globe lui-même, voire tout ce dont il a hérité, est largement leur œuvre.

Ma dette envers les écrits et l'amitié du docteur J. T. Fraser est apparente, j'espère.

Il n'est que juste que je remercie aussi Jennifer Elton (pour avoir fait plus que son devoir dans son travail de dactylographie), David Wingrove (véritable Protée) et ma femme, Margaret (pour être tout simplement elle-même).

[\[1\]](#) 1. La Vie dans l'Ouest, ouvrage non traduit en français (N.D.T.).